

Université Mohamed Khider – Biskra
Faculté des Sciences et de la technologie
Département d'Architecture
Ref:.....



جامعة محمد خيضر بسكرة
كلية العلوم و التكنولوجيا
قسم الهندسة المعمارية
المرجع:.....

Thèse présentée en vue de l'obtention
du diplôme de

Doctorat en sciences en Architecture
Option : Architecture en milieux arides et semi-arides

Architecture domestique en devenir.
Formes, usages et représentations
Le cas de Biskra

Présentée par :
SRITI Leila

Devant le jury composé de :

Dr. MAZOUZ Said	Professeur	Président	Université de Biskra
Dr. TABET-AOUL Kheira	Professeur	Rapporteur	Université d'Oran
Dr. ADAD Med Cherif	Professeur	Examineur	Université d' Oum el Bouaghi
Dr. ZEROUALA Med Salah	Professeur	Examineur	ENSA (ex EPAU) Alger
Dr. ALKAMA Djamel	Professeur	Examineur	Université de Biskra
Dr. FARHI Abdallah	Professeur	Examineur	Université de Biskra

Année Universitaire 2012-2013

REMERCIEMENTS



Ce document représente la somme de plusieurs années de travail et il n'aurait pas pu être mené à terme sans l'apport de beaucoup de personnes qui me sont chères.

J'aimerais en premier lieu exprimer ma reconnaissance et mes remerciements les plus sincères à ma directrice de thèse, madame TABET-AOUL Kheira (Anissa), pour son aide, ses conseils, mais surtout sa confiance et son soutien infailibles.

Je désire, également et par-dessus tout, remercier affectueusement mes parents, ma famille et mes amis pour leur appui indéfectible tout au long de ces longues et pénibles années consacrées à l'élaboration de ce document. Ce travail est devenu pour moi un véritable parcours du combattant dont je n'aurai jamais pu atteindre le bout n'eût été votre confiance sans cesse renouvelée et vos encouragements intarissables.

Merci...

RESUMES



Résumé

« Analyser l'évolution de l'architecture domestique dans sa double consistance d'espace matériel (le cadre architectural) et d'espace pratico-symbolique (usage et représentation) » tel est l'objectif de la présente recherche. Cet objectif est fondé sur une assertion selon laquelle, l'étude des transformations de l'architecture domestique nécessite l'analyse de la matérialité, des pratiques et des représentations. Lorsque ces éléments sont réunis dans l'analyse dans une perspective diachronique, ils permettent de comprendre les mutations qui s'opèrent.

Pour décrypter les mécanismes ayant engendré les mutations de l'architecture domestique et ainsi reconstituer la morphogénèse de l'habitation populaire, une hypothèse a été posée ; elle suggère que l'habitation individuelle autoproduite se réfère dans ses expressions contemporaines, à une structure spatiale traditionnelle, en même temps elle évolue par l'évolution de son usage et de son aspect extérieur. C'est la manière dont l'architecture domestique à Biskra se réfère à la tradition populaire et en même temps intègre des éléments nouveaux, tant au niveau des formes bâties qu'au niveau des pratiques quotidiennes, des perceptions et des significations, que nous avons voulu étudier de manière approfondie dans la présente recherche.

Pour ce faire, un cadre méthodologique a été élaboré, il se fonde sur une approche dynamique (diachronique) multidisciplinaire où l'architecture est associée à la fois à la sociologie et à la psychologie environnementale. Trois axes de recherches ont été investis :

- L'axe « architectural » étudie la maison dans sa réalité matérielle et ses formes bâties, les méthodes requises dans cette approche relèvent des analyses typologiques, morphologiques et typo-morphologiques. Les données exploitées dans le cadre de ces différentes analyses sont essentiellement graphiques à savoir des plans archivés ou établis par nous-mêmes (relevés architecturaux), des cartes et des photos. L'axe architectural tente de caractériser l'architecture domestique d'un point de vue diachronique, la maison populaire est étudiée dans sa forme et sa consistance matérielle, les modalités de ses transformations sont mises en exergue.
- L'axe socio-spatial a permis d'étudier l'expression des pratiques habitantes et leurs corollaires les modèles d'habiter. Ce deuxième axe de recherche fait prévaloir une approche de teneur à la fois sociologique et ethnologique. Il s'appuie sur l'analyse de l'espace social (habité) du fait qu'il est le lieu où se déploient les usages et les modes d'appropriation spatio-fonctionnelle, et ce faisant, il permet de faire une liaison entre un état de la société et sa traduction spatiale. L'étude de l'usage et des modalités d'appropriation de l'espace domestique a été effectuée sur la base de relevés ethno-architecturaux et d'entretiens.
- L'axe « perceptuel » appréhende la maison en tant que lieu investi de significations, un espace riche de sens, où chaque composant joue un rôle déterminant par rapport à des données sociales et culturelles tant au niveau de l'usage et de la distribution des espaces de la vie domestique que du traitement plastique des éléments constructifs et décoratifs. Cet axe investit les expériences perceptives de différents groupes d'individus pour cerner les contours de l'« image mentale » qu'ils associent à la maison. L'axe « perceptuel » étudie les représentations sociales préfigurant l'image mentale de la

maison et de l'habiter. Le cadre méthodologique élaboré à cet effet, s'appuie sur le discours des habitants relatif à la maison.

En se conformant au cadre méthodologique élaboré et en se reportant aux spécificités sociales, urbaines et architecturales de la ville de Biskra, cette recherche s'est proposée d'investir l'architecture et l'espace domestique comme expression de modèles d'habiter en mutation. S'inscrivant dans une approche diachronique, l'étude a fait ressortir les traits morphologiques, techniques, pratico-symboliques et esthétiques du cadre bâti résidentiel autoproduit. L'esprit de la démarche consistait à étudier l'habitation populaire du point de vue d'une chronologie historique jalonnée de cinq strates temporelles restituant l'évolution urbaine de Biskra. Pour chaque époque l'habitation populaire a été caractérisée selon sa matérialité et relativement à la pratique et aux usages spatiaux dont elle est investie.

A son issue, l'étude a réussi à retracer l'évolution de l'architecture domestique à Biskra et a abouti à l'élaboration d'une typologie généalogique de sa maison populaire. Elle a, en outre, permis de mieux discerner ce qui est en jeu dans le processus de production et de transformation de l'habitation populaire. Le modèle vernaculaire, notamment, est au centre du processus évolutif générant les transformations de l'architecture domestique. Ce processus est sélectif, il maintient les aspects du modèle vernaculaire qui fondent les modes d'habiter tout en le soumettant à des remaniements structurels qui tendent à le faire évoluer. En évoluant le modèle vernaculaire intègre certains éléments neufs et modernes sous réserve qu'ils correspondent aux besoins des habitants, qu'ils répondent à leurs aspirations et qu'ils s'accordent à leurs représentations. Les choix effectués sont régis par la tradition populaire et portent sur l'ensemble des types d'habitat privé -expressions matérialisées de l'archétype de la maison populaire- qu'ils finissent par transformer.

Ces transformations se manifestent sous différents aspects: spatiaux et morphologiques, fonctionnels et ethnosociologiques, esthétiques et représentationnels. Elles se distinguent selon qu'elles relèvent de motivations représentationnelles (tout ce qui concerne la façade) ou qu'elles soient induites par des pratiques et des usages quotidiens liés aux modes de vie plutôt stables et conformistes. Finalement, l'évolution de l'habitat privé ne peut s'expliquer que sous l'éclairage d'un contexte socioculturel dynamique qui juxtapose dans un même lieu, celui de la maison, l'expression des modèles d'habiter conventionnels et des signes de la modernité, la manifestation de l'être contre le paraître.

ملخص

يأمل هذا البحث إلى تحليل تطور العمارة السكنية باعتبارها " كيانا مزدوجا أساسه فضاء مادي (يمثله الإطار المعماري) وفضاء استخدامي رمزي (تتجسد فيه الممارسات و التصورات) ". هذا و يستند البحث على ادعاء مفاده أن دراسة تحولات العمارة السكنية تستلزم تحليلا لكل من الإطار المادي، الممارسات و كذا التصورات، عندما تجتمع هذه العناصر في تحليل يراعى فيه البعد زمني، يمكن فهم التحولات التي تشهدها العمارة السكنية.

و من أجل استكشاف الآليات المتسببة في تلك التحولات، تم وضع فرضية مفادها أن المسكن الفردي الذاتي يستمد مرجعيته من البنية الفراغية التقليدية التي تنعكس في تعابيره المعاصرة ، و يتطور في الوقت ذاته بتطور استعماله ومظهره الخارجي. من هذا المنطلق كان الهدف الأساسي من البحث هو معاينة الكيفية التي حققت من خلالها العمارة السكنية في مدينة بسكرة تواصلها بالتقاليد البنائية الشعبية مع نجاحها في احتواء ودمج عناصر جديدة، سواء على مستوى الأشكال المبنية، الممارسات اليومية وكذا التصورات والمعاني.

للتأكد من ذلك، تم وضع إطارا منهجياً، أساسه مقارنة ديناميكية (زمنية) متعددة التخصصات، حيث تكون العمارة مقترنة بكل من علم الاجتماع وعلم النفس البيئي. وقد استدعت هذه المنهجية تبني ثلاثة محاور بحثية:

— محور " معماري" يدرس المسكن من باب حقيقته المادية وأشكاله المبنية حيث تعد التحليلات النمطية والمورفولوجي وكذا المورفو- نمطية أهم الأساليب التي انتهجت لتناول هذا المحور. أما عن المعطيات المستخدمة في هذه التحليلات المختلفة فكانت أساسا بيانية، جمعت بين المخططات المؤرشفة أو المنجزة من طرفنا (المسوحات المعمارية)، وكذا الخرائط والصور. و بصفة عامة، يحاول المحور المعماري تمييز العمارة السكنية من وجهة نظر زمنية، ليتم بذلك دراسة المسكن الشعبي في شكله واتساقه المادي، وأيضا تسليط الضوء على كيفية التحولات التي يشهدها.

— المحور "المكاني الاجتماعي" يسمح بدراسة مظاهرها لممارسات السكنية وما يقترن بها من أنماط معيشية. حيث انتهج هذا المحور مقارنة ذات صبغة اجتماعية واثولوجية على حد سواء. و ركزت الدراسة على تحليل الفضاء الاجتماعي (المأهول) لكونه المكان الذي تتجسد فيه كل من الممارسات وأيضا أنماط التملك الفراغي الوظيفي، و بالتالي فهو يسمح بإبراز الصلة التي تربط بين حالة مجتمع ما وكذا ترجمتها المكانية. وقد اعتمدت دراسة الاستخدام و أنماط تملك المجال السكني على استعمال المسوحات المعمارية المتاحة والمقابلات التي أجريت ميدانيا.

— محور "الإدراك الحسي" يتناول المنزل على أنه مكان يوحي جملة من الأحاسيس والمعاني، هو أيضا مكان يلعب كل عنصر منه دورا جوهريا إزاء معطيات اجتماعية وثقافية ويكون ذلك على مستوى استخدام المنزل وتوزيع فراغاته وكذا المعالجة الجمالية لعناصر البناء و الزخرفة فيه. و يستند هذا المحور على تجارب الإدراك الحسي لمجموعات مختلفة من الأفراد بغرض تحديد معالم "الصورة الذهنية" التي ينسبونها لمفهوم المنزل. إذن يدرس المحور الثالث التصورات الاجتماعية التي ترسم بدورها الملامح العامة للصورة الذهنية

المقترنة بالمنزل وكذا نمط العيش فيه. و يعتمد الإطار المنهجي لهذا المحور على تحليل خطاب السكان الذي عبروا من خلاله عن تصورهم لمفهوم المنزل.

وفقا للإطار المنهجي الذي تم وضعه و انطلاقا من الخصائص الاجتماعية، العمرانية والمعمارية لمدينة بسكرة، اتخذ هذا البحث دراسة العمارة السكنية و كذلك حيزها الفراغي كوسيلة يتم من خلالها إظهار التحولات التي يشهدها كل من المسكن و الأنماط المعيشية ثم تتبع عن كثب. و تمكنت الدراسة في إطار المقاربة الزمنية الذي التزمت بها أن تبرز أهم السمات المورفولوجية، التقنية، العملية- الرمزية وكذا الجمالية للبناء السكني المنتج ذاتيا. ولقد تم ذلك بعد أن حددت خمسة أحقاب زمنية تعكس التسلسل الزمني التاريخي الذي شهدته مدينة بسكرة، مما سمح بتمييز النمط سكني الأكثر رواجاً في كل مرحلة و تحديد خصائصه المادية وكذا نوع الممارسة و الاستخدام الملازم له.

وأخيراً، استطاع البحث أن يقف عند أهم مراحل تطور العمارة السكنية بمدينة بسكرة كما تمكن من وضع تصنيف نمطي للمسكن الشعبي. بالإضافة إلى ذلك أملت الدراسة بشكل أفضل بالآليات المتسببة في عملية إنجاز و تطور السكن المنتج ذاتيا. و يعد النمط التقليدي محور العملية التطورية و النموذج المرجعي الذي تتبلور من خلاله تحولات العمارة السكنية. كما يبدو أن هذه العملية التطورية هي في أصلها انتقائية، فهي تحتفظ بجوانب أساسية من النمط التقليدي، تحديداً بتلك التي تدعم الطرق المعيشية و في الوقت ذاته تقوم بإخضاعه لترتيبات هيكلية جديدة تدفعه إلى التطور. هذا و يسعى النمط التقليدي من خلال تطوره إلى دمج بعض العناصر المبتكرة والحديثة بشرط أن تتناسب مع احتياجات الناس، أن تلب طموحاتهم و أن تتوافق مع تصوراتهم. علماً أن الخيارات التي ترجح عادة ما تكون خاضعة للعرف والتقليد، وهي تغطي كافة أنواع السكن الخاص و تلعب دوراً جوهرياً في سياق تطور العمارة السكنية.

تتجلى التحولات التي تتطور من خلالها العمارة السكنية في جوانب عدة: فراغية مورفولوجية، وظيفية اتنولوجية، جمالية تصويرية، كما أنها تختلف باختلاف الأسباب التي تسوقها: فقد تحدث نتيجة لدوافع تصويرية (كل ما يظهر على مستوى الواجهة) أو قد يتسبب فيها الاستخدام والممارسات اليومية المرتبط كلاهما بالأنماط المعيشية، علماً أن هذه الأخيرة تعد أكثر ثباتاً واستقراراً من تعابير المظهر الخارجي للمسكن. و قد تم إثبات ذلك من خلال هذا البحث، فتطور العمارة السكنية لا يمكن تفسيره إلا في ضوء سياق اجتماعي وثقافي ديناميكي استطاع أن يطابق في مكان واحد- هو المسكن- بين نماذج معيشية تقليدية وعلامات الحداثة.

Abstract

The objective of this research is “to analyze the evolution of domestic architecture in its double consistency of material space (the architectural framework) and of practical-symbolic spatial system (use and representation)”. This objective is based on an assertion according to which, the study of the transformations of domestic architecture requires the analysis of the materiality, the practices and the representations. When these elements are joined together in the analysis from a diachronic point of view, they allow the understanding of the changes which take place.

To decipher the mechanisms which generate the changes of domestic architecture and thus to reconstitute the morphogenesis of the popular house, an assumption was proposed; it claims that the individual auto-produced dwelling refers in its contemporary expressions, to a traditional spatial structure, at the same time it evolves by the evolution of its use and its appearance. It is the way in which domestic architecture in Biskra refers to the popular tradition and at the same time integrates new elements, both on the level of built forms as on the level of daily practices, perceptions and significances that we wanted to study deeply in this research.

With this intention, a methodological framework has been elaborated, it is based on a dynamic (diachronic) and multidisciplinary approach where architecture is associated both to sociology and environmental psychology. Three research axes were invested:

-The “architectural” axis studies the house in its material reality and its built forms, the necessary methods in this approach concern the typological, morphological and typomorphological analysis. The data exploited within the framework of these various analyses are primarily graphic, whether archived plans or established by ourselves (architectural surveys), cards and photographs. The architectural axis tries to characterize the domestic architecture from a diachronic point of view, the popular house is studied in its form and its material consistency, and the methods of its transformations are put forward.

-The “socio-spatial” axis permits to study the expression of the living practices and their corollaries the models to live. This second research axis prevail an approach which has at the same time a sociological and ethnological content. It is based on the analysis of social space (living space) which is the place where the uses and the modes of spatial and functional appropriation can be observed, and by doing this, it allows making a connection between the state of a society and its spatial interpretation. The usage study as well as the terms of domestic space appropriation was carried out on the basis of ethno-architectural statements and speech.

-The “perceptual” axis apprehends the house as an invested place of significances, a rich space of senses, where each component plays a determining role compared to social and cultural data both on the level of the use and distribution of domestic spaces as on plastic treatment of the constructive and decorative elements. This axis invests the perceptive experiments of various groups of individuals to determine contours of the “mental image” which they associate to the house. The “perceptual” axis studies the social representations preceding the mental image of the house and the living space. The method used is based on the speech of the inhabitants concerning the house.

According to the elaborated methodological framework and referring to social, urban and architectural specificities of Biskra, this research proposed to invest both architecture and domestic space as an expression of changing models of inhabiting. Falling under a diachronic approach, the study emphasized the morphological, technical, practical, symbolic and esthetic features of the auto-produced residential built framework. The spirit of the approach consisted in studying the popular dwelling from an historical and chronological point of view. Five temporal layers restoring the urban evolution of Biskra were examined. For each period, the popular dwelling was characterized according to its materiality and compared to the practice and the uses in which it is invested.

In its issue, the study succeeded in retracing the evolution of domestic architecture in Biskra and led to the development of a genealogical typology of its popular house. Moreover, it made it possible to better distinguish what is at stake in the production process and transformation of the popular dwelling. The vernacular model, in particular, is in the center of the evolutionary process generating the transformations of domestic architecture. This process is selective; it maintains the aspects of the vernacular model which is based on the inhabiting modes, subjecting it to structural rehandlings which tend to make it evolve. While evolving the vernacular model integrates certain new and modern elements, on condition that they correspond to the inhabitants needs, answer to their aspirations and agree to their representations. The choices carried out are determined by the popular tradition and they cover all types of private habitat -materialized expressions of the popular house archetype- which they end up transforming.

These transformations appear under various aspects: spatial and morphological, functional and ethno-sociological, aesthetic and representational. They are distinguished according to whether they raise because of representational motivations (all that relates to the façade) or induced by practices and daily uses related to the rather stable and conformists lifestyles. Finally, the evolution of the private habitat can be explained only under the lighting of a dynamic socio-cultural context which juxtaposes in the same place, that of the house, the expression of the conventional models of living and signs of modernity, the demonstration of human being against appearances.

Sommaire

Liste des Figures

Liste des Tableaux



TABLE DES MATIERES

RESUMES

TABLE DES MATIERES	vii
LISTE DES FIGURES	xvii
LISTE DES TABLEAUX	xxii

INTRODUCTION GENERALE

PRESENTATION DE LA RECHERCHE

I.	Questionnement préliminaire et Problématique	1
II.	Objet de l'étude et Hypothèse	10
III.	Cadre de l'étude	12
IV.	Questions de méthode	13
V.	Déroulement de la recherche	14
VI.	Structure de la thèse	19

Première partie

ARCHITECTURE DOMESTIQUE EN QUESTION

Chapitre 1 : HABITATION ET HABITER. Etat des savoirs

1.1.	INTRODUCTION	22
1.2.	REFLEXIONS SUR LA NOTION D'HABITAT ET D'HABITATION	23
1.2.1.	L'habitat en questions	23
1.2.2.	Les mots de l'habitation	25
1.2.2.1.	L'habitation	26
1.2.2.2.	La maison	27
1.2.2.3.	Le logement	27
1.2.2.4.	La demeure	27
1.2.2.5.	Le foyer	27
1.3.	HABITER : REFLEXION SEMANTIQUE	28
1.3.1.	Les mots de l'habiter	29
1.4.	HABITAT ET HABITATION DANS LA LEXICOLOGIE CORANIQUE	30
1.5.	ESSAI DE CONCEPTUALISATION DE LA NOTION D'ESPACE DOMESTIQUE	32
1.5.1.	Les attributs de l'espace domestique	33
1.5.2.	Les dualités structurelles de l'espace domestique	35
1.5.2.1.	Espace domestique lieu de différenciations dichotomiques : dedans/dehors, visible/caché	35
1.5.2.2.	Espace domestique : objet ou sujet ?	36
1.5.3.	L'espace domestique support de pratiques et objet de représentation	37

1.5.3.1.	Les cinq « visages » de la maison	38
1.5.3.2.	L'espace domestique : l'école de la socialisation	39
1.5.3.3.	L'espace domestique : une spatialisation de l'identité, un intégrateur de valeurs et d'affects	41
1.6.	LA QUESTION DE LA PRODUCTION DE L'ARCHITECTURE DOMESTIQUE	42
1.6.1.	Conception du logement : architecte vs habitant	42
1.6.2.	Type et modèles culturels : la médiation entre l'espace architectural et l'habiter	44
1.6.3.	L'architecture domestique n'est pas l'apanage des seuls architectes	46
1.6.3.1.	L'habitant aménageur	46
1.6.3.2.	L'habitant actif : la notion de compétence « constructive »	48
1.6.3.3.	De l'habitant autoconcepteur vers la conception concertée	50
1.6.4.	Les assises conceptuelles de l'architecture domestique	53
1.6.4.1.	Le plan et son organisation	53
1.6.4.2.	Les pièces et leur distribution	54
1.6.4.3.	Systèmes de distribution et permanence des manières d'habiter	56
1.6.4.4.	La quête du confort	58
1.6.4.5.	Les choix esthétiques	60
1.6.5.	L'architecture domestique comme expression de la culture matérielle	64
1.6.5.1.	La maison : un système de signes	65
1.6.5.2.	L'habitation humaine : un objet culturel	66
1.7.	L'ARCHITECTURE DOMESTIQUE A LA CROISEE DES DISCIPLINES	68
1.8.	CONCLUSION	70

Chapitre 2 : FORME ET MATERIALITE

2.1.	INTRODUCTION	74
2.2.	DEFINIR LA CONFIGURATION PHYSIQUE DE LA MAISON	75
2.2.1.	Les facteurs socioculturels et la forme de la maison	75
2.2.2.	Conceptualiser l'espace domestique : la notion de système d'activités	77
2.2.3.	Forme de la maison et facteurs modifiants	80
2.2.3.1.	Premier facteur modifiant : le climat	81
2.2.3.2.	Second facteur modifiant : les matériaux et la construction	90
2.2.4.	La production actuelle du cadre bâti résidentiel : comment promouvoir la qualité ?	95
2.3.	SAISIR LA CONFIGURATION PHYSIQUE DE LA MAISON	96
2.3.1.	Quatre modèles théoriques pour approcher la forme bâtie	96
2.3.2.	Caractériser la forme d'un bâtiment	97
2.3.3.	Analyser la forme d'un bâtiment : l'intérêt des approches morphologique et typologique	99
2.3.4.	Analyse des formes : définition et cadre théorique	100
2.3.4.1.	Présentation du protocole analytique	101
2.3.4.2.	Problèmes de méthode : segmentation, codification	104
2.3.4.3.	Question d'interprétation : l'usage des attributs intrinsèques et extrinsèques	104
2.3.5.	L'analyse typologique : fondement théorique et concepts	107
2.3.5.1.	Typologie analytique ou typologie générative ?	108
2.3.5.2.	Le concept de type	109
2.3.5.3.	Le type dans la production du bâti	110

2.3.5.4.	Le type comme système de transformation	111
2.3.5.5.	Le type comme structure signifiante	112
2.3.5.6.	Les modèles pratico-symboliques	112
2.3.5.7.	La typologie : fondements méthodologiques	113
2.4.	CONCLUSION	116

Chapitre 3 : USAGE ET APPROPRIATIONS

3.1.	INTRODUCTION	119
3.2.	A PROPOS DE LA NOTION D'USAGE	120
3.2.1.	Le concept d'usage en Architecture	121
3.2.2.	Evolution de la notion d'usage	122
3.3.	LE CONCEPT D'APPROPRIATION OU LA DOMESTICATION DE L'ENVIRONNEMENT BATI PAR L'INDIVIDU	125
3.3.1.	L'appropriation : un terme polysémique	126
3.3.2.	Les processus de l'appropriation de l'espace	127
3.3.2.1.	Des modalités d'appropriation à dominante matérielle ; le concept de nidification	127
3.3.2.2.	Des modalités d'appropriation à dominante idéale	129
3.3.3.	Le concept d'appropriation transposé à l'urbain	130
3.3.4.	À propos de la symbolisation de l'habitat : les pratiques d'appropriation une inscription spatiale des significations	134
3.4.	APPROPRIATION ET ESPACE DOMESTIQUE	138
3.4.1.	L'espace du chez-soi	139
3.4.2.	De la notion d'espace domestique à l'expérience de « l'habiter »	140
3.4.2.1.	Habiter l'espace domestique	140
3.4.2.2.	L'habiter, une approche phénoménologique de l'espace domestique	141
3.4.2.3.	L'habiter dans la pensée de Heidegger et de Bachelard	144
3.4.2.4.	Loger n'est pas « habiter »	145
3.4.2.5.	Habiter, une relation idéale et matérielle à l'entité domestique	147
3.5.	ESPACE DOMESTIQUE APPROPRIE : L'ESPACE VECU	149
3.5.1.	Espace vécu, l'apport des sciences sociales	149
3.5.2.	Notion de modes de vie, de manières d'habiter et de pratiques habitantes	151
3.5.2.1.	L'espace vécu comme intégrateur de valeurs, et de représentations	153
3.5.2.2.	L'appropriation comme expression des manières d'habiter	154
3.5.3.	Les modèles culturels en tant que générateurs des pratiques habitantes	157
3.5.4.	Modèles culturels et transformations des pratiques habitantes	159
3.5.4.1.	Reformulations et changements dans les manières d'habiter	161
3.5.4.2.	Les reformulations endogènes	161
3.5.4.3.	Les reformulations exogènes	163
3.5.5.	Culture dominante et sous-groupes culturels	165
3.6.	METHODES D'APPROCHE ET OUTILS D'INVESTIGATION DE L'ESPACE HABITE	166
3.7.	CONCLUSION	169

Chapitre 4 : LES REPRESENTATIONS SOCIALES DE L'ENVIRONNEMENT BATI. Appréhender les significations attachées à l'habitat

4.1.	INTRODUCTION	171
4.2.	DEFINIR LA RELATION HOMME-ENVIRONNEMENT :	173

	LE CADRE THEORIQUE	
4.2.1.	Niveaux de référence de la relation homme-environnement	173
4.2.2.	Dimensions de la relation homme-environnement	174
4.2.2.1.	La dimension culturelle	174
4.2.2.2.	La dimension temporelle	175
4.2.3.	Appréhender la relation homme-environnement : les approches méthodologiques	175
4.2.4.	La psychologie environnementale pour approcher la relation homme-environnement	176
4.2.5.	Spécificité disciplinaire de la psychologie environnementale	177
4.2.6.	Les démarches méthodologiques développées par la psychologie environnementale	178
4.2.7.	Evaluer la relation homme-environnement : la perspective interactionnelle	179
4.2.7.1.	Spécificité de l'évaluation environnementale	179
4.2.7.2.	Les approches évaluatives	180
4.2.7.3.	Les approches cognitives pour appréhender la perception de l'environnement	181
4.2.8.	De l'espace perçu à l'espace représenté	181
4.2.9.	L'évaluation de l'environnement construit : prépondérances des qualités visuelles	182
4.3.	LES REPRESENTATIONS SOCIOCOGNITIVES DE L'ESPACE	185
4.3.1.	Genèse de la notion	185
4.3.2.	Saisir l'environnement à partir de ses représentations sociocognitives	186
4.4.	NOTION DE REPRESENTATIONS SOCIALES	187
4.4.1.	Les diverses appréhensions possibles	187
4.4.2.	Les représentations sociales : une connaissance ordinaire relative aux objets de la réalité sociale	189
4.4.3.	Structure d'une représentation sociale : la théorie du noyau central	192
4.4.3.1.	Systèmes centraux et périphériques	192
4.4.3.2.	Les quatre champs cognitifs d'une RS	194
4.4.4.	Articulation de la notion de RS aux méthodes de son investigation	195
4.4.5.	Caractéristiques d'une RS : une structure organisée, partagée, collective, utile	196
4.4.6.	Le fonctionnement d'une RS : entre contenu et activité	197
4.4.7.	La RS un filtre interprétatif	198
4.4.8.	Qu'est-ce qu'un objet de représentation sociale ?	198
4.4.8.1.	Les spécificités de l'objet	198
4.4.8.2.	Les caractéristiques du groupe	198
4.4.8.3.	La dynamique sociale	199
4.4.8.4.	L'absence d'orthodoxie	199
4.4.9.	Les phases d'élaboration d'une représentation : émergence, stabilité ou transformation ?	199
4.4.10.	Niveaux d'observation de la représentation	200
4.4.10.1.	Les représentations dans la société	200
4.4.10.2.	Les représentations dans les groupes	200
4.4.10.3.	Les représentations dans l'expression individuelle	202
4.4.10.4.	L'expression de la représentation individuelle : un discours naïf	202
4.4.11.	Dynamique d'une RS	203
4.4.11.1.	Pratiques sociales et dynamique des représentations	203
4.4.11.2.	Les types de transformations	204

4.4.12.	A quoi sert-il d'analyser les représentations sociales en environnement?	205
4.4.12.1.	Comprendre et expliquer la réalité environnementale	206
4.4.12.2.	Orienter les conduites spatiales	206
4.5.	LES OUTILS D'INVESTIGATION DES REPRESENTATIONS SOCIALES	207
4.5.1.	Analyse qualitative et quantitative	207
4.5.2.	Des objectifs de recherches aux choix méthodologiques...	208
4.5.2.1.	Définir le type de recherche à entreprendre en fonction des objectifs à atteindre	209
4.5.2.2.	Les modèles théoriques de la représentation sociale	210
4.5.2.3.	Choix d'une méthodologie pour cerner le contenu (les éléments) de la représentation	211
4.5.3.	Exploitation des données	214
4.5.3.1.	Procédures de traitements des données quantitatives	215
4.5.3.2.	L'analyse de contenu	216
4.5.4.	Des outils appropriés à l'étude des RS de l'environnement construit	219
4.6.	CONCLUSION	224

Deuxième partie

ARCHITECTURE DOMESTIQUE EN TRANSITION

Chapitre 5 : CERNER LE CONTEXTE

Le tissu résidentiel à Biskra et son évolution

5.1.	INTRODUCTION	228
5.2.	CONNAISSANCE DU CONTEXTE	229
5.2.1.	Présentation de la wilaya	229
5.2.2.	Présentation de l'agglomération de Biskra	230
5.2.3.1.	Le site	230
5.2.3.2.	Le climat	230
5.3.	HISTOIRE ET POPULATION	231
5.3.1.	Qui sont les Biskris ?	231
5.3.2.	Faits historiques et peuplement	231
5.4.	LE CADRE URBAIN ET SON EVOLUTION	234
5.4.1	Epoque arabo-musulmane (7ème - 14ème siècle av J.-C)	234
5.4.2	Epoque Turque (1541-1844)	234
5.4.3	Epoque coloniale (1844-1964)	235
5.4.4	Epoque indépendance (1964 - à nos jours)	238
5.5.	LA SITUATION ADMINISTRATIVE	242
5.6.	LE TISSU RESIDENTIEL ET SON EVOLUTION : UNE APPROCHE DIACHRONIQUE DE L'HABITAT	244
5.6.1.	Le cadre urbain : stratification historique	245
5.6.2.	Construction d'une typologie des tissus résidentiels	248
5.6.2.1.	Aire et niveaux d'étude	248
5.6.2.2.	Elaboration du corpus de l'étude	248
5.6.2.3.	Classement des tissus résidentiels en familles typologiques et identification préliminaire des types	249
5.6.2.4.	Caractérisation morphologique des types identifiés : la dialectique forme urbaine / cadre bâti	254

5.7.	LECTURE DIACHRONIQUE DE L'HABITAT	261
5.7.1.	Le tissu traditionnel : type TadS	261
5.7.1.1.	Forme urbaine	262
5.7.1.2.	La maison dans le tissu	263
5.7.1.3.	Des maisons à jardin-potager	264
5.7.1.4.	Système constructif	266
5.7.1.5.	Matériaux	266
5.7.1.6.	Mise en œuvre	266
5.7.1.7.	Mode de production	270
5.7.1.8.	Langage architectural	272
5.7.1.9.	Autre caractéristiques	274
5.7.2.	Les implantations coloniales : les types F**	275
5.7.2.1.	Forme urbaine	275
5.7.2.2.	Système constructif	277
5.7.2.3.	Langage architectural	277
5.7.2.4.	Les quartiers pour autochtones	279
5.7.3.	Les quartiers populaires ou les extensions ponctuelles de la période indépendance 1 ^{ere} décennie : les tissus I1** (1964-1974)	279
5.7.3.1.	Forme urbaine	280
5.7.3.2.	L'habitation populaire	281
5.7.3.3.	Système constructif	283
5.7.3.4.	Langage architectural	283
5.7.4.	Les extensions planifiées de la période indépendance deuxième décennie : les types I2** (1974-1986)	284
5.7.4.1.	Modèle urbain : les lotissements planifiés	284
5.7.4.2.	Morphologie urbaine : la prépondérance de l'angle droit	285
5.7.4.3.	Système constructif : la suprématie du béton	286
5.7.4.4.	Modalités de la conception : plan consacré, plan-type, plan concerté	287
5.7.4.5.	La réalisation : un processus évolutif	290
5.7.4.6.	Langage architectural : les prémisses d'une esthétique populaire	292
5.7.5.	Tendance actuelle de l'urbanisation: les types C**	293
5.8.	CONCLUSION	296

Chapitre 6 : SAISIR LES MUTATIONS

Les transformations morphologiques et l'évolution des pratiques

6.1.	INTRODUCTION	298
A/	CARACTERISATION MORPHOLOGIQUE DE L'HABITATION POPULAIRE A BISKRA	299
6.2.	LIMINAIRE : DEFINITION DU CORPUS DE L'ETUDE	299
6.3.	CONSTRUCTION DE L'ECHANTILLON	300
6.3.1.	Type de l'échantillon	300
6.3.1.1.	Echantillon représentatif ?	300
6.3.1.2.	Echantillon par strates	301
6.3.2.	Taille de l'échantillon	302
6.4.	CONSTITUTION DU CORPUS: L'ENQUETE	303
6.4.1.	Les outils de l'enquête	303

6.4.1.1.	Le relevé architectural	303
6.4.1.2.	La fiche-relevé	304
6.4.2.	La conduite de l'enquête	305
6.4.3.	Résultats de l'enquête	306
6.5.	EXPLOITATION STATISTIQUE PRELIMINAIRE DES FICHES-RELEVES	309
6.5.1.	Codage de la fiche-relevé	309
6.5.2.	L'utilisation du logiciel Statistica	310
6.5.3.	Les matrices morphologiques	311
6.5.3.1.	Matrices morphologiques par époque	313
6.5.3.2.	Matrice morphologique référentielle	313
6.6.	VERS UNE TAXINOMIE MORPHOLOGIQUE DU CORPUS	318
6.6.1.	Identification des constantes et des variations morphologiques de l'architecture étudiée	318
6.6.2.	Exploitation des tests de tris à plat effectués sur les tables-époques	318
6.6.3.	Le Modèle intelligible	320
6.7.	PRE-CLASSEMENT DU CORPUS SUIVANT L'OCCUPATION DE LA PARCELLE : LES FAMILLES TYPOLOGIQUES	322
6.8.	DES FAMILLES TYPOLOGIQUES AUX TYPES	327
6.8.1.	Les morphologies canoniques	327
6.8.1.1.	Approche de l'expression architecturale de la maison populaire : Epaisseur de la façade (V22)	332
6.8.2.	Les conformations spatiales	337
6.9.	MORPHOLOGIES FONDAMENTALES : LES TYPES ARCHITECTURAUX	343
6.10.	CLASSIFICATION EN TYPES ET VARIANTES : TYPOLOGIE	344
6.11.	REPRESENTATIVITE DES TYPES ET DES VARIANTES : vers une caractérisation morphologique de l'habitation populaire	349
6.11.1.	Représentativité des familles typologiques : une caractérisation « structurelle » de l'habitation populaire	354
6.11.2.	Représentativité des configurations morphologiques : une caractérisation architecturale de l'habitation populaire	357
6.11.3.	A propos de la représentativité des conformations spatiales : la prépondérance de la centralité	357
6.12.	REPRESENTATIVITE DES TYPES ET DES VARIANTES PAR EPOQUE	361
6.12.1.	Représentativité de la strate traditionnelle du corpus : vers une caractérisation morphologique des maisons produites à l'époque traditionnelle (T)	362
6.12.2.	Représentativité de la strate coloniale du corpus : vers une caractérisation morphologique des maisons produites à l'époque coloniale (F)	366
6.12.3.	Représentativité de la strate indépendance (I1) du corpus : vers une caractérisation morphologique des maisons de première génération – indépendance 1- (1960-1974)	370
6.12.4.	Représentativité de la strate indépendance (I2) du corpus : vers une caractérisation morphologique de la maison populaire de deuxième génération -époque I2- (1975- 1985)	375
6.12.5.	Représentativité de la strate époque (C) du corpus : vers une caractérisation morphologique de la maison populaire contemporaine (1986-4005)	382

6.13.	CLASSEMENT MORPHOLOGIQUE DIACHRONIQUE DU CORPUS: proposition d'une généalogie de l'architecture domestique à Biskra	387
6.13.1.	Parcours chronologique des types engendrés par la famille typologique N₀	388
6.13.2.	Parcours chronologique des types engendrés par la famille typologique N_{VC}	391
6.13.3.	Parcours chronologique des types engendrés par la famille typologique N_C	395
6.13.4.	Parcours chronologique des types engendrés par la famille N_V	397
6.13.5.	Parcours chronologique des types engendrés par la famille N_J	399
6.14.	LECTURE DIACHRONIQUE DES TYPES DOMINANTS : saisir la logique d'évolution de l'architecture domestique	401
6.15.	CONCLUSION PARTIELLE	405
 B/ APPREHENDER L'ARCHITECTURE DOMESTIQUE A TRAVERS L'USAGE ET LES MODES D'HABITER		 408
6.16.	LIMINAIRE	408
6.17.	VERS UNE TAXINOMIE DES MODES D'HABITER	409
6.17.1.	Modèle d'habiter traditionnel	409
6.17.2.	Le modèle transitionnel	412
6.17.3.	Modèle d'habiter contemporain	417
6.18.	PERMANENCE ET EVOLUTION : ACTUALISATION DU MODELE D'HABITER	425
6.18.1.	Persistance du modèle structurel traditionnel et poids de l'habitus	425
6.18.2.	Dynamique des transformations : une relation duelle entre pratiques de l'espace et apparence de la maison	426
6.19.	CONCLUSION	427
 Chapitre 7 : COMPRENDRE LES MUTATIONS		
Les représentations relatives à la maison		
7.1.	INTRODUCTION	430
7.2	CADRE METHODOLOGIQUE POUR L'ETUDE DES RS	432
7.2.1.	Des données discursives pour identifier les RS	432
7.2.2.	L'entretien un outil indiqué pour saisir le contenu des RS	433
7.2.2.1.	L'entretien d'enquête comme outil d'observation et de collecte de données	434
7.2.2.2.	Structuration de l'entretien	435
7. 2.3.	Population et échantillon	437
7.2.3.1.	La définition de la population	437
7.2.3.2.	La constitution de l'échantillon	437
7.2.4.	Exploitation des données discursives : l'analyse de contenu	438
7.2.4.1.	Les caractéristiques de la méthode	439
7.2.4.2.	Différentes analyses de contenu	441
7.2.4.3.	L'analyse de contenu pour appréhender les RS	441
7.2.4.4.	Différentes étapes pour l'analyse de contenu	443
7.2.5.	L'analyse thématique	446
7.2.5.1.	Démarche	448
7.2.5.2.	Interprétation des résultats	450

7.3.	COLLECTE DE DONNEES SUR LES RS DE LA MAISON : L'ENQUETE	450
7.3.1.	La préparation de l'enquête	450
7.3.1.1.	Les thèmes retenus	451
7.3.1.2.	Les informateurs potentiels	452
7.3.2.	Le guide d'entretien	453
7.3.3.	La réalisation des entretiens	455
7.4.	ANALYSE DES DONNEES : ANALYSE DE CONTENU THEMATIQUE DU CORPUS	456
7.4.1.	La préparation du matériel	456
7.4.2.	La sélection d'un échantillon du corpus	458
7.4.3.	L'identification des thèmes : le codage	458
7.4.4.	L'élaboration de la grille d'analyse de contenu thématique : la catégorisation	464
7.4.5.	Application de la grille à l'ensemble du corpus	469
7.5.	L'ANALYSE TRANSVERSALE : PRODUCTION DES RESULTATS ET INTERPRETATION	472
	<u>RESULTATS 1 : LES THEMES RECURRENTS</u>	474
	SAISIR LE CONTENU DE LA REPRESENTATION SOCIALE DE LA MAISON	
7.5.1.	Résultats 1A / La maison une représentation sociale à 5 dimensions	474
7.5.2.	Résultats 1B / Analyse des fréquences des items par nombre de répondants	475
7.5.2.1.	La maison objet bâti (MB)	475
7.5.2.2.	L'enveloppe extérieure (MF)	479
7.5.2.3.	La maison espace habité (MH)	487
7.5.2.4.	Maison objet émotionnel suscitant des affects, jugements, opinions(ME)	494
7.5.2.5.	La maison assimilée (associée) à son contenu humain (MP)	497
7.5.2.6.	La maison perçue en tant qu'objet utilitaire (MO)	502
7.5.3.	Résultats 1C / Poids relatifs des items	504
7.5.3.1.	La maison objet bâti (MB)	506
7.5.3.2.	L'enveloppe extérieure (MF)	515
7.5.3.3.	La maison espace habité (MH)	517
	<u>RESULTATS 2 : ETABLIR LA DYNAMIQUE DE LA RS</u>	522
	LES DIFFERENCES REPRESENTATIONNELLES ENTRE GROUPES D'AGE	
7.5.4.	Approche de la dynamique de la RS	522
7.5.4.1.	Variations des thèmes structurants la dimension (MB) 'maison objet bâti' selon l'appartenance générationnelle	527
7.5.4.2.	Variations des thèmes structurants la dimension (MF) 'Enveloppe extérieure' selon l'appartenance générationnelle	531
7.5.4.3.	Variations des thèmes structurants la dimension (MH) 'Espace habité' selon l'appartenance générationnelle	533
7.5.4.4.	Variations des thèmes structurants la dimension (ME)	537

7.5.4.5.	‘Maison objet émotionnel’ selon l’appartenance générationnelle Variations des thèmes structurants la dimension (MP)	538
7.5.4.6.	‘La maison assimilée à son contenu humain’ selon l’appartenance générationnelle Variations des thèmes structurants la dimension (MO)	541
7.6.	‘La maison objet utilitaire’ selon l’appartenance générationnelle CONCLUSION	543

CONCLUSION GENERALE

ARCHITECTURE DOMESTIQUE EN DEVENIR

I.	Liminaire	554
II.	Limites de l'étude	555
III.	Résultats et synthèses	556
III. 1.	Résultats relatifs à l'axe urbain : Vers une typologie diachronique de l'habitat	556
III. 2.	Résultats relatifs à l'axe architectural : Proposition d'une généalogie de l'habitation populaire	558
III. 3.	Résultats relatifs à l'axe social-ethnologique : Cerner les mutations de l'architecture domestique	561
III. 4.	Résultats relatifs à l'axe perceptuel : Approcher les significations de l'architecture populaire, entrevoir les représentations sociales de la maison	563
IV.	Suggestions pour des travaux futurs	571
V.	Pour conclure	573
	BIBLIOGRAPHIE	576
	ANNEXE A	589
	ANNEXE B	625
	ANNEXE C	

INTRODUCTION GENERALE



Introduction Générale

I. Questionnement préliminaire et Problématique

L'**habitat traditionnel** peut être, succinctement, défini comme un cadre physique adapté à un contenu social créé par un groupe social pour lui-même par référence à sa propre culture. Il est, généralement, œuvre collective d'une société homogène très individualisée, produisant par ses propres moyens et pour satisfaire ses propres besoins. Il n'existe que grâce à cette forte cohérence socioculturelle du milieu humain qu'il n'est pas exclu de voir se perpétuer au travers de l'histoire et dans des contextes socioculturels variables.

Les usages et les techniques dans l'habitat traditionnel sont, donc, exclusivement des émanations du groupe. Ils expriment des moyens et des méthodes longuement élaborés ou parfaitement assimilés -s'il s'agit d'emprunts-, par l'ensemble du groupe pour exploiter le milieu naturel où il est installé et pour s'en protéger. Les professionnels de la construction traditionnelle sont intégrés au groupe sinon issus de celui-ci. Ils expriment chacun dans leur spécialité les connaissances collectives et le consensus du groupe.

L'habitat traditionnel relève de l'**architecture vernaculaire**. Celle-ci est par essence localisée, c'est-à-dire que son élaboration s'effectue relativement à un milieu géographique précis, dans la culture d'un groupe identifié, et dans les conditions sociales, culturelles et techniques spécifique à ce groupe (Robin, 1992). L'architecture vernaculaire, dite encore sans architecte, spontanée ou indigène est l'expression des valeurs de la culture populaire que chaque société a investies dans l'habitation et ses prolongements. Cette production « vernaculaire » du cadre bâti se déploie particulièrement dans l'habitat ou encore l'**architecture domestique**, laissant les bâtiments publics aux « spécialistes ».

Selon Rapoport (1972, p.3), le terme vernaculaire (*vernacular* en anglais) est défini par « indigène », qui veut dire utilisé (produit) par les habitants pour eux-mêmes. Il précise également que « l'expression française, '*architecture populaire*' semble être la plus adéquate » pour désigner un bâtiment vernaculaire ou indigène.

Dans ce registre, la **tradition populaire** est « la traduction directe et non consciente d'une culture sous la forme matérielle, de ses besoins, de ses valeurs - aussi bien que des désirs, rêves et passions d'un peuple. [...] c'est l'entourage idéal d'un peuple qui s'exprime dans les constructions et dans l'habitat, sans l'intervention d'architectes, artistes ou décorateurs agissant dans un but déterminé » (Rapoport ; 1972, p.3). La tradition populaire s'oppose à la *haute tradition architecturale* qui représente la culture de l'élite ; elle a, de fait, des liens beaucoup plus étroits avec la culture de masse et avec la vie quotidienne et représente la majeure partie de l'environnement bâti.

Cette tradition populaire, en plus de s'appliquer aux « constructions primitives », concerne également les constructions indigènes (vernaculaires ou populaires), « celles-ci comprenant aussi bien des bâtiments de l'époque préindustrielle que des bâtiments de l'époque moderne ». Par contre, elle exclut l'architecture contemporaine qui, bien que, « faisant partie de la haute tradition architecturale, est caractérisée par un plus haut degré d'institutionnalisation et de spécialisation » (Rapoport ; 1972, p.3). Une construction relevant de la **tradition populaire** se reconnaît aux caractéristiques suivantes : « absence de prétentions théoriques ou esthétiques; intégration au site et au climat; respect des autres individus et de *leurs* maisons, d'où respect de l'environnement tout entier, qu'il soit le fait de l'homme ou le fait de la nature; enfin, travail intégré effectué à l'intérieur d'un certain langage avec des variations dans le cadre d'un ordre donné ».

Une **construction vernaculaire** admet de nombreuses variations individuelles à l'intérieur d'un vocabulaire commun (formel et technique) et peut, ainsi, s'adapter à des situations très différentes (contraintes du site, moyens disponibles, superficie et forme du terrain, taille de la famille,...). Une autre qualité caractéristique du bâtiment vernaculaire est qu'il permet l'agrandissement; il est évolutif, par nature « non spécialisé, ouvert, tout à fait différent de la forme fermée, définitive caractéristique de la plupart des constructions de style. C'est cette qualité qui permet aux bâtiments indigènes de supporter des changements et des additions qui détruiraient l'aspect et la conception d'un bâtiment de style » (Rapoport ; 1972, p.8).

Les constructions vernaculaires relèvent de la **forme admise**, leur processus d'élaboration procède par modèles et par ajustements ou variations, aussi y trouve-t-on plus de variantes et de différences originales que dans les constructions traditionnelles (primitives). Les ajustements du modèle supposent **l'existence d'un schéma** qui résume les grandes lignes de ce qu'on veut construire, « on ajoute, on élabore les détails et on fait des ajustements au moment d'exécuter le schéma ». Dans ce processus, « la silhouette est présente à l'esprit dès le début, et même pour l'exécution on recourt à des principes applicables à toutes les constructions ; aussi la forme est-elle adaptée aux données du problème et aux moyens dont on dispose, sans recherche esthétique ou intérêts artistiques *conscients*. La conception de tels bâtiments est basée sur l'idée qu'une tâche commune doit être effectuée de la manière la plus simple, la plus discrète et la plus directe possible » (Rapoport ; 1972, p.7).

Le **modèle** lui-même est le résultat de la collaboration de nombreux individus pendant plusieurs générations. « Comme tout le monde connaît le modèle, on n'a pas besoin de dessinateurs ou d'architectes. Une maison doit ressembler à toutes les maisons bien construites dans une aire connue. La construction est simple, nette et facile à comprendre, et comme chacun en connaît les règles, on ne fait appel à l'artisan que parce qu'il a une connaissance plus *détaillée* de ces règles. Les dimensions, le tracé, la place dans le site, et d'autres variables peuvent être fixées par une discussion et, si nécessaire, mises par écrit. La qualité esthétique n'est pas créée spécialement pour chaque maison, elle est traditionnelle et transmise de génération en génération » (Huet ; 1994, p.138). Le modèle se manifeste à travers le **type** qui peut être assimilé à sa dimension architecturale. Le type relève la structure formelle du modèle et renvoie à l'ensemble des relations spatio-symboliques qui en découlent sous la forme d'une typologie distributive des lieux de pratique (Huet, 1994).

L'architecture domestique vernaculaire a la particularité de s'exprimer au travers d'un nombre limité de **types architecturaux** issus de la tradition populaire et d'un système de valeurs commun accepté par l'ensemble du corps social (Leibbrandt, 1990). Ces types générés par des modèles –souvent même un modèle unique– sont hautement adaptés aux contraintes physiques, sociales et culturelles. A ce titre, d'innombrables recherches ont montré que cette architecture sans architecte, production populaire par excellence, a généré une variété de solutions architecturales correspondant parfaitement aux données du milieu physique et social. Beaucoup de chercheurs l'ont démontré, et l'on citera à titre d'exemples Amos Rappoport, Hassan Fathi, André Raveraud, Paul Oliver... et bien d'autres. Tous ces auteurs s'accordent à considérer que cette production architecturale spontanée, foncièrement performante, s'est progressivement raffinée au cours d'un long processus de maturation.

L'autoproduction de logement qui est, par définition, le fait du groupe utilisateur lui-même, constitue aujourd'hui l'essentiel de ce qui se construit en matière d'habitat. Dans les grandes métropoles mondiales (Istanbul, Le Caire, Mexico, Casablanca,...), la production du logement pour le plus grand nombre échappe à la maîtrise des pouvoirs publics et des professions à son service. Le « plus grand nombre » n'attend plus la réponse de l'institution ; par nécessité il construit sa maison, car il ne peut temporiser (Hublin, 1992). Devant l'ampleur du phénomène, force est de reconnaître que cette forme de **production populaire du cadre bâti résidentiel**, longtemps perçue comme marginale voire informelle, ne peut plus être considérée comme telle. L'autoproduction du logement ne peut plus faire figure de « débordement du système », ou encore de « dépassement de la norme » ; elle devient processus dominant (Belguidoum et Millet, 1985). Ainsi, se produit et à très grande échelle une architecture **vernaculaire contemporaine**. Le concept est celui de Christelle Robin et son équipe et constitue l'un des axes de recherche majeurs du Laboratoire Architecture/ Anthropologie (LA/A).

L'habitat vernaculaire traditionnel a été lentement élaboré au cours des siècles, exécuté avec des techniques et des moyens locaux exprimant des fonctions précises, satisfaisant des besoins sociaux, culturels et économiques. A ce titre, les architectures traditionnelles ont intéressé des disciplines telles que l'anthropologie et l'ethnologie qui ont en fait un champ d'étude fructueux aussi bien pour la connaissance des cultures dont elles participent, que pour cerner les savoirs produits et développés par l'individu dans sa relation sociale à l'espace. Outre

l'intérêt de ces études pour l'architecture, du fait notamment qu'elles informent sur certains aspects relatifs à l'élaboration des formes, des structures fondamentales qui les sous-tendent, de la formation de ces structures (renvoyant ainsi à l'histoire des mentalités), les architectes y ont également vu une source de renouvellement des architectures contemporaines.

Il est admis par exemple que l'architecture traditionnelle constitue un corpus exceptionnel de formes pour étudier et comprendre les relations habitat-climat. L'étude de l'habitat vernaculaire traditionnel a renouvelé depuis les années soixante-dix l'approche climatique et écologique de l'architecture (Abdulac, 1987 ; Brown, 1985; Evans, 1980; ...etc.). Certains architectes ont vu dans le cadre bâti traditionnel une base de connaissances, un socle, sur lequel pouvait s'appuyer le développement d'une possible architecture contemporaine bioclimatique.

D'autres ont regardé l'architecture traditionnelle comme un corpus de formes, de vocabulaires, de configurations (types, références formelles) pouvant être repris et réinterprétés par les concepteurs contemporains. Les projets qui en résultent de par les références qu'ils reprennent et réinterprètent dans les cultures locales, ou encore les connexions qu'ils établissent moyennant des emprunts au contexte paysager et architectural local, sont susceptibles d'être reconnus par les groupes auxquels ils s'adressent (Robin, 1992).

Aujourd'hui, avec le changement de la société, ce patrimoine subit une évolution rapide et irréversible. L'espace et ses configurations matérielles culturelles sont au premier titre concernés par ces transformations sociales, comme supports mais aussi comme marqueurs. La notion d'**architecture vernaculaire contemporaine** est, donc, plus que jamais d'actualité. Il est, par conséquent, important de comprendre les causes et les processus mentaux qui génèrent cette forme de production du cadre bâti en vue de cerner les savoirs produits et développés par l'individu dans sa relation sociale à l'espace.

Pour les chercheurs du LAA, le vernaculaire contemporain réactive, en direction d'un phénomène contemporain, les études d'ethno-architecture et des outils habituellement développés à propos de l'architecture vernaculaire traditionnelle : description des formes, compréhension du processus d'élaboration dans un contexte social et économique à restituer,... etc. « La *posture* est ici la même, l'objet n'est plus *traditionnel*, il est *contemporain* ». Les questionnements sont de nature semblable: selon quelles références, quels modèles, ces architectures sont produites, comment l'habitant autoproducteur de son logement utilise-il l'héritage architectural et constructif dont il est dépositaire?

L'équipe du LAA considère, en outre, que les différences essentielles qui peuvent exister entre le vernaculaire contemporain et les architectures des sociétés traditionnelles, tiennent essentiellement à la question de *l'invention*. Il est un fait établi que les architectures traditionnelles les intègrent difficilement, privilégiant la reconduction-adaptation de réponses éprouvées (formelles, techniques). « La question de l'invention est certainement un des points les plus originaux de ces nouvelles architectures vernaculaires. Les problèmes qu'ont à résoudre les autoconstructeurs, qu'ils soient d'ordre économique, de l'ordre de la circulation des matériaux, forcent en effet à l'apparition de réponses nouvelles» (Robin, 1992).

Ainsi, avec la notion d'habitat vernaculaire contemporain, il apparaît que l'**architecture domestique** souvent perçue comme un bastion des valeurs ancestrales, *n'est pas figée* ; elle témoigne au contraire d'une capacité notable à absorber la nouveauté ou à s'y adapter. De nombreux chercheurs (Bousquet, 1983 ; Baduel, 1988 ; Guindani et Doepper, 1990 ; Lancret, 1998... etc.) qui se sont intéressées à l'habitation traditionnelle pour y cerner les évolutions et les ruptures en cours et en évaluer la portée, ont montré que les changements qui transforment l'habitat vernaculaire ont été favorisés voire accélérés par l'introduction de nombreux objets, en vagues successives, d'une manière irrésistible et sans doute irréversible, à l'intérieur des maisons. D'autre part, la circulation des informations, des images, des matériaux dans les sociétés soumises à des changements rapides créent les conditions favorables à un éclatement des anciennes réponses et à l'apparition de solutions nouvelles (Robin, 1992).

En intégrant les « solutions nouvelles », l'architecture domestique subit des **mutations**. Celles-ci sont d'ailleurs inévitables, puisqu'au delà d'une certaine durée d'existence socioculturelle (donc technologique) limitée dans le temps, la construction à usage d'habitation ne peut se dispenser d'intégrer les nouvelles possibilités techniques. De même qu'elle ne peut éviter de se transformer pour s'adapter aux nouvelles normes d'existence des hommes (Hensens, 1969).

En explorant les modes de renouvellement de l'architecture domestique et plus généralement de l'habitat vernaculaire, la plupart des études socio-ethnologiques ont plutôt focalisé l'usage des lieux et l'adoption de façons de faire se distinguant des pratiques héritées du passé. En contre partie, les formes architecturées, les configurations spatiales et leurs évolutions n'ont été traitées que superficiellement. Du coup, ce qui a été démontré grâce aux travaux des chercheurs en sciences humaines, c'est que l'habitation est soumise à des mutations d'essence *pratico-symbolique*, qui font que le cadre résidentiel évolue en s'adaptant à un usage nouveau du fait de l'évolution de son contenu social, par contre il change peu en tant que *contenant physique*. Ce qui en substance n'est pas faux.

Y a-t-il une explication à cet intérêt manifeste des sociologues et ethnologues vis-à-vis de cette question des usages et des pratiques socio-spatiales dans l'habitation? Et pourquoi cette question a-t-elle focalisé leurs travaux et recherches sur la maison?

Ici, il faut rappeler que l'habitation est, sans doute, la principale production architecturale pour laquelle les nécessités d'usage prennent le pas sur les préoccupations plastiques. En effet, outre les murs et le toit, la maison désigne une portion d'espace utilisée et investie par des individus, elle est fondamentalement un lieu occupé. De plus, cette occupation n'équivaut pas au simple remplissage d'un volume et se traduit, au contraire, par l'expression d'un usage des lieux et leur appropriation (Pinson, 1993).

L'**espace domestique** est, par excellence, le lieu des pratiques des émotions et du vécu quotidien. Il articule de façon complexe l'idéal et le matériel, l'usage et le formel. Il ordonne les pratiques quotidiennes en même temps qu'il est structuré par elles. Son organisation n'est pas neutre, bien au contraire. La nature et les structures de l'espace domestique véhiculent des normes, induisent des comportements, portent des identités, bref, participent à la reproduction sociale. Eleb (2002) va même jusqu'à assimiler l'organisation spatiale d'une habitation « à de l'idéologie construite qui rend compte des valeurs culturelles d'une société et des structures des rapports interindividuels ».

La **structuration** de l'espace domestique « consiste à mettre de l'ordre dans l'espace », mais au-delà de cette définition triviale, la notion permet surtout de comprendre la manière dont un ensemble de pratiques et d'usages - élaborés (consciemment ou non) par des individus, des groupes ou des institutions - servent à organiser des espaces entre eux, à les doter de qualités, leur donnant ainsi un certain contenu.

La distribution intérieure a une stabilité très forte car elle est liée aux mentalités, qui évoluent très lentement. Selon Dussart (1993), l'ensemble des travaux portant sur l'organisation de l'espace de l'habitat ont montré que celle-ci est à la fois le produit et le support de pratiques concrètes, elles-mêmes engendrées par les modèles culturels et sociaux de la famille et de la sociabilité. Ces modèles ont une évolution très lente, qui s'inscrit peu à peu dans l'organisation de l'espace de l'habitat à travers des changements qui eux-mêmes excluent les ruptures radicales et les remises en cause globales.

Conséquence à cette évolution relativement lente, les mutations du système de distribution ne peuvent être explorées que sur de longues périodes. Un changement dans le mode de structuration de l'espace domestique ne survient pas brutalement et, par conséquent, il ne peut pas être cerné relativement à une durée courte et bien délimitée. Il en est tout autrement de l'aspect extérieur du cadre bâti résidentiel qui peut, quant à lui, se transformer beaucoup plus rapidement que l'espace intérieur.

C'est pourquoi, quand il s'agit d'étudier la maison du point de vue de sa **morphologie**, il est important de distinguer les transformations (explicites et spectaculaires) qui surgissent à l'échelle de l'urbain de celles (latentes et discrètes) qui s'opèrent au niveau de l'espace domestique. Eleb (2002, p. 149) précise, en effet : « Un règlement peut transformer la façade d'un immeuble, sa hauteur ou son rapport à la rue. Il ne pourra que très rarement imposer un système distributif, lié à la conception de la sociabilité ou des rapports à l'intérieur du groupe familial. C'est dire qu'il faut ici prendre en compte la longue durée, ne pas confondre l'évolution de l'urbain et celle de l'architecture domestique, et dissocier aussi cette dernière des grands événements historiques ».

De ce point de vue, la **notion de distribution** apparaît tel un passage obligé pour toute étude qui s'intéresse à l'architecture domestique et à ses mutations. Et pour cause, elle articule explicitement, dans la théorie architecturale, spatialité et mode de vie, architecture et culture. « Distribuer l'habitation, c'est la diviser, l'organiser, en tenant compte des usages, mœurs et du statut de l'habitant ce que l'on désigne aujourd'hui sous le terme de mode de vie et qui se lit à travers les divisions en parties (privée/publique/service, jour/nuit), les liaisons les contiguïtés, les séparations entre pièces » (Eleb et Châtelet ; 1993, p.89).

En admettant avec Eleb (2002) que l'espace domestique est « toujours susceptible de mutations » du fait même qu'il est « quotidiennement construit, dans une constante négociation avec des modèles architecturaux, sociaux, familiaux... extérieurs, répondant à des besoins changeants et fondé sur des savoirs évolutifs », le mode de structuration de l'espace domestique ne peut-il pas constituer un outil pour saisir l'articulation des dimensions spatiales et sociales, et ce faisant, un indicateur fiable aussi bien du changement social que de l'évolution de l'habitat ?

Et s'il est vrai comme l'affirme Segaud (2008, p.132) que « dans l'ensemble des sociétés, se construisent des relations interactives entre des grands donnés comme la différence entre les sexes, les différences d'attitudes entre les générations ou les classes d'âges, les relations avec autrui [...]. Toutes ces dimensions [qui] donnent sens à l'espace et souvent servent à le configurer », l'analyse des mutations de l'espace domestique, ne peut-elle pas, dans ce cas, s'envisager à travers les transformations de la distribution et des affectations des espaces, et constituer, de fait, une excellente entrée à l'étude de l'architecture domestique dans son rapport à l'évolution des modes d'habiter ?

Finalement, et contrairement –ou plutôt en complément- à ce qui a été démontré grâce aux travaux des chercheurs en sciences humaines, l'habitation populaire vernaculaire ne se transforme pas uniquement par le changement de ses usages et pratiques socio-symboliques aussi lent soit-il ; elle évolue aussi morphologiquement à travers sa consistance physique et sa structure spatiale. Mais, encore faudrait-il inscrire cette évolution dans la logique d'un processus à double vitesse qui distingue entre les mutations qui se produisent de l'intérieur, de celles qui sont visibles de l'extérieur. Les **configurations spatiales** sans être inertes, sont plutôt stables dans le temps du fait qu'elles sont liées aux modes d'habiter, contrairement aux **formes architecturées** qui changent dans la courte durée et de manières souvent spectaculaires. Autant dire qu'une telle forme d'évolution est un phénomène propre à l'architecture domestique et permet de décrypter les mutations de la maison à la fois dans sa *morphologie*, dans ses *pratiques* et ses *représentations*.

L'habitation vernaculaire est le reflet d'une culture et résulte d'un comportement socio-spatial amené, fatalement, à progresser peut-être rapidement, aujourd'hui, plus que jamais au moment où se produit une profonde mutation dans les modes d'habiter en rapport avec les transformations matérielles et structurelles intervenues dans la société. Le contenu social est, de fait, le phénomène majeur dont dépend très étroitement l'architecture domestique qui en est la matérialisation.

Or, comme le signale Raymond (1974), tout l'immense aspect routinier de la sociabilité et de la vie quotidienne relève de ce qu'on appelle « modèle » d'habiter. Pour Raymond qui a tenté une définition de la notion - en l'identifiant à un *habitus* au sens de Pierre Bourdieu c'est-à-dire « des manières d'agir et de pensée » - le modèle (culturel) est ce qui permet d'engendrer des pratiques. Son champ d'action est immense évidemment, puisque s'y trouvent impliquées toutes les relations sociales, qui s'effectuent suivant certaines formes (ou manières). Dit autrement, il s'agit d'un « enchaînement potentiel d'actes qui suppose, pour se réaliser, un espace qualifié d'une certaine manière, accompagnant topologiquement le déroulement de ces actes, les appuyant physiquement et symboliquement » (Duclos ; 1977, p.1).

Ainsi, non seulement il existe des « **modèles culturels** » de l'habitat, mais il semble bien, que « chaque société, chaque culture dispose l'espace d'une certaine manière et qu'elle engendre des pratiques dans cet espace. Cet engendrement étant effectivement modélisé par les routines, les habitudes, les "habitus", comme dit Bourdieu » (Raymond, 1974).

Cependant, si pour une société donnée et dans un contexte déterminée, il est possible de définir à la fois des modèles culturels de l'habiter et une forme historique d'habitation vernaculaire dominante qui en serait l'archétype, celle-ci n'est pas figée. Elle est l'aboutissement d'un **processus évolutif**, et il ya diverses phases et différents moments dans

son évolution tout comme se succèdent diverses époques d'une civilisation. Le fond culturel qui se transmet d'une génération à l'autre s'éloigne du détail, de ce qui est éphémère ou périssable, de ce qui a perdu son sens et sa raison d'être. Ce fond culturel propre à une société se transmet d'autant plus aisément qu'il transcende le détail et l'accessoire.

Dans le processus d'évolution du cadre bâti, l'hétérogénéité exprime fatalement plusieurs tendances à l'évolution, et la discontinuité une rupture d'équilibre ; l'évolution de l'habitat vernaculaire exclut de telles formes extrêmes de changement. Elle s'accomplit plutôt dans la continuité et de l'intérieur même de la société.

En étudiant l'évolution de la maison balinaise, Lancret (1998) arrive à faire ressortir quatre formes de transformations : les permanences, les adaptations, les effacements et les innovations. Les **permanences**, encore appelées conservations, sont le fait même du processus de construction traditionnel qui s'effectue par la reproduction du modèle vernaculaire. Ce principe mimétique n'exclut pas les adaptations; les habitations n'étant pas des objets figés, elles intègrent naturellement des transformations progressives de leur organisation spatiale, de leur processus de construction et de leurs usages qui, à long terme, assurent l'adéquation du besoin et les conditions de son accomplissement.

Opérées par les habitants pour approprier leur demeure au contexte urbain contemporain tout en préservant sa vitalité, les **adaptations** apportent des réponses concrètes à des problématiques ciblées, objectives ou subjectives, explicites ou implicites. Certaines répondent à des contraintes économiques, foncières et démographiques auxquelles les habitants ne peuvent pas se soustraire, d'autres sont imposées ou suggérées par de nouvelles pratiques de l'espace, notamment, par des évolutions socio-culturelles. Quels que soient l'origine et les enjeux des adaptations, elles ne provoquent pas de changements susceptibles de compromettre le modèle originel.

Les **effacements** indiquent la disparition de certaines caractéristiques du modèle vernaculaire transmises, de génération en génération, sur le principe mimétique. Les effacements affectent les techniques de production de l'architecture: le processus de la construction, les pratiques de l'espace et les éléments formels, tels les types architecturaux et les matériaux. L'habitation traditionnelle est plus ou moins transformée. L'organisation spatiale de la maison connaît quelques changements, de même que son aspect extérieur.

Les **innovations** désignent l'irruption de nouvelles caractéristiques de l'organisation spatiale, des techniques de production et des usages de l'architecture domestique qui viennent se juxtaposer ou se superposer aux configurations existantes. Dans ce cas, peut être observé un profond bouleversement des qualités formelles et du type architectural des constructions. L'habitation se distingue de plus en plus du modèle vernaculaire, elle relève de l'habitat nouveau.

A son tour, l'**habitat nouveau** est un indicateur pertinent du changement, et traduit par sa nouveauté de nouvelles manières d'être et d'habiter, mais ce changement est-il pour autant accompli ? Si la morphologie des habitations populaires a évolué, il est possible de retrouver, dans cet habitat nouveau, des valeurs, une symbolique, et des pratiques domestiques qui s'avèrent très comparables au style de vie ancien. Et pour cause, l'**habitat populaire aussi récent soit-il** est le produit d'une démarche des individus et des groupes. Ceux-ci en

transformant le cadre résidentiel, en élaborant des types divers de logements à la mesure de leurs moyens techniques et matérielles, et de leur représentation du type d'existence qui les inspire peuvent révéler des traits et des **valeurs propres à leur culture de toujours** (Baduel, Thyssen (de), Bonnenfant, Petonnet, Depaule,). Le nouveau mode d'habiter et d'habitat peut-il alors signifier « changement » vis-à-vis d'un passé relativement récent, et en même temps « réappropriation » de valeurs culturelles pérennes particulièrement visibles dans le mode de bâtir et d'habiter?

En abordant l'architecture et l'espace domestique comme **expression de modèles culturels de l'habiter**, partant de la définition que Raymond donne aux modèles, et en considérant que le logement n'est pas simplement le lieu de satisfaction de quelques besoins (manger, dormir,...) mais que ces besoins ne se manifestent qu'à travers des modèles propres à chaque culture (Raymond, Bourdieu, Huet, Baduel,...), peut-on déceler le champ d'action des valeurs culturelles dans la production de l'architecture domestique contemporaine ? Sous quelles formes se manifestent les modèles culturels par rapport au cadre physique?

Quelles sont les filiations qu'entretiennent les **configurations spatiales et architecturales** de l'habitat populaire actuel avec celles du modèle traditionnel ? En évoluant, l'habitation populaire a-t-elle préservé les qualités d'une production architecturale foncièrement performante comme c'était le cas de l'architecture traditionnelle? Ce questionnement paraît d'autant plus importante que dans le débat idéologique actuel, l'existence de permanences formelles et de continuités historiques est niée par les tenants d'un modernisme progressiste, occultant la dimension culturelle de la production de l'habitat et privilégiant exclusivement les changements techniques importants intervenus récemment.

A partir de l'indépendance, l'architecture domestique en Algérie a changé, à tel point qu'elle est aujourd'hui considérée comme « foisonnante » (Sidi Boumedine, Semmoud, Frey). Et pour cause, faisant écho à la frénésie constructive qui s'est emparée du pays à l'indépendance, induisant une production et une expansion jusque là inégalées du cadre bâti résidentiel, l'habitation populaire s'est, elle aussi, considérablement transformée, se diversifiant et se distinguant nettement de son image traditionnelle. En cela, elle reflète les **bouleversements** de la société imputables à plusieurs facteurs endogènes et exogènes : évolution des modes de vie, mutation des techniques et des modalités de production, un mode de consommation différent. Subséquemment, de nouvelles manières d'occuper l'espace se font jour, se substituant aux pratiques héritées du passé, sans forcément les éliminer. Mais, s'est au niveau de l'aspect extérieur que les transformations de l'habitat populaire sont véritablement spectaculaires ; visiblement l'apparence de la maison s'est modifiée. Celle-ci, est désormais faite de béton et de ciment, elle élargit ses fenêtres, elle exhibe ses balcons, elle se charge de décors et d'apparats...; mais cela signifie-t-il qu'il y a véritablement et définitivement rupture avec le modèle spatial traditionnel? Et doit-on pour autant négliger l'impact des pratiques constructives pérennes ?

D'un autre côté, s'il est bien avéré que l'habitation inscrit au sol, par sa conception même, le mode de relation que l'homme établit avec son milieu physique et social, ses croyances, sa culture, sa conception du beau, (Paul-Levy, Segaud, Bourdieu, Petonnet, Haumont, Raymond, Hall, ...) alors les transformations affectant le cadre physique sont indissociables de celles des modes de vie. L'espace domestique, en particulier, articule de façon complexe l'idéal et le

matériel, l'usage et le formel, il organise les pratiques quotidiennes en même temps qu'il est structuré par elles. De ce point de vue, dans quelle mesure les nouveaux modèles d'habiter ont-ils contribué à transformer l'espace domestique, comment et à quels niveaux agissent-ils dans la production du cadre bâti résidentiel ? Si l'architecture domestique est véritablement modélisée par les manières d'être et d'habiter, alors, que peuvent révéler l'organisation intérieure et la distribution des espaces à propos des nouveaux modes d'habiter ? Que peuvent suggérer les formes bâties et l'apparence extérieure sur les « nouvelles » manières d'appréhender l'architecture du logement ?

Le **nouveau cadre bâti résidentiel autoproduit** est certes le support des nouvelles manières d'être et d'habiter, cela induit-il pour autant un changement dans le mode de production de l'architecture domestique ? Et, si tel est le cas, quels sont, aujourd'hui, les **fondements** et les **déterminants conceptuels** générant les **pratiques constructives** de l'habitant autoproducteur de son logement ? Quelle est, notamment, la part accordée aux **attributs physiques** et matériels, aux exigences fonctionnelles et **d'usage**, aux valeurs **perceptuelles** et représentationnelles dans le processus de production de la maison populaire ? Et dans quelle mesure, enfin, l'architecture et l'espace domestique sont-ils l'**expression de modèles d'habiter en mutation** ?

II. Objet de l'étude et Hypothèse

C'est pour répondre à ces questions, que la présente recherche s'inscrit dans une approche diachronique et se propose d'investir l'architecture et l'espace domestique comme expression de modèles d'habiter en mutation.

L'objectif principal de ce travail est d'**analyser l'évolution de l'architecture domestique** dans sa **double consistance** d'espace matériel (le **cadre architecturé**) et d'espace pratico-symbolique (l'**usage** et les **représentations**). Pour ce faire, il s'agit, d'abord, de mettre en exergue les structures de correspondances qui existent entre, d'une part, l'architecture domestique en tant que contenant physique, et d'autre part, l'espace habité en tant que structure vécue et image perçue par ses occupants. Une telle entreprise nécessite de **caractériser morphologiquement** l'habitation de manière à distinguer ses **traits formels** et sa **structure spatiale** ; mais également, **d'identifier les modalités d'usage** et les **valeurs perceptuelles** dont sont investies les formes architecturées.

D'un autre côté, considérant que l'éclatement des formes et le foisonnement des apparences, ne dit que partiellement l'évolution du cadre bâti résidentiel, et que ce sont plutôt les **structurations des espaces habités** qui constituent un indice infallible pour sonder à la fois le changement des manières d'habiter et l'évolution du cadre physique qui leur sert de support ; les **mutations de l'espace domestique** doivent, donc, être étudiées du point de vue de **l'évolution des systèmes de distribution** et de l'organisation spatiale.

Dans le même registre, faire émerger la **genèse des évolutions distributives**, nécessite de parcourir de **longues périodes** faute de quoi il serait très difficile de saisir leur mutation. Cette grande stabilité des systèmes de distribution induite par la **lenteur des transformations** des modes d'habiter dont elles sont l'expression, a dicté le choix d'inscrire cette recherche dans une **démarche méthodologique diachronique** devant permettre de saisir les mutations de

l'architecture domestique. Deux niveaux de lectures seront alors ciblés : celui du cadre physique architecturé et celui de l'espace pratico-symbolique. Mais si les mutations du contenant physique s'expriment au niveau des formes bâties, c'est dans la configuration de l'espace domestique, sa distribution précisément que l'évolution des modes d'habiter est la plus lisible.

Se pose alors la question de **l'objet de l'étude**. Ce travail de recherche s'intéresse à l'habitat individuel autoproduit. Celui-ci peut se reconnaître aux caractéristiques suivantes: il s'agit d'un habitat populaire quantitativement majoritaire relativement à la totalité du cadre bâti résidentiel (Kadi, 1996; RTMB 1994). C'est également un habitat dont la production relève de l'initiative privée du propriétaire. C'est enfin un habitat qui offre l'opportunité d'examiner les spécificités d'un cadre domestique partiellement ou totalement pensé par l'utilisateur et largement adapté aux conditions concrètes de son mode de vie.

Toutefois, compte tenu des visées opérationnelles de la présente recherche, l'étude concernera uniquement l'habitat privé individuel (urbain) qui s'inscrit dans une procédure juridique et technique définie par les règlements et les normes d'urbanisme en vigueur (cas des lotissements planifiés, villas, coopératives immobilières...). Les formes d'habitat dit spontané (bidonvilles, lotissements illicites...) seront écartées du corpus de l'étude et, ce, bien qu'elles répondent aux caractéristiques de l'habitat autoproduit définies précédemment. Cette limitation de l'objet de l'étude offre l'avantage d'assurer la présence d'une structure réglementation et d'un encadrement technique où se matérialiseraient et prendraient forme les résultats auxquels cette recherche voudrait aboutir.

En résumé, c'est relativement à **l'habitat autoproduit réglementé** que les investigations de cette recherche seront développées. Plus précisément, il est question d'établir une **généalogie de la maison populaire** mais en soubassement à l'étude diachronique de ce type d'habitat, on tentera d'approfondir les connaissances sur **le mode actuel de production** de l'architecture domestique ainsi que de **son usage et ses représentations**.

Finalement, à travers un cadre référentiel spécifique qui sera précisé ultérieurement, cette étude tente de saisir la logique de formation de l'architecture domestique populaire contemporaine. L'espace bâti domestique actuel sera cerné à travers l'analyse des configurations spatiales et architecturales qui le préfigurent, le processus généalogique de son évolution morphologique sera notamment reconstitué et on tentera de déceler quelques traits préfigurant son avenir. Les facteurs qui génèrent l'architecture domestique populaire (normes culturelles, caractéristiques techniques, valeurs existentielles,...) et ceux qui fondent son usage et définissent ses perceptions seront également investis.

L'hypothèse sous tendant ce travail est que l'architecture domestique contemporaine est l'aboutissement d'un processus mutationnel dual incluant la présence **de structures spatiales pérennes**, mais aussi intégrant des **inscriptions formelles** et des **pratiques nouvelles** lesquelles traduisent à leur tour **un changement** dans les **modes d'habiter** et les **représentations**. En somme, la maison populaire contemporaine reflèterait ses filiations au modèle vernaculaire à travers sa configuration spatiale, en même temps elle évoluerait par l'évolution de son usage et de son expression formelle.

III. Cadre de l'étude

Par choix de méthode, le **terrain d'étude** a, délibérément, été **circonscrit à une ville** : celle de Biskra. Nous espérons ainsi mesurer la valeur de notre hypothèse de départ et trouver la confirmation (ou l'infirmité) de l'existence de valeurs pérennes relatives à la fois à la matérialité, l'usage et la signification de la maison qui réguleraient la production et l'évolution de l'architecture domestique. L'aire d'étude est pertinente pour le thème abordé en ceci qu'elle permet de suivre l'évolution de l'architecture domestique depuis ses formes traditionnelles jusqu'à ses manifestations les plus récentes.

En effet, il est possible de suivre l'évolution de l'agglomération de Biskra à partir d'une lecture directe de sa morphologie urbaine. De même qu'une observation ciblée du tissu résidentiel de la ville, permet d'en déceler la stratification historique et, partant, se prête favorablement à une lecture diachronique de l'architecture domestique. Les formes urbaines ayant cristallisé les mutations et les transformations du cadre bâti le déclinant en un foisonnement de formes et une diversité architecturale spectaculaire, il devient aisé de restituer la dynamique mutationnelle de la maison populaire et d'en décrypter le processus évolutif.

L'image urbaine que reflète actuellement la ville de Biskra constitue la synthèse des étapes successives de son développement historique. Son tissu urbain se prête favorablement à une lecture chronologique, et il est possible d'y déceler sommairement :

- Le tissu traditionnel produit à l'époque pré-coloniale.
- Le tissu datant de l'époque coloniale.
- Le tissu qui s'est développé dans la première décennie de l'indépendance.
- Le tissu qui s'est développé dans la deuxième décennie de l'indépendance.
- Le tissu de formation contemporaine.

Pour chaque période historique, les différents types d'habitat populaire concomitants, peuvent être identifiés et placés dans une chronologie d'ensemble qui permet de reconstituer la logique de leur évolution. Subséquemment, les traits généraux de l'architecture domestique populaire distinguant chaque période peuvent être caractérisés. Enfin, à un niveau plus ciblé celui, de l'unité d'habitation, la lecture des formes bâties et des configurations spatiales mettront en exergue les morphologies et les structures typologiques dominantes qui prédefinisent l'habitation individuelle populaire par époque historique. La mise en exergue de la logique présidant à l'élaboration des types et leurs transformations dans le temps permettra de retracer l'évolution de l'architecture domestique à Biskra.

L'intérêt d'une telle approche –diachronique– de l'habitat et le choix d'un contexte urbain : celui de la ville de Biskra qui se prête à une telle démarche, réside dans la possibilité d'observer l'habitation populaire dans ses différentes expressions historiques sans avoir à étaler l'analyse sur une longue période –de l'ordre de plusieurs décennies.

IV. Questions de méthode

L'étude des transformations de l'architecture domestique nécessite l'analyse de la matérialité, des pratiques et des représentations. Lorsque ces éléments sont réunis dans l'analyse dans une perspective diachronique, ils permettent de comprendre les mutations qui s'opèrent.

La nature du sujet de cette recherche saisissant les modalités de l'évolution de l'architecture domestique à Biskra et mettant en relation, à travers le cadre matériel, les raisons (historiques, sociales, techniques,...) sous-jacentes à l'évolution de cette architecture, a dicté une approche méthodologique **multidisciplinaire** associant les techniques architecturales (relevés) et les outils propres aux sciences humaines (entretiens).

Cette approche multidisciplinaire est très importante: elle éclaire notamment le rapport entre la configuration spatiale, les modes de vie et la signification des deux ; elle permet aussi d'exprimer la dynamique de la maison, ses transformations passées et à venir. Les champs disciplinaires investis dans le cadre de cette approche relèvent à la fois de l'architecture, de la sociologie ainsi que de la psychologie environnementale.

- Avec les techniques propres à la recherche architecturale, la maison est investie dans sa réalité matérielle et ses formes bâties, les méthodes requises dans cette approche sont du ressort de l'architecte, et se fondent sur les analyses typologiques ou morphologiques ou typo-morphologiques. Les données nécessaires à de telles analyses sont essentiellement graphiques et peuvent être des plans, des cartes ou des photos. Pour les obtenir, on a eu recours à des documents archivés, notamment des plans, des cartes et des rapports empruntés à différentes administrations et services techniques. Mais, ce sont les relevés architecturaux effectués sur le terrain pour les besoins de l'enquête et dont la collecte s'est étalée sur plusieurs mois qui ont constitué l'essentiel des données ayant servi à l'analyse du cadre bâti résidentiel. L'axe «architectural» a permis de caractériser l'architecture domestique d'un point de vue diachronique, la maison populaire a également été étudiée dans sa forme et sa consistance matérielle, les modalités de ses transformations ont été mises en exergue.
- L'axe socio-spatial est essentiel pour saisir l'expression des pratiques habitantes. Il s'appuie sur l'analyse de l'espace social du fait qu'il est le lieu où se déploient les usages et les modes d'appropriation spatio-fonctionnelle. En effet, si l'axe architectural a permis de distinguer les traits morphologiques et structurels saillants de la maison populaire à différentes époques de son évolution urbaine, l'étude de l'espace social qui est fait du cadre physique, et des modes d'habiter dont il est le support, relève du deuxième axe de cette recherche lequel fait prévaloir une approche de teneur à la fois sociologique et ethnologique. L'étude de l'usage et des modalités d'appropriation de l'espace domestique a été effectuée sur la base des relevés ethno-architecturaux -élaborés à partir de plans et de photos- réunis lors de la campagne de collecte de données relative à l'axe architectural ; les entretiens réalisés dans le cadre de l'enquête sur les représentations ont également été exploités.

Les deux procédures se complètent : le relevé implique la visite, l'observation, la transcription spatiale aidée par le recours à la photo, et permet l'extraction d'un indicible

matérialisé dans les dispositions et dispositifs de l'espace, tandis que la parole de l'habitant justifie l'engendrement de la maison, les raisons de sa distribution, et renseigne sur l'usage de ses lieux et leur attribution aux personnes.

- L'axe précédent –socio-spatial– permet de cerner l'encastrement de l'espace domestique autoproduit avec les modes d'habiter. Or, l'habitation n'est pas un objet figé, elle intègre naturellement des transformations progressives de sa structuration socio-spatiale et de son usage ; ces transformations excluent les ruptures radicales et les remises en cause globales, mais elles sont la preuve que des changements de mentalités sont en cours et que les modes de vie sont en train d'évoluer. Si, de telles transformations (et les permanences aussi) s'inscrivent dans l'ordre logique du processus d'évolution de l'habitat, l'intérêt d'étudier ces phénomènes réside dans le fait qu'ils sont l'image d'un projet et fonctionnent comme les révélateurs de représentations mentales nouvelles, en élaboration, que les habitants se font de leur espace domestique. Ces représentations relèvent d'un système complexe où se combinent signes, attitudes, croyances et pratiques définissant le substrat imaginaire d'une société relativement à son espace. Les représentations préfigurent une image mentale de la maison et de l'habiter. C'est pour la décrypter et, ainsi, comprendre les mécanismes par lesquels les configurations matérielles produites et les pratiques qu'elles supportent, se voient investies d'un pouvoir sémiotique véhiculant des significations et des affects, que l'analyse des représentations sociales de la maison a été envisagée.

L'axe « perceptuel » met en pratique cette analyse. Le cadre méthodologique élaboré à cet effet, est fondé sur le discours des habitants relatif à la maison. Pour cerner sa consistance thématique et saisir les structures cognitives inhérentes aux représentations sociales, l'entretien, a été utilisé comme outil de recueil de données discursives. Les enquêtes de terrain ont été effectuées sur la base d'un guide d'entretien préétabli. Le matériel discursif, ainsi, obtenu a été soumis à une analyse thématique catégorielle. Cette technique est fondamentalement une analyse de contenu, sa particularité est d'être centrée sur le contenu manifeste du texte et de mettre en évidence le sens du discours (transcrit en texte) à travers les signifiés qu'il contient. Elle constitue, de fait, un outil privilégié (et classique) pour l'étude des représentations sociales par la catégorisation des énoncés dans des thèmes d'analyse.

V. Déroulement de la recherche

La présente recherche s'intéresse aux mutations de l'architecture domestique à Biskra. Elle porte sur l'ensemble de la production privée –réglementée– en matière d'habitat, dans ses expressions, tant historiques que contemporaines, et se propose d'élaborer une typologie généalogique de l'habitation individuelle autoproduite à Biskra. Cette proposition de généalogie a été envisagée du fait qu'elle permet d'analyser les espaces bâtis et sociaux de la maison populaire dans le cadre d'une approche diachronique. A terme, elle devra identifier, caractériser, classer et comparer les différents types d'habitat populaire en présence, pour enfin les replacer selon l'ordre chronologique de leur apparition. De plus, les maisons étudiées à travers leurs rapports de filiation permettront d'appréhender les modalités de transformations des modes d'habiter à partir de ce qui les fondent : les pratiques et leurs

significations. L'intérêt de cette approche est qu'elle permet d'aller plus loin, là où de simples analyses morphologiques et sociologiques ne suffisent pas à comprendre la complexité et l'imbrication des transformations des espaces bâtis et sociaux.

Dans cette perspective, la démarche retenue devait, prioritairement, favoriser une analyse dynamique de l'espace domestique intégrant la dimension temporelle de l'habitation et rendant compte de son évolution. En même temps, il fallait veiller à ce que le corpus d'étude intègre le plus grand nombre de formes d'habitat vernaculaire (produit de l'habitant pour lui-même) tant dans ses expressions historiques que contemporaines. Ce choix de corpus et sa limitation à la seule production privée, donc, en excluant toutes les formes de production du logement qui relèveraient de l'Etat, paraît d'autant plus justifié que l'habitat autoproduit, spontanément, illégalement ou dans le cadre de plans de lotissements est un phénomène massif dans la production du logement social et économe (populaire) dans les pays du Maghreb et notamment l'Algérie (Pinson, 1992).

Pour répondre au premier objectif de la recherche, en l'occurrence, définir les types d'habitat concomitants, on a opté pour une analyse typo-morphologique. Son intérêt est double et se situe à deux niveaux: d'une part, identifier les types d'habitat et reconstituer leur chronologie (niveau urbain); et d'autre part, permettre la lecture des formes bâties révélatrices des transformations de l'architecture domestique (niveau architectural). Cette analyse est principalement fondée sur le travail de terrain. En tant qu'architecte, notre premier choix méthodologique a été de privilégier les documents graphiques notamment les plans parcellaires de quartiers et de l'agglomération. Nos sources documentaires sont des archives (cartes et plans), des documents contemporains empruntés aux administrations, aux architectes et aux promoteurs (PDAU, POS,...). A ces données s'ajoutent les relevés que nous avons effectués sur le terrain qui ont porté sur la maison, la rangée de maisons et l'îlot. Le corpus ainsi réuni couvre l'ensemble de la production architecturale privée en matière d'habitat aux différentes échelles de la conurbation, et à différentes époques de l'évolution de la ville.

Dans un premier temps, ce corpus a été pré-classé en familles typologiques selon trois critères génériques : i) la périodicité historique du tissu, ii) la logique dominante de sa formation, iii) son mode de production. La variable historique a été prédominante et a permis de distinguer cinq (05) classes temporelles principales, chacune relève les tissus résidentiels produits à une période-clé de l'histoire de la ville : période pré-coloniale, période coloniale, période indépendance subdivisée en deux sous-périodes (1ère génération et 2ème génération) et période contemporaine. A l'intérieur de chaque famille, des types d'habitat ont été définis en appliquant les deux autres critères génériques que sont la logique de création et le mode de réalisation.

Le classement typologique a permis de regrouper les tissus résidentiels inventoriés en grandes familles typologiques par application de facteurs qui ont trait à la structure urbaine. Cependant, pour distinguer les différents types d'habitat populaire dénombrés, il fallait soumettre le corpus classé en familles typologiques, à une série de critères supplémentaires d'ordre morphologique ayant trait au cadre bâti. Une grille de classement, fournissant une liste structurée de critères morphologiques observables de l'extérieur, a été élaborée. A l'issue de cette deuxième catégorisation plus fine et concise, les régularités

permettant de différencier les types d'habitat existants et de dévoiler de façon plus ou moins nette leur logique structurelle, ont été identifiées.

Ces types ont, ensuite, été présentés dans l'ordre chronologique de leur création et examinés. Chaque type a, d'abord, été sommairement décrit, et situé par rapport à la ville, ensuite, sa forme urbaine a été investie. Une description spatio-fonctionnelle de l'unité d'habitation représentative du cadre bâti considéré complète cette caractérisation morphologique du type. De la même manière, une identification des attributs techniques des constructions a été effectuée, et, les modalités de conception et de réalisation du cadre bâti, appréhendées. Enfin, une lecture architecturale des façades est venue parachever l'analyse de chaque type, ce qui a permis de faire de brèves incursions dans l'univers référentiel formel et expressif des autopromoteurs de chaque époque.

A ce stade de la recherche, les différents types d'habitat populaire en présence, sont identifiés, classés, comparés et replacés dans une chronologie d'ensemble qui saisit la structure de leur évolution. Les traits généraux de l'architecture domestique populaire ont été mis en exergue, mais, encore fallait-il compléter ce travail en procédant à une analyse centrée sur l'unité d'habitation elle-même, de manière à appréhender sa matérialité et les pratiques dont elle est investies, dans le cadre globale d'une approche diachronique.

Cela a fait l'objet de la deuxième partie de l'étude, dédiée à la lecture des formes bâties et des configurations spatiales révélatrices des transformations de l'espace domestique et de son usage. Un protocole d'enquête a été imaginé et mis en application, l'enquête menée après que ses outils (relevés et fiches-relevé) aient été définis, a permis de disposer d'un corpus stratifié représentant un éventail varié de relevés de maisons autoproduites. La stratification de l'échantillon s'est faite par référence aux cinq (05) classes temporelles préfigurant l'histoire urbaine de Biskra. L'analyse architecturale qui allait être faite du corpus ainsi constitué, devait permettre une lecture des formes bâties révélatrices des transformations en cours, dans une perspective temporelle diachronique.

L'approche **morphologique** permettait une telle lecture; un modèle d'analyse fondée sur cette approche a, donc, été élaboré. L'esprit de la démarche consistait à étudier l'habitation populaire comme la somme de strates historiques successives dont les traits morphologiques pertinents seraient à chaque fois caractérisés. L'analyse devait identifier, classer et comparer les types de l'habitation populaire différenciés, et à terme définir la structure et l'évolution de l'architecture domestique.

Dans un premier temps, et dans le sillage de l'approche morphologique, les éléments du corpus devaient être soumis à un questionnement méthodique « une analyse logico-empirique » qui caractériserait morphologiquement l'architecture étudiée. Elle permettrait, en outre, de repérer ses constantes et de relever ses variations. Cependant, au lieu de procéder à des observations empiriques, le questionnement méthodique s'est fait « virtuellement » moyennant le module *Statistiques Élémentaires* du logiciel Statistica.

Une série de tests a, ensuite, été réalisée avec Statistica dont le but de déterminer les critères les plus pertinents pour le classement typologique envisagé. L'analyse logico-empirique qui effectue un pré-classement du corpus, devait rechercher les éléments architecturaux

permettant de caractériser architecturalement l'habitation populaire, en formalisant sa structure morphologique à travers un **modèle intelligible**.

Le modèle intelligible, une fois construit, a servi de point de départ au pré-classement typologique ; cinq (05) grandes familles typologiques - **configurations structurelles**- ont pu ainsi être définies. Dans le même registre, des classes morphologiques -**les morphologies canoniques**- pouvaient être définies en relevant les variations morphologiques perceptibles au niveau de la façade. Cinq (05) morphologies ont également été définies, elles saisissent les traits généraux des types architecturaux préfigurant l'architecture domestique à Biskra. Pour parachever l'analyse morphologique, six (06) configurations spatiales principales -**les conformations spatiales**- caractérisant le mode d'organisation spatiale (distribution) ont été distinguées.

Sur la base de cette analyse morphologique, une typologie du corpus de l'étude a été proposée, et les types dominants caractérisant chaque strate temporelle ont été mis en exergue. L'étape suivante consistait à reconstituer la généalogie de l'habitation populaire à Biskra, ce qui permettrait de décrypter les mécanismes de l'évolution de l'architecture domestique étudiée. En somme, il fallait repérer les structures typologiques dominantes qui se sont succédées dans le temps et ont marqué la production architecturale privée en matière d'habitat. Pour ce faire, les types dominants ayant préfigurés l'architecture domestique pendant, au moins, une époque ont été isolés. Leur enchaînement, ainsi, mis en évidence, permettait de suivre l'évolution des structures typologiques prégnantes -apparition, disparition, réapparition- par rapport aux repères chronologiques fixés par l'étude. En outre, l'élaboration des types nouveaux a pu être étudiée, ils ont été distingués en types endogènes et types exogènes. Ceci a permis d'atteindre l'objectif ultime de l'analyse : reconstituer les étapes de la morphogénèse de l'habitation populaire contemporaine.

Les résultats obtenus avec ce premier volet de l'analyse sont ensuite repris et exploités dans l'étude des usages de l'espace domestiques et de l'évolution des modes d'habiter. Cette partie est d'essence sociologique, elle aborde l'espace habité à la lumière d'une vision diachronique, décrit les usages et les modes d'appropriation spatio-fonctionnelle et saisit leurs mutations.

La typologie diachronique élaborée précédemment, est ici articulée à une taxinomie des modes d'habiter, où il est question d'établir une structure de correspondance entre les dispositions spatiales de la maison et les modalités d'usage de ses occupants. Et là, il est intéressant de voir comment les mutations spatiales et morphologiques de l'espace bâti peuvent être saisies dans les modalités d'appropriation de l'espace habité.

Cette **partie de l'analyse, qui met en exergue les faits domestiques** à la fois significatifs et révélateurs de la transformation de l'architecture domestique dans leurs rapports avec l'évolution des modes d'habiter, a été effectuée en associant la lecture d'un plan (avec l'indication des meubles et des objets essentiels qui remplissent les pièces ; en ce sens il s'agit d'un relevé ethno-architectural) et la parole de l'habitant disant l'attribution des espaces aux personnes et leur usage.

Par choix de méthode, l'approche des pratiques et usages spatiaux s'est appuyée sur le concept de modèle d'habiter et a pris le modèle domestique traditionnel comme référence. Selon un procédé de « déconstruction », celui-ci a été analysé ; et les éléments qui le

structurent ont été identifiés. Or, ce modèle traditionnel n'est pas une entité fixe. Au contraire, il s'agit d'une configuration élaborée qui résulte des transformations successives de ses espaces et formes bâtis auxquels correspondent des pratiques et des usages spécifiques. De plus, le modèle d'habiter est une production socio-spatiale qui se saisit à un moment déterminé de son histoire, car c'est dans le temps long que les éléments structurants le modèle sont codifiés et transmis de génération en génération.

Au vu du classement typologique diachronique réalisé en amont, trois « moments de l'histoire » ou phases-clefs de l'évolution de l'espace domestique ont été distingués, auxquels ont été associés trois principaux modèles d'habiter. A chaque stade, l'analyse du modèle d'habiter s'intéresse à la structuration de l'espace ainsi qu'aux pratiques et usages spatiaux, mettant ainsi en exergue les changements et les permanences qui affectent les modes d'habiter. En procédant à une lecture diachronique des usages et pratiques habitantes et en les articulant aux formes bâties, les mutations de l'architecture domestique deviennent révélatrices des transformations socio-culturelles en cours.

La **dernière partie de la recherche** a porté sur l'étude des représentations sociales qui modélisent tant bien les morphologies que les pratiques. En effet, l'étude de la maison populaire ne pouvait pas se réduire à l'appréhension de sa morphologie physique et spatiale, et encore moins à l'investigation de ses modalités d'usage ; il était nécessaire de procéder à une analyse de la signification culturelle des formes et leur utilisation. Cela suppose au préalable que la maison est un objet de représentation social, et dans ce cas il est impérieux d'identifier la teneur de cette représentation, chose, qui, à notre connaissance, n'a jamais été entreprise. Deuxièmement, en considérant que les mutations sont révélatrices d'un changement culturel et social en cours, -elles sont aussi portées par ce changement-, il fallait alors mettre en évidence l'évolution (éventuelle) de la perception que se font les habitants de leur maison.

Pour ce faire, un détour par la théorie des représentations sociales s'est avéré indispensable. Dans un premier temps, un cadre méthodologique a été élaboré, il a permis de tracer les grandes lignes de l'analyse qui allait être entreprise par la suite. De fait, le choix de l'entretien d'enquête comme outil de collecte de données a été retenu, de même qu'ont été fixés les critères de sélection des informateurs potentiels qui allaient former l'échantillon de locuteurs à interviewer. L'analyse de contenu en tant que méthode permettant le traitement et l'exploitation de données recueillies par entretiens a également été explorée de même que sa variante l'analyse thématique catégorielle.

L'analyse une fois effectuée, il a été possible d'entrevoir les représentations sociales des locuteurs à partir de l'examen de leur discours. L'analyse de contenu a, notamment, repérer dans les expressions verbales (mots et termes choisis par le locuteur) des thèmes récurrents qui renseignent sur la manière dont la maison est représentée : comment elle est vécue, comment elle est perçue, comment elle est utilisée, les opinions et croyances avancées à son propos, les systèmes explicatifs fournis à son égard, etc., autant d'éléments qui constituent, finalement, l'univers représentationnel des habitants vis à vis de « la maison ».

Les principaux éléments de la représentation sociale, une fois mis en évidence grâce à l'identification des thèmes les plus récurrents, l'étape suivante consistait à étudier sa dynamique. Pour ce faire, une analyse prenant en considération les caractéristiques des

locuteurs par l'intermédiaire de leur appartenance générationnelle (autrement dit en faisant intervenir l'âge en tant que variable discriminante) devait mettre en évidence des modifications dans l'organisation des opinions composant la représentation sociale.

La démarche adoptée a permis d'identifier les principaux éléments de la représentation (son contenu) selon différentes catégories d'âge puis examiner la variation des traits communs du discours produit par chaque groupe (les opinions partagées) dans le cadre de la même représentation sociale. Cette approche qui cible les différences représentationnelles entre groupes d'âge, offre l'avantage de tracer l'évolution de la représentation sociale sur plusieurs générations.

VI. Structure de la thèse

Le travail de recherche rapporté dans le présent document se présente en deux (02) parties et sept (07) chapitres. La première partie est théorique et concerne les quatre premiers chapitres ; elle définit le sous-bassement conceptuel et méthodologique qui fonde l'analyse. La deuxième partie est empirique et se décline en trois chapitres présentant chacun un volet de l'analyse effectuée selon les trois dimensions de l'architecture domestique : la forme (matérialité), l'usage et les représentations. Une partie préliminaire introduit les sept chapitres précédents et une conclusion générale les finalise.

Succinctement, le présent document se structure de la manière suivante :

- La partie **préliminaire** : consacrée à l'introduction et au développement de la problématique, ainsi qu'à la formulation des objectifs et de l'hypothèse qui ont guidé la recherche.
- Le **premier chapitre** : explore le champ propre à cette étude à savoir l'architecture domestique. Il définit les thèmes génériques essentiels relatifs à ce champ : l'habitat, l'habitation, l'habiter, l'espace domestique et l'architecture domestique. Il développe, en outre, les principaux concepts devant fonder l'analyse dans ses différents volets. Il aborde la question de la production du logement et s'intéresse aux fondements conceptuels de l'architecture domestique, de même qu'il soulève la question du rapport de l'architecture domestique à la culture. La dernière partie du chapitre donne un aperçu de l'état de la recherche sur l'architecture domestique et ce, après avoir effectué un tour d'horizon des principales approches disciplinaires relatives à la maison. Quelques unes des études ayant analysé l'habitation selon l'une ou l'autre des ses dimensions : matérialité, usage ou significations, sont également présentées.
- Le **deuxième chapitre** : investit l'axe architectural de la recherche et définit la maison du point de vue de sa consistance matérielle (forme, matière). Tout d'abord, un développement théorique rappelant les plus importantes théories avancées à propos de la genèse formelle de l'habitation humaine est présenté. Ainsi, sont évoqués les facteurs socioculturels qui sont prépondérant dans la détermination de la forme ; puis, se sont les contraintes physiques, notamment, les conditions climatiques et les possibilités techniques (méthodes de construction et matériaux disponibles) qui sont abordées en tant que facteurs modifiants et affectant les choix formels possibles effectués à l'intérieur d'une culture donnée. Dans la dernière partie, le chapitre

introduit les principales méthodes de description architecturale et de caractérisation morphologique des configurations physiques, notamment, l' « analyse des formes » et la typologie.

- Le **troisième chapitre** : traite de l'usage et des modalités d'appropriation de l'espace domestique. Des concepts clés tels que : l'usage, l'appropriation, l'habiter, le chez-soi, ont fait l'objet d'un développement théorique important qui a permis de mieux les assimiler. Des notions de base fondant les dimensions sociale et usuelle de l'espace domestique sont également définies ; notamment : l'espace habité (vécu), les modes d'habiter, les pratiques habitantes et les modèles culturels. Les concepts et notions présentés dans ce chapitre sont, à la fois, des outils théoriques et opératoires, ils ont servi d'assise à la partie analytique. La dernière partie du chapitre fait le point sur l'état de la recherche relative à l'espace habité. Les principales méthodes ayant abordé la maison dans sa dimension usuelle sont passées en revue et des études de terrains sont synthétisées et présentées.
- Le **quatrième chapitre** : s'intéresse à la théorie des représentations sociales (RS) et aux modalités de son application au champ de l'environnement. La première partie du chapitre est consacrée à la présentation des fondements théoriques de la psychologie environnementale. Un détour théorique est fait par les RS pour mieux cerner cette notion, il porte sur les fondements conceptuels afférents à la notion, plus précisément : la définition de son contenu, son fonctionnement, sa structure, son objet, les niveaux de son observation et sa dynamique. Il est ensuite fait une exploration de diverses sources qui permettent de recueillir un corpus de données exprimant la RS ; leurs principales caractéristiques et les techniques permettant de les exploiter, sont succinctement décrites. La dernière partie du chapitre examine les principales approches et techniques développées pour explorer l'univers cognitif qu'un groupe d'individus élabore à propos du cadre physique perçu.
- Le **cinquième chapitre** : définit le cadre urbain et architectural permettant de contextualiser l'étude. La ville de Biskra est, d'abord, présentée géographiquement et administrative, son histoire urbaine est retracée et les particularités de sa composante humaine sont identifiées. Son cadre urbain est, ensuite, soumis à une analyse rétrospective en vue de reconstituer les étapes historiques de son évolution. Cette étape a servi de préliminaire à la deuxième partie du chapitre consacrée à l'étude du cadre bâti résidentiel et à ses mutations. A ce effet, une analyse typo-morphologique diachronique est mise en œuvre et le tissu résidentiel est décliné à partir d'un double point de vue morphologique et historique. L'analyse typo-morphologique est finalisée par la proposition d'une typologie diachronique de l'habitat. Dans la dernière partie du chapitre, une description méthodique de chaque type d'habitat identifié, est engagée. Cette description s'inscrit dans le cadre d'une approche diachronique intégrant la dimension temporelle de l'habitation et rendant compte de son évolution.
- Le **sixième chapitre** : est centré sur l'analyse de l'habitation individuelle autoproduite à Biskra (la maison populaire) qu'il saisit à travers sa matérialité et relativement à son usage et pratiques spatiales ; il analyse également les modalités de son évolution. Le chapitre décrit la procédure d'enquête et d'analyse élaborée pour

caractériser morphologiquement l'unité d'habitation dans sa diversité et en rapport avec sa dimension dynamique mutationnelle. Les résultats obtenus à l'issue de la mise en œuvre de l'analyse morphologique diachronique et le classement typologique que celle-ci a engendré, ont permis de proposer une généalogie de l'habitation populaire à Biskra. L'étude des usages de l'espace domestiques et des modèles d'habiter et l'analyse de leur processus d'évolution, font l'objet de la seconde partie du chapitre. Cette partie fait prévaloir une approche d'essence ethno-sociologique, elle aborde l'espace habité à la lumière d'une vision diachronique, décrit les usages et les modes d'appropriation spatio-fonctionnelle et saisit leurs mutations.

- Le **septième chapitre** : décrit les principales étapes de l'analyse des RS associées à la maison. La première partie du chapitre présente le cadre méthodologique élaboré pour analyser le discours des habitants à propos de la maison dans sa consistance idéelle thématique. D'abord, l'entretien comme outil de recueil de données discursives est présenté, de même que les caractéristiques de la population à interviewer. La méthode d'analyse de contenu qui servira à mettre en exergue les réalités représentationnelles est également présentée, mais c'est sous sa forme d'analyse thématique catégorielle qu'elle sera utilisée. Le cadre méthodologique ainsi élaboré constitue un préliminaire au travail de terrain : l'enquête. La préparation de celle-ci et la mise en place des phases de son déroulement constituent la deuxième partie du chapitre. La confection du guide d'entretien, son contenu et son mode d'administration auprès du groupe d'enquêtés qui constitue le corpus de l'étude sont présentés. Les données textuelles réunies à l'issue de l'enquête ont fait l'objet d'une analyse thématique catégorielle, il sera également fait usage du logiciel Statistica, moyennant la conception d'un système de codage et l'élaboration de matrices d'énoncés (les grilles d'analyse thématique) tous les deux adaptés à l'utilisation de ce logiciel. L'analyse de contenu, n'est pas une fin en soi, elle est une méthode d'analyse de données qualitatives (textuelles) et se situe donc en amont d'une analyse quantitative qui porte sur l'interprétation des résultats obtenus. Pratiquement, cela revient à cerner les perceptions et les constructions mentales associées à la maison, autrement dit, définir le contenu de la RS de la maison. C'est le but de l'analyse transversale qui fait l'objet de la dernière partie du chapitre. A ce titre deux séries de tests sont effectuées : la première série vise à repérer les thèmes récurrents et ainsi saisir le contenu de la RS, alors que la seconde série d'analyse s'intéresse à la RS dans sa dimension dynamique.
- La **conclusion** : synthétise, enfin, les principaux apports et aboutissements de l'étude. Elle récapitule les résultats obtenus dans le cadre des analyses : typomorphologiques relatives au tissu résidentiel ayant permis de proposer une typologie diachronique de l'habitat ; ethno-architecturale diachronique centrée sur l'habitation individuelle autoproduite à Biskra ayant servi à la fois à identifier ses caractéristiques morphologiques et usuelles et à retracer son évolution ; psycho-environnementale élucidant les RS associées à la maison et définissant les contours de l'univers idéal, symbolique et affectif relatif à sa perception. Ce chapitre final relève, en outre, les limites de la recherche de même qu'il oriente vers de nouveaux axes d'investigation pour poursuivre l'étude.

**PREMIERE
PARTIE**

**ARCHITECTURE DOMESTIQUE EN
QUESTION**

Chapitre 1

HABITATION ET HABITER Etat des savoirs

La maison nous parle et en parlant, elle parle de nous. A travers elle se dévoilent les conditions économiques et sociales d'une époque; elle nous éclaire quant aux systèmes de valeurs en vigueur. Son étude montre ainsi que la maison ne peut pas être comprise isolément; elle s'inscrit dans une conception du monde qui s'imprime dans la manière d'occuper le territoire.

Pezeu-Massabuau, J., (2000)

CHAPITRE 1

Habitation et Habiter

État des savoirs

1.1. Introduction

Depuis qu'il est sur terre, l'homme a toujours ressenti le besoin de s'abriter et de se protéger. Tout être humain en habitant, se crée un espace personnel, un territoire dont il marque les frontières par des limites qui peuvent être symboliques représentées par des objets rituels ou alors physiques concrétisées par une enveloppe opaque et résistante. Ces limites vont définir un « dedans » et un « dehors ».

En se créant des frontières symboliques ou réelles à son habitation, l'homme se protégeait contre le « dehors », et tous les dangers qui pouvaient en venir. Par la suite, cette exigence élémentaire de s'abriter se trouva conjuguée à celle de la recherche du bien être. L'habitation, en plus de l'abri, devait assurer un micro-univers personnel qui tiendrait compte de critères pratiques et esthétiques affectifs. Marcel Mauss¹ (1947) parle de l'habitation «en tant que qu'industrie de la protection et du confort».

L'habitation serait, en somme, une structure spatiale dont la fonction principale est celle de loger des êtres, de les protéger contre les nuisances matérielles ou humaines extérieures et qui de plus leur assurerait un confort physique, spatio-fonctionnelle, tout en répondant à leurs exigences esthétiques affectives. Cette définition suffit-elle, pour autant, à exprimer toute la

¹ Marcel Mauss (1947). Cité par Daniel Pinson (2002) in *Dictionnaire du logement et de l'habitat*, (sous la direction de Marion Segaud, Jacques Brun, Jean-Claude Briant). Paris, Armand Colin. 82-86.

complexité de l'habitation humaine ? Quant est-il de l'espace domestique ? Et comment l'homme habite-t-il ?

Voici, donc, situé très sommairement l'objet de ce chapitre : celui d'explorer, en croisant différents regards et disciplines, la notion générique d'habitat et ses corollaires l'habitation, l'habiter et l'espace domestique.

1.2. Réflexions sur la notion d'habitat et d'habitation

L'étude de l'habitat -et par extension de l'habitation- permet de considérer un ensemble de questions centrales pour comprendre la production et les transformations de l'architecture domestique. Ces questions sont aussi multiples que variées et peuvent se rapporter aux aspects les plus publics, relatifs aux politiques d'aménagement du territoire et d'urbanisation, aux plus intimes, relatifs aux manières d'habiter le monde, en passant par l'étagement des différentes manières de se rapporter à l'autre (proximité, voisinage, côtoiement public, etc.).

Ces divers aspects concernent à la fois le spécialiste des sciences sociales dans son analyse des rapports entre l'organisation des modes de vie et leur environnement construit, l'architecte et l'urbaniste dans leurs efforts pour offrir un cadre matériel adéquat et enfin le décideur (administrateur, politicien, ...) dans leur souci de réglementer les conditions de vie des habitants pour réaliser un environnement bâti résidentiel viable et équitable.

Mais tout d'abord, notre tentative d'élucider les différentes notions relatives à l'habitat et l'habitation prendra son point de départ dans une analyse linguistique. Les mots « habitat » puis celui d'« habitation » seront livrés à une interrogation de leurs sens puis de leurs contenus latents afin de rendre sensibles leurs connotations.

1.2.1. L'habitat en questions

Le dictionnaire Robert (2001) dit de l'habitat qu'il est « le milieu géographique propre à la vie d'une espèce animale ou végétale. Le Larousse encyclopédique en ligne (2011) en donne la définition suivante :

- Partie de l'environnement définie par un ensemble de facteurs physiques, et dans laquelle vit un individu, une population, une espèce ou un groupe d'espèces.
- Ensemble de faits géographiques relatifs à la résidence de l'homme (forme, emplacement, groupement des maisons, etc.) : *L'habitat rural, urbain.*
- Ensemble des conditions relatives à l'habitation, au logement : *Amélioration de l'habitat.*

Dans l'approche sociologique, l'habitat est considéré comme « la projection de la société dans l'espace », et constitue à cet égard un excellent indicateur des transformations qui affectent une société. Chambart de Law (1967, p.11) considère qu'étudier l'habitat revient à « observer l'image de la société inscrite dans le sol. Etudier le plan d'un logement, c'est analyser les rapports entre la vie d'une famille pour mieux définir les formes, les espaces et les aménagements nécessaires à la conception d'un habitat approprié à cette famille et au cadre

qu'elle a pu se donner, ou que la société lui a imposé. Etudier les transformations de l'habitat et du logement c'est étudier la transformation de la société et la transformation de la famille ».

Du point de vue de l'urbanisme opérationnel qui fait prévaloir une approche plutôt fonctionnaliste, l'habitat est formé par « le logement (et ses prolongements extérieurs), quelque soit sa nature, sa surface ou son confort ». Il comprend aussi les équipements et leurs prolongements extérieurs, les lieux de travaux secondaires et tertiaires, et « les infrastructures de viabilisation » (Benmatti, 1982).

Les géographes abordent l'habitat comme une présence localisée dans l'espace de manière géométrique et arithmétique (nombres d'hommes résidents ensemble en un même lieu). « L'habitat est la forme de groupement des individus défini par rapport au cadre naturel et fonctionnel qui supporte et environne ce groupement. Il se définit à la fois par un chiffre, donc par rapport au nombre et par un lieu ou une forme de lieu, donc par rapport à l'espace et à un espace qualifié » (Georges² ; 1972, p.67).

L'habitat est, alors, assimilé selon le cas à :

- L' « ensemble des conditions d'organisation et de peuplement par l'homme du milieu où il vit. Habitat rural, urbain; habitat aggloméré, dispersé, disséminé, groupé ».
- L' « ensemble des conditions de logement, d'habitation ».
- Le « fait d'habiter, de résider en un lieu ».

Les géographes considèrent, également, que le mot «Habitat » ne dérive pas directement du verbe « habiter» mais de l'écologie. Dans son acception classique, et son usage *géographique*, le mot désigne, d'abord, l'aire occupée par un individu, une espèce ou un groupe d'espèces. La notion « est principalement employée, à l'origine, dans des études sur le *monde rural*, identifié alors à une société et à un milieu dominés par l'agriculture. Elle est indissociable de celle de *genre de vie*, qui sert à décrire l'ensemble des techniques, usages, formes d'organisation sociales, matérielles et culturelles, qui régissent les rapports entre un groupe de population et l'espace qu'il s'est approprié et qu'il a aménagé pour en tirer sa subsistance » (Aymard et Brun ; 2002, p. 225).

Pour affiner encore mieux la notion d'habitat, il est possible de se concentrer sur deux de ces aspects les plus significatifs. En effet, ce que cette notion met en jeu c'est :

- d'une part, « un ensemble d'usages et d'expériences qui composent un mode de vie : habiter, rencontrer, utiliser, participer » ;
- et d'autre part, « leur cadre matériel et juridique : le logement et plus largement l'environnement construit et tout ce qui lui donne forme (lois, standards, traditions architecturales, action publique, etc.) » (Pattaroni, et al., 2009, p.4).

Parler d'habitat revient à interroger les liens dynamiques et complexes entre ces deux ordres de phénomènes. En abordant l'habitat à « la croisée des usages et du cadre construit »,

² Pierre Georges (1972). Sociologie et géographie. Collection sup le sociologue, N°6. Edition PUF, Paris. Cité in Alkama D. (1995). Analyse typologique de l'habitat. Cas de Biskra. Mémoire de Magistère, Département d'architecture, Université de Biskra.

L'analyse doit pouvoir considérer dans un même cadre analytique l'organisation matérielle de l'environnement bâti, l'expérience qui en est faite et sa portée institutionnelle et sociale.

Il faut préciser ici le sens de ce lien. Il se tient entre deux écueils, celui d'un déterminisme matériel trop soucieux des bonnes formes et celui d'un constructivisme social trop peu attentif à la forme. Si les formes matérielles ne déterminent pas les usages, elles offrent toutefois des conditions et des opportunités qui favorisent ou défavorisent certaines activités.

L'habitat trace dès lors les contours du cadre d'analyse de l'architecture domestique : les différents usages qui s'articulent autour du lieu où l'on réside et le cadre matériel qui permet cet usage. Quand est-il de l'habitation ?

1.2.2. Les mots de l'habitation

Le Larousse encyclopédique définit l'habitation comme étant:

- L'action d'habiter, de séjourner dans un même lieu
- L'immeuble, la maison
- Le lieu où on habite, domicile, demeure.

C'est, donc, à la fois un « objet », l'immeuble, la « localisation » de cet objet, le lieu, et le « mode d'utilisation » de cet objet situé : action d'habiter.

Le Littré (dictionnaire de la langue française) donne pour le terme « Habitation » la définition suivante : « action d'habiter un lieu, de loger de manière durable dans une maison, sous un toit ». En analysant cette définition, il apparaît que l'habitation est un lieu défini, une maison - espèce générale de l'habitation - couvert d'un toit, c'est-à-dire un espace limité par des frontières franches et nettes : le sol, la couverture, les parois murales.

L'habitation désigne, de fait, le cadre matériel servant de sphère d'appropriation personnelle à l'homme. C'est l'environnement immédiat et privé d'un individu ou d'une famille. Elle est un lieu et un cadre, englobant les actes et les émotions vécues en ce lieu.

En complément à cette définition, Ekambi-Schmidt (1986), considère que l'habitation est caractérisée par l'opposition entre un aspect « dénotatif » et un aspect « esthétique ».

L'aspect dénotatif est réductible à la fonction de l'habitat, celle de loger des êtres, de les protéger contre les nuisances naturelles, matérielles ou humaines, de faire avec des outils appropriés certains gestes quotidiens de la vie. Ainsi, les différentes pièces qui composent un logement sont le plus souvent définies par référence à leur fonction. Il est d'usage de dire par exemple : la cuisine « c'est pour » préparer les repas ; le salon « c'est pour » recevoir, c'est-à-dire que c'est un espace assigné, fait pour quelque chose.

L'aspect esthétique, quant à lui, recouvre la dimension architecturale extérieure et intérieure, et inclut l'aménagement de l'espace créé en fonction de l'affectivité personnelle des habitants. Autrement dit, les facteurs de personnalisation qui permettent à l'habitant de se créer un micro-univers familial.

Frey (2002, p. 186) à l'occasion d'un article qu'il a consacré aux « formes du logement et mots de la maison » reconnaît que ces derniers « présentent la particularité d'évoquer de multiples lieux, formes, objets d'un univers quotidien avec lequel nous sommes tout

particulièrement familiarisés, nul ne pouvant vivre sans habiter ». Frey évoque, alors, l'association faite par Martin Heidegger entre bâtir, habiter et penser, et rappelle à ce propos que « l'édification d'une habitation est une activité essentielle de l'humanité, de la socialisation, des êtres vivants en général, animaux et végétaux ».

Selon Frey (2002, p. 186), le mot maison désigne « l'édifice, la construction que l'on occupe sinon en permanence, du moins avec force habitudes et régularité. L'établissement où l'on demeure (demeure), l'habitation où l'on réside (résidence), le domicile que l'on occupe peuvent prendre la forme d'autres types de constructions que celles qui correspondent à l'image que l'on se fait [...] ». Autant d'appellations qui montrent que : « [les] mots et les choses de la maison sont liés, dans chaque langue, culture et civilisation, par des liens étroits tissés au fil des siècles, avec des racines très profondes, des évolutions sémantiques et philologiques qu'il n'est pas raisonnable d'imaginer pouvoir aisément restituer ». L'énumération qu'il fait par la suite des différents édifices résidentiels, confirme la très grande variété de lieux résidentiels que recouvre le mot générique : maison.

Serfati-Garzon (2003), pour sa part, a établi une typologie succincte des différentes formes de lieux d'habitation et en a défini les caractéristiques. Son travail, comme elle le définit, s'est basé sur des dictionnaires et des recherches linguistiques. Nous en donnons un aperçu dans ce qui va suivre avec cinq (05) mots des plus évocateurs de ce qu'est une habitation. Ces mots choisis et leurs contenus sémantiques tels que les a présentés Serfati-Garzon (2003, p.61-67) sont : habitation, maison, logement, demeure et foyer.

1.2.2.1. L'habitation

L'habitation désigne à la fois le lieu intérieur -clos, couvert- ou l'on habite et le fait d'habiter ce lieu de façon durable. Son espace sémantique, avec 62 synonymes (CRISCO³, 2003), couvre un vaste panorama de formes bâties (résidence, palais, baraque, etc.). Le classement de ces synonymes fait apparaître que le premier synonyme est le terme « maison », mais surtout que le deuxième est « abri » indiquant une proximité sémantique entre ces mots et des connotations affectives.

Dans son sens figuré, l'habitation est une résidence heureuse fondée sur le sentiment d'être chez soi. Ainsi se dessine un champ de sens où la forme bâtie compte bien moins que la stabilité du séjour, le sentiment d'être protégé et le bonheur de résider au sens propre ou figuré dans un territoire d'élection.

L'habitation est aussi espace social, territoire de la famille et des interactions de ses membres, lieu privé dont l'ordonnement et la distribution contribuent à la qualification et au déroulement des rapports des habitants avec les autres. Elle est l'espace des relations telles qu'elles sont sous-tendues et pondérées par la distribution des seuils, des couloirs, et des pièces. Les modulations de l'hospitalité sont ainsi suggérées par celles des territoires de l'habitation, du dehors du palier à l'intérieur privé de la chambre. L'habitation véhicule également les signes du rang social des habitants, comme leur mode propre de se présenter au monde.

³ CRISCO, Centre de recherche inter-langue sur la signification en contexte, Laboratoire de linguistique, Université de Caen-Basse-Normandie, Paris, CNRS, disponible en ligne à l'adresse : <http://elsapl.unicaen.fr>

1.2.2.2. La maison

Comme l'habitation, la maison désigne une vaste liste d'édifices destinés à être habités (pavillon, bungalow, chalet, etc.) et convoque, de tous les termes explorés ici, le plus grand nombre de synonymes, au nombre de 95, ces synonymes donnent la mesure du domaine et des réalités matérielles et culturelles couvertes par ce terme. La proximité sémantique la plus proche du mot « maison » est d'abord avec « habitation », puis « abri », « foyer », et « demeure ».

S'il est vrai que l'usage du terme « maison », quand il fait référence à une construction, se dit surtout de l'édifice isolé par opposition à l'immeuble collectif citadin, le terme s'inscrit aussi de manière immédiate dans un espace sémantique construit autour de la protection (abri), de la durée (demeure) et de la chaleur et de la centralité (foyer). Ces deux connotations confèrent à la maison une qualité plus sensible que celle qui est évoquée par l'habitation.

1.2.2.3. Le logement

Les plus proches des 26 synonymes du logement sont l'habitation et la maison. Les deux synonymes suivants, ayant d'ailleurs valeur égale, sont « abri » et « demeure ». En s'éloignant, on trouve « appartement », « logis », « nid », « chambre », « domicile » et enfin « gîte ». Le logement est ainsi en premier lieu un « local à usage d'habitation », celui qui fait l'objet d'études économiques et de marché.

Au XIX^e siècle, les hygiénistes en dictent les modes d'usage et les philanthropes le parent de vertus moralistes. Il est depuis l'enjeu de nombreuses revendications sociales, et, au XX^e siècle, les architectes modernes le rêvent comme « machine à habiter », outil qui facilite l'accomplissement de tâches et la satisfaction de besoins normés, mais aussi instrument civilisateur, censé influencer les aspirations et les conduites de l'habitant par sa fonctionnalité même.

1.2.2.4. La demeure

La demeure parle avant tout de temps, de la pérennité d'une habitation. Ainsi, par exemple, l'expression « je demeure à », est courante pour dire « j'habite », elle set interchangeable avec l'expression « je reste à ». L'identité de signification des deux expressions et l'inscription de ces dernières dans les espaces sémantiques de la maison et de la temporalité sont attestées par l'étymologie : « rester » vient de *restare*, s'arrêter, « demeure » vient de *demore*, retard, tandis que « habitation » et « habiter » viennent de *habere* qui signifie tenir, avoir.

1.2.2.5. Le foyer

Les connotations de chaleur, de bien-être et de rassemblement de la famille autour d'une flamme ou sous une lampe celles du foyer. Le terme est magique dans ses évocations. Le foyer est le centre vers lequel convergent les membres de la famille et le cercle des intimes. Il est aussi le centre à partir duquel tous peuvent rayonner. Dans tous les cas, qu'il s'agisse d'un manoir ou d'une chaumière, il évoque les plaisirs d'une vie retirée qui se ménage un espace de rassemblement d'êtres proches.

Comme lieu où habite la famille, le foyer en concentre les forces positives, certes, le foyer est humble, domestique, paternel ou maternel, il est doux et apporte les vraies joies de la vie

familiale, il a ses gardiens et ses anges protecteurs. Mais le pôle paradoxal de ses qualités de convergence, de concentration et de centralité réside dans ses qualités opposées d'ardeur, de rayonnement et de risque d'éclatement.

Le plus proche des 37 synonymes du foyer, et celui qui a le plus de poids, est la maison. Toit, abri, nid, logis, home, bien moins important, suivent immédiatement, indiquant la prévalence dans ce concept du « fermé », de la clôture et de la re-centration sur l'habitant et la famille.

Après cette brève incursion linguistique dans l'univers sémantique de différents lieux d'habitation, il convient à présent de se pencher plus longuement sur ce qu'est « l'action d'habiter ».

Dans l'introduction de cette partie dédiée aux mots de l'habitation, celle-ci a été définie, en premier, par : « l'action d'habiter, de séjourner dans un même lieu ». L'expression fait référence à « l'usage » de l'habitation et renvoie à « l'expérience sensible » que chacun, à sa manière, fait de la sphère la plus intime de l'habitat : l'usage et l'expérience en questions relèvent de « l'habiter ».

1.3. Habiter : réflexion sémantique

En prenant comme point de départ les structures existentielles qui fondent l'approche phénoménologique, Norberg-Schultz (1985, p.13) conditionne le fait d'« habiter quelque part » à un « rapport significatif [qui se serait] établi entre un être humain et un milieu donné ». Ce rapport consiste en un acte *d'identification*, c'est-à-dire à « reconnaître son appartenance à un certain lieu ». Ainsi, « plus qu'avoir un toit et un certain espace à sa disposition » le terme habiter signifie pour Norberg-Schultz « expérimenter la vie comme une multitude de possibilités », l'habitant « s'approprie d'un monde ; son installation correspond à la découverte de lui-même et à la définition de son -être-dans-le monde ». A partir de là, « habiter » au sens de demeurer comporte aussi « ce *retrait* nécessaire pour définir et maintenir la propre identité ». La « maison » devient « le refuge où l'homme rassemble et exprime les souvenirs de son monde privé ».

Moles⁴ (1977) de son côté s'interroge sur les rapports entre l'être et l'espace. Il aborde cette question en posant que, pour l'être, « l'espace pur » n'a pas d'existence, il n'existe que par la référence à un sujet, un groupe, un point de vue... Cette conception « égocentrée » de l'espace correspond au point de vue « ici et maintenant » de l'individu en situation, qui éprouve son rapport à l'environnement. Dans cette perspective, l'être, s'éprouve comme étant lui-même le centre du monde qui s'étend autour de lui : « Moi, ici et maintenant ».

L'homme a besoin d'espace, mais plus encore d'un lieu, ce que Moles appelle le point « Ici », lieu de l'enracinement. Moles décrit ensuite l'espace qui s'étend autour du sujet comme une série de coquilles emboîtées, de la plus petite (l'échelle du corps) à la plus grande (l'échelle du monde). Ces « zones concentriques » sont, selon Vassart (2006, p.11) « différenciées dans l'espace selon leur distance au sujet mais aussi selon la représentation, le vécu et l'expérience qu'en a l'individu. Cette conception d'un espace centré a pour conséquence la domination de

⁴ MOLES Abraham et ROHMER Élisabeth (1977), *Psychologie de l'espace*, Paris, Casterman. Cité in Vassart (2006).

l'environnement par le sujet qui peut le faire sien, s'y fixer, l'habiter. À ce titre, « l'habiter » est pensé comme un trait fondamental de la condition humaine, comme une mise en relation spécifique du sujet à l'espace ».

La réflexion sémantique qui va être faite de l'habiter entend clarifier les liens qui seraient mis en place entre le cadre de vie des habitants et la façon qu'ils ont de le vivre, de s'y fonder mais aussi de lui donner du sens. En effet, « pour la phénoménologie, habiter n'est pas se fonder dans un creuset spatial et y développer des façons de faire et d'être déterminées par celui-ci. Du point de vue de cette approche philosophique, il est nécessaire de penser l'individu comme l'acteur d'une partie au moins de sa réalité géographique, - celle de son monde dont il s'entoure - par la construction territoriale qu'il opère [...], mais aussi comme l'acteur de sa réalisation en tant qu'être qui fait sens » (Hoyaux ; 2002, p.2).

Pour éclaircir d'avantage cette notion, il est utile de regarder de près ce que signifie ce verbe : *habiter*. Pour cela, il faut revenir à la conférence effectuée le 5 Août 1951 à Darmstadt, par Martin Heidegger. Dans son intervention célèbre intitulé « Bâtir, habiter, penser », Heidegger développe son analyse sur l'habiter.

« Nous ne parvenons, semble-t-il, à l'habitation que par, le “bâtir” (de l'allemand Bauen : bâtir, cultiver et qui a signifié habiter). Celui-ci, *le bâtir*, a celle-là, *l'habitation*, pour but. »

« Mais il ne faudrait pas confondre habitation et bâtiment », Heidegger le souligne. Seuls certains bâtiments sont des habitations et par ailleurs « habitation » a un sens beaucoup plus riche que « bâtiment construit » destiné au logement — puisque c'est là le bâtiment qui nous préoccupe.

Heidegger précise d'ailleurs ce qu'il entend par bâtir : « Le mot du vieux haut allemand pour bâtir, *buon*, signifie habiter. Ce qui veut dire : demeurer, séjourner ». Cette relation mise en exergue par Heidegger, signifie que « la construction d'une maison n'est pas une simple fabrication mais la production d'une œuvre. C'est extraire une portion d'espace de l'étendue brute originelle, pour en faire un lieu. Saisir dans son être la construction d'édifices implique que nous pensons que bâtir est habiter » (Julien, 2007).

Il semble que l'évolution du mode de vie, l'évolution des techniques, des caractéristiques matérielles, évolution très rapide au siècle dernier, ait voilé le sens spirituel et existentiel de l'habiter, mais qu'on le redécouvre ou le recherche actuellement de nouveau. Malgré ça, une formulation unanime de l'habiter n'existe pas pour les différentes disciplines qui abordent la notion : philosophie, géographie, sociologie, anthropologie, psychosociologie, psychologie environnementale, architecture. Chacun en fait usage à son gré, l'entendant selon ses méthodes et ses objets, Mais, toutes ces disciplines tendent à prouver l'importance pour l'individu d'une adéquation de son être à l'environnement privilégié qu'est l'habitat.

1.3.1. Les mots de l'habiter

Il a déjà été établi que le lieu de l'habitation, est le support des manières de vivre dont les traces se retrouvent dans « habit » et dans « habitude ».

Habiter, c'est donc :

Avoir : *possession*, tenir.

Habitude: c'est-à-dire une référence à tout un système de traditions plus ou moins perçues comme telles par celui qui les pratique. L'habitude est liée à la durée.

Demeurer, résider, loger : c'est en fait ce que la définition a gardé, oubliant provisoirement les autres sens de l'habiter. Il y a donc, semble-t-il, une réduction du terme habiter à une seule signification matérielle dans les définitions donnée par les dictionnaires.

1) habiter — dans, en, à...

2) habiter — une, un, sa, son...

La recherche linguistique apporte d'autres précisions :

— Habiter au sens figuré (intransitif) signifie *vivre*,

— alors qu'au sens transitif c'est *être* — comme dans une demeure.

L'être serait-il alors le lieu de l'habiter et la maison un terrain que l'homme s'approprie pour manifester son être, une sorte de « territoire », privé et nettement délimité?

Avec l'auxiliaire avoir (*habere*), ce sont trois sens qui émergent :

1 — s'arrêter, tarder en quelque endroit. Il y a là une référence à la notion de durée.

2 — mettre du temps à faire quelque chose, et l'étymologie d'habiter rappelle qu'il s'agit bien de temps passé à faire quelque chose, à construire..., à se construire?

3 — faire sa demeure en quelque lieu ce dernier sens renvoie alors à Etre, gîter, loger, etc.

Après ce bref détour lexicologique pour retrouver les résonances profondes de la signification d'habiter héritée du sens latin, il semblerait qu'au delà de son acception triviale – se loger, résider à telle adresse ou dans tel quartier –, le terme « habiter » renvoie au rapport que l'homme entretient avec les lieux de son existence. Ce rapport a forcément une dimension existentielle et à ce titre relève de la phénoménologie.

Avec la phénoménologie, l'habiter est pensé comme un trait fondamental de la condition humaine, comme une mise en relation spécifique du sujet à l'espace. Par là même, il exprime sa capacité à produire du sens à partir d'une structure spatiale minimale, qu'il investit, valorise mentalement en y associant des significations, et qu'il peut aussi modifier par son action.

Chacun des mots quotidiens qui disent l'habitat, l'habitation et l'habiter ouvre ainsi une perspective, faisant pressentir la profondeur ontologique de ces concepts. Nous en poursuivons l'exploration, en interrogeant à présent la lexicologie arabe à partir de sa source divine : le saint Coran.

1.4. Habitat et habitation dans la lexicologie coranique

Selon Amraoui (1998) faisant référence à Lissan el Arab, le « *beit* » nom masculin qui veut dire habitation, est cité plus d'une dizaine de fois dans le Coran (sourate: la famille d'Amran (al'Imrân) 96; les femmes (anNisâ) 81; le voyage nocturne (ai lsrâ) 93; le récit (al-Qasas) 12; les ouragans (adh-Dharyyât) 36; Noé (Nûh) 28 ; les Qurayshites (Quraysh) 03 ; etc.

Les mots « *dar* » et son pluriel « *diyar* » sont également cités dans le saint Coran : sourates la vache (al-Bakara) 84, la famille d'Amran (al'Imrân) 195 et le récit (al-Qasas) 81. Mais contrairement à *beit* qui exprime l'habitation dans sa double dimension de cadre matériel et d'espace vécu, l'emploi du mot *dar* a été plutôt réservé au cadre bâti et il concerne à la fois l'habitation et son environnement.

Dans le saint Coran⁵, le *beit* est employé à la fois pour désigner la structure matérielle, (la construction) et ceux qui l'habitent. Ainsi, dans la sourate les ouragans (adh-Dhariyât) 36 le *beit* est assimilé à ses occupants : « il ne s'y trouvait, d'ailleurs, qu'une seule famille (*beit*) qui reconnaît la vraie foi ».

Le mot *beit* est souvent associé à *çakina* qui signifie la quiétude et la paix intérieure. L'habitation est alors désignée par *çaken*. C'est le cas dans la sourate les abeilles (al-Nahl)80: « Dieu a fait de vos demeures (*boyoutikoum*) un habitat confortable (*çakana*) ; Il vous procure aussi d'autres demeures plus légères, faites de peaux de votre bétail, si commodes pour le voyage. Il vous pourvoit enfin d'objets et d'ustensiles plus ou moins durables, faits avec leurs laines, poils et leurs crins ».

Selon Amraoui le *çaken* concerne la dimension de l'homme autant que du *beit*, des relations qui les unissent autant que des entités elles-mêmes. Il faut noter tout d'abord l'universalité du phénomène *çaken*, compris non pas comme abri construit mais plutôt comme lieu organisé, vécu et symboliquement marqué, afin de pouvoir y habiter (dans le sens de *çakana*).

Le mot *beit* doit être pris ainsi dans un sens large n'excluant ni l'environnement social, ni le caractère collectif, multiple et organique de l'habitat, humain ou animal, (sourate: la lumière (an-Nûr), ayat 29; Araignée (al'Ankabût), ayat 41).

Le *beit* désigne la limite matérielle, le contenant qui est l'expression du plan du contenu. Le *beit* est le signifiant, l'homme est le signifié. Le signifiant ne devient signe que s'il manifeste un rapport qui le lie à ce qu'il signifie. Il faut qu'il représente, et que cette représentation se manifeste en lui. Le *beit* dans une sphère culturelle aux contours bien déterminés, est signification avant d'être ensuite réponse à un besoin. Le *beit* devient *çaken* dans ce cas précis, tant pour l'homme que pour l'animal (sourat: les fourmis (an-Naml), ayat 18).

Le concept arabe de *çakana* (habiter) en un lieu, dénote un phénomène total, sa dimension est très profonde: c'est vivre dans le lieu par la pensée, à la lumière du code religieux, dans la paix de l'âme, dans une sérénité spirituelle, un confort moral, une affection, et un amour total, etc. Selon cet auteur, le concept *d'habiter* dans la langue française n'est pas aussi riche sémantiquement que le concept arabe de *çakana*.

La sémantique arabe révèle la profonde dimension de "*çakana*", ce concept est lié au concept de lieu d'habitation" avec toute sa phénoménologie, *çakana* dénote la paix, la quiétude, le confort tant moral que physique et surtout une harmonie avec les lois de l'univers, et une relation profonde avec le Divin.

⁵ Le Coran. Traduit par Sadok Mazigh, Maison Tunisienne de l'Édition. 1979.

1.5. Essai de conceptualisation de la notion d'espace domestique

Il n'est pas facile de parler de l'espace domestique et encore moins de le définir. « L'étude de la dimension spatiale du domestique reste un chantier en cours » comme le font remarquer Collignon et Staszak (2004, p.8). L'espace domestique ne se réduit pas à des configurations architecturales « [...] l'appartement dans lequel on emménage possède bien sûr une organisation propre, mais il est aussi une coquille vide que la famille va (tenter de) s'approprier, habiter transformer en espace domestique par divers discours, rituels, pratiques et aménagements ».

Les nombreux travaux sur l'habitat, surtout ceux menés par les architectes, se focalisent souvent sur les dimensions formelles du cadre architecturé, et négligent la façon dont les habitants fabriquent, en y vivant, leur espace domestique.

Les chercheurs en sciences sociales (sociologues, anthropologues, ...), quant à eux, n'ont commencé à s'intéresser à l'espace domestique que tardivement ; c'est à partir des « années 1980, [qu'] une sociologie de la vie quotidienne et une histoire de la vie privée sont venues combler pour partie cette lacune [des sciences sociales]⁶ » Collignon et Staszak (2004, p.3). Mais, même en s'intéressant à l'espace domestique, les sciences sociales l'ont fait en négligeant sa dimension spatiale, « elles l'ont surtout étudié à travers les rituels de la vie quotidiennes, l'évolution des rapports entre les enfants et les parents, la diffusion des innovations technologiques, etc. ». Parallèlement, l'espace domestique en lui-même a suscité peu d'intérêt et était considéré, plutôt, comme « un contenant neutre » Collignon et Staszak (2004, p.4).

Cette approche n'est pas sans comporter une certaine défaillance. Plus précisément, comme le démontrent Collignon et Staszak (2004, p.4) elle soulève deux problèmes. Premièrement, « la définition même du domestique est pour partie spatiale ; il est donc difficile de prendre cet espace comme allant de soi, sans en interroger les limites et la nature, sans voir comment il est identifié, différencié ». Deuxièmement, l'espace domestique est « un fait de société, [...] au même titre une norme de comportement ou une structure économique ». De ce point de vue, il doit être appréhendé en tant que « fait qui organise la vie des hommes et des sociétés. La nature et les structures de l'espace domestique véhiculent des normes, induisent des comportements, portent des identités, bref, participent à la reproduction sociale. L'analyse de ce qui se déroule dans l'espace domestique doit donc passer par celle de cet espace lui-même. Parce que *ce qui a lieu* est fonction du lieu, parce que ce qui a lieu fabrique le lieu ».

L'espace domestique est-il un passage obligé pour décrire une société et comprendre comment elle se reproduit ? Pour Staszak (2001, p.340), la réponse est oui, son étude est même nécessaire, car « le foyer est le lieu privilégié d'institutions sociales essentielles : le couple et la famille ». L'espace domestique articule de façon complexe l'idéal et le matériel,

⁶ Pour Collignon et Staszak (2004), l'intérêt pour l'espace domestique coïncide avec les mutations récentes des sciences sociales où « la prise en compte de l'acteur individuel, la remise en cause du primat et de l'autonomie de l'économie et du politique » ont conduit les sociologues à s'intéresser « au quotidien des gens ordinaires et donc à la vie domestique ».

l'usage et le formel, il organise les pratiques quotidiennes en même temps qu'il est structuré par elles, qu'est-ce qui lui permet de telles facultés ? Quelles sont ses spécificités ?

1.5.1. Les attributs de l'espace domestique

La caractérisation qui va être faite de l'espace domestique est basée sur l'excellente analyse effectuée par Staszak (2001) dans un article publié dans le numéro 620 des Annales de Géographie. Bien que cet auteur soit géographe de formation, il a su révéler les caractéristiques essentielles de l'espace domestique et a montré dans quelle mesure, ce versant spatial de l'habitation constitue un enjeu scientifique et épistémologique important pour les sciences sociales dont la géographie.

Pour Staszak (2001, p.344-348) l'espace domestique est **anthropique**. L'espace domestique est une construction. Celle-ci peut être le fait des habitants eux-mêmes (autoconstruction, architecture vernaculaire) ou non, mais, même si la maison est édiflée par un autre, ses habitants y mettent leur marque (décor, mobilier, etc.). « [...] L'espace domestique est donc toujours porteur des normes et des valeurs qui ont présidé à sa constitution: canons esthétiques, règles morales, structures sociales (par exemple, maîtres vs domestiques) et familiales (par exemple homme vs femme), économiques et politiques, etc. y sont présents. On peut l'interpréter comme un élément - central - de la culture matérielle, qui en tant que tel permet d'aborder une civilisation ».

L'espace domestique est **différencié**. « Même si le foyer se résume à une seule pièce, on n'y fait pas n'importe quoi n'importe où: l'espace y est organisé, un coin est réservé à la toilette (le cas échéant), à la cuisine, au sommeil, aux visiteurs, au stockage, etc. ». Selon cette différenciation et du fait que les activités ne sont pas les mêmes pour tous les membres du foyer (selon leur âge et leur sexe, principalement), ceux-ci n'ont pas tous la même pratique de l'espace domestique: il y a des pièces plus ou moins partagées et réservées, et donc une intimité au sein de la maison. La différenciation des fonctions des pièces et des statuts des membres du foyer s'effectue généralement sur un mode hiérarchique, selon leur prestige, leur importance, leur pouvoir, etc.

L'espace domestique est un espace **privé**, celui du chez-soi. Domaine inviolable de l'intime et de l'écoulement de la vie privée à l'abri des intrusions extérieures. Ce qui doit être vu ou caché, le traitement des limites avec l'espace public, la définition du seuil, etc. toutes ces notions sont du ressort de l'espace domestique. Ainsi, « un espace totalement ouvert, dont on ne peut fermer aucune partie à aucun public, n'est pas un espace domestique au vrai sens du terme: ce n'est qu'un espace où l'on vit. Qu'il s'agisse d'une caverne, d'une tente ou d'une demeure aux murs épais, l'espace domestique se caractérise par sa clôture ». L'espace domestique possède une limite repérable, identifiable de l'intérieur comme de l'extérieur. « Portes, rideaux et fenêtres négocient de manière nuancée et ambivalente le rapport entre espaces privé et public, intérieur et extérieur: il faut bien que, notamment grâce à certains rituels ».

Encore faut-il signaler que le concept du privé est fortement tributaire de la culture⁷ et diffère selon l'époque. L'espace domestique est foncièrement social, en ceci qu'il est construit à partir de valeurs et d'attitudes culturelles, sociales, et que le sens qui lui est attribué est également toujours lié à une culture, à une société qui le produit. Pour les sociétés occidentales, notamment, les notions d'intimité et de vie privée sont assez fluctuantes. La tendance actuelle serait plutôt à l'effacement progressif des frontières entre l'espace public et l'espace privé, ce qui amènerait à reconsidérer l'émergence de nouvelles formes de sociabilité moins ritualisées que celles des générations précédentes⁸.

En se basant sur les résultats de l'enquête INSEE de 1988, Yvonne Bernard⁹ confirme cette tendance à l'ouverture de l'espace privé, néanmoins, elle en signale les limites : « La volonté de casser l'espace privé, le défi par rapport aux normes traditionnelles, sont le fait des membres des classes privilégiées dont l'identité sociale et culturelle est suffisamment établie pour qu'ils estiment n'avoir rien à cacher. Dans les classes moyennes ou populaires on reste plus prudent et plus dépendant du regard d'autrui. »

L'espace domestique est **familial**. C'est celui du ménage, quelque soit la structure de celui-ci. C'est le lieu du foyer, est en tant que tel il évoque les plaisirs d'une vie retirée qui se ménage un espace de rassemblement d'êtres proches. Quelle que soit la conception de la famille qui prévaut, nucléaire ou élargie, les personnes qui y habitent ensemble forment le plus souvent une famille. Un couple, en constitue la base. Elle peut s'étendre aux enfants, aux collatéraux et aux ascendants.

L'espace domestique est **à l'échelle ou à la mesure du corps**. Il faut bien passer sous les portes et les plafonds, attraper les poignées, assurer une température supportable, etc. Même si l'individu n'existe pas en tant que tel, l'espace domestique est conçu et fonctionne pour des corps individuels. Sa dimension est de l'ordre du mètre. Qu'il s'agisse d'un minuscule studio ou d'un immense palais, chacune de ses composantes répond au gabarit corporel.

Parallèlement, l'espace domestique est celui du **territoire fondamental**. « Il n'est pas forcément l'espace où l'on vit le plus: il peut arriver que l'on passe plus de temps sur son lieu de travail, ou en voyage [mais il reste] l'espace le plus approprié, le plus chargé, celui qui porte le plus d'émotions et d'affects, de souvenirs et d'espoirs ». Associé à la sphère privée, à la famille et au corps, cet « espace physique » concourt à la composition du « territoire d'intimité » et donc à la construction du soi.

⁷ Dans le cas de la civilisation occidentale, la notion d'espace privé est récente: elle est contemporaine de l'invention de la vie privée, en Europe du Nord au XVII^e siècle (Staszak, 2001), sa plus concrète manifestation est certainement l'espace individuel.

⁸ Mais également de nouvelles typologies architecturales. Le loft serait, à ce titre, un prototype de l'habitat d'avant-garde : l'espace s'ouvre, devient transparent ; l'organisation spatiale se conçoit différemment avec l'utilisation de surfaces vitrées et de cloisons amovibles (Vassart ; 2006, p. 18).

⁹ Plusieurs auteurs s'accordent à penser que la tendance en Occident est à l'abolition de la notion d'espace privé voir notamment l'article de BERNARD Yvonne, « Quelques hypothèses prospectives sur l'usage de l'habitat à l'épreuve de la réalité des pratiques ».

C'est le lieu privilégié de la **représentation** sociale. Souvent premier poste de dépense et d'investissement, à travers son aménagement, son décor et son entretien, l'espace domestique est utilisé pour exprimer une certaine image de ses occupants, notamment celle de la réussite sociale et de l'aisance matérielle.

Après avoir dit *ce qu'est l'espace domestique*, il n'est pas fortuit d'ajouter ce **qu'il n'est pas nécessairement**. Ainsi, il n'est pas forcément **fixe** : une tente, une caravane peuvent en tenir lieu. Il n'est pas nécessairement **permanent**, comme le prouvent la tente ou l'iglou. Il n'est pas indispensable ou accessible à tous ; certains vivent à l'hôtel, d'autres sous les ponts. L'espace domestique n'est pas **hors de l'histoire**. La construction massive d'appartements inspirés de l'architecture moderniste et de pavillons individuels en Europe, l'adoption de standards architecturaux occidentaux dans les villes du Tiers-Monde se sont traduites par des mutations brutales et récentes dans les modes d'habiter.

1.5.2. Les dualités structurelles de l'espace domestique

Aborder l'habitation à travers la notion d'espace domestique permet de la saisir autrement que dans sa consistance d'entité cartésienne réduite à ses uniques propriétés métriques et matérielles ; elle devient le lieu de la vie quotidienne. Scruter l'espace domestique permet de comprendre la manière dont s'effectue la mise en relation spécifique de l'individu à son lieu de vie. C'est, en effet, à travers l'espace intérieur de sa maison que l'habitant exprime sa capacité à produire du sens à partir d'une structure spatiale minimale, qu'il investit, valorise mentalement en y associant des significations, et qu'il peut aussi modifier par son action.

L'espace domestique intègre, ainsi, l'expérience concrète et immédiate de l'individu dans son cadre de vie. C'est le lieu du « chez-soi », notion qui traduit certainement la relation à l'espace la plus riche et aussi la plus intime, la plus affective et symbolique dont l'homme puisse faire quotidiennement l'expérience. Les espaces de la maison sont vécus, ils deviennent des lieux supports d'activités, chargés de significations, investis émotionnellement, structurés en fonction des expériences, des attentes, des besoins, des fantasmes... Occuper une maison signifie alors bien plus que se loger ou s'abriter : c'est l'Habiter.

Perla Serfaty (1999) définit les caractéristiques fondamentales de l'habiter selon deux principaux aspects : l'instauration d'un dedans et d'un dehors, la question du visible et du caché. De son côté, Pezeu-Massabuau (2000), voit que l'espace domestique est à la fois signifié et signifiant, objet et sujet. Cette démarche qui consiste à établir des dualités permet de cerner davantage l'espace domestique en tant qu'inducteur et catalyseur de l'action et de l'expérience d'habiter.

1.5.2.1. Espace domestique lieu de différenciations dichotomiques : dedans/ dehors, visible/caché

Selon Vassart (2006, p. 12) : « La question du passage de l'espace à un lieu bien défini, pose celle de la limite qui vient différencier *l'ici* de *l'ailleurs*. Le rôle des limites est d'établir un *ici*, d'enfermer un lieu. Les frontières, les murs, les parois viennent marquer une séparation qui diminue l'importance des phénomènes situés au-delà par rapport à ceux situés en deçà ». Ces limites distinguent l'extérieur par rapport à l'intérieur, elles créent une frontière entre un

dedans et un *dehors*. La maison, par le truchement de l'espace domestique, devient ainsi un espace « propre », un dedans qui se distingue du dehors parce que délimité entre quatre murs. Les limites permettent d'opérer une séparation entre la tension excentrique du monde extérieur et la tranquillité « centrique » de la maison qui apparaît alors comme un refuge, un abri.

Cette pose de limites est accompagnée d'un double mouvement. Le premier est celui de la privatisation, du repli sur soi : les fenêtres, les portes sont autant d'éléments permettant de limiter le dedans, de filtrer la relation entre l'extérieur et l'intérieur. Mais ces éléments sont aussi conçus pour qu'à travers eux le regard puisse se porter du dedans vers le dehors : « On accède à l'espace de dehors, à l'espace public, non pas seulement ou simplement parce que nous nous y rendons physiquement, mais déjà pour commencer parce que nous l'investissons depuis chez nous » (Vassart ; 2006, p. 12).

Ces deux dimensions, le dedans et le dehors, ne sont pas opposées mais plutôt liées par une relation dialectique. Pour Fisher¹⁰, cette relation « s'inscrit dans la continuité de notre vécu intérieur et de notre ressenti de l'environnement extérieur ». Elle est donc inévitablement associée à la relation dialectique ouvert/fermé qui régit en quelque sorte la perméabilité de l'espace. De son côté, cette perméabilité va conditionner la relation avec les autres, la convivialité et plus généralement la manière dont se conçoit l'adhésion à la communauté : « Dans cette perspective, partir de chez soi prend le sens d'une prise assumée de risques de la vie sociale, tandis que rentrer chez soi est une aspiration vers un repos en soi » (Serfaty, 1999).

À la dialectique de l'intérieur et de l'extérieur, il faut ajouter celle des espaces cachés et visibles. Selon l'intensité de l'ouverture, la maison va s'offrir à l'extérieur, et par la même va exposer la vie quotidienne de ses occupants au regard de l'autre. « Le tempérament de l'habitant, son histoire personnelle mais aussi le contexte culturel vont déterminer le degré d'ouverture sur l'extérieur ainsi que la nature de ce qui sera montré ou plutôt soustrait au regard » (Vassart ; 2006, p. 12). La maison apparaît comme un espace de la dynamique du visible et du caché, comme le lieu du secret et de la visibilité : « secret dans la fermeture des portes et des fenêtres, [...], secret dans la mise à distance du monde extérieur. Visibilité dans l'hospitalité et la table partagée, dans les conflits et les revendications » (Serfaty, 2003).

1.5.2.2. Espace domestique : objet ou sujet ?

Pezeu-Massabuau (2000), voit que l'espace domestique est à la fois signifié et signifiant, objet et sujet. En tant qu'**objet**, l'espace domestique est un miroir dans lequel il est possible de voir les structures et les valeurs essentielles d'une société donnée. La structuration de la famille, les oppositions de genre, les conceptions du privé et du public, la vision du monde, les rapports au milieu, les goûts et les aversions, les idéologies, etc. Tous ces aspects se traduisent de façon souvent transparente dans l'organisation et l'aspect de l'espace domestique. Il faut savoir aussi que même si « les modes de vies peuvent évoluer dans une relative courte durée (ce qu'indique l'homogénéisation de certaines pratiques) » (Bernard ; 1992, p.5), c'est avec retard que la maison répond aux mutations sociales, économiques ou

¹⁰ Fisher Gustave-Nicolas (1997), *Psychosociologie de l'environnement social*. Dunod, Paris. Cité in Vassart (2006, p. 12).

techniques. « Le nombre, la dimension et la disposition des pièces, les fonctions attribuées aux diverses parties de la maison, la répartition des habitants à l'intérieur du logement forment et informent sur les valeurs de la société qui les produit (Collignon et Staszak, 2004). De ce point de vue, l'espace domestique est, certainement, un élément central de la culture matérielle, qui en tant que telle permet d'aborder une civilisation (Pezeau-Massabeau, 1999).

S'il constitue une excellente entrée pour comprendre une société, une civilisation, et aussi un cadre bâti (la maison), c'est aussi que l'espace domestique reflète le microcosme (le corps) et le macrocosme (quartier, ville, pays, l'univers). Comme de nombreuses études anthropologiques l'ont montré, la maison est à l'image du corps : ainsi le vocabulaire qui désigne les parties de la maison reprend celui des parties du corps (nombril, œil, narine, etc.) d'autre part, la terre est pensée comme « notre » maison : le monde a un toit ; pays et continents ont leurs portes, leurs fenêtres, leurs, murailles, etc. (Vassart, 2006).

Comme **sujet**, l'espace domestique joue un rôle déterminant, non seulement, dans l'organisation et le déroulement de la vie quotidienne, mais aussi dans l'acquisition de multiples normes et valeurs. C'est l'espace le plus approprié, le plus chargé d'affectivité et d'émotions ; c'est aussi celui de l'enfance, et donc de l'apprentissage certains auteurs l'associent à la construction du soi (Bachelard, 1978; Barbey, 1990; Pezeau-Massabeau, 2000). L'espace domestique impose et transmet des normes sociales, et particulièrement des normes spatiales : « La maison natale a inscrit en nous la hiérarchie des diverses façons d'habiter" écrit Bachelard (1978, p.32).

Mieux encore, par son organisation même, l'espace domestique permet ou interdit certaines activités ou comportements. Il est un élément central de la reproduction sociale. « C'est à la maison que l'on apprend que l'espace possède des limites, qu'il est différencié, qu'il se prête à la ségrégation et à l'accès réservé (et donc les légitime?), qu'il se négocie et se constitue en territoires, qu'il s'aménage selon certaines valeurs (privé/ public, ordre/désordre, propre/sale, masculin/féminin, jour/nuit, etc.) » (Staszak ; 2001, p.340). L'espace domestique est sans doute un matériau malléable, à la disposition de ses habitants. Dans certaines limites toutefois il peut aussi être contraignant voir impérieux. C'est, notamment, le cas lorsqu'il relève de modèles exogènes, et que loin de refléter les valeurs de ses habitants, il s'impose à eux.

En tant que production humaine, l'espace domestique est le reflet d'une société et d'une culture dont il porte les normes. On ne peut le comprendre sans prendre en compte la société qu'il reflète et fabrique. Mais, en même temps, cet espace est un construit social, il est donc, forcément, conçu, pratiqué et perçu différemment selon l'aire culturelle dont il est le miroir.

1.5.3. L'espace domestique support de pratiques et objet de représentation

« L'habitation est le résultat d'une subtile appropriation de l'espace par ses occupants qui l'imprègnent de leur être, de leur conception de la vie, de leur mode d'habiter ». À la façon d'un langage, l'espace habité se charge de codes qui communiquent des informations sur celui qui l'habite, sur son milieu social, ses pratiques, ce que l'on y fait, sur les rapports qu'il entretient avec l'extérieur, sur la nature des relations entre les occupants, etc. La concrétisation de l'action d'habiter « correspond à une installation de son moi dans l'espace

de vie en fonction de son propre imaginaire. Ainsi, à configuration familiale et statut social identiques, chacun ne vit pas le même lieu de la même façon. Chacun va faire son bricolage imaginaire de l'espace et l'investir selon ses propres aspirations afin de lui donner sa tonalité affective propre» (Vassart ; 2006, p.12).

1.5.3.1. Les cinq « visages » de la maison

« Dans son sens plein, l'habitation est un "objet culturel" d'investissement individuel, relationnel et collectif à haute valeur symbolique. Simultanément, elle est également et contradictoirement une production sociale, un "produit" (et non une œuvre) qui obéit au principe (ou à la logique) d'efficacité fonctionnelle instrumentale » (Palmade ; 1995, p.37). Mais qu'elle soit objet culturel ou produit social, c'est, toujours, dans les formes spécifiques (architecturales ou mentales) dont elle est perçue, vécue et représentée, que la maison se présente à nous.

Pezeu-Massabuau, (2000, p.19) distingue entre cinq visions différentes d'appréhender notre demeure ; ce sont les « cinq visages de la maison ». A travers chacun de ses visages, la maison « transmet un message par le simple fait d'y demeurer ou d'y songer ».

- Ainsi, il y a d'abord **la maison vernaculaire** « (*vernaculus* : indigène, domestique, propre au pays) ces constructions qui, à l'intérieur d'une certaine collectivité et de son espace, offrent à l'observation des traits communs, certaines constantes -une qualité extra-temporelle qui les fait penser, à tort, immuables- »; un style spontané, une réponse ingénieuse aux problèmes du milieu naturel et associant pour cela «harmonieusement» les matériaux de la région. Elle est « le fruit d'un empirisme savant, né et répété en raison d'une adéquation "parfaite" aux besoins précis d'une société donnée dans un environnement fixe. Elle paraît le fruit de la volonté commune, d'un "consensus architectural" d'où aucune forme bâtie ne saurait s'écarter. Son message est un « message immémorial (donc sage) de la collectivité (des "anciens" à ses descendants) ».
- Il y a aussi **la maison réellement habitée**¹¹ (« ma maison »). À l'anonymat généreux de la construction vernaculaire, elle oppose un niveau de signification unique. « Nous l'avons soit pensée et construite nous-mêmes, soit transformée à partir du schéma impersonnel (de la première. Par là nous avons infléchi le message supposé de celle-ci au gré de nos goûts, de notre fantaisie ». Elle a perdu cette valeur d'éternité que l'on confère à l'habitation vernaculaire, pour ne devenir que le lieu habité de ses occupants, un chez-soi. « Loin d'en solliciter un message ou un enseignement [...], elle ne signifie que nous ; il nous choquerait qu'il en fût autrement ».

¹¹ Pour décrire la maison habitée on évoque soit l'image réelle, soit l'image projet qu'on en a. Par image projet il faut comprendre cette image encore inexistante d'une habitation « que nous aurons un jour si... », de l'habitation qui se superpose à l'image réelle et qui sans être à proprement parler un idéal, est au moins un souhait réalisable en principe quand certaines conditions financières, administratives ou autres seront remplies. Image, parce que ce projet, bien qu'il soit proche de la réalité par opposition à l'idéal type, n'est pas sous-tendu par des éléments connus de description; « on ne peut pas déjà préciser quel sera, par exemple, l'agencement des pièces, mais notre imagination a déjà meublé cet habitat, nous en avons une sensation intérieure qui souvent reste indescriptible rationnellement » Pezeu-Massabuau, (2000, p.19).

- **La demeure d'autrui** propose une autre image de l'habitation humaine. Elle n'est point l'anonyme maison vernaculaire, puisque y est associée la présence de personnes aux habitudes, à la culture et la catégorie socio-professionnelle connues ; mais elle n'est pas davantage ce home qui se superpose à ses occupants ; elle se situe à mi-chemin. « Y pénétrer revient toujours à suivre un itinéraire initiatique au sein d'une autre intimité, contempler un autre visage de sa propre civilisation, dont les traits, plus simples ou complexes ne paraissent guère un enseignement, si ce n'est pour les dédaigner ou les envier ».
- Bien évidemment, il y a aussi **la maison idéale**, « celle que l'on construit dans sa tête à longueur de vie ». Elle répond à plusieurs nécessités et, d'abord, celle de se procurer un abri, et d'y être en sécurité. A un stade plus avancé se révèle « le besoin de se pourvoir d'une demeure digne de l'image que l'on veut offrir à autrui, c'est-à-dire plus riche que la véritable. Ce vieux désir de paraître, auquel nul n'échappe tout à fait ». La maison idéale « suggère en permanence une autre maison qui *pourrait être* la nôtre mais différente aussi bien de l'habitation vernaculaire (dont elle refuse le démocratique anonymat) que de la demeure réelle (dont les imperfections nous la font imaginer) ».
- La cinquième vision de la maison, n'est autre que **la maison rêvée**. Elle préfigure aussi bien la véritable habitation, (la maison natale, la première : celle de l'enfance), qu'une image indéfiniment rêvée et enrichie au fil des expériences d'autres lieux et refuges. Cette « maison onirique » ne saurait être ni la maison vernaculaire (puisque celle-ci paraît dépersonnalisée), ni l'actuelle demeure (accessible et familière), ni celle d'autrui (elle exprime les autres, elle nous est étrangère), ni même la maison idéale (reconstruction partielle de l'habitation natale mais surchargée de rêves d'apparat et d'évasion).

C'est dans le cadre mental de ces cinq visages de la maison — parfois distincts, plus souvent confondus — que la demeure réelle décline ses attributs et communique ses messages : celui de la maison vernaculaire véhiculant l'enseignement de la collectivité dans son anonymat omniprésent et impérieux ; celui de l'abri, du bien-être et le reflet de soi, celui de l'altérité, exprimant les autres, exhortant à se comparer à eux les dédaignant ou les enviant; celui de l'image sublimée du “ce que devrait-être” l'habiter ; celui enfin de l'impossible, de l'inaccessible, de l'irréel mais que chacun peut faire sien : le rêve d'habiter.

Que se soit « par le spectacle ou l'usage, l'imagination ou le rêve, l'envie ou le désir, la nécessité ou la possession, et surtout par l'acte réel habiter, [...] la maison, tyrannique pédagogue, montre l'impossibilité de vivre en dehors d'elle et d'ignorer son discours » (Pezeu-Massabuau ; 2000, p.19).

1.5.3.2. L'espace domestique : l'école de la socialisation

Par l'action d'habiter, l'espace domestique est soumis à un travail d'appropriation qui transforme l'espace physique en support de l'expression des émotions et du vécu de l'occupant. Selon Vassart (2006, p.12) : « l'appropriation renvoie au processus par lequel les lieux deviennent signifiants en raison des activités, du travail et des éléments d'attachement qu'ils contiennent. À travers différentes interventions, il s'agit de créer un système d'emprise sur les lieux, que l'individu interprète en termes de possession et d'attachement ». Dans le même ordre d'idée, Fisher (1997) voit dans le processus d'appropriation l'expression d'un

style d'occupation de l'espace qui correspond à une sorte de langage assimilable à une communication non verbale, un langage symbolique qui nous informe sur la façon dont l'espace est vécu.

En ce sens, l'appropriation s'exprime par diverses attitudes et comportements¹², notamment, le marquage qui désigne la manière de signer un espace par des inscriptions ou des objets évoquant ainsi une identification psychologique de l'individu à son territoire. Le marquage a pour fonction la prise de possession matérielle ou psychologique d'un espace et par là même la définition d'un espace personnel.

La manière dont les objets sont agencés et constituent les décors correspond à un ordre, un alignement particulier faisant sens pour la personne. Les meubles et les objets usuels organisent aussi l'espace et offrent des repères. En effet, « le chez-soi n'est pas un lieu de repli égocentré et exclusif de l'autre », mais selon Amphoux et Mondada (1989), un lieu, « de l'identité du 'je' accueillant l'autre ». Des amis, des voisins, des gens entrent, sortent ou restent sur le pas de la porte. L'espace social s'inscrit dans l'espace géométrique. Des lieux se créent, l'habitant « joue de la porte d'entrée » comme d'un outil de différenciation, reconnaissant le semblable et dénonçant l'altérité. La distribution et la localisation des meubles et des objets vont structurer l'espace du logement selon un code propre à ses occupants. « Code qui nous guide, nous dicte les règles de perméabilité des différentes aires du logement, assigne certaines zones plus particulièrement à certains membres, en interdit l'accès à d'autres » (Vassart ; 2006, p.15).

Mais encore, l'appropriation matérielle ne se limite pas seulement à l'acquisition et à la disposition d'objets, de meubles ; Vassart (2006, p.16) voit au contraire qu'« elle englobe aussi toutes les pratiques domestiques : la mise en ordre, le nettoyage, l'entretien, le rafraîchissement ». Ces pratiques du quotidien témoignent de l'investissement du lieu par ses occupants. L'appropriation serait selon Pinson (1993), un développement moderne de la notion plus globalisante d'usage, elle désigne les pratiques habitantes lesquelles s'exprimeraient conformément à des modèles de référence. Ces modèles « culturels » ou « sociaux », fondent l'organisation comme ils fondent le déroulement de toutes les interventions sur l'espace habité.

La plupart des travaux portant sur l'organisation de l'espace domestique ont montré que celle-ci était à la fois le produit et le support de pratiques concrètes, elles-mêmes engendrées par les modèles culturels et sociaux de la famille et de la sociabilité. Ces modèles ont une évolution très lente, qui s'inscrit peu à peu dans l'organisation de l'espace de l'habitat à travers des changements qui eux-mêmes excluent les ruptures radicales et les remises en cause globales (Dussart, 1993).

Eleb et Châtelet (1993) considèrent que les différentes manières d'habiter -dans leur relation aux modes de vie- sont définies par les usages, mœurs et pratiques de l'habitant. Investir les usages et observer comment ceux-ci se traduisent dans l'organisation et l'occupation de l'espace domestique revient, en quelque sorte, à cerner l'expression spatiale des modes de vie. L'espace domestique permet d'en faire la lecture à travers les structurations et les divisions

¹² Les trois modes d'appropriation les plus étudiés sont le contrôle, le marquage et la personnalisation. (Serfaty, in Vassart, 2006).

en parties (privée/publique/service, jour/nuit), les liaisons les contigüités, les séparations entre pièces, etc.

1.5.3.3. L'espace domestique : une spatialisation de l'identité, un intégrateur de valeurs et d'affects

A la dimension pratique, usuelle de l'espace domestique, il faut superposer celle tout aussi importante d'espace idéal chargé d'affects et objet de représentations. En effet, pour l'habitant, l'espace de son logement ne se réduit à ses simples propriétés métriques ou esthétiques ou mêmes usuelles, pour lui, il représente également un espace privilégié à forte résonance émotionnelle et symbolique. Les espaces de la maison ne deviennent des lieux habités qu'une fois chargés de significations, investis émotionnellement, structurés en fonction des expériences, des attentes, des besoins, des fantasmes, ... de l'habitant.

Selon Palmade (1995, p.37) : « Les différents lieux où l'on a habité, où l'on vit actuellement, ceux où l'on pense habiter demain et plus tard, ceux où l'on finira sa vie, ceux où l'on se rêve..., constituent un système d'espaces, de rythmes et de temporalités dont la nature de leurs rapports lui confère (ou pas) valeur "d'unité habitante ". Cette unité serait l'œuvre d'une construction imaginaire qui réunit, notamment par la médiation des caractéristiques esthétiques de ses différents lieux, les significations symboliques propres à chacun d'eux. A chacun de ces lieux correspondent bien des activités et des fonctions de vie spécifiques, mais il leur correspond aussi (et surtout) des significations symboliques nourries des expériences émotionnelles, esthétiques et relationnelles [...] ».

C'est en effet à la maison que se réalisent diverses intégrations des valeurs, normes, codes propres à un groupe, une société, une culture : « Une maison manifeste mille symboles, pulsions, images, schèmes d'action qui sont l'histoire d'un peuple. Elle peut *ouvrir* ainsi, à la façon d'une clé passe-partout, tous les aspects d'une société : modes de relations au monde et à autrui, techniques, valeurs, types d'emprise sur l'environnement naturel pour en faire un *lieu*. A nous d'en découvrir le message, d'en retracer les signes» (Pezeu-Massabuau ; 2000, p.22). C'est dans la maison que l'enfant va faire son apprentissage du monde «la maison première imprime en nous, et y entretient, ces critères que nous faisons notre ensuite par la force de l'accoutumance » (Pezeu-Massabuau ; 2000, p.82).

De ce point de vue, l'espace domestique représente un support, un contexte de socialisation parce qu'il est le lieu au sein duquel vont précisément s'inscrire les pratiques familiales. L'aménagement intérieur ainsi que les investissements qui y sont faits construisent la base pratique d'un mode de vie. À travers le déroulement quotidien des pratiques, et dans le respect conscient ou inconscient des normes d'usage et des règles de comportement « la maison [...] nous enseigne une certaine conception du monde et d'autrui, et un code possible de notre insertion parmi eux ». Jour après jour, la répétition inlassable des gestes du quotidien et la régularité dans les pratiques des habitants permettent d'inculquer dès la prime enfance des modèles relatifs à la répartition des rôles masculins/féminins, à la conception de la privatisation de la famille, ...

1.6. La question de la production de l'architecture domestique

Quel est le rôle de l'habitant dans la production de son logement ? Comment et dans quelles limites, au sein de différents contextes, l'espace domestique est-il construit par ceux qui l'habitent ?

L'habitant est conscient de ses besoins, il peut les énumérer à la manière d'un programme ; il dispose d'un savoir faire technique, il peut être autoconstructeur, il est certainement bricoleur ; l'habitant a une image mentale de sa future maison, il est capable de décrire son organisation, il a des choix et des exigences concernant la distribution des pièces et leur agencement, il formule ses préférences quant à son apparence, il choisit ses matériaux, peut-il pour autant, se passer de l'architecte ?

1.6.1. Conception du logement : architecte vs habitant

Depuis la formulation par Vitruve des trois paradigmes fondant l'art de bâtir *Firmitas*, *Utilitas* et *Venustas*, la définition donnée par l'auteur romain de *De Architectura* semble faire toujours l'unanimité chez les théoriciens de l'architecture. C'est d'ailleurs à ces trois concepts que se réfère Alberti à la Renaissance dans l'élaboration de son traité *De Re Aedificatoria* (1452) « bien qu'il en modifie sensiblement la terminologie et le contenu : *Necessitas*, *Commoditas*, *Voluptas* » (Pinson ; 1993, p.90). Les ouvrages les plus récents, quant à eux, ne peuvent faire l'économie d'un détour par ces concepts lorsqu'il s'agit d'aborder d'un point de vue théorique une catégorie relevant de l'un ou l'autre de ces niveaux. A titre d'exemple, Norberg-Schulz, dans son « *Système logique de l'architecture* », fonde sa définition de la « totalité architecturale » sur cette trinité, et conçoit qu'« une description de la totalité architecturale doit s'opérer au moyen de trois dimensions fondamentales : « la tâche de la construction, la forme et la technique » (Norberg-Schulz ; 1979, p.113).

D'un point de vue plus pragmatique, l'architecture est plutôt perçue en tant que « produit de la mise en relation de la forme d'un contenu dans un contenant ». Les choix architecturaux qui sont transcrits dans les plans, les coupes et les élévations, par exemple quant à la présence ou à l'absence de socle, quant à la pente du toit, quant à la dimension et à la forme des ouvertures, quant aux espaces ouverts et fermés, quant au haut et au bas, informent sur le contexte de l'architecture, même sans qu'une connaissance préalable du lieu n'intervienne. Ces choix, menant à des solutions architecturales variées, sont l'expression d'un 'langage' architectural, d'une manière de 'parler' l'architecture. Faut-il préciser que « cette manière de parler » est celle de l'architecte. Est-elle comprise par l'habitant ? Mieux encore, l'architecte et l'habitant parle-t-ils le même langage ?

Pour la sociologue et anthropologue Marion Segaud, (2008, p.34) « l'architecture est un phénomène social ». Pinson (2002, p.83), un autre sociologue, voit que « la conception du logement concerne l'activité réfléchie de l'acteur qui crée l'artefact mettant à disposition de l'homme le lieu de sa protection et de son confort ». Dans cette définition, la conception (architecturale), est entendu comme activité cognitive ; il s'agit d'un travail intellectuel, avec des instruments conceptuels et méthodologiques spécifiques à la création et à l'exécution

(Huet, 1994). Se pose alors la question « du passage, de la transformation de l'idée à la forme, du savoir à l'action » (Segaud ; 2008, p.34), ou plus généralement de l'articulation de l'architectural au social. Cette question est fondamentale pour l'habitat, Henri Raymond en a fait le tour dans son ouvrage majeur *l'Architecture les aventures spatiales de la raison*¹³ où il a tenté de conceptualiser « la relation entre fabrication et usage de l'architecture ».

Dans une recherche antérieure qu'il avait menée avec Marion Segaud, la nécessité de définir l'espace architectural s'est imposé de fait, et les deux auteurs la formulèrent ainsi : « On appelle *espace architectural* un espace de représentation de la réalité du domaine bâti, les moyens (graphiques et autres) qu'elle utilise et les idées qui les accompagne, la symbolisation qui peut s'y joindre.»¹⁴

Selon Segaud (2008, p.35) « Cet outil que l'architecte apprend à construire pendant son cursus pédagogique et qu'il manipule pendant toute sa vie professionnelle, a des conséquences sur le produit construit lui-même; il est historiquement daté (Renaissance), il s'appuie sur des outils mathématiques et géométriques. Très généralement utilisées aujourd'hui par les concepteurs d'espaces, ces techniques participent à l'homogénéisation de l'espace [...] ».

En développant plus encore le concept d'*espace architectural*, Segaud (2008, p.35) rappelle qu'il s'agit d'un « construit » occidental, et de fait il n'est pas universel. Pour en faire usage, il faut en connaître les règles et les codes « si toutes les sociétés peuvent représenter leur espace [en dessinant], toutes ne connaissent pas les règles et les codes de cet *espace de représentation*. Il est issu d'une pensée mathématique et « permet, grâce à un cadre métré (l'échelle), de représenter, à n'importe quelle échelle, n'importe quel objet (bâtiment, ville, quartier, logement, etc.) ». Ceci fait de lui un outil « difficile à maîtriser, il demande une compétence intellectuelle qui est le fruit d'années d'inculcation ». Enfin, et c'est le plus important, Segaud considère que le concept d'espace architectural est « loin d'être un outil purement technique, il a une signification sociale: [notamment] dans l'impact qu'il a sur l'espace concret ».

L'outil de l'architecte -l'espace architectural- n'est donc pas neutre, il a une signification social qui se manifeste dans le cadre bâti. C'est en transposant ce constat, apparemment anodin, au niveau de l'architecture de l'habitat, qu'on se rend compte de sa portée réelle et de ses implications dans la production du logement. L'espace architectural est au cœur du processus de conception et c'est lui qui doit assurer l'interface entre le social et le spatial. Les architectes mesurent-ils l'importance du rôle qu'ils peuvent jouer dans la production d'un cadre bâti véritablement habitables avec toute la dimension existentielle que véhicule le fait d'*habiter*? Tiennent-ils compte au moment de la conception des différentes manières d'habiter de ceux pour lesquels ils produisent des logements?

Il ne fait pas de doute que pour offrir un cadre de vie qui soit « un habiter », et un logement qui devienne « un chez-soi », l'acte d'architecture doit se fonder sur une démarche dont le point de départ sera la recherche d'une correspondance entre « l'engendrement des pratiques et leurs cristallisations dans les dispositifs ». Formulé autrement, disons que « dispositifs

¹³ Henri Raymond, *l'Architecture les aventures spatiales de la raison*, Paris, Centre G. Pompidou, 1984.

¹⁴ Henri Raymond et Marion Segaud, *Un espace architectural, Le Corbusier*, Bruxelles, Cahiers du Centre d'études architecturales, n° 11, 1971. Cité in Segaud (2008, p.34).

spatiaux et pratiques sociales» doivent entrer en correspondance, dans une réciprocité de perspective qui préside au va-et-vient entre les uns et les autres. Si ce rapport a un aspect d'évidence (qui est l'aspect fonctionnel), sa concrétisation dans les programmes et les projets d'habitat n'est pas encore chose acquise.

1.6.2. Type et modèle culturels : la médiation entre l'espace architectural et l'habiter

Certains ont vu dans les concepts de type et de modèles culturels un moyen possible pouvant assurer l'articulation du social au spatial. Cela remonte aux années 1970, où un élan de recherche amorcé par les sociologues et relayé par la suite par des architectes, institua une approche anthropologique et historique de l'habitat marquant ainsi un tournant décisif dans la pensée et la recherche sur l'habitat et l'espace domestique.

Cette approche, axée sur les « pratiques habitantes » et leurs cristallisations dans l'espace, se fondait sur le substrat culturel. Son intérêt majeur est qu'« elle permettait de dépasser une approche fonctionnaliste du logement (une fenêtre répond au besoin d'aération, d'éclairage, de vue) qui réduisait le logement à un nombre de mètres carrés, de mètres cubes, etc., en proposant une dimension sociale et symbolique (une fenêtre n'est pas uniquement une ouverture dans une paroi mais un système qui doit permettre une relation entre intérieur et extérieur - le soi et les autres- autoriser des pratiques d'appropriation et de représentation, etc.) » (Segaud ; 2008, p. 88-89).

Cela conduit à l'élaboration de la notion de « modèles culturels ». Selon Raymond (1977) les pratiques habitantes qu'il appelle « manières de faire » font référence à des modèles qui préforment les pratiques de tout un chacun dans une société ; ce sont ces modèles qu'on appelle « culturels » ou « sociaux » suivant qu'on les rapproche d'une culture ou d'une nation. Les « manières de faire » de Raymond englobent « toutes les relations sociales », y compris les pratiques quotidiennes de l'habitat, et s'effectuant « suivant certaines formes ».

Pour Duclos (1977, p.3) « la notion de modèle culturel se présente modestement comme un outil spécifique et neutre que le sociologue met à la disposition de l'architecte afin que ce dernier puisse mieux juger de la conformité de l'habitat qu'il crée aux pratiques réelles des gens qui ne se contentent pas de l'occuper, mais d'y vivre, en tant que Français ou Japonais jeunes ou vieux, [...]. Naturellement, comme l'architecte ne construit pas pour des catégories très étroites, ni pour des périodes courtes, il s'agit de découvrir le *plus petit dénominateur commun* à l'ensemble des personnes susceptibles d'habiter aujourd'hui ou demain dans un logement donné. *C'est le modèle culturel* ».

Le modèle culturel est donc un concept opératoire, sa capacité d'articuler les dispositifs spatiaux et les pratiques sociales résulte de sa nature même, il s'agit en effet, « d'un enchaînement potentiel d'actes qui suppose, pour se réaliser, un espace qualifié d'une certaine manière, accompagnant topologiquement le déroulement de ces actes, les appuyant physiquement et symboliquement. Pour chaque genre de pratiques (recevoir des ou un ami, faire la cuisine, [...]), il existe un stock de "modèles" que l'on connaît (compétence), [...] qui restent à la disposition commune d'un ensemble de personnes partageant [une] même "culture" pratique ».

A la différence des modèles culturels qui relèvent des manières d'habiter et des pratiques sociales, le type (culturel), lui, possède une existence matérielle. Raymond le distingue cependant du type (architectural) qui relève de la représentation graphique du fait qu'il résulte d'un ensemble de modèles culturels.

Devilleers, (1979, p.18) le définit ainsi : « Le type, cette abstraction de propriétés spatiales communes à une classe d'édifices est une *structure de correspondance* entre un espace projeté ou construit et les valeurs différentielles que lui attribue le groupe social auquel il est destiné [...], il permet de classer et de nommer les édifices; il est un élément signifiant de la lecture de l'espace de la ville, comme il est signifiant d'un ensemble de pratiques reconnues par les membres du corps social ».

Pour Segaud (2008, p.36) « le type culturel peut prendre différentes formes construites mais il résulte d'une compétence des utilisateurs qui organisent leur espace selon leurs modèles culturels et leurs représentations mentales ».

Quant à Huet (1977, p.34), il voit pour sa part que le type est « avant tout un produit social étroitement lié aux rapports de production dont il est issu. C'est le lieu par excellence où s'élaborent les articulations entre les structures et les différents niveaux culturels et idéologiques. Sa fonction la plus importante dans l'urbain est de désigner, parfois obscurément mais la plupart du temps très clairement, le système des rapports sociaux à un moment historique donné ». Huet voit, également, que le type fonctionne à 3 niveaux dialectiquement imbriqués pour former une structure.

Le premier niveau concerne l'usage et les pratiques « au premier niveau nous trouvons inscrit dans l'espace du "type", non pas les modèles culturels, mais l'ensemble des relations spatio-symboliques qui en découlent sous la forme d'une typologie distributive des lieux de pratique ».

Au deuxième niveau le type acquière une consistance physique, c'est un objet bâti. « A un deuxième niveau le "type" s'inscrit très exactement dans les rapports de production dans la mesure où sa forme "constructive" est étroitement liée au développement des forces productives et à la division technique du travail ».

Le troisième niveau est celui du type architectural : « A un troisième niveau le type intéresse l'architecture ou plutôt une science de l'espace architectural qui ne serait pas l'apanage des seuls architectes, qui renverrait aux structures formelles de l'espace d'une société à un moment donné et dont "l'espace" des architectes ne serait qu'une manifestation savante. Il se produit un mouvement de va-et-vient entre architecture savante et construction, entre la discipline et une utilisation spontanée et plus ou moins consciente des codes architecturaux par d'autres que des architectes », mais l'ensemble de ces manifestations forme un corpus qu'on pourrait définir comme "l'espace architectural" d'une époque donnée ».

1.6.3. L'architecture domestique n'est pas l'apanage des seuls architectes

L'habitant participe-t-il à la production de son cadre de vie ?

Pinson (2002, p.82), en retraçant l'évolution de la production de l'habitat rappelle indirectement que l'architecture domestique n'est pas une invention de l'architecte -ou disant du spécialiste- et elle ne lui est pas non plus exclusive. Au contraire, « la conception du logement est passée de l'autoconception de son habitant à une élaboration complexe, tant par les ressources auxquelles elle fait appel, les savoirs et les techniques qu'elle utilise que les coopérations de compétences qu'elle implique ».

Durant ce processus, « l'homme a toujours dû engager une activité réflexive, pré-empirique, pour se soumettre des éléments extraits de la nature et les plier à ses attentes d'habitat. Cette activité de conception, d'abord immédiate pour construire une cabane est devenue une activité complexe dans nos sociétés actuelles, mobilisant alors des compétences expertes ». Il ajoute que, « La conception savante du logement appartient d'abord à l'architecte, mais la multiplication des exigences qui sont attendues du logement par les habitants d'aujourd'hui l'a conduit à s'associer de nombreux autres savoirs, plus spécialisés, dans différents domaines, pour satisfaire différents aspects de son confort ».

Ainsi, quand il s'agit d'architecture domestique, l'habitant est à coup sur un acteur impliqué dans le processus de production de son logement, ce qui répond à la question énoncée plus haut. Cependant, à la différence de l'architecte dont le rôle est défini et même institué, celui de l'habitant est à nuancer, notamment, à cause de deux facteurs. Le premier est lié au moment de l'entrée en scène de l'habitant dans le processus de réalisation de son logement ; il peut, en effet, intervenir en amont, en aval ou en cours de ce processus. Le deuxième facteur est en relation avec la manière dont il participe dans l'acte de production de son logement ; à ce titre, l'habitant peut être autoconcepteur (et éventuellement autoconstructeur), habitant actif ou simplement aménageur.

1.6.3.1. L'habitant aménageur

L'habitant de l'espace domestique est certainement un acteur impliqué dans l'aménagement de celui-ci: cet aménagement relève de l'appropriation, et plus précisément, il est de l'ordre du marquage. Selon (Vassart ; 2006, p.13) « Le marquage doit s'entendre comme la manière de signer un espace par des inscriptions ou des objets évoquant ainsi une identification psychologique de l'individu à son territoire [...]. Le marquage a pour fonction la prise de possession matérielle ou psychologique d'un espace et par là même la définition d'une place ».

L'habitant aménageur (le terme est emprunté à Staszak ; 2001, p.353) fait directement appel à des valeurs, des savoirs et des comportements qui ont trait à l'espace domestique et à des manières personnelles d'habiter. « Chacun va faire son bricolage imaginaire de l'espace et l'investir selon ses propres aspirations afin de lui donner sa tonalité affective propre » (Vassart (2006, p.12). Le travail d'appropriation qui est mis à l'œuvre transforme l'espace en support de l'expression des émotions et du vécu de l'occupant. C'est un marquage et une recherche d'identité constante.

La manière dont les objets sont agencés et constituent les décors correspond à un ordre, un alignement particulier. Le joyeux désordre ou l'ordre austère renferment une logique pour celui qui l'a créé. Chaque objet y a et conserve une existence, une valeur, une place précise, constituant un ensemble faisant sens pour la personne. La distribution et la localisation des meubles et des objets vont structurer l'espace du logement selon un code propre à ses occupants. Code qui dicte les règles de perméabilité des différentes aires du logement, assigne certaines zones plus particulièrement à certains membres, en interdit l'accès à d'autres...

Mais encore, l'appropriation matérielle ne se limite pas seulement à l'acquisition et à la disposition d'objets, de meubles. Nicole Haumont (1982-1986) conçoit l'aménagement d'un lieu comme le produit de normes culturelles et sociales personnalisées qui s'insèrent dans le cadre spatial pour déterminer le style de vie en ce lieu ainsi que les relations interpersonnelles et familiales qui s'y tiennent. Les transformations et les aménagements intérieurs sont déterminés par les caractéristiques spatiales (formes, volumes, disposition...), qui laissent plus ou moins de liberté à l'habitant pour modeler l'espace selon ses propres critères, selon l'idée qu'il se fait de la vie de famille ou d'un espace privé. Ces pratiques de réaménagement vont différer selon les individus dans la mesure où le sens qui est accordé à l'espace varie en fonction du niveau social des individus, de leur âge, de leurs besoins, de la particularité de leur itinéraire (naissance, divorce...), etc. L'habitant est porteur des normes et valeurs acquises au cours de sa socialisation et, en même temps, il agit par certaines conduites appropriées et actualisées, afin de se situer par rapport à son environnement, de le structurer et de s'y imposer.

Ainsi, l'habitant aménageur agit sur son espace, ceci à la différence du citoyen dans sa ville et son quartier, qui n'a pas une réelle maîtrise de l'espace urbain : « en tant qu'individu, mon action sur l'espace de mon quartier ou de ma ville est très réduite; cet espace résulte de l'agrégation de comportements individuels dont les résultats se fossilisent dans le temps et l'espace. En revanche, j'ai une plus grande maîtrise de mon espace domestique. Je peux élever ou abattre des cloisons, décider de l'affectation fonctionnelle ou personnelle des pièces, décorer selon mon goût, placer les meubles selon mes idées, etc. » (Staszak ; 2001, p.352).

Le fait d'habiter un logement fait de son occupant un acteur conscient, responsable de son lieu de vie, et libre d'en disposer à sa manière et selon ses choix. Mais cette liberté n'est tout de même pas absolue, elle admet des restrictions pour deux types de raison. D'une part, hors du cadre de l'autoconception ou de l'autoconstruction, l'habitant est en partie tributaire des options de l'architecte. Quand il occupe sa maison, celle-ci est déjà construite, certes, il attribue une fonction aux pièces, décide de la place des meubles, choisit la décoration...mais, il ne peut décider du type de l'organisation spatiale, ni de l'emplacement et de la taille des fenêtres, il ne peut pas changer le matériau de construction ou surélever des plafonds ou encore abattre les murs porteurs.

D'autre part, les choix en apparence personnels de l'habitant, sont en réalité soumis aux règles d'usage et de comportement et ne sont pas indépendants de normes ou de valeurs, partagées par tous les individus d'une même société au sein d'une même culture. Il s'agit du dicta des manières d'habiter (l'habitus) que l'habitant respecte plus ou moins consciemment et volontairement. « Par exemple, les normes, juridiques, morales, esthétiques, sociales de ma société en matière d'intimité et de pudeur peuvent m'imposer de mettre des rideaux opaques

aux fenêtres [...] » (Staszak ; 2001, p.352). À son tour, la culture d'appartenance qui imprègne l'usage quotidien des lieux influence le choix de l'habitant vers un certain type d'aménagement et d'ameublement. Quoi qu'il en soit, et sans refuser toute détermination sociologique, les choix d'aménagement de l'espace domestique sont bien ceux de ses occupants, et leurs décisions personnelles se traduisent directement dans le marquage de cet espace.

1.6.3.2. L'habitant actif : la notion de compétence « constructive »

Quand il s'agit de sa maison, l'habitant n'hésite pas à s'improviser architecte. Il n'est d'ailleurs pas totalement profane en la matière puisqu'il dispose de valeurs, de pratiques, qui lui permettent non seulement de gérer l'espace domestique, -comme pour le cas de l'habitant aménageur-, mais aussi de le transformer physiquement, en vue de le reformuler. Cette reformulation ou encore cette personnalisation¹⁵ de l'espace se surimpose, le cas échéant, à la conception de l'architecte. Le savoir habiter de l'habitant peut s'appuyer sur celui de l'architecte, mais il peut aussi l'ignorer ou le nier.

Jacques Julien (2007) voit dans cette forme d'appropriation une recrudescence de l'instinct de l'habitant bâtisseur « l'homme ne renonce pas à participer à son aménagement, si tenace en nous, est le besoin de sécréter notre demeure. Tout occupant résiste mal à cette pulsion bâtisseuse et l'instinct du bricolage s'affirme avec force ». Il évoque l'expérience de Pessac, et rappelle, à propos des habitations construites en 1926 par Le Corbusier : « 40 ans plus tard, sans qu'aucune des maisons ait été démolie, à l'image cubiste fonctionnaliste du Corbusier, les habitants ont ajouté leur propre image. Le Corbusier déclara lui même « Vous savez, c'est toujours la vie qui a raison, l'architecte qui a tort ». Il est vrai que quel que soit le bâtiment, et son passé, c'est aux yeux du nouvel occupant, une coquille vide et passive, une possibilité de maison, qui reste à construire.

Ainsi, l'habitant fait preuve d'une compétence constructive. À l'origine, le concept de *compétence* appartient à la sphère linguistique. Déplacée, par la suite, au domaine de l'habitat par Henri Raymond, la *compétence* désigne l'aptitude de l'individu, à la fois, à énoncer verbalement l'espace, à le représenter graphiquement, à y exercer des actions, bref à le produire. Certes, Raymond situe la compétence plus au niveau langagier qu'au niveau pratique. Mais, comme le signale Pinson (1993, p.172) « l'expression de l'habitant sur ses pratiques du logement contient une compétence par le fait-même qu'elle est révélation des rapports entre les usages et l'espace, et, qu'à ce titre, elle doit être entendue par l'architecte (d'une manière directe ou indirecte) et intégrée à l'élaboration de l'espace comme donnée du projet, comme matériau immatériel pour constituer l'espace ».

Balandier l'appelle « imaginaire constructeur » ; et pour cet auteur, une telle *compétence* est partagée mais elle ne signifie pas la même chose selon qu'elle appartient au concepteur ou à l'utilisateur. Elle organise la lisibilité de l'espace. Elle est un outil conceptuel qui permet lui aussi d'effectuer le va-et-vient entre le social et le spatial, puisque l'habitant puise les fondements de sa compétence dans les schémas culturels à sa disposition (Segaud, 2008).

¹⁵ La *personnalisation* quant à elle met l'accent sur l'identité personnelle qui va se refléter à travers diverses modifications ou transformations de l'espace par l'individu (Vassart, 2006).

Pour Raymond la « compétence habitante », par les pratiques qu'elle induit, s'appuie sur un « soubassement conventionnel » ; ainsi, « pour mettre des fleurs devant sa maison, il faut à la fois une maison et un jardin devant » (Stébé; 2001, p. 202). Il faut préciser également que la compétence de l'habitant est prédéterminée par l'environnement dans lequel celui-ci évolue, notamment, le substrat culturel par rapport auquel l'habitant puise ses références. Enfin, il faut admettre et percevoir les limites de la compétence qui restent circonscrites aux conventions¹⁶ sociales.

Ayant dessiné les contours assez vagues de la compétence de l'habitant ; il faut ajouter que son domaine varie en fonction des situations réglementaires et urbanistiques en vigueur: celles-ci peuvent restreindre le champ de compétence de l'habitant, c'est le cas des pays occidentaux (les pays du Nord) où, comme le reproche Pinson (1992, p.28) « la censure réglementaire si fortement développée et consentie de force ou de gré » tend à réprimer la compétence de l'habitant, la réduisant à « une capacité langagière de [celui-ci] vis-à-vis de son logement [...]. Si quelque chose lui fait défaut dans son logement (balcon, entrée, etc.), il le note, ou bien en tant qu'absence, ou bien en désignant un espace qui sert de remplacement» (Raymond; 1984, p.178-179). Est-ce pour autant que la compétence langagière fonde réellement une compétence pratique?

Cette question ne se pose pas pour la plupart des pays du tiers monde (les pays du Sud), où prévaut un certain relâchement du contrôle institutionnel. Dans ces contextes là, la compétence habitante est pratique ; elle s'exprime pleinement sous forme d'autoconstruction, et même si celle-ci est souvent partielle induisant des transformations internes ou se limitant au traitement de la façade, il n'en demeure pas moins que cette compétence met précisément en œuvre les espaces qui correspondent aux pratiques et aux manières de vivre ainsi que les marquages symboliques qui traduisent la valeur que les habitants donnent à leur maison. Ce concept s'articule, de fait, à celui d'appropriation et le prolonge (Pinson, 1993).

La compétence « constructive » de l'habitant trouve un champ d'expression très large dans les logements acquis, voire même construits dans certains cas. Les efforts de *personnalisation* déployés par les habitants moyennant des pratiques constructives constituent, alors, une indication riche d'enseignement sur les diverses stratégies adoptées pour faire coïncider un cadre physique jugé inapproprié par ses occupants à l'image qu'ils se font de la maison.

Si l'appropriation peut apparaître dans l'usage à travers de simples transformations fonctionnelles qui n'ont sur la matérialité du bâti qu'une influence limitée, elle peut, à l'opposé, se réaliser par des transformations matérielles et concrètes plus ou moins importantes et qui marquent l'espace de manière permanente. Navez-Bouchanine (1995, p.299) appelle ces transformations « modelages », elle qualifie les premières de « très instructives », mais elle considère que se sont les deuxièmes « qui retiennent le plus l'attention car elles témoignent d'une volonté plus explicite de modelage de l'espace ».

¹⁶ L'ensemble des modèles culturels forme système et donne lieu à des *conventions* qui définissent un accord officiel, c'est-à-dire reconnu par tous, à l'intérieur d'une organisation sociale. Les modèles s'articulent sur des conventions qui organisent les pratiques (Segaud ; 2008, p.37).

Navez-Bouchanine, distingue entre plusieurs types de modelages possibles qui peuvent aller de la transformation ponctuelle du logement à l'autoproduction induisant l'autoconception ou même l'autoconstruction.

Le modelage par transformation ponctuelle peut intervenir par réaction des usagers par rapport à un logement ou un modèle de logement qui leur est proposé ou imposé. Il s'agit de transformations physiques qui interviennent soit après que les habitants aient fait l'expérience concrète de la vie quotidienne dans ces logements, soit *a priori*, avant même d'y avoir vécu. Les transformations les plus courantes telles que répertoriées par Navez-Bouchanine, concernent l'abattement ou au contraire l'élévation de murs, les modifications de la localisation et/ou de l'équipement des installations sanitaires, la suppression, modification ou création d'espaces de rangement, la couverture ou fermeture des parties ouvertes ou découvertes, la modification de la localisation, de la forme et/ou des matériaux des ouvertures (portes, fenêtres...), l'ouverture d'un accès à la terrasse. Des transformations plus légères se rencontrent également lorsque les premières sont impossibles, difficiles, ou trop coûteuses: division d'un espace en sous-espaces et/ou condamnation des ouvertures par de simples rideaux, voire par le mobilier, obstructions visuelles diverses.

Le modelage peut également se faire par « inférence » ou encore concertation « quand les habitants ont une possibilité d'intervenir dans la conception du logement ». En théorie, comme le souligne Navez-Bouchanine « cette inférence est largement possible dans l'habitat individuel surtout (lotissements économiques, villas, habitat clandestin, bidonvilles...) ». L'habitant se fait alors autoconcepteur de sa maison.

1.6.3.3. De l'habitant autoconcepteur vers la conception concertée

Si dans les pays du Nord, la production de logement relève de la « conception savante » et, par conséquent, est d'abord l'affaire de l'architecte (Pinson, 2002), les choses sont plus complexes dans les pays du Sud où le cadre bâti résidentiel est majoritairement autoproduit. L'autoconstruction est historiquement le mode de production immobilier le plus répandu dans le monde, au point que les termes d'autoconstruction et d'architecture populaire sont souvent perçus comme étant équivalents.

De nos jours encore, l'autoconstruction reste le mode de production le plus largement représenté (Leibbrandt, 1990). D'après le "Rapport Habitat" des Nations Unies, cite par Berretta (1987), la proportion d'habitations autoconstruites est estimée à 90% en Asie et en Afrique (si l'on excepte les pays riches comme le Japon et l'Afrique du Sud), et à 60% en Amérique latine. Dans l'habitat populaire vernaculaire le logement n'était pas seulement réalisé par l'habitant autoconstructeur, celui-ci en est également le maître d'œuvre. C'est lui qui pense et organise l'espace et l'architecture de sa future maison (Lefebvre, 1966). Qu'en est-t-il aujourd'hui ?

Dans les pays du Maghreb dont l'Algérie, l'autoconstruction a connu un net recul depuis l'accès à l'indépendance et l'implication des pouvoirs publics dans la production de l'habitat de masse. Cependant, dans ces pays, l'habitant continue à faire un large usage de sa compétence pratique, d'autant plus que celle-ci est toujours vivace et que « la fibre rurale autoconstructrice n'a pas été réprimée par la censure réglementaire si fortement développée et consentie de force ou de gré dans notre pays » (Pinson ; 1992, p.28). Quand il dit « notre

pays », Pinson se réfère à la France, mais son constat est valable pour l'ensemble des pays du Nord, où un important arsenal juridique et réglementaire préside à la gestion de l'urbain et à la production du cadre bâti.

Certes, le contrôle administratif et technique dans les pays du Maghreb est une pratique de plus en plus renforcée, le permis de construire est plus que jamais de rigueur, la population commence même à reconnaître le statut et le rôle de l'architecte dans la production du cadre bâti résidentiel et opte pour la conception concertée, mais jusqu'à quel point ce cadre technique destiné à réglementer et à contrôler la production de l'habitat est-il opérationnel ? Malheureusement –ou peut-être faut-il dire heureusement- pour les nombreux chercheurs qui se sont intéressés à la question (Pinson, Navez-Bouchanine, ...) la situation sur le terrain n'est pas à la faveur d'une maîtrise totale de la production bâtie par les pouvoirs publics. L'instauration de normes et le respect de la réglementation architecturale et urbaine sont bel et bien établis mais les stratégies résidentielles sont souvent allées à leur rencontre et les pratiques constructives n'ont pas manqué à les détourner.

Depuis que le permis de construire est devenu un préalable indispensable à la réalisation de tout œuvre architecturale dont celle à usage d'habitation, l'habitant s'est vu contraint de passer par les services d'un architecte. Dans un premier temps, cette forme de conception de l'espace domestique était plus virtuelle qu'effective. En effet, elle supposait la production d'un plan concerté où l'architecte était sensé traduire graphiquement les exigences et les besoins de son client tout en les ajustant au mieux avec la réglementation.

Or, ce qui se passait en réalité, c'est que la médiation de l'architecte n'était perçue que sous l'angle d'une démarche obligatoire en vue d'obtenir le permis de construire ce "passeport" pour entamer les travaux de réalisation, quitte à transformer plus tard. En même temps, l'architecte établissait en toute liberté les plans de la future maison souvent tout en sachant que ces derniers ne seront pas réalisés. Paradoxalement, ni les instances publiques, ni les services techniques qui les représentaient, ne semblaient trop s'inquiéter de tels débordements. Leur position permissive traduisait souvent une passivité et implicitement une acceptation officieuse; probablement, du fait que le contrôle n'était pas dans ces priorités à cause du contexte de pénurie (Belguidoum et Millet, 1985), mais aussi parce que les outils de contrôle et leur application restaient caducs.

Dans les formes non-réglementaires de production domestique,- les lotissements spontanés-, tout se passait dans la clandestinité. On ne s'inquiétait pas du permis de construire, et il n'était pas question de solliciter les services d'un architecte : le maâlem (maitre-maçon) faisait l'affaire. Du coup, la réalisation de la future maison lui était déléguée, ce qui n'excluait pas pour autant l'inférence des ménages dans la pré-conception de leur maison (Navez-Bouchanine, 1995).

Ici, comme le signale Navez-Bouchanine « l'effet de vitesse est très important pour la réussite du projet, et comme aucune représentation graphique préliminaire de l'espace n'est nécessaire, le m'allelem propose de facto la répétition d'une construction à cour, latérale ou centrale selon la parcelle, qui est un modèle éprouvé et culturellement intégré tant par le m'allelem que par les usagers. Rares parmi ces derniers sont ceux qui contre-proposent une autre manière d'organiser l'espace ». Il faut souligner au passage que la copie de ce qui se fait dans le réglementaire est importante et portée par deux « voies » tout-à-fait différentes, l'une

matérielle – et l’instigateur en est le maâlem qui en plus d’assurer les commandes des particuliers, travaille aussi comme maçon dans les constructions "légales", il est donc en contact avec les nouveaux types d’habitat et tend à les imiter -, l’autre immatérielle – résulte de l’aspiration des habitants des quartiers illicites à un statut et à une reconnaissance urbaine ainsi que la recherche anticipative de légalité ce qui peut les conduire à intégrer un certain nombre de normes et références issues du secteur légal.

Aujourd'hui, dans le contexte urbain magrébin, le permis de construire est plus que jamais de rigueur; tout autopromoteur¹⁷ est tenu de respecter les plans y figurant, le contrôle est plus renforcé (nouveaux textes juridiques, moyens plus importants...). Autant de mesures qui semblent tendre vers une sorte "d'opérationnalité" du plan concerté. Une certaine assimilation du rôle de l'architecte dans ce processus conceptuel est, de plus en plus, perceptible dans l'attitude des bénéficiaires de lots. Ces derniers ne s'adressent plus aux architectes uniquement pour obtenir les documents écrits et graphiques qui leur permettraient de disposer de l'autorisation de construire. Le plus souvent, ils s'en remettent également à eux pour mettre au point les plans de leur future maison, et ces plans sont adoptés et réalisés, dans leur intégralité, puisqu'ils émanent d'une réelle concertation entre l'architecte et le futur utilisateur. Les suggestions de celui-ci sont, ainsi, prises en compte par l'architecte lors du processus conceptuel; les plans proposés résultent alors d'un consensus qui s'établit autour de l'espace domestique lequel exprime à la fois les contraintes administratives (normes, règles...) et la logique conceptuelle des futurs habitants.

La description du processus de conception qui vient d’être faite traduit en quelque sorte la tendance générale du mode de production de l’architecture domestique, mais celle-ci doit, quand même, être nuancée. Dans le règlementaire, la phase de "conception" reste dominée par la nécessaire obtention du permis de construire qui peut s'avérer difficile, les exigences des habitants étant souvent en contradiction avec les règlements en vigueur, notamment en termes de rapport entre espaces couverts et découverts. Mais la certitude de pouvoir ajouter et/ou transformer la construction initiale après obtention du permis de construire est profondément ancrée en tout initiateur de projet de construction; elle rend donc moins impérieuse la nécessité de tout « penser » et projeter a priori. Il faut ajouter à cela que la lecture du plan d'architecture, sa projection dans la réalité et enfin le langage utilisé par l'architecte, restent peu accessibles à la majorité des usagers. Ce phénomène peut encore s'accroître par la nouveauté de certains dispositifs spatiaux sur lesquels les usagers n'ont que des références et aucune expérience vécue. L'ensemble des faits évoqués ci-dessus tendrait donc à montrer qu'il existe un certain nombre de problèmes d'ajustement entre modèles de référence - des concepteurs mais donc aussi, dans certains cas, des usagers - et habitat vécu, problèmes qui ne débouchent pourtant pas sur ce qu'on pourrait appeler une "crise de l'habiter" en raison de l'importance des pratiques de modelage et de transformation de l'espace bâti.

¹⁷ Le terme est emprunté à Pinson (1992; p.159) qui parle d'« autopromotion » pour qualifier le mode de production de logement dans les lotissements au Maroc. Il voit, en effet, que la définition administrative marocaine d'« autoconstruction » pour l'habitat de lotissement « est en réalité largement impropre pour qualifier le mode d'édification des immeubles. On peut au plus parler d'autogestion par le propriétaire du processus de réalisation. Dans tous les cas observés, le propriétaire n'est ni le concepteur ni le réalisateur de son logement. [...] S'il y a quelquefois autoconstruction, cela ne concernera que 'des aménagements mineurs dans l'habitation ».

1.6.4. Les assises conceptuelles de l'architecture domestique

Quand l'architecture domestique relève d'une activité cognitive réfléchie, la conception du logement devient savante et elle est forcément l'œuvre d'un architecte. Ceci n'a pas toujours été le cas, « la conception savante du logement n'a touché la totalité de la société qu'à partir d'une période récente de l'Histoire » (Pinson ; 2002, p.83). Qu'est ce qui a provoqué ce changement dans le mode de production du logement ?

Selon Frey (2002, p.189) « la maison, [...] fut longtemps et est encore largement construite selon des traditions constructives vernaculaires et confiées aux bons soins de tâcherons ou de corporations de constructeurs ». La production du cadre bâti résidentiel n'est devenue savante qu'à partir du moment où « des plans à l'échelle dans un espace euclidien » ont été « inventés » pour décrire géométriquement l'espace et le représenter graphiquement. Dès lors « [la maison] est devenue un des objets d'une pratique architecturale relevant d'une culture plus ou moins savante ».

La conception savante use principalement de documents graphiques (plans architecturaux) qui sont le vocabulaire propre à l'architecte. Ainsi, « à la vue en *plan* correspond une image de la *distribution* (à dominante fonctionnelle) et à l'*élévation* correspond la ou les *façades* (renvoyant plutôt à l'esthétique), la vue latérale correspondant à un *pignon*. Les *coupes* donnent quant à elles des informations sur les techniques de construction et sont habituellement considérées comme plus difficiles à lire pour un néophyte » (Frey ; 2002, p.189). L'architecte utilise également d'autres moyens de représentation comme la maquette, des vues en *perspectives* axonométriques, cavalières ou isométriques, ou encore des photos virtuelles renvoyant chacune à des aspects particuliers de l'organisation intérieure.

1.6.4.1. Le plan et son organisation

Le plan est, à n'en pas douter, la base de la conception architecturale, et de celle du logement en particulier, bien que l'architecture ne s'y réduise pas. C'est en effet à partir du plan que se discute ce qui est en jeu dans la conception du logement: la définition et la distribution des lieux qui vont permettre à l'entité familiale et à ses membres de déployer une vie domestique. « Sont engagés dans le plan des surfaces et des interfaces, des affectations de places qui autoriseront ou non l'évolution des corps physiques de personnes entretenant par ailleurs des relations sociales diverses, de différents niveaux d'intimité » (Pinson ; 2002, p.83).

Dans son "Système logique de l'architecture", Norberg-Schulz (1979, p.156) fixe les règles à suivre pour décrire la forme d'une totalité architecturale : « La description formelle est, par définition, indépendante des dimensions pragmatiques et sémantiques », elle consiste à indiquer les *éléments* et les *relations*. Les relations sont « une façon systématique de distribuer les éléments ». Quand il s'agit d'espace, elles sont nécessairement « spatiales », elles peuvent, alos, être *topologiques* (proximité, fermeture, interpénétration, fusion, division,...etc.) ou *euclidiennes* (géométriques en tant qu'organisations d'éléments par rapport à un *point*, à une *ligne*, ou à un *système de coordonnées*).

Les relations organisent les plans c'est-à-dire qu'elles rassemblent les différentes parties –les espaces- de manière à ce qu'elles se constituent « en une forme globale relativement simple et compacte ». La recherche de régularité de la structure et du système de distribution donnant

accès aux différents espaces caractérise toute disposition architecturale rationnelle. Les modes d'organisation les plus courants sont :

- *L'organisation linéaire* : elle est peut-être la forme de groupement d'espaces la plus fréquente et la plus élémentaire; elle implique un système de distribution linéaire : le couloir, le corridor.
- *L'organisation centrale* introduit un maximum de compacité et implique une hiérarchie. L'espace central est dominant et il distribue les espaces secondaires qui l'entourent.
- *L'organisation radiale* ou en *peigne* est une forme de combinaison entre la centralité et la linéarité dans le sens où plusieurs séries d'espaces en ligne rayonnent depuis un centre ou une épine dorsale. Celui-ci prend alors une place hiérarchique exceptionnelle. Il devient en quelque sorte «l'origine» du tout. C'est une forme d'organisation peu commune et assez difficile à traiter, notamment à cause des problèmes d'orientation qu'elle suscite et des espaces souvent «résiduels» qu'elle laisse entre les ailes.
- *L'organisation en damier* rassemble les pièces ou des ensembles de pièces dans une grille (orthogonale par exemple).Ce principe s'applique particulièrement à des ensembles de grande dimension. La grille n'est pas apte à rassembler des pièces individuelles. Elle offre des champs limités dont l'organisation et la destination intérieures restent ouvertes à d'autres interprétations spatiales.
- *L'organisation en ruche* rassemble des pièces par la proximité. Elle est topologique, c'est à dire indépendante de la forme et de la dimension. Elle suggère une croissance additive au «hasard», plutôt qu'une conception volontaire d'un établissement humain.
- *Le «plan libre»* est une organisation qui valorise les interpénétrations entre espaces plutôt que leur juxtaposition ou leur alignement en cellules. Il n'est pas l'anarchie ou la négation de l'ordre. Cette technique de composition spatiale du XXe siècle a pris son essor du fait de l'utilisation du béton armé, et le recours à des systèmes porteurs ponctuels, Le Corbusier en est un des applicateurs téméraires. Artisan révolutionnaire d'une nouvelle conception en plan et on coupe, il dissocie la structure et l'enveloppe de l'organisation spatiale. La complexité accrue de cette forme spatiale et des relations entre «pièces» serait désorientant, si elle n'était pas compensée par la maîtrise d'un principe de hiérarchie dans la continuité spatiale.

1.6.4.2. Les pièces et leur distribution

Les modes de distribution se sont développés et ont pris de multiples formes (spontanées ou raisonnées) au cours de la progression des processus de la conception du logement qui a suivi l'évolution des sociétés, de leurs manières d'habiter. Mais, c'est lorsque l'homme a pris conscience des effets possibles de la distribution dans l'espace sur les comportements, qu'une « pensée de la distribution » se concrétisa sous la forme d'une « science » de l'aménagement et de la distribution des espaces. C'est à ce stade, conclut Segaud (2008, p.132) que l'on peut comprendre comment se rencontrent l'espace et les modes de vie puisque la distribution comme science (c'est-à-dire comme pensée) est historiquement datée (XVII e siècle),

sociologiquement attribuée à des spécialistes que sont les architectes, donc bien étudiée. Il y a là, l'existence attestée d'un savoir-faire qui, dans l'habitation, divise et répartit l'espace selon les mœurs, selon le statut de l'habitant ».

La distribution des espaces « consiste à mettre de l'ordre dans l'espace », mais au-delà de cette définition triviale, la notion permet surtout de comprendre la manière dont un ensemble de pratiques et d'usages - élaborés (consciemment ou non) par des individus, des groupes ou des institutions - servent à organiser des espaces entre eux, à les doter de qualités, leur donnant ainsi un certain contenu.

En effet, comme le précise Segaud (2008, p.132) « dans l'ensemble des sociétés, se construisent des relations interactives entre des grands donnés comme la différence entre les sexes, les différences d'attitudes entre les générations ou les classes d'âges, les relations avec autrui (que ce soit son voisin, l'étranger, la famille ou le groupe social - caste, tribu, classe), avec le pouvoir comme avec le sacré. Toutes ces dimensions donnent sens à l'espace et souvent servent à le configurer; elles diffèrent selon les sociétés mais aussi selon les époques ». Bien évidemment, « cela présuppose des opérations de séparation, de compartimentage de l'espace, d'instauration de limites. Faites volontairement, elles s'appelleront "distribution" dans la maison, "aménagement" sur le territoire. Elles peuvent se manifester à différentes échelles: logements, village, ville, territoire ».

En tant que domaine de l'architecture domestique, la distribution des pièces a surtout intéressé les historiens qui en ont fait un objet d'étude dans la seconde moitié du XXe siècle (en France c'est le cas de Monique Eleb 1997 ; Blanchard 1989,...). La notion a alors été utilisée comme outil pour saisir l'articulation des dimensions spatiales et sociales et en tant qu'indicateur de changement social. Et de fait, « l'histoire de la distribution des espaces domestiques montre des évolutions qui peuvent souvent varier selon les pays » (Segaud ; 2008, p.134).

C'est ainsi que Ph. Bonnin (1983), examinant l'évolution de la maison en Margeride, montre que l'apparition de la chambre à coucher ne correspond pas à un besoin d'espace supplémentaire mais plutôt à une nouvelle logique du rapport entre sexes et âges. De son côté, Ch. Moley (1986) étudie l'émergence de la partition du logement au XIXe siècle, c'est-à-dire « les transformations de la distribution et des affectations des espaces et la mise en place de systèmes d'oppositions structurant l'espace de l'habitation, à la fois dans son architecture et dans ses pratiques et représentations, tels intimité familiale/représentation sociale ou activités et lieux principaux/de service».

Hormis les études historiques, les modalités de distribution des pièces constitue une excellente entrée à l'analyse et l'appréhension de l'espace domestique. Sur ce plan, deux pistes de recherche peuvent être investies :

- celle du rapport entre espace en général et société en général, c'est-à-dire l'organisation de l'espace domestique comme mise en scène des modes de vie et des relations sociales; ce qui relève de la thématique de l'habiter;
- celle de la relation entre le constructeur et le client (réel et/ou virtuel) et plus généralement le rapport entre demande, commande et produit architectural

A ce titre, la distribution peut être approchée « à travers des études qui privilégient l'analyse de l'espace domestique par une entrée singulière: un élément architectural, un dispositif comme le hall, le couloir, la cour. Ces éléments sont des espaces intermédiaires, que l'on peut considérer comme autant de seuils ayant des rôles physiques, symboliques, écologiques et sociaux; justifiant par exemple une pensée de la relation entre public et privé » (Segaud ; 2008, p.135).

De la même manière, quand il s'agit de conception savante, les plans architecturaux présentent, explicitement ou non, une hiérarchie des pièces, qui conduit à les placer d'une façon particulière, reconnue comme la meilleure à une époque donnée et qui montre la place symbolique qu'elles tenaient. La position de chaque pièce sur le plan la qualifie donc autant que ses proportions, même si toute pièce est d'abord définie par son affectation à telle ou telle division de l'espace, comme partie d'un ensemble lui-même spécifié. Chaque pièce peut dès lors être étudiée par sa forme, sa taille, sa position, son éclairage et sa liaison avec les autres. C'est cette liaison qui permet un usage spécifique ou non. L'analyse des matériaux graphiques permet de comprendre plus précisément les caractéristiques des modes de vie possibles dans ces espaces, mais aussi les conceptions et les références théoriques des architectes. L'évolution dans le temps des positions de chaque pièce informe, simultanément, sur l'évolution des usages et des mentalités.

Ainsi, il existe une véritable *structure* de l'habiter qui associe les pièces du logement aux individus, selon leur statut, leur genre, leur âge et qui de ce fait se pare de qualités explicites ou virtuelles (propre/sale; privé/public; devant/derrière; masculin/féminin). La distribution permet, le plus souvent d'en rendre compte.

1.6.4.3. Systèmes de distribution et permanence des manières d'habiter

Se peut-il que « l'organisation de l'habitat, la distribution (l'art d'organiser les espaces de l'habitation) rendent compte des valeurs d'une société et des structures des rapports interindividuels », comme le soutient Monique Eleb (2002, p.139). Il semble bien que oui, du moins, si l'on s'en tient à l'avis des innombrables chercheurs qui se sont intéressés au sujet.

La notion de distribution articule explicitement, depuis le XVIIIe siècle, dans la théorie architecturale, spatialité et mode de vie, architecture et culture. « Distribuer l'habitation, c'est la diviser, l'organiser, en tenant compte des usages, mœurs et du statut de l'habitant ce que l'on désigne aujourd'hui sous le terme de mode de vie et qui se lit à travers les divisions en parties (privée/publique/service, jour/nuit), les liaisons les contigüités, les séparations entre pièces » (Eleb et Châtelet ; 1993, p.89).

Dans son étude de l'habitat des classes aisées dès le XVIIIe siècle, Evans, interprète une nouvelle distribution des pièces et l'apparition du couloir, comme un « système de répartition des flux permettant la spécialisation des pièces mais aussi comme système de régulation des relations sociales. Cette nouvelle organisation tranche totalement avec la distribution à la française où chaque pièce s'ouvre sur l'autre, sans fournir aucun obstacle au regard ». Dans l'analyse de l'espace domestique, l'entrée par la distribution permet de faire une liaison entre un état de la société et sa traduction spatiale. « Ici l'explication fait intervenir le changement dans les mentalités et la montée en puissance du sentiment d'intimité à l'intérieur de la vie familiale. La distribution correspond à un nouveau mode de vie, permettant ainsi de séparer

les individus (servants et servis) en leur laissant une certaine autonomie » (Segaud ; 2008, p.136).

Les différentes formes de distribution -partition, hiérarchie entre les pièces, proximité, distance, liaison, contiguïté, etc. - peuvent être analysées du point de vue d'un habitant qui circule dans son lieu de vie et l'utilise en lui donnant un sens symbolique. Ceci, expliquerait le passage, qui s'est opéré au début du XVIIe siècle, « d'une organisation polyfonctionnelle des lieux de la maison à une organisation dissociant les lieux où l'on se tient de ceux que l'on traverse ». Ce passage est « l'indice d'un changement dans les relations au sein du groupe domestique. L'habitant évoluait ainsi de la vie sous le regard de tous à la possibilité de s'isoler, la notion d'individu prenant désormais le pas sur la règle du groupe dans les sociétés urbaines » (Eleb ; 2002, p.142).

Dans son analyse de l'habitat des Hautes-Alpes, Marie-Pascale Malle (1988, p. 64) a visiblement adopté une démarche similaire à celle de Monique Eleb, en étudiant l'architecture des maisons alpines en fonction de « la distribution intérieure [et plus précisément] du système de circulation, c'est-à-dire du fonctionnement de la maison ». Cet auteur considère qu'il ne faut pas se contenter de typologie de plans car « un plan ne suffit pas à comprendre une maison, tout comme une typologie de plans ne permet qu'une approche limitée des modèles architecturaux. Il faut faire intervenir d'autres données comme le trajet réel, l'usage des pièces [...] qui peuvent en modifier le fonctionnement ». Plus que cela, Malle voit dans l'étude des systèmes de circulation « la clé d'un des axes de la recherche sur l'histoire de l'habitat » ; en l'état actuel de la recherche, c'est, vraisemblablement, « le seul élément de permanence des modèles architecturaux du nord des Hautes-Alpes ».

Cette pérennité propre aux systèmes de distribution a, également, retenue l'attention de Pinon (2001, p.298) dans son analyse des maisons ottomanes. En retraçant le processus de modernisation de l'architecture domestique ottomane, il signale que « la modernité passe du champ stylistique à celui typologique, c'est-à-dire qu'il commence à concerner la distribution intérieure, qui ne renvoie plus à l'apparence mais aux usages ». Ainsi, il y a une relation de filiation entre le type architectural, la distribution intérieure et l'usage qui permet de comprendre chaque notion par référence à celle qui lui est supérieure.

Dussart (1993, p.45), de son côté, conçoit « l'organisation de l'espace de l'habitat [...] à la fois [comme] produit et support de pratiques concrètes, elles-mêmes engendrées par les modèles culturels et sociaux de la famille et de la sociabilité. Ces modèles ont une évolution très lente, [...] qui s'inscrit peu à peu dans l'organisation de l'espace de l'habitat à travers des changements qui eux-mêmes excluent les ruptures radicales et les remises en cause globales ».

Ce qu'il faut retenir, par conséquent, c'est que la distribution intérieure a une stabilité très forte du fait, justement, qu'elle est liée aux mentalités, qui évoluent très lentement. « Un règlement peut transformer la façade d'un immeuble, sa hauteur ou son rapport à la rue. Il ne pourra que très rarement imposer un système distributif, lié à la conception de la sociabilité ou des rapports à l'intérieur du groupe familial. C'est dire qu'il faut ici prendre en compte la longue durée, ne pas confondre l'évolution de l'urbain et celle de l'architecture domestique, et dissocier aussi cette dernière des grands événements historiques » (Eleb ; 2002, p.149).

Certes, des principes normatifs existent et ont souvent été définis à différentes périodes pour bien distribuer l'habitation, en accord avec les usages, mais ceux-ci ont trait, exclusivement, à la conception « savante » du logement. Eleb et Châtelet (1993) postulent qu'il existe aujourd'hui une pensée sur la distribution, qui prend en compte les modes de vie, mais ne se structure que très rarement au niveau du discours, et peut se lire sur les plans et autres documents graphiques. « Pour suivre les transformations des modes de vie, les architectes proposent des transformations spatiales ».

Ainsi, suivre les changements dans l'organisation des espaces de l'habitation en postulant que la division en parties ou zones qualifie à la fois le mode de vie et le type de rapports entre les personnes, permet de retracer l'évolution de l'architecture domestique.

1.6.4.4. La quête du confort

L'habitation peut être définie, selon Marcel Mauss¹⁸, comme une « industrie de la protection et du confort » (1947). Elle met l'homme, en premier lieu, à l'abri de diverses agressions vis-à-vis desquelles il éprouve le besoin de se protéger, mais une fois que ce besoin essentiel de la protection se trouve assuré, l'exigence suivante est celle de disposer du confort et du bien être. Et puisqu'il est maintenant admis que « la conception savante du logement appartient d'abord à l'architecte », c'est donc à lui de créer « l'artefact mettant à disposition de l'homme le lieu de sa protection et de son confort » (Pinson ; 2002, p.82).

De ce point de vue « le confort qualifie la qualité qui est attendue de l'enveloppe du logement, comme habitation, comme second habit et comme "troisième peau", pour contrôler les échanges avec l'extérieur, mais aussi pour accompagner les règles formelles et informelles qui organisent l'être ensemble à l'intérieur du logement, et réaliser ainsi les actes complexes de la reproduction domestique » (Pinson ; 2002, p.83).

L'exigence de confort a souvent pour corollaire le bien-être, mais les deux notions sont assez subjectives et difficiles à cerner. Les conditions qui caractérisent un environnement considéré "confortable" ne sont pas définissables dans l'absolu. Le concept de confort ou plus généralement de bien être doit comprendre des paramètres esthétiques et psychologiques tels que la qualité de la lumière, le paysage, la sécurité, le prestige; les aspects culturels sont également à considérer, surtout quand il s'agit des pays en voie de développement où l'évolution des mœurs et des habitudes se fait de manière relativement plus lente que dans les pays occidentaux¹⁹.

Tous ces facteurs restent déterminants pour les choix conceptuels à faire. Il n'est d'ailleurs pas impossible qu'on renonce à un genre de confort pour un autre genre de confort; « ...Entre une habitation spacieuse et parfaite du point de vue énergétique et une habitation petite et humide dans le centre ville, une bonne partie d'entre nous n'hésite pas à choisir la seconde » notent Campajola et al. (1989).

¹⁸ Marcel Mauss (1947) cité in Pinson, D., (2002). *La conception du logement*. Dictionnaire du logement et de l'habitat, (sous la direction de Marion Segaud, Jacques Brun, Jean-Claude Briant), pp. 82-86.

¹⁹ Dans un article consacré à l'étude de la maison en pays islamiques, Abdulac et Pinon (1973) mettent en garde contre le danger de négliger les résistances sociales et psychologiques et plus généralement culturelles qui pourraient induire un refus des solutions climatiques proposées.

En se basant sur un ensemble de recherche et de travaux antérieurs, Levy-Leboyer et Ratiu (1993, p.59) ont établi une hiérarchie des besoins liés au logement. A ce titre, ils distinguent, d'une part, entre « des conditions minimales de confort physique l'abri, chauffage, lumière, et, d'autre part, des conditions de confort définies socialement et liées aux pratiques et aux modèles culturels caractéristiques des différentes catégories sociales ». L'exigence de confort serait, alors, apparue du fait d'une « évolution incessante des besoins en matière d'habitat, conséquence des modalités perpétuellement renouvelées d'assouvissement de ces besoins et des seuils de plus en plus élevés de tolérance aux nuisances liées à la situation d'habitat ». Dans le même registre « les conduites de l'habiter, c'est-à-dire les modalités individuelles de réactions émotionnelles, normatives et comportementales, à la situation d'habitat sont influencées par l'évolution historique des conditions générales de vie [...] ». Ceci a permis « de passer d'une économie de simple subsistance plus ou moins menacée, à une économie où la survie est assurée. La sécurité relative des conditions matérielles qui en découle permet de déplacer, les exigences des habitants au plan de la consommation ».

Sur ce sujet, la recherche menée par Levy-Leboyer et Ratiu (1993) est, à plus d'un titre, instructive : elle confirme la complexité inhérente à la notion de bien-être et les limites de son évaluation, notamment, à cause, des facteurs subjectifs qui conditionnent celle-ci. Dans leur étude les deux chercheurs ont analysé le besoin d'espace dans le logement, -ses déterminants ainsi que la manière dont l'espace du logement est évalué par les habitants- ; à l'issue de leur investigation, ils arrivent à montrer que les jugements portés par les habitants sur leur situation en matière d'espace habitable ne se résument pas strictement à l'espace disponible. L'évaluation que les habitants ont faite de leurs propres logements a mis en exergue leur définition du bien-être. En fait, ils ont fondé leur évaluation du bien-être sur une appréciation globale de leur situation d'habitat, qui englobe dans un tout indissociable le logement et les espaces, plus ou moins étendus, connexes à la résidence principale et perçus par les intéressés comme accessibles à l'appropriation. L'habitation et son entourage forment donc un tout dans lequel l'espace privé du logement joue un rôle prépondérant, et où les éléments du cadre de vie sont nombreux, et de nature très variée.

Les deux auteurs ont également pu constater que l'évaluation du logement ne se résume pas à l'espace habitable et à son agencement, mais qu'elle porte également sur des espaces extérieurs, ainsi que sur les rapports de voisinage. « Les aspects du cadre de vie valorisés par les intéressés eux-mêmes peuvent donc jouer un rôle modulateur par rapport au degré de satisfaction qu'ils éprouvent à l'égard de leur logement, parce que celui-ci ne se réduit pas, à leurs yeux, à son aspect objectif d'espace disponible et structuré ».

Hormis la difficulté inhérente à la définition du confort, Pinson (2002, p.83) désigne, tout de même, quelques moyens susceptibles de s'en approcher. Ces moyens relèvent de la « conception du logement » et devront apporter:

- dans le champ social : une organisation adéquate; un intérêt à accorder aux traitements des volumes intérieurs de l'appartement par la satisfaction des exigences quantitatives et qualitatives qui leurs sont inhérentes ; une articulation de l'immeuble à l'espace public répondant aux pratiques et aux représentations individuelles et collectives du ménage ;

- dans le champ technique : une enveloppe matérielle et des équipements techniques facilitant l’accomplissement corporel des pratiques domestiques, satisfaisant les attentes de protection et de sécurité des individus;
- dans le champ esthétique: un ensemble de qualités en termes de volumes, d’apport de lumière, de matériaux, d’équipements, de finitions, de potentiel d’appropriation, transposant le confort en bien-être.

Certes, la notion de confort se ressent plus à l’intérieur du logement « les habitants sont devenus plus sensibles à cet intérieur au XIX^e siècle », mais la question de l’apparence du logement, son rapport à l’espace public, et donc celle de son *urbanité* « ont retrouvé aujourd’hui une importance incontestable qui exige de l’architecte une plus grande prise en compte de cette dimension dans la conception du logement ».

A l’occasion d’une intervention à un colloque consacré aux rapports entre construction publique et usagers, Henri Raymond (in Stébé; 2001, p. 202) fait état de la position de ces derniers face à l’architecture. Il dit à ce propos « Il me semble pouvoir distinguer trois univers sémantiques où l’usager peut se considérer soit comme son propre architecte, soit comme captif de l’architecture, soit comme spectateur. Au fond, le public de l’architecture est composé de ces trois "ayant vue", à des degrés qui dépendent soit de lui-même en tant qu’acteur social, soit des autres ». Raymond ne manque pas de rappeler, également, que « ces usagers-publics vivent tous les jours l’architecture sur le mode pratique, et l’envisagent — d’un point de vue sémantique — de diverses manières, à partir notamment d’un jugement esthétique ».

Le premier des univers sémantiques mentionnés par Raymond et qu’il juge aussi le plus important, est celui du chez-soi. « Il implique une relation montré-caché et les choix esthétiques. Dans une société riche, ils deviennent de plus en plus importants, qualifiant toujours davantage les usagers vis-à-vis de l’architecture ».

Ainsi, se pose la question de la façade, de l’apparence extérieure ou encore, de la forme urbaine dans laquelle s’inscrit le logement ainsi que le rapport de cette dernière avec l’espace public. « On habite la maison et la ville à la fois » assure Pinson (2002).

1.6.4.5. Les choix esthétiques

La conception du logement a suivi l’évolution des sociétés, de leurs modes de production comme de leurs représentations du monde et d’elles-mêmes. Présentée ainsi, la conception du logement n’est qu’un aspect de la conception de l’architecture, à cette nuance près, que « l’habitation est sans doute un type d’édifice plus dépendant des exigences de son usage que le reste de l’architecture, et donc moins une “œuvre d’art” qu’un objet du quotidien, moins contemplée que vécue » Pinson (2002, p.83). Ce point de vue avancé par Daniel Pinson suggère, que dans la conception du logement, les questions d’esthétique sont secondaires comparées aux besoins de l’usage, et que ce qui prime pour l’habitation, c’est, d’abord, de répondre aux exigences de la vie du groupe domestique; ce qui est vrai. Mais, « pourquoi l’architecture “pratique”, “privée”, “domestique” ne serait-elle pas aussi un spectacle stimulant pour les sens et l’esprit ? » (Eleb et Châtelet ; 1993, p.95). N’est-il pas possible de conjuguer le confortable, le commode à l’esthétique ?

Certes, quand il s'agit d'habitat, il ne faut pas sacrifier l'intérieur à l'extérieur. Mais, il ne faut pas non plus sous-estimer l'importance de l'esthétique de la façade pour l'habitant, et prendre le risque de réduire l'habitation à un espace strictement fonctionnel. Sans aller à faire de l'architecture un spectacle, « le plaisir esthétique et, quelquefois, le plaisir sensuel du corps en mouvement dans l'espace, sont importants pour aimer vivre quotidiennement dans un même lieu. » (Eleb et Châtelet ; 1993, p.95).

Plusieurs auteurs (Raymond, Pinson, Segaud, Frey,...) ont mis en exergue l'existence d'une *esthétique populaire*. Celle-ci précise Frey « n'est pas faite [...] d'une grammaire des styles académiques, mais correspond plus fondamentalement à l'accrochage de significations auquel les usagers procèdent. L'esthétique de l'extérieur de la maison fait appel à une constellation de références exprimant des sensibilités culturelles locales évidentes. De son côté et en évoquant « le traitement décoratif de la façade » dans l'habitat en lotissement au Maroc, Pinson (1992, p.22) estime que celui-ci est « le moyen de rendre évidente cette référence culturelle, en s'efforçant de nier une réalité structurelle contradictoire et sans doute beaucoup plus forte, celle qui dit le retournement de la maison, son extraversion, et la logique de distribution de son plan, inspiré par le modèle de l'appartement occidental, peut participer d'une démarche purement ostentatoire ».

La notion d'esthétique est proche de celle du « goût » ; pour Alexandra Castro (2001, p.329) qui a explorée cette notion d'un point de vue interculturel, dans le cadre de ses travaux sur l'architecture domestique des immigrés portugais, « le goût [serait] un critère de jugement, c'est à dire les manières dont le «sujet» se représente la maison «pour lui », par un ensemble de «codes esthétiques » qui règlent ses pratiques résidentielles au niveau de la production et de l'organisation du logement. Ces pratiques sont le résultat de choix esthétiques, effectués par les habitants en fonction de leur capacité de décision devant un ensemble d'alternatives, de contraintes, et d'aspirations ».

Dans le même registre, Agnès Déboulet (1999, p.16), considère que la « catégorie du beau » est loin d'être perçue « de façon équivalente dans toutes les sociétés et à ses différents niveaux ». Ce faisant, elle adhère au point de vue de Hoggart²⁰ qui voit que le « goût populaire s'exprime [...] par une débauche de détails ornementaux » mais indépendamment de son caractère « chargé » prend du sens aux yeux des individus non en raison d'une « unité de conception ou dans l'harmonie des couleurs, mais dans la minutie du travail qui est à elle-même sa propre fin ».

A partir de ces réflexions, Déboulet, tente de cerner la signification du « beau », pour les « catégories modestes », surtout celles qui auraient été « peu touchées par une confrontation brutale entre cultures », elle voit, à ce propos, que «la beauté [...] est contenue dans un ensemble de qualités parfois d'un autre ordre que purement esthétique. Dit autrement, ce qui fonde l'esthétique non-savante ne semble pas être principalement fait de critères purement formels ».

²⁰ Richard Hoggart, *La culture du pauvre*, Minuit, Paris, 1970. In Déboulet ; 1999, p.16.

Marion Segaud²¹, pour sa part, distingue entre « deux paliers d'une esthétique populaire : le premier, qui est fortement articulé à la pratique, envisage la maison à travers son adéquation à l'usage et s'achève dans ce mouvement par lequel l'objet se fait sujet à travers l'appropriation ; le second, qui résulte du jugement esthétique, traduit, à travers l'expression des "préférences", le rôle que jouent les conventions : " il n'y a pas de jugement esthétique de la maison comme globalité, précise Marion Segaud, qui ne fasse, de quelque manière, référence à un système de conventions qui s'interpose entre la catégorie esthétique et l'objet à estimer ».

L'esthétique populaire serait, donc, « en germe dans les processus d'appropriation » et s'exprimerait à travers tous les dispositifs dont userait l'habitant pour « agrémenter les façades [...] céramique, claustras et autres garde-corps » (Frey ; 1993, p.146). Castro (2001, p.331) adhère à ce point de vue, et considère que tout « individu indépendamment de son origine et de sa trajectoire sociale, possède une compétence particulière pour exprimer ses préférences esthétiques ». Cette compétence se manifeste mieux quand l'habitant est propriétaire de son logement et qu'il possède un savoir-faire dans la construction ; « faire par soi-même assure que l'ouvrage exécuté sera en conformité avec [ses] rêves ».

Selon Castro, la notion d'esthétique n'est pas que « beauté » ; elle admet des nuances et peut se manifester au quotidien : les critères de jugements esthétiques sont utilisés dans la vie de tous les jours pour qualifier les choses et leur conférer des propriétés telles que : (propre / impropre, pur / impur, ranger / déranger...). Pour Leddy²² (1995), il y a trois raisons pour donner à ces propriétés des qualités esthétiques: 1/ elles sont de l'ordre de la perception (façon de s'apercevoir et de voir) ; 2/ elles sont déterminées par la faculté et la sensibilité à se rendre compte du goût (capacité d'attribuer des qualités esthétiques aux choses) ; 3/elles ne sont pas basées sur une règle (il n'y a pas de conditions nécessaires). Comme l'a relevé cet auteur, ces critères utilisés dans la vie quotidienne peuvent paraître trop ordinaires pour qu'on puisse leur reconnaître des qualités esthétiques, cependant, ils sont le début du développement de notions plus complexes, tel que le « beau » ou l'« harmonieux ».

Segaud (2008, p.138), dans le même ordre d'idées, voit que le souci de l'attrait visuel ne se limite pas au traitement de la façade ; il serait, également, présent dans l'entretien et le soin apporté par l'habitant au « devant de la maison ou de l'appartement, celui qui donne sur l'espace public, qui est vu, qui met en relation les habitants avec les autres, passants ou voisins, est considéré comme un espace public, de représentation, à partir duquel on est susceptible d'être jugé moralement et esthétiquement. L'usage est de le rendre propre, fleuri, amène ».

De telles pratiques sont générées par les «norme esthétique-sociale» qui résument pour Henri Raymond, le rapport établi par les habitants entre l'intérieur, qui exprime des relations sociales, et l'extérieur, qui doit « prendre le même visage » et permettre « une lisibilité de ce qui se donne à voir dedans. La façade joue ainsi le rôle contrasté de « marquage esthétique-

²¹ Marion Ségaud, *Esquisse d'une sociologie du goût en architecture*, thèse d'Etat, Université de Paris X-Nanterre, 1988. In Pinson ; 1993, p.173.

²² Leddy (1995) ; cité in Castro, A., (2001). *Une esthétique interculturelle : les constructions des immigrants portugais*. "Construire l'interculturel ? de la notion aux pratiques". p.329

moral de l'habitant », d'où ses critiques et tentatives de mise à niveau» (Raymond ; 1984, p.185).

L'esthétique véhicule, en somme, des éléments de classement, dont certains codes constituent dans ces échelles un idéal à atteindre pour signifier une position ou une trajectoire sociale. Ici se pose la question des modèles sociaux : modèles de référence éventuels, systèmes de classement internes et hiérarchies tout d'abord qui permettent de faire de l'esthétique populaire un témoin privilégié des positions mais aussi des mutations sociales et des univers de goûts. La stratification sociale est productrice d'esthétiques différenciées et partiellement concurrentes ; implicitement, le souci de la « distinction » social, -le « rapport à l'autre »- peut générer une esthétique « non pas tant à partir de références abstraites que de la prise en compte et la formulation des signes correspondants aux statuts sociaux/de classe et d'appartenance professionnelle » (Déboulet ; 1999, p.15).

La question de la distinction sociale et son expression par rapport à l'architecture domestique, a également été soulevée par Pinson (1992, p.24). Celui-ci, comme l'a fait Bourdieu, lui accorde le statut d'indicateur de la position sociale utilisé par les différents groupes et classes de la société pour traduire différemment leur identité. Par exemple, l'habitat des couches supérieures de la société marocaine exprime dans ses villas des ambiguïtés²³. A l'opposé, « celui des couches inférieures inclue des dispositifs ou des expressions décoratives dont la présence est fortement induite par les besoins pratiques ou les croyances mythiques ». De ce point de vue, l'habitat populaire renvoie plus à une « expression du contenu », tandis que l'habitat des catégories aisées a beaucoup plus volontiers « recours à l'artifice ». On retrouve ici les différences qu'introduisait Pierre Bourdieu²⁴ en ce qui concerne les styles de vie entre culture de **la forme** propre aux **classes supérieures** et culture de **la fonction** propre aux **classes populaires** ; c'est "l'être contre le paraître".

L'esthétique peut aussi devenir un enjeu. Cela survient, quand les effets de mode, se multiplient et créent des esthétiques assez uniformisées dans les pays sous influence, « Ça et là, comme dans tout mouvement de globalisation des valeurs, le combat autour de l'imposition de codes de référence standardisés (les fameux « cahiers de charges » par exemple) ou les modèles imposés (le culte de « villa » au Maghreb, les matériaux importés et valorisés par des importateurs influents tels que la tuile dans les pays du désert...) finissent par perturber, au moins provisoirement tous les codes de références » (Déboulet ; 1999, p.15).

Les expressions esthétiques se déclinent alors en termes d'imposition, d'attrait de la nouveauté ou de résistance passive, entraînant des conflits d'usage et d'interprétation entre les détenteurs du pouvoir de gestion urbaine et les habitants ordinaires. « En tant que moments de confrontation, ces périodes agissent comme des révélateurs des systèmes de jugement et d'interprétation mais aussi de transition culturelle et de composition de nouveaux codes

²³ Pinson (1992, p.20) parle de *tradition affichée*, en effet, « à l'intérieur des appartements d'immeubles et des villas destinés aux classes moyennes et supérieure, la disposition des pièces adoptent le modèle du logement européen » alors que les pratiques et les usages trahissent leurs appartenance à une culture arabo-marocaine.

²⁴ Pierre Bourdieu, *La distinction*, Paris, Minuit, 1979, p.189. in Pinson (1992, p. 24)

esthétiques, véhiculant des systèmes d'étiquetage sociaux et économiques en réactualisation » (Déboulet ; 1999, p.12).

Dans le même registre, l'esthétique peut constituer un champ de luttes symboliques entre le rural et l'urbain. Elle devient un enjeu pour signifier la rupture avec le mode rural et l'appartenance valorisante à la ville arborée par les signes extérieurs de l'urbanité « l'affirmation de la normalité passe [alors] souvent par le gommage de caractéristiques estampillées comme rurales ou comme témoins d'un passé qui n'a lieu d'être qu'en dehors des villes » (Déboulet ; 1999, p.13).

Se pose la question des modèles architecturaux et urbains, de leur circulation et de leur diffusion, mais aussi de leur interprétation. Ici, signale Déboulet (1999, p.11), il faut faire mention d'une « opposition nette de valeurs qui met en prise des modèles dévalorisés par les discours savants et pratiques professionnelles pour leur déficit supposé d'urbanité. Dans le même temps, les auto-producteurs semblent également rechercher des signes extérieurs d'urbanité, immédiatement décodables ».

Pour Frey (1993), le processus de “*retournement de l'habitat*” par l'habitant témoigne de l'importance croissante que celui-ci accorde à “*l'urbain*”. Ce processus ouvre la voie à un nouveau champ de compétence qui serait celui de la conception et de la fabrication de ces composants de l'expression d'une urbanité nouvelle de l'habitat et essentielle à la constitution des identités sociales. En définitif, c'est toute la question du rapport entre identité culturelle des groupes sociaux et la quête d'une modernisation légitime des conditions d'habitations qui est posée.

Le « désarroi sémantique » qui caractérise le cadre bâti résidentiel produit par le secteur public peut trouver, dans l'expression esthétique populaire un palliatif qui « permettrait de sortir les productions nouvelles d'une anomie qui accroît le malaise de l'incertitude sur l'avenir » (Frey ; 1993, p.146). Cela suppose d'élargir l'univers référentiel des pratiques et productions esthétiques et symboliques -, au-delà du seul répertoire formel dominant (savant) pour y intégrer les expressions décoratives identitaires véhiculées par les pratiques de l'habitant. La circulation des modèles ne sera plus cantonnée à l'unique influence de la production savante (styles académiques) sur les pratiques d'embellissements esthétiques populaires (mineures) mais désignera également « l'influence des modèles minoritaires ou populaires sur les modèles savants et dominants, c'est-à-dire dans un véritable va-et-vient » (De Villanova, 2001, p.261).

Que se soit dans son apparence extérieure ou dans son organisation intérieure, l'habitation est une production humaine ; en tant que telle, elle est toujours construite à partir de valeurs et d'attitudes culturelles, sociales, et le sens qui lui est attribuée est également toujours lié à une culture, à une société qui la produit (Vassart, 2006).

1.6.5. L'architecture domestique comme expression de la culture matérielle

« Une société assure sa cohésion en convertissant ses usages en signes de ces usages. À côté de son idiome parlé et écrit, toute collectivité possède ainsi d'autres *langues* fondées sur des

préalables esthétiques, fonctionnels, etc., par exemple un *langage spatial* auquel se réfèrent ses paysages construits, ses villes, rues et habitations » (Pezeu-Massabeau ; 1999, p.13).

Abordant la maison selon une approche sémiotique, et considérant que la chaîne normale de toute communication met en présence trois éléments : l'émetteur, le récepteur et le message Pezeu-Massabeau (1999) s'intéresse à la « fonction-signe » de la maison et tente de comprendre comment celle-ci génère des messages et de quelles manières ils sont acheminés.

1.6.5.1. La maison : un système de signes

Espace architectural, la maison invite à une triple lecture : « bidimensionnelle, en considérant son plan ou une élévation ; tridimensionnelle, si on en précise matière, couleur et forme ainsi que leur position relative dans l'espace construit ; quadridimensionnelle enfin, la durée entrant enjeu dès qu'on déchiffre ses usages ». Comment s'effectue, alors, de production de « l'objet maison » ?

Pour Pezeu-Massabeau (2003) toute quête de la maison commence par « une réflexion complexe, qui oscille entre, d'une part, une conception universalisante de l'habiter marquée par les expressions « la maison, le logis, l'abri, le chez-soi... » ; et, d'autre part, des références nombreuses et nourries à des modèles culturels précis et considérés comme archétypaux (la yourte mongole, la roulotte tzigane, la tente des Bédouins, etc.). Ainsi, la maison, est d'abord, un rêve, une image. Mais si le rêve paraît premier, l'image qui en découle n'est pas exempte de conformité aux modèles culturels. Jacques Pezeu-Massabeau considère, en effet, les figures mentales de l'habiter comme reproduisant nécessairement la diversité des cultures, par-delà les variations personnelles. Mais inversement, les visions personnelles de la maison produisent des « sortes d'avatars personnalisés d'une commune représentation » (Pezeu-Massabeau ; 2003, p. 47).

Ce que veut en fait dégager Jacques Pezeu-Massabeau, c'est la production de « types » à l'œuvre pour l'objet maison et leurs pouvoirs de représentation. L'image de la maison, aussi individuelle soit-elle, « partagerait toujours avec celle d'autrui une commune origine » (Pezeu-Massabeau ; 2003, p.54). C'est ainsi qu'on a affaire à un double processus qui produisant l'habiter, produit aussi l'habitant. Dans cette perspective, les images produites et qui constituent la représentation habiter/habitant seraient mémoriser par toutes les sociétés sous formes d'archétypes.

Toute habitation se construit en référence à un archétype : soit un principe abstrait (proportions, assemblage, hiérarchie des parties, etc.) qui génère une structure, soit une forme cristallisée -déjà construite- qui sert de modèle. La similitude relative mais évidente des maisons traditionnelles d'une société donnée peut résulter soit d'une même tendance à imiter un modèle commun (la demeure vernaculaire), soit à l'inverse, de leur interprétation variée de ce modèle.

A cet endroit, Pezeu-Massabeau (1999, p.14), émet un postulat : « la forme-maison constitue un signifiant et le message qu'on y déchiffre son signifié ». Mais, ce n'est pas suffisant ; il faut préciser les attributions de l'un et l'autre en y distinguant une forme et une substance. « La forme du signifiant (de l'expression architecturale) est la maison elle-même ; la substance, le répertoire de figures et de tracés où ses constructeurs ont puisé, pour les manipuler selon une syntaxe déterminée, la coutume, les traditions artisanales, etc. La forme

du signifié (du contenu de la maison) s'exprime dans la façon d'y inscrire sa substance activités, fonctions, besoins d'une société ».

Toute habitation se décline en signifiant et signifié de l'ordre architectural et du mode d'occupation. Selon Pezeu-Massabeau (1999, p.14) « On touche ici à la spécificité de la maison dans l'ensemble des signes d'une société : elle participe de deux catégories de produits sociaux, se trouvant simultanément moyen de communication et objet à utiliser; ses formes signifient cette fonction tout en permettant seules de la remplir. La construire constitue ainsi un acte sémiotique puisqu'on élabore par là le double signe de la fonction d'habiter et de l'architectonique ».

Dans le cas de la demeure vernaculaire (celle de toute une société : la maison chinoise, la maison arabe, etc.), ce signe ne reflète pas l'idiome particulier de l'architecte mais celui de toute la collectivité, mis en place au cours des âges. Sa production, anonyme et continue, exprime un ordre spatial nullement imposé par un seul créateur mais lentement mis en place, puis bloqué en une structure quasi immuable (la symétrie ou son refus, le degré d'ouverture, la pente du toit, le type d'organisation –centrale, linéaire...– le type de charpente ou l'utilisation de l'escalier) qui reflète celui de la tribu. Finalement, l'architecture domestique est-elle d'abord « un système de communication ou bien un système opératoire de la fonction d'habiter » ? Pour Pezeu-Massabeau (1999, p.15), elle est les deux à la fois et « ce double caractère [est le propre] de toute forme construite ».

En revenant à chaîne normale de toute communication et ses trois éléments : l'émetteur (la source), le récepteur (le destinataire) et le message, il apparaît que toute demeure vernaculaire porte ou transmet un signal dont la collectivité qui l'a élaboré constitue la source, chacun de ses membres (ceux qui l'habitent), le destinataire et les valeurs ou principes de sa civilisation, le message, un tel système n'aura pas pour unique fonction de dire, mais encore d'enseigner. Mais de quelle pédagogie s'agit-il ?

L'habitation à travers les signes qu'elle véhicule enseigne à ces occupants une manière d'être et de se comporter. « Elle *montre*, en désignant des lieux et les attitudes qui y conviennent, à ceux d'entre nous qui savent en lire les signes. De sorte qu'elle agirait encore, cette habitation particulière que nous occupons, comme le *canal* par lequel nous sont transmis des signaux à déchiffrer. Ce que nous pouvons si nous connaissons le code (qui restitue son contenu au signal) et remontons ainsi au référent. Toute maison constitue le support nécessaire à la manifestation du sens » (Pezeu-Massabeau ; 1999, p. 16).

1.6.5.2. L'habitation humaine : un objet culturel

« Dans son sens plein, l'habitation est un "objet culturel" d'investissement individuel, relationnel et collectif à haute valeur symbolique. Simultanément, elle est également et contradictoirement une production sociale, un "produit" (et non une œuvre) qui obéit au principe (ou à la logique) d'efficacité fonctionnelle instrumentale » (Palmade ; 1995, p.37).

Lamizet (1999, p.75) voit que « La culture est [...] un système de formes, qui se caractérise, comme tous les systèmes de formes, par une logique de représentation et de signification, qui rend les formes interprétables, et, par conséquent, les met en mesure de s'inscrire dans des processus et dans des stratégies de communication ». Considérant que la maison est un « objet culturel », elle est donc, certainement, inscrite dans cette logique de communication.

Dans un autre registre, celui de l'appartenance et de l'intégration sociale, Lamizet (1999, p.76), attribue à la culture la capacité d'inscrire « l'appartenance [sociale] dans des formes symboliques qui peuvent faire l'objet d'une représentation de nature à en permettre l'acquisition par ceux qui appartiennent à la communauté ». La culture, comme la langue pour la sociabilité, va donner « à l'appartenance sociale, un système de formes reconnaissables et interprétables par lesquelles elle puisse faire l'objet d'une communication (par la culture, je puis signifier aux autres quelle est mon appartenance) et d'une appropriation par celui qui en est porteur (par la culture, j'acquies les formes qui me permettent d'être moi-même conscient de mon appartenance et de l'assumer dans mes pratiques sociales et dans mes pratiques symboliques) ». De ce point de vue, la maison joue le rôle des codes culturels, et comme eux sert de médiations qui permet « de reconnaître et d'interpréter les langages culturels, c'est-à-dire de leur donner du sens en identifiant leur système social d'appartenance » (Lamizet ; 1999, p.186).

Pour Lamizet (1999, p.75), le concept même de forme, dont il est fait usage ici, renvoie à une logique de perception et à une logique de reconnaissance. « La perception signifie que les formes appartiennent au monde des objets de la réalité ou de l'imaginaire, tandis que la reconnaissance signifie qu'elles s'inscrivent dans un rapport à d'autres réalités qu'elles-mêmes, qu'elles permettent de reconnaître, ou de faire reconnaître ». L'appartenance de la maison, en tant qu'objet de perception, à la fois, au monde du réel et de l'imaginaire signifie qu'elle porte la double dimension de la culture, qui est celle d'un système de représentation du monde dont la maîtrise conditionne l'accès à l'appartenance ; et celle d'un système d'interprétation du monde, dont la maîtrise conditionne la mise en œuvre de pratiques symboliques et de productions significatives.

Ce rapport de l'habitation humaine à la culture a, depuis longtemps, suscité de l'intérêt et fait couler beaucoup d'encre. Déjà au XIXe siècle Viollet le Duc disait « que s'il est une œuvre humaine qui donne l'état d'une civilisation c'est à coup sûr, l'habitation : les goûts, les habitudes, les mœurs de l'homme se trahissent dans la maison qu'il se fait et où il demeure avec sa famille ». Et depuis, les chercheurs qui se sont penchés sur le sujet, toutes disciplines confondues, n'ont pu que confirmer cette évidence.

Ainsi, dans son premier ouvrage majeur intitulé "*House, Forme and Architecture*", Rapoport démontre que parmi tous les facteurs influençant la forme de la maison, les aspects socioculturels l'emportent sur les autres contraintes physiques comme : le climat, les matériaux et les modes de construction, le site, l'économie, ...etc. Pour cet auteur, la maison est incontestablement, un phénomène culturel, sa forme et son aménagement sont fortement influencés par le milieu culturel auquel elle appartient (Rapoport, 1972).

Pour Pezeu-Massabeau, l'espace domestique est un « miroir » dans lequel se reflètent les structures et les valeurs essentielles d'une société donnée. Il est possible de l'interpréter comme un élément central de la culture matérielle, qui en tant que telle permet d'aborder une civilisation (Pezeu-Massabeau, 1999). Il voit que « Si la maison traditionnelle nous enseigne une certaine conception du monde et d'autrui, et un code possible de notre insertion parmi eux, c'est qu'elle se trouve encore la dépositaire des valeurs religieuses, esthétiques, techniques, de l'étendue et de la durée, propres à la société qui l'a élaborée et que les âges ont inscrites dans ses formes. Pénétrer dans la demeure d'un étranger est nous immerger dans un

espace sensible —formes, matières, couleurs — auquel rien ne fait écho dans notre propre habitation et que, démunis de ses clés, nous ne saurions correctement occuper. Nous entrons dans un "ordre" qui ne fut jamais le nôtre, dont la raison et l'harmonie nous échappent, mais qu'une telle maison a pour fonction de maintenir et d'enseigner à ses légitimes possesseurs » (Pezeu-Massabeau ; 1999, p.84).

De son côté, Frey soutient qu'en ce qui concerne le logement, « il faut partir de l'idée que l'organisation spatiale est fondamentalement la trace de ces modèles culturels ou sociaux, schémas pratiques intériorisés, structures structurées des représentations appelées à servir de structures structurantes de l'engendrement des pratiques de chacun selon la cohérence de l'action du groupe social auquel il appartient » (Frey; 1993, p.143).

Pinson (1992, p.17), pour sa part, voit que les modes d'habiter « sont un lieu de confrontation culturelle intense où s'expriment non seulement des pratiques et des valeurs spécifiques selon les générations, les sexes et l'appartenance sociale, mais aussi différenciées selon l'adhésion plus ou moins nette aux valeurs et pratiques puisées dans la culture d'origine d'une part, et dans les éléments de culture empruntés, [...]d'autre part ».

Ainsi, c'est à partir d'une culture que se définissent et se déploient les pratiques quotidiennes de l'habitat. Celles-ci s'expriment en référence à des modèles culturels. Ce qui n'exclut pas pour autant l'existence de dispositifs engendrant la distinction et la différenciation. De tels dispositifs peuvent exprimer les sous-cultures caractérisant certains groupes, générations ou catégories sociales, mais plus généralement, ils relèvent du besoin de l'affirmation de l'individualité. Dans ce cas précisément, le partage des modèles culturels s'accompagne de mise en place individualisée de dispositifs à la fois conventionnels dans leur message global et en même temps très divers dans leur expression formelle spécifique.

Et il semblerait que c'est dans l'habitation individuelle plus que dans toute autre forme d'architecture domestique, que l'habitant trouve le moyen d'exprimer ses manières d'habiter à l'intérieur du cadre structurant du modèle culture de référence et en même temps à travers une manifestation individualisée et singulière.

1.7. L'architecture domestique à la croisée des disciplines

Il s'agit ici de saisir comment différents travaux et recherches issus de champs disciplinaires aussi variés que multiples (architecture, anthropologie, sociologie, géographie, histoire, psychologie,...) comprennent l'habitation humaine du point de vue de sa forme et matérialité, de son usage et fonctionnement, de sa perception et signification.

L'habitat a toujours été un sujet prisé par les sciences humaines. Ainsi, il constitue un thème majeur de la géographie où cette notion dépasse largement celle de maison ou de logement pour couvrir la répartition spatiale des habitations, le territoire, le paysage, les espaces urbains, la population et son genre de vie. L'archéologie, comme la géographie, voit également l'habitat comme un élément majeur de la culture matérielle, l'expression de la mentalité des habitants et de leur rapport à leur milieu. La psychologie, à son tour, a touché à l'habitat avec des études récentes relevant de la psychologie environnementale, qui se

concentrent sur l'étude des comportements ainsi que sur les mécanismes de la perception notamment les représentations sociales et ce qu'elles induisent : les cognitions imagées et la production du sens.

Il revient cependant à l'anthropologie d'avoir pleinement mis en lumière que les types d'habitations, leurs modes de localisation, les dispositifs architecturaux et de distribution des espaces intérieurs, comme les variations dans l'utilisation des matériaux, relèvent moins d'une conception utilitaire de la maison que d'une intention de traduction d'un modèle culturel de vie sociale. L'anthropologie culturelle et sociale cherche à saisir le fondement des structures sociales dans les différentes formes d'occupation du territoire. Une anthropologie culturelle et sociale de l'espace cherche du sens dans la relation entre la maison et la société et étudie l'habitat comme un espace à caractère social, où l'homme vit en accord avec les normes établies par la société à laquelle il appartient.

L'analyse sociologique apporte également une quantité d'informations sur l'espace habité et sur la manière dont il peut être lu et interrogé. A partir de travaux portant sur l'évolution des typologies de l'habitat, des notions comme la polyfonctionnalité des pièces dans le logement, leurs modes de distributions, la disposition du mobilier, ont été scrutées. D'autres notions en rapport avec les manières d'habiter furent également investies ; telles que privacité, individualisation, chez-soi, pratiques habitantes,...

Simultanément, si l'espace domestique, en tant que support et expression de la vie quotidienne, a paru la chasse gardée des anthropologues ou/et des sociologues, la maison dans sa réalité matérielle est, quant à elle, du ressort de l'architecte tout comme les études sur l'architecture domestique relèvent de la discipline architecturale. Les recherches dans ce domaine, se focalisent souvent sur la morphologie, celle-ci est constituée par tout ce qui est directement observable : distribution des plans, façades, matériaux de construction, techniques de construction, ameublement, décor... Cependant, la lecture exclusivement morphologique, ne rend pas le sens de la maison, le pourquoi de ses formes, et encore moins les modalités de son usage. Ce qui explique que dans les études architecturales consacrées à l'habitat, il est fait recours, de plus en plus, aux méthodes dites interdisciplinaires. Dans de telles études les approches morphologiques se rallient avec celles sociologiques, anthropologiques, psychologiques, ... pour rendre compte pleinement de l'habitation et de l'habiter.

Il reste néanmoins possible de classer la masse considérable de travaux qui ont traité de l'habitation humaine en trois grandes catégories selon le type d'approche adoptée.

Dans la **première catégorie** de travaux, la maison est abordée dans sa réalité matérielle, les méthodes utilisées sont du ressort de l'architecte, de telles études privilégient les analyses architecturales ou morphologiques ou typo-morphologiques. On peut en citer les travaux de Panerai, Huet, ... et bien d'autres illustrent cette approche. La *space syntaxe* développée par Hillier est également à mentionner ; elle ouvre, en effet, une piste originale pour l'analyse configurationnelle de l'espace domestique à travers la syntaxe de celui-ci, s'en suit un décodage des plans dont la configuration est interprétée en étudiant la « logique sociale et son articulation à l'espace » au moyen de graphes et d'indices quantitatifs (Hanson, 1998).

L'étude de Santelli à Tunis 1995 développe une méthode privilégiant plutôt la typologie ; les systèmes distributifs sont analysés pour mettre en évidence la générativité typologique.

L'approche morphologique du LAF mérite également d'être mentionnée et son foisonnement d'études effectuées par Duprat, Paulin et Bensassi.

La **deuxième catégorie** de travaux, revient aux sociologues, ethnologues et aux anthropologues et portent sur les manières d'habiter. Ainsi, des chercheurs comme Petonnet, Hall, Segaud, Depaule, Haumont...) attribuent à la culture une manière de vivre l'espace utilisant à cet effet des approches synchroniques. Les études sur les transformations de l'espace domestique en rapport avec les changements culturels, aspect qui a paru la chasse gardée des ethnologues et des sociologues sont également abondantes. Il est possible d'en mentionner à titre non exhaustif celles remarquables de Thyssen, Bassand, Bonenfant, Navez-Bouchanine, ... ces études ont souvent abordé l'espace domestique en privilégiant les approches diachroniques. Des travaux récents s'inscrivant dans la perspective du changement culturel, font prévaloir les hybridations, les métissages, ou encore le syncrétisme (De Villanova, Pinon, Pinson,...).

Les travaux de certains auteurs sur le vécu de l'habitation et les relations d'affectivité au logis optent plutôt pour une approche existentielle phénoménologique. Ils constituent la **troisième catégorie** de la production scientifique concernant l'habitation. Pour ces travaux mentionnant seulement ceux exemplaires de Bourdieu, Levy-Stauss, Barbey, Norberg-Schulz, Gouzon-Serfaty, Pezeu-Massabuau...) qui montrent les relations symboliques entre la structuration de l'espace et la culture, ils sont complétée par des travaux de psychologues (Noschis, Schwarz,...) qui étudient les comportements.

Ainsi, l'architecture domestique ne peut être cernée qu'à travers une approche interdisciplinaire, et celle-ci est la seule démarche capable de cerner la réalité architecturale de l'habitation dans ses multiples facettes (la forme, les pratiques sociales et les représentations).

1.8. Conclusion

Tout être humain s'abrite, se crée un espace personnel, un territoire privé dont il marque les frontières par des limites symboliques matérialisées par des objets rituels ou par l'existence de toits et de murs opaques et résistants. Ces limites vont de venir un «dedans» et un «dehors». A partir de là, l'individu va disposer d'un lieu privé, un micro-univers personnel ou familial qui tiendra compte de critères pratiques et esthétiques affectifs : ce lieu est son habitation.

Le mot habitation couvre toutes les formes de maisons, appartements, abris servant de sphère d'appropriation personnelle à l'homme. Il signifie, à la fois, un « objet », la bâtisse ou l'édifice, et suggère le « mode d'utilisation » de cet objet situé : «l'action d'habiter».

L'habitation est donc un lieu et un cadre, et « l'habiter » est vu comme l'image de cet espace, englobant les actes et les émotions vécues en ce lieu. Habiter quelque part implique qu'un rapport significatif s'est établi entre un être humain et un milieu donné. Ce rapport consiste en un acte d'identification, c'est-à-dire à reconnaître son appartenance à un certain lieu.

Différentes disciplines (philosophie, géographie, sociologie, anthropologie, psychosociologie, architecture,...) ont abordé la notion de l'« habiter » sans parvenir, cependant, à lui donner

une formulation unanime. Chaque discipline en fait usage à son gré, l'entendant selon ses méthodes et ses objets.

Mais, au delà de son acception triviale – se loger, résider à telle adresse ou dans tel quartier –, le terme « habiter » renvoie, en premier lieu, au rapport que l'homme entretient avec les lieux de son existence. Ce rapport a forcément une dimension existentielle et à ce titre relève de la phénoménologie.

La phénoménologie est d'emblée concernée par la question de l'espace : elle s'interroge sur les rapports entre l'être et celui-ci. Moles (1977) aborde cette question en posant que, pour l'être, « l'espace pur » n'a pas d'existence, il n'existe que par la référence à un sujet, un groupe, un point de vue... Avec la phénoménologie, l'habiter est pensé comme un trait fondamental de la condition humaine, comme une mise en relation spécifique du sujet à l'espace. Par là même, il exprime sa capacité à produire du sens à partir d'une structure spatiale minimale, qu'il investit, valorise mentalement en y associant des significations, et qu'il peut aussi modifier par son action.

Mais, si comme le constate Martin Heidegger, « habiter » est le propre de l'homme, « l'habiter » peut être interprété différemment et réduit à une seule des dimensions spatialisantes de l'humain, celle qui relève de la confection d'un chez-soi.

C'est quand les espaces de la maison sont vécus, qu'ils deviennent des lieux supports d'activités, chargés de significations, investis émotionnellement, structurés en fonction des expériences, des attentes, des besoins, des fantasmes... que le logement devient un chez-soi. Occuper une maison signifie alors bien plus que se loger ou s'abriter : c'est l'Habiter.

L'espace domestique intègre l'expérience concrète et immédiate de l'individu dans son cadre de vie. C'est le lieu du « chez-soi ». Aborder l'habitation à travers la notion d'espace domestique permet de la saisir autrement que dans sa consistance d'entité cartésienne réduite à ses uniques propriétés métriques et matérielles ; elle devient le lieu de la vie quotidienne. C'est, en effet, à travers l'espace intérieur de sa maison que l'habitant exprime sa capacité à produire du sens à partir d'une structure spatiale minimale, qu'il investit, valorise mentalement en y associant des significations, et qu'il peut aussi modifier par son action.

A ce titre, l'espace domestique constitue un territoire premier, anthropique, différencié, et, selon des modalités variables, familial et privé. Du fait de ces caractéristiques, l'espace domestique joue un rôle de premier plan dans de multiples champs : les rapports hommes/femmes, l'établissement de normes de comportement spatial, la construction de l'identité individuelle et collective, etc. C'est l'espace le plus approprié, le plus chargé d'affectivité et d'émotions, c'est aussi l'espace de l'enfance, et donc de l'apprentissage; certains auteurs l'associent à la construction du soi. L'espace domestique impose et transmet des normes sociales, et particulièrement des normes spatiales. « La maison natale a inscrit en nous la hiérarchie des diverses façons d'habiter » (Bachelard, 1978).

L'espace domestique exprime des dualités structurelles : l'instauration d'un dedans et d'un dehors, le choix de l'ouvert et du fermé, la dynamique du visible et du caché. Il est aussi à la fois signifié et signifiant, objet et sujet.

L'espace domestique c'est aussi l'espace habité, le cadre où ont lieu les pratiques quotidiennes. A travers l'espace domestique, l'espace social s'inscrit dans l'espace géométrique, se créent alors des lieux support d'usage et de pratiques habitantes. La plupart des travaux portant sur l'organisation de l'espace domestique ont montré que la structuration de la maison est, à la fois, le produit et le support de pratiques concrètes, elles-mêmes engendrées par les modèles culturels et sociaux de la famille et de la sociabilité.

De ce point de vue, l'espace domestique apparaît comme un matériau malléable, à la disposition de ses habitants. Dans certaines limites toutefois ; il peut aussi être un cadre contraignant dans lequel il est difficile de trouver ses marques et sa liberté. C'est notamment le cas lorsqu'il n'est pas organisé comme un reflet des valeurs de ses habitants.

Il faut également savoir que la maison « n'est pas une notion abstraite, une étendue sans qualité propre. C'est une réalité qualifiée que (les hommes) ordonnent selon leur vision du Monde » (Pettonnet, 1972). L'habitation a une existence physique. Sa conception concerne l'activité réfléchie de l'acteur qui crée l'artefact mettant à disposition de l'homme le lieu de sa protection et de son confort. L'espace architectural est au cœur du processus de conception et c'est lui qui doit assurer l'interface entre le social et le spatial. Il représente l'outil exclusif de l'architecte et suppose une conception « savante » du logement. Les aspects architecturaux relatifs à la forme, à la construction et au fonctionnement sont, de fait, au cœur des préoccupations des architectes.

Mais la production du cadre bâti résidentiel n'est pas l'apanage des spécialistes du bâtiment. Le logement peut être construit par les habitants eux mêmes (autoconstruction, autoproduction...) ou non, auquel cas les habitants apportent quand même leurs touches et s'approprient l'espace (décor, aménagement, autoconstruction partielle,...etc.).

Dans le cas de l'habitat individuel autoproduit, l'habitant est un acteur impliqué dans la conception de celui-ci: il engage une activité réflexive, pré-empirique, qu'il fonde sur certaines valeurs (plus ou moins personnelles), des savoirs et des comportements qui ont trait à l'espace et qui sont générés par les modèles culturels. Le cadre bâti produit est, par conséquent, toujours porteur des normes et valeurs qui ont présidé à sa constitution : canons esthétiques, principes moraux et religieux, structures sociales et familiales, conditions économiques, ...etc., y sont exprimés.

L'étude de l'architecture domestique, dans ses dimensions matérielle, fonctionnelle et perceptuelle reste un chantier en cours. Bien sûr, elle est au cœur des préoccupations des architectes, mais souvent dans une optique pragmatique qui prend peu en compte ce que font les habitants des espaces qu'on leur a construits. De plus, l'espace domestique ne se réduit pas à des configurations architecturales. Le logement, qu'il soit l'œuvre d'un architecte ou bien qu'il soit autoproduit par l'habitant, possède bien sûr une organisation propre, mais il est aussi une coquille vide que ses occupants vont (tenter de) s'approprier, habiter transformer en espace domestique par divers discours, rituels, pratiques et aménagements. Les nombreux travaux sur l'histoire de l'habitat se focalisent souvent ainsi sur l'architecture, et négligent la façon dont les habitants fabriquent, en y vivant, leur espace domestique.

La forme à elle seule ne suffit pas pour rendre compte de ce qu'est une maison, et, en particulier, ses transformations. Elle ne permet pas non plus de comprendre la signification

culturelle des formes et leur utilisation. Par ailleurs, toute recherche qui privilégie l'étude des usages ou/et des comportements sans considérer le contenant architectural est limitée du point de vue de l'application. Une recherche ayant pour objet l'habitation ne peut être réellement utile que si elle s'articule autour de ces deux tendances.

La maison est une production sociale et un objet culturel. Pour la comprendre, l'analyse doit œuvrer par rapport à trois niveaux : la morphologie, les pratiques des habitants et les représentations ; trois dimensions qui font l'architecture domestique.

Chapitre 2

Forme et matérialité

Les choix architecturaux qui sont transcrits dans les plans, les coupes et les élévations, par exemple quant à la présence ou à l'absence de socle, quant à la pente du toit, quant à la dimension et à la forme des ouvertures, quant aux espaces ouverts et fermés, quant au haut et au bas, informent sur le contexte de l'architecture, même sans qu'une connaissance préalable du lieu n'intervienne. Ces choix, menant à des solutions architecturales variées, sont l'expression d'un 'langage' architectural, d'une manière de 'parler' l'architecture.

Pezeu-Massabuau, J., (1999)

CHAPITRE 2

Forme et matérialité

2.1. Introduction

Si l'étude de la maison constitue une discipline diagonale, recoupant à la fois : sémiotique, sociologie, anthropologie, éthologie, proxémique, aussi bien qu'architecture ou urbanisme, pour Pezeu-Massabuau (2003), ceci atteste de la complexité de cette institution humaine, elle-même reflet de notre propre complexité.

Ainsi, pour cet auteur, la maison assume la double fonction d'"**objet**" et de "**sujet**". La première en tant qu'espace construit dont « les matières, les couleurs, les formes, les lieux qu'il institue s'exposent à notre regard comme à notre usage, et nous évoque joie, mélancolie, indifférence, ou dégoût. Mais elle est aussi sujet et nous sommes ses attributs dans la mesure où elle nous inculque un enseignement celui que chaque société inscrit dans le microsystème de la maison sous forme d'images, de principes, de valeurs, et par l'acte d'habiter l'impose à ses membres » (Pezeu-Massabuau ; 1999, p.114).

Etudier la maison revient, donc, à étudier ses deux aspects interdépendants que sont, d'une part, sa consistance matérielle (forme, matière) et l'usage qu'elle induit ; et d'autre part, sa dimension pédagogique socioculturelles et les représentations sociales qu'elle suscite.

Dans cette partie, la maison sera investie dans sa consistance matérielle. Il s'agit, notamment, de rappeler certaines des plus importantes théories avancées à propos de la genèse formelle de la maison. On se limitera aux tentatives d'explication impliquant les aspects matériels: d'abord on évoquera les facteurs socioculturels qui sont prépondérants dans la détermination de la forme, puis on abordera les contraintes physiques notamment les conditions climatiques et les possibilités techniques (méthodes de construction et matériaux disponibles) en tant que

facteurs modifiants et affectant les choix formels possibles effectués dans le cadre d'une culture donnée.

Les principales méthodes de description architecturale et de caractérisation formelle de la maison, en l'occurrence les approches typologiques et morphologiques, seront également présentées.

2.2. Définir la configuration physique de la maison

Parler de la configuration physique de la maison, c'est parler de l'œuvre incontournable d'Amos Rapoport ; notamment, de son ouvrage majeure « Pour une anthropologie de la maison » (Rapoport, 1972). S'appuyant sur une analyse ethno-anthropologique de l'architecture domestique vernaculaire, l'auteur y démontre que la forme de la maison est influencée par un ensemble de facteurs physiques et socioculturels qui modèlent l'enveloppe et l'espace intérieur des constructions en fonction de la vision qu'un groupe social a de l'environnement domestique idéal. Mais l'affirmation la plus originale de Rapoport est le constat que parmi tous les facteurs influençant la forme de la maison, les aspects rituels et symboliques l'emportent sur les considérations climatiques, spatiales ou technologiques. Ainsi, la maison reflète par excellence les conditions de l'environnement physique mais elle est surtout l'expression des préférences et des aptitudes culturelles.

2.2.1. Les facteurs socioculturels et la forme de la maison

La diversité formelle avérée de l'environnement bâti est l'expression des réponses ingénieuses des peuples aux attitudes et aux idéaux très différents confrontés à des environnements variés. Selon Rapoport (1972, p. 65), les réponses élaborées et mises en œuvres « varient d'un endroit à l'autre à cause des changements et des différences intervenant dans le jeu des facteurs sociaux, culturels, rituels, économiques et physiques ». En effet, très tôt dans l'histoire de l'humanité, l'habitation était plus qu'un abri, elle était plutôt « une institution créée dans toute une série d'intentions complexes, et [n'était] pas simplement une structure ». Presque toujours un « cérémonial religieux » a précédé ou accompagné sa fondation, son érection et son occupation ». Pour Rapoport, ce phénomène indique bien que la construction d'une maison est un phénomène culturel, et que sa forme et son aménagement sont fortement influencés par le milieu culturel auquel elle appartient.

A travers son analyse Rapoport réfute toute classification des formes de la maison qui induirait les aspects physiques en tant que facteur causal unique. Les aspects physiques et les aspects socioculturels doivent être pris en considération, « mais ce sont ces derniers qu'il faut avant tout souligner. [...] Les caractères spécifiques d'une culture — la manière admise de faire les choses, les actes socialement inacceptables et les idéaux implicites — doivent être pris en considération puisqu'ils affectent la forme de la maison et de l'agglomération» (Rapoport ; 1972, p. 65).

Des solutions données ou des adaptations n'apparaissent pas toujours simplement parce qu'elles sont possibles. L'environnement physique fournit des possibilités parmi lesquelles on choisit en fonction des impératifs de la culture. Même quand les possibilités physiques sont

nombreuses les choix réels peuvent être sévèrement limités par la matrice culturelle; cette limitation peut être l'aspect le plus typique des habitations et des agglomérations dans une culture donnée.

Dans sa théorie, Rapoport accorde aux facteurs socioculturels un rôle primaire voire déterminant dans la genèse formelle de la maison. En contre partie, « La forme, à son tour, est modifiée par les conditions climatiques -l'environnement physique qui rend certaines choses impossibles et qui en favorise d'autres-, par les méthodes de construction, les matériaux disponibles et la technologie -les outils nécessaires pour réaliser l'environnement désiré- » (Rapoport ; 1972, p. 65). Les contraintes physiques relèvent, ainsi de facteurs modifiants.

Dans ce contexte, les facteurs socioculturels peuvent être regroupés sous le terme *genre de vie* tel qu'il a été utilisé par Max Sorre. Ce concept comprend tous les aspects culturels, matériels, spirituels et sociaux qui affectent la forme (Sorre, 1968). Le cadre bâti produit est alors l'expression matérielle du genre de vie, soient l'ensemble des concepts de culture, Ethos et conception du monde utilisés par Redfield¹ et qu'il définit comme suit :

- Culture : l'ensemble des idées, des institutions et des activités ayant pris force de convention pour un peuple.
- Ethos : la conception organisée du moi.
- Conception du monde : la manière caractéristique dont un peuple considère le monde.

Pour comprendre comment le concept général de genre de vie agit sur les formes des habitations et des agglomérations, il est nécessaire de le décomposer en termes plus spécifiques et plus concrets. Ainsi, il apparaît que les aspects les plus importants du genre de vie qui affectent la forme sont:

1. Certains besoins fondamentaux tels que respirer, manger, boire, dormir, etc.
2. La famille.
3. La place de la femme.
4. L'intimité.
5. Les relations sociales.

Il est à noter enfin que chacun de ces aspects répond à plusieurs définitions, revêt une importance relative, et qu'il existe de nombreuses manières d'y répondre puisque ces aspects dépendent des buts et des valeurs de la culture ou de la subculture considérée.

Une culture peut insister sur la notion d'utilité, quelle qu'en soit la définition, en tant que composante principale de sa vision du monde, de la même manière que d'autres cultures insistent sur la religion, et on peut établir des distinctions similaires en ce qui concerne la valeur du confort et celle d'autres besoins.

¹ Redfield (1950). Cité par Rapoport, A., (1972), in *Pour une Anthropologie de la Maison*, p.4.

2.2.2. Conceptualiser l'espace domestique : la notion de système d'activités

Etant désormais admis que la forme de la maison est largement tributaire de la culture, et partant du constat que l'architecture domestique présente une extraordinaire diversité, se pose alors une question importante qui amène à réfléchir sur le rôle de la culture dans cette diversité.

Cette question a constituée le point de départ du second ouvrage majeur de Rapoport "Culture, architecture et design". En effet, cet auteur qualifie de « surprenante » la variété des environnements bâtis, en particulier des maisons et des habitations, ceci, d'autant plus que « les gens se livrent à des activités beaucoup plus limitées dans ces environnements et [que] le nombre de régions climatiques, de matériaux et de techniques est aussi plus restreint » (Rapoport ; 2003, p. 53).

Pour élucider la question du rôle de la culture dans la variété de l'environnement bâti, Rapoport choisit de baser ses observations sur un environnement spécifique : le logement, et opte pour une recherche interculturelle. Mais, pour de telles recherche comparatives et en même temps comprenant une dimension historique, il est difficile de comparer les artefacts physiques de l'objet étudié, puisqu'ils ne sont pas équivalents. Pour dépasser cette difficulté, Rapoport procède à une conceptualisation « neutre » du logement en se fondant sur les activités qui s'y déroulent.

En effet, si l'on a à comparer deux bâtiment d'habitations (A) et (B) (figure 2.1), il n'est pas à exclure que « beaucoup d'activités qui ont lieu à la maison dans un cas (A), peuvent se dérouler dans un système de milieux très dispersé, comme dans le cas (B) (ou dans tout autre type de cas) ».

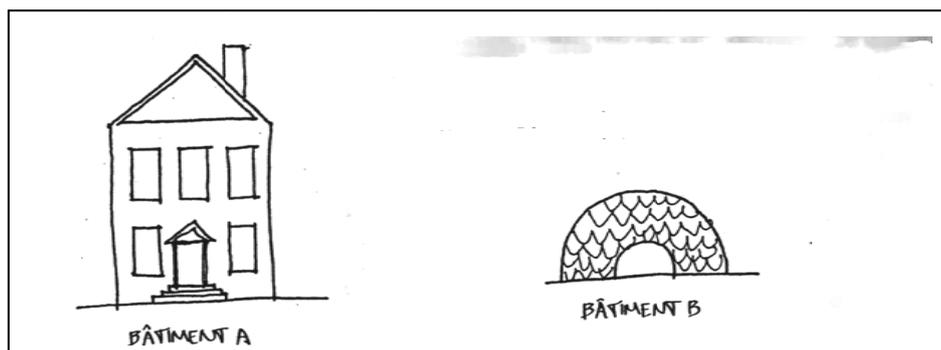


Figure 2.1 : Soit à comparer deux habitations A et B appartenant à deux cultures différentes (source : Rapoport ; 2003, p.30)

Pour Rapoport (2003, p.31), la question est de savoir « quelles activités se déroulent et dans quel endroit. Par conséquent, les unités qu'il convient de comparer sont, non pas les deux maisons, mais les systèmes de milieux dans lesquels des systèmes d'activités particuliers ont

lieu ». Il s'agit alors de « sélectionner les mêmes activités dans les cas comparés et d'identifier où elles ont lieu » (figure 2.2).

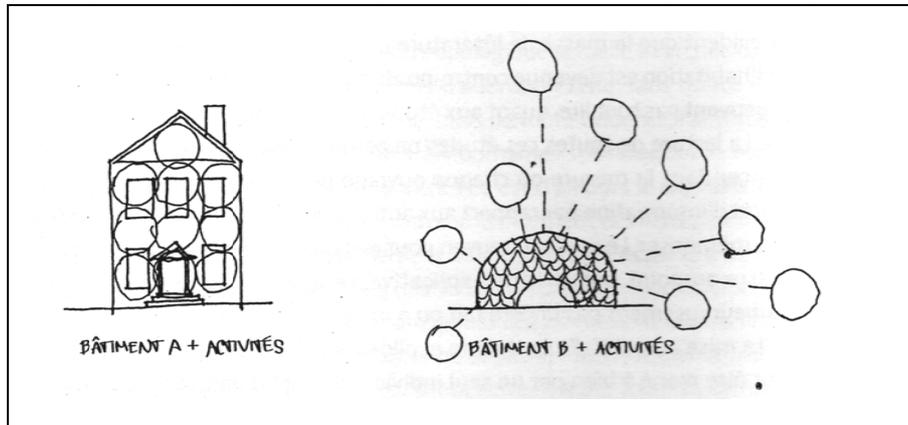


Figure 2.2 : Les mêmes activités dans les cas comparés sont sélectionnées et identifiées par rapport aux lieux où elles s'effectuent. Dans cet exemple, pour l'habitation (A) toutes les activités se passent à l'intérieur et dans l'habitation (B), seule une activité a lieu dans la maison (source : Rapoport ; 2003, p.31)

Une fois établie l'étendue du système de milieux dans le cas (B), on compare (A) et (B) (figure 2.3). L'habitation est alors définie comme un système spécifique de milieux et ce sont les habitations que l'on compare.

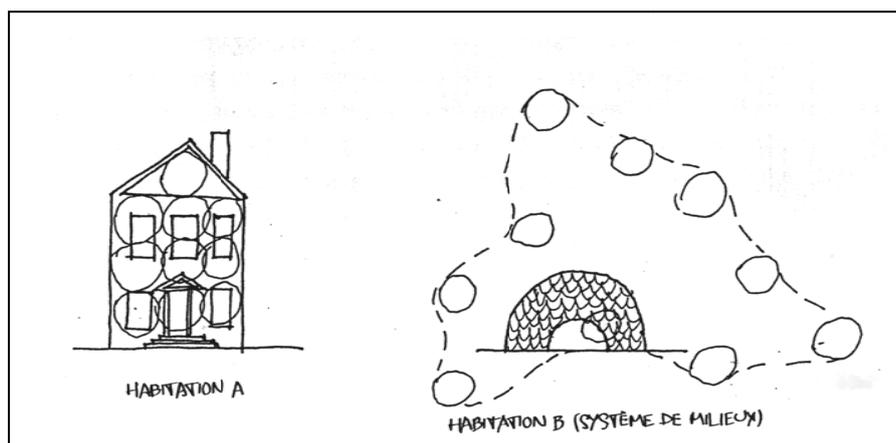


Figure 2.3 : Les deux habitations (A) et (B) sont assimilées à deux systèmes d'activités, et il devient possible de les comparer (source : Rapoport ; 2003, p.31)

Une fois la conceptualisation du logement établie et après avoir démontré que l'habitation peut être assimilée à un système d'activités, Rapoport postule que la variété des environnements bâtis, en particulier de maisons et d'habitations et aussi de formes

d'établissements découle précisément des activités. Celles-ci « doivent être décomposées en quatre éléments :

- l'activité en tant que telle ;
- la façon dont elle est menée à bien ;
- son association avec d'autres activités pour former des systèmes d'activités ;
- son sens.

La première composante représente l'aspect instrumental ou manifeste (c'est-à-dire évident, qui va de soi) de l'activité. La dernière représente les aspects latents. Ce qu'il est important de retenir, c'est que la variabilité augmente à mesure que l'on passe de l'aspect instrumental/manifeste, à l'aspect (ou fonction) latent de l'activité » (Rapoport ; 2003, p. 54).

Pour illustrer ses propos, Rapoport analyse l'activité de cuisiner. Cette activité qui « au niveau le plus simple, instrumental, [...] consiste à transformer des aliments crus en aliments cuits » est intéressante à examiner, notamment, parce qu'il s'agit d'un « universel humain, donc d'un élément précieux pour réaliser une comparaison interculturelle ». Lévi-Strauss² a, lui aussi, utilisé l'activité de cuisiner comme un facteur discriminant entre "culture" et "nature", entre humain et non humain.

En analysant l'activité de cuisiner, Rapoport le fait en considérant qu'il s'agit d'une « expression du mode de vie (et en dernier ressort de la culture) », par conséquent, elle varie lorsque l'on passe de son aspect manifeste/instrumental à son aspect latent. Rapoport commence par montrer que « la façon de transformer la nourriture est déjà en soi extrêmement variée: on peut faire rôtir, bouillir, frire, cuire au four les aliments et avoir recours à diverses méthodes pour les chauffer (les recouvrir de pierres, les mettre sur le feu). [...] Il existe également d'autres méthodes pour transformer la nourriture: la fermentation, le saumurage, le marinage, etc. Il existe une grande variété d'ustensiles et d'appareils de cuisine. Leur place et donc l'ergonomie, la position du corps (ex: cuisiner par terre) varient ».

Rapoport montre, ensuite, que les activités associées à la cuisine sont, également, variées. « Cuisiner peut être une activité solitaire, effectuée par des domestiques, une activité communautaire, sociale, une activité d'apprentissage pour la progéniture. [...] La cuisine peut au contraire occuper une place centrale dans le logement en tant que lieu d'interaction sociale, d'hospitalité et de divertissement, pour se nourrir mais aussi pour réaliser d'autres activités. Il faut alors qu'elle soit spacieuse [...]. Cuisiner peut aussi être lié à des rites spécifiques ou plus généralement à une religion, à travers par exemple, les lois de pureté [...] et cela influence la relation qu'entretient la cuisine avec d'autres espaces ».

Pour Rapoport « toutes ces variations sont directement liées aux milieux concernés et les influencent. Les cuisines peuvent faire partie d'un espace unique, un espace multi-milieu (utilisé pour de nombreuses autres activités, simultanément ou successivement). Elles peuvent constituer une structure séparée, ou bien faire partie du logement l'hiver et en être séparées l'été (comme en Afrique du Nord et au Moyen-Orient). Les cuisines peuvent être situées à

² Lévi-Strauss, cité par Rapoport, A., (2003). *Culture architecture et design*. p.54

l'extérieur ou peuvent être délimitées à l'intérieur des habitations par des murs, en tant que «cuisine» en soi. Un concept spécifiquement culturel illustre ce qui a déjà été dit précédemment, à savoir que plus une société devient complexe, plus le nombre de milieux spécialisés augmente. La taille, la nature et l'aménagement des cuisines varient clairement en fonction des aspects latents de l'activité de cuisiner, des manières spécifiques de faire la cuisine, des activités qui y sont associées et de la signification de l'acte en soi » (figure 2.4).

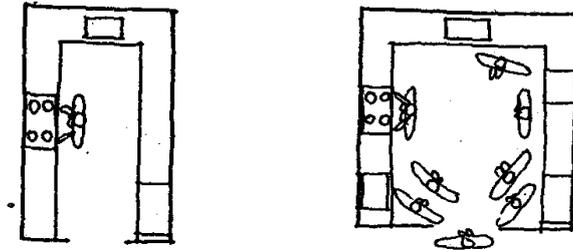


Figure 2.4 : Cuisine culturellement adaptée

(source : Rapoport ; 2003, p.56)

Ainsi, l'analyse d'une activité aussi simple que celle de cuisiner a montré que le mode de vie et les aspects latents des activités (tous deux étant étroitement liés à et affectés par la culture) s'expriment dans l'environnement bâti. « Par conséquent, à mesure que les modes de vie et les significations changent (et aussi à mesure que de nouveaux appareils font leur apparition), les cuisines changent ». Cela vaut pour toutes les activités, mêmes celles qui, en apparence, sont les plus simples.

En généralisant, cela revient à dire que c'est la grande variabilité des fonctions latentes des activités qui entraîne la variabilité des milieux pour ces activités et des systèmes de milieux pour ces systèmes d'activités. Cela, à son tour, entraîne la variabilité des environnements tels que le type d'habitations. En répondant aux aspects latents des systèmes d'activités, les environnements répondent aussi aux aspects spécifiquement culturels. Pour Rapoport « cela permet d'expliquer pourquoi les désirs sont souvent plus importants que les besoins et pourquoi les utilisateurs font des choix en apparence " irrationnel " » (Rapoport ; 2003, p. 62).

2.2.3. Forme de la maison et facteurs modifiants

Les travaux de Rapoport, et bien d'autres chercheurs qui lui succédèrent, ont mis en évidence le rôle déterminant des facteurs socioculturels dans la production de la forme de la maison, cependant, on ne peut négliger l'influence d'autres agents également importants pour l'explication des aspects matériels de l'architecture domestique. Ainsi, en est-il du climat³ de même que de l'aspect constructif (matériaux et techniques de mise en œuvre).

³ Le climat est un facteur physique tributaire des caractéristiques de l'environnement géographique. Considérant que le rôle prioritaire de l'architecture est de procurer un abri, notamment, par le contrôle de l'environnement, ce contrôle concerne les facteurs climatiques (température, humidité, vent, pluie), la lumière, et le son. Il consiste en relation entre le bâtiment et le milieu physique, et s'exerce sur plusieurs niveaux : à l'échelle urbaine, par rapport aux caractéristiques architecturales et constructives du bâtiment, et même dans l'usage.

2.2.3.1. Premier facteur modifiant : le climat

Le climat a longtemps été avancé comme facteur physique exclusif quant à l'explication de la configuration architecturale de la maison. En effet, « en architecture, la théorie [...] affirme que la préoccupation première de l'homme primitif est de s'abriter, et que par conséquent les impératifs du climat déterminent la forme » (Rapoport ; 1973, p.27). Bien entendu, on réfute, aujourd'hui, toute théorie se basant sur n'importe quel facteur de causalité unique puisque comme l'affirme Rapoport, « un bâtiment manifeste l'interaction de facteurs complexes et nombreux, et que le choix d'un facteur unique et le changement des types de facteurs choisis à différentes périodes, sont en eux-mêmes des phénomènes sociaux d'un grand intérêt » (Rapoport ; 1973, p.26).

Par ailleurs, en admettant que le climat soit, effectivement, déterminant pour la forme bâtie, comment expliquer qu'à l'intérieur d'une même zone climatique soient recensées différentes configurations architecturales de la maison ? Et de la même manière, comment se fait-il qu'une configuration architecturale typique puisse se retrouver dans plusieurs régions climatiquement divergentes ? Rapoport (1973, p.30) cite même des exemples de « solutions non-climatiques ».

Ceci, remet en cause le déterminisme climatique, mais n'atténue en rien de l'importance du climat en tant qu'agent prépondérant dans la production de la forme bâtie. L'adaptation de l'architecture vernaculaire aux conditions climatiques les plus diverses, fournit à cet égard une preuve irréfutable.

Confrontés au problème d'assurer un abri pour une large gamme de conditions climatiques, les bâtisseurs primitifs ont dû créer, avec des matériaux et des techniques très limités, des bâtiments qui soient une bonne réponse au climat puisque leur propre confort en dépendait et parfois même leur survie.

Selon Rapoport, l'influence du climat serait d'autant plus visible que les conditions techniques et les moyens de domination de l'environnement seraient limités, c'est-à-dire, là, où l'homme à défaut de dominer la nature, n'a pas d'autres choix que celui de s'y adapter. Et il semblerait que plus les conditions climatiques étaient rigoureuses, plus l'ingéniosité des bâtisseurs primitifs se déployait, éprouvant « leur aptitude à utiliser un minimum de ressources pour un maximum de confort » (Rapoport ; 1973, p.116).

Les exemples, à ce titre, ne manquent pas ; beaucoup d'études ont été dédiées à la mise en évidence de l'influence du climat sur la forme de la maison. Ainsi, on a décrit l'igloo esquimau comme l'habitat typique des régions glaciales, avec son hémisphère offrant une moindre résistance au vent et un volume habitable maximum pour un minimum de surface extérieure. Tout comme la maison en terre est considérée comme la réponse presque parfaite au rude climat des régions désertiques. Les régions tropicales chaudes et humides ne sont quant à elles pas en reste, avec leurs maisons sur pilotis, à larges avant-toits, et grandes ouvertures pour favoriser un maximum d'aération (figure 2.5).

En fait, si l'on raisonne en termes de zones climatiques, et en considérant que le climat est la résultante à la fois de la température de l'air, de l'humidité, de la température radiante, du mouvement de l'air et des précipitations ; pour obtenir le confort, un bâtiment doit assurer une

réponse adéquate aux variables climatiques précédentes à travers son implantation, sa forme, ses matériaux et parfois même son usage (Liébard et De Herde, 2005).

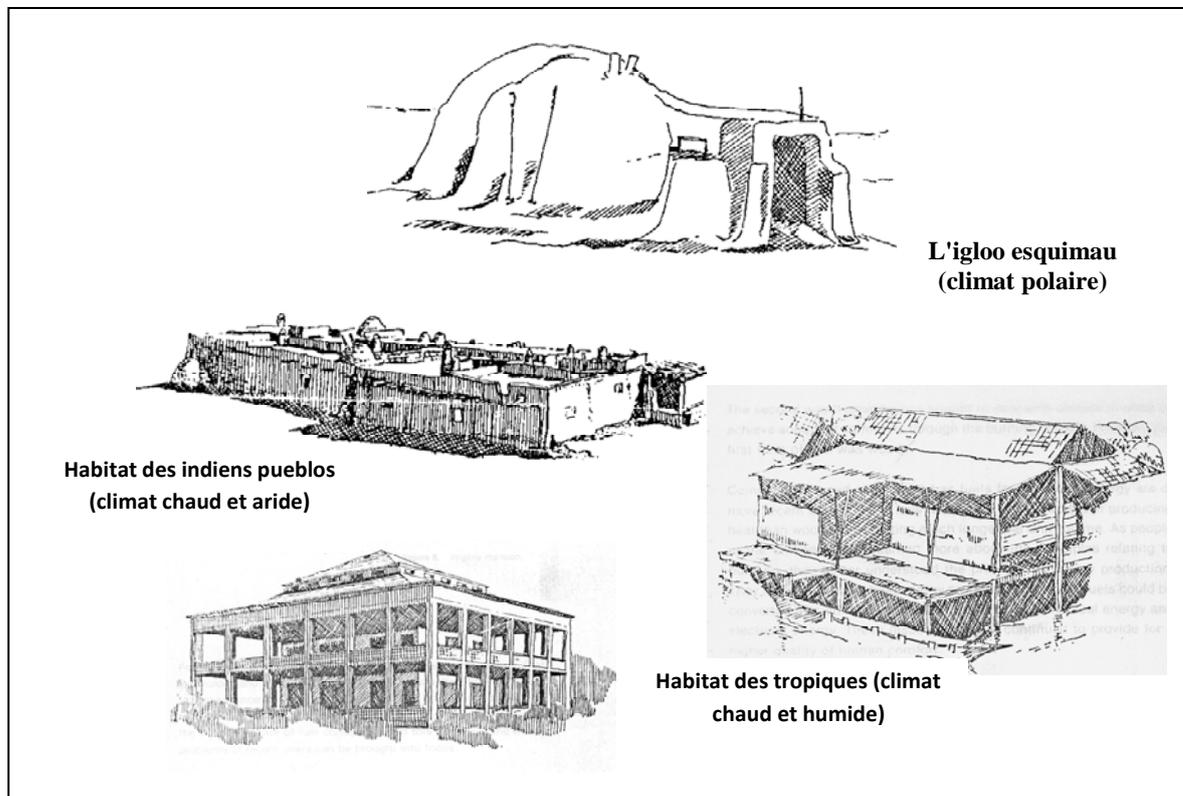


Figure 2.5 : L'influence du climat sur la forme de la maison

(source : Brown, 1985).

Cette règle⁴, les bâtisseurs primitifs l'ont bien assimilée, et l'ont minutieusement appliquée car toute faute, toute transgression obligerait à faire face à des conséquences graves, voire fatales. Il en a résulté, la production d'une gamme morphologiquement très diversifiée d'habitations humaines admirablement adaptées à leur contexte physique, autant de « leçons d'architecture » qui témoignent de la sagesse de nos prédécesseurs. Mais, ce trésor de connaissances qui s'est élaboré sur des millénaires et que les bâtisseurs primitifs se transmettaient de génération en génération, l'humanité a commencé à le perdre –peut être est-il déjà perdu ?- à partir du moment où le confort a été assimilé à technologie. En gros, on pourrait chronologiquement situer ce triste revirement dans la production du cadre bâti au début du 20^{ème} siècle avec l'avènement du mouvement moderne.

⁴ Les règles qui relevaient jadis des traditions sont aujourd'hui institutionnalisées. La « relation avec l'environnement » désigne désormais certains aspects d'urbanisation et relève d'un cadre réglementaire prédéfini. Cette relation est de l'ordre des contraintes techniques, quand il s'agit de tenir compte des conditions topographiques locales (le lieu de la construction), ou des caractéristiques mécaniques du sol, etc. Elle est formelle quand elle doit obéir à des règles d'intégration par rapport au paysage (site naturel) ou vis-à-vis d'autres bâtiments (site urbain). Elle est fonctionnelle quand il s'agit d'activités et de fonctions urbaines.

a) Pratique architecturale et climat : évolution des concepts

En effet, sans vouloir lancer une quelconque polémique sur les avatars de l'architecture moderne, il est indéniable que cette dernière a contribué à la production d'une architecture parfaitement indifférente au climat en surestimant les possibilités technologiques et en les considérant aptes à remplacer l'enseignement des "anciens" (Parant, 1989). Avec le mouvement moderne, la notion même d'architecture s'était profondément modifiée; elle n'était plus l'art de bâtir en harmonie avec la nature comme définie primitivement, elle était devenue un exercice plastique ou encore, pour reprendre une célèbre citation de Le Corbusier « le jeu savant, correct et magnifique des volumes assemblés sous la lumière ».

Certes, cela n'a pas empêché certains architectes "modernes" d'intégrer dans leurs réalisations des concepts climatiques, mais généralement leurs actions étaient ponctuelles et relevaient souvent d'initiatives individuelles, en vue de résoudre certains problèmes inhérents aux principes qu'ils défendaient. Ainsi l'invention du brise-soleil par Le Corbusier, n'est-elle pas en réalité une tentative d'atténuer les difficultés du confort thermique résultant de l'application systématique des principes de la Charte d'Athènes. Le problème de l'intégration climatique de l'architecture produite restait quant à lui substantiellement non résolu, jusqu'à ce que la crise énergétique remette tout en question.

— Crise pétrolière de 1973

C'est en 1973, suite à ce que l'on continu d'appeler le premier choc pétrolier, que les pays occidentaux les plus touchés par le renchérissement du prix du pétrole, ont manifesté leur intérêt pour tout ce qui se rapportait aux économies d'énergie. Le bâtiment s'est, alors, vite révélé au centre des préoccupations des décideurs et des concepteurs.

Jusqu'aux années 60, la confiance aveugle que les architectes ont vouée à la société technologique a eu pour résultat la production d'une architecture "énergivore" à outrance. Dans un premier temps, on a cru pouvoir résoudre ces difficultés par la constitution de microclimats artificiels: le tandem air conditionné-éclairage au néon (Jourda et Peraudin, 1980). Du coup, le bien être physiologique de l'utilisateur a été délégué à des installations⁵ dépendant d'une source épuisable (le pétrole) en pensant que l'énergie serait de plus en plus abondante et de plus en plus bon marché.

Cependant, quand la crise de l'énergie provoqua une pénurie de combustible, le problème des économies d'énergie se posa dans toute son acuité. Dès lors, des réglementations thermiques des habitations et des bâtiments en général, étaient instituées⁶ alors que les professionnels du bâtiment étaient tenus de s'adapter au plus vite aux nouvelles exigences thermiques réglementaires. En réalité, cette nécessité d'économiser de l'énergie par le bâtiment allait constituer le premier pas vers la reconnaissance de la dimension climatique en architecture.

⁵ Selon Campajola et al. (1989), l'installation signifie tout ce qui, à l'intérieur d'un bâtiment, requiert de l'énergie ni disponible localement ni de substitution.

⁶ A titre d'exemple, la première réglementation thermique en France date de 1974, laquelle avait induit l'imposition du fameux coefficient "G" relatif à l'isolation des bâtiments.

— **Des bâtiments économes en énergie : du solaire vers le climatique**

Sergio Los distingue, entre trois phases principales qui caractérisent selon lui l'évolution des bâtiments économes en énergie. La première étape, en rapport avec la crise de l'énergie avait pour objectif de minimiser le coût de climatisation (chauffage et réfrigération). Concrètement, cet objectif a été traduit par la promulgation d'une réglementation visant à assurer une isolation optimum du bâtiment. Les techniques de conceptions préconisées étaient celles qu'avaient développées les ingénieurs en génie-climatique dans le cadre de l'analyse d'une installation thermique.

— **Les bâtiments capteurs**

Dans cette première phase, capteur et bâtiment étaient séparés. Le bâtiment est très isolé et comporte de petites fenêtres orientées à volonté. Le capteur est une sorte de chauffage placé indépendamment du bâtiment et utilisé pour remplacer une source d'énergie traditionnelle, devenue trop chère, par l'énergie solaire. Rapidement le problème de l'intégration des panneaux solaires aux constructions allait se poser. Ce problème allait entraîner le passage à la deuxième phase. Celle-ci était, principalement, marquée par la mutation du bâtiment en capteur.

— **Les bâtiments solaires**

Dans cette deuxième phase, il n'y avait désormais plus de problèmes d'intégration architecturale des capteurs solaires pour la simple raison que l'architecture elle-même était devenue un capteur. C'était l'avènement de l'architecture solaire, les panneaux capteurs étaient considérés comme dépassés et on parlait désormais de systèmes solaires passifs par opposition au solaire actif de la phase précédente.

Dans cette phase, les systèmes solaires ont eu l'opportunité d'être étendus; il s'est avéré que dans de nombreux cas, le bâtiment capteur n'était ni efficace ni économique. C'est dans ce contexte que s'effectua le passage, de la problématique thermique architecturale, de la seule isolation à celle d'une conception bioclimatique d'ensemble du projet.

— **Les bâtiments bioclimatiques**

La troisième phase marqua les années 80, les idées radicales qui prêchaient une architecture économe en énergie via des équipements coûteux et compliqués, sont abandonnées de même que disparaissent les éléments vitrés des bâtiments de la deuxième phase.

En même temps la diffusion de systèmes passifs et leur expérimentation sous différents ciels et latitudes, a permis de constater qu'ils n'étaient pas universellement satisfaisants. On s'est rendu compte de la nécessité d'introduire des systèmes hybrides qui pourraient assurer une climatisation passive (chauffage et rafraîchissement).

Ces systèmes seraient basés sur une connaissance approfondie de l'environnement local et des besoins de l'utilisateur. Ceci induisit un renouveau de la réflexion sur les rapports de l'architecture à l'environnement et au climat et déboucha sur l'apparition du concept bioclimatique.

— **La diffusion de l'architecture bioclimatique**

Durant les années 80, l'architecture bioclimatique ou encore climatique est à son apogée, la décennie 1975-1985 témoigne d'une production foisonnante à la fois théorique et pratique. L'apport théorique est essentiellement analytique, et se base sur l'étude du rapport bâtiment/climat. Ce courant de recherche est représenté par les anglo-saxons, notamment V. Olgyay et à sa suite R. Banham ; leurs travaux partent de l'analyse de bâtiments vernaculaires et modernes correctement adaptés et proposent des principes de conception permettant la compatibilité entre le climat extérieur et le confort des usagers. Dans cette optique, V. Olgyay et à sa suite B. Givoni proposent le diagramme bioclimatique comme outil d'aide à la conception bioclimatique ; son principe est simple, il permet pour un contexte climatique donné, de repérer les conditions de confort (physiologique) et propose un ensemble de recommandations pour le satisfaire. Le deuxième courant plutôt pragmatique se manifeste par la réalisation effective de bâtiments qui peuvent apparaître comme expérimentaux -et le sont effectivement pour certains, notamment en Grande Bretagne et aux USA (Chatelet, 1998)

Plus d'une décennie plus tard, il s'est avéré que l'architecture bioclimatique, n'a pas eu le développement que les problèmes énergétiques pouvaient laisser présager. En France par exemple, Chatelet rappelle qu'elle « n'a que peu contribué à la baisse de consommation du secteur résidentiel et tertiaire observée depuis vingt ans, pour une grande part attribuable aux quatre réglementations thermiques qui se sont succédé depuis 1974 ». En matière d'apport architectural, le constat n'est pas très positif non plus ; Chatelet estime que « les réponses proposées sont de faible qualité architecturale en générale » (Chatelet ; 1998, p.124).

Bref, une dizaine d'années après sa mise en pratique, le concept d'architecture bioclimatique paraît s'être essoufflé. Certes, il a offert à la recherche un vaste champ expérimental permettant de produire des savoirs qui ont aidé à faire progresser la connaissance dans le domaine. Ce savoir est, aujourd'hui, largement diffusé, mais sa mise en pratique reste relativement faible et semble se restreindre à des initiatives individuelles de « concepteurs qui se sont engagés avec enthousiasme » dans cette voie. Selon Chatelet, si l'intérêt pour l'architecture bioclimatique a régressé à partir des années 90, « on peut en attribuer une des causes au fait que son image [...] est liée à une définition restrictive de l'architecture solaire passive. Elle paraît s'occuper essentiellement de l'ambiance thermique et néglige les autres ambiances, ainsi que les enjeux sociaux et économiques qu'elle traverse » (Chatelet ; 1998, p. 122).

— **Développement durable et Maîtrise d'ambiance**

Les années 90 sont marquées par la diffusion de la notion de « *développement durable* » et de « *green buildings* » des pays anglo-saxons. Parallèlement, les craintes suscitées par la déplétion de la couche d'ozone et le réchauffement de la planète témoignent de la montée en puissance de la prise de conscience internationale vis-à-vis de la question de l'environnement ; le sommet de Rio est organisé en 1992, et tente de calmer les inquiétudes.

Le développement durable peut-être défini comme un procédé qui vise à concilier l'écologie, l'économie et le social, il prône un développement à la fois:

- économiquement efficace;
- socialement équitable;
- écologiquement soutenable.

Ainsi, le développement durable se veut respectueux des ressources naturelles et intègre, selon certains, les aboutissements au caractère social qui consistent en la lutte contre la pauvreté, contre les inégalités, contre l'exclusion et la recherche de l'équité. Il vise la satisfaction des besoins des populations d'aujourd'hui sans compromettre les besoins des générations futures.

Parallèlement à l'intérêt suscité par le développement durable, la recherche sur les ambiances prend également de l'ampleur, annexant tour à tour le sensible (confort et physiologie), le vécu (les sciences sociales), et leur cortège de grandeurs physiques. Cet élan de recherche a eu pour conséquence un élargissement disciplinaire et le développement d'approches multidisciplinaires. Les vagues successives de la recherche sur les ambiances ont ainsi dérivé insensiblement de la notion de nuisances vers celle de maîtrise, pour aboutir enfin à celle de qualité environnementale (Chatelet ; 1998).

— **Bâtiment à haute qualité environnementale (BHQE)**

La démarche HQE, s'inscrit dans une optique de développement durable (satisfaction des besoins des populations d'aujourd'hui sans compromettre les besoins des générations futures). En plus de créer un environnement intérieur satisfaisant, la nouvelle exigence environnementale consiste à vouloir maîtriser les impacts d'une construction sur l'environnement extérieur (Izard et Olive, 1998). Ainsi, la QE d'un bâtiment relève de deux échelles –extérieure et intérieure.

La Haute Qualité Environnementale vise à satisfaire trois exigences complémentaires :

- Maîtriser les impacts d'un bâtiment sur l'environnement extérieur,
- Créer un environnement sain et confortable pour ses utilisateurs,
- Préserver les ressources naturelles en optimisant leur usage.

Elle propose aux maîtres d'ouvrage et aux architectes une approche globale en amont et pendant toutes les phases de la vie d'un bâtiment : programmation, conception, réalisation, utilisation, maintenance, éventuelle adaptation et déconstruction.

La démarche se résume en 14 cibles regroupées en 4 grands objectifs:

— **Eco-construction :**

Cible 1 : Harmonie du bâtiment avec l'environnement

Cible 2 : Choix des matériaux de construction

Cible 3 : Chantiers à faibles nuisances

— **Eco-gestion :**

Cible 4 : Gestion de l'énergie

Cible 5 : Gestion de l'eau

Cible 6 : Gestion des déchets

Cible 7 : Entretien et maintenance

— **Confort :**

Cible 8 : Confort hygrothermique

Cible 9 : Confort acoustique

Cible 10 : Confort visuel

Cible 11 : Confort olfactif

— **Santé :**

Cible 12 : Conditions sanitaires

Cible 13 : Qualité de l'air

Cible 14 : Qualité de l'eau

b) Le bien être : une notion subjective

Il est de fait établi que la dimension climatique ou environnementale est partie prenante du projet, mais l'architecture c'est aussi le produit d'une vaste gamme de déterminants : conditions du site, période historique et politique, disponibilité des ressources énergétiques et matérielles, situation sociale, conjoncture économique, niveau technologique, conditions culturelles. Par ailleurs, la prépondérance des facteurs socioculturels dans la production de l'environnement bâti n'est plus à démontrer. Il faudrait, par conséquent, relativisée l'importance des facteurs climatiques et plus généralement environnementaux dans la pratique du projet. L'idée de circonscrire le projet à sa seule dimension climatique (énergétique) est, désormais, à proscrire. Etre "performant" du point de vue énergétique n'est pas la seule et unique condition de validité requise (pour le projet architectural): la "qualité" est "au delà".

S'agissant d'habitat, il ne fait pas de doute que la qualité se mesure, d'abord, au degré de satisfaction globale que procure le produit aux usagers. Les facteurs sociaux ainsi que les motifs de prestige et d'apparat qui sont les corollaires des représentations sociales, peuvent alors supplanter les performances climatiques (Campajola et al., 1989), tant il est vrai que les conditions qui caractérisent un environnement considéré "confortable" ne sont pas définissables dans l'absolu.

Certes, on a pris l'habitude de comprendre "le confort ambiant" de façon restrictive en le rapportant exclusivement aux conditions physiques qui déterminent le confort de type hygrothermique; température de l'air, humidité, aération, rayonnement solaire, etc. Mais ignorer que la conception de confort est beaucoup plus vaste, est certainement une déformation de la réalité.

Le concept de confort ou plus généralement de bien être doit comprendre des paramètres esthétiques et psychologiques tels que la qualité de la lumière, le paysage, la sécurité, le prestige; les aspects culturels sont également à considérer, surtout quand il s'agit des pays en voie de développement où l'évolution des mœurs et des habitudes se fait de manière relativement plus lente que dans les pays occidentaux⁷.

⁷Dans un article consacré à l'étude de la maison en pays islamiques, Abdulac et Pinon (1973) mettent en garde contre le danger de négliger les résistances sociales et psychologiques et plus généralement culturelles qui pourraient induire un refus des solutions climatiques proposées.

Tous ces facteurs restent déterminants pour les choix conceptuels à faire. Il n'est d'ailleurs pas impossible qu'on renonce à un genre de confort pour un autre genre de confort; « ...Entre une habitation spacieuse et parfaite du point de vue énergétique et une habitation petite et humide dans le centre ville, une bonne partie d'entre nous n'hésite pas à choisir la seconde » signalent Campajola et al. (1989).

Mieux encore, des solutions architecturales performantes climatiquement pourraient être mal acceptées culturellement parce qu'elles ne respectent pas les normes esthétiques établies (Durand, 1989) ou le mode de vie. Ainsi, une enquête menée dans le cadre des climats chauds, auprès d'une population résidant en habitat collectif, en vue d'évaluer leurs appréciations vis-à-vis de certains critères influençant la conception des fenêtres (éclairage naturel, ensoleillement, ventilation, vue et intimité) a montré que pour préserver leur intimité, les habitants pouvaient très bien laisser les fenêtres fermées ou occultées par des rideaux épais durant presque toute la journée. La vue et l'ensoleillement, participes du confort hygrothermique, sont ainsi sacrifiés pour des considérations culturelles (Tabet, 1991).

Ceci montre tout l'intérêt qu'il y a, à relativiser la notion de bien être et amène à admettre qu'en l'état actuel des connaissances, les approches quantitatives pour l'évaluation voire la réalisation du confort sont à effets limités; notamment, à cause, des facteurs subjectifs qui conditionnent celui-ci.

c) **Architecture domestique et climat : la situation actuelle**

La maison d'aujourd'hui exprime-elle une quelconque préoccupation climatique ? En fait, la réponse à cette question doit être nuancée selon qu'il s'agisse de pays dits développés et ceux qui le sont moins.

Dans les pays du Nord (pays développés), où le besoin de se protéger du froid est fondamental, les exigences de confort conjuguées au souci d'hygiène et de conservation des locaux ont, dès le début de ce siècle, entraîné le recours systématique et généralisé au chauffage central (Olive, 1992). Le confort hygrothermique ayant été perçu comme un problème d'ingénierie, son amélioration fut alors traitée en terme d'installations que l'on devait rendre plus performantes, quitte à consommer énormément d'énergie non renouvelable.

Il faut dire qu'à l'époque, le pétrole était bon marché, la nécessité d'économiser l'énergie ne se posait pas, et cette formule ayant fini par faire bon usage, n'avait pas lieu d'être remise en question. Il faudra, donc, attendre 1973 (crise du pétrole) pour que bon nombre de pays occidentaux se décident à mettre en place une réglementation thermique du bâtiment. Pour le cas de la France, la nécessité de réduire l'importation énergétique avait induit la promulgation de la réglementation thermique de 1974 qui institue le coefficient G^8 auquel supplante, en 1982, le coefficient B (coefficient volumique des besoins en chauffage) lui même remplacé en 1989 par le coefficient C (coefficient de l'énergie non renouvelable pour le chauffage et la production de l'eau chaude sanitaire).

⁸ Pour "chaque logement ayant une certaine configuration (habitat individuel isolé, individuel groupé, collectif) et utilisant une énergie particulière", le coefficient G fixait une valeur maximale, pour la somme des déperditions par son enveloppe et les besoins de chauffage de l'air neuf, à ne pas dépasser.

Dans une étude consacrée à l'analyse de la réglementation thermique française, Parant (1989) montre comment à travers les trois principales phases de l'évolution de cette dernière: 74, 82 et 84, chaque aspect de la conception architecturale s'est trouvé graduellement impliqué :

- L'orientation, l'implantation et donc le plan de masse, y compris dans sa dimension urbanistique.
- La fonction de certains espaces ou de certaines parties de l'enveloppe (collecte, protection).
- La nature des parois (isolante inertes, mobiles, transparente).
- Les détails de construction.

Ainsi, pratiquement tous les aspects du projet ont fini par être quantifiés. L'évolution de la réglementation thermique française apparaît, de fait, comme principalement guidée par le souci d'optimiser les économies d'énergie en exploitant au mieux les possibilités technologiques du moment. Quant au confort hygrothermique, il est supposé réaliser de facto, puisque l'installation de chauffage est conçue pour maîtriser une température de consigne correspondant à une ambiance confortable. La qualité thermique d'un bâtiment est alors évaluée en termes de consommation d'énergie (par unité de volume) pour assurer la température de consigne. Plus cette consommation est faible plus le bâtiment est considéré comme thermiquement performant, ce qui explique l'intérêt pour le traitement de l'enveloppe, l'optimisation des installations de chauffage, la récupération au mieux de la chaleur gratuite, etc.

En généralisant, on peut dire que la réglementation thermique occidentale vise à réaliser des conditions de confort permanentes en économisant l'énergie. Olive (1992) en déduit que pour les pays occidentaux l'objectif conjoncturel: "confort avec maîtrise de l'énergie", a été traduit par "maîtrise de l'énergie et confort"; l'économie de l'énergie est, alors, une priorité mais le confort hygrothermique est supposé réalisé par hypothèse. Qu'en est-il des pays des pays moins développés?⁹

Les pays en voie de développement sont, en train de vivre une situation similaire mais avec un certain décalage dans le temps. En effet, l'évolution des modes de vie et l'ouverture sur l'Occident, de même que la rupture brutale avec les traditions et la production d'un cadre bâti mal adapté climatiquement, ont conduit les populations du Tiers Monde à réclamer légitimement un habitat de meilleure qualité (Abdulac, 1987). Il est vrai que sur le plan climatique, les constructions contemporaines sont plus chaudes; que ce soit du fait de leur ouverture sur l'extérieur ou de l'utilisation de matériaux nouveaux. Selon Ghrab-Morcors (1992) la qualité thermique médiocre des constructions modernes (par opposition à la

⁹ Ainsi, si l'on remonte un peu le temps, on notera que l'exigence de confort thermique et ambiant est devenue de "masse" en Europe à partir du 19^{ème} siècle. Graduellement, cette exigence s'est muée en demande sociale et politique, dont la réponse ne pouvait plus être spontanée. Elle devait au contraire être prise en charge à grande échelle, dans les dispositions des gouvernements, les normes établies, les programmations ainsi que dans les propositions des architectes et des ingénieurs (Campajola et al., 1989). Il s'en est suivi la promulgation d'un véritable arsenal juridique et réglementaire devant assurer un certain niveau de confort hygrothermique mais surtout un minimum de consommation d'énergie.

production populaire traditionnelle) serait due à plusieurs facteurs dont les plus importants sont:

- La transformation brutale de la construction vers une architecture moderne ou internationale. Cette transformation s'est effectuée sans transition et n'a pas permis au lent processus de la connaissance empirique de fournir des solutions adéquates.
- Les options économiques qui ont orienté les choix vers les matériaux bon marché mais peu appropriés thermiquement.
- Le mode de réalisation des logements qui se fait en série par des concepteurs et des promoteurs peu soucieux de la qualité thermique de leurs réalisations.

Enfin, il est à noter que cette situation d'inconfort qui pèse actuellement sur la production architecturale contemporaine du Tiers Monde est, en réalité, vécue différemment par les populations. En tout état de cause, les couches les plus aisées compensent la mauvaise qualité thermique du bâtiment par le recours à des appareils de ventilation et de conditionnement d'air, alors que le plus grand nombre et les catégories les plus défavorisées subissent ce problème dans toute son acuité.

Cependant, si l'on veut, pourvoir à la nécessité d'un confort minimal pour le plus grand nombre sans dépenses énergétiques excessives et tout en sachant que l'usager du bâtiment en est rarement le maître d'œuvre; la solution qui paraît la plus appropriée est celle d'appliquer une réglementation visant à garantir la qualité thermique de la construction.

Actuellement en Algérie, une telle réglementation fait, malheureusement, défaut, cependant, elle serait en cours d'élaboration dans le cadre d'un projet d'une réglementation thermique commune aux pays du Maghreb. Ce projet est en étude en collaboration avec des spécialistes de la C.C.E, et son principal objectif est d'instituer un cadre réglementaire adapté aux caractéristiques culturelles, sociales, économiques et surtout climatiques propres aux pays du Maghreb.

Ainsi, on peut dire pour conclure cette partie que le climat n'est plus une dimension prégnante quant à la forme de la maison ; dans les pays développés, la prise en compte du facteur climatique persiste, mais elle est prise en charge à grande échelle, dans les dispositions des gouvernements, les normes établies, les programmations ainsi que dans les propositions des architectes et des ingénieurs et se résume désormais à garantir une performance thermique optimale de l'enveloppe moyennant un échange hygrothermique minimale avec l'extérieur.

2.2.3.2. Second facteur modifiant : les matériaux et la construction

Rapoport, considère les matériaux, la construction et la technologie en tant que facteurs influençant la forme de la maison vernaculaire, plutôt que des agents déterminants de celle-ci. En se basant sur de nombreux exemples, Rapoport démontre que, les matériaux et les techniques de mises en œuvre qui leurs sont liés, « ne commandent ni ce qui doit être construit ni sa forme [...]. Ils rendent possible la réalisation d'éléments clos dans une organisation de l'espace décidée pour d'autres raisons, et peuvent modifier cette organisation. Ils facilitent et rendent possibles ou impossibles certaines décisions, mais ne fixent ou ne déterminent jamais la forme » (Rapoport ; 1973, p.36).

Norberg-Schulz (1979, p.111) pour sa part, qualifie de « moyen » les matériaux et la construction qu'il appelle "dimension technique" : « Les possibilités techniques appartiennent bien sûr aux conditions préalables dont l'architecte doit tenir compte, mais la technique reste un *moyen* pour mener à bien les tâches ». Il préconise que la dimension technique figure en catégorie indépendante dans la caractérisation de la « totalité architecturale » et lui attribue un rôle similaire dans la description de l'objet architectural, soit au même titre que la forme et la tâche¹⁰ de la construction : « une description de la totalité architecturale doit s'opérer au moyen de trois dimensions fondamentales : la *tâche de la construction, la forme et la technique* » Norberg-Schulz (1979, p.113). La dimension technique s'analyse en décrivant comment les éléments techniques sont faits à partir des matériaux et comment ils sont organisés en systèmes techniques. Ainsi, se sont soit les matériaux qui sont pris pour point de départ et on parle de construction « en bois », « en béton armé » ; soit se sont les éléments techniques qui sont mis en avant et on parle de fondations, murs, planchers, plafonds, cages d'escaliers, portes et fenêtres c'est-à-dire autant de parties du bâtiment que la construction *réalise*. Les possibilités techniques des matériaux correspondent à leur aptitude à supporter des charges, des portées, à se fermer et à s'isoler et surtout à être transformés en éléments techniques qui constituent des *systèmes techniques*. Ceux-ci peuvent être divisés en deux classes : les *systèmes massifs* et les *systèmes à squelette*.

— Les systèmes massifs

« Un système massif consiste en éléments qui, simultanément, limitent et supportent. Tous les éléments du système massif poursuivent donc le même objectif technique. Les éléments du système massif de fermeture correspondent (approximativement) à des masses isotropiques qui sont, soit construites par l'addition d'éléments secondaires (comme des briques), soit coulées en une masse monolithique décomposable analytiquement en sections égales. Il en est de même pour un système massif de couverture. Alors que le système de fermeture laisse une liberté totale pour la formation des formes d'espace, le système de couverture est hautement limitatif. Une couverture horizontale dépend de la résistance à la tension du matériau utilisé. Cette résistance est relativement basse pour la plupart des matériaux utilisés dans les systèmes massifs. C'est pourquoi on combine souvent les systèmes massifs de fermeture avec des couvertures de type à squelette (poutres, fermes, cintres). Les systèmes massifs proprement dits sont illustrés par les coupes et les voûtes où le matériau est soumis à la compression. Un système massif véritable se caractérise donc par l'équivalence approximative de tous les éléments techniques. Par conséquent, ses surfaces et ses masses sont en principe monotones et inarticulées tandis que ses formes d'espace, à cause des problèmes de couverture, sont limitées à quelques formes élémentaires. La taille et la position des ouvertures sont également restreintes et les ouvertures acquièrent un caractère de figure, de par la masse neutre qui sert de fond. Le traitement « sculptural » des éléments rend toutefois possible une certaine

¹⁰ Pour Norberg-Schulz (1979, p.113) la « *tâche de la construction* » comprend les aspects de l'environnement qui concerne l'homme. Elle englobe les objets susceptibles d'influencer la solution architecturale, et s'étudie au moyen de quatre aspects : 1/ le *contrôle physique* soit la tâche de *protection* et la relation entre la construction et son environnement ; 2/ le *cadre fonctionnel*, soit la construction en tant que cadre aux actions ; 3/ le *milieu social* soit la construction en tant qu'expression des *structures sociales* ; 4/ la *symbolisation culturelle*.

articulation. La construction massive ne peut servir que des tâches de la construction possédant une structure fonctionnelle *simple* » Norberg-Schulz (1979, p.225-227).

— Les systèmes à squelette

« Un système à squelette se définit par la distinction entre les éléments de séparation et les éléments porteurs. Il consiste en éléments primaires et secondaires et offre immédiatement une structure de surface plus riche que le système massif. Les ouvertures participent au système au lieu d'être des perforations relativement accidentelles. Puisque les surfaces délimitantes sont indépendantes des membres porteurs, la taille et la forme des espaces peuvent être traitées avec une grande liberté. Cette liberté touche aussi la hauteur et la couverture des bâtiments. Les fermes et les armatures en acier, les coques, les dalles plissées et les constructions nervurées en béton armé permettent la couverture de zones de taille naguère inconnue » Norberg-Schulz (1979, p.230-231).

Enfin, il faut signaler que les matériaux ont des possibilités formelles déterminées, le caractère d'une surface (texture, couleur) dépend de propriétés matérielles, et cependant, il doit être compris comme un aspect de la dimension formelle.

a) Rapport système constructif/ forme de la maison

La dimension constructive (matériaux, procédés de mise en œuvre) n'est pas un facteur déterminant de la forme de la maison, cependant, cela ne diminue en rien de l'importance de la construction dans la matérialisation de l'espace domestique. Le choix et la disponibilité des matériaux ainsi que les modalités de mise en œuvre influencent largement la forme et l'apparence de la maison. Dans ce registre, la disponibilité de certains matériaux est indispensable pour la réalisation de certain type d'habitats. Ainsi, les Esquimaux pourraient difficilement bâtir un igloo de neige, en été, là où il n'y a pas de neige, ils utilisent alors, un autre type d'habitat.

En contre partie, les matériaux par eux-mêmes ne déterminent pas la forme. Rapoport cite l'exemple de l'utilisation du chaume pour la réalisation des toits au Japon, et fait judicieusement remarquer que le toit réalisé en chaume prend de nombreuses formes, dimensions et inclinaisons. Les dimensions des poutres et des toits dépendent de leur fonction en tant que symbole social, de la richesse du fermier. De même qu'en Chine tous les toits sont de tuiles, mais les formes à l'intérieur d'un même village peuvent être très différentes à cause de l'influence de Feng Shuei (l'orientation cosmique). Ainsi, il semblerait que les mêmes matériaux et la même technologie aient produit des formes très différentes.

D'un autre côté, si les matériaux changent cela n'entraîne pas nécessairement un changement de la forme de la maison. Ainsi, et sans avoir à mentionner les exemples très typés de Rapoport, on rappellera que les maisons de terre de la région de Biskra ont été reconstruites en parpaing et béton armé, mais dans un premier temps la forme de l'espace domestique est restée inchangée ; l'utilisation de nouveaux matériaux n'a pas affecté la forme. D'une manière similaire les maisons auréssiennes de pierre ont été réalisées en parpaing et béton armé sans rien changer à la forme (figure2.5).

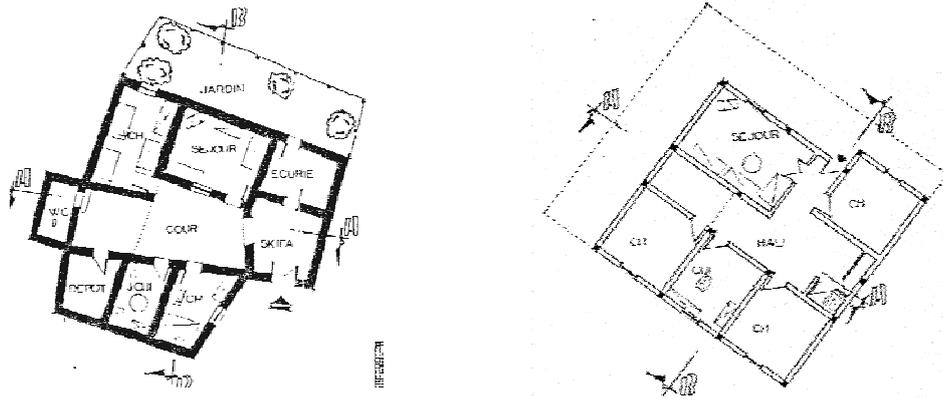


Figure 2.6 : Habitation traditionnelle et contemporaine à M'chounech : organisations intérieures similaires et matériaux différents. . (Source : l'auteur)

Par ailleurs, les mêmes matériaux peuvent produire des formes très différentes, comme le montrent les dessins empruntés à Rapoport (figure 2.7). Cela confirme, si besoin est, que les techniques concernant les structures, ou les matériaux ne peuvent pas à eux seuls expliquer complètement la nature et la diversité des formes existantes.

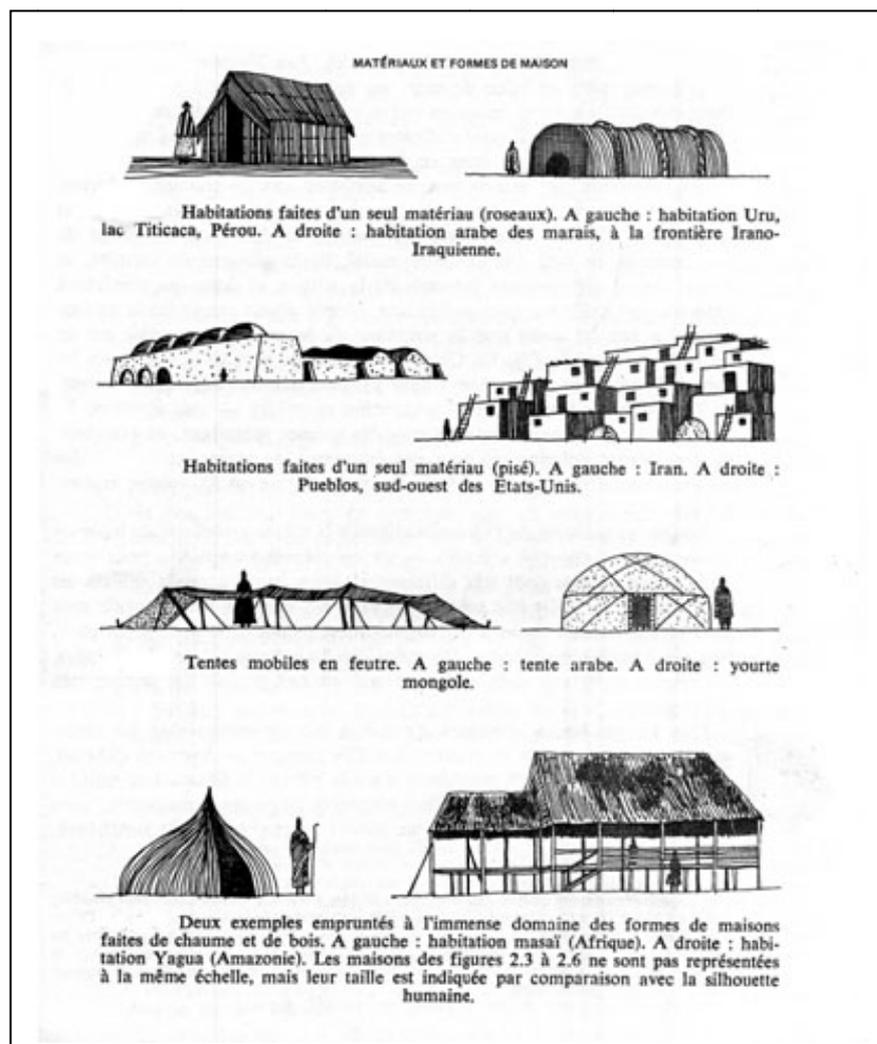


Figure 2.7 : Exemples d'habitations utilisant le même matériau mais ayant des formes différentes (source : Rapoport ; 1973, p.37)

L'on sait que le but primaire de l'homme en construisant sa demeure est de produire un abri. Mais, celui-ci doit "tenir", c'est à dire que l'ouvrage doit répondre efficacement aux forces mécaniques, notamment, la pesanteur et la stabilité ; l'ensemble des forces de la pesanteur et leur transmission au sol exigeant des matériaux ayant une résistance à la tension et à la compression. La couverture de l'espace et la manière de l'enclorre constitue, l'essentiel de la tâche de la construction en architecture et un défi que l'homme a dû relever depuis qu'il a commencé à construire. Les bâtisseurs primitifs ont dû répondre efficacement à cette exigence fondamentale de l'ouvrage en exploitant au mieux les matériaux disponibles. Ainsi, pour la couverture de sa cabane, ils utilisèrent différents matériaux d'origine animale comme les os, les peaux et les feutres, et ceux provenant de végétaux tels que les branches, les fibres végétales nattées, tissées ou tordues. Quand cela était possible et nécessaire, du métal était ajouté pour augmenter la performance de l'ouvrage. Plus tard, des formes particulières de couverture, voûtes et coupoles notamment, ont été développées.

Le choix des matériaux disponibles était faible, cela pouvait se limiter comme pour les esquimaux à la neige, la glace, les peaux, les os et un peu de bois ramené par la mer, l'habitant du désert n'avait quant à lui que la terre et un peu de bois de palmier, de même que les habitants des marais n'avaient que des roseaux (Rapoport, 1973). On pourrait ainsi, continuer à énumérer des exemples tant ceux-ci sont innombrables et montrent l'ingéniosité et le savoir faire du bâtisseur primitif à employer les moyens matériels dont il disposait de la meilleure manière qui soit et souvent jusqu'à la limite de leurs possibilités.

Pour revenir au rapport système constructif / forme, il semblerait que plus les contraintes -en termes de disponibilité de matériaux et de maîtrise technique - étaient grandes, plus les choix formels étaient réduits ; mais comme le souligne Rapoport, (1973, p146) « on dispose toujours d'un certain choix ». Les contraintes obligent à créer par les moyens les plus directs les espaces nécessaires aux diverses activités humaines, mais n'ont jamais imposé une forme quelle qu'elle soit. Il pouvait arriver que les solutions produites s'avéraient irrationnelles du point de vue de la structure ; en fait, dans ces cas-là, les bâtisseurs primitifs ont dû effectuer des choix parmi les diverses contraintes qui pesaient sur le cadre bâti et ont agi suivant une sorte d'échelle de priorité. Là où le climat était extrêmement rude, les solutions climatiques étaient privilégiées quitte à produire des systèmes constructifs peu rationnels mais, tout de même, valables structurellement.

b) Les matériaux locaux : choix ou contrainte ?

On a souvent associé architecture vernaculaire et matériaux locaux, les constructeurs primitifs n'utiliseraient selon cette croyance que les matériaux disponibles dans leur environnement immédiat. Cela est vrai dans une large mesure, mais toute règle a ses exceptions. Ainsi, certains matériaux locaux pouvaient être utilisés pour la construction des maisons alors que d'autres matériaux également locaux étaient réservés exclusivement aux constructions de prestige (temple, monuments...) comme c'est le cas des égyptiens qui ont construit les ouvrages colossaux des pyramides en pierre et les habitations courantes en terre. Rapoport (1973) cite l'exemple de la région Ouest du Valais sur le versant français où les maisons sont construites en pierre alors que dans la région Est elles sont en bois et ce, bien que les deux matériaux soient disponibles dans les deux régions. Parfois, quand les bâtisseurs disposaient d'une variété de matériaux et de la possibilité de choisir, c'étaient les facteurs socioculturels

(mode, tradition, prescriptions religieuses ou valeur prestigieuse associée à certains matériaux) qui entraînent en jeu favorisant l'utilisation de tel matériau plutôt qu'un autre.

Les matériaux peuvent «prendre la valeur d'indicateurs de statut social» (Rapoport ; 2003, p.146). La signification sociale des matériaux s'observe surtout dans les pays en voie de développement où les matériaux traditionnels (briques en terre, chaume, bambou,...) sont dévalorisés et rejetés du fait de leurs connotations traditionnelles, associées à la pauvreté et à la mauvaise qualité. Les matériaux dits modernes (ciment, métal, béton...) sont, par contre, très appréciés et véhiculent l'idée de progrès et de réussite sociale.

2.2.4. La production actuelle du cadre bâti résidentiel: comment promouvoir la qualité ?

On pourrait croire qu'aujourd'hui l'aspect matériel de la maison est du ressort de l'architecte, que c'est en quelque sorte « sa chasse gardée », et que l'habitant, lui, doit rester à sa place de consommateur passif de l'espace. Un espace qu'on aura produit pour lui, pour son plus grand bien, et où un arsenal de règlements, codes et normes diverses est supposé y garantir la qualité. Mais qu'en est-il en réalité ? Oserait-on parler d'une quelconque forme de qualité dans ce qui est produit aujourd'hui chez nous ? Si l'on examine le produit de la pratique architecturale officielle ou étatique dans notre pays que ce soit à l'échelle du bâtiment, du quartier, ou de la ville, le constat est amer et le bilan est négatif (Ougouadfel, 1993).

Mais plus grave encore, même la production de l'autopromoteur « citoyen » semble suivre la cadence. Les solutions « anticlimatiques » et « irrationnelles structurellement » -pour reprendre les termes de Rapoport- ne manquent pas. Pourtant la raison et la sagesse constructive de l'habitant constructeur ou auto-concepteur (Hublin, 1992) n'est plus à démontrer, spécialement dans les pays en voies de développement.

Y a-t-il une explication à ce phénomène « contre nature » ? Rapoport (2003, p.147), en évoquant le phénomène de mode dans la transformation de l'habitat, attribue l'initiative des changements formelles (matériaux, styles, formes, décorations,...) aux individus et groupes dont le statut social est élevé, puis selon cet auteur, « au fil du temps, cela 'déteint' sur les autres catégories de la population ». Il semblerait, que chez nous la production architecturale étatique, dont la qualité discutable - à une certaine époque, était dictée par l'urgence (post-indépendance) et puis par un contexte de difficulté économique (les années 80)- ait déteint sur la production du privé.

L'algérien autopromoteur utilise aujourd'hui des matériaux qui sont relativement nouveaux pour lui (l'introduction du béton armé et du ciment s'est faite durant les années (50-60), il emploie volontiers les moyens formels et esthétiques corollaires du matériau choisi, mais dans un langage qui n'est pas toujours cohérent, et dans la foulée, tout ce qui constituait le savoir faire constructif élaboré sur des siècles et légué de génération en génération, jalousement préservé jusqu'à la moitié du XX^e siècle, ce trésor ancestral est tout simplement laissé de côté, parfois même dénigré et dévalorisé.

Ce pourrait-il que, chez nous, la production du cadre bâti soit affectée par une sorte d'acculturation architecturale ? Dans ce cas, et en attendant que les processus de syncrétisme

déjà en place rétablissent le juste équilibre entre les fondements culturels intrinsèques et les apports culturels extrinsèques qui sont de toute façon inévitables et nécessaires, il est du devoir des professionnels de l'habitat (architectes, décideurs,) d'œuvrer dans le sens de la production d'un environnement bâti de meilleure qualité. A travers leur pratique, ils donneront le bon exemple, et cela finira par 'déterreindre' sur la production de l'habitant.

2.3. Saisir la configuration physique de la maison

Pour Norberg-Schulz (1997, p.144) : « Une forme devient figure lorsque, mise en œuvre, elle est organisée d'une manière précise. Des bâtiments circulaires ou linéaire, des coupoles ou des tours ne deviennent réels que s'ils sont matérialisés en choses concrètes, à l'intérieur d'une relation entre ciel et terre se référant à un usage ». Ainsi, on peut dire que toute œuvre architecturale est une production humaine investie d'une « tâche », et qu'elle se manifeste à travers une double présence aussi bien formelle que matérielle. Se pose alors la question de saisir et d'élucider le processus formel qui a généré une telle configuration physique. Il s'agit en somme de caractériser «architecturalement» un édifice en mettant en évidence la relation entre la tâche dont il est investi, sa construction et son apparence. Comment s'effectue une telle caractérisation ?

2.3.1. Quatre modèles théoriques pour approcher la forme bâtie

De prime abord, l'on sait que l'architecture, en tant que réalité matérielle « est hétérogène et peut aussi bien être approchée d'un point de vue esthétique, idéologique, économique, sociologique, constructif ou fonctionnel» (Van De Vondele ; 1991, p.132). Partant de cette définition, Van De Vondele (1991) définit quatre modèles pour décrire l'architecture quand celle-ci est approchée dans sa matérialité ; 1/le modèle géométrique, 2 / le modèle fonctionnel, 3/ le modèle constructif et 4/ le modèle actanciel. Le choix du modèle détermine quelles données architecturales sont investies et mises en exergue, mais tous sont susceptibles d'une application à n'importe quelle production architecturale.

a) Le modèle géométrique

Un bâtiment concret ou un bâtiment type peuvent être décrits en termes géométriques à l'aide de notions telles que ligne, plan, volume, carré, cercle, triangle, symétrie, rapport, module, etc. Le modèle ne révèle la réalité que quand les mesures sont ajoutées et doit être considéré comme un moyen pour déterminer quantitativement des objets matériels. Il est fonction d'autres systèmes cognitifs, et il est en même temps applicable pour tous les objets (visuels) possibles.

b) Le modèle fonctionnel

Une description fonctionnelle en termes de surface, circulation, zone, contenu, niveau, filtre, liaison, barrage, commutateur, ou, plus concrètement, comme combinaison de sols, parois, gaines, couloirs, passages, etc. généralise l'architecture en tant qu'enveloppe ou objet d'usage. Cette description n'a qu'une signification technique et quantitative et n'est nullement tridimensionnelle. Les organigrammes et les graphes qui, dans les années 60, étaient utilisés

dans les méthodes systématiques de “design” en tant que principes génératifs aboutissent à des projets peu spatiaux.

c) **Le modèle constructif**

Un bâtiment peut également être décrit en termes empruntés à la technique de construction comme : poids, résistance à la pression, force de traction, point de flèche ou, plus concrètement, en termes d'éléments constructifs comme colonne, poutre, arc, voûte, etc., et l'on peut déterminer la relation entre ces éléments systèmes. Cette approche assimile la discipline à une connaissance de tout ce qui peut être construit. La construction a nécessairement une troisième dimension, mais n'est en fait rien d'autre qu'une combinaison de mesures et de quantités, de géométries et de fonctions.

d) **Le modèle actanciel**

Une autre possibilité réside dans la description en termes qui, à défaut d'autres moyens, seront appelés des relations spatiales. Il s'agit ici d'une description qui emploie exclusivement des éléments types comme mur, porte, escalier, passerelle, pont, place, rue, fenêtre, balcon, etc., pour autant qu'ils puissent être décrits dans un même système comme des indications de configurations spatiales désignant une possibilité de relations bien définies entre les hommes ou entre l'homme et l'environnement.

Ainsi, chaque modèle investit un niveau de la réalité matérielle de l'architecture, mais, celle-ci n'est finalement saisie qu'à travers l'entremise de disciplines auxiliaires. Les quatre modèles sont valables pour décrire les formes bâties, mais ils ont l'inconvénient de remettre en cause l'autonomie disciplinaire de l'architecture comme « système de savoir formel, c'est-à-dire un système servi par des symboles ou des notions ».

C'est pourquoi, lorsqu'il s'agit d'étudier une production architecturale du point de vue de sa genèse formelle, ou alors, quand il faut relier les différentes manifestations formelles avec l'environnement idéal et/ou référentiel qui les a façonnées, ou encore, quand il est question de s'interroger sur les significations des formes produites, le mieux, comme le suggère Van De Vondele, c'est d'opter pour « une réduction du matériel au formel » (Van De Vondele ; 1991, p.132). En adoptant une telle approche, on conforte l'autonomie disciplinaire de l'architecture ; l'"identité" formelle des objets étudiée est saisie objectivement dans leur "phénoménalité". Il est possible de définir leurs caractéristiques morphologiques telles qu'elles se dégagent de la totalité matérielle de l'environnement bâti (Duprat, 1991).

2.3.2. Caractériser la forme d'un bâtiment

Pour Norberg-Schulz (1979, p.156), si historiens et théoriciens de l'architecture ont donné la première place aux problèmes de forme, « c'est qu'au lieu de s'interroger sur le but et les conditions préalables à l'architecture, on désire étudier *l'œuvre d'architecture elle-même* ». Il rappelle, également, que « les problèmes formels sont d'un intérêt spécial pour l'architecte, parce qu'ils concernent les moyens qui constituent son domaine propre. Grâce à ces moyens, il remplit les tâches auxquelles il doit faire face ». Par conséquent, il n'est pas étonnant que *l'œuvre artistique* proprement dit soit concentrée, à un degré très élevé, sur la dimension

formelle. Mais, cela ne veut pas dire pour autant « que l'architecte devrait rester confiné dans ce domaine. Comme tels, les moyens ne signifient rien du tout. Les expériences de l'architecte ne deviennent de *l'architecture* que lorsqu'elles sont liées à des tâches particulières de la construction ».

Norberg-Schulz (1979, p.110-111) distingue entre trois phases caractéristiques «dans le *développement* vers une méthode appropriée d'analyse formelle»:

1. *La forme en tant que proportion*. Ce point de vue est le plus ancien. Il provient historiquement de la conception selon laquelle le nombre se trouve partout dans la nature et exprime un désir de beauté absolue. Cette approche se base sur les « règles de proportion » et les rapports numériques.
2. *La forme en tant qu'espace*. Ce point de vue est très répandu, mais il est inefficace pour recouvrir des totalités (des objets intermédiaires) qui transcendent l'espace euclidien. L'emploi d'un concept d'espace purement euclidien doit être complété par d'autres catégories formelles.
3. *La forme en tant que structure*. Ce point de vue est le plus récent. Il consiste à envisager la forme architecturale comme un ensemble où s'unissent plusieurs facteurs différents. Une « analyse structurale » doit rendre compte des éléments et des relations qui déterminent la totalité formelle.

Dans son "Système logique de l'architecture", Norberg-Schulz (1979, p.156) fixe les règles à suivre pour décrire la forme d'une totalité architecturale : « La description formelle est, par définition, indépendante des dimensions pragmatiques et sémantiques ». Le problème sera donc « d'établir un système de catégories formelles permettant de décrire et de comparer les structures formelles ». Norberg-Schulz insiste, tout de même, « sur le fait qu'un objet dépend de son contexte phénoménal et qu'une description se doit d'embrasser ce contexte ». Une fois cette règle de base établie, l'analyse formelle consiste à indiquer les *éléments* et les *relations*.

L'**élément** désigne « une unité caractéristique appartenant à une forme architecturale. Il a une double signification puisqu'il s'applique à la fois pour désigner un ensemble indépendant et une partie appartenant à un contexte plus vaste ». Le choix des éléments est facultatif, cependant, Norberg-Schulz précise qu'il doit être fait de manière à rendre « la description commode ». Ainsi, « il n'est pas indiqué de diviser une forme architecturale en molécules et atomes, ni de considérer le bâtiment dans son ensemble comme un élément parce que nous perdons alors la possibilité d'analyser son organisation. Les éléments doivent être choisis de façon que l'organisation formelle devienne pleinement compréhensible sans que rien n'ait été négligé au terme de la description. » Norberg-Schulz (1979, p.157). Les éléments architecturaux peuvent être classés en 3 principales catégories et sont désignés par les concepts de «masse», «espace» et «surface». La surface peut servir de limite aux masses et aux espaces, il s'agit dans ce cas de «*limites d'espace*», de «*limites de masse*» et, en général, de «*surfaces délimitantes*». Le terme «*masse*» désigne tout corps à trois dimensions tandis que l'«*espace* » s'applique à un volume défini par les surfaces délimitantes des masses environnantes. Dans les deux cas il est question d'entités physiques mesurables.

Le terme « **relation** », quant à lui, désigne une façon systématique de distribuer les éléments. Les relations formelles sont nécessairement tridimensionnelles ou «spatiales » puisque les

éléments sont principalement des masses et des espaces. Dans certains cas, les relations sont bidimensionnelles comme, par exemple, dans l'analyse d'une surface délimitante (façade).

Les relations peuvent être *topologiques* (proximité, fermeture, interpénétration, fusion, division,...etc.) ou *euclidiennes* (géométriques en tant qu'organisations d'éléments par rapport à un *point*, à une *ligne*, ou à un *système de coordonnées*). En se combinant, les éléments et les relations, définissent une *structure formelle*, c'est-à-dire, une forme.

2.3.3. Analyser la forme d'un bâtiment : l'intérêt des approches morphologique et typologique

On ne peut aborder les approches morphologiques en architecture sans évoquer les travaux précurseurs du L.A.F¹¹ (Laboratoire d'Analyse des formes) dans ce domaine. L'équipe du LAF a, effectivement, développé une importante production scientifique à l'occasion de recherches de terrain (Chalet des Alpes, Usines de Soie en Ardèche, Façades des maisons à loyer urbaines du XIXe siècle ...). L'« analyse des formes » telle que préconisée par le LAF « consiste à définir par des méthodes comparatives les caractérisations, observées ou mesurées, qui donnent à des ensembles d'édifices une identité morphologique » (Duprat; 1991, p.97). Dans cette partie, il sera largement fait référence aux outils conceptuels et méthodologiques, développés par le LAF.

Et tout d'abord, une précision s'impose : la méthode d'analyse des formes élaborée par Duprat et son équipe relève « d'une analyse typologique d'objets (architecturaux) axée sur leur approche morphologique » (Paulin; 1991, p.107). Dans ce registre, la typologie serait, selon l'usage qui en est fait par le LAF « la méthode privilégiée de l'analyse morphologique, mobilisée par un projet de connaissance spécifique des formes, susceptible de scientificité, ou au moins de systématité¹² » (Duprat; 1991, p.100).

De ce point de vue, l'expression « classification morphologique » employée par Duprat, dans un article consacré à la description de la démarche analytique du LAF, n'est pas fortuite (Duprat, 1989). Son emploi est même doublement justifié, d'une part parce qu'elle exprime on ne peut mieux la méthode d'analyse effectivement à l'œuvre, et d'autre part, parce qu'elle lui permet de se démarquer de l'utilisation courante qui est faite dans la littérature de la notion

¹¹ Le programme scientifique du L.A.F. « se présente comme un ensemble diversifié de recherches, développées sur le tronc principal que constitue la morphologie appliquée au domaine de l'architecture. L'« analyse des formes » consiste en effet à définir par des méthodes comparatives les caractérisations, observées ou mesurées, qui donnent à des ensembles d'édifices une identité morphologique. Celle-ci est alors à expliquer, d'abord sous l'angle d'une stylistique de l'architecture puisque ces formes sont conçues et produites par l'homme. Mais, selon les visées explicatives qu'elles assignent à cette morphologie, les recherches du laboratoire se développent dans des champs interdisciplinaires spécialisés (Duprat, 1999).

¹² Néanmoins Duprat met en garde contre l'usage abusif fait par les architectes des notions de « typologies » ou de « types architecturaux » du fait qu'ils sont « approximativement construits sur des traits caractéristiques laissés le plus souvent dans le général et l'implicite. L'opération, qui subsume des classes d'objets discernées intuitivement et représentées par certains édifices exemplifiés sans que, le plus souvent encore, leur exemplarité ne soit démontrée, est, selon ses prétentions explicatives, soit une facilité de langage sans réel contenu soit une imposture. Que des visées purement normatives soumises aux enjeux de la pratique du moment expliquent ces approximations, ne fait pas de doute, mais c'est répudier d'avance toute véritable connaissance » (Duprat et Paulin ; 1995, p.17).

d'analyse morphologique laquelle désigne habituellement les études relatives à la morphologie urbaine. A titre d'exemple, dans la conclusion qu'elle présenta au colloque "Morphologie Urbaine et Parcellaire" Françoise Choay (1988, p. 150) n'hésite pas à assimiler « la morphologie » à « l'étude de la forme urbaine » qu'elle présente « comme un instrument de valeur quasi-scientifique ».

En fait, la notion de morphologie appliquée à l'analyse des configurations urbaines n'est pas une nouveauté, et il semblerait que son emploi remonte au moins aux années 50 quand Saverio Muratori engage un travail d'ensemble sur la ville et procède à une première définition des outils de l'analyse urbaine avec les notions de *croissance*, de *typologie* et de *morphologie*. Muratori en précurseur a développé son approche dans le cadre de son enseignement à Venise. Le tissu urbain de cette ville lui a servi de support pour mener des études de terrain basées sur l'analyse typologique. Son travail et celui de ses successeurs notamment Carlo Aymonino et Aldo Rossi fera école et permettra une large diffusion de la notion de morphologie urbaine et d'analyse morphologique (urbaine). Leurs recherches ont permis de « caractériser la forme urbaine » en tant que « structure globale » devant être « appréhendée à partir de l'étude de la croissance », la notion de type a été affinée et appliquée en tant qu'instrument de lecture de l'espace urbain sur ses différents niveaux. L'étude du rapport entre les types construits et la forme urbaine a notamment été encouragée comme « moyen de comprendre la structure de la ville » (Panerai et al., 1999).

Cette mise au point faite, et pour éviter toute confusion, l'expression « *classification morphologique* » sera employée pour désigner l'analyse morphologique.

2.3.4. Analyse des formes : définition et cadre théorique

En guise de définition, on retiendra celle formulée par Duprat, pour qui la classification morphologique est une « méthode, parmi d'autres, de classification d'ensembles d'objets (architecturaux) entretenant entre eux certaines affinités structurelles mais morphologiquement différenciables », elle peut être envisagée « comme moyen d'une connaissance spécifique de ces objets, dès lors qu'elle porte sur la *disposition de leurs parties*, i.e. sur leurs propriétés morphologiques intrinsèques » (Duprat; 1991, p.97).

Trois aspects peuvent être retenus de cette définition :

1. la classification morphologique est fondamentalement descriptive dans sa démarche
2. elle procède par classification, c'est-à-dire par 'ordination' et 'mise en tableaux de séries d'objets' dans le but de mettre en évidence ce qui les rapproche de ce qui les distingue, « ce qu'un objet isolé ne permet pas de comprendre, une série où celui-ci prend place, le suggère » (Duprat; 1991, p.97).
3. elle est une méthode structuraliste par excellence; elle procède par décomposition, énoncés d'éléments et mise en évidence de leur structure sous-jacente, et des relations qui les organisent (Duplay, 1983).

Bien entendu, les *formes* et plus précisément les opérations de *caractérisation morphologique* occupent le centre des investigations scientifiques des chercheurs du LAF, leur démarche est la suivante :

- considérer des édifices ou certains de leurs ouvrages bâtis tels qu'ils apparaissent dans leur phénoménalité : ils offrent ainsi au regard une forme saisissable selon des mécanismes perceptifs, visuels ;
- chercher à définir leurs caractéristiques morphologiques par des moyens offrant les meilleures garanties d'objectivité ;
- tenter d'expliquer : pourquoi ces édifices présentent-ils les conformations observées et pas d'autres ? Par qui, quand et comment leur ont-elles été conférées ? Et, surtout, pourquoi ?

Autrement dit, il s'agit :

- de chercher à mettre en évidence ce qui fait leur identité, c'est-à-dire les caractéristiques morphologiques qui leur appartiennent en propre à eux et à leurs producteurs et, au sens fort, les définit par leur conformation même.
- puis de tenter de comprendre, par là, cette production de formes spécifique, cette «morphose», en imaginant les modélisations adéquates à son explication ou au moins à sa compréhension.

2.3.4.1. Présentation du protocole analytique

L'analyse des formes peut s'appliquer à un objet: "une œuvre", comme elle peut s'intéresser à un "ensemble d'objets" (architecturaux), à la condition que ceux-ci entretiennent entre eux des affinités de genre (Duprat et Paulin, 1986) autrement dit; qu'ils soient de même nature.

Dans ce cas, l'analyse morphologique devra passer par un inventaire méthodique dont le but sera de recenser et de décrire convenablement l'ensemble des objets architecturaux propres à constituer le corpus de l'étude.

a) Inventaire et constitution du corpus

L'inventaire est un préalable indispensable à l'analyse. Il est le garant de l'objectivation de celle-ci dans le sens où il offre à l'investigation une "collection" d'objets (architecturaux) à analyser, cette collection ayant la particularité d'avoir été constituée sur des bases rationnelles¹³.

L'inventaire suppose également une stratégie d'acquisition de données, qui peut être résumée dans les points suivants :

- 1- Définition explicite et opératoire du genre architectural à étudier autrement dit sélectionner des éléments susceptibles de constituer le corpus.
- 2- Délimitation de l'aire d'étude.
- 3- Elaboration d'une procédure d'enquête.
- 4- Collecte et stockage méthodique de l'information (Duprat et Paulin, 1986)

Cela dit et quelques soit les précautions prises dans le cadre d'un inventaire, celui-ci, n'offre pas -à lui seul- de véritables connaissances. Certes, il permet de disposer d'un corpus d'étude,

¹³ Les méthodes mobilisées pour la constitution du corpus relèvent, en effet, du domaine de la statistique (échantillon, représentativité...).

c'est à dire d'un ensemble d'objets architecturaux ayant la particularité d'avoir été réunis suivant un procédé rationnel. Mais ce corpus ne représente finalement qu'un inventaire de configurations qui demande à être expliquées, c'est-à-dire, comprises dans leur logique d'organisation.

Dés lors, la phase suivante consistera à « déceler les règles qui président à cette organisation, et comprendre le jeu de ses éléments ». Pour ce faire, il faudra se donner les moyens de « caractériser l'objet de l'étude, relever ses traits morphologiques pertinents, saisir ce qui rapproche ces objets entre eux, ou ce qui les différencie d'objets d'autres genres, puis comprendre ce que l'observation empirique permet de repérer ». Bref, il s'agit de « passer du perceptible à une intelligibilité des formes » (Duprat et Paulin; 1986, p. 8).

b) Vers une intelligibilité des formes

Supposons bien menée l'entreprise d'inventaire, un ensemble cohérent d'objets comparables étant constitué, l'étape suivante est l'élaboration d'une *description* de l'objet car analyser exige d'abord de décrire. Les « problèmes de ces descriptions » et plus précisément « l'élaboration des codes descriptifs nécessaires pour traiter méthodiquement et de façon homogène l'ensemble des spécimens d'un corpus » est l'une des difficultés majeures de la méthode (Duprat; 1991, p.100). En effet, il faut déceler la logique sous-jacente à l'organisation des formes « en décomposant l'objet qui s'offre d'abord comme une totalité. L'opération repère ses continuités et ses discontinuités morphologiques : l'analyse segmente ses formes en unités discrètes, puis caractérise leurs assemblages, leurs arrangements ». Dés lors, se posent les difficultés relatives à la segmentation et à la description des segments.

Généralement, un travail *logico-empirique* « un acte de lecture » s'avère nécessaire. Il consiste en un « questionnement méthodique » des formes de l'architecture étudiée : il répertorie les configurations, met en évidence l'occurrence de leurs constantes et de leurs variations. L'analyse logico-empirique devra normalement déboucher sur la formulation d'hypothèses permettant d'apporter quelques éléments d'explication quant à la *logique structurelle* intrinsèque à l'architecture étudiée. Ces hypothèses fonderont « la construction d'un modèle intelligible de l'objet étudié » (Duprat et Paulin; 1986, p. 10).

c) Construction du modèle structurel

L'analyse des formes postule qu'il existe des règles organisant les morphologies. Celles-là doivent tout simplement être mises en évidence moyennant une *décomposition* de l'objet étudié. Cette décomposition sera finalisée par la proposition d'un *modèle structurel intelligible* -encore appelé '*modèle formel*', une sorte de '*structure générative*' de l'objet- construit sur la base des parties constitutives (les *segmentations*) et de leur arrangement spécifiques.

« A partir d'observations récurrentes dûment enregistrées, [il s'agit d'élaborer] une représentation morphostructurelle en constituants homologues ou *modèle* des différents spécimens comparables d'un corpus » (Duprat et Paulin; 1995, p.15).

Ainsi, une analyse concise et menée à terme devra normalement mettre en évidence un modèle structurel lequel devra à son tour rendre compte de la structure morphologique organisant les formes. Les *modulations structurelles*: ajout, dédoublement ou suppression

d'éléments, pourront ainsi être distinguées des *variations de formes* de chacun des éléments de structure. Une classification du corpus étudié en types et variantes, peut ensuite être proposée.

d) Classification morphologique en types et variantes

L'examen des spécimens du corpus ayant relevé les discontinuités morphologiques révélatrices de la structure de ces objets -seul un tel découpage rend compte de l'organisation de leur formes-, la forme de chacun des segments de la structure pourra être décrite, puis codée pour repérer ce qui fait l'identité plastique de chacun des spécimens étudiés, ce codage étant organisé méthodiquement, segment par segment. Cette information permettra de classifier le corpus moyennant l'outil informatique pour distinguer les objets de structure différente et rapprocher dans une même classe ceux de même structure, puis, pour une classe donnée, dresser un tableau montrant, sur l'ensemble, la combinatoire des formes de chacun des segments. Une présentation synoptique peut alors être proposée pour enregistrer les résultats obtenus. Le tableau devra superposer les *genres différentiels* résultants d'une *modulation de structure* et les *types morphologiques* résultant de *variations de forme des éléments* (figure 2.8).

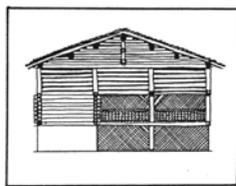
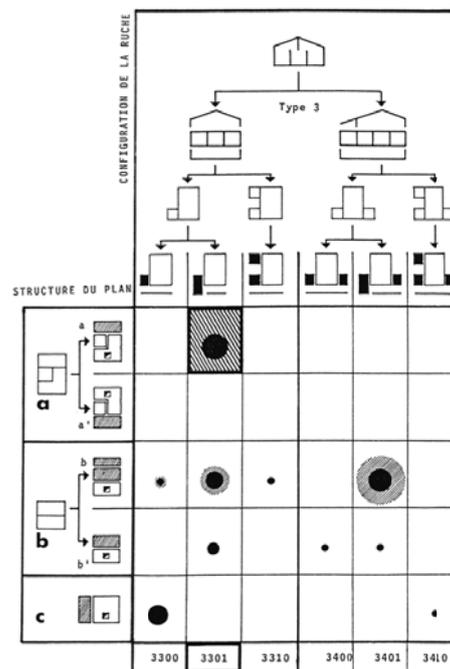


Figure 2.8 : Tableau synoptique présentant les résultats de l'analyse morphologique. Le tableau superpose les différentes modulations de structure possibles (lignes) et les types morphologiques (colonnes) résultant des variations de forme d'un corpus de chalets des Alpes de Type 3. En haut, à gauche un spécimen illustrant le type 3.

(source : Duprat et Paulin ; 1986, p. 148)



e) Représentativité des types et des variantes : dénombrement

En dernière lieu, un *comptage* s'impose pour mettre en évidence les poids relatifs des types et de leurs variantes respectives. Un tableau organisé suivant la même configuration que le tableau précédent indique, l'occurrence de chaque type et variante, et permet de mesurer la représentativité de chaque spécimen.

2.3.4.2. Problèmes de méthode : segmentation, codification

Si l'analyse des formes ne s'arrête pas à un inventaire de configurations mais exige de passer du perceptible à une intelligibilité des formes, en mettant en évidence la structure morphologique -un modèle structurel- susceptible de rendre compte des traits caractéristiques de l'objet étudié et de leur organisation, l'élaboration de ce modèle nécessite une certaine *déconstruction* de l'objet en question. L'analyse doit effectuer des segmentations puis caractériser leur assemblage.

Il reste que le problème inhérent à cette méthode se situe dans le choix des *segmentations* et de la pertinence des *découpages* à faire. Différentes segmentations peuvent en effet être envisagées du moment que celles-ci ne sont pas données en soient et qu'elles doivent être construites. Comment dès lors juger de la validité des découpages effectués, et sur quelle base opter pour telle ou telle segmentation ?

Duprat et Paulin (1986) suggèrent de sélectionner parmi les traits morphologiques, ceux qui s'avèrent les plus pertinents, en l'occurrence ceux qui sont porteurs d'une explication des phénomènes observés, par confrontation à des faits extrinsèques (vérifiables). Un cycle hypothèse/ classification/ vérification peut alors être engagé. L'analyse sera, enfin, finalisée par une classification morphologique qui organisera le corpus analysé en types et variantes.

Une autre difficulté concerne l'élaboration des « codes descriptifs » nécessaires pour traiter méthodiquement et de façon homogène l'ensemble des spécimens d'un corpus. Si le *codage* des caractéristiques des spécimens est la première condition nécessaire aux opérations logiques de la classification, il met en évidence deux catégories d'information, qui ne doivent pas être confondues :

- d'une part, des caractérisations d'ordre conceptuel, (désignation/identification, localisation/datation, constitution matérielle de l'objet/dénomination de ses parties, etc.),
- d'autre part, des caractérisations d'ordre morphologique (définition de traits caractéristiques susceptibles de figuration) qui seules permettent d'encoder l'identité plastique de l'objet.

Les premières autorisent la construction de taxinomies, aussi innombrables que les caractérisations possibles de l'objet. Seules les secondes, accédant à son identité morphologique et plastique, fournissent le matériau de construction des classifications morphologiques.

2.3.4.3. Question d'interprétation : l'usage des attributs intrinsèques et extrinsèques

S'il y a des précautions d'ordre méthodologique à prendre, c'est bien lors de la mise en œuvre des procédures d'interprétation d'une classification morphologique. L'interprétation constitue, en effet, la phase ultime de l'analyse, et se base principalement sur des «confrontations multiples entre l'information qui ressort des entités produites par l'activité classificatrice et celle qui réside dans le contexte propre aux objets classés» (Paulin; 1991, p.107).

Cette articulation des propriétés- ou encore *attributs*- propres aux objets étudiés avec les caractérisations du contexte, est même considéré comme le moment clef de l'analyse, celui qui fonde véritablement l'intérêt des classifications morphologiques et garantit le caractère explicatif de la méthode en la distinguant « des simples compilations classificatrices, qui ne produisent que des réaménagements du savoir au sein du corpus lui-même » (Paulin; 1991, p.107). Ainsi, comme le signalent les chercheurs du LAF, la source des vertus explicatives des 'véritables' typologies réside dans le passage des 'attributs immédiats' aux 'attributions raisonnées', en fait, il s'agit du passage des attributs intrinsèques aux attributs extrinsèques.

Selon Paulin (1991, p.107) : « sont à considérer comme intrinsèques les attributs *physiques*, *géométriques* et *sémiotiques* portés par les objets, et comme extrinsèques les attributions de lieu, de temps et de fonctions proposées ou reconnues à ces mêmes objets ». Cette définition est fondée sur les propos de Gardin¹⁴ (cité par Paulin), qui affirme que « Le but de l'ordination est de tirer des inférences relatives à des faits qui ne sont pas contenus dans la description initiale [...] Le mécanisme d'inférence[...] est une mise en correspondance systématique des propriétés intrinsèques et des attributs extrinsèques [...] dans quelque sens que ce soit [...] destinée à fonder le plus grand nombre d'attributions de lieu, de temps, de fonctions, sur le plus petit nombre de propriétés physiques, géométriques, sémiotiques » (Paulin; 1991, p.107). Si les modalités de ce passage se font de l'intrinsèque à l'extrinsèque, c'est une « typologie inductive » qui est produite. Par contre, si le passage se fait de l'extrinsèque à l'intrinsèque, c'est une « typologie déductive » qui s'est opérée.

Se basant sur le travail de Gardin, et de l'usage qu'il fait des notions d'intrinsèque et d'extrinsèques, Paulin en propose une conceptualisation plus fine et mieux adaptée à « une approche logique des formes ». Ainsi, il préfère opter pour une opposition entre les attributs « d'ordre morphologique » et les autres, « d'ordre non morphologique ». Ensuite, à l'intérieur de chacun de ces deux ordres, il distingue entre les attributs analysés, du fait que ces derniers « sont attachés soit à des objets pris isolément, soit à des classes d'objets prises collectivement, soit encore à des classes de faits relatifs à ces objets ». Paulin estime que le mieux est de distinguer non seulement des « ordres », mais aussi des « niveaux ». De fait, il en repère trois :

1. le niveau général, qui englobe des classes d'objets et de faits plus larges que celles délimitées par le corpus d'étude;
2. le niveau du corpus lui-même, qui réunit les faits et les caractères collectivement présents dans ce corpus;
3. le niveau des objets, qui correspond aux faits et caractères attachés à chaque spécimen du corpus.

Paulin (1991, p.108-109) finit par proposer une grille (figure 2.9) organisée suivant les deux notions d'ordre et de niveaux, cette grille hiérarchise « les faits et les propriétés manipulés par l'analyse ».

¹⁴ Jean-Claude Gardin, *Une archéologie théorique*, Hachette, Paris, 1979.

	Ordre morphologique (M)	Ordre non morphologique (nM)
Niveau Général	Contexte formel: ensemble des appareils morphologiques généralement pris comme référence par le genre d'objet qu'on étudie; c'est un 'fonds morphologique' spécifique où sera puisé le vocabulaire manipulé par la recherche. Par exemple, pour analyser des immeubles Napoléon III, il sera utile de se référer aux éléments et règles de l'académisme.	Contexte non formel : ensemble des données et références indépendantes du corpus bien que le concernant, qui sert de base d'interprétation de la typologie proposée, fonde les explications des variations qu'elle révèle et où se développent les hypothèses qu'elle suggère. Ainsi, une frontière linguistique ou la date d'une invention peuvent intervenir dans l'explication de l'opposition de deux types architecturaux dans une région et à une époque.
Niveau du Corpus	Attributs structurels: découpage en parties discrètes et lois d'assemblage constantes propre au corpus, qui lui confère l'unité de genre indispensable à sa validité. Ces attributs sont principalement topologiques, secondairement géométriques, rarement dimensionnels. Par exemple la relation nef-chœur-chapelle dans une église.	Attributs relatifs (ou attributions): caractéristiques non formelles des objets, n'ayant sens qu'à l'échelle du corpus. Ils sont souvent non observables directement et dépendant d'une information spécifique au corpus. Leurs modalités valident la classification typologique. Ce sont souvent la datation, la localisation ou le nom du bâtisseur des immeubles, toutes données qui n'ont de valeur explicative que relativement à une période, un territoire ou une production.
Niveau des Objets	Attributs formels : ensemble des modalités formelles que les spécimens du corpus peuvent présenter dans leurs parties significatives, entendons par là celles dont les lois de variation posent problème. Ces attributs assurent leur unité aux classes taxinomiques; ils sont principalement géométriques, secondairement topologiques ou dimensionnels. Ce peut être, par exemple, la composition de la baie de classe pour les écoles.	Attributs physiques: caractéristiques non formelles directement observables sur les spécimens, indépendamment de leur contexte. Ces traits peuvent être stables à formes variables ou variables à formes constantes. Leurs modalités sur-qualifient les modalités formelles repérées et affinent l'unité de classe taxinomique. Ainsi, les bâtisses de pisé se distingueraient dans la classe des fermes à cour d'un corpus de maisons rurales.

Figure 2.9 : Grille hiérarchisée en ordre et niveau proposée par Paulin.
(source : Paulin ; 1991, p.108-109)

Si l'on revient aux deux notions d'attributs intrinsèques et propriétés extrinsèques au sens où les entend Gardin, tous les niveaux d'ordre non morphologique doivent être considérés comme extrinsèques. Par ailleurs, il est important de préciser que dans le cadre d'approche logique des formes, notamment, quand celle-ci porte sur des édifices, les caractéristiques purement morphologiques des productions architecturales « jouissent d'une grande autonomie et ne peuvent être banalisées au sein des attributs intrinsèques ». En effet, « dissocier des

objets de leurs localisation pose évidemment un problème plus crucial pour des immeubles que pour des céramiques antiques ou des toiles impressionnistes» (Paulin; 1991, p.108).

Les connaissances morphologiques intrinsèques qui peuvent être atteintes à partir des résultats de l'analyse sont à mettre en relation avec d'autres connaissances disponibles ou obtenues provenant d'autres champs disciplinaires, susceptibles de fournir eux mêmes une part d'explication, extrinsèque, à ce qu'a été observé.

Ainsi, si l'analyse des formes consiste à définir par des méthodes comparatives les caractérisations, observées ou mesurées, qui donnent à des ensembles d'édifices une *identité morphologique*, celle-ci est alors à expliquer en mettant les formes des édifices en relation avec certains des phénomènes liés à leur matérialité.

Ceci exige d'établir « des relations entre champs de connaissance », qui conduisent à « corroborer mutuellement à chaque fois les résultats morphologiques et des connaissances d'un autre ordre dans un processus de collaboration efficace, où la caractérisation des formes de l'édifice prend toute sa place à la fois comme condition et comme moyen d'une connaissance renouvelée » (Duprat et Paulin; 1995, p.17).

2.3.5. L'analyse typologique : fondement théorique et concepts

Bien que l'analyse des formes telle que développée par le LAF relève de l'analyse typologique, et que les deux se fondent sur des méthodes de classification, l'équipe du LAF revendique néanmoins une certaine spécificité méthodologique propre à son approche. En effet, la démarche du LAF s'appuie sur une « classification formalisable » faisant appel à des calculs automatiques et se concentrant, exclusivement, sur les caractéristiques morphologiquement différenciables des objets étudiés. L'« analyse des formes » consiste à définir par des méthodes comparatives les caractérisations, observées ou mesurées, qui donnent à des ensembles d'édifices leur identité morphologique propre ou *morphose*. Mais, les connaissances atteintes à partir des résultats de la classification morphologique restent circonscrites aux configurations et attributs formels –conformations- des objets analysés.

L'analyse typologique admet, quant à elle, un champ d'étude bien plus large. Certains auteurs considèrent qu'elle « représente une des voies les plus fructueuses de la connaissance des patrimoines bâti, en offrant *une manière de classement* des objets multiformes qui les constituent. Elle vise à identifier des catégories qui permettent d'ordonner la masse confuse du réel par le repérage de régularités formelles, ou de systèmes structurels qui établissent des correspondances typiques entre des éléments. De tels caractères peuvent être liés à une fonction, à un espace géographique ou à une période historique, ces catégories se recoupant souvent » (Haumont ; 1991, p.7)

De ce point de vu, la typologie est un outil d'analyse largement utilisée en architecture, notamment, comme support à la connaissance de sa matérialité. D'ailleurs, l'apport des démarches typologiques en architecture dans des domaines tels que la production et la transmission des connaissances ou des savoir-faire, la conception architecturale, les interventions sur le bâti ancien, etc., n'est plus à démontrer.

Mais, la typologie et le type ne sont pas des notions exclusivement architecturales. Les premières manifestations de la typologie sont plutôt à chercher du côté des naturalistes. Cela se passait dans le « climat scientifique de la révolution industrielle » et la notion de type fut introduite par les botanistes et les zoologistes pour décrire « l'individu animal ou végétal » qui devait rendre compte de l'espèce et de ses principales caractéristiques (Panerai; 1980, p. 74).

Suivant cette utilisation, le type est assimilé à un objet exemplaire, il sert à une construction abstraite qui permet de rendre compte avec économie d'une population assez vaste. La typologie, procède ainsi par réduction, elle « gomme les caractères particuliers des objets pour n'en retenir que les traits généraux, ceux sur lesquels se fondent la taxinomie » (Panerai; 1980, p. 74). D'emblée, on peut déjà avancer que l'utilisation qui a été faite de la typologie dans le domaine spécifiquement architectural relève du même principe, ce qui n'exclut cependant pas certaines nuances.

2.3.5.1. Typologie analytique ou typologie générative ?

Une typologie analytique appliquée à l'architecture, est fondamentalement une lecture « a posteriori » de l'objet d'étude (architectural). Celui-ci est un outil de connaissance à traiter dans le cadre d'une neutralité scientifique (Panerai, 1980). En réalité, cette définition n'est pas propre à une typologie architecturale, elle est également valable pour d'autres disciplines: zoologie, botanique, mais le rapprochement s'arrête là.

En effet, s'agissant d'architecture, la typologie a généralement des objectifs « opératoires ». En architecture, « l'observation systématique, le classement, la comparaison » et, d'une façon générale, les opérations inhérentes à une analyse typologique, ne sont jamais purs désirs de connaissance comme s'est le cas pour les sciences naturelles : « explicitement ou non les types, fonctionnent dans la théorie de l'architecture comme proposition pour la production » (Panerai; 1980, p. 76).

Durand est, sans doute, l'un des précurseurs de cette typologie « générative » ou encore « opératoire ». Son œuvre est à situer dans le contexte très particulier de la révolution industrielle. Celle-ci, par les bouleversements profonds qu'elle avait entraînés (développement de l'administration civile, réorganisation économique...), finit par affecter aussi bien la nature des programmes et des constructions (apparition de nouveaux bâtiments public correspondants à de nouveaux programmes : hôpitaux, préfectures,...) que la tâche des maîtres d'œuvre et la conception architecturale¹⁵. Durand intervient, alors, par sa théorie et son œuvre pour faire face aux aléas de cette situation. L'utilisation qu'il fait de la typologie relève largement d'une démarche analytique; des plans architecturaux sont analysés, et leurs propriétés géométriques mises en évidence, de même que sont relevés les opérations qui les sous tendent et les schémas qui les organisent.

Mais, en même temps, la typologie proposée par Durand transcende, en réalité, cette dimension purement analytique, pour réaliser des objectifs opératoires. La « méthode infallible » de Durand comme la qualifie Panerai (1980) et basée sur deux ouvrages; le

¹⁵ Les architectes, trop peu nombreux, étaient habitués à travailler à partir des types consacrés, ils n'avaient pas, de ce fait la formation nécessaire pour répondre à la nouvelle situation.

"Parallèle" et les "Leçons". Le premier ouvrage encore appelé le "Grand Durand" offre sous forme de tableaux, un classement typologique des édifices qui forment à l'époque le fond de la culture architecturale et complétant le premier, le second ouvrage de Durand expliquait aux jeunes architectes et ingénieurs, comment ils devaient utiliser ces tableaux typologiques et les réinterpréter pour répondre "efficacement" aux nouveaux programmes.

Ainsi, et en quelque sorte, en anticipant sur son époque Durand instituait une méthode qui permettait de saisir l'articulation entre analyse et projection. Il proposait selon ses propres termes : « des idées peu nombreuses mais générales et dont toutes les idées particulières émaneraient nécessairement » (Panerai; 1980, p. 78). Sa typologie était de ce fait plus générative que simplement analytique.

2.3.5.2. Le concept de type

Le « type » est par définition (littéraire): l'ensemble des caractères organisés en un tout constituant un instrument de connaissance par « abstraction rationnelle » et permettant de distinguer des catégories d'objets ou de faits (Robert, dictionnaire de la langue française).

Pour Panerai, il est : « un objet abstrait, construit par l'analyse, qui rassemble les propriétés essentielles d'une catégorie d'objets réels et permet d'en rendre compte avec économie. » (Panerai et al ; 1999, p.121).

— Le concept de type s'applique, donc, à une *construction abstraite*: « il n'est pas l'image d'un objet à imiter ou copier (comme un modèle) - c'est *l'idée* d'un élément qui doit servir comme *règle au modèle* » (Irani-Behbahani et Mahrour; 1987, p. 199).

— Il se construit par *l'analyse*: « le type résulte d'un acte de classification » finalisé par un « diagramme logique réalisé sur l'existence matérielle d'un certain nombre d'édifices » (Irani-Behbahani et Mahrour; 1987, p. 200). Il est une connaissance a posteriori, conçue comme savoir opératoire¹⁶.

— Enfin, il représente *un ensemble (une catégorie) d'objets réels* dont il reproduit les principales caractéristiques: « le type est la conceptualisation de l'objet réalisé » (Irani-Behbahani et Mahrour; 1987, p.200).

De cette triple définition, il faudra surtout retenir que le type a une existence abstraite, logique et qu'en même temps, il rend compte synthétiquement d'une réalité représentée par l'ensemble de caractères particuliers et communs à une catégorie d'objets (édifices). L'idée de type renvoie ainsi à celle de régularité - dans l'occurrence de certains traits communs- laquelle peut

¹⁶ L'Ecole muratorienne distingue entre type a priori et type a posteriori. Elle postule que ces acceptations ont un statut scientifique différent. Ainsi, le type a priori aurait « le caractère d'un code d'une somme d'informations organisées, même s'il agit à un niveau le plus souvent intuitif, (il) doit être considéré comme un principe explicatif ». Il correspond à une sorte de « projet mental » auquel l'intervention individuelle fait implicitement référence (Malfroy; 1986, p.192).

Le type a posteriori « est une construction scientifique issue d'une analyse et qui s'efforce de décrire systématiquement le contenu du type a priori" il doit être reconnaissable a posteriori sous la forme concrète des objets qu'il sert à produire » (Malfroy; 1986, p.194) et ce n'est que par extension que l'usage s'est établi d'étiqueter comme types les objets eux même car en réalité le type reste une abstraction.

être spontanée, implicite lue après coup, tout comme elle peut être voulue, imposée (Panerai, 1980). Deux notions de types peuvent alors être distinguées: le type consacré et le plan-type.

2.3.5.3. Le type dans la production du bâti

1. Le type consacré

Devillers (1979, p.18) l'explique de cette manière : « prenons un cas de figure simple ou simplifié, à une époque où le cadre bâti évolue encore lentement. Un client qui vient trouver un architecte ou un constructeur pour se faire bâtir une maison peut exprimer sa commande par le simple mot '*maison*' en précisant le nombre de pièces et le coût envisagé. Le constructeur et le client, qui n'ont pas la même pratique sur l'espace (l'un construit, l'autre utilise) savent pourtant de quoi ils parlent, ils se réfèrent tous deux à un type qui constitue le programme implicite le plus déterminant, le programme explicite portant sur les précisions quantitatives, ou des variantes individuelles ». Cet exemple, permet de comprendre comment le type intervenait dans la production du cadre bâti traditionnel en tant que structure implicite, reproductible, reconnue par la société et assez stable dans le temps pour être « consacrée » par l'histoire.

Il faut savoir en effet que dans les sociétés préindustrielles, les types consacrés étaient le mode le plus prégnant dans la production du cadre bâti. A une époque donnée et pour une société donnée, le type consacré représente à la fois un programme global, un schéma spatial, un usage (à la fois pratique concrète et pratique symbolique) et un procédé de réalisation incluant une technique de construction, des choix formels (géométriques) et parfois certains systèmes ornementaux. Il remplit sa fonction dans la production comme structure reproductible grâce à un savoir implicite sur lequel constructeurs et clients ont établi un consensus. Le système de connaissance relevant du type et le définissant « est transmis par la tradition et n'est jamais formalisé comme un savoir spécifique et autonome par rapport à l'acte de bâtir » (Devillers ; 1979, p.19).

Pour Von Meiss (1986) « On construisait suivant les règles de l'art », il précise que cette expression résumait bien l'accord tacite liant à l'époque (avant la Renaissance et l'avènement du projet architectural) artisans et clients d'une même région. Le type consacré c'est également le code social, les conventions qui, non seulement, structuraient les programmes tacites et les schémas spatiaux implicites sur lesquels s'appuyait le travail des maîtres bâtisseurs à l'échelle du bâtiment, mais aussi définissaient l'ordre, la nature et les relations des lieux construits en rapport avec l'espace urbain (alignement, mitoyenneté, hauteur, gabarit, vis-à-vis, etc.).

Les types consacrés qui étaient perpétués, au moins jusqu'au 19^{ème} siècle, grâce au savoir traditionnel transmis par la connaissance directe et par l'apprentissage, se manifestaient dans la similitude des bâtiments, et plus généralement dans l'homogénéité de l'apparence, conséquence d'une certaine stabilité des techniques et des formes. De fait « si l'on regarde les maisons construites à une même époque dans une ville, on en distingue quelques espèces différentes reproduites en grand nombre avec des variantes individuelles que l'on peut considérer comme secondaires », d'où la pertinence de l'analyse typologique laquelle permet « après coup », de retrouver ou encore de construire les types consacrés. Ceux-ci sont définis

« a posteriori » à travers un classement qui décrit de manière structurée « les caractéristiques communes qu'on a pu identifier » (Devillers ; 1979, p.18-20).

2. Le plan-type

La révolution industrielle par les transformations qu'elle avait induites dans les conditions de travail, les modes de vies, etc., ne manqua pas d'affecter la production de l'environnement bâti de même qu'elle remit en question le rôle et le statut de l'architecte. Une nouvelle conception des types voyait le jour. Les types n'étaient plus *implicites* comme dans les époques précédentes, mais *explicites*, proposés comme outil de la production du cadre bâti. Cette pratique trouva sa consécration après la deuxième guerre mondiale et plus précisément dans les années 50, avec l'avènement de l'urbanisme moderne et le recours à l'industrialisation du bâtiment, à la série et au standard (Panerai, 1980).

Dès lors, la similitude spontanée des bâtiments préindustriels qui n'empêchait nullement leur grande variété, et permettait de retrouver les types implicites, cédait la place à une similitude imposée et monotone induite par une « production typifiée, standardisée, normalisée » ; celle des plans-types. Avec la typification du logement et plus généralement l'introduction des plans-types, le type était assimilé au standard « il ne renvoie plus aux propriétés caractéristiques d'une famille d'objets (bâtiments) il reflète encore moins un accord entre maître d'œuvre et habitants, mais comme les nomenclatures de catalogue, il désigne un modèle particulier que l'on propose à la reproduction ou à l'acquisition » (Panerai; 1980, p.83).

2.3.5.4. Le type comme système de transformation

Souvent un nouveau type (ou une variante importante), est constitué de parties de types existants recombinaison ou placés dans une situation urbaine différente. Le « catalogue typologique » d'une ville peut, suivant les époques être très simple (1 ou 2 types d'habitations) ou extrêmement riche et complexe. Ce dernier cas se rencontre dans les périodes de mutations économique ou sociale. Les modèles culturels d'un groupe (les types) sont fréquemment adoptés par un autre et transformés partiellement. Au lieu d'être une structure d'identification simple stable, le type est le matériau spatial dans lequel tous les éléments d'un véritable « discours » sur la valeur sociale de l'espace sont récupérés.

En distinguant le type architectural de celui « culturel », Huet (1977, p. 35), en donne la définition suivante où il met en exergue sa dimension *temporelle* : « le type intéresse l'architecture ou plutôt une science de l'espace architectural qui ne serait pas l'apanage des seuls architectes, qui renverrait aux structures formelles de l'espace d'une société à un moment donné et dont "l'espace" des architectes ne serait qu'une manifestation savante. Il se produit un mouvement de va-et-vient entre architecture savante et construction, entre la discipline et une utilisation spontanée et plus ou moins consciente des codes architecturaux par d'autres que des architectes, mais l'ensemble de ces manifestations forme un corpus qu'on pourrait définir comme "l'espace architectural" d'une époque donnée ». Le type se définit donc relativement à une époque, et en tant que tel il est forcément une structure évolutive.

A propos de l'évolution des types, Huet considère que « les types architecturaux ne sont pas apparus on ne sait trop comment et pourquoi. On peut savoir maintenant qu'ils furent produits

à une époque déterminée et utilisés à certaines fins, qu'ils sont susceptibles d'évolution. Cette évolution peut être extrêmement lente beaucoup plus lente que les procédés de construction eux-mêmes ».

Cette capacité d'adaptation des types, qui leur permet d'évoluer constamment, fait que l'analyse typologique ne saurait se réduire à un catalogue de variations formelles synchroniques, ou à la description de l'évolution propre d'un type. Un type, ou une de ses parties, peut-être récupéré de deux façons qui sont souvent confondues dans la réalité : comme symbole d'un groupe social auquel on cherche à s'identifier, ou simplement pour ses potentialités d'espace physique inséré dans une morphologie urbaine et construit en fonction des usages en vigueur dans le bâtiment. Les altérations les plus significatives du type de base se font au niveau du rapport à la forme urbaine et à l'intérieur du logement.

Des formes typiques vont ainsi se reproduire durant de longues périodes malgré des changements dans la vie sociale. Le problème de la production et de la transformation des types doit donc toujours être envisagé du double point de vue de leur valeur sociale actuelle et de leurs potentialités.

2.3.5.5. Le type comme structure signifiante

Pour Devillers (1979, p.19) le type : « cette abstraction de propriétés spatiales communes à une classe d'édifices est une structure de correspondance entre un espace projeté ou construit et les valeurs différentielles que lui attribue le groupe social auquel il est destiné ». Le type identifié par l'une ou l'autre de ses caractéristiques permet de classer et de nommer les édifices. Il est un élément structurant de lecture de l'espace de la ville, comme signifiant d'ensembles de pratiques reconnues par les membres du corps social.

Il y a certes une infinité de lecture possible de l'espace, chaque individu, en fonction de sa culture, de son expérience, de sa psychologie, des associations qu'il peut faire avec d'autres objets, etc. peut accorder un sens particulier à chaque objet dans l'espace. Pour cela, il doit l'introduire dans une séquence d'interprétation consciente ou inconsciente. Cet acte de lecture est cognitif et est de l'ordre des représentations.

Cela ne veut pas dire, pour autant, que la ville est un « tissu confus de signification incommunicable et chaque lecture n'est pas totalement subjective, elle s'inscrit dialectiquement dans une détermination historique ou sociale ». Certains éléments de lecture sont mêmes assez partagés par tous les individus pour caractériser globalement une société à un moment donné. Ce sont ceux-là, dont le type fait partie, qu'il faut identifier, à l'exclusion des autres. Ces « éléments de lecture » partagés confortent le rôle qu'il est possible d'attribuer au type dans la signification. Ainsi, en plus de fonder une structure de la production spatiale, le type constitue, également, un outil sémiologique permettant la lecture de l'espace produit. (Devillers ; 1979, p.19).

2.3.5.6. Les modèles *pratico-symboliques*

Ils permettent de rendre compte de l'attribution de valeur aux espaces, c'est-à-dire de « la façon particulière qu'un groupe social a de se représenter les propriétés de l'espace en fonction de sa propre pratique ou de ses objectifs sur l'espace » (Devillers ; 1979, p.20).

Alors que les types structurent la pratique du constructeur en l'articulant à une demande sociale, les modèles organisent la pratique spatiale des usagers, il s'agit donc de *modèles pratico-symboliques*.

Selon la définition donnée par Devillers (1979, p.20), le modèle pratico-symbolique « est un *modèle culturel* lié à la logique concrète sur l'espace (l'espace devant être analysé comme le support du sens) dans lequel un corps social se reconnaît. Ce caractère symbolique transparait dans le discours des membres de ce corps social ».

Ce modèle relève de deux situations :

- dans le cas de l'apparition d'un type nouveau : le modèle pratico-symbolique affecte la nouvelle structure spatiale du « sens originel de ce signifiant qui ensuite pourra accueillir d'autres significations » ;
- quand il est question d'appropriation/ réappropriation d'une structure spatiale, le modèle pratico-symbolique qui « est vécu découpe l'espace en opposition avec un type existant. Par exemple, les habitants d'un certain type de maison pour tenter d'y retrouver une organisation spatiale différente et plus conforme à leur pratique ».

2.3.5.7. La typologie : fondements méthodologiques

La typologie est fondamentalement comparative dans sa démarche. « Seule la méthode comparative peut retrouver ou faire retrouver l'identité de l'objet d'étude qui se distingue, de lui même, par rapport aux autres objets » soulignent Irani- Behbehani et Mahrour (1987, p. 98).

De fait, l'analyse typologique commence par mettre les objets de même espèce en rapport de similitude et de dissimilitude pour retracer les caractères pertinents de chaque objet¹⁷. Elle mesurera, ensuite, comment chaque objet concret procède par variation sur le type, éventuellement par croisement de deux types, et ayant ordonné l'ensemble, elle mettra en évidence la logique des variations, les lois de passage d'un type à l'autre. Cependant, tout rapport entre les objets constituant le corpus de l'étude ne peut réellement s'envisager sans faire prévaloir certaines *hypothèses de classement*. Ces hypothèses ou encore ces *critères d'analyse* permettront de classer une multitude de cas réels différents en un nombre limité de catégories ou de types. La typologie est d'ailleurs souvent définie comme un classement de données selon un ou plusieurs critères significatifs. Un intérêt particulier devra donc être porté à la manière dont ils seront choisis; le choix des critères constitue, de fait, le point le plus délicat de l'analyse (Panerai, 1980).

Il faut aussi signaler que les critères de classement peuvent être indépendants ou dépendants, ils pourront éventuellement être hiérarchisés, ordonnés ou pas, qualifiables ou non. Ils varient selon la nature des objets étudiés, les visés de l'étude et la ou les échelles de l'observation, mais dans tous les cas, ils devront rester pertinents. Malheureusement, il n'existe pas de règles

¹⁷ On notera qu'à l'opposé de l'analyse des formes (telle que développée par le LAF) qui peut éventuellement porter sur un seul objet, le processus typologique ou l'analyse typologique, elle, du fait de sa nature comparative, ne s'applique qu'à un ensemble d'objets.

préétablies pouvant attester de la pertinence des critères d'un classement typologique, de même qu'il n'existe pas de méthode immuable pouvant générer une typologie.

Certains auteurs ont, tout de même, proposé des indications générales pouvant s'appliquer à différentes formes de typologie (différentes selon le niveau d'analyse choisi). C'est, notamment, le cas de Panerai (1980) dont l'approche didactique par excellence, appréhende le processus typologique à travers quatre phases principales :

- La définition du corpus
- Le classement préalable
- L'élaboration des types
- La typologie

Les quatre étapes indiquées par Panerai rappellent celles déjà exposées dans le cadre de l'analyse des formes (cf. § 2.3.4.1.). La présentation qui va suivre du processus typologique tel que préconisé par Panerai, permettra de reprendre les principales phases de l'analyse morphologique, elles seront ainsi traitées avec plus de détail.

1. Définition du corpus

Dans cette première phase, il s'agit de définir clairement ce que l'on veut étudier (l'objet de l'étude). Cette définition reste évidemment tributaire du questionnement de la recherche, mais d'emblée, deux opérations doivent être effectuées : d'une part, mettre en évidence le choix du niveau d'étude¹⁸, et d'autre part, déterminer la zone d'étude.

Concernant, le choix du **niveau d'étude** Panerai (1980) considère, que la *parcelle bâtie* constitue l'un des niveaux les plus intéressants de l'analyse, du fait qu'on y saisit la relation de l'architecture avec la portion de territoire urbain qui la supporte. Elle couvre deux niveaux de lecture : architectural et urbain, ce qui est en soi très utile pour comprendre la logique de structuration du type. D'ailleurs, Panerai insiste sur la nécessité d'articuler la typologie sur plusieurs niveaux de lectures, et notamment de relever les relations qu'entretient un niveau étudié avec le niveau immédiatement supérieur. Cette tentative d'articulation est un moyen de relativiser l'arbitraire de certains découpages réducteurs mais indispensables pour progresser.

La définition du corpus exige également la délimitation de la **zone d'étude**. Celle-ci dépend du problème posé et des moyens d'investigation disponibles (temps, personnes...): la zone d'étude peut être un quartier, une ville, plusieurs villes, etc. Il sera, également, question de choisir entre une analyse exhaustive ou une analyse représentative par échantillon.

2. Le classement préalable

La deuxième phase concerne le classement préalable ou le *pré-classement*. Sur la base d'un inventaire préalablement constitué, il s'agira dans cette phase de se livrer à un questionnement méthodique des objets étudiés.

¹⁸ Selon PANERAI (1980), une typologie peut se faire suivant plusieurs niveaux :

- parties d'un bâtiment,
- bâtiment,
- parcelles bâties,
- groupement de parcelles, îlot par exemple, etc.

Ce questionnement méthodique est empirique; il procède par observation. Les objets étudiés y sont décrits de façon à mettre en évidence les propriétés qui les distinguent ce qui permettra d'établir des critères. Plusieurs moyens peuvent être utilisés: notations, croquis, photos, relevés antérieurs; ces différents outils peuvent aider à stimuler l'observation. « Dès que le nombre d'objets est un peu élevé, cet inventaire (observation) a toute chance de devenir systématique: on posera chaque fois les mêmes interrogations au risque de faire de cette opération un travail fastidieux, selon les réponses, on verra apparaître des ressemblances, des parentés, ou des différences. Sans y avoir pris garde, on manipule déjà des critères [...]. » (Panerai; 1999, p. 129).

A noter également, que ce questionnement méthodique peut prendre la forme d'une grille de critères¹⁹ lesquels seront établis à l'avance et choisis en fonction: des objectifs de l'étude, de la ou des échelles de l'observation et de la nature des objets à étudier (Guerroudj, 1991; Guindani, 1990; Panerai, 1980). Une grille de critères aura ainsi l'avantage d'orienter le questionnement, de le focaliser, sur les aspects jugés les plus pertinents pour l'étude.

A partir des réponses aux différents critères retenus, un premier classement peut être établi. Des regroupements par *familles* d'objets qui offrent les mêmes réponses à une série de critères sont effectués. L'élaboration des hypothèses de classement et leurs réajustement se font alors, simultanément au classement lui même par approximations successives. Il est, notamment, procédé à une sorte de va-et-vient entre données et d'hypothèses au sein d'un même groupe d'objets.

Les critères seront revus et affinés jusqu'à arriver à classer les objets suivant les différentes familles. Mais tout comme ces familles ne sont pas encore des types, ce classement n'est pas une typologie, « il constitue un premier groupement qui va permettre d'élaborer les types » (Panerai; 1980, p. 100).

3. Elaboration des types

Un type sera construit sur la base des propriétés communes, des objets au sein d'une même famille, l'ensemble des propriétés non communes marquent les variations sur le type.

Il peut arriver qu'un objet rende compte avec fidélité de toutes les propriétés caractérisant le type. Cet objet sera nommé *exemple-type* et sa description est recommandée pour illustrer le type dégagé, vu que celui-ci est une construction abstraite²⁰. Enfin, cet exemple-type constituera par excellence une référence utile pour la compréhension des autres bâtiments.

4. Typologie

La phase précédente, bien qu'ayant permis de repérer et de construire des types reconnaissables par un ensemble de traits caractéristiques pouvant éventuellement être

¹⁹ Si le but de l'analyse logico-empirique est d'établir des critères, cette technique n'est évidemment plus valable. Panerai envisage ce cas, et montre comment l'analyse logico-empirique "le classement préalable" permet de déterminer des critères de classement dans le cas de l'analyse urbaine d'un tissu. (Panerai. 1980; voir pp. 73-108)

²⁰ Il s'agira alors de mettre en évidence les bâtiments particulièrement exemplaires où se concrétisent toutes les propriétés d'une catégorie plus vaste.

illustrés par la description d'exemples types, ne constitue pas encore un « outil » d'analyse efficace de l'ensemble du corpus.

Elle devra être complétée par la mise en place d'un système globale, cohérent où s'articuleront l'ensemble des types dégagés précédemment. Ce système, rendant compte de l'ensemble de types et des relations que ces derniers entretiennent entre eux, constitue une typologie.

Une typologie dûment construite devra, finalement, mettre en évidence les règles : croisements, adjonctions, modifications qui lient les types entre eux et, qui font que certains types se déduisent d'autres. Elle cherchera, également, à expliquer la manière dont les types se déforment et jusqu'où peut aller le jeu des variations sans altérer le type, etc. (Panerai, 1999).

Les types bâtis sont doublement déterminés par une culture et par une localisation, la typologie pourra tenter d'expliquer « ce qui fait la reconnaissance sociale du type (consacré), qui lui confèrent cette évidence qui est à la base du consensus, ou au contraire constater leur disparition » (Panerai ; 1999, p. 132).

2.4. Conclusion

En s'interrogeant sur les facteurs qui génèrent et /ou influencent la configuration de l'espace domestique et sa matérialité, il s'agissait de rappeler l'importance de cette production humaine pour l'espèce humaine. Les fonctionnalistes et autres visionnaires précurseurs de la théorie des besoins universels, ont vite fait d'assimiler la maison à un objet utilitaire, ils l'ont comparée à une machine (à habiter), or la maison est fondamentalement un fait culturel. Et c'est en tant que telle qu'elle doit être appréhendée.

L'hypothèse de base de Rapoport est que la forme de la maison n'est pas simplement le résultat de forces physiques ou de tout autre facteur causal unique, mais que c'est la conséquence de toute une série de facteurs socioculturels considérés dans leur extension la plus large. La forme, à son tour, est modifiée par les conditions climatiques (l'environnement physique qui rend certaines choses impossibles et qui en favorise d'autres), par les méthodes de construction, les matériaux disponibles et la technologie (les outils nécessaires pour réaliser l'environnement désiré). Rapoport a appelé primaires les forces socioculturelles et secondaires ou modifiantes les autres.

Ainsi, pour un climat donné et pour des possibilités et des moyens technique d'un certain niveau, ce qui décide finalement de la forme d'une habitation et modèle les espaces et leurs relations, c'est la conception qu'un peuple a de la vie idéale. L'environnement recherché traduit de nombreuses forces socioculturelles, comprenant les croyances religieuses, la structure de la famille et du clan. L'organisation sociale et les relations entre individus. Voilà pourquoi les solutions sont beaucoup plus variées que les besoins biologiques, les moyens techniques et les conditions climatiques, et aussi pourquoi un aspect peut dominer plus dans une culture que dans les autres. L'environnement bâti est l'expression manifeste de l'importance relative accordée aux différents aspects de la vie et aux différentes manières de percevoir la réalité.

Une maison est un fait humain et même au milieu des contraintes physiques les plus sévères et avec des techniques limitées, l'homme a construit selon des modes si divers qu'on ne peut les

attribuer qu'au choix, ce qui implique des valeurs culturelles. C'est pour cette raison qu'il faut d'abord saisir la véritable signification et les croyances profondes d'une culture avant de pouvoir en comprendre les maisons.

Néanmoins, contester le déterminisme physique ou économique, ne veut pas dire qu'il faille lui substituer un certain déterminisme culturel. Il y a toujours plusieurs forces combinées — climatique, économique, technique ou matériel—qui opèrent dans la production du cadre bâti résidentiel, mais la primauté des forces socioculturelles, est incontestable.

La forme d'un édifice peut être étudiée, il s'agit d'effectuer une lecture « a posteriori » de l'objet (architectural). Celui-ci constitue un outil de connaissance à traiter dans le cadre d'une neutralité scientifique. Cet acte de lecture a généralement des objectifs « opératoires », et se fonde sur « l'observation systématique, le classement, la comparaison ».

L'« analyse des formes » telle que développée par le LAF constitue une approche particulièrement propice à l'étude des configurations physiques. Cette approche relève de la typologie, et les deux font prévaloir la « classification » en tant que méthode d'analyse. L'« analyse des formes » consiste à définir par des méthodes comparatives les caractérisations, observées ou mesurées, qui donnent à des ensembles d'édifices leur identité morphologique propre ou *morphose*. Les connaissances atteintes à partir des résultats de la classification morphologique sont circonscrites aux configurations et attributs formels –conformations- des objets analysés.

L'analyse typologique admet, quant à elle, un champ d'étude bien plus large. Elle représente une voie fructueuse pour la connaissance des patrimoines bâtis, en offrant *une manière de classement* des objets multiformes qui les constituent. Elle vise à identifier des catégories qui permettent d'ordonner la masse confuse du réel par le repérage de régularités formelles, ou de systèmes structurels qui établissent des correspondances typiques entre des éléments. De tels caractères peuvent être liés à une fonction, à un espace géographique ou à une période historique, ces catégories se recoupant souvent. De ce point de vu, la typologie est un outil d'analyse largement utilisée en architecture, notamment, comme support à la connaissance de sa matérialité.

Cependant, si l'analyse des formes et la typologie consistent à caractériser morphologiquement le cadre bâti, les connaissances morphologiques intrinsèques qui peuvent être atteintes à partir des résultats de l'analyse sont à confronter avec d'autres connaissances disponibles ou obtenues provenant d'autres champs disciplinaires, susceptibles de fournir eux mêmes une part d'explication, extrinsèque, à ce qu'a été observé.

Il faut alors mettre les formes des édifices en relation avec certains des phénomènes liés à leur matérialité. Ce qui exige d'établir « des relations entre champs de connaissance », qui conduisent à « corroborer mutuellement à chaque fois les résultats morphologiques et des connaissances d'un autre ordre dans un processus de collaboration efficace, où la caractérisation des formes de l'édifice prend toute sa place à la fois comme condition et comme moyen d'une connaissance renouvelée ».

Une telle connaissance est certainement nécessaire, mais elle reste insuffisante pour saisir l'espace domestique dans toute sa complexité. De fait, quelques soient les précautions prises

pour étudier les configurations formelles et matérielles de l'espace domestique, les connaissances produites dans ce domaine, permettent tout au plus de décrire la maison et de saisir sa matérialité. Mais l'essence de l'espace domestique ne se réduit pas à une structure matérielle ; il est, aussi et surtout, un espace bâti, support d'activités et inducteur d'usages. « L'habitation est le résultat d'une subtile appropriation de l'espace par ses occupants qui l'imprègnent de leur être, de leur conception de la vie, de leur mode d'habiter ».

Après avoir approché la maison dans sa dimension de configuration formelle et de production matérielle, il s'agit, dans la partie suivante de mettre les formes de l'espace domestique en relation avec certains des phénomènes liés à leur « habitabilité ». L'espace domestique est alors principalement interrogé comme réceptacle ou catalyseur des pratiques spatiales et des usages sociaux qu'il induit, incluant tant des considérations fonctionnelles que symboliques.

Chapitre 3

Usage et Appropriations

L'habitation est sans doute un type d'édifice plus dépendant des exigences de son usage que le reste de l'architecture, et donc moins une « œuvre d'art » qu'un objet du quotidien, moins contemplée que vécue.

Pinson, D., (2002, p.83)

CHAPITRE 3

Usage et appropriations

3.1. Introduction

A la variété extraordinaire des formes bâties correspond une non moins grande diversité d'investissements de l'espace, de comportements et d'activités. En effet, l'architecture n'est pas qu'apparence et spectacle : elle induit un usage et remplit une fonction. L'utilité sociale de l'architecture est, d'ailleurs, ce qui la distingue des autres disciplines des beaux-arts et en fait plus qu'un jeu plastique. Il faut savoir aussi que la dimension usuelle de l'espace architectural n'est pas fortuite ; elle est soumise à un contrôle social. Ce cadre social et institutionnel peut se révéler contraignant voire répressif pour la créativité architecturale, mais il garantit au projet d'être une production matérielle, répondant à une demande sociale située dans l'espace et le temps.

L'habitation est, sans doute, la principale production architecturale pour laquelle les nécessités d'usage prennent le pas sur les préoccupations plastiques. Outre les murs et le toit, la maison désigne une portion d'espace utilisée et investie par des individus, elle est fondamentalement un lieu occupé. Mais, cette occupation n'équivaut pas au simple remplissage d'un volume et se traduit, au contraire, par l'expression d'un usage des lieux et leur appropriation.

L'espace domestique est le réceptacle des pratiques, des émotions et du vécu propre à un individu. Or, l'insertion dans un espace qui est celui du vécu quotidien se traduit inévitablement par des conduites d'aménagement qui constituent une véritable pratique spatiale et qui peut se traduire par le terme d'appropriation. L'espace domestique devient en quelque sorte une extension ou le prolongement de soi.

A ce titre, il semble nécessaire d'investir la notion d'appropriation qui est un fondement sémantique incontestable dans l'étude de l'espace domestique. Peut-on, notamment, définir la maison comme une portion d'espace approprié (par ses occupants) sans expliciter ce que l'on entend exactement par là et sans savoir de quelle(s) manière(s) s'effectue l'appropriation ?

Un autre concept doit également être cerné : celui de l'habiter. C'est parce que l'homme « habite » que son « habitat » devient « habitation ». Un détour indispensable par la philosophie, par la psychologie et par la sociologie permettra de comprendre ce double aspect essentiel et identitaire de l'habiter. L'approche phénoménologique sera également convoquée pour saisir cette notion dans toute sa complexité.

L'appropriation s'exerce en relation à quelque chose qui peut être investi d'une signification, et qui, en tant que tel, peut à la fois servir de support à l'intervention humaine et être possédé. De ce point de vue, l'espace domestique envisagé en tant qu'expérience vécue, en tant que lieu de vie est loin d'être neutre et vide. Il est investi physiquement mais aussi symboliquement par ses occupants. Il sert alors de support aux pratiques et aux affects, et se situe au centre d'une dynamique individuelle et sociale qui fait de la relation tissée avec lui l'un des éléments constitutifs de son existence. Cette dimension personnelle, sociale et aussi culturelle de l'espace vécu est à l'origine du développement des notions de modes de vie, de manières d'habiter de pratiques habitantes et de modèles culturels. Ces notions seront analysées et elles serviront de socles pour étudier de quelle manière l'espace habité met en œuvre tout autant la genèse des formes que les usages et l'appropriation comme transformation et sens des espaces.

L'approche de l'espace domestique axée sur le concept de l'habiter et son corollaire celui des modèles culturels, a donné une solide base théorique aux travaux empiriques qui furent produits par la suite. Le courant de recherche qui se développa élaborera des outils d'investigation et des approches méthodologiques qui seront présentés à la fin de ce chapitre.

3.2. A propos de la notion d'usage

L'architecture est « le jeu savant, correct et magnifique des volumes assemblés sous la lumière »; cette citation de Le Corbusier dit à quel point l'aspect formel, voire perceptif et esthétique est important pour les architectes. Pinson (1993, p.85) rappelle à ce propos que « la culture de l'architecte reste trop souvent ce catalogue d'images ou de films collectionnés dans les voyages, [...] ou dans les revues d'architecture ». Pourtant, l'architecture n'est pas qu'apparence et spectacle : elle induit un usage et remplit une fonction. L'utilité sociale de l'architecture est, d'ailleurs, ce qui la distingue des autres disciplines des beaux-arts et en fait plus qu'un jeu plastique.

La pratique architecturale est soumise à un contrôle social qui rappelle aux architectes qu'ils doivent se conformer à la demande et aux exigences de leurs clients. Ce cadre social et institutionnel peut se révéler contraignant voire répressif pour la créativité architecturale - ou du moins est-il ressenti comme tel par certains architectes un peu trop soucieux de la qualité plastique de leurs œuvres. Mais, il garantit au projet d'être une production matérielle, répondant à une demande sociale située dans l'espace et le temps.

Le logement est, sans doute, la principale production architecturale pour laquelle les nécessités d'usage prennent le pas sur les préoccupations plastiques. Une maison, on ne se

contente pas de la regarder, on y vit, on la vit. Bien sûr, « il existe des maisons qui sont d'abord des maisons à voir, des maisons d'architectes comme il se doit, maisons conçues pour que l'on parle de vous, maisons faites pour les visiteurs, maisons à visiter donc, mais non maisons à habiter» (Pinson ; 1993, p.86). Ainsi, l'espace domestique est par excellence le lieu du vécu quotidien. A cet égard, faute de prêter une attention à l'usage, une distance peut surgir entre celui qui construit l'espace et celui qui l'habite.

3.2.1. Le concept d'usage en architecture

En architecture, le plus souvent, il est fait référence à une occupation ou une *utilisation* des lieux, mais cette définition reste trop vague et demande à être précisée. Le concept d'utilisation donne une signification essentiellement instrumentale à la pratique de l'espace : ce dernier revêt, à partir de là, une finalité quasiment unique, excluant tout un ensemble de qualités annexes qui accompagnent la stricte utilisation. Ainsi une salle de classe sera-t-elle définie par sa capacité surfacique à recevoir un certain contingent d'utilisateurs, excluant toute une somme de pratiques, de comportements ou d'aspirations exigeant de l'espace des configurations adéquates (volumes, lumière, dimensionnement, mobilier...). Pour sa part, la notion d'usage qualifiant les pratiques et non plus ceux qui les mettent en œuvre, paraît beaucoup plus riche et moins généralisatrice ou uniformisante.

Le concept d'usage est également mieux approprié que ceux plus particuliers à l'architecture que sont la 'destination' et la 'fonction'. Le terme *destination* renvoie à l'élaboration du programme et à la définition du projet. Il désigne ainsi une utilisation envisagée, qui fait souvent l'objet de prescriptions réglementaires et débouche sur une normalisation de l'espace architectural. Le concept de *fonction* assume parfaitement le sens de cette rationalité : la métaphore mécanique, chère à Le Corbusier « La maison est une machine à habiter », traduit bien le fonctionnement de l'architecture : machine composée de pièces ayant chacune sa place articulées correctement avec les autres. Le concept de destination, étant donné la racine étymologique du mot, comme celui de fonction, mettent l'objet au-dessus du sujet qui se trouve lui-même manipulé par l'espace « au moins est-il condamné par ces concepts à la passivité [...]. La fonction domine l'individu qui est théoriquement contraint de s'y soumettre : leur relation est univoque : la fonction est théoriquement établie pour une opération prédéterminée, quasi incontournable» (Pinson ; 1993, p.88).

L'usage, encore plus que l'utilisation, suppose au contraire un acteur, non pas l'individu passif auquel on destine l'espace, ni l'élément humain auquel l'édifice ou le lieu désigne une fonction, mais un producteur d'actes répétés et complexes ayant lieu dans un espace.

D'un autre point de vue, le terme de l'usage appelle d'autres significations, en particulier celles qui, par le pluriel, désigne des *pratiques* sanctionnées par le temps et la conformité sociale. En quel cas, les usages sont assimilés à des *conventions* et des pratiques sociales devenues '*coutumes*' d'une société.

Le concept de *conventions* pris dans sa forme de pratiques sociales et domestiques induit une signification, d'abord sociale. Les conventions constituent des éléments de pratiques ou de dispositions matérielles et formelles, acceptés et partagés. Ces pratiques et dispositions deviennent conventions dès lors qu'elles bénéficient de la reconnaissance mutuelle au sein d'une structure sociale donnée. Les conventions sont fondées sur « un accord convenu,

implicitement ou explicitement, un langage commun, condensé, mais que la pratique répétée, la reproduction quasi invariante, dans le cours du développement historique et la transmission de la mémoire collective, charge d'une richesse de sens allant au-delà de son évidence pratique ou de son seul énoncé verbal sous une forme contractée » (Pinson ; 1993, p.88).

Pour simplifier encore plus cette notion, on peut comme Pinson se référer à un espace domestique usuel celui de la 'chambre' qui, dans la culture occidentale, signifie conventionnellement 'chambre à coucher' ; selon Pinson le concept de chambre « fonde une destination convenue (une convention) depuis plusieurs siècles en Europe (un type architectural précis s'appuyant sur un modèle culturel précis, alors que le concept "bit" (équivalent du mot chambre en arabe) appellera la précision 'el naàs' pour recouvrir les mêmes pratiques et des configurations d'aménagement comparables » (Pinson ; 1993, p.88).

Ainsi, les conventions, comme ensemble de dispositions pratiques et de dispositifs matériels sur lesquels s'établit une signification sociale, constituent-elles les exigences minimales d'arrangement permettant à l'architecte de conformer plus ou moins exactement l'espace, dans ses différentes dimensions, fonctionnelles et esthétiques, à une attente qui n'est pas toujours explicitement formulée par l'habitant.

3.2.2. Evolution de la notion d'usage

En suivant l'évolution de la notion d'usage à travers l'histoire de l'architecture, il est à remarquer que celle-ci a évolué au gré des idées et des tendances dominantes du moment. La notion d'usage a répondu à plusieurs désignations, mais qu'elle soit : utilisation, fonction, coutumes, conventions sociales, standards ou encore normes, elle reste certainement une des dimensions irréductibles de l'architecture.

Vitruve, l'auteur romain du *De Architectura* définit l'art de bâtir à partir de trois fondements majeurs qu'il désignait par *Firmitas*, *Utilitas* et *Venustas*. Le concept d'« *utilitas* » employé par Vitruve, montre que la notion d'usage remonte assez loin dans l'histoire de la théorie architecturale. A la Renaissance, Alberti y fait référence dans son traité *De Re Aedificatoria*(1452) en le désignant par *commoditas* ; pour Alberti aussi, l'architecture est basée sur trois dimensions qu'il appelle *Necessitas*, *Commoditas*, *Voluptas*. De leur côté, les auteurs les plus récents abordant la théorie de l'architecture, ne manquent pas de souligner l'importance de la notion d'usage en architecture. Ils considèrent que c'est une notion qui distingue l'architecture des autres disciplines artistiques, l'architecture étant une production matérielle qui remplit une fonction, ce qui n'est pas le cas des autres arts.

Pourtant, cette dimension, historiquement fondée dans les plus lointains traités d'architecture n'a peut-être pas eu -du moins dans un premier temps- tout l'intérêt qu'elle mérite. En effet, faute d'un encadrement disciplinaire spécifique la question de l'usage a été laissée à la seule appréciation de l'architecte, ce qui favorisa la production d'un cadre bâti s'inscrivant dans la logique des courants formalistes pour lesquels l'architecture est avant tout spectacle de plaisir.

Avec le Mouvement Moderne, l'usage se réduit essentiellement au concept de 'fonction', participant à la trinité moderniste formulée par l'architecte-ingénieur Nervi: 'fonction, forme, structure'. Le Corbusier dans sa version écrite de la Charte d'Athènes introduit ce concept pour définir l'urbanisme: « Les clefs de l'urbanisme sont dans les quatre fonctions: habiter, travailler, se recréer, circuler », formule devenue on ne peut plus célèbre.

Il est malgré tout difficile d'affirmer que le Mouvement Moderne assume, sur cette question de l'usage, une unité de vue totale. En réalité, l'apparent accord des tenants de l'architecture moderne, repose avant tout sur leur hostilité au courant académique, sur quelques positions de principe concernant « l'esprit du temps », en particulier la référence machiniste, et quelques modes de distinction formels : la terrasse, le dépouillement... Au-delà, « la personnalité de chacun, mais, aussi le contexte de son exercice professionnel, influaient assez considérablement sur sa conception et production » (Pinson ; 1993, p. 103). Cette remarque est particulièrement valable pour le logement, et la manière dont les architectes du Mouvement Moderne prenaient en compte, au-delà de leur engagement sur la production du logement du plus grand nombre, la question de l'usage.

Sur ce sujet Philippe Boudon (1979) a produit un parallèle intéressant entre la conception du plan de l'architecte hollandais J.J.P. Oud pour ses maisons mitoyennes du Weissenhof de Stuttgart et celui de Le Corbusier pour ses maisons du lotissement Frugès de Pessac (1924). Le premier apparaît plus attentif aux pratiques domestiques, à leur enchaînement, à leur spécificité, à leur distinction, tandis que le second cède à la tentation du peintre, à la création d'un spectacle architectural. Il semble à ce sujet que les architectes hollandais et allemands, sans doute par inclination ou disposition culturelle, mais aussi parce qu'ils étaient beaucoup plus impliqués dans la production du logement social, attachaient une grande attention à certains dispositifs architecturaux ayant fait leur preuve dans le logement populaire (Pinson, 1993). Le Corbusier quant à lui, mis à part Pessac, ne construisit dans l'entre deux guerres que des habitations de bourgeois amateurs de moderne.

Malgré ces divergences de points de vue, les principaux instigateurs du Mouvement Moderne se retrouvent à Francfort, au 2ème congrès des CIAM en 1929, pour fonder la doctrine du Mouvement Moderne sur le « logis minimum ». Industrialisation, rationalisation et standardisation sont convoquées par les uns et les autres pour jeter les bases de cette « machine à habiter », dans le prolongement sera les grands ensembles qui feront l'essentiel de la production de logement au lendemain de la seconde guerre mondiale. Le rapport présenté par Le Corbusier¹ et son cousin Pierre Jeanneret à Francfort donne une idée parfaite de la teneur des arguments avancés par le Mouvement Moderne : « L'habitation est un phénomène éminemment 'biologique', il est aussi 'statique'. Mais les méthodes de l'Académie l'ont conduit à l'impasse, créant la 'crise du logement'. Il faut trouver et appliquer de nouvelles méthodes claires, permettant de composer des plans d'habitations utiles, s'offrant naturellement à la standardisation, à l'industrialisation, à la taylorisation » (Pinson ; 1993, p. 104). Ce passage introduit un texte qui se conclut par la nécessité d'une « révision des fonctions d'habitation », appelée par l'industrie, et d'un abandon des « usages consacrés par la tradition ».

Ce qui vient d'être évoqué à propos de la notion d'usage telle qu'elle s'est manifestée dans le discours et la pratique des architectes modernes, fait dire à Pinson que « toute l'entreprise du Mouvement Moderne tourne autour de cette conception ergonomique de la vie domestique : les 'fonctions' domestiques (étaient réduits à) des actes biologiques simples, élémentaires, rudimentaires, une reconstitution métaboliques du corps humain, incarnés dans des pratiques culinaires, hygiéniques, alimentaires, réparatrices (le sommeil), situés hors d'une histoire,

¹ Le Corbusier (1935), cité in Pinson ; 1993, p. 104.

d'une culture, d'une conscience, de rapports sociaux et des 'usages consacrés par la tradition' » (Pinson ; 1993, p. 104).

Cette mécanisation des pratiques domestiques conduira à la production de manuels pratiques de normalisation, tel que le 'Neufert', ouvrage conçu par le professeur du Bauhaus du même nom 'Ernest Neufert', assistant de Gropius. Paru en Allemagne dans les années 30, cet ouvrage devient vite le livre de référence des agences d'architecture, ce qui ne manqua pas d'influencer leur pratique. En fait, jusque dans les années 70, l'on assista à la production de logements traduisant cette logique de la normalisation, les grands ensembles vivaient alors leurs années de gloire. Mais en contre partie, le logement était devenu cet espace « indifférencié, simplement ajusté à la taille de la famille. [...] l'homme du logement de masse sera devenu lui-même un homme général, abstrait, strictement identique de Berlin à Constantine » (Pinson ; 1993, p. 104).

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, cette approche technicienne du logement s'est avérée, un outil particulièrement bien adapté à la vaste entreprise publique du logement qu'ont affrontée les pays européens ravagés par la guerre. Mais de manière assez paradoxale, alors que le Mouvement Moderne s'attelait à cet immense problème du logement du plus grand nombre - du moins si l'on s'en tient aux déclarations des signataires de la Chartes d'Athènes- les solutions préconisées, quant à elles, étaient exclusivement techniques. En ceci, l'approche du Mouvement Moderne relève de ce que Pinson (1993, p. 105) qualifie d'« utopie urbanistico-architecturale machiniste », car elle se base sur l'idée d'un habitant « standard » voire « normalisé ». Pour Pinson, le concept de fonction lui-même peut être considéré comme une réduction du concept d'utilité, de commodité ou d'usage : « qu'il intéresse les sujets ou les objets, le concept de fonction les assimile aux rouages d'une mécanique imperturbable qui nie toute forme d'initiative, de changement de place et d'attribution. Les sujets eux-mêmes deviennent machines en ce sens qu'ils sont surdéterminés par la 'machine' biologique de leur corps 'respirer, entendre, voir', articulée elle-même avec la grande machine de la nature 'soleil, espace, verdure' » (Pinson ; 1993, p. 105).

C'est, de fait, cette pensée technicienne qui a dominé et a été appliquée dans ces vastes champs d'expérimentation que furent les grands ensembles et autres Z.U.P. et si, sur le plan théorique, la dimension culturelle et éthique de l'existence étaient présentes², elles étaient simplement subordonnées à la vision technicienne de la vie sociale, totalement pénétrées par elle, au point qu'elle en devienne la substance. Selon Pinson, « l'invocation des sciences sociales, assez fréquente dans les déclarations du Mouvement Moderne, n'est [...] qu'un alibi, un cautionnement scientifique de plus, détourné de son contenu véritable, pour accréditer socialement les postulats de la 'science du logis' » (Pinson ; 1993, p. 105).

A partir des années 60, les grands ensembles ont commencé à être montrés du doigt puis tombèrent en disgrâce. Aujourd'hui, la faillite des grands ensembles est consacrée et différents arguments ont été avancés pour expliquer les raisons de cet échec. Pour un large public, l'effondrement des dogmes qui fondaient la vision du développement économique et

² La preuve en est donnée avec le 86^{ème} article de la *Charte d'Athènes* affirmant que « le programme (de la ville) doit être dressé sur des analyses rigoureuses faites par des spécialistes. Il doit prévoir des étapes dans le temps et dans l'espace. Il doit rassembler en un accord fécond les ressources naturelles du site, la topographie de l'ensemble, les données économiques, les nécessités sociologiques, les valeurs spirituelles. » (in Pinson ; 1993, p. 105).

du progrès de la société industrielle de l'après guerre, et les implications qui s'en suivirent en matière de production du logement collectif, serait le premier facteur mis en cause. Considérant que l'habitat de masse s'inscrivait dans la logique de l'idéologie de l'époque, il ne pouvait, par conséquent, qu'être affecté par le vent de crise qui secoua la société après la fin des « trente glorieuses ». D'autres encore, incriminent l'essoufflement de l'idéologie du Mouvement Moderne; l'esthétique au départ rebelle du mouvement ayant, petit à petit, perdu ses fervents défenseurs notamment Le Corbusier, finit par adhérer à la vision technobureaucratique étatique dominante.

Mais, au-delà des aspects idéologiques et théoriques qui viennent d'être évoqués, on peut aussi reporter une grande part des problèmes inhérents à l'habitat des grands ensembles et du sentiment d'insatisfaction en matière de qualité de vie qui l'affecte, au fait que la notion d'usage y soit réduite à sa dimension fonctionnelle, mécanique et technicienne. Du coup, les possibilités d'adaptation voire d'appropriation de l'habitant par rapport à l'espace qui lui est proposé se trouvent limitées et parfois même exclues. Ceci prouve, si besoin est, que pour l'architecture domestique l'usage n'est pas seulement fonction, c'est aussi « un niveau idéal, fait de représentations sociales, de mythes et de rites, mémorisés à travers un ensemble de dispositions spatiales et de formes construites, dont les figures conventionnelles fondent l'identité d'une communauté urbaine » (Pinson ; 1993, p. 108).

Cette notion d'appropriation sera le cheval de bataille des sociologues. A partir des années 70, un important travail de réflexion théorique sera développé qui rappellera aux architectes l'importance des dimensions culturelle, sociale, historique voire tout simplement humaine de leur discipline et contribuera, de fait, à faire évoluer la pensée et la pratique architecturale et urbanistique.

3.3. Le concept d'appropriation ou la domestication de l'environnement bâti par l'individu

Le concept d'appropriation s'avère particulièrement utile à la redécouverte d'une dimension perdue par l'architecture moderne, celle d'une *signification* pour l'habitant qui dépasse les fonctions élémentaires et biologiques, voire strictement utilitaires, sommairement édictées par le Mouvement Moderne. Le terme signification se comprend, ici, à la lumière de la définition que lui attribue Christian Norberg-Schulz, à savoir, « quelque chose qui ne peut pas être quantifié. L'homme ne s'identifie pas avec des quantités, mais avec des valeurs qui vont au-delà de la simple utilité » (Norberg-Schulz, 1981 in Pinson ; 1993, p. 123). Cette dimension pratico-symbolique assimilant l'appropriation à une forme libre et active de l'usage, inscrit dans la pratique des espaces des formes concrètes d'agir, de sentir qui permettent à la fois une emprise sur les lieux et la production de signes culturels et, rappelle, d'une certaine manière, que l'homme habite « poétiquement ». Dans son ouvrage '*La Révolution urbaine*' Lefèbvre a évoqué cette quête de l'expression poétique dans l'espace du logement à travers les pratiques les plus simples de l'appropriation : « Même le quotidien le plus dérisoire garde une trace de grandeur et de poésie spontanée... Les objets de bon et de mauvais goût, saturant ou non l'espace de l'habitation, formant ou non systèmes, jusqu'aux plus affreux bibelots (le kitch) sont la dérisoire poésie que l'être humain se donne pour ne pas cesser d'être poète. »

Cependant, par delà de ses connotations pratico-symboliques, le concept traduit les modalités par lesquelles l'habitant parvient à disposer du plein usage de son espace, en y trouvant des éléments d'accrochage de son mode de vie ou en intervenant activement sur l'espace qui lui est attribué pour le mettre en conformité avec ses pratiques.

Le concept d'appropriation tel qu'il vient d'être évoqué, ne recouvre pas l'idée de propriété légale. Il désigne plus largement comment dans diverses situations, lieux anonymes ou non, publics ou privés, l'individu aménage, restructure l'espace en coquilles personnelles qui manifestent sa relation privilégiée au lieu dans lequel il se trouve, même provisoirement.

Ainsi, en s'appropriant l'espace, les individus introduisent une dimension fondamentale la création d'un « chez soi ». L'appropriation s'établit à travers une dialectique essentielle existence de contrôle, d'un côté, et l'introduction de liberté, de l'autre.

3.3.1. L'appropriation : un terme polysémique

Appropriation est un terme polysémique, il désigne globalement soit l'acte de prendre quelque chose pour soi, soit l'acte de rendre quelque chose propre à son usage (Robert, 2008). Le concept d'appropriation peut être défini :

- du point de vue *juridique* : il renvoie d'abord à la notion d'emprise sur un espace ou des objets ; s'attribuer la propriété de quelque chose. Il implique aussi la prise de possession légale de ces espaces ou objets : devenir propriétaire d'un logement, d'un terrain, d'un bien ou d'un objet;
- du point de vue *technique* : l'appropriation désigne l'utilisation fonctionnelle d'un objet elle signifie la maîtrise instrumentale ;
- du point de vue *anthropologique* : la réalité objective n'est jamais quelque chose de donné, mais ce sur quoi il faut agir. Toute activité humaine reflète une appropriation par les différents modes de perception, d'orientation et d'action. Agissant sur le monde, l'individu se réalise lui-même ;
- du point de vue *culturel* : l'appropriation est définie en référence aux éléments d'environnement qui permettent à l'individu de réaliser pleinement des potentialités latentes et d'acquérir ainsi une certaine valeur ;
- du point de vue *psychologique* : c'est la reconnaissance de sa propre maîtrise à travers l'activité sensorielle, motrice, perceptive.
- du point de vue *architectural* : elle correspond à la délimitation concrète ou psychologique, qui permet de différencier les sous-espaces à l'intérieur d'une zone et de qualifier un lieu dans son ensemble ou dans ses différents aspects, elle se manifeste par :
 - la fermeture topologique;
 - le marquage des lieux (objets, murs...)
 - la liberté d'accomplir certains actes à l'intérieur de ce territoire pour le distinguer de l'extérieur.

Fischer (1981) considère que l'appropriation est un schéma spécifique de conduite développé par l'homme dans le rapport qu'il entretient avec l'environnement. De ce point de vue, tout espace est susceptible d'une restructuration individuelle : le regard porté sur un bâtiment, une place publique, une rue ou une maison est, sélectif. Il réorganise, mentalement ou concrètement, « les éléments qui concernent l'individu pour former une sorte de décor strictement personnel dont les éléments se stabilisent dans la mesure même où l'appropriation s'affirme » Fischer (1981, p.88).

C'est de la familiarité avec un espace que naît l'appropriation. Cette familiarité est un apprentissage progressif de la spécificité d'un lieu, de ses aspects quotidiens. Un espace approprié sécurise l'individu, il permet, même dans un espace public, certaines formes de privatisation (*privacy*). C'est donc une dynamique spécifique du comportement. Le concept d'appropriation définit donc tantôt les utilisations de l'espace, tantôt la manière dont les individus définissent leurs modes d'action.

3.3.2. Les processus de l'appropriation de l'espace

L'appropriation exprime bien d'autres rapports à l'espace que la simple propriété privée. Reste à savoir comment l'appropriation de l'espace peut se manifester. D'emblée, il est possible de dégager deux niveaux d'observation, deux ordres de signification : le premier renvoyant à des actions pratiques, matériels sur l'espace ; le second définissant des rapports cognitifs et affectifs au lieu. Par extension, cela suppose qu'il existe à la fois des modalités matérielles et idéelles de l'appropriation.

3.3.2.1. Des modalités d'appropriation à dominante matérielle ; le concept de nidification

Selon Ripoll et Veschambre (2005), l'appropriation relève de différentes formes d'usage de l'espace. Elle affirme une mainmise qui peut s'exprimer matériellement de plusieurs manières:

- *L'usage exclusif*, dans une logique de concurrence pour des biens limités. Cette exclusivité peut être individuelle, mais elle est plus souvent collective, fondée sur des groupes concrets mais restreints (comme la famille) ou sur des catégories sociales plus larges (comme le genre). Elle peut provenir de raisons strictement matérielles ou fonctionnelles, mais aussi de raisons plus directement sociales : l'appropriation est alors synonyme de clôture par le biais de divers dispositifs matériels.
- *L'usage autonome*, correspondant au fait d'user de l'espace librement ou du moins sans contrainte sociale explicite. Jamais absolue, mais jamais totalement absente non plus, cette autonomie (ou maîtrise de l'espace) est plus ou moins forte selon les groupes et les espaces. Elle peut aussi concerner des pratiques plus ou moins massives ou visibles, de la production à la simple occupation de l'espace (Ripoll et Veschambre, 2005). Dans une situation intermédiaire, il peut s'agir d'une forme de « détournement », qui indique que l'appropriation s'opère sur un espace pour en changer la fonction ou la finalité, quand le « vécu » refuse les injonctions du « conçu » (Pinson, 2002). Les pratiques ménagères, la mise en culture et l'élevage, le stationnement des véhicules ou le commerce, représentent l'une des nombreuses formes de détournement observées dans les espaces publics des grands ensembles algériens (Mebirouk *et al*, 2005).

Pour Fischer, il n'est possible de parler d'appropriation que sur un fond de réalité sociale ayant provoqué des formes multiples de *désappropriation*. « Toute appropriation doit donc être définie comme réappropriation, c'est-à-dire comme reconquête symbolique des lieux par l'individu qui résiste aux forces de désappropriation » Fischer (1981, p.90). Pour réaliser cette appropriation, l'individu met en œuvre une série d'artifices qui traduisent un processus de *nidification* (Fischer, 1981). Un tel processus est « une réaction contre l'organisation imposée et froidement fonctionnelle de l'espace, il humanise son environnement. Il cherche à se glisser dans l'intervalle de ces aménagements rationnels pour faire son nid ». Ainsi, la nidification est un processus d'aménagement spatial qui donne lieu à des « formes d'installation » multiples destinées à créer un « chez soi ».

a) Marquage et délimitation du territoire

Il s'agit là de l'ensemble des espaces que l'individu peut marquer d'un caractère particulier et dont, il entend contrôler l'accès. Ils constituent en eux-mêmes un espace nidifié délimité par un véritable bornage symbolique.

L'individu tend à faire de l'espace un « territoire de la possession ». Pour cela, il va utiliser un ensemble d'objets pour identifier ce territoire. Ces objets sont des « marqueurs » qui signifient une mainmise sur l'espace. Fischer (1981) les divise en plusieurs catégories, notamment :

- les marqueurs centraux, objets placés au centre de l'espace dont ils annoncent la revendication : c'est le cas du bouquet de fleurs dans certains bureaux, par exemple ;
- les marqueurs frontières ou bornes, objets qui marquent la ligne entre deux territoires adjacents : ce sont les écrans artificiels qui séparent certains postes de travail. Lorsque les marqueurs frontières sont placés de part et d'autre d'un individu ou bien devant et derrière lui, ils ont une fonction d'espacement et assurent un espace personnel à leur utilisateur.

Le marquage physique d'un territoire, obéit à un certain nombre de règles dont les plus importantes sont :

- la réalisation de murs ; le mur est une condensation de l'espace qui crée des phénomènes de concentration d'éléments de part et d'autre d'elle-même ;
- la clôture topologique ; elle constitue d'une part un obstacle pour le regard de l'Autre et implique, d'autre part, la domination visuelle à l'intérieur du domaine délimité ;
- le nombre d'activités ; l'expérience d'un lieu peut être évaluée à partir de l'importance du temps qu'on y passe ainsi que par la nature des activités qu'on y accomplit ;
- la référence au lieu ; le lieu apparaît comme référentiel quand on peut y faire allusion : on donne par exemple ses coordonnées, son adresse ;
- la référence sémiologique à travers la dénomination ; c'est le lieu comme signe et, par là, le lieu comme nom ;
- le nombre d'objets personnels entassés ; un lieu se met à exister dans la mesure où l'on peut y disposer des choses à soi.

b) La familiarisation avec l'espace

La connaissance d'un lieu dans sa totalité fait partie d'un processus de familiarisation qui amorce une sorte d'appropriation par la connaissance des gens, la perception des différences ;

ce qui permet une utilisation à la fois meilleure et plus éclectique des lieux. Celui qui connaît a la possibilité de repérer, de remarquer, de recevoir des informations diverses et donc d'amorcer l'interprétation du lieu en fonction de données qui échappent à celui qui n'a pas cette connaissance.

c) La construction d'un espace personnel

La nidification peut également être assurée par l'installation, c'est-à-dire par des formes d'enracinement exprimant, l'injection de significations privées dans un territoire qui est souvent un espace impersonnel. Les études psychosociologiques menées dans les bureaux ont bien saisi l'importance qu'a, pour l'individu, la possibilité de ranger et garder ses affaires à portée de main. L'une des principales critiques que l'on fait au système de bureau-paysager, c'est précisément d'avoir détruit cette personnalisation de l'espace l'individu retrouve difficilement des « indices d'ancrage » dans le territoire collectif.

Toutes ces activités (marquage, construction de frontières, ...) représentent pour chacun une trace de sa présence. L'individu essaie donc toujours, quelles que soient les situations particulières dans lesquelles il se trouve, de sauvegarder un espace personnel, de personnalisant un lieu propre.

3.3.2.2. Des modalités d'appropriation à dominante idéelle

Ces formes d'appropriation sont déjà inséparables d'intentions, de perceptions et représentations, et même de constructions imaginaires ou idéologiques. Mais d'autres ordres de significations s'inscrivent encore plus franchement dans ce registre idéal (Ripoll et Veschambre, 2005). Il en est ainsi de :

- *l'apprentissage* et de la *familiarisation*, conçu comme *intériorisation* cognitive : s'approprier un espace veut dire ici acquérir des connaissances théoriques et pratiques, des savoirs et des savoir-faire qui permettent de s'y mouvoir sans s'y perdre, mais aussi d'en user de façon pertinente ou stratégique.
- *L'attachement affectif* ou, plus profondément encore, ce que l'on pourrait appeler *l'appropriation « existentielle »*. Il s'agit du sentiment de se sentir à sa place voire chez soi quelque part. Ce sentiment d'appropriation se transforme alors en sentiment d'appartenance. Le rapport aux lieux est vécu comme réciproque : un lieu est à nous parce qu'on est à lui, il fait partie de nous parce que nous faisons partie de lui (Cavaillé, 1999 in Ripoll et Veschambre, 2005).
- Enfin, l'appropriation « symbolique » ou « identitaire » qui se manifeste lorsqu'une portion d'espace terrestre (un lieu ou un ensemble de lieux) est associée à un groupe social ou une catégorie au point de devenir l'un de ses attributs, c'est-à-dire de participer à définir son identité sociale (Ripoll et Veschambre, 2005). On parle ainsi très couramment de quartier bourgeois et de banlieue ouvrière, mais la catégorisation peut aussi reposer sur la nationalité, la religion, le courant politique, l'âge, le genre etc. L'appropriation symbolique de l'espace, à travers la signalétique, les monuments commémoratifs, les constructions de culte, représente un enjeu très fort de visibilité et de légitimité des différents groupes ethniques. De manière générale, la production architecturale, mais aussi la patrimonialisation d'édifices hérités, sont des vecteurs très importants d'affirmation symbolique de groupes sociaux et de pouvoirs institutionnalisés.

Ainsi, comme l'illustre la variété de ses usages, le terme d'appropriation apparaît très polysémique. Pinson (1993) voit que l'origine de l'usage sociologique du concept d'appropriation se trouve dans l'anthropologie de Marx et dans sa conception du travail comme impulsion motrice humaine primordiale. L'individu approprie les actions sur la nature et les objets qu'il a produit à travers l'intériorisation des savoirs, des savoir-faire et des capacités dont cette production a été l'occasion, mais aussi grâce à des capacités historiquement formées qui lui ont été transmises par l'éducation et la socialisation. Le concept d'appropriation a été transposé par la suite à l'urbain et plus tard à l'architecture.

3.3.3. Le concept d'appropriation transposé à l'urbain

Au départ, le concept d'appropriation, dans son usage urbain, a été introduit en réaction à l'effet contraignant de l'espace conçu par le Mouvement Moderne. Cela se passait dans les années 60, au moment où une crise urbaine qui se superposait à d'autres crises sociales ou économiques déclencha un vaste mouvement de contestations. Ce mouvement porté par les sciences sociales se faisait porte-parole d'une population atteinte de mal de vivre et interpellait ceux qui avaient produit la ville nouvelle ou ses extensions les plus récentes sur la nécessité de chercher des palliatifs à une situation de plus en plus problématique.

Les premières réflexions théoriques ont été émises par les chercheurs anglo-saxons notamment Lewis Mumford l'auteur de *'La cité à travers l'histoire'* qui critiqua violemment le mouvement moderne dans une série d'articles. De son côté, Edward T. Hall, dans son ouvrage *'The Hidden Dimension'*, paru en 1966, dénonçait les agissements des architectes et urbanistes du mouvement moderne. A partir de son concept de *'proxémie'*, il explique comment l'importance relative accordée respectivement à la vue, l'ouïe et l'odorat varie selon les cultures et conduit à des perceptions différentes de l'espace et des relations des individus dans l'espace. Pour Hall, l'espace est tactile, thermique, visuel, olfactif ; et il intègre la distance que l'individu maintient dans son contact avec autrui.

Hall consacre les deux derniers chapitres à 'l'analyse de la vie urbaine' ; partant des expériences des ethnologues sur le stress chez les animaux par une densité intolérable, il est amené à condamner les programmes de logements urbains qui entassent verticalement les individus sans tenir compte des différences ethniques. Avec la contribution de Hall, l'anthropologie rejoint la sociologie et l'histoire dans sa condamnation de l'urbanisme moderne et formule une invitation pressante à l'adresse des architectes et urbanistes pour qu'ils tiennent compte réellement des effets de leurs projets sur la vie des personnes. Certes, l'abord de la question n'a pas le temps polémique de Mumford, mais la remise en cause n'en est pas moins profonde, d'autant qu'elle s'appuie sur des résultats d'enquêtes interprétées avec toute la rigueur scientifique requise.

L'architecte égyptien Hassan Fathy est, quant à lui, le premier à remettre en cause de manière pratique les dogmes du Mouvement Moderne ; c'est ce qu'affirme Pinson, pour qui « la réalisation du nouveau Gournah, ce village de Haute Egypte, dans les années 1945, est une contestation en œuvre des thèses essentielles de l'architecture internationale : la référence à la tradition et à l'architecture domestique populaire s'y lit à travers l'utilisation de la brique de boue, de la technique nubienne de la voûte sans cintre et différentes considérations en vue d'une amélioration de l'espace, appropriée aux façons de vivre des paysans égyptiens et compatibles avec leurs modèles culturels » (Pinson ; 1993, p. 114).

L'inachèvement du programme, sa taudification puis son abandon, ont conduit la critique à conclure à l'échec de l'expérience. Fathy pour sa part, a tiré le bilan de sa réalisation quelque vingt années plus tard dans un ouvrage publié en 1971 sous le titre de '*Construire avec le peuple*'. Ce livre dresse l'histoire de cette expérience et l'architecte égyptien consacre deux parties à l'élucidation de ce qui fut considéré comme un échec. Mais, rétrospectivement, et au delà du bilan négatif ou positif qui peut être accordé à cette expérience, c'est plutôt la portée anthropologique et sociologique de l'œuvre de Fathy qu'il est important de souligner ici.

La conception de Fathy prend à contre-pied un certain nombre de thèses du Mouvement Moderne, dont le prestige occidental avait gagné l'administration égyptienne. Il réhabilite, ainsi, la technique ancestrale de la brique de terre et de la voûte nubienne en valorisant ses qualités mécaniques et économiques et en montrant l'inadaptation du béton armé aux conditions de la construction en Egypte. Mais, en affirmant ce choix c'est aussi toute une autre conception du rapport entre tradition et modernité qu'il définit : le changement n'est pas nécessairement bon en lui-même, comme tend à le faire croire le Mouvement Moderne, pour lequel le concept de rupture est comme le critère magique du progrès. « La tradition n'est pas forcément désuète et synonyme d'immobilisme » affirme Fathy. « De plus, la tradition n'est pas obligatoirement ancienne, mais peut très bien s'être constituée récemment. Chaque fois qu'un ouvrier rencontre une nouvelle difficulté et trouve le moyen de la surmonter, il fait le premier pas vers l'établissement d'une tradition [...]. Modernisme ne veut pas forcément dire vie, et l'idéal ne naît pas toujours du changement. L'innovation doit être la réponse, profondément pensée, à un changement de circonstances, et non une chose tolérée pour elle-même » (Fathy ; 1979, p.59-60).

Une autre idée développée par Hassan Fathy est celle d'une valeur, non seulement d'usage mais également plastique, dans la construction populaire, y compris dans les conditions de la plus grande précarité : « On peut trouver les mêmes témoignages d'imagination, d'invention et d'enthousiasme dans de nombreux bidonvilles où des gens sans abri ont construit des choses ravissantes avec de vieilles caisses, des bidons et autres rebuts » (Fathy ; 1979, p.73). Cette attitude de sympathie à l'égard de l'architecture vernaculaire favorise chez Fathy une grande acuité dans l'observation de toutes sortes de dispositifs ingénieux (capteurs d'air, piège à scorpion,...) utilisés par les paysans pour maîtriser au mieux leurs conditions d'habitat. Il les reprendra ultérieurement dans la conception des maisons neuves.

Une autre démarcation intéressante de Fathy, vis-à-vis, du Mouvement Moderne réside aussi dans son refus de la standardisation. Ce choix concerne aussi bien « l'individualité du village que la conception des maisons elles-mêmes ». Conséquent vis à vis de cette position, Hassan Fathy produira « des plans pour chaque famille individuellement », et envisagera à cette fin de consulter chacune d'entre elles au vieux Gournah. « Pour trouver comment les gens travaillent comment ils utilisent leurs maisons, il faut observer, et encourager les suggestions » (Fathy ; 1979, p.101-102).

C'est à partir de ces considérations qu'Hassan Fathy va alors concevoir la forme du village, le groupement des habitations et la configuration de la maison elle-même. Les passages de son livre qu'il a consacrés à la maison, « expression de la culture arabe » sont qualifiés par Pinson « d'une profondeur et d'une beauté immenses et traduisent bien sa sensibilité à la valeur anthropologique de la maison » (Pinson ; 1993, p. 116). La mise en forme du village, de ses maisons et des édifices publics essentiels, s'effectue alors dans cette triple interaction

qui associe le choix de la technique constructive, le recours permanent à l'observation des pratiques communautaires et domestiques, mais aussi le constant souci d'accéder à la beauté architecturale dont les deux dimensions précédentes (technique et usage) fournissent le substrat.

Pinson (1993) reconnaît à Hassan Fathy d'avoir su reconstituer dans sa pratique architecturale la trinité fondatrice de Vitruve et Alberti. Il considère que l'œuvre de l'architecte égyptien, peut être assimilée à une utopie concrète, utopie du possible, modestement ancrée dans les réalités du Tiers-Monde, celles de ses ressources, de ses traditions édilitaires et de sa culture.

Après ce détour indispensable par l'œuvre de Fathy, il faut également s'arrêter aux thèses développées par John F.C. Turner. Celles-ci sont très sensiblement différentes de celles d'Hassan Fathy, même si elles convergent vers une même direction de recherche : celle d'une meilleure prise en compte des réalités des pays du Tiers-Monde, en particulier, celle de l'habitat populaire, des ressources économiques de leurs habitants et des moyens techniques dont ils disposent. L'approche de Turner se distingue de celle développée par Hassan Fathy du fait qu'elle s'intéresse à l'habitat péri-urbain et privilégie la dimension économique des pratiques urbaines au détriment de leur dimension culturelle.

En cela, Turner s'inscrit dans la tradition socio-urbanistique anglo-saxonne tracée par Patrick Geddes au début du siècle, relayée ensuite par son disciple Lewis Mumford. C'est donc avec une démarche, fondée sur l'enquête de terrain et la prise en compte de l'autonomie des habitants que Turner aborde les espaces populaires de la ville.

L'idée essentielle que met en lumière Turner, dès 1968, et qu'il développe dans son livre '*Housing by People*' en 1976, tourne autour du paradoxe de la valeur de la maison. Pour étayer sa thèse, « il démontre qu'une baraque de bidonville a une plus grande valeur d'usage pour les déshérités qu'une maison en dur faite selon, les normes les plus modernes par l'administration d'Etat. L'usage n'est bien entendu pas circonscrit, dans une telle vision, au problème de l'habitat, à la conformité de l'espace avec les modèles culturels, mais avec l'ensemble des conditions de vie de la population concernée, au centre desquelles la capacité économique et le degré d'initiative sont de première importance » (Pinson ; 1993, p. 118).

En formulant cette thèse, née en premier lieu dans les circonstances d'un travail de production de logements dans un pays du Tiers-Monde, Turner s'en prend à une orientation historique du logement social, désormais généralisée : celle de faire de la production publique de l'habitat de masse, un vaste « système d'assistance sociale » dans le domaine du logement, confisquant à l'habitant la quasi-totalité de son initiative. Faisant référence à différentes enquêtes, Turner souligne « l'absence de contrôle qu'ont les habitants des grands ensembles sur le 'genre de logement' qui leur est attribué, sur la 'conception et la construction de ces logements', leur maintenance. Au contraire, même dans des limites extrêmement étroites, celles des ressources dont ils disposent, les habitants des bidonvilles décident et réalisent selon leur intention » (Pinson ; 1993, p. 119).

Dans son livre 'le logement est votre affaire' (1979) version française traduite de '*Housing by People*' Turner insiste sur le caractère complexe du logement: il a une valeur marchande, mais aussi des « valeurs sociales et humaines » s'exprimant dans un processus de production et un ensemble de services rendus. Malheureusement les organisations centro-administrées (les institutions étatiques) se préoccupent beaucoup plus de la valeur matérielle du logement que

de sa valeur sociale: « il n'y a aucune commune mesure entre valeurs d'usage et valeurs matérielles », en conséquence Turner « soutient la thèse que ce que le logement fait aux gens importe plus que ce qu'il est ou que ce qu'il paraît » (Turner, 1979 in Pinson ; 1993, p. 1196).

Par-delà ces intéressantes considérations sur la valeur d'usage, Turner met en exergue l'importance du niveau culturel de la vie sociale des habitants, ainsi que les effets de représentations symboliques dont l'habitat pourrait faire l'objet. Les idées de Turner, au début très isolées comme l'étaient celles d'Hassan Fathy qui les rejoignent sur un certain nombre de plans, ont progressivement gagné en influence, particulièrement, dans les pays en voie de développement : d'une part, à travers la réduction « des grands schémas d'aménagement, à des projets de plus petite échelle, sectoriels ou multisectoriels, faisant dans certains cas appel à la participation de la population », et d'autre part, en favorisant le passage « d'un urbanisme très planificateur, démiurgique, mais peu efficace, à un urbanisme de gestion, plus localisé dans ses objectifs et ses modes d'intervention ».

La thèse que défendait Turner et les travaux de Fathy, où chacun à sa manière mettait l'habitant au centre de ses préoccupations et réclamait son droit à disposer d'un habitat approprié à son mode de vie (conditions économiques, modèles culturels,...), étaient relayés, en France, par un important mouvement de contestation à l'encontre de l'urbanisme moderne et de ses effets. Le chef de file de ce courant était Henri Lefebvre qui « avec son appel à la *'révolution urbaine'* donne à ce lieu social de la modernité qu'est la ville, une place particulière dans la transformation radicale de la société ». Dans son ouvrage majeur que fut *'La révolution urbaine'*, Lefebvre dénonçait le « capitalisme triomphant et son expression dans l'urbanisme bétonnant » d'un autre côté, il a mis en évidence « l'effritement de la culture urbaine constituée au 19^e siècle avec la révolution industrielle et sa déliquescence opérée par la production bureaucratique de l'urbanisme moderne ». Il condamne « l'intelligence analytique qui, au cœur de la doctrine fonctionnaliste, procède à une extrême division de l'urbain séparant ainsi ce qui se donnait dans l'organisme vivant de la ville ancienne (spontanée ou historique) comme étroitement uni : les fonctions » (Lefebvre, 1967 in Pinson ; 1993, p. 149-150). Henri Lefebvre propose alors d'étudier l'action négative et destructrice des grands ensembles avec le plus grand soin sociologiquement pour cerner ce qui a disparu et quelle part de la sociabilité et de la spontanéité sociale s'est perdue. La disparition de la vie intime, l'effacement du monument, l'absence d'élément ludique sont alors stigmatisés, ainsi que la destruction de la rue. » (Pinson ; 1993, p. 149)

Au-delà de la remise en cause globale de l'urbanisation produite par le fonctionnalisme, critique à la fois politique et culturelle, le courant de la sociologie urbaine créé par Henri Lefebvre fera de l'appropriation une expression indispensable de la vie quotidienne au point de constituer le socle d'un droit à la ville et la base de bien des luttes urbaines qui seront autant d'occasions de critique sociale. L'exploration, en particulier, de la notion d'appropriation du chez-soi s'amorce dès la fin des années 1950, puis au cours des années 1960 et 1970, dans le cadre d'un courant microsociologique qui ancre ses travaux sur l'habitat, le village, le quartier urbain ou le bidonville (Chambart de Lawe, 1956 ; Henri Raymond, 1965 ; Petonnet, 1979, 1982).

3.3.4. À propos de la symbolisation de l'habitat : les pratiques d'appropriation une inscription spatiale des significations

L'ouvrage de Henri Raymond et son équipe, *l'Habitat Pavillonnaire*, devenu un classique de la sociologie urbaine, a ouvert des perspectives nouvelles à l'espace domestique en redonnant sens à une dimension perdue par l'architecture moderne, celle d'une signification pour l'habitant qui dépasse les fonctions élémentaires et biologiques.

Dans son sens plein, l'habitat est un « fait culturel » d'investissement individuel, relationnel et collectif à haute valeur symbolique. La symbolique (la capacité à symboliser et/ou la valeur symbolique des œuvres) est une propriété générale de l'homme et des sociétés par laquelle se constitueraient et s'exprimeraient des identités humaines et sociales. Cette propriété serait une structuration unifiante qui articulerait en le métamorphosant le réel avec ce qui est inconnu ou ne doit pas être connu : l'imaginaire et le réel, le besoin et le désir, les affects et les comportements, le régressif et le progressif, le local et la totalité, le spécifique et l'universel (Palmade, 1995). L'homme, avant d'être un être d'action et de conscience est un être de représentation et d'affects. « Ces représentations et les affects qui leur correspondent et les créent, lorsqu'ils ne sont pas refoulés, réprimés, cherchent, par la médiation de formations de compromis, à s'exprimer attestant ainsi à soi-même et aux autres que l'identité de l'homme ne s'épuise pas dans la seule lisibilité des actions, de la conscience et de la pensée » (Palmade ; 1995, p. 44).

Selon Palmade, ce phénomène confère aux différents lieux occupés par l'homme qu'ils soient « lieux où l'on a habité, où l'on vit actuellement, ceux où l'on pense habiter demain et plus tard, ceux où l'on finira sa vie, ceux où l'on se rêve .., », une valeur « d'unité habitante ». Celle-ci est une construction imaginaire induisant des composantes qui sont « indissociables du bâtir, du vivre, du rêver ou du penser d'être là et ailleurs ; leurs rapports dialectiques créent l'espace symbolique de l'unité habitante ». Par la médiation des caractéristiques esthétiques des différents lieux de l'habiter (réels ou imaginaires³), l'unité habitante réunit les significations symboliques propres à chacun d'eux. « A chacun de ces lieux correspondent bien des activités et des fonctions de vie spécifiques, mais il leur correspond aussi (et surtout) des significations symboliques nourries des expériences émotionnelles, esthétiques et relationnelles » (Palmade ; 1995, p. 47).

En définitif, l'unité habitante correspond à l'espace symbolique de l'habitation, elle est alors l'habiter, œuvre d'un travail de symbolisation de construction imaginaire, dont la valeur unifiante met en rapport dialectique les différents lieux et les différentes temporalités où l'on a vécu, où l'on vit, où l'on va vivre. Par extension il est possible de transposer cette définition à l'habitat, celui-ci en tant que produit humain est, un vecteur de significations en substance.

De ce point de vue, la notoriété et la reconnaissance scientifique dont a bénéficié le livre *l'Habitat Pavillonnaire* depuis sa parution 1965 relèvent justement du fait que cet ouvrage a

³ La psychologie environnementale fait prévaloir deux modes d'appréhension de l'environnement. « Le premier système, appelé *mode de représentation imagée*, qui s'étaye sur l'expérience perceptive de l'environnement, est activé lorsque l'individu se réfère à des objets ou des événements *concrets*, alors que le second est un *mode de représentation verbale* qui s'appuie sur l'expérience langagière et symbolique. Ce dernier est activé lorsque la situation est plus *abstraite* » (Ramadier; 2003, p.180).

remis au devant de la scène la dimension symbolique et sociale non seulement de l'habitat pavillonnaire mais de l'habitat en général. Il a permis de porter un éclairage neuf sur l'ancrage spatial de la socialisation ainsi que le caractère pulsionnel de l'appropriation socio-spatiale. L'ouvrage invite à une approche anthropologique et historique de l'habitat et marque ainsi un tournant décisif dans la pensée et la recherche sur l'habitat et l'espace domestique.

Très succinctement, le livre, œuvre d'un collectif composé d'Henri et de Marie-Geneviève Raymond, ainsi que, de Nicole et Antoine Haumont, présente sous forme synthétique les résultats d'une enquête portant sur « l'attitude des citadins à l'égard de l'habitat pavillonnaire ». L'habitat pavillonnaire consiste en une analyse « structurale » de l'espace fondée sur la recherche des relations qu'entretiennent les divers éléments constitutifs des principales formes « d'habiter » aux pratique, symbolique et idéologique (Stébé et Mathieu-Fritz, 2001).

Le caractère précurseur de l'analyse proposée déborde à plus d'un titre du cadre classique des enquêtes sociologiques des années 60. En effet, l'interprétation transcende les frontières des sciences sociales, puisant de façon plus ou moins explicite dans la philosophie, la psychanalyse, la sémiologie, l'anthropologie, l'éthologie..., ce qui contribue à mettre en lumière de façon originale toute la complexité de la relation de l'homme à son habitat.

Selon Stébé et Mathieu-Fritz, la recherche est menée au cours de la première moitié des années 60 « au moment où urbanistes et architectes pensent avoir trouvé la réponse à la crise du logement français à travers un certain rationalisme dont la caractéristique principale est le primat accordé à l'aspect fonctionnel de l'habitat collectif ». Au même moment, de nombreuses critiques sont dirigées contre l'habitat en pavillon, critiques portées par une idéologie anti-pavillonnaire qui s'attachait à « (dénoncer) les multiples désordres inhérents à l'habitat individuel français de cette époque: le désordre spatial, d'un point de vue urbanistique, et le désordre de l'habitat individuel lui-même, notamment sur le plan architectural » (Stébé et Mathieu-Fritz ; 2001, p. 68).

Cette recherche sur le pavillon intervient alors pour rompre avec une vision de sens commun envisageant « le pavillon comme le signe manifeste de l'individualisme petit-bourgeois ». D'un point de vue général, les résultats de l'enquête sur les pavillonnaires s'inscrivent dans le droit fil des travaux d'Henri Lefebvre qui, dès les années 60, dénonce le mal des grands ensembles et se propose de prêter attention à la dimension spatiale de la vie quotidienne.

Il faut souligner également les postures méthodologique et épistémologique des auteurs, dont les caractéristiques principales sont de prendre à contre-pied le modèle hypothético-déductif comme grille de lecture de la réalité sociale de l'habitat pavillonnaire en donnant la priorité à une confrontation du discours des habitants sur l'habiter —dimension sémantique—, à la perception sensible du chercheur de l'organisation spatiale et de ses diverses composantes, autrement dit à une confrontation de deux dimensions signifiantes de la réalité sociale: l'individu et le monde physique de l'espace et des objets.

Parmi les notions théoriques analysées par Raymond et son équipe, pour déterminer si l'habitat pavillonnaire est adapté ou non à la société contemporaine, figure l'appropriation et sa relation à la signification. Raymond propose une analyse conceptuelle de la première notion et Nichole Haumont (co-auteur) en fait l'illustration à partir des résultats dégagés de l'enquête sur '*Les Pavillonnaires*' ; ainsi : « L'appropriation de l'espace désigne l'ensemble

des pratiques qui confèrent à un espace limité, les qualités d'un lieu personnel ou collectif. Cet ensemble de pratiques permet d'identifier le lieu; ce lieu permet d'engendrer des pratiques [...] l'appropriation de l'espace repose sur une symbolisation de la vie sociale qui s'effectue à travers l'habitat. » (Raymond et al., 1966).

Cela suggère que, l'appropriation s'exerce en relation à quelque chose qui peut être investi d'une signification et qui, en tant que tel, peut à la fois servir de support aux pratiques et aux affects. Dans la mesure où il est habité, c'est-à-dire où s'exerce une emprise effective, l'espace structure les rapports que les individus entretiennent avec lui comme forme de relation les uns avec les autres. Il n'existe donc pas d'espace vide ou neutre du point de vue psychosociologique. Bien plus, il véhicule des significations qui dépendent aussi bien de l'ensemble architectural que du contexte social. A l'intérieur de chaque lieu, les informations apportées par la nature et la répartition des objets interviennent dans l'usage des espaces et leur confèrent un sens (Fischer, 1997). Cette vision souligne comment le cadre bâti met en œuvre tout autant la genèse des formes que les usages et l'appropriation comme transformation et sens des espaces (Maltcheff et Younès, 1995).

Par exemple, la symbolique qui rend compte des différences entre le devant et le derrière du logement renvoie à l'opposition entre ce qui est montrable socialement et ce qui doit être caché, ce qui relève d'une convention culturelle. Mettre des fleurs à son balcon implique des pratiques d'entretien (arrosage) mais signifie aussi que cette action esthétique (de décoration) qualifie un lieu montré «aux gens qui passent». Ainsi « on peut mettre (ou ne pas mettre) des fleurs à son balcon et dans l'un comme dans l'autre cas, si la possibilité matérielle autorise cette pratique, elle implique à la fois une capacité générale et la possibilité de ne pas le faire (tout le monde en effet ne met pas de fleurs à son balcon). Il y a donc une capacité symbolique de l'habitat » (Segaud, 2008). Cette capacité admet différentes formes de manifestations, et semble plutôt prégnante dans les sociétés les moins industrialisées. La littérature ethnologique est remplie de ces descriptions de rituels de construction, de marquage. Elle relève le caractère prégnant de la distribution des individus, des groupes et des choses dans la maison qui cristallisent pratiquement et symboliquement les sociétés elles-mêmes: l'homme et l'espace se produisent l'un l'autre. L'appropriation de l'espace n'est alors pas seulement une affaire de modèles culturels différents mais elle dépend et engage la société dans son ensemble.

Par ailleurs, les pratiques d'appropriation dans leur fonction avérée de symbolisation des espaces habités -autrement dit la dimension pratico-symbolique de l'habitat- traduisent un aspect important : celui du goût esthétique des habitants (Stébé et Mathieu-Fritz ; 2001, p. 41). Henri Raymond, considère que l'habitant dispose d'une esthétique particulière, s'opposant à l'esthétique officielle. L'esthétique populaire relève de « la norme esthétique-sociale qui associe la valeur esthétique et le système des relations sociales » (Raymond ; 1984, p.185). Dans cette logique populaire, l'extérieur de l'habitat individuel n'est pas vu comme extérieur à l'habitat lui-même mais comme partie démonstrative. En même temps, l'habitant conçoit la relation intérieur-extérieur, d'un point de vue selon lequel « l'extérieur d'une maison est la présentation de l'intérieur » (Raymond ; 1984, p.188). Pour illustrer ses propos, Raymond donne l'exemple d'une personne qui orne sa fenêtre ou son balcon avec des fleurs, pratique qui selon cet auteur est partagée par les habitants du domaine culturel français, la signification de cette pratique, affirme Raymond correspond à la recherche « d'un mode d'entrer en rapport avec les autres : la personne qui réalise ces travaux d'embellissement, offre une image

d'elle-même conforme à l'idée qu'elle se fait de ses rapports avec l'extérieur » (Stébé et Mathieu-Fritz ; 2001, p. 202).

Par delà tout jugement sur la valeur esthétique et le bon goût de telles initiatives, celles-ci sont importantes dans le sens où elles traduisent une « compétence ». Pour Raymond cette compétence implique des pratiques fort diverses, de plus, elle s'appuie sur un « soubassement conventionnel » ; ainsi, « pour mettre des fleurs devant sa maison, il faut à la fois une maison et un jardin devant » (Stébé et Mathieu-Fritz ; 2001, p. 202). Il faut préciser également que la compétence de l'habitant est prédéterminée par l'environnement dans lequel celui-ci évolue notamment le substrat culturel par rapport auquel l'habitant puise ses références. Enfin, il faut admettre et percevoir les limites de la compétence qui restent circonscrites aux conventions sociales.

Ayant dessiné les contours assez vagues de la compétence de l'habitant ; il faut ajouter que son domaine varie en fonction des situations réglementaires et urbanistiques en vigueur : celles-ci peuvent restreindre le champ de compétence de l'habitant, c'est le cas des pays occidentaux où, comme le reproche Pinson (1992, p.28) « la censure réglementaire si fortement développée et consentie de force ou de gré » tend à réprimer la compétence de l'habitant, la réduisant à « une capacité langagière de l'habitant vis-à-vis de son logement [...]. Si quelque chose lui fait défaut dans son logement (balcon, entrée, etc.), il le note, ou bien en tant qu'absence, ou bien en désignant un espace qui sert de remplacement » (Raymond ; 1984, p.178-179). Est-ce pour autant que la compétence langagière fonde réellement une compétence pratique ?

Cette question ne se pose pas pour la plupart des pays du tiers monde, où prévaut un certain relâchement du contrôle institutionnel. Dans ce contexte là, la compétence habitante est pratique ; elle s'exprime pleinement sous forme d'autoconstruction, et même si celle-ci est souvent partielle induisant des transformations internes ou se limitant au traitement de la façade, il n'en demeure pas moins que cette compétence met précisément en œuvre les espaces qui correspondent aux pratiques et aux manières de vivre ainsi que les marquages symboliques qui traduisent la valeur que les habitants donnent à leur maison.

Pour revenir à l'esthétique populaire, disant que le goût esthétique des habitants n'est pas circonscrit à son habitation ; il est également à l'œuvre quand il s'agit d'évaluer les caractéristiques formelles de l'espace public. Henri Raymond faisant état de la position des usagers face à l'architecture, signale que : « leur apparente ignorance en cette matière n'ôte rien au fait que ces 'usagers-publics' vivent tous les jours l'architecture sur le mode pratique, et l'envisagent — d'un point de vue sémantique— de diverses manières, à partir notamment d'un jugement esthétique ».

A ce propos, Raymond distingue entre trois formes d'appréhension du bâtiment public :

- Dans la première forme, la relation public-usager-bâtiment est une relation de sens : en tant que public, l'habitant « aime reconnaître un bâtiment (et même le dater). Il le fait dans un acte d'aperception globale qui lui permet d'identifier tout à la fois l'architecture et l'usage »
- Dans la seconde forme, « la lisibilité des éléments liées à l'usage, celle des entrées principalement mais aussi les ouvertures, l'engagement que peut exprimer le bâtiment

de par sa symétrie, de par le traitement monumental des ouvertures », concentre l'intérêt et caractérise la monumentalité.

- Dans la troisième forme, « la monumentalité d'où émerge l'architecture (celle que reconnaît l'usager public) concerne l'esthétique, celle du choix, de l'image qu'on peut discuter, pour laquelle un débat public peut s'engager ». Celle également de l'apparence et des formes capables de prolonger dans l'espace, la culture, l'histoire et la symbolique qui étayent l'habiter en rassemblant un groupe humain autour du partage du sens. Ainsi, « le public aime avoir un avis », mieux encore, « cette faculté de juger fait de lui un sujet esthétique », comme le conçoit Kant. Quoique les experts n'admettent pas ce fait, ils voient plutôt que : « l'esthétique est un sujet trop important pour être laissée entre les mains des usagers. Or, l'usager, dans son univers sémantique personnel, pense exactement le contraire » (Raymond in Stébé et Mathieu-Fritz ; 2001, p. 208).

L'histoire du parcours de la notion d'appropriation (et son corollaire la symbolisation) dans le ciel des idées philosophiques et de son recours au sein du milieu des urbanistes et des architectes a mis en exergue l'importance de ce concept. La généralisation de son usage, vers la fin des années 1960, manifeste une sorte de réaction contre le fonctionnalisme de l'architecture moderne qui tend alors à ne voir dans l'habitant qu'un être de besoins. Il indique donc une attention renouvelée envers l'usager et ses pratiques, en mettant en valeur son autonomie et sa culture: « L'appropriation restitue l'initiative à l'habitant, son rôle actif dans l'espace urbain et domestique, elle sort du silence les actes apparemment sans importance par lesquels il donne sens à son habitat, restitue la force de l'habiter » (Ségaud ; 2008, p. 69).

3.4. Appropriation et espace domestique

On l'a vu, l'appropriation s'exerce, en relation à quelque chose qui peut être investi d'une signification et qui, en tant que tel, peut à la fois servir de support à l'intervention humaine et être possédé. La notion de propriété constitue ainsi une dimension majeure de l'appropriation, avec cette particularité que cette notion est prise ici dans son sens moral, psychologique et affectif. Ici il ya lieu d'insister sur le rapport qui existe entre le *soi* et l'espace par l'intermédiaire de l'appropriation. Rendre propre (sien) l'espace, « c'est le singulariser pour le construire selon mes sentiments et ma culture » (Ségaud ; 2008, p. 68).

L'espace personnel étudié par la psychologie de l'environnement à partir du monde animal propose les notions de *territorialité* et de *comportements de dominance* ; l'espace est envisagé comme structurant l'identité des individus, comme une composante incontournable de la personnalité (Fischer, 1989 ; Altman, 1992, ...). Son appropriation permet d'exercer sur lui une maîtrise, un contrôle, un certain pouvoir; on s'approprie l'espace par rapport aux autres en affirmant que l'espace en question est le sien; l'appropriation est donc liée à la « territorialité », à la « proximité» (*proxemics* de Hall), au privé (*privacy*). La dimension temporelle en est une des caractéristiques puisque l'appropriation de l'espace implique la durée et la continuité.

Gilles Barbey (1986), dans une optique phénoménologique, s'est attaché à analyser la nature des liens affectifs que l'habitant établit avec sa chambre personnelle, c'est-à-dire la production d'une image mentale qui tient compte à la fois de l'expérience même de l'individu et des données spatiales. Par un autre chemin, il s'agit de décrire le processus d'appropriation d'un espace.

Du côté des sciences sociales, l'utilisation du terme semble connaître un développement, international et pluridisciplinaire, dans les années 1970 (Korosek-Serfaty, 1976 ; Segaud *et al.*, 2002). Perla Serfaty-Garzon (2003) explore les fondements du chez soi et de l'intimité en passant en revue différents termes qui expriment la maison. Elle aborde la notion d'appropriation dans ses sens et son accomplissement d'œuvre quotidienne. Elle porte une attention particulière à cette notion qu'elle conçoit comme « l'une des articulations majeures de la vie quotidienne », qui débouche sur « une ritualisation des gestes », et correspond à « un mouvement intérieur qui fonde l'attachement au chez-soi ».

3.4.1. L'espace du chez-soi

Le chez-soi, affirme Villela-Petit est le plus privé de nos territoires et renvoie à la relation la plus intime que nous puissions développer, la manière la plus personnelle d'exprimer notre territorialité. « Il englobe à la fois l'espace matériel, celui qui l'habite, son mode de vie et d'habiter » (Villela-Petit ; 1989, p. 128).

Le chez-soi est une notion clé corollaire à l'appropriation de l'espace domestique. Sa principale caractéristique est, certainement, l'intense charge affective qui lui est inhérente. Mieux encore, le chez-soi, exprime et concentre l'unicité entre l'homme et sa demeure, qui est au cœur même du sens de l'habiter. Or, comme le présente Serfaty-Garzon (2003, p.11) « qu'est-ce qui fonde la possibilité même de la construction historique et sociale du concept de privé, sinon le rapport de l'être humain à l'espace qu'il habite ? ».

Serfaty-Garzon soulève la complexité inhérente à la notion du chez-soi qu'elle qualifie de « faussement familière ». Cette expression, correspond dans la terminologie anglo-saxonne au 'home' ; ce terme emprunté à l'anglais depuis le début du XIXe siècle, s'applique aux mêmes espaces que la préposition « chez » et aux mêmes valeurs que le chez-soi : l'intériorisation de la vie personnelle et domestique, le repli sur la famille, la stabilité et l'immobilité du foyer.

En français, elle véhicule deux référents : 1) celui de maison, qui traduit l'essence même du «home », et correspond au mot « chez » ; 2) celui transmis par le pronom personnel «soi» qui renvoie à l'habitant, à sa maîtrise de son intérieur, mais aussi à sa manière subjective d'habiter. Sa présence indique que la maison est le lieu de la conscience d'habiter en intimité avec soi-même. Il est l'espace de la prise de conscience mais aussi celui de la connaissance de soi, de ses capacités et de ses responsabilités. Le chez-soi abrite l'intimité de l'habitant avec ses forces et ses faiblesses, avec la tentation de l'ancrage dans la maison, de la stabilité et des sécurités du repli. (Serfaty-Garzon, 2002)

Dans cette perspective certains lieux deviennent en quelque sorte partie de soi, et à ce titre, fournissent la base des processus d'appropriation de l'espace. Ce rapport du chez-soi à des édifices et des lieux concrets confère une matérialité et un ancrage dans le réel familial à la forte charge affective de cette notion, sans en expulser la valeur réfléchie, transmise par le pronom personnel « soi », ni la dimension personnelle et subjective de l'habiter.

La préposition « chez » exprime la relation « à l'intérieur de », or, cette référence à l'intérieur induit ce qui a rapport au-dedans, dans l'espace compris entre les limites d'une maison (ou du corps). La notion d'intérieur, en tant que lieu propre habité et territoire privé s'oppose au dehors et à autrui et renvoie au domestique. La maison est par nature un « intérieur » écrit

Serfaty-Garzon (2002, p.68) et c'est « l'intense valorisation de ce caractère qui fonde aujourd'hui la revendication du droit à l'intimité ».

En s'intéressant à l'espace domestique, il faut donc privilégier le rapport que l'individu entretient avec son espace proche, celui du chez-soi. Ce rapport s'exprime par des formes diverses d'investissement de l'espace que l'on peut résumer sous le vocable de **l'habiter**. Pour Xavier de Thyssen, habiter "n'est pas un acte passive mais dynamique ; un investissement bien souvent total d'un groupe et de ses membres qui donnent alors un sens précis, particulier à ce micro-espace qu'est l'habitation" (Thyssen; 1983, p.7).

3.4.2. De la notion d'espace domestique à l'expérience de «l'habiter »

L'espace domestique est souvent opposé à l'espace public, support de la vie publique elle-même fréquemment assimilée à la vie sociale : « Dans l'espace domestique, derrière les murs, les portes et les volets, à l'abri des regards, s'écoule la vie quotidienne, intime et familiale » écrivent Collignon et Staszak, énonçant, d'emblée, la fonction première de l'espace domestique, celle de réceptacle de l'intimité et d'enveloppe de la vie privée. Pourtant les deux auteurs n'adhèrent pas à cette définition qu'ils ont si bien formulée, ils considèrent en effet, que « l'assimilation du privé et du domestique est réductrice et ethnocentrique, et les limites des espaces domestiques sont plus floues qu'il n'y paraît ». Du point de vue de ces deux auteurs géographes de formation, l'espace domestique, « territoire anthropique premier, est autant le reflet d'une vision du monde et de la société que d'un rapport à soi et à l'autre » (Collignon et Staszak ; 2004, p. 3).

Qu'à cela ne tienne, l'espace domestique constitue, sûrement, une entrée précieuse pour saisir des enjeux sociaux, pour ce qu'il dit : « sur les hommes et les sociétés (et ce qu'il) nous apprend sur des éléments que l'analyse d'autres types d'espace ne peut que difficilement apporter ». Cependant, avant d'être un fait social induisant une dimension spatiale telle que le conçoivent les géographes, l'espace domestique est du point de vue des architectes, une entité complexe où s'articulent l'idéal et le matérielle, le contenu et le contenant, le construit et l'usage et où, finalement, interagissent ensemble le cadre physique et ses occupants.

3.4.2.1. Habiter l'espace domestique

Ainsi, il est clair que l'espace domestique est au cœur des préoccupations des architectes, est-il pour autant réductible à des configurations architecturales ? La maison habitée possède bien sûr une forme et une organisation propres, mais elle est aussi une coquille vide que ses occupants vont s'approprier, habiter, transformer en espace domestique par divers discours, rituels, pratiques et d'aménagements. De fait, l'espace n'est pas qu'architecture, et son occupation se traduit par l'expression des émotions et du vécu propre à un individu. L'espace domestique ainsi approprié devient en quelque sorte une extension ou le prolongement de soi.

L'espace domestique constitue un territoire premier, anthropique, différencié, et, selon des modalités variables, familial et privé. Du fait de ces caractéristiques, l'espace domestique joue un rôle de premier plan dans de multiples champs : les rapports hommes/femmes, l'établissement de normes de comportement spatial, la construction de l'identité individuelle et collective, etc.

Par ailleurs, s'il est admis que l'espace domestique est un construit social, il faudra aussi préciser qu'il est conçu et pratiqué différemment selon les aires culturelles, il informe sur les valeurs d'une société et en même temps participe à leur (re)production. « Les mots et les murs, intimement liés, soutiennent, enferment, structurent. L'espace domestique matérialise des valeurs [...]. On ne peut (le) comprendre [...] sans prendre en compte la société qu'il reflète et fabrique » (Collignon et Staszak ; 2004, p. 8).

Ses limites, dans leur statut comme dans leur localisation, sont floues, il est extensible et peut s'étaler sur l'extérieur « le domestique ne se cantonne pas à l'espace intérieur du logement, ou même à l'espace privé associant l'habitation et ses alentours. L'espace domestique dépasse les murs, les fenêtres et les volets pour investir l'espace public, dans lequel il se niche parfois, et avec lequel il dialogue en permanence. Ce qui se passe à l'intérieur et la disposition même de cet intérieur ne se comprennent que dans leur rapport dialectique avec l'extérieur » (Collignon et Staszak ; 2004, p. 8).

Il n'est pas exclu que l'espace domestique devienne contraignant et inadapté, le plus souvent, quand il est produit en dehors des valeurs de ses habitants, dans ce cas, il devient lui-même une force qui s'impose aux habitants et peut les transformer. Le succès de la diffusion universelle du modèle occidental et moderniste constitue dans cette perspective une clé de lecture des mutations domestiques et sociales à l'échelle de la planète.

Mais ceci ne constitue nullement la règle. L'espace domestique apparaît, plutôt, comme un matériau malléable, à la disposition de l'habitant. Celui-ci, par ses pratiques et ses discours inscrit une manière d'être (au monde) dans l'espace qu'il domestique en se l'appropriant. A ce titre, l'appropriation restituée à l'initiative de l'habitant, son rôle actif dans l'espace domestique, elle s'opère par des actes de consistance diverses -spatiales, d'usage et parfois simplement langagières- par lesquels il investit son espace privé. Ce sont ces formes diverses d'investissements de l'espace résumées sous le vocable de *l'habiter* qui donnent alors un sens précis, particulier à ce micro-espace qu'est l'habitation (Thyssen, 1983).

L'ethnologie et la sociologie, s'appuyant sur une vision de l'espace comme une matière malléable, un creuset dans lequel se déploient des façons collectives de faire et d'être, ont substantiellement contribué à l'étude des modèles culturels d'habiter et de leur traduction dans la vie quotidienne, soit de l'appropriation du chez-soi. Les écoles phénoménologiques de la philosophie se sont, quant à elles, engagées dans l'exploration du sens de *l'habiter* et de ses rapports avec la constitution de la personne habitante. Les philosophes ont été relayés par la suite par des chercheurs de différents horizons disciplinaires.

3.4.2.2. L'habiter, une approche phénoménologique de l'espace domestique

Depuis plusieurs années, en plus des architectes et urbanistes, des philosophes, anthropologues, géographes, sociologues, psychologues qui se préoccupent de l'habitat, usent fréquemment d'un verbe apparemment banal, évident, allant de soi, « habiter ». Pourtant, ils ne l'utilisent pas comme un synonyme de « loger », « résider », c'est-à-dire pour désigner l'action humaine liée seulement à l'habitation, au logement, à la maison. Ils considèrent — avec ce verbe « habiter » — tout ce qui contribue, pour chaque humain, à être.

Du point de vue de sa définition, le verbe habiter correspond au « fait de rester dans un lieu donné et d'occuper une demeure [...] il revêt ainsi deux dimensions, l'une temporelle et l'autre spatiale qui expriment que l'habiter s'inscrit à la fois dans l'espace et la durée » Serfaty ; 2003, p. 213). Cependant, au-delà de son acception triviale – se loger, résider –, ce terme recèle une très riche polysémie, révélée par les multiples débats dont il a fait l'objet au sein de différentes disciplines (architecture, sociologie, géographie, urbanisme, ethnologie, psychologie, philosophie...).

D'emblée, il faut dire que l'habiter est un « trait fondamental de l'être » (Heidegger, 1958). Il entremêle le temps et l'espace, et, trace un rapport au territoire en lui attribuant des qualités qui permettent à chacun de s'y identifier. Habiter est un fait anthropologique qui s'exprime à travers les activités pratiques dans des objets meubles et immeubles; il se saisit par l'observation et par le langage (la parole de l'habitant).

Le fait d'habiter ne se décline pas de la même manière selon les époques, les cultures, les genres, les âges de la vie; l'habitation est profondément marquée par ces différentes dimensions et présente une diversité dont seule une histoire pourrait rendre compte. En fait, si l'habiter concerne toute l'espèce humaine, il y a autant de manières d'habiter que d'individus. Dans les sociétés postindustrielles, c'est la conjonction entre un lieu et un individu singulier qui fonde l'habiter. Dans les sociétés primitives il s'agit du lien entre le groupe et le lieu.

La notion d'habiter traduit le sens et l'expérience même de l'habitat. « L'habitant et son lieu de vie dialoguent. (Et) c'est le verbe « habiter » qui saisit le rapport d'échanges qui s'établit entre l'individu et son lieu. On ne peut réellement habiter que dans la mesure où il y a eu un éveil de la capacité d'habiter » (Sauzet ; 1989, p.153). Appréhendé à la lumière du concept d'habiter, l'espace domestique est un lieu approprié pénétré de significations, investi émotionnellement, structuré en fonction des expériences, des attentes, des besoins, des fantasmes... Habiter signifie, alors, bien plus que se loger, s'abriter (Vassart, 2006)

Toutes ces définitions et propositions qui viennent d'être avancées à propos de l'habiter sont bien loin d'en épuiser le sens. C'est assez dire combien ce concept est par nature incommensurable et inépuisable. L'habiter doit, à ce titre, être restituée dans le champ des explorations phénoménologiques et « expérientielle » qui, permettent le mieux d'approcher le non-dit, le contenu latent et l'implicite. Ni objet, ni sujet, la notion relève très directement des principes d'une approche phénoménologique (Amphoux et Mondada, 1989). De plus, l'analyse phénoménologique contribue à retracer l'expérience d'un lieu sous la forme d'un récit de vie ou de l'observation sensible, elle est, de loin, l'approche la plus désignée pour redonner sa place à la pensée symbolique de l'espace habité, pour exalter la dimension cosmique (le sacré,...) qui lui est associée, pour diagnostiquer la part de l'intemporel (le mytique,...) dont il est porteur (Barbey, 1989).

La phénoménologie est d'emblée concernée par la question de l'espace : elle s'interroge sur les rapports entre l'être et celui-ci. Moles⁴ (1977) aborde cette question en posant que, pour l'être, « l'espace pur » n'a pas d'existence, il n'existe que par la référence à un sujet, un groupe, un point de vue... Cette conception « égocentrée » de l'espace correspond au point de

⁴ Moles A. et Rohmer É., (1977). *Psychologie de l'espace*, Paris, Casterman. in Vassart ; 2006, p.11.

vue « ici et maintenant » de l'individu en situation, qui éprouve son rapport à l'environnement. Dans cette perspective, l'être, c'est-à-dire chacun de nous, s'éprouve comme étant lui-même le centre du monde qui s'étend autour de lui : « Moi, ici et maintenant, je suis le centre du monde et toutes choses s'organisent par rapport à moi dans une découverte fonction de mon audace. Un monde centré sur Moi ne se peuple d'êtres et d'événements qu'à la mesure de ma perception » (Moles, 1977 in Vassart ; 2006, p.11). L'homme a besoin d'espace, mais plus encore d'un lieu, ce que Moles appelle le point « Ici », lieu de l'enracinement. Moles décrit ensuite l'espace qui s'étend autour du sujet comme une série de coquilles emboîtées, de la plus petite (l'échelle du corps) à la plus grande (l'échelle du monde). Ces zones concentriques sont différenciées dans l'espace selon leur distance au sujet mais aussi selon la représentation, le vécu et l'expérience qu'en a l'individu.

La phénoménologie écrit Graumann (1989, p.111) « explicite et insiste sur la relation entretenue par des êtres corporels avec leur environnement sociétal et matériel. Cette relation est envisagée comme rapport de réciprocité. Par le moyen de la perception, du jugement, du sentiment ou de l'évaluation, les individus et groupes sociaux expérimentent et agissent sur leur environnement concret (c'est-à-dire situé dans l'espace) qui, à son tour, exerce un impact sur ses habitants ».

À l'intérieur des sciences sociales l'analyse phénoménologique porte sur la « situation » dans laquelle se trouve la personne ou le groupe. Elle correspond, alors, à « la description des relations du sujet à son univers, relations qui revêtent un caractère délibéré, dans la mesure où toute expérience personnelle s'attache à un objet propre et distinct, qu'il s'agisse d'un objet matériel, d'un événement ou encore d'une situation donnée. Tout ce qui m'entoure et dont je fais l'expérience est supposé avoir une existence propre, dans la réalité comme dans l'imaginaire ou la fiction. [...] Tout cadre architectural possédant une fonction déterminée (logement, bureau, école, ...) peut être reconnu comme un milieu [...] c'est-à-dire un environnement assorti d'une mission spécifique qui revêt aux yeux de ses utilisateurs un ensemble de valeurs et de significations données. Le (milieu) désigne un lieu habité et attribué en propre à quelqu'un » (Graumann ; 1989, p.112).

Les apports de la phénoménologie⁵, plus particulièrement heideggerienne, au concept d'habiter (Heidegger, [1954] 1958 ; [1969] 1976), sont multiples et variés. De nombreux travaux de philosophes lui ont été consacrés. Mais, cette notion a également suscité l'intérêt d'architectes (Amphoux et Mondada, 1989 ; Norberg-Schulz, [1979] 1981 ; Barbey, 1986 ; Paquot, 2005 ;...), de sociologues et anthropologues (Raymond, 1984 ; Paul-Lévy et Segaud, 1983 ; Serfaty-Garzon, 2003 ;...) de même que des géographes (Lévy, 1989 ; Pezeu-Massabuau, 1993 ...), tous ce sont intéressés à la phénoménologie existentielle et à ses apports pour une meilleure compréhension du rapport de l'être au monde.

⁵ La description phénoménologique est un moyen technique pour saisir intuitivement un phénomène particulier, au-delà de toutes les représentations et jugements qui le masquent ordinairement. Elle tente de dégager les articulations de l'apparaître d'une chose, c'est-à-dire à la fois son mode premier de donation, les éléments qui la composent et les relations qu'entretiennent ces éléments. Elle est nécessairement prédicative et sélective, orientée vers le repérage de l'essentiel, du « caractéristique » du phénomène au détriment du circonstanciel. L'œuvre de Heidegger est fondée sur une sorte de phénoménologie des mots. Sa pensée a ouvert un accès important à la compréhension de l'essence de l'habiter. (Serfaty-Garzon, 1985).

Pour la phénoménologie, habiter n'est pas se fondre dans un creuset spatial et y développer des façons de faire et d'être déterminées par celui-ci. Pour elle, il est nécessaire de penser l'individu comme l'acteur d'une partie au moins de sa réalité par la construction territoriale qu'il opère dans le Monde qui l'entoure, mais aussi comme l'acteur de sa réalisation en tant qu'être qui fait sens (Hoyaux, 2002). L'homme, rappelle la phénoménologie, vient *au* monde et, dès ce premier instant, est en relation avec lui-même et avec son environnement naturel et social. Exister, être, signifie donc d'emblée être là, situé, localisé, mais aussi inséré dans une communauté, à un temps donné. L'habiter est pensé comme un trait fondamental de la condition humaine, comme une mise en relation spécifique du sujet à l'espace. Par là même, il exprime sa capacité à produire du sens à partir d'une structure spatiale minimale, qu'il investit, valorise mentalement en y associant des significations, et qu'il peut aussi modifier par son action : l'homme habite lorsqu'il réussit à s'orienter et à s'identifier à sa demeure, ou plus simplement lorsqu'il expérimente la signification d'un milieu.

Les explorations phénoménologiques de l'habiter trouvent leurs fondations dans les écrits précurseurs de deux philosophes, l'un allemand 'Heidegger', l'autre français 'Bachelard', qui ont à peu près à la même époque, réfléchi sur l'habiter.

3.4.2.3. L'habiter dans la pensée de Heidegger et de Bachelard

En 1951, Martin Heidegger donna une conférence intitulée 'Bâtir, habiter, penser', où il développe son analyse sur l'habiter. Heidegger y fait un rapprochement entre « être » et « habiter » à partir d'une exploration étymologique des termes qui disent l'un et l'autre. Il montre qu'en vieil allemand, un même mot '*buan*' est utilisé pour désigner 'bâtir', 'habiter', 'demeurer', 'être' et aussi 'prendre soin de'. Cette relation signifie que la construction d'une maison n'est pas une simple fabrication mais la production d'une œuvre. De plus, le rapprochement étymologique entre 'habiter' et 'être' établit la filiation entre « j'habite » et « je suis » et identifie l'habiter au bâtir, ce qui constitue pour Heidegger des indications certaines de la nature coextensive de l'être et de l'habiter.

Ainsi, l'habiter apparaît comme un point clef de la philosophie de Martin Heidegger puisque selon lui il y a un lien entre le bâtir, l'habiter et le penser. Dans une conférence postérieure, qu'il donna la même année (1951), Heidegger précise le comment habiter avec ces vers extraits du poème Bleu de Hölderlin : « poétiquement, habite l'homme sur cette terre ». L'habiter est donc dans son essence poétique.

C'est cette dimension poétique de l'espace et de l'habiter qui fonde également la pensée phénoménologique de Gaston Bachelard. Dans l'ouvrage charnière qu'il consacre, à la fin des années 50, à la poétique de l'espace, Bachelard, écrit : « Être un homme veut dire d'abord habiter », à ce titre, « l'habiter » est pensé comme un trait fondamental de la condition humaine, comme une mise en relation spécifique du sujet à l'espace. Par là même, il exprime sa capacité à produire du sens à partir d'une structure spatiale minimale, qu'il investit, valorise mentalement en y associant des significations, et qu'il peut aussi modifier par son action. Bachelard écrit encore : « La maison est une des plus grandes puissances d'intégration pour les pensées, les souvenirs et les rêves de l'homme [...]. Dans cette intégration le principe liant, c'est la rêverie. Le passé, le présent et l'avenir donnent à la maison des dynamismes différents, des dynamismes qui souvent interfèrent... La maison dans la vie de l'homme évince les contingences, elle multiplie ses conseils de continuité. Sans elle l'homme serait un

être dispersé. Elle maintient l'homme à travers les orages du ciel et les orages de la vie. Elle est corps et âme. Elle est le premier monde de l'être humain» (Bachelard, 2005)

Pour Bachelard « La maison dit une intimité », une intimité qui s'offre instantanément au regard. Comme on lit un livre, « on lit une chambre, on lit une maison [...] avec ce même regard parfois impatient d'en connaître davantage mais qui peut aussi se suspendre pour laisser place au ressenti, à l'émotion, à cette expérience fugace qu'un court instant nous étions l'autre. Moment de rencontre intense qui nous révèle tout un univers si différent... ». Ce n'est donc pas étonnant si le fil conducteur de l'ouvrage Bachelard est fait d'un ensemble de questionnements sur les fondements existentiels du lieu le plus privé, le plus intime de nos territoires. De fait, s'interroge, Bachelard, « peut-on — à travers le souvenir de toutes les maisons où nous avons trouvé abri, que nous avons habitées, celles que nous avons rêvé d'habiter — dégager une essence intime? Peut-on, à travers l'image de la maison, faire une topographie de notre être le plus privé? Ou encore peut-on faire de la maison un instrument d'analyse pour l'âme humaine? » (Bachelard, 2005). Les réflexions philosophiques de Bachelard dépassent ainsi la description fonctionnaliste de l'objet-maison, pour proposer une interprétation en profondeur, pour comprendre son caractère essentiel et son rôle de médiateur dans un rapport à soi et au monde.

Pour les deux philosophes, « habiter » se réfère à une des fonctions essentielles de l'humain : « être », ce qui établit une relation existentielle à l'espace. Pour les deux penseurs également l'homme « habite » le monde; le monde est son espace, « cet entre-deux est la mesure assignée à l'habitation de l'homme » écrit Heidegger, induisant par là il y a un rapport dialectique entre l'homme et son environnement, un rapport d'interaction entre l'espace que nous habitons et l'espace qui nous habite. Les individus et les groupes ont des pratiques spatiales et aussi des représentations mentales. Les pratiques permettent un usage concret de l'espace à travers les déplacements tandis que les représentations engendrent une réalité idéale. Les deux produisent du territoire c'est-à-dire un espace investi de sens et de valeurs. La réflexion phénoménologique n'est en définitif qu'une façon de clarifier les liens qui seraient mis en place entre le cadre de vie des habitants et la façon qu'ils ont de le vivre, de s'y fonder mais aussi de lui donner du sens.

3.4.2.4. Loger n'est pas « habiter »

D'emblée, il faut distinguer se loger, avoir un toit et habiter. D'un côté, c'est la question du logement, de l'abri, « avoir un toit », et de l'autre celle de la relation, de l'action qui définit l'habitant qui sont posées. Le verbe habiter est riche de sens et il ne peut se limiter à l'action d'être logé. L'animal s'abrite, l'homme quant à lui, habite ; c'est ce qui fait la particularité de l'humain. L'homme habite lorsqu'il réussit à s'orienter et à s'identifier à sa demeure, ou plus simplement lorsqu'il expérimente la signification d'un milieu. Ce milieu est, alors, vécu en lieux : lieux de mémoire, d'ancrage symbolique et dotés d'un caractère qui les distingue. Vu de la sorte, l'habiter devient alors un « art du lieu » (Fisher, 1997).

Pour Heidegger, le verbe « habiter » (*wohnen*) signifie « être-présent-au-monde-et-à-autrui », ce qui est visiblement éloigné d'une vision purement sociologique de l'habitation qui viserait à recenser les « manières d'habiter » d'une maison ou un appartement, de se loger en d'autres termes. L'action d'« habiter » possède une dimension existentielle. Une construction à usage d'habitation, ne garantit nullement qu'une telle habitation ait lieu. La présence de l'homme

sur terre, ne se satisfait pas d'un nombre de mètres carrés de logement ou de la qualité architecturale d'un immeuble. Habiter, c'est autre chose que disposer d'un logement, cela signifie se sentir à l'aise, se sentir chez soi, pénétrer un lieu.

Ici, il y a lieu de préciser que dans le sillage de la pensée heideggerienne, les philosophes opèrent une distinction conceptuelle quant à leurs perceptions de « habiter », et de « l'habiter ». En effet, ainsi que le conçoit Martin Heidegger, « habiter » est le propre de l'homme, alors que « l'habiter » peut être interprété différemment et réduit à une seule des dimensions spatialisantes de l'humain celle qui relève de la confection d'un chez-soi (Paquot et al., 2007).

Selon Norberg-Schultz, habiter quelque part implique qu'un rapport s'est établi entre un être humain et un milieu donné, ce rapport consiste en un acte d'identification, c'est à dire à reconnaître son appartenance à un certain lieu. Par cet acte l'habitant « s'approprie d'un monde » (Norberg-Schultz, 1985). Habiter implique donc un rapport avec l'environnement lequel se structure sur plusieurs sphères (Ekambi-Schmidt, 1986). Mais, l'action de l'individu sur l'environnement et donc, l'entrée en jeu des mécanismes d'appropriations se concrétise mieux dans la maison du fait de son échelle. L'action de l'individu sur l'espace du quartier ou de la ville est très réduite, cet espace qui est de l'ordre du collectif, procède de l'agrégation de comportements individuels dont les résultats se fossilisent dans le temps et l'espace. En revanche, toute personne peut prétendre à une plus grande maîtrise dans son espace domestique. Ekambi-Schmidt introduit la notion de sphères de structuration de l'environnement et voit que l'espace domestique est la sphère d'appropriation personnelle qui est « coquille individuelle, inviolable, ouverte par une clef, le refuge où l'être n'est entouré que par les objets familiers » (Ekambi-Schmidt; 1986, p.16).

Vassart (2006, p. 9), voit que l'espace envisagé « en tant qu'expérience vécue, en tant que lieu de vie est loin d'être neutre et vide. Il est investi physiquement mais aussi symboliquement par ses occupants. Il se situe au centre d'une dynamique individuelle et sociale qui fait de la relation tissée avec lui l'un des éléments constitutifs de son existence ». Pour Vassart, l'espace investi par le fait d'habiter, « l'espace habité, le chez-soi, raconte toujours une histoire individuelle et sociale. Les photos, les objets... constituent la trame parfois ténue ou discontinue d'une existence ou d'une tranche de vie. Bien plus, « pour qui sait observer, nous pouvons entrevoir comment nous nous enracinons dans cet espace vital jours après jours, comment nous l'investissons, comment nous concevons notre rapport au monde, aux autres, comment nous nous percevons et, en définitive, comment nous retournons vers nous-mêmes » (Vassart ; 2006, p.10).

Serfaty-Gouzon (2002, p. 213-214), quant à elle, considère que l'habiter et sa manifestation dans l'appropriation s'accomplissent, à partir d'un chez-soi, d'une maison. « L'homme se tient dans le monde à partir d'un dedans, d'une attention à soi-même, d'une intimité qui est l'ancrage même de sa capacité d'aller au dehors vers le monde ». Cette intimité se déploie certes dans la « maison objective », dans le lieu bâti, mais ce déploiement ne serait pas possible sans l'existence d'une demeure non objective qui est un for intérieur, une intériorité humaine. La maison bâtie de briques et de mortier est l'endroit où, pour reprendre les termes de Lévinas, le sujet peut, ensuite, a posteriori, enfermer l'événement de demeurer. La demeure en soi, cette intériorité du moi est ainsi d'abord, essentiellement, une retraite. « Tant qu'un bâtiment est pur abri, logement, tant qu'il est ustensile et instrument de protection contre les

intempéries ou les ennemis, réserve de nourriture ou espace fonctionnel, il n'a pas lieu comme demeure. Il ne devient tel qu'après le mouvement d'attention et d'amitié de l'habitant envers lui-même ».

L'habiter se définit par référence à deux dimensions de la maison celle du cadre physique et celle du lieu chargé de significations, il articule de fait l'espace matériel lieu du vécu et support de l'usage, et celui du perçu investi par l'expérience sensorielle et affective de l'habitant.

3.4.2.5. Habiter, une relation idéale et matérielle à l'entité domestique

Si habiter ne se résume pas à loger, est que l'habitation est plus qu'un abri, il existe tout de même un rapport dialectique entre l'homme et son environnement, « un rapport d'interaction entre l'espace que nous habitons et l'espace qui nous habite ». Dans ce rapport, les pratiques permettent un usage concret de l'espace matériel tandis que les représentations engendrent une réalité idéale. Les deux produisent « du territoire » c'est-à-dire un espace investi de sens et de valeurs.

Pour Paquot (2007), bien que « habiter » est surtout l'affaire de l'habitant et « n'a que faire de l'action de l'urbaniste ou de l'architecte », l'habitat et l'habitation relèvent, pour une grande part, de leur attention et de leur talent. « Un mobilier urbain agréable, un abri bus confortable, une voirie qui privilégie le piéton et le vélo sur l'automobile, un éclairage rassurant et joyeux, des façades variées, des boutiques en rez-de-chaussée, etc., tout cela augmente incontestablement l'habitabilité d'un quartier. De même, un logement traversant, des fenêtres bien disposées, des radiateurs discrets, des pièces facilement aménageables, des coins, des placards et des dépendances, améliorent indéniablement votre habitation. Ainsi une habitation confortable et un habitat plaisant représentent des atouts de poids pour 'habiter', c'est-à-dire pour construire votre personnalité, déployer votre être dans le monde qui vous environne et auquel vous apportez votre marque et qui devient vôtre » (Paquot ; 2007, p.13).

Dans la même logique, le cadre bâti produit par les habitants est symbolique. Les volontés et choix qui s'investissent dans une invention de formes, de volumes, de textures... réalisent des ouvertures ou des fermetures, des distances ou des proximités, des qualifications qui sont sociales et culturelles, et qui sont comprises et voulues avec cette double qualification. (Routon ; 1995, p. 102)

Jacques Pezeu-Massabuau (2003) géographe spécialiste de la maison définit trois stades censés rythmer toute quête de l'habiter. A partir d'une réflexion complexe, cet auteur isole, ainsi, des étapes-clé dans le processus de production de « l'objet maison » : la maison serait d'abord un rêve, puis une image, enfin un projet.

La maison, « on y rêve, comme si elle allait surgir de soi, seul face au monde. Mais si le rêve paraît premier, l'image qui en découle n'est pas exempte de conformité aux modèles culturels », Jacques Pezeu-Massabuau considère, en effet, les figures mentales de l'habiter comme reproduisant nécessairement la diversité des cultures, par-delà les variations personnelles. Mais inversement, les visions personnelles de la maison produisent des « sortes d'avatars personnalisés d'une commune représentation » (Pezeu-Massabuau ; 2003, p. 47). L'image de la maison (représentation), aussi individuelle soit-elle, « partagerait toujours avec celle d'autrui une commune origine » (Pezeu-Massabuau ; 2003, p. 54). Pour, cet auteur

l'image de la maison est d'abord et toujours générée « par le collectif, même si elle nous apparaît comme intime et individuelle » (Pezeu-Massabuau ; 2003, p. 55).

L'étape du projet qui culmine dans « l'habitation réellement occupée » est celle de la « mesure du possible », elle combine différents critères : « les limites de la physiologie, des matériaux disponibles, de la technologie utilisable et de la richesse, enfin (et surtout) l'ethos qui définit les principes du construire propres à l'ensemble du corps social et à son territoire » (Pezeu-Massabuau ; 2003, p. 138). Finalement, c'est à partir de cette « forme en soi » de la maison qu'on rêverait tous de sa maison, n'empêchant pas pour autant l'appropriation par chacun de cet objet particulier, cette dernière étape est celle du quotidien et de l'inscription des rituels domestiques.

Pour Vassart (2006), la maison-objet dont parle Pezeu-Massabuau, relèverait de l'espace cartésien réduit à ses simples propriétés métriques et matérielles, celui-ci est le propre des architectes, des ingénieurs. L'habitant quant à lui appréhende l'espace -son cadre de vie- « en y intégrant son expérience concrète et immédiate », les lieux sont ainsi chargés de significations, investis émotionnellement, structurés en fonction des expériences, des attentes, des besoins, des fantasmes... Habiter signifie alors bien plus que se loger, ou s'abriter.

Ainsi, en plus de d'être un espace physique, l'espace domestique (support de l'habiter) désigne un espace privilégié à forte résonance émotionnelle et sociale, et se démarque comme lieu de vie propre à une personne. En ce sens, l'espace domestique est chargé de significations liées aux représentations qu'il génère et aux expériences émotionnelles dont il est investi. Il est chargé de codes qui, à la façon d'un langage, communiquent des informations sur celui qui l'habite : « une sorte de biographie sociale et individuelle de ses occupants » (Fischer, 1997).

Pour, Villela-Petit, également, la maison comme expression de l'habiter est bien plus qu'un ensemble de matériaux assemblés pour fournir un cadre physique où l'individu peut satisfaire ses besoins de base (se nourrir, se chauffer...). «Elle est un support de l'expression de soi, une spatialisation de l'identité, un intégrateur de nos valeurs, de nos représentations et de nos fantasmes» Villela-Petit (1989, p. 132). Dès lors, le rapport à la maison ne peut s'envisager comme celui qu'un sujet entretiendrait avec un objet quelconque qui lui serait parfaitement extérieur. En effet, « Si nous maintenons le cadre de la relation sujet-objet, où ce qui s'objecte, ce qui est objet pour un sujet, ne l'est qu'en tant que posé devant, placé en face par et pour le regard connaissant, nous ne parviendrons qu'à ressaisir l'expérience que peut avoir de la maison un agent immobilier [...]. Car jamais l'habitation ne peut se laisser penser dans le cadre général prescrit par la relation sujet-objet. Au contraire, toute pensée de l'habitation ne peut que subvertir ce cadre, pour peu qu'elle se fasse véritablement attentive à l'expérience que nous avons de l'habiter» (Villela-Petit ; 1989, p. 128).

Finalement, comprendre l'acte singulier d'habiter, revient à comprendre comment, en saisissant la matière brute du logement et en puisant dans les forces de leur existence, des personnes vont fabriquer des espaces et des lieux pour les investir. Habiter, pour l'individu, c'est s'approprier son cadre de vie. Non pas en avoir la propriété mais en faire son œuvre, y mettre son empreinte, le modeler, le façonner. Loin d'être un objet détaché de l'habitant, l'espace domestique, en tant qu'espace du privé, apparaît véritablement comme une modalité de sa propre existence.

3.5. Espace domestique approprié : l'espace vécu

L'espace habité ne se réduit pas à ses simples propriétés métriques ou esthétiques parce qu'il se charge de significations liées aux représentations que l'habitant s'en fait et aux expériences émotionnelles dont il l'investit. À la façon d'un langage, la maison comme expression de l'habiter, véhicule des codes qui communiquent des informations sur celui qui l'habite, sur son milieu social, ses pratiques et l'usage qu'il attribue à l'espace, sur les rapports qu'il entretient avec l'extérieur, sur la nature des relations entre les occupants. La maison se laisse, alors, appréhender dans sa dimension *d'espace vécu*, c'est-à-dire investi par une expérience sensorielle, motrice, tactile, visuelle, affective, mais également fonctionnelle et sociale. Dès lors, porter un regard sur l'espace vécu, c'est découdre le maillage de l'utilisation d'un lieu, et de la façon dont il est transcendé, traité affectivement et cognitivement. L'observation de l'habitation dans la perspective d'un espace vécu offre un champ supplémentaire d'informations sur la relation qu'une personne développe et entretient avec son espace domestique.

3.5.1. Espace vécu, l'apport des sciences sociales

L'espace domestique, a fait l'objet d'une abondante littérature. Depuis son apparition en France dans les années 1960, et sa consécration tel un nouveau champ d'investigation, la question de la « domesticité » a été scrutée à partir de différents champs disciplinaires relevant des sciences sociales. Tous avaient comme objectif de dépasser le point de vue fonctionnel et écologique (la maison comme abri et réponse à des conditions climatiques) dans la relation à l'habitation et à faire intervenir dans l'explication les dimensions culturelles (cross cultural studies) et sociales. Dans cette rencontre entre espaces construits, architecture et sciences sociales, ces dernières sont apparues tel un « recours critique » s'attachant à « remettre en scène l'usager, l'habitant, le citoyen, le citoyen, et faire de sa confrontation à l'espace construit un objet de réflexion [...] ; On procédait ainsi à une réhabilitation de l'usager dont on reconnaissait le rôle actif. Ce faisant il s'agissait également d'une sorte de désacralisation de l'architecture à travers un retour vers le banal et le quotidien, face à l'art ». Segaud (2008, p.26).

Le parcours de la notion d'espace domestique dans sa dimension d'expérience vécue révèle que son utilisation correspond à deux moments des relations entre sciences humaines et architecture: le premier moment (initié et porté par Lefebvre en proposant les fondements d'une sociologie de la quotidienneté) est une sorte de réaction contre le développement du logement de masse qui tend à associer l'habitation à une marchandise et l'habitant à un sujet virtuel, à les considérer sous un angle exclusivement quantitatif; le second moment (années 1980), correspond à la montée en puissance des préoccupations environnementales.

L'approche dessinée par Lefebvre met en lumière une dimension incontournable pour qui veut comprendre la manière dont la vie quotidienne se développe et s'exprime dans l'habitat, à travers pratiques et représentations. En instituant le quotidien, et par extension son cadre physique et social, en objet scientifique, Lefebvre propose un nouveau champ d'investigation pour les sciences humaines, où convergent plusieurs disciplines; par là, l'espace domestique devient objet de recherche où il ne s'agit pas tant d'étudier les aspects sociologiques de l'architecture mais de constituer *l'espace architectural* comme objet d'étude (Segaud ; 2008,

p.29). Dans ce processus de transfiguration, les recherches vont porter sur l'observation des pratiques de tous les jours, pour établir que la relation de l'individu à son espace est de fait, une relation métaphysique (comme l'indiquaient déjà Heidegger et Bachelard).

Parallèlement, les approches développées vont se concentrer sur les manifestations de l'ancrage social dans l'organisation de l'espace. Il s'agit alors d'articuler le social et le spatial de telle sorte que ce lien puisse caractériser une organisation sociale en une «spatialité» originale.

Pour apprécier l'envergure de l'apport des sciences sociales à l'étude de la domesticité et de l'espace vécu, Segaud (2008, p.70), renvoie à l'article de Lawrence (1983) qui dresse un bilan de la recherche effectuée sur l'espace domestique durant les années 1970 et 1980. Selon Ségaud, la question que pose Lawrence et qui est le titre de son article: (What makes a house a home?) révèle une dichotomie entre les termes de maison et de home; mais il y a surtout l'idée qu'il s'agit d'un processus de transformation du premier terme dans le second par l'intermédiaire de multiples éléments, à la fois culturels et anthropologiques. On peut saisir ce passage au niveau de la vie quotidienne, en regardant par exemple les significations et les localisations des objets et des meubles dans les pièces, ou bien en suivant les activités domestiques les plus simples, comme la préparation et la consommation de nourriture ou encore le traitement du linge ou celui du rangement. La comparaison entre différentes zones géographiques permet de noter des différences culturelles et éventuellement de permettre de réfléchir, à partir de ces modes de faire différenciés, sur la conception des logements. Il y a donc chez Lawrence une idée pédagogique qui voudrait indiquer aux constructeurs que l'espace qu'ils manipulent n'est pas vide, ni neutre.

Les géographes ont, également, contribué à enrichir les notions d'espace domestique d'appropriation et de modes d'habiter. En effet, depuis quelque année, on assiste à l'émergence d'un intérêt croissant de la géographie vis-à-vis des thématiques de l'habiter et plus généralement des espaces habités. Les études entreprises dans ce domaine appréhendent le rapport structurel qui associe l'être humain à son milieu de vie, celui-ci déterminant les conditions mêmes de son existence. Les notions d'écoumène et de médiance y sont développées, de même que les prémisses d'une phénoménologie du lieu et d'une sémantique du milieu. Il s'agit donc de voir comment l'humain habite l'espace, comment il le conçoit et, conséquemment, comment il le façonne et l'aménage. Cette « pensée géographique de l'habiter » érige l'espace domestique en terrain d'enquête et l'analyse à la lumière des outils théoriques et méthodologiques propres à la discipline. Le point de départ de cette réflexion est bien explicité dans ce passage extrait de l'introduction aux actes du colloque 'Espaces domestiques' organisé par Collignon et Staszak. Ces deux auteurs, après avoir démonté que le « domestique » est par définition « spatial », signalent que l'un des apports de la géographie est d'avoir extrait la notion d'espace domestique à la vision (anthropologique) réductrice l'assimilant à un simple « construit social », Collignon et Staszak affirment, en effet, que : « l'espace domestique, dans son existence comme dans son organisation, est [...] un fait de société, au même titre qu'un paysage ; une norme de comportement ou une structure économique. En retour, tout construit qu'il soit, c'est un fait qui organise la vie des hommes et des sociétés. La nature et les structures de l'espace domestique véhiculent des normes, induisent des comportements, portent des identités, bref, participent à la reproduction sociale. L'analyse de ce qui se déroule dans l'espace domestique doit donc passer par celle de cet

espace lui-même. Parce que ce qui a lieu est fonction du lieu, parce que ce qui a lieu fabrique le lieu » (Collignon et Staszak ; 2003, p. 4). C'est dans cette perspective, qu'il faut voir les approches de l'espace domestique par les géographes qu'ils investissent sous le couvert d'une géographie «sociale» ou «humaniste».

Ainsi, l'intérêt des sciences sociales a consisté à ouvrir l'univers des pratiques et des usages de l'espace, à l'investigation; pour ce faire, elles ont donné un statut scientifique aux actions quotidiennes, comme aux représentations en prenant soin de toujours les replacer dans leur contexte spatial et culturel.

Les effets de ce mouvement sont de plusieurs ordres :

- l'observation, proposée par les sciences sociales, des modalités culturelles à travers la préoccupation envers les habitants;
- l'attention portée à l'histoire des formes construites dans leurs relations avec les sociétés; comme aux traces incorporées dans le bâtiment, fruit d'un vécu social ;
- l'intérêt à l'urbain et à la manière dont social et spatial s'articulent techniquement mais aussi et surtout symboliquement.

3.5.2. Notions de modes de vie, de manières d'habiter et de pratiques habitantes

L'espace domestique envisagé en tant qu'expérience vécue, en tant que lieu de vie est loin d'être neutre et vide. Il est investi physiquement mais aussi symboliquement par ses occupants. Il se situe au centre d'une dynamique individuelle et sociale qui fait de la relation tissée avec lui l'un des éléments constitutifs de son existence. Cette dimension personnelle, sociale et aussi culturelle de l'espace vécu est à l'origine du développement de la notion de modes d'habiter.

L'intérêt pour les pratiques et les usages de l'espace, s'est manifesté à partir des années 1960 et a été l'apanage des psychologues, anthropologues, sociologues, géographes, architectes déclinant ces notions à leur manière et selon les spécificités propres à leur affiliation disciplinaire. Ce que vont alors apporter les démarches pour la plupart socio-anthropologiques de ces chercheurs, c'est principalement d'articuler l'espace habitable pris dans ses dimensions fonctionnelle et utilisatrice au caractère symbolique à la fois investissement affectif et valorisation sociale attribué au logement.

Selon Segaud (1993) ce sont les géographes, d'abord, puis les sociologues qui ont mis en exergue l'importance des modes de vie et des manières d'habiter comme principaux révélateur des rapports des groupes sociaux à leur cadre de vie. Mieux encore, ils y ont cherché un instrument de mesure, sorte d'indicateur de stabilité ou de dynamique des sociétés globales, qui participerait à la fois à l'explication et à la spécification sociales. Il constitue ainsi un baromètre indiquant les tendances du changement social.

Eleb et Châtelet (1993) considèrent que les différentes manières d'habiter -dans leur relation aux modes de vie- sont définies par les usages, mœurs et pratiques de l'habitant. Investir les usages et observer comment ceux-ci se traduisent dans l'organisation et l'occupation de l'espace domestique revient, en quelque sorte, à cerner l'expression spatiale des modes de vie. L'espace domestique permet d'en faire la lecture à travers les structurations et les divisions

en parties (privée/publique/service, jour/nuit), les liaisons les contigüités, les séparations entre pièces, etc.

Bourdieu (1980) pour sa part assimile cette notion à celle de « style de vie » auquel il fait correspondre « un ensemble de goûts, de croyances et de pratiques systématiques caractéristiques d'une classe ou d'une fraction de classe donnée. [...] (comprenant) donc, à titre d'exemple, les opinions politiques, les croyances philosophiques, les convictions morales, les préférences esthétiques mais aussi les pratiques » (Bonnewitz ; 2005, p.68).

Dans cette approche du vécu, l'espace domestique est traité comme un objet complexe qui touche à la fois des caractéristiques d'ordre spatial et social. Il renvoie à la relation la plus intime que nous puissions développer, la manière la plus personnelle d'exprimer notre territorialité. Il englobe à la fois l'espace matériel, celui qui l'habite, son mode de vie et d'habiter.

Parce qu'il est vécu par les habitants, l'espace domestique, peut être considéré comme un cadre physique fortement personnalisé et approprié. Différentes recherches (Korosec-Serfaty, 1982-1985 Haumont 1961 ont montré, en effet, que le logement représente ce type d'espace « matériau de vie » « symbolique, point d'ancrage ou port d'attache, support privilégié de la réalisation de l'appropriation de l'espace par la cellule familiale » (Levy-Leboyer et Ratiu ; 2003, p.59).

Ce mode d'appropriation est généré par ce que Bourdieu appelle des « schèmes », qui sont en fait des schémas de perception et d'actions intériorisés par les individus. Les schèmes régulent les « dispositions » acquises par l'individu au cours du processus de socialisation⁶. A ce titre, les dispositions sont « des attitudes, des inclinations à percevoir, sentir, faire et penser, intériorisées par les individus du fait de leur conditions objectives d'existence, et qui fonctionnent alors comme des principes inconscients d'action, de perception et de réflexion. L'intériorisation constitue un mécanisme essentiel de la socialisation dans la mesure où les comportements et les valeurs appris sont considérés comme allant de soi, comme étant naturels, quasi instinctifs; l'intériorisation permet d'agir sans être obligé de se souvenir explicitement des règles qu'il faut observer pour agir » (Bonnewitz ; 2005, p.62).

Les schèmes affectifs contribuent à l'adaptation des individus à des milieux différents (Levy-Leboyer et Ratiu, 2003), et leur assurent un sentiment de sécurité émotionnelle, de confiance, de familiarité, de continuité par rapport à leur vécu en matière d'habitat. Ils attribuent un caractère symbolique à l'espace habitable, celui-ci n'est pas appréhendé à travers une attitude purement fonctionnelle et utilisatrice mais fait, plutôt, l'objet d'un important investissement affectif aussi bien dans sa perception que dans les pratiques dont il est le support.

⁶ Dans l'approche bourdieusienne, « La **socialisation** correspond à l'ensemble des mécanismes par lesquels les individus font l'apprentissage des rapports sociaux entre les hommes et assimilent les normes, les valeurs et les croyances d'une société ou d'une collectivité. Les **normes** désignent les règles et usages socialement prescrits caractérisant les pratiques d'une collectivité ou d'un groupe particulier: langage, règles de politesse, comportements corporels, etc. Les **valeurs** sont des choses ou manières d'être considérées comme estimables et désirables, des idéaux plus ou moins formalisés orientant les actions et les comportements d'une société ou d'un groupe social; le sens de l'honneur, de la justice, le patriotisme, l'amour d'autrui en sont quelques exemples. L'intensité des acquisitions varie selon l'âge; ainsi, on distingue traditionnellement la socialisation primaire, ou socialisation de l'enfant, et les socialisations secondaires, processus d'apprentissage et d'adaptation des individus tout au long de leur vie » (Bonnewitz ; 2005, p.61-62).

L'importance de l'ancrage social et culturel dans l'organisation de l'espace et son usage, a entraîné une somme de travaux de recherches, essentiellement concentrés sur l'étude de l'espace de l'habitat comme produit et support de pratiques concrètes, elles-mêmes engendrées par les schèmes culturels et sociaux de la famille et de la sociabilité.

Nicole Haumont -une pionnière dans ce type de recherches- considère que «l'habitat en tant qu'élément du mode de vie (définit comme formes canoniques de la vie quotidienne) [est tributaire] de mécanismes qui ne dépendent pas uniquement des instances économiques, politiques et techniques » (Haumont ; 1986, p. 197). Ces mécanismes sont plutôt d'essence sociale et culturelle et définissent les pratiques habitantes.

Les travaux effectués ont, notamment, montré que l'habitant organise l'espace en constituant des « lieux » articulés entre eux, lieux qu'il fait signifier par le marquage et l'aménagement. Cette qualification, ou appropriation de l'espace, n'est pas seulement l'expression de besoins de type fonctionnel (dormir, se nourrir, se divertir, etc.) : à travers elle, s'effectue une symbolisation de la vie sociale (Haumont, 1976).

3.5.2.1. L'espace vécu comme intégrateur de valeurs et de représentations

Il faut bien le reconnaître, le logement envisagé en tant que lieu de vie ne correspond que rarement à l'idéal rêvé ; il résulte, plutôt, de compromis entre diverses contraintes : les limites financières, le marché immobilier, la proximité du lieu de travail... L'espace domestique approprié est, quant à lui, fortement imprégné par les normes, les valeurs et les croyances d'une société ou d'une collectivité. L'espace vécu est, à la fois, intégrateur de valeurs et de représentations, de même qu'il contribue à la constitution même d'une identité personnelle et sociale. Il est, de fait, l'expression d'une personnalité, et d'un mode de vie.

Selon Palmade (1995), « l'expérience première résidentielle » de l'enfant est déterminée par la maison parentale. La manière dont les parents vont investir l'espace résidentiel pour se l'approprier et le qualifier va fonder et va déterminer les rapports particuliers entretenus ultérieurement avec les lieux habités (Vassart, 2006). À travers l'ambiance familiale et l'adoption de modes de vie particuliers, les formes du chez-soi imprègnent les enfants, leur inspirent des préférences ou au contraire des répulsions.

C'est en effet à la maison que se réalisent diverses intégrations des valeurs, normes, codes propres à un groupe, une société, une culture : c'est là que bien des enfants vont y faire leur apprentissage du monde. L'espace domestique en tant que lieu de la vie quotidienne représente un support, un contexte de socialisation parce qu'il est le lieu au sein duquel vont précisément s'inscrire les pratiques familiales. L'aménagement intérieur ainsi que les investissements qui y sont faits construisent la base pratique d'un mode de vie qui englobe également les pratiques domestiques dont l'enfant perçoit d'abord la quotidienneté. Jour après jour, la répétition inlassable des gestes du quotidien et la régularité dans les pratiques des habitants permettent d'inculquer dès la prime enfance des modèles relatifs à la répartition des rôles masculins/féminins, à la conception de la privatisation de la famille, de la relation à autrui, etc.

Nicole Haumont (1982-1986) conçoit l'aménagement d'un lieu comme le produit de normes culturelles et sociales personnalisées qui s'insèrent dans le cadre spatial pour déterminer le style de vie en ce lieu, ainsi que les relations interpersonnelles et familiales qui s'y tiennent. Les transformations et les aménagements intérieurs sont déterminés par les caractéristiques

spatiales (formes, volumes, disposition...), qui laissent plus ou moins de liberté à l'habitant pour modeler l'espace selon ses propres critères, selon l'idée qu'il se fait de la vie de famille ou d'un espace privé. Ces pratiques de réaménagement vont différer selon les individus dans la mesure où le sens qui est accordé à l'espace varie en fonction du niveau social des individus, de leur âge, de leurs besoins, de la particularité de leur itinéraire (naissance, divorce...), etc. L'habitant est porteur des normes et valeurs acquises au cours de sa socialisation et, en même temps, il agit par certaines conduites appropriées et actualisées, afin de se situer par rapport à son environnement, de le structurer et de s'y imposer.

Ainsi, si l'expérience du chez-soi renvoie à l'habitant et à sa manière subjective d'habiter (Amphoux et Mondada, 1989), et que l'espace domestique est le support de cette expression de soi, et de la construction identitaire, il reste qu'il est aussi social. En effet, l'espace domestique, est construit à partir de valeurs et d'attitudes culturelles, sociales, et le sens qui lui est attribué est également lié à une culture, à une société qui le produit. Finalement, l'espace du quotidien est, à la fois, « une spatialisation de l'identité », et en même temps « un intégrateur de nos valeurs, de nos représentations et de nos fantasmes » (Villela-Petit, 1989).

L'espace de l'habitation ne peut être appréhendé en tant qu'espace organisé, utilisé, vécu et en même temps expression de socialisation et d'individuation qu'à la lumière des pratiques dont il est le support. Ces pratiques en font un espace foncièrement approprié. C'est ce que confirme Segaud (2008, p.88), pour qui, « s'approprier un espace, c'est établir une relation entre cet espace et le soi (se le rendre propre) par l'intermédiaire d'un ensemble de pratiques ». Le concept d'appropriation est primordial dans l'approche du vécu quotidien. Il exprime l'habiter et permet de comprendre de quelles manières l'habitant attribue un sens et un usage à son espace domestique. Sens et usage qui donnent à leur tour un contenu idéal et pratique au vide physique du logement.

3.5.2.2. L'appropriation comme expression des manières d'habiter

C'est une dimension essentielle de notre relation à l'espace. L'appropriation permet d'envisager l'espace comme le lieu par excellence de l'appartenance exprimant un mode de vie spécifique. En ce sens, l'appropriation s'exprime par diverses attitudes et comportements dont les plus étudiés sont le contrôle, le marquage et la personnalisation (Serfaty-Gouzon, 2003).

Les travaux sur l'habitat pavillonnaire (Raymond et al, 1965), ont défini l'appropriation de l'habitat comme « l'expression des pratiques et, en particulier, des marquages qui lui confèrent les qualités d'un lieu personnel » (Serfaty-Gouzon ; 2003, p.90). La notion de marquage prend, par rapport à l'appropriation, une importance d'autant plus grande que, se manifestant par la disposition des objets ou les interventions sur l'espace habité, elle en est l'aspect matériel et manifeste le plus important.

L'appropriation renvoie, ainsi, au processus par lequel les lieux sont investis et deviennent signifiants en raison des activités, et des éléments d'attachement qu'ils contiennent. Se crée, alors, un système d'emprise sur les lieux, que l'individu interprète en termes de possession affective et d'attachement (la personnalisation et l'identification). Fisher (1997) voit dans le processus d'appropriation l'expression d'un style d'occupation de l'espace qui correspond à une sorte de langage assimilable à une communication non verbale, un langage symbolique qui informe sur la façon dont l'espace est vécu.

L'appropriation ne concerne pas seulement le marquage ou les signes que l'occupant des lieux impose, mais aussi la façon de les poser ou de les reconnaître. L'appropriation renvoie alors à l'identification du sujet ou du groupe à l'espace, c'est-à-dire à son investissement singulier, et la façon dont il s'en fait un référentiel. Dans cette perspective, ce n'est plus seulement l'espace dans sa dimension d'assise matérielle qui est approprié par l'individu mais aussi le sens particulier qu'il revêt et les modes de relations à partir desquels il est investi (Amphoux et Mondada, 1989).

Selon Ségaut s'approprier un espace, c'est établir une relation entre cet espace et le soi (se le rendre propre) par l'intermédiaire d'un ensemble de pratiques. Il s'agit, donc, d'attribuer de la signification à un lieu; cela peut se faire au niveau sémantique, à travers les mots et par les objets et les symboles qui leur sont attachés. L'appropriation relève d'un « processus, un ensemble d'actions qui évidemment varient selon les sociétés, les époques, les individus et qui peuvent souvent être assimilées à des rituels. Nettoyer, ranger par exemple, participent de ces actions renouvelées dans le temps, dont l'objectif n'est pas seulement de rendre propre mais d'instituer un rapport au monde et à l'autre. C'est aussi une mise en ordre de soi en même temps que de son espace » (Ségaut ; 2008, p.88).

Si l'appropriation de l'espace domestique - appropriation qui peut être physique ou rester au stade de l'exploitation- est analysée comme un processus, c'est-à-dire comme le développement matériel et symbolique de pratiques dans un espace circonscrit et culturellement défini, elle conduit à la notion du «chez soi» (cf. § 3.4.1).

L'appropriation peut également être vue comme un dépassement de la « contrainte » que représente un cadre bâti produit le plus souvent par d'autres et devant être investi par son futur habitant, celui-ci va user de sa « compétence habitante » pour adapter son espace de vie à ces pratiques, besoins et représentations. Cette compétence va se déployer en exploitant au maximum les opportunités offertes, sinon, subtilisées à l'espace proposé. Mais cette compétence va s'exprimer différemment, d'une part, en fonction des modalités de production de l'espace domestique et, d'autre part, selon le statut de son occupation.

Ainsi, les formes d'appropriation qui s'exprimeraient dans un habitat produit selon un mode volontariste excluant l'habitant, ne peuvent que se distinguer de celles qui se manifesteraient dans le cas d'un habitat autoproduit. Dans le premier cas, l'appropriation prendra la forme d'une réappropriation culturelle (Navez-Bouchanine,1988, Pinson,1992) : elle exprime la réaction des usagers par rapport à un logement ou un modèle de logement qui leur est proposé ou imposé, et révèle les stratégies mises en place par l'habitant pour adapter son espace de vie à ces pratiques, besoins et représentations.

S'agissant de l'espace domestique autoproduit, où l'habitant est cette fois, le principal instigateur de son habitat, des phénomènes d'appropriations et de marquage de l'espace peuvent être décelés à travers l'évolution des modèles de structuration de l'espace qui fondent l'habiter des populations. L'observation de ces phénomènes peut se révéler précieuse pour sonder et éluder les changements qui s'opèrent dans une société en mutation.

Par ailleurs, selon le statut de l'occupant, autrement dit, selon qu'il soit propriétaire ou simplement locataire, les phénomènes de l'appropriation s'exprimeront différemment. D'après Bouchanine-Navez, l'appropriation de l'espace intérieur du logement que réalisent les habitants est tributaire, selon les cas, de la matérialité de l'appropriation qu'ils en ont : statut

d'occupation, durée d'installation, statut du logement. Ainsi, l'appropriation peut ne s'effectuer que par l'usage, être simplement fonctionnelle et n'avoir sur l'espace aucune influence matérialisée. Elle peut, à l'opposé, se manifester à travers des traces matérielles, des transformations concrètes, support d'usages divers (Bouchanine-Navez, 1988).

L'appropriation serait selon Pinson (1993), un développement moderne de la notion plus globalisante d'usage, elle désigne les pratiques habitantes lesquelles s'exprimeraient conformément à des modèles de référence. Ces modèles « culturels » ou « sociaux », fondent l'organisation, comme ils fondent le déroulement de toutes les interventions sur l'espace habité.

Ainsi, les formes d'investissement de l'espace ne s'effectuent pas de manière aléatoire. Généralement, l'habitant, en activant les mécanismes de l'appropriation qui transformeront l'espace investi en un espace habité conforme à ses exigences et ses représentations de la maison, le fait en obéissant à des modèles d'habiter. Ces modèles relèvent de « normes sociales à la fois assimilées par inculcation, conscientes ou non, et en même temps maîtrisés pour être exprimés [...] précisément par l'appropriation » (Pinson; 1993, p.157).

Cela suggère que ce n'est pas l'espace qui structure les pratiques de l'habitant, mais la société. L'habitant possède en effet une « compétence » (concept introduit par Raymond, cf. § 3.3.4) à organiser l'espace qui est un « habitus » au sens où l'entend Bourdieu, c'est-à-dire « un système de dispositions durables, structures structurées, prédisposées à fonctionner [...] en tant que principe de génération et de structuration de pratiques et de représentations » (Bourdieu, 1980 in Bonnewitz ; 2005, p.62). Cette « compétence habitante » est engendrée en tour des pratiques d'organisation et de qualification de l'espace pour constituer des lieux qui seront le substrat matériel des pratiques concrètes.

Encore faudrait-il préciser que les modèles d'habiter, ne constituent en aucun cas le « mode d'exécution automatique » des pratiques habitantes. En fait, il faudrait voir le modèle ou l'habitus comme une sorte de générateur de celles-ci ; il permet la mise en pratique des stratégies habitantes, sans pour autant les enfermer dans des moules figés ; Raymond (1974) donne à ce propos un exemple assez éloquent, il dit : « le devant de la maison ou les fenêtres de devant sont, de tradition, le lieu où l'on montre quelque chose (généralement des fleurs) ; mais il ne s'agit pas d'une consigne impérative, il s'agit plutôt d'un habitus [...], l'habitant qui dispose de cette disposition à mettre des fleurs, mettra ou ne mettra pas de fleurs, mettra des géranium ou des bégonias, bref il interprétera, il inventera ».

Ce sont des compétences qui peuvent éventuellement trouver à s'exercer, et la possibilité de ne pas en user relève de la libre décision de l'habitant. Cette liberté est d'ordre culturel, comme le montre l'étude que Marcel Mauss (1974) consacre aux Eskimos puis les travaux de Claude Lévi Strauss (1966) sur les populations amazoniennes. L'un et l'autre mettent en lumière les rapports d'interdépendance entre l'habitat et tous les aspects de la vie sociale.

De là vient tout l'intérêt de la notion d'appropriation. Car, aussi vrai que les pratiques habitantes, les dispositifs de marquage et d'investissement de l'espace relèvent des acquis culturels, « ils ne sont pas pour autant la reproduction pure et simple de l'habitus » (Pinson; 1993, p.157) ; en fait, ils seraient plutôt « réexprimés par l'habitant dans une perspective de liberté, précisément par l'appropriation ».

De ce point de vue, l'appropriation serait la réinterprétation de l'habitus, « elle en conserve les fondements essentiels tout en lui donnant une traduction personnelle et contextuelle réfléchie ». La convention reste le fond commun par rapport auquel s'effectuent les pratiques individuelle (familiale ou groupale); l'appropriation, le mode particulier de leur expression conformément à des schèmes intériorisés, acceptés et partagés.

Le concept de «mode d'habiter» apparaît, comme permettant d'articuler différents volets de l'habiter, de dépasser les clivages entre des approches axées essentiellement sur les dimensions «matérielles» de l'habitat et impliquant les relations de l'homme à son environnement « physique», et d'autres plus abstraites, sinon « idéelles» (pratiques et habitus des individus, rapports sociaux). L'étude des liens entre ces deux versants indissociables de l'habiter a suscité un intérêt multidisciplinaire. En droite ligne de cette approche, Haumont et Raymond abordent l'habiter en tant que produit de l'habitant s'élaborant en référence à des modèles qui impliquent à la fois une pratique et une symbolique (Raymond, 1974).

3.5.3. Les modèles culturels en tant que générateurs des pratiques habitantes

Les pratiques d'habiter résultent d'une culture à partir de laquelle l'habitant, le citoyen organise (consciemment ou non) son univers quotidien. En France, ce sont les sociologues Raymond et Bourdieu qui ont proposé, dans les années 1970, une approche de l'habiter fondée sur le substrat culturel. Cela conduit à l'élaboration de la notion de « modèles culturels». Selon Segaud (2008, p. 88-89) se référant aux travaux de Gurvitch⁷, cette notion constitue « l'un des paliers en profondeur de la réalité sociale », et « a été opposée dans l'habitat à celle de besoin ». Son intérêt majeur est qu'« elle permettait de dépasser une approche fonctionnaliste du logement (une fenêtre répond au besoin d'aération, d'éclairage, de vue) qui réduisait le logement à un nombre de mètres carrés, de mètres cubes, etc., en proposant une dimension sociale et symbolique (une fenêtre n'est pas uniquement une ouverture dans une paroi mais un système qui doit permettre une relation entre intérieur et extérieur - le soi et les autres- autoriser des pratiques d'appropriation et de représentation, etc.) ».

Selon Raymond (1977) les pratiques habitantes qu'il appelle « manières de faire » font référence à des modèles qui préforment les pratiques de tout un chacun dans une société ; ce sont ces modèles qu'on appelle « culturels » ou « sociaux » suivant qu'on les rapproche d'une culture ou d'une nation. Les « manières de faire » de Raymond englobent « toutes les relations sociales », y compris les pratiques quotidiennes de l'habitat, et s'effectuant « suivant certaines formes ».

Raymond (1977, p.75-77) propose comme définition du modèle celle donnée par Bourdieu dans son 'Esquisse d'une théorie de la pratique', à savoir : « une sorte de compétence qui permet d'engendrer des pratiques de voisinage, les modèles de propreté des pratiques d'éducation, les modèles de situation dans l'espace de l'entrée permettent d'engendrer des relations sociales, etc. ». Cette définition le conduit à faire une différence entre les modèles culturels ou sociaux et leur expression dans l'espace, « c'est-à-dire que si le modèle est bien

⁷ G. Gurvitch, *La Vocation actuelle de la sociologie*, Paris, PUF, 1957.

ce qui permet d'engendrer des pratiques, alors il n'est pas l'expression dans un espace - quelconque, fut-il très typé, il est ce qui permet de le faire ». Raymond conçoit l'existence de modèles culturels de l'habitat qui font que chaque société, chaque culture dispose de l'espace d'une certaine manière et qu'elle engendre des pratiques dans cet espace. « Cet engendrement étant effectivement modélisé par les routines, les habitudes, les 'habitus', comme dit Bourdieu ».

De ce point de vue, recevoir les voisins, prendre les repas,...etc., ces gestes quotidiens qui forment un tissu de relations réciproques entre l'habitant, sa maison, et son environnement, ne peuvent en rien être assimilés à des besoins, du fait justement que les pratiques des habitants ne sont nullement quelconques : « lorsque la fenêtre par exemple descend jusqu'au plancher et offre une vue plongeante sur la rue à partir du quatrième étage, l'habitant peut difficilement l'utiliser pour une gestuelle qui le mettrait en relation avec l'extérieur. Le 'besoin' est satisfait, certes malheureusement, ce qui n'est pas satisfait ce sont les modèles qui règlent les pratiques par lesquels le *besoin* peut s'exprimer », à ce moment, l'habitant usera de sa compétence habitante, activera les stratégies d'appropriation pour faire coïncider le besoin avec la manière de le satisfaire, conformément au modèle culturel de référence (Raymond ; 1977, p.75-77).

Bourdieu (1979) pense que les modèles d'habiter qu'il appelle 'habitus', doivent être considérés à la fois en tant qu'usages et symboles de l'usage : « mettre des fleurs sur un balcon ne relève pas d'un phototropisme de l'environnement, mais d'une démonstration sociale ». La question posée aux architectes est donc moins celle de la production d'un espace habitable étroitement ergonomique, répondant à une mécanique de la gestuelle humaine qu'elle est celle de la reconnaissance et l'inscription des manières de faire les choses selon le modèle de référence. Dans cette vision, le logement doit permettre à l'habitant d'insérer ses relations sociales et familiales sans lui interdire les pratiques correspondant à ses modèles. C'est de la sorte que les architectes pourront prétendre à la production d'un espace propre à la fois expressif du sujet, de la sphère familiale et de la catégorie sociale.

Pour Duclos (1977) les modèles culturels sont « un enchaînement potentiel d'actes qui suppose, pour se réaliser, un espace qualifié d'une certaine manière, accompagnant topologiquement le déroulement de ces actes, les appuyant physiquement et symboliquement. Pour chaque genre de pratiques (recevoir des ou un ami, de l'homme ou de la femme, faire la cuisine, se laver, ...), il existe un stock de 'modèles' que l'on connaît (compétence), [...] qui restent à la disposition commune d'un ensemble de personnes partageant cette même 'culture' pratique » (Duclos ; 1977, p.1-2).

Deville (1974, p.20) les appelle modèles pratico-symboliques et considère qu'ils sont à l'origine des valeurs attribuées aux espaces, « c'est à dire de la façon particulière qu'un groupe social a de se représenter les propriétés de l'espace en fonction de sa propre pratique ou de ses objectifs sur l'espace ». Ils organisent la pratique spatiale des usagers et s'opposent de ce fait aux types qui eux « structurent la pratique des constructeurs en l'articulant à une demande sociale ».

Rapoport (1974), à qui l'on doit en grande partie la prise en compte de la culture dans l'environnement bâti, considère que ce qui est déterminant dans l'habitation humaine, ce qui affecte sa forme, c'est moins la réponse aux besoins fondamentaux (dormir, manger...) que le choix de la « manière » dont on les satisfait. Dans cette vision, le concept des besoins

fondamentaux implique des jugements de valeur et donc un choix qui, lui, reste tributaire de la culture considérée. La manifestation des besoins est culturelle.

L'importance accordée à l'influence de la culture sur l'utilisation de l'espace suggère que lorsque les règles culturelles changent, les activités appropriées à plusieurs milieux changent aussi. En fait, ceci est à relativiser; certains aspects du comportement et du mode de vie sont constant, ou changent très lentement alors même que la forme bâtie se renouvelle. Le remplacement des anciennes formes est souvent dû à l'attrait voire au « prestige » de la nouveauté plutôt qu'à une désuétude des formes de l'espace par rapport au mode de vie.

D'une façon générale, on peut admettre comme le suggère Rapoport (2003), que différents phénomènes humains présentent différents degrés de constance et aussi qu'ils changent à des rythmes différents. Cela est important pour comprendre les situations de changements de culture -surtout quand ces derniers sont rapides comme pour le cas des pays en voie de développement-, et les changements qui surviennent sur l'espace domestique lesquels ne sont pas forcément expression d'usages.

3.5.4. Modèles culturels et transformations des pratiques habitantes

Les phénomènes d'appropriation sont universels comme le sont les modèles culturels qui génèrent les pratiques habitantes, néanmoins, ils s'expriment différemment selon la culture et les contextes sociologiques et historiques des groupes humains. Deux situations socio-culturelles et historiques extrêmes doivent être distinguées tant les mécanismes culturels qui s'y manifestent sont particulièrement contrastés : il s'agit d'une part des pays du Nord dits développés et d'autre part, des pays du Sud, en voie de développement et, plus particulièrement au sein de ces pays, des groupes subissant des changements culturels rapides.

Dans les sociétés occidentales, le processus de modernisation a entraîné de multiples « acculturations » (Robin, 1992), bouleversants parfois irrémédiablement les savoirs-faire, la techno-culture, les modes de transmission de celle-ci, les habitus; bref, les modèles culturels semblent des structures moins stables et moins riches de significations que celles qui sont à l'œuvre dans les pays du Sud (Pinson ; 1993, p.78). Henri Raymond, va jusqu'à s'interroger sur l'existence même d'un modèle culturel de l'habitat pour les français; il est d'ailleurs entendu que « son travail sur les pavillonnaires visait à identifier- dans le cas de leur existence- des modèles culturels circonscrit à un pays, la France, et à repérer ce qui, au-delà des groupes sociaux à l'intérieur de la nation, pouvait constituer un fond commun distinguant les pratiques et les rites des français d'autres pratiques et rites en d'autres pays» (Pinson; 1993, p. 168) .

Au terme de l'investigation, l'existence d'un type d'habitat constitué à partir de modèles culturels a pu être vérifiée dans le pavillon (Raymond, 1984). Encore que l'étude ne donne pas la représentation graphique du « type » ; il peut être reconstitué, mais il n'existe pas de manière explicite. Or, le caractère explicite du type existe, au moins dans certaines sociétés où l'on sait parfaitement ce qu'est une maison, le sens de tous ses espaces et comment la construire dans les règles. Quoi qu'il en soit, mis à part ce cas favorable de l'habitat pavillonnaire où les modèles culturels « ont trouvé le substrat matériel de leur expression » (Raymond ; 1984, p.49), l'anthropologie de l'habitat hésite souvent à affirmer l'existence de

type, pour les sociétés occidentales, dans la mesure où les changements sociaux menacent son existence. D'ailleurs il n'est pas étonnant que Raymond, en conclusion de son travail sur le pavillonnaire, dit ne rien affirmer « sur les différences entre groupes sociaux » et recommande à ce que ce concept soit recouper avec les mœurs, l'idéologie et les modes de vies.

Pinson (1993), quant à lui, évoque l'individualisation et la diversification des modes de vies en tant que principaux facteurs atténuant l'expression des modèles culturels dans les sociétés occidentales. Pour cet auteur « le processus de mondialisation des échanges » caractérisant l'époque contemporaine, provoque « d'abord le côtoiement est ensuite l'interpénétration des cultures et des modes de vies, et, sinon l'effacement de leurs différences, en tout cas l'évanouissement des macros-différences au profit de micro-différences que sembleraient engendrer l'individualisation et en son sein les tactiques de distinction » (Pinson; 1993, p.167).

Le phénomène n'étant certes pas nouveau, mais son intensification semble l'être. Il en résulte, qu' « en dehors de certaines catégories sociales marginalisées, des couches de la population sans cesse plus larges, dans (les) sociétés occidentales, mais aussi en milieu urbain dans les pays du Sud, voit s'offrir à elle des possibilités de choix et par conséquent de décision plus nombreuses ». Ceci conduit à ce que Pinson qualifie de « diffusion » ou encore de « dilution » des modes de vies, lesquels menacent d'obsolescence le concept de modèle culturel.

En revanche, dans les pays en voies de développement, « soumis aux assauts de l'occidentalisation », les phénomènes d'appropriation et de marquage de l'espace sont nettement repérables et en disent long sur les modèles culturels à l'œuvre et la manière dont ils génèrent et structurent les pratiques habitantes. Dans ces pays, deux modes d'investissement et de pratique de l'espace domestique sont à distinguer selon que l'offre du logement soit étatique ou qu'elle soit privée, c'est-à-dire, du ressort de l'habitant lui-même (autoproduction).

Dans le premier cas, l'espace est produit dans un mode volontariste, imprégné d'une typification importée de l'Occident. Il est conçu selon une logique technicienne excluant l'habitant, et totalement étrangère à la notion de modèle culturel et s'expose de fait aux transformations imminentes que les habitants n'hésiteront pas à entreprendre. Les pratiques d'habiter apparaîtront, dès lors, comme une réappropriation culturelle et s'exprimeront dans les tentatives faites par les habitants pour rendre leurs espaces privés adaptés à leurs pratiques, besoins et représentations moyennant différentes stratégies de détournement/ retournement de l'espace proposé. De nombreuses recherches ont été consacrées à l'étude de ces phénomènes notamment dans le cadre de la problématique des grands ensembles et de l'habitat collectif (Mebirouk et al., 2005 ; Sidi Boumedine, 1995 ; etc.,...).

Le second cas, quant à lui est plus complexe : en effet, considérant que l'habitant est lui même producteur de son habitat, on s'attend à ce que l'espace produit soit parfaitement adapté aux besoins de ses instigateurs, exprimant on ne peut mieux leurs modèles culturels et par conséquent les pratiques de transformations n'ont pas lieu d'être ; en général, cela est effectivement le cas. Mais, il n'est pas rare, également, que l'habitant autoconstructeur ou autopromoteur, entreprenne des transformations considérables dans la maison qu'il a lui-même réalisée. De telles pratiques ont effectivement été observées, il semblerait qu'elles soient l'apanage des groupes subissant des changements culturels rapides (Pinson, 1992 ; Navez-Bouchanine, 1988 ; etc.,...).

3.5.4.1. Reformulations et changements dans les manières d'habiter

Paul-Lévy et Ségaud (1983), deux anthropologues qui se sont intéressées aux transformations affectant l'espace des sociétés, des groupes et des individus, introduisent les notions de reformulations et de changements endogènes / exogènes pour qualifier les transformations dans les manières de vivre et leurs manifestations dans les pratiques spatiales.

Selon les deux auteurs la «reformulation», désigne un « état antérieur lié à un équilibre social et spatial, auquel succède un état postérieur issu d'une évolution qui peut être lente ou rapide » (Ségaud et Paul-Lévy ; 1983, p. 246). L'échelle des changements peut être «macro-sociologique»; dans ce cas, elle affecte la totalité de l'espace social. Il faut, également, signaler que de telles transformations peuvent être observées dans le cadre d'une évolution *interne* de la société : c'est le cas des changements dits «*endogènes*» ; comme ils peuvent être induits par des facteurs *externes* : il s'agit alors de changements «*exogènes*».

Les changements *endogènes*, affirment Ségaud et Paul-Lévy, sont excessivement rares et il n'est pas toujours possible de définir les causes qui peuvent les provoquer. Cependant, leurs répercussions sont nettement perceptibles sur l'espace en général. De plus, ces changements peuvent être de nature différente selon qu'ils résultent d'une action volontariste (étatique par exemple) ou d'une évolution progressive du système social.

Dans le deuxième cas, celui des changements *exogènes*, il s'agit de processus qui affectent du *dehors* des sociétés touchées plus ou moins profondément par l'extérieur et qui subissent, à des rythmes lents ou rapides, des influences plus ou moins pénétrantes. Ces changements sont surtout de nature spatiale. Quant à leur origine, concluent Ségaud et Paul-Lévy « on peut la trouver dans le contact entre des sociétés différentes sans pouvoir toutefois, dans de nombreux cas, décider de la 'victoire' de l'une ou de la 'résistance' de l'autre, ni des nouvelles formes que prendront l'une ou l'autre à la suite de ce contact » (Ségaud et Paul-Lévy ; 1983, p. 246).

Changements volontaristes rapides, changements plus insidieux et progressifs, résistances ou adaptations, toutes ces manifestations qui prennent sens à travers les pratiques des acteurs sociaux, proviennent du contact entre des spatialités hétérogènes. Par leurs multiples stratégies, individus et groupes montrent leur quête perpétuelle en vue de faire de l'espace leur habitat

3.5.4.2. Les reformulations endogènes

Ces reformulations endogènes volontaristes résultent, généralement, de la volonté de certaines sociétés d'assurer leur suprématie en substituant à l'espace existant un espace normalisé autrement. Les changements spatiaux sont liés à des finalités étatiques. Changer l'espace c'est manifester concrètement l'apparition d'un nouvel ordre qui peut laisser présager l'avènement d'un nouveau pouvoir. Mais changer l'espace ce peut être aussi, tel « le manifeste corbuséen », vouloir instaurer un nouvel ordre social en invoquant un nouvel espace symbolique. Cet espace symbolique est aussi « espace architectural, espace physique qui, par son ordonnancement, induira un ordre fondamental opposé aux caprices de la Nature et de la Société. Corriger les hasards par l'orthogonalité, organiser les masses entre vertical et horizontal, tel est le nouvel espace proposé par Le Corbusier qui conduit à une mathématique sensible, à cette perception bienfaisante de l'ordre dont il fait l'essence première de l'architecture» (Ségaud et Paul-Lévy ; 1983, p. 248).

Les reformulations endogènes progressives, quant à elles, sont des modifications graduelles d'espaces qui aboutissent à une configuration nouvelle. Les acteurs sociaux opèrent, ici, discrètement, au coup par coup. Leurs actions relèvent de causes diverses : désir d'accéder à un statut social plus élevé, développement de la richesse, autant de motifs économiques et de prestige qui constituent des incitations puissantes à transformer l'espace. Mais ce ne sont pas toujours des phénomènes liés à l'ascension sociale qui déclenchent les reformulations progressives. Les changements spatiaux endogènes résultent, parfois, de modifications -plus difficilement saisissables- affectant les formes de sociabilité, et entraînant l'émergence de nouvelles attitudes des individus vis-à-vis d'eux-mêmes ou des autres, de nouvelles valeurs, etc. (Ségaud et Paul-Lévy, 1983). A terme, l'engendrement de pratiques et des manières de faire nouvelles aboutit à des cristallisations. Les changements modestes « quotidiens » font surgir, à la longue, de nouvelles formes de l'habitat, plus ou moins liées à de nouveaux « habiter ».

De son côté, Collette Petonnet en s'intéressant aux pratiques urbaines des habitants d'un grand bidonville du Douar Doum, près de Rabat, a mis en exergue la question des modèles culturels et de l'appropriation et leur expression dans le cadre d'une autoproduction pratiquée en marge du système officiel. Le travail précurseur de Petonnet a montré, que dans le bidonville ou le lotissement clandestin des périphéries du tiers-Monde, sont à l'œuvre « des 'logiques' dont la légitimité n'est pas moins importante que l'ordre que veulent instaurer planificateurs et administrateurs. Les 'désordres' habitants participent d'une réappropriation dont la source se trouve à la fois dans l'exclusion où les rejette le système et dans la résistance à la déculturation et à l'acculturation par lesquelles il prétend les réintégrer dans sa propre hiérarchie de valeurs» (Petonnet;1972, p.49).

Un autre exemple est donné par Ségaud et Paul-Lévy (1983) à propos de la centralité de l'espace domestique syrien traditionnel et son interprétation dans l'immeuble collectif contemporain. Ici, la reformulation s'opère à travers un déplacement des lieux mais permet le maintien au moins partiel des pratiques dévolues à l'ancienne cour centrale.

En effet, la cour est omniprésente dans la maison syrienne traditionnelle. Même lorsqu'elle n'est pas le centre géométrique de la maison urbaine traditionnelle (quand celle-ci est petite, la cour est comprise entre les pièces, sur un ou deux côtés, les murs mitoyens et celui qui la sépare de la rue) c'est par rapport à la cour que l'espace s'organise, autour d'elle que les extensions se font et elle est le lieu central, symboliquement, de l'habitation. Or, depuis plusieurs dizaines d'années, il se répand un type de plan aussi bien dans les immeubles collectifs que dans les maisons. Ce plan est composé autour d'un espace central qui, selon les variantes, distribue en les commandant tout ou partie du reste du logement. Assez vaste généralement pour qu'on le meuble et qu'on s'y tienne. A l'évidence, il s'agit d'une interprétation, de la cour, qui n'est plus ouverte sur le ciel, et c'est ainsi que le perçoit l'habitant.

En se basant sur des observations menées par des étudiants en architecture de l'Université de Damas, Ségaud et Paul-Lévy (1983) confirment la persistance d'une logique pratique liée à l'organisation centrée de l'espace. Celle-ci semble « se manifester, chez l'habitant, notamment de deux façons. D'une part les descriptions orales et écrites font preuve dans l'appréhension de la configuration d'ensemble du logement, lorsque celle-ci est centrée, d'un degré de maîtrise bien supérieur à celui que l'on constate quand il s'agit d'un plan avec des

couloirs à l'euro péenne. D'autre part, dans l'habitat ancien, on remarque que les extensions ou les réaménagements n'aboutissent pas à supprimer la cour ni à la dénaturer » (Ségaud et Paul-Lévy ; 1983, p. 267).

Dans un contexte de mutation et de transformation des modes d'organisation économique et sociale, il est possible d'observer un autre exemple assez inattendu de reformulations endogènes. Dans un tel contexte, en effet, il peut se manifester une forme d'inadaptation des espaces produits dans un passé relativement récent par cette même société et favoriser, de la même manière que pour le cas d'une production exogène, des pratiques d'appropriation /réappropriation de l'espace habité pour le rendre compatible avec les manières de vivre (Bouchanine-Navez, 1988).

Ceci paraît assez paradoxal, mais il semblerait comme le suggère Rapoport (2003), que différents phénomènes humains présentent différents degrés de constance et aussi qu'ils changent à des rythmes différents. Le cas qui vient d'être exposé correspond à la situation d'une transformation rapide des modes de vie ; le cadre bâti reflète cette transformation et l'on voit nettement l'influence des modèles d'habitat inspirés du logement occidental, et celle de l'emprunt volontaire au mode de vie européen, en particulier chez les couches moyennes et la jeune génération. Mais souvent les pratiques habitantes viennent assez rapidement contredire, sinon totalement, du moins partiellement, les intentions novatrices de départ. L'évolution des modèles culturels, et plus précisément des habitus n'est pas au diapason de celle des modes de vie, le cadre bâti a changé, mais l'espace habité s'avère inapproprié aux usages et aux pratiques habitantes et doit être réapproprié.

Pinson (1992) donne un exemple assez illustratif de ce phénomène à propos de la reconstitution de la famille étendue à l'intérieur de l'habitation individuelle en lotissement au Maroc; ainsi, la famille étendue qui peut être considérée comme une résurgence du mode d'habiter traditionnel s'accommode de l'habitat lotissement, lequel est un type d'habitat relativement nouveau. Quant à la décohabitation qui est une aspiration majeure de la nouvelle génération, il semblerait qu'elle s'effectue « en tempérant l'éclatement de la famille élargie sous la forme d'un mode de cohabitation par inscription spatiale 'contiguë' les logements devenant distincts à l'intérieur du même immeuble » (Pinson ; 1992, p.170). La décohabitation est concrétisée dans le cadre bâti, mais la « grande famille » persiste en tant que structure familiale effective.

3.5.4.3. Les reformulations exogènes

Il s'agit de reformulations dues au contact entre cultures hétérogènes. En général, il est question de l'espace de la civilisation occidentale et de son action sur les groupes qui, soit désirent s'adapter, soit tentent de résister, ou de s'adapter en résistant. Des modèles spatiaux exogènes font irruption dans l'environnement des individus et des groupes, les obligeant à adapter leurs conduites aux nouvelles formes du cadre bâti. L'introduction de nouveaux espaces se complique encore d'autres changements dans les modes de vie qui, pour ne pas s'appliquer directement aux espaces eux-mêmes, peuvent avoir, cependant, d'importantes répercussions sur leur changement.

Pour Ségaud et Paul-Lévy (1983), l'adaptation peut être de deux ordres:

- Soit elle oblige les habitants au bricolage de l'espace «moderne », opérations qui peuvent aboutir à faire émerger de nouveaux types d'espaces, notamment: le rajout de pièce

comme le «salon» de l'immeuble syrien, opérations matérielles (par construction ou destruction) mais aussi plus symboliques quand il s'agit de redéfinir des lieux. Ceci se produit, par exemple, quand le nombre de pièces est insuffisant pour assurer la séparation des sexes dans l'espace domestique, dans ce cas, le « séjour » du modèle spatial européen sert de dortoir la nuit. La qualification de cette pièce varie ainsi en fonction du moment de la journée.

- Soit elle peut conduire à une modification des comportements. L'appartement dans l'habitat collectif s'il est un décalque de celui occidental, généralement conçu pour un couple au nombre d'enfants restreint, apparaît comme modèle réduit pour les familles maghrébines. Il s'en suit une diminution des enfants et l'impossibilité d'héberger les fils mariés ou encore le refus d'accueillir, comme il est d'usage, des parents ou alliés pour de longs séjours.

D'une façon générale, les reformulations exogènes correspondent à des situations dans lesquelles les changements effectués sur l'espace domestique ne sont pas forcément expression d'usages ; l'habitant transforme le cadre physique de son habitat simplement en réponse à l'attrait voire au 'prestige' de la nouveauté plutôt qu'à une désuétude des formes de l'espace par rapport aux pratiques habitantes. La forme bâtie se renouvelle par adoption de formes exogènes alors que le substrat culturel, notamment, certains aspects du comportement et du mode de vie sont constants ou changent très lentement. Ici aussi, on s'aperçoit que l'évolution sociale intervient dans la lente mutation des modèles culturels.

Parmi les changements exogènes les plus répandus, il est à signaler l'introduction du couloir dans l'habitat relevant de l'aire culturelle arabo-musulmane (Maghreb et Moyen-Orient). Ségaud et Paul-Lévy (1983) notent, en effet, que le couloir -à l'origine élément distributif de l'espace domestique français contemporain- apparaît au Maroc comme « le signe de la modernité; cependant, son sens change puisqu'il recueille les pratiques jadis localisées dans le patio central. On reformule le modèle spatial pour maintenir les modèles culturels ». Le couloir ne sert pas uniquement pour la circulation ; il est considéré par le Marocain « comme un espace central sans destination et aussitôt converti selon les habitudes, en patio ou (en pièce d'habitation) ». Le '*couloir à vivre*' tend également à se substituer au patio dans les nouvelles maisons particulières ; Ségaud et Paul-Lévy rapportent les propos d'une marocaine qui en décrivant sa nouvelle maison la qualifie de « moderne avec une salle de bains et un grand couloir; le patio, ça ne se fait plus» (Ségaud et Paul-Lévy ; 1983, p. 282).

Un exemple éloquent à ce sujet peut être observé au niveau des façades. Ségaud et Paul-Lévy (1983) en se référant aux immeubles collectifs syriens, considèrent que la suppression de cet élément intérieur fondamental de l'habitat arabe qu'est la cour, a renvoyé les pratiques d'appropriation et de marquage sur d'autres espaces, particulièrement ceux extérieurs.

Les deux anthropologues illustrent leurs dires en comparant le cadre bâti traditionnel avec la production architectural contemporaine, il s'avère que si « dans la maison traditionnelle, le plus souvent seuls la porte et son encadrement sont les signes adressés à l'extérieur, [...] dans les immeubles collectifs ou les villas de nombreux marquages [apparaissent] sur la façade, une grande variété de couleurs, de matériaux de revêtement... ». Ces marquages « appartiennent à une tendance à l'ostentation [...] et ont une signification sociale. Ils témoignent d'un type nouveau de rapport au logement » (Ségaud et Paul-Lévy ; 1983, p. 283).

Dans un autre registre la disparition d'un espace intérieur, à ciel ouvert, la cour, a fait que les seules ouvertures du logement soient les fenêtres et les balcons, les traces d'appropriation se sont alors déplacées vers ces lieux extérieurs et visibles à partir de la rue — et du coup le logement s'est extraverti. Cette extraversion reste néanmoins modérée, car les phénomènes de clôture sont tout aussi répandus et diversifiés: claustras faites de baguettes de bois, rideaux, parois de verre dépoli surmontant le garde-corps des balcons, autant de variations sur le thème du moucharabieh (facilitées aussi par l'emploi de profilés métalliques), et plus banalement, persiennes restant en permanence fermées. Pour Ségaud et Paul-Lévy, ce phénomène ne peut pas être expliqué par la seule recherche d'une protection climatique mais doit être référé au souci de se préserver des regards: « dans l'habitat sans cour, l'ouverture des pièces sur un extérieur s'identifie à celle directe, sur le dehors urbain — la rue, et la construction d'immeubles sans continuité, par 'plots', telle que la prescrivent les règlements d'urbanisme, multiplie les vis-à-vis. Les limites de la tendance à l'ostentation [...] sont celles d'une complexe relation entre 'montrer' et 'cacher' où il semble que montrer n'équivaut pas à ouvrir, ni ouvrir à montrer » (Ségaud et Paul-Lévy ; 1983, p. 284).

Les villes des pays en développement offrent de multiples exemples des différentes situations qui viennent d'être évoquées, et les phénomènes y sont mêlés, d'ailleurs à un tel point, qu'il devient délicat de mettre en évidence ce qui relève d'un réappropriation consécutive à l'imposition de modèles venu d'ailleurs, ou d'une adoption en réinterprétation de ces modèles ou d'une 'simple' survivance traditionnelle, ou d'une transformation profonde des formes de cette dernière, le substrat culture restant égal à lui-même (Bouchanine-Navez, 1988) .

Dans ces aires culturelles où s'effectue la confrontation non pas des traditions avec la modernité mais des modèles locaux (endogènes) avec les modèles occidentaux (exogènes), l'étude des mécanismes de reformulation et de leur concrétisation dans l'espace habité qu'elle soit simplement investissement par l'usage ou matérialisée par différents dispositifs de marquage et de modelage de l'espace, est certainement un passage obligé à qui voudrait déceler et comprendre les modes spécifiques de structuration de l'espace domestique. Ces phénomènes sont même considérés par certains auteurs comme les parfaits révélateurs des modèles d'habiter en cours dans une société donnée (Bouchanine-Navez, 1988; Frey, 1993).

On comprend encore mieux l'intérêt que représente ce genre d'études à un moment où les architectes, urbanistes et décideurs divers dans le domaine de l'habitat sont à la recherche de repères, voire, de référents pouvant orienter leur pratique et améliorer leur production.

3.5.5. Culture dominante et sous-groupes culturels

Ainsi, c'est à partir d'une culture que se définissent et se déploient les pratiques quotidiennes de l'habitat, et qu'elles s'expriment en référence à des modèles culturels. Mais, en dehors de toute considération idéologique relative à la question de l'unicité culturelle nationale, on ne peut ignorer l'existence de micro-cultures (Petonnet, 1972) ou de sous-groupes culturels (Giedel, 1992 ; Pinson, 1992) au sein de la notion globalisante de culture nationale. Une même nation peut rassembler des groupes partageant en commun des traits distinctifs divers : ethniques, religieux, socio-économiques,...etc., de ce point de vue, le concept de modèle culture doit être étendu aux sous-cultures qui s'inscrivent dans la culture nationale elle-même.

À l'intérieur de la culture (dominante) nationale s'inscrit de fait une culture spécifique aux groupes sociaux (sous-culture). Les sous-cultures « participent de la culture nationale en même temps qu'elles s'en démarquent : leur existence et leur force varient au gré de celles des groupes dont elles émanent, de leur autonomie, de leur homogénéité, de leur rapport avec les autres classes sociales et du recoupement entre ces classes » (Giedel; 1992, p. 171). Pinson dans son étude sur l'habitat ouvrier en Basse Loire, fait référence à ce concept et arrive à définir une sous-culture de l'habiter de la classe ouvrière : « on y retrouve à l'œuvre les modèles culturels déjà dégagés pour le pavillonnaire, caractéristiques d'une certaine culture rurale de l'habitat significative du milieu d'origine de certaines populations ouvrières [...]. » (Pinson ; 1992a, p. 162).

L'architecture domestique est donc largement façonnée par les modèles culturels dominants propres à une nation voire à une société, ce qui n'exclue pas pour autant l'existence de dispositifs engendrant la distinction et la différenciation. De tels dispositifs peuvent exprimer les sous-cultures caractérisant certains groupes, générations ou catégories sociales ; mais plus généralement, ils relèvent du besoin de l'affirmation de l'individualité. Dans ce cas précisément, le partage des modèles culturels s'accompagne de mise en place individualisée de dispositifs à la fois conventionnels dans leur message global et en même temps très divers dans leur expression formelle spécifique.

Il semblerait, par ailleurs, que c'est dans l'habitation individuelle plus que dans toute autre forme d'architecture domestique, que l'habitant trouve le moyen d'exprimer ses manières d'habiter à l'intérieur du cadre structurant du modèle culture de référence et en même temps à travers une manifestation individualisée et singulière.

L'approche de l'espace domestique axée sur le concept de l'habiter et son corollaire celui des modèles culturels, a donné une solide base théorique aux travaux empiriques qui furent produits par la suite. Un courant de recherche prolifique était né, il développa des outils d'investigation et entrepris un travail de terrain de grande envergure ; un pas de géant dans la pensée et la recherche sur l'habitat et l'espace domestique était franchi.

3.6. Méthodes d'approche et outils d'investigation de l'espace habité

La recherche sur l'espace habité a pris son élan grâce aux travaux produits par des spécialistes de sciences sociales. En effet, ce n'est pas le moindre mérite de la sociologie et de l'anthropologie que d'avoir éclairée l'architecture sur le sens de l'espace habité, alors qu'il était, auparavant, analysé sous le seul angle de la structure spatiale et de la configuration formelle.

Ainsi, publié en 1972, un article de l'anthropologue Colette Pétonnet, '*Espace, distance et dimension dans une société musulmane*' a indéniablement marqué la réflexion sur l'habitat dans les pays du Tiers-Monde. Elle déplaçait, en effet, le terrain habituel de l'ethnologie, celui des ethnies menacées de disparition ou celui des tribus vivant à l'écart de l'influence occidentale, en s'intéressant aux pratiques urbaines des habitants d'un grand bidonville du Douar Doum, près de Rabat. Colette Pétonnet, non sans faire référence à la voie tracée par E.T. Hall, propose la méthode ethnologique comme contribution à la connaissance des espaces habités.

Ce qui est précisément intéressant, c'est qu'elle rompt ainsi avec la culture technique, à la fois comme principal aliment de l'ethnographie de l'habitation et en même temps domaine primordial de modernisation (et par voie de conséquence d'amélioration) du logement du point de vue du Mouvement Moderne. En effet, ce dont elle fait l'objet de sa recherche, c'est « l'habiter marocain », en empruntant volontairement ce néologisme à Henri Lefebvre, et de là, elle étudie comment « le bidonville se conforme à cet habiter en dépit des contraintes imposées par les matériaux et une économie de misère ». L'aspect matériel, la technique constructive ne sont invoqués que secondairement « pour mieux laisser apparaître, [...] la valeur en terme d'habitation dont est porteur le bidonville ». L'auteur dresse, ensuite, la liste des aménagements qui montrent la persistance des conduites et des espaces traditionnels dans le douar, manifestant les modèles culturels ou les habitus qui animent les pratiques habitantes dans le bidonville et que Petonnet appelle pour sa part « schémas internes acquis ».

Le travail de Petonnet a ouvert la voie à de nombreuses études qui trouvèrent dans l'habitat informel (bidonvilles, lotissements clandestins,...) un terrain particulièrement propice à la connaissance des modèles d'habiter, de même que celle des pratiques habitantes et leur articulation avec les configurations architecturales et urbaines dans lesquelles elles se manifestent. Ainsi, en est-il des travaux de Daniel Pinson, Bernard Huet, Navez-Bouchanine pour le Maghreb, Jean-Charles Depaule pour la Syrie et l'Égypte, Paul Bonnenfant pour le Yémen, Charles Correa pour l'Inde, Pierre Clément pour le Vietnam, etc.

Le recours à l'observation *in situ* des pratiques dans l'espace domestique comme dans l'espace urbain emprunte à la méthode ethnographique et conduit à privilégier les analyses qualitatives, en abandonnant les méthodes classiques d'enquêtes par questionnaires ou par les analyses statistiques. L'étude pionnière de Philippe Boudon sur Pessac s'attachait à noter et à photographier les conséquences de l'action des habitants sur les maisons de la cité conçue par Le Corbusier; il s'agissait de saisir de manière fine, l'altération des formes originelles conçues expérimentalement par l'architecte moyennant une méthode d'analyse architecturale classique mais appliquée cette fois aux détournements de l'espace construit; en devenant objets d'étude, les modifications relevées sont de l'ordre de l'expertise et acquièrent ainsi un statut scientifique. C'est à partir de tels constats que se construira progressivement le travail d'évaluation des logements.

L'ouvrage d'Henri Raymond et son équipe, *l'Habitat Pavillonnaire*, se distingua par son approche anthropologique et historique de l'habitat et marquait ainsi un tournant décisif dans la pensée et la recherche sur l'habitat et l'espace domestique. L'enquête *Les Pavillonnaires* est l'occasion pour Raymond d'élaborer la méthode ARO (analyse des relations et oppositions) qui permet de dépouiller les entretiens non directifs transcrits ou les discours écrits. Méthode linguistique, elle proclame une compétence langagière du locuteur et cherche à déceler, dans le discours (ou dans l'écrit), les relations ou les oppositions entre les termes spatiaux et les termes «symbolisés », elle met en évidence des couples contradictoires (ceux du public et du privé, du montré et du caché, du propre et du sale...). Cette méthode permet de comprendre l'articulation entre le social et le spatial, le spatial et l'esthétique dans le langage et présente une valeur heuristique et pédagogique certaine pour l'étude des espaces habités. L'anthropologie de l'espace de Marion Segaud et Françoise Paul-Levy s'inscrivent en droite ligne des travaux de Raymond mais en s'intéressant un peu plus à l'histoire de l'habité. De manière générale, cette méthode a inspiré nombre d'analyses d'espaces vécus, essentiellement

domestiques en France ou à l'étranger, puisque son intérêt réside justement dans la mise en évidence de régularités (les modèles culturels) qui sous-tendent les pratiques de l'habiter. La notion de *convention* rend compte de cette sorte d'accord.

Il faut, également, rappeler le travail précurseur de Pierre Bourdieu sur la maison kabyle, présenté au public dans son article devenu un classique de l'anthropologie : 'La maison kabyle ou le monde renversé'(1972). Au-delà de la brillante illustration des dualités spatio-symboliques qu'il met en évidence - marquant ainsi sa filiation au structuralisme de Lévi-Strauss-, l'oeuvre est aussi une magistrale leçon pour celui qui s'efforce de combiner, dans l'analyse de l'espace domestique, les données diverses offertes par la configuration de l'architecture, et les formes variées des pratiques familiales et rituelles et des représentations qui s'y articulent. L'intérêt de cet article est précisément d'avoir mis en évidence le rapport entre la matérialité de l'espace et la charge symbolique dont l'investissent les rituels sociaux ; et partant, il n'était pas sans avoir sensibilisé les milieux de la recherche architecturale à ce type d'approche structuraliste.

A travers le concept d'« habitus » proposé par Bourdieu se dessinait une méthode qui poussait à découvrir dans les formes architecturales, elles-mêmes, l'accrochage des représentations sociales jusqu'alors essentiellement recherché dans le langage suivant la tradition qui était celle de la sociologie. Le relevé et le schéma constituent à cet endroit les deux outils préconisés par Bourdieu. Il est assez remarquable que, de ce point de vue, Bourdieu ait précisément cherché à sortir de la méthodologie courante du questionnaire, voire de l'entretien, en allant regarder du côté d'autres disciplines, notamment l'ethnologie et l'histoire de l'art.

Déjà, en utilisant de manière privilégiée l'entretien semi-directif, les auteurs de l'habitat pavillonnaire avaient marqué leur limites par rapport aux outils habituels de la sociologie notamment le questionnaire et la statistique. H Lefebvre, proposait alors une orientation complétant l'entretien par la description minutieuse des maisons, de l'ameublement, des comportements, empruntant aux techniques d'observation chères à l'ethnologie, et par l'exécution de relevés ethnographiques, établis à partir des notes de terrain et complétés par l'utilisation d'appareils photo ou vidéo-graphiques. Cette méthode sera prolongée et complétée par la possibilité d'effectuer de manière concomitante une analyse de matériaux graphiques. Les relevés ethnographiques sont réalisés non seulement pour illustrer l'exposé et l'interprétation des entretiens, mais pour les associer à leur lecture analytique.

Cette méthode combinant entretien et relevé sera continuée et affinée par Daniel Pinson en élaborant une technique de *relevés d'ethno-architecture* qui allie également dessins et langage; l'espace relevé, les objets et les meubles qu'il contient, informe la parole habitante et réciproquement. «L'espace est alors interrogé comme réceptacle ou comme catalyseur des pratiques domestiques et sa technicité n'est plus seulement questionnée comme objet produit, mais aussi comme dispositif spatial ajusté ou non aux pratiques et à l'univers des représentations du sujet concerné [...] l'élaboration du relevé, la sélection des objets saisis par la photo, sont opérées en fonction d'une grille de lecture croisée des entretiens et de l'espace observé, procédure qui implique la double capacité à lire l'espace matériel et à interpréter la parole enregistrée» (Pinson ;1992, p.228).

Pinson attribue à cette procédure du relevé d'espace habité une double valeur heuristique. Son intérêt se situe d'abord sur le plan de la recherche fondamentale, à la fois pour ce qui a

trait à la connaissance des modes d'habiter, et relève par conséquent de l'ethnologie et de la sociologie, et pour ce qui concerne la connaissance de la forme architecturale, comme interprétation et intégration spatiales d'un ensemble d'usages sociaux, incluant tant des considérations fonctionnelles que symboliques.

3.7. Conclusion

Dans son sens plein, l'habitation est un *objet culturel* d'investissement individuel, relationnel et collectif à haute valeur symbolique. Aussi, mieux que tout autre fait de civilisation, elle permet de repérer les liens essentiels, les plus intimes, de la vie sociale. A cela, il faut ajouter que la relation Homme-Espace n'est jamais une simple conduite passive. Au contraire, l'insertion de chacun dans un espace se traduit par des conduites d'aménagement qui constituent une véritable pratique spatiale et qui peuvent se traduire par le terme d'«appropriation».

Dans son acception courante, l'appropriation renvoie au processus par lequel les lieux deviennent signifiants en raison des activités et des éléments d'attachement qu'ils contiennent. Elle est de fait une dimension essentielle de notre relation à l'espace.

À travers différentes interventions, le processus d'appropriation permet de créer un système d'emprise sur les lieux, que l'individu interprète en termes de possession et d'attachement. L'appropriation peut ainsi être assimilée à l'expression d'un style d'occupation de l'espace qui correspond à une sorte de langage à la fois non verbale et symbolique qui informe sur la façon dont l'espace est vécu.

La notion du «chez-soi», quant à elle, est un concept clé corollaire à *l'appropriation de l'espace domestique*. Sa principale caractéristique est l'intense charge affective qui lui est inhérente. Chez-soi, englobe à la fois l'espace matériel, celui qui l'habite, son mode de vie et d'habiter. L'occupation de l'espace domestique n'équivaut donc pas au simple remplissage d'un volume mais se traduit par l'expression des émotions et du vécu propre à l'individu. L'espace ainsi approprié devient en quelque sorte une extension ou le prolongement de soi.

En s'intéressant à l'espace domestique, il faut donc privilégier le rapport que l'individu entretient avec son espace proche, celui du chez-soi. Ce rapport s'exprime par des formes diverses d'investissement de l'espace que l'on peut résumer sous le vocable de «l'habiter».

D'emblée, il faut dire que l'habiter est *un trait fondamental de l'être*. Il entremêle le temps et l'espace, et, trace un rapport au territoire en lui attribuant des qualités qui permettent à chacun de s'y identifier. Habiter est un fait anthropologique qui s'exprime à travers les activités pratiques dans des objets meubles et immeubles; il se saisit par l'observation et par le langage (la parole de l'habitant). Ni objet, ni sujet, la notion relève très directement des principes d'une approche phénoménologique.

Pour la phénoménologie, *habiter* n'est pas se fondre dans un creuset spatial et y développer des façons de faire et d'être déterminées par celui-ci. L'habiter est pensé comme un trait fondamental de la condition humaine, comme une mise en relation spécifique du sujet à l'espace. Par là même, il exprime sa capacité à produire du sens à partir d'une structure spatiale minimale, qu'il investit, valorise mentalement en y associant des significations, et qu'il peut aussi modifier par son action : l'homme habite lorsqu'il réussit à s'orienter et à

s'identifier à sa demeure, ou plus simplement lorsqu'il expérimente la signification d'un milieu.

L'espace domestique envisagé en tant que lieu de vie est investi physiquement mais aussi symboliquement par ses occupants. Il se situe au centre d'une dynamique individuelle et sociale qui fait de la relation tissée avec lui l'un des éléments constitutifs de son existence. Cette dimension personnelle, sociale et aussi culturelle de l'espace vécu est à l'origine du développement de la notion de « mode d'habiter ».

Le « mode d'habiter » apparaît, comme un concept permettant d'articuler différents volets de l'habiter, de dépasser les clivages entre des approches axées essentiellement sur les dimensions *matérielles* de l'habitat et impliquant les relations de l'homme à son environnement *physique*, et d'autres plus abstraites, sinon *idéelles* (pratiques habitantes, habitus, rapports sociaux). L'étude des liens entre ces deux versants indissociables de l'habiter a suscité un intérêt multidisciplinaire.

L'intérêt pour les pratiques et les usages de l'espace, s'est manifesté à partir des années 1960. Les notions telles que modes de vie, pratiques habitantes, manières d'habiter, espace vécu, espace habité,... etc., ont été investies selon des démarches pour la plupart socio-anthropologiques. Le travail des chercheurs consista, alors, dans l'articulation de *l'espace habitable* pris dans ses dimensions fonctionnelle et utilisatrice au caractère symbolique à la fois investissement affectif et valorisation sociale attribué au logement.

Finalement, l'apport essentiel de ces travaux a été de mettre en exergue l'importance des modes de vie et des manières d'habiter comme principaux révélateur des rapports des groupes sociaux à leur cadre de vie.

En droite ligne de cette conceptualisation des pratiques et des usages de l'espace, Bourdieu et Raymond ont proposé, dans les années 1970, une approche de l'habiter fondée sur le substrat culturel. Leur approche, qui depuis a fait école, suggère que les pratiques d'habiter s'effectuent selon des dispositions communes à un ensemble de personnes partageant une même *culture* pratique. Cela conduit à l'élaboration de la notion de « modèles culturels ». Ces derniers permettent de rendre compte de l'attribution de valeur aux espaces, c'est-à-dire de la façon particulière qu'un groupe social a de se représenter les propriétés de l'espace en fonction de sa propre pratique ou de ses objectifs sur l'espace.

Ainsi, l'espace domestique approprié, l'espace vécu est fortement imprégné par les normes, les valeurs et les croyances d'une société ou d'une collectivité. Par extension, il constitue l'expression de la personnalité de l'habitant, et de son mode de vie.

Cela suppose, qu'il y a une infinité de lecture possible de l'espace, chaque individu, en fonction de sa culture, de son expérience, de sa psychologie, des associations qu'il peut faire avec d'autres objets, etc. peut accorder un sens particulier à l'espace. Pour cela, il l'introduit dans une séquence d'interprétation consciente ou inconsciente liée à une logique concrète de l'espace dans laquelle un corps social se reconnaît. L'acte de lecture, en question, est cognitif et est de l'ordre des « représentations ».

Chapitre 4

Les représentations sociales de l'environnement bâti

Appréhender les
significations attachées
à l'habitat

Notre vision de la nature humaine s'exprime dans la manière dont nous façonnons l'espace construit, et cet espace construit nous signifie en retour qui nous sommes et ce que nous devons faire.

Moser et Weiss (2003, p.17)

CHAPITRE 4

Les Représentations Sociales relatives à l'environnement bâti

Appréhender les significations attachées à l'habitat

4.1. Introduction

L'environnement qui englobe l'ensemble des éléments naturels ou artificiellement créés par l'homme, constitue le cadre de vie de l'individu. L'environnement bâti, plus précisément, est le produit de l'activité humaine, il reflète les choix et les préférences de ceux qui l'ont façonné. Il procure du sens et de l'identité, en situant l'individu socialement, économiquement et culturellement. En tant qu'acteur l'individu est sensible à cette dimension inhérente au cadre bâti qui l'accueille, il perçoit, ressent, se représente et se projette dans 'son' environnement. De son côté, l'environnement bâti, par la manière dont il est investi et façonné par l'homme, contribue à forger l'identité de l'individu et donne signification à son comportement.

Ainsi, l'environnement habité n'est pas un simple décor qu'il est possible de circonscrire à des éléments matériels (naturels ou construits) ; il ne peut réellement être appréhendé en dehors de la présence humaine, que celle-ci soit active ou seulement contemplative. En même temps, l'environnement, cadre de vie de l'individu, n'est pas que physique, il est aussi social. Le cadre au centre duquel se trouve l'individu est partagé avec d'autres individus qui ont, eux aussi, un rapport avec l'individu et l'environnement en question. L'individu n'interagit pas uniquement avec des aspects physiques matériels de son cadre de vie, mais aussi en fonction et par rapport à la présence d'autrui.

Dans ses échanges continuels avec l'environnement habité, l'individu mobilise un cadre référentiel d'évaluation fait de cognitions, de préférences, de valeurs et de significations qu'il attache au milieu physique et social dans lequel il vit. Ces interactions relèvent du domaine de la psychologie environnementale qui considère que l'environnement -physique et social- est la scène que l'individu perçoit et sur laquelle il déploie ses comportements.

Caractériser ces interactions revient à analyser aussi bien les cognitions environnementales, les sensations, les émotions qui peuvent être dégagées de la relation aux espaces de vie, mais surtout 'l'image' que les individus se construisent de ces lieux, c'est-à-dire la façon dont les objets physiques sont perçus et peuvent être pensés et représentés.

Les représentations sociales (RS) de l'environnement, sont les principaux révélateurs des images cognitives. En effet, d'une part, ces images se forment à partir de l'expérience de l'individu, d'autre part, elles dépendent d'un système de valeurs étroitement associé au groupe social de référence, enfin, elles dépendent des caractéristiques physiques du milieu..

L'objectif avéré de ce chapitre est d'identifier les processus qui régulent et médiatisent la relation homme-environnement dans sa dimension perceptuelle-évaluative. Ces processus seront appréhendés en mettant en évidence les représentations socio-spatiales (cognitions, attitudes, évaluations...) d'une part, et, les comportements et conduites environnementales qui les accompagnent, d'autre part.

Pour ce faire, on postulera, que la perception de l'environnement est soumise à une double logique cognitive et sociale qui forme le support de sa représentation. Celle-ci est un mécanisme psychologique qui résulte de processus cognitifs et affectifs d'interaction avec lui, à partir desquels se construit une signification.

Mobiliser la théorie des représentations sociales et l'appliquer au champ de l'environnement, nécessite de définir le cadre épistémologique qui servira de sous-bassement au développement théorique et méthodologique à effectuer en aval. La première partie du chapitre sera, donc, consacrée à **la présentation des fondements théoriques de la psychologie environnementale** et permettra de caractériser, dans une perspective transactionnelle, **la relation homme-environnement**. Il sera, notamment, démontré que **la perception** fonctionne comme un agent médiateur au sein de cette relation, et qu'elle génère une image de l'environnement. Cette image est une **représentation cognitive** de l'espace. Un détour théorique sera fait pour cerner **la notion de RS**, il portera sur les fondements conceptuels afférents à la notion, plus précisément : la définition de son contenu, son fonctionnement, sa structure, son objet, les niveaux de son observation et sa dynamique.

L'étude d'une représentation sociale passe, en premier lieu, par **l'identification des divers éléments** qui la constituent. Ce travail repose sur la collecte préalable d'un grand nombre d'informations, puisées à des sources diverses. Dans ce chapitre, plusieurs de ces sources d'information, seront passées en revue ; nous en préciserons les principales caractéristiques et nous décrirons les techniques permettant de les exploiter.

Enfin, étudier l'environnement en tant qu'objet de RS revient à **cerner l'univers cognitif – structure d'opinions**, d'informations d'attitudes, de croyances- autrement dit, les explications et significations qu'un groupe d'individus élabore à propos du cadre physique perçu ; cela nécessite la mise en place d'un cadre méthodologique approprié. La dernière

partie du chapitre présentera **les principales approches et techniques développées** en vue d'explorer des représentations sociales d'une population donnée dans un contexte environnemental donné.

4.2. Définir la relation homme-environnement : le cadre théorique

L'environnement qui englobe l'ensemble des éléments naturels ou artificiellement créés par l'homme, constitue le cadre de vie de l'individu. En tant qu'acteur l'individu perçoit, ressent, se représente et se projette dans 'son' environnement. C'est aussi le cadre de vie de l'individu, avec ses particularités, notamment, la manière dont il est investi et façonné par l'homme, qui contribue à forger l'identité de l'individu et donne signification à son comportement.

Autant dire que l'environnement n'est pas un simple décor, il n'est pas uniquement composé d'éléments matériels ; l'homme y est continuellement présent que ce soit de manière effective ou virtuelle. Le cadre au centre duquel se trouve l'individu est partagé avec d'autres individus qui ont, eux aussi, un rapport avec l'individu et l'environnement en question. L'individu n'interagit pas uniquement avec des aspects physiques matériels de son cadre de vie, mais aussi en fonction et par rapport à la présence d'autrui. Ce sont les différents modes de partage de cet environnement qui vont, autant que les aspects matériels, avoir une incidence sur les perceptions, les représentations, les émotions et les comportements de l'individu.

Caractériser l'environnement autant par ses aspects physiques que par son aspect social, c'est-à-dire la présence effective ou virtuelle d'autrui, permet de comprendre les rapports de l'individu non seulement aux différents aspects de son cadre de vie matériel, mais aussi ses interactions avec autrui.

4.2.1. Niveaux de référence de la relation homme-environnement

Les perceptions, les attitudes et les comportements de l'individu doivent être appréhendés en relation explicite avec **le contexte physique et social de référence**, c'est-à-dire, dans lequel ils se manifestent. La mise en évidence de la relation homme-environnement fait intervenir des problématiques de nature différentes selon le type et l'étendue de l'espace concerné. Elle fonctionne, ainsi, à plusieurs échelles de référence spatiale.

Quatre niveaux, impliquant des aspects physiques et sociaux particuliers, peuvent être distingués (Tableau 4.1). Cette distinction permet d'analyser la relation individu-environnement, d'une part, en termes de rapport à l'environnement dans ses dimensions physiques ; et, d'autre part, en fonction des rapports à autrui que chacun de ces différents niveaux implique (Moser et Weiss; 2003, p.17).

	Aspect physique de l'environnement	Aspect social de l'environnement	Type d'espace et contrôle
Niveau I	Micro-environnement Espace privé/habitat Espace de travail	Individu Famille	Espaces privés
Niveau II	Environnements de proximité, voisinage Espaces ouverts au public	Interindividuel Communauté Usagers, clients	Espaces semi-public Contrôle partagé
Niveau III	Environnements publics Villes villages	Habitants Agrégats d'individus	Espaces publics Contrôle médiatisé
Niveau IV	Environnement global	Société Population	Pays, nation, planète Contrôle hypothétique

Tableau 4.1 : Aspects physiques et sociaux des différents niveaux d'environnement. Source : Moser et Weiss (2003, p.17)

À chaque niveau, les personnes avec lesquelles l'individu partage l'espace sont, non seulement, plus nombreuses, mais deviennent aussi de plus en plus anonymes et distantes. En d'autres termes, si la distance sociale au sein du groupe familial et de la communauté proximité (niveaux I et II) s'accompagne d'un partage de mêmes aspirations, de mêmes besoins et mêmes valeurs, ce partage est plus problématique dans des environnements plus étendus telle que 'ville' (niveau III), et l'est encore davantage au niveau IV, le niveau de l'environnement global.

4.2.2. Dimensions de la relation homme-environnement

Deux aspects ne peuvent être négligés quand on étudie la relation de l'homme à son cadre de vie ; il s'agit des dimensions culturelle et temporelle. Dans ses échanges continuels avec l'environnement physique et social dans lequel il vit, l'homme agit en fonction de sa culture, laquelle s'inscrit dans une dimension temporelle.

4.2.2.1. La dimension culturelle

L'environnement en tant que milieu physique n'est pas neutre et exempt de valeurs, il est culturellement marqué. Il véhicule des significations qui sont partie intégrante du fonctionnement cognitif et comportemental de l'individu. Ainsi, et tel que l'affirme Getzel (1975) cité par Moser et Weiss (2003, p.17) « [...] Notre vision de la nature humaine s'exprime dans la manière dont nous façonnons l'espace construit, et cet espace construit nous signifie en retour qui nous sommes et ce que nous devons faire ». L'environnement procure avant tout du sens et de l'identité, en situant l'individu socialement, économiquement et culturellement.

Les exigences de qualité de vie ne sont pas universellement les mêmes. Les besoins d'espace varient d'une culture à l'autre et selon la position de l'individu dans le cycle de vie (Rapoport, 2003). De même, la *privacité* signifie et représente des conditions différenciables non seulement au niveau individuel, mais également d'une culture à l'autre (Lamizet, 1999). A titre d'exemple, Rapoport (2003) effectue une classification de différents groupes culturels en fonction de leur usage de l'espace domestique. Les préférences d'aménagement (cuisine avec coin de repas, ou salle à manger séparée), les exigences d'équipement et leur utilisation, sont autant de paramètres culturellement spécifiques. Chaque fois que les aménagements ne correspondent pas aux exigences culturelles des occupants, ces derniers les réadaptent à leurs exigences culturelles.

4.2.2.2. La dimension temporelle

Les structures sociales et les processus sociaux évoluent, et ces changements affectent les structures spatiales et la relation individuelle et collective à l'environnement. Les grandes villes engendrent des modes de vies très diversifiés qui entraînent à leur tour des rythmes de vie superposés. Selon Rapoport (2003, p.36) la notion de temps est essentielle car: « *les individus vivent autant dans le temps que dans l'espace* ». Rapoport, illustre son propos en rappelant que les activités humaines sont organisées dans le temps (jour /nuit, semaine/ week-end, jours ouvrables/jours fériés, ...etc. et, jusqu'aux images d'une même ville qui varient en fonction du moment.

Si l'on se penche sur la relation individu-environnement, la dimension temporelle est omniprésente, elle intervient de différentes manières dans l'ancrage territorial et le bien-être. Elle conditionne la manière dont l'environnement est perçu, évalué et les pratiques qui y sont déployées. La relation à un espace donné est, au-delà du présent, tributaire de son passé et du futur (Doise et al., 1992).

La dimension temporelle intervient dans la construction identitaire de l'individu de deux manières différentes ; l'identité se construit à travers l'histoire résidentielle, d'une part, et l'appropriation du lieu de résidence est conditionnée par l'établissement de relations interpersonnelles satisfaisantes, d'autre part. Ce sont là, deux processus progressifs nécessairement en relation avec le temps de résidence. Les besoins sont différents selon le cycle de vie, mais aussi la place dans la société, et conditionnent les investissements spatiaux.

4.2.3. Appréhender la relation homme-environnement : les approches méthodologiques

Traditionnellement, l'évaluation de l'environnement se faisait sur la base de données physiques, voire matérielles (économiques, techniques et fonctionnels) au détriment des aspects humains considérés comme subjectifs (Moser et Weiss, 2003). Or, la dimension humaine est partie prenante des lieux porteurs de sens, et, on ne peut véritablement comprendre et intervenir sur les situations dans lesquelles l'être humain tient une place essentielle sans intégrer les aspects humains. Les chercheurs et autres intervenants sur l'environnement bâti se sont rendus à cette évidence, et les études visant à cerner les interrelations homme-environnement se multiplient. La majorité de ces études relèvent du

champ disciplinaire propre aux sciences humaines et sociales et mettent en œuvre des démarches développées dans le cadre de ces disciplines (Moser et Weiss, 2003). Il reste cependant que la psychologie environnementale est la discipline qui a le mieux caractérisé la relation homme-environnement (Moser & Uzzell, 2002)¹.

4.2.4. La psychologie environnementale pour approcher la relation homme-environnement

En quoi la psychologie environnementale² est-elle singulière? En quoi se distingue-t-elle d'autres disciplines concernées par la relation homme-environnement?

L'environnement est la scène que l'individu perçoit et sur laquelle il déploie ses comportements. L'individu est indissociable de l'environnement physique et social qu'il expérimente avec ses sens ou dans lequel il évolue. A la différence de l'écologie humaine qui porte un regard sur l'environnement en tant que système où chaque composante vivante a un poids équivalent, la psychologie environnementale met *l'individu* et sa relation à l'environnement au centre de ses analyses (Moliner, 1985). A partir de ces considérations, la psychologie environnementale peut être définie comme la discipline qui étudie les interrelations entre l'individu et son environnement physique et social, dans ses dimensions spatiales et temporelles. Une autre particularité de la psychologie environnementale est qu'elle s'appuie sur une lecture ternaire des faits et des relations. En effet, psychologues et sociologues utilisent le plus souvent une lecture binaire des phénomènes qui analyse le ou les lien(s) entre un sujet (individuel ou collectif) et un objet de perception. À la différence de cette posture, le regard psychosocial substitue à la relation à deux termes du sujet à l'objet, une relation à trois termes (figure 4.1):

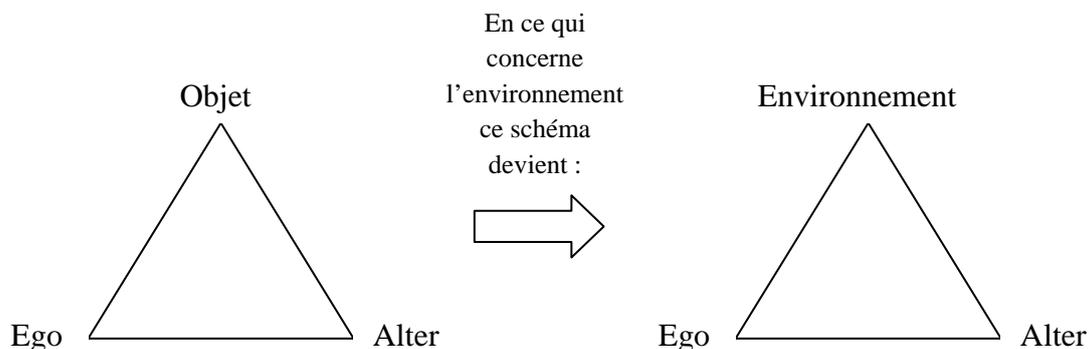


Figure 4.1 : La psychologie environnementale une approche ternaire de l'environnement

¹ Moser, G. & Uzzell, D. (2002). Environmental psychology. Cité in Moser & Wiess 2003, p.17).

² La psychologie environnementale est l'étude des interrelations entre l'individu et son environnement physique et social, dans ses dimensions spatiales et temporelles¹. Elle s'intéresse aussi bien aux effets des conditions environnementales sur les comportements, cognitions et émotions de l'individu qu'à la manière dont celui-ci perçoit ou agit sur l'environnement. Contributeurs à Wikipedia, 'Psychologie environnementale', Wikipédia, l'encyclopédie libre, mis en ligne le 20 mai 2012,

<http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Psychologie_environnementale&oldid=78879582>

Le rapport du sujet à son cadre de vie est indissociable de la présence réelle ou symbolique d'«autrui» avec qui il le partage. Les manières spécifiques dont l'individu perçoit, imagine et pense son environnement prennent appui sur des normes, des croyances, des modes de pensée développés au sein de groupes situés dans des contextes socio-historiques et socio-économiques spécifiques. Ce sont ces groupes qui confèrent un sens aux modalités de l'interaction avec l'environnement (Rapoport, 2003). Ces interactions relèvent des cognitions environnementales. Les explorer, c'est faire émerger les déterminants collectifs du rapport de l'individu à son espace de manière à mieux comprendre, voire parfois à prédire les conduites individuelles et groupales.

L'**objectif** avéré de la psychologie environnementale est d'identifier les processus qui régulent et médiatisent la relation homme-environnement, en mettant en évidence les perceptions, attitudes, évaluations et représentations environnementales d'une part, et les comportements et conduites environnementales qui les accompagnent, d'autre part. Elle s'intéresse aussi bien aux effets des conditions environnementales sur les comportements et conduites de l'homme qu'à la manière dont l'individu perçoit ou agit sur l'environnement. Bien que les analyses puissent prendre comme point de départ aussi bien l'individu que certains aspects physiques (bruit, pollution, aménagement) ou sociaux (densité, hétérogénéité de population) de l'environnement, elles débouchent souvent, au-delà de la mise évidence des incidences particulières de ces aspects, sur une explication **interrelationnelle** et systémique, dans la mesure où les facteurs physiques et sociaux sont inextricablement liés dans leurs effets sur la perception et le comportement de l'individu (Moser et Weiss, 2003).

Ainsi, la psychologie environnementale ne se borne pas à prendre en compte des variables environnementales, elle porte un regard particulier sur l'individu. La recherche et l'intervention en environnement sont basées sur l'axiome selon lequel le comportement humain est spécifique au lieu où il s'actualise. C'est à travers l'environnement dans lesquels ils ont lieu que les comportements acquièrent une signification. Aussi, dans tout examen de la relation à l'environnement, l'attention porte autant sur l'individu que sur l'environnement lui-même.

4.2.5. Spécificité disciplinaire de la psychologie environnementale

Bien que la psychologie environnementale ait de fortes affinités avec la plupart des autres branches de la psychologie, elle ajoute une dimension importante à la psychologie en rendant intelligible des différences de comportements ou de perceptions dues à des variables contextuelles, différences qui ne peuvent être expliquées qu'en référence aux contingences environnementales (Moser et Uzzell, 2002).

C'est ainsi, que l'habitat, les modes de vie urbains, les besoins en matière d'environnement, l'implication locale et la recherche d'identité de même que les attitudes et comportements en faveur de l'environnement sont des thématiques qui ont préoccupé la psychologie environnementale dès ses débuts dans les années 1970. La recherche aussi bien que l'intervention ont été centrées sur l'individu dans sa relation avec l'environnement et les analyses ont porté conjointement sur l'individu et l'environnement.

Cette spécificité disciplinaire inhérente à la psychologie environnementale et le fait que la relation homme-environnement ne peut, par définition, être mise en évidence qu'in situ -toute analyse est nécessairement contextualisée - font que cette discipline fonctionne selon un mode inductif, « *les théories étant générées en partant de constats ou de faits mis en évidence sur le terrain* » (Moser et Weiss; 2003, p.25). Il en résulte que la psychologie environnementale n'est pas l'application d'un savoir, mais, la construction d'un savoir appliqué, c'est-à-dire d'un savoir en prise avec la complexité de la réalité. L'orientation de la psychologie environnementale est, à la fois, théorique et tournée vers la résolution de problèmes. Elle ne procède pas selon une distinction nette entre recherche fondamentale et recherche appliquée.

La psychologie environnementale fonctionne selon le principe de *l'étude de cas* tel qu'on l'entend en ethnologie ou en psychologie clinique, le cas étant représenté par le terrain d'étude. Chaque situation particulière est confrontée aux situations similaires et contribue ainsi, soit, à confirmer les principes dégagés ; soit, à infirmer ceux-ci et à ouvrir de nouveaux principes de fonctionnement.

La démarche méthodologique est double elle consiste, d'une part, à puiser dans les savoirs des différentes branches de la psychologie ; et, d'autre part, à élaborer des concepts et des modèles qui lui sont spécifiques. Autrement dit, la discipline est amené à trouver un équilibre entre la monodisciplinarité -nécessaires à la recherche et à la construction de théories- et la pluridisciplinarité -confrontation avec d'autres disciplines comme la géographie, la sociologie, l'architecture, l'urbanisme- indispensable à toute intervention environnementale.

4.2.6. Les démarches méthodologiques développées par la psychologie environnementale

Bien que la psychologie environnementale ait emprunté la logique du recueil des données et bon nombre de techniques à d'autres branches de la psychologie, elle a aussi développé ses propres outils d'investigation pour appréhender la relation entre l'individu et son environnement physique et social, et entre individus et groupes dans un contexte particulier.

Les méthodologies mises en œuvre sont souvent éclectiques et portent aussi bien sur l'individu que sur l'environnement, incluant la description subjective et/ou objective de l'environnement. Les données sont recueillies in situ en multipliant les approches, procédure peu coutumière à la psychologie traditionnelle, que ce soit dans l'environnement réel ou à travers des dispositifs de simulation. Le terrain étant non seulement unique en tant que tel, mais aussi fort complexe, plusieurs approches sont mises en œuvre simultanément sur un même site pour aborder des concepts spécifiques et/ou travailler à plusieurs niveaux (habitat/quartier/ville, par exemple).

Les analyses en termes de 'site comportemental' ou la 'transaction individu-environnement' sont des approches théoriques propres à la psychologie environnementale. De même, elle a élaboré de nombreux concepts spécifiques tels que 'cognition environnementale', 'carte mentale', 'privacités', 'histoire résidentielle', 'identité environnementale' ou 'sentiment d'entassement (crowding)'.

Bien que l'individu dans sa singularité et sa spécificité soit au cœur des problématiques de la psychologie environnementale, les conclusions portent souvent non sur l'individu isolé, mais sur des agrégats d'individus habitants d'un quartier, ou encore des catégories particulières telles que mères de famille, femmes ou enfants, et décrivent leurs relations spécifiques à l'environnement.

4.2.7. Evaluer la relation homme-environnement : la perspective interactionnelle

L'évaluation d'un environnement peut être définie comme *«l'appréciation des effets et du degré de satisfaction des individus vis-à-vis d'une unité environnementale donnée. Par conséquent, il s'agit de préciser dans quelle mesure elle correspond aux besoins et aux valeurs explicites et implicites des personnes intéressées»* (Moser et Weiss; 2003, p.88). Les applications pratiques de l'évaluation environnementale sont liées, du point de vue de l'aménagement du territoire (bâti et naturel), à l'aménagement du cadre de vie et à la préservation de ses qualités et ses ressources. De là, les intervenant sur l'environnement sont légitimement en mesure de répondre aux besoins de la société, en respectant le cadre légal, sur les caractéristiques des lieux de vie, en les modifiant, et en essayant ainsi d'influencer les rapports environnementaux des différentes catégories de populations.

4.2.7.1. Spécificité de l'évaluation environnementale

L'étude évaluative de l'environnement est fondée sur le paradigme général construit sur :

- un modèle taxinomique des variables descriptives et prédictives;
- un ensemble de critères ou de variables dépendantes;
- un ensemble de concepts et de techniques statistiques pour contrôler et vérifier la validité et l'utilité des facteurs prédictifs.

Toutefois, il existe certaines spécificités de l'évaluation appliquée à l'environnement. En effet, l'évaluation d'un environnement donné peut se faire sous plusieurs facettes comme l'aspect général concernant l'entité environnementale, ou au contraire, les aspects particuliers de l'objet évalué. Elle peut, également, se réaliser selon un certain point de vue (esthétique, utilitaire, etc.) ou en révélant les avantages/inconvénients ou les carences de l'environnement évalué. A ces catégories d'évaluation, peut s'ajouter le classement des descripteurs et des critères d'appréciation en fonction de l'ordre d'importance attribué par le sujet, les évaluations concernant un environnement donné étant sous-tendues par le système de valeurs intériorisé par l'individu (Moser et Weiss, 2003).

L'évaluation de l'environnement comporte, donc, plusieurs difficultés à surmonter liées tout particulièrement aux aspects suivants :

- la complexité de l'objet et le découpage de l'unité d'analyse ;
- la multitude de critères qui interviennent dans le jugement et qui ne sont pas toujours explicites ;
- la diversité des standards de comparaison ou de références utilisés par les différents sujets.

Afin de dépasser ces problèmes, il est indispensable de définir la réalité à évaluer et délimiter l'unité d'analyse, de repérer les critères ou les références d'appréciation ainsi que les systèmes de valeurs partagées par les différentes catégories de sujets.

4.2.7.2. Les approches évaluatives

L'évaluation de l'environnement naturel ou construit, et la satisfaction par rapport à certains lieux, peuvent faire l'objet de deux types d'approches :

- les évaluations centrées sur les qualités environnementales d'un lieu précis (*place-centered methods*),
- les évaluations centrées sur l'individu dans sa relation particulière à l'environnement (*person-centered methods*).

On reproche surtout à la première méthode d'avoir écarté de l'analyse de l'environnement le cadre référentiel d'évaluation, à savoir les préférences, les valeurs ou les significations qui lui sont attachées. Cette critique est d'autant plus pertinente que l'environnement présente un fort caractère polysémique. La deuxième catégorie de méthodes, centrée sur l'individu, est consacrée à l'analyse de l'expression subjective de celui-ci, à savoir de ses valeurs et de ses préférences en la matière.

A ce propos, il est intéressant de constater que l'harmonie d'une construction avec le bâti environnant est fortement valorisée par l'homme de la rue, alors que les architectes valorisent davantage la distinction et le contraste. En outre, il semblerait que les architectes expriment non seulement des préférences et des significations différentes du public tout venant, mais ils se trompent également sur le jugement qu'ils attribuent à l'homme de la rue : la cohérence, la compatibilité, la congruence, la *légibilité* et la clarté du bâti augmentent la qualité évaluative du paysage urbain (Moser et Weiss, 2003).

L'évaluation environnementale (centrées sur l'individu) se réalise généralement à l'aide de méthodes diverses qui visent, soient les 'attitudes', soient les 'comportements'. De la même manière qu'elles peuvent être soit plutôt 'descriptives', soit plutôt 'évaluatives'. En effet, quels que soient les comportements que l'on observe, les réactions que l'on attend ou que l'on souhaite comprendre, l'étude des aspects humains –telle que définie par le champ disciplinaire propre à la psychologie- passe classiquement par des cadres d'analyse différents. La distinction s'opère selon les aspects étudiés qu'ils soient affectifs, cognitifs, conatifs ou comportementaux.

S'agissant de l'étude de l'interaction individu-environnement où les rapports de l'homme à ses lieux de vie sont largement orientés par leurs apparences, les caractéristiques des lieux peuvent susciter certains états affectifs positifs ou négatifs, en ayant donc des effets restaurateurs ou stressants. Leurs aspects, autrement dit, les attributs physiques de l'environnement conduisent l'individu à formuler certaines inférences relatives au lieu lui-même et à ceux qui le fréquentent. Ces attributs sont également en mesure d'orienter le comportement de l'individu, qu'il s'agisse d'évitement ou de rapprochement par rapport à certains lieux en fonction de leurs qualités perçues (Moser et Weiss, 2003).

Ceci permet de distinguer entre trois axes méthodologiques en rapport avec le type de réactions humaines provoquées, ainsi :

- l'aspect affectif est sollicité pour étudier des notions d'évaluation et d'ambiance,
- l'aspect cognitif se manifeste dans les approches représentationnelles,
- l'aspect conatif ou comportemental est tributaire de l'observation ou la mise en œuvre d'interventions.

4.2.7.3. Les approches cognitives pour appréhender la perception de l'environnement

Dans l'analyse des cognitions environnementales, outre les 'sensations', les 'émotions' qui peuvent être dégagées de la relation aux espaces de vie, il ya eu aussi un intérêt pour 'l'image' que les individus se construisent de ces lieux, c'est-à-dire à la façon dont ces objets sont perçus et peuvent être pensés et représentés. Selon la perspective transactionnelle de la psychologie environnementale, c'est, en effet, à partir de la **perception** qu'il en a, que l'homme entre en relation avec son environnement.

Globalement, il s'agit d'un mécanisme qui met en évidence le fait que nos sens ne nous restituent pas l'intégralité du réel et que, en conséquence, la perception n'est pas un simple calque de la réalité. C'est un processus actif qui sélectionne, interprète et donc transforme les données. De fait, la perception de l'espace apparaît comme un agent médiateur entre l'homme et l'environnement. Il est donc important de connaître la façon dont on perçoit l'espace. Les recherches réalisées dans ce domaine sont souvent centrées sur la **perception visuelle** car elle conditionne la connaissance et la compréhension du milieu physique dans la mesure où elle constitue le canal principal emprunté pour interpréter les caractéristiques de l'espace.

Deux niveaux interviennent dans la perception visuelle:

- un niveau cognitif où l'individu classe les informations à travers des indices qui lui permettent une identification de l'environnement ;
- un niveau affectif et normatif qui constitue une interprétation formant globalement une image de la réalité. Cette image s'appuie sur les caractéristiques matérielles pour leur attribuer une signification.

Par ailleurs, la perception de l'environnement est complexe; comme le note Félonneau (2003) elle est : « *le fruit d'une interaction entre description physique, évaluation esthétique, attentes et objectifs personnels. Elle se construit avec l'expérience, la connaissance des lieux, qui confèrent à l'environnement imagibilité et lisibilité* » (Félonneau; 2003, p.145). Ajoutons enfin, que la perception environnementale relève d'une activité cognitive et constitue le fondement des **représentations cognitives** de l'espace.

4.2.8. De l'espace perçu à l'espace représenté

La perception de l'environnement implique l'appréhension des informations et des attributs environnementaux significatifs et pertinents.

Les expériences perceptives de l'espace ne sont ni passives, ni neutres; elles forment le support de **représentations**. Le terme de représentations, tel qu'il a été défini par Piaget (cité par Fischer, 1981), indique qu'il s'agit « *soit d'une évocation des objets en leur absence, soit,*

lorsqu'elle double la perception, en leur présence, de compléter les connaissances perceptives en se référant à d'autres objets, non actuellement perçus. Si la représentation prolonge en un sens la perception, elle introduit un élément nouveau qui lui est irréductible un système de significations comprenant une différenciation entre le signifiant et le signifié » (Piaget in Fischer ; 1981, p.51). C'est, donc, ce système de significations qu'il importe de saisir à propos de l'espace. Pour Piaget, la représentation, au sens direct, se réduit à l'image mentale ou à l'image souvenir.

Lynch (1976) se réfère à la même définition pour montrer que les expériences perceptives permettent de construire des images mentales : *« L'image de l'environnement est le produit tout à la fois de la sensation immédiate et de l'expérience passée recueillie par la mémoire, c'est elle qui permet d'interpréter l'information et de diriger l'action. La nécessité de reconnaître notre environnement et de pouvoir lui donner une forme plonge des racines tellement profondes dans le passé que cette image revêt pour l'individu une importance pratique et affective considérable »*. À partir de la notion d'image mentale, Lynch eut l'idée de faire représenter l'environnement par une méthode : la carte mentale. Cette méthode permet de savoir comment l'individu se représente l'espace à partir de la « carte qu'il a dans sa tête » et de saisir la relation qu'il établit entre les données physiques de l'environnement et leur importance pour lui.

Ainsi, au travers des repères topologiques de l'espace, l'expérience vécue de la relation avec les lieux construit une **image** qui prend un sens et qui est elle-même le résultat d'une **activité perceptive**. Cette image est une représentation cognitive de l'espace.

La représentation structure le rapport des individus avec leurs environnements. Aussi, toute situation est-elle une réécriture symbolique de l'espace, suivant l'importance et la valeur que l'individu accorde à ce qui l'entoure. En d'autres termes, la représentation de l'espace met en évidence la structure d'investissement psychique formée par toute relation, donc aussi la relation à l'espace.

Ceci montre clairement que l'espace ne prend de sens que dans cette liaison imaginaire. Il n'existe pas d'effet en soi de l'espace sur l'individu ; l'effet est dans la représentation, car c'est elle qui produit le sens de l'effet. On peut donc dire que la représentation de l'espace est un mécanisme psychologique qui résulte de processus cognitifs et affectifs d'interaction avec lui, à partir desquels se construit une signification.

4.2.9. L'évaluation de l'environnement construit : prépondérances des qualités visuelles

Selon Uzzel et Romice (2003) l'évaluation de l'environnement construit (architectural) doit se faire dans une perspective holistique. Ces auteurs considèrent que l'analyse de la relation homme-environnement, qui *« se concentre soit sur l'environnement, soit sur la personne [...] ne parvient pas à traiter l'aspect symbiotique et réciproque de cette relation »* (Uzzel et Romice ; 2003, p.50). La recherche théorique et les techniques d'analyse ayant fortement évolué ces dernières années, il est possible d'envisager une telle approche fondamentalement transactionnelle qui met l'accent sur les interactions des individus avec leur environnement construit.

Par ailleurs, les études qui se sont intéressées à l'évaluation de l'environnement construit, font prévaloir deux approches pour appréhender les facteurs physiques, culturels ou personnels qui jouent un rôle dans la perception environnementale. Soient ces facteurs sont étudiés à travers l'analyse des **objets physiques** de la **stimulation psychologique** qui résulte de ces objets, soient, ils sont saisis à partir de **concepts abstraits** que les gens ont à l'esprit au sujet des espaces et des conditions spatiales.

Si le but est de savoir comment les gens perçoivent et évaluent les lieux pour que leur expérience puisse informer le processus de conception, ils doivent connaître ces lieux. Ceci signifie qu'ils doivent être capables de percevoir, de comprendre et d'avoir une réponse affective à ces environnements. A cet égard, Uzzel et Romice (2003) voient dans l'ensemble de ces trois dimensions perceptuelles (l'étude des espaces, la réponse à ces lieux, et les conceptions que les gens ont à l'esprit) une contribution à ce qu'ils appellent « l'expérience environnementale » évidemment tributaire de facteurs physiques, culturels ou personnels.

L'évaluation d'un environnement peut être définie comme l'appréciation des effets et du degré de satisfaction des individus vis-à-vis d'une unité environnementale donnée. Par conséquent, il s'agit de préciser dans quelle mesure elle correspond aux besoins et aux valeurs explicites et implicites des personnes intéressées. Dans ce registre, il semblerait que les rapports de l'homme à ses lieux de vie soient largement orientés par leurs apparences. En effet, les caractéristiques des lieux peuvent susciter certains états affectifs positifs ou négatifs, en ayant donc des effets restaurateurs ou stressants. Leurs aspects conduisent l'individu à formuler certaines inférences relatives au lieu lui-même et à ceux qui le fréquentent. Ils sont également en mesure d'orienter le comportement de l'individu, qu'il s'agisse d'évitement ou de rapprochement par rapport à certains lieux en fonction de leurs qualités perçues (Nasar, 2000 cité par Raitu, 2003).

De la même manière, Uzzel et Romice (2003) mettent l'accent sur l'évaluation de l'environnement construit –architectural-, du point de vue de sa qualité visuelle-esthétique³ et s'intéressent aux interactions des individus avec l'environnement, notamment en ce qui concerne la perception, la cognition, l'évaluation et les comportements. A cet égard, les significations attribuées aux éléments physiques de l'environnement construit relèvent d'une esthétique à la fois formelle et symbolique. La première se réfère à la structure visuelle de l'environnement, et la seconde aux significations associatives qui lui sont attribuées.

L'esthétique environnementale est, donc, tributaire aussi bien de facteurs formels que de facteurs symboliques. Il s'agit d'une évaluation de l'environnement fondée sur des critères de type affectifs/émotionnels qui, vraisemblablement, jouent un rôle important dans l'expérience

³ Les significations seraient donc liés à deux catégories d'attributs, formels et symboliques, d'où une esthétique formelle et une esthétique symbolique des lieux. Il est à souligner l'importance de certaines qualités environnementales (visuelles et non visuelles) telles que formes, proportions, rythmes, échelles, sons, couleurs, lumière, matériaux, systèmes de relations (de régularités, d'ordre ou d'ambiguïté) pour certains effets sur l'homme, s'expliquant par les «archétypes» (Nasar, 2000) et auxquels seraient attachées des valeurs de la transcendance rappelant les « thémata » en tant qu'instance à caractère intégrateur au niveau des attributs dits «universels ». Les effets peuvent aussi être spirituels, les états affectifs étant liés non seulement au sens d'ordre et à l'attachement au lieu, mais surtout au sens sacré de celui-ci.

environnementale. Celle-ci, à son tour, affecte les perceptions, les évaluations et les comportements de l'homme dans son cadre de vie.

En se référant à plusieurs exemples de recherches, Uzzell et Romice (2003) montrent que la dimension esthétique de l'environnement est tributaire, aussi bien de l'évaluation des qualités visuelles que de l'utilisation de l'espace ; l'intérêt porté à l'espace, sa compréhension et les significations qui lui sont attribuée sont également importants. En définitive, les perceptions, les attitudes, les états et les réactions déterminent la façon dont se forment les images des lieux pratiqués ou observés.

Parmi les études mentionnées par Uzzell et Romice (2003), il est à retenir, le travail effectué par Amerigo et Aragonés (1997) qui leur a permis d'établir une hiérarchie dans laquelle les différentes phases de l'expérience environnementale (perception, évaluation et comportement) sont reliées, et dans chacune de ces phases, il est possible de considérer les acteurs et les actions. La figure 4.2 montre comment le processus de l'expérience environnementale se développe :

- avant tout, lorsque les attributs objectifs sont perçus, ils subissent des changements parce qu'ils sont interprétés sur la base d'un ensemble de facteurs personnels et culturels.
- Les attributs environnementaux passent de l'objectif au subjectif à travers la cognition environnementale (c'est-à-dire la reconnaissance des objets) et l'évaluation environnementale (les inférences en termes d'appréciation et de satisfaction).
- Le comportement peut faire suite à l'interprétation, même si ce dernier point ne peut être généralisé car il dépend des caractéristiques individuelles, ainsi que des propriétés physiques du lieu.

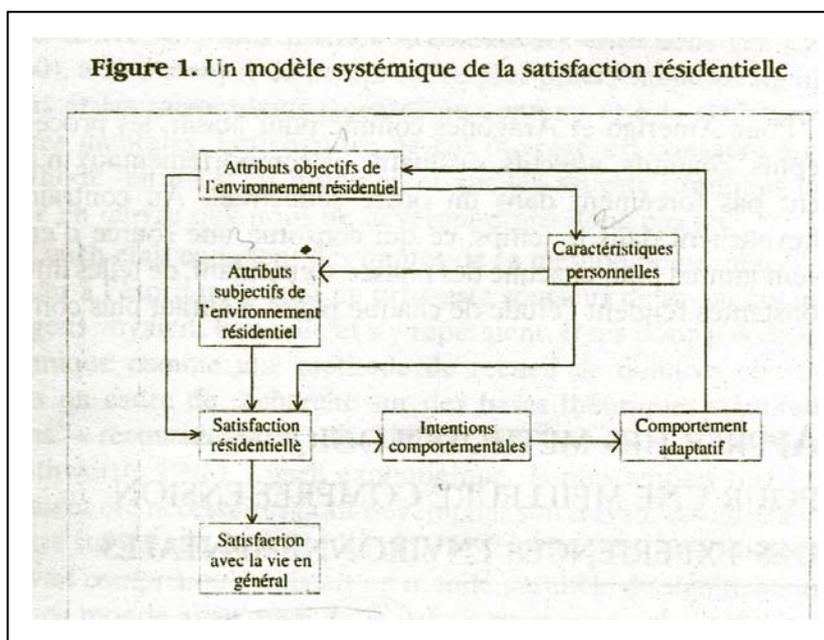


Figure 4.2 : Processus de l'expérience environnementale.

Source : Moser et Weiss (2003, p.55)

De la même façon, Nasar (1998) structure l'expérience environnementale à travers la perception, la cognition, la réponse évaluative, affective et esthétique. La figure 4.3 montre comment les caractéristiques individuelles (personnalité, état affectif, intentions, expérience culturelle) et la réponse esthétique sont liées et s'influencent mutuellement.

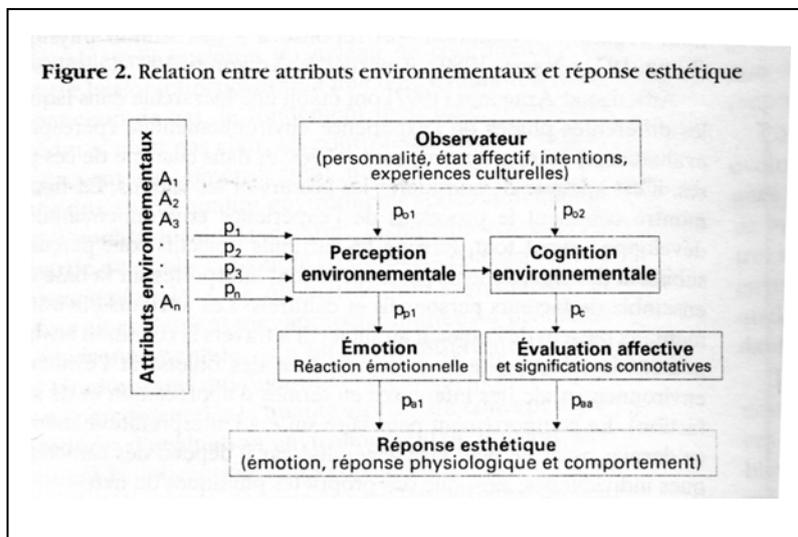


Figure 4.3 : Relation entre attributs environnementaux et réponse esthétique. Source : Moser et Weiss (2003, p.56)

Pour Amerigo et Aragonés comme pour Nasar, les processus perceptifs, cognitifs, affectifs, évaluatifs et comportementaux n'apparaissent pas forcément dans un ordre séquentiel. Au contraire, ils se chevauchent dans le temps, ce qui constitue une source d'enrichissement mutuel pour chacune des phases. Cependant, de telles interactions constantes rendent l'étude de chaque phase d'autant plus complexe.

4.3. Les représentations sociocognitives de l'espace

4.3.1. Genèse de la notion

Initialement, l'étude des représentations cognitives de l'espace était dirigée vers l'individu. Elle observe surtout les effets d'un stimulus environnemental donné (chaleur, bruit, odeurs...) sur le sujet du point de vue de son fonctionnement cognitif, de ses performances ou de sa conduite. Puis l'introduction de l'approche transactionnelle avec la notion d'environnement *socio-physique*, développe un changement de perspective dans la recherche en considérant l'environnement physique comme « *un composé de traits matériels et symboliques dont l'analyse intègre des éléments subjectifs et objectifs. Ce sont les occupants des divers cadres spatiaux qui transforment un ensemble d'éléments matériels en un site symboliquement significatif* » (Félonneau ; 2003, p.146). La plupart des travaux insistent alors sur la façon dont le sujet perçoit son environnement en fonction de son histoire, de son expérience, de ses affects, voire de sa compétence environnementale.

Cependant, ce qui vient d'être développé à propos de la perception de l'environnement relève de représentations générées sur la base des données expérientielles de l'individu, « [...] *dans cette optique, la représentation est prise comme un processus intra-individuel* » (Jodelet, 1982, p. 150). En ce sens, elle ne permet pas de rendre compte efficacement des significations sociales qui informent l'espace et modèlent le rapport social entretenu avec lui.

C'est à partir de la recherche sur les représentations socio-spatiales de la ville que Milgram et Jodelet (1976) introduisent définitivement la dimension collective dans l'approche des représentations de l'espace. En d'autres termes, « *on dépasse le niveau des représentations individuelles qui s'arriment sur l'expérience, voire la compétence environnementale pour postuler que les représentations sociales de l'environnement renvoient à des modèles collectifs de penser la ville. On délaisse les analyses qui envisagent exclusivement le rapport sujet/environnement en termes adaptatifs, pour s'intéresser à 'la façon dont le sens vient au site'* » (Félonneau ; 2003, p.147) autrement dit aux mécanismes **cognitives régulant le rapport de la collectivité à l'environnement physique.**

4.3.2. Saisir l'environnement à partir de ses représentations sociocognitives

Les représentations cognitives de l'espace se forment à partir de l'expérience de l'individu, d'autre part, elles dépendent d'un système de valeurs étroitement associé au contexte social en question, enfin elles dépendent des caractéristiques physiques du milieu. Elles sont comme le conçoit Abric, « [...] *une vision fonctionnelle du monde qui permet à l'individu ou au groupe de donner sens à ses conduites et de comprendre la réalité à travers son propre système de références, donc de s'y adapter, de s'y définir une place.* » (Abric ; 1997, p.12).

En cela, la perception de l'environnement est soumise à une double logique cognitive et sociale. La première suppose un sujet actif qui acquiert et *utilise des informations concernant les systèmes et les sous-systèmes environnementaux*. La seconde implique que la mise en œuvre de ces processus cognitifs est directement déterminée par *les conditions sociales* dans lesquelles s'élabore ou se transmet une représentation.

En d'autres termes, la représentation de l'espace - ce qu'on perçoit, ce qu'on apprécie, ce qu'on refuse dans l'espace- est un mécanisme psychologique qui résulte de processus cognitifs et affectifs d'interaction avec lui, à partir desquels se construit une signification. Celle-ci résulte pour une large part du système de valeurs créé par la société elle-même, de telle sorte qu'en fin de compte les traits que l'on déchiffre ne sont souvent rien d'autre que des valeurs apprises.

Identifier les représentations socio-spatiales c'est décrypter « *les processus de pensée autour de ces cibles de jugement quotidien que sont les espaces de notre vie* », en mettant au jour « *certaines composantes idéologiques [...] destinées à l'interprétation et au façonnement du réel qui renvoie non pas à une réalité objective mais à une réalité construite par le sujet en référence au système normatif donné* » (Félonneau ; 2003, p. 151).

Une telle approche engage la prise en compte de l'incorporation par le sujet d'un ensemble de savoirs, de croyances et de valeurs définissant ce qui pourrait figurer le « *désirable environnemental* » ou encore le « *bon environnement* » (Félonneau ; 2003, p.150). Ce fond commun de croyances portant sur le « *bon environnement* » est socialement élaboré, engendré

par une collectivité qui s'inscrit dans des rapports collectifs concrets et situés historiquement. Ce fond commun de normes et de valeurs associées à l'environnement permet non seulement de se représenter - voire de maîtriser- le monde dans lequel on vit mais aussi de communiquer et d'échanger à son propos. Le terme « socio » indique que ces représentations se constituent dans l'environnement social et qu'elles orientent les communications et les conduites sociales.

Cependant, nombre de recherches montrent que les représentations cognitives sociales de l'espace, autrement dit, les connaissances partagées ainsi que l'organisation de ces connaissances sous une forme spatiale diffèrent fortement selon des facteurs tels que l'âge, le sexe, le cycle de vie, ou encore l'origine sociale ou culturelle des individus (Flament et Rouquette, 2003). Ces variations révèlent surtout que la signification de la forme d'un élément est tout aussi pertinente que la forme elle-même.

Des lors, ce constat oblige à envisager l'environnement, non plus comme une simple source de stimulation, mais comme une source d'information dont la perception dépend de l'adéquation entre les codes architecturaux ou urbanistiques et les codes intériorisés par l'individu. C'est selon cette perspective que l'on peut d'une part, définir l'environnement *« comme un site pour l'action, composé du produit matériel de l'action humaine (milieu) en relation avec le produit symbolique des expériences individuelles et collectives (significations) et d'autre part, saisir la nature de la relation entre l'individu et le milieu physique »* (Ramadier ; 2003, p.179).

4.4. Notion de représentations sociales

Evoquer les représentations cognitives collectives de l'espace, c'est mettre l'accent sur la *pensée sociale associée à l'environnement*, et celle-ci constitue une des manifestations possibles des représentations sociales. Dans cette perspective, l'analyse des représentations cognitives de l'espace nécessite un développement théorique de la notion plus générale de représentations sociales en vue de cerner le cadre conceptuel utilisé en psychologie sociale dans le champ de recherche relatif à ce domaine.

4.4.1. Les diverses appréhensions possibles

La notion de représentations sociales (on notera désormais usuellement RS) prend sa source dans une posture épistémologique développée en psychologie sociale par Moscovici⁴ (1961) qui se fonde sur « l'abandon de l'opposition sujet/ objet et sur l'hypothèse de la construction de la réalité par le sujet. L'objet est reconstruit de telle sorte qu'il soit consistant avec le système d'évaluation utilisé par l'individu à son égard. En d'autres termes, un objet n'existe pas en lui-même, il existe pour un individu ou un groupe et par rapport à eux » (Moscovici *in* Félonneau ; 2003, p.149). Plus tard Moscovici donnera une définition plus précise des RS *en affirmant qu'elles* sont conçues comme:« [des] *ensembles dynamiques [...], 'des théories' ou*

⁴ Moscovici a proposé plusieurs définitions, toutes complémentaires, des RS. Séca (2005), attribue cette « flexibilité sémantique » au fait de ne pas limiter les recherches que peut faire naître une telle théorie. D'un autre côté, la notion de RS relève d'un paradigme, c'est-à-dire d'un courant de pensée et d'un espace de structuration des savoirs en sciences sociales, et en tant que tel admet des nuances dans la manière de le préciser.

des 'sciences collectives', destinées à l'interprétation et au façonnement du réel. [Elles renvoient à] un corpus de thèmes, de principes, ayant une unité et s'appliquant à des zones, d'existence et d'activité, particulières [...]. Elles déterminent le champ des communications possibles, des valeurs ou des idées présentes dans les visions partagées par les groupes, et règlent, par la suite, les conduites désirables ou admises» (Moscovici in Sécat ; 2005, p.36).

Ce point de vue est notamment valorisé par Abric (1992) qui postule, pour sa part : « [...] qu'il n'existe pas a priori de réalité objective, mais que toute réalité est représentée, c'est-à-dire appropriée par l'individu et le groupe, reconstruite dans son système cognitif, intégrée dans son système de valeurs dépendant de son histoire et du contexte social et idéologique qui l'environne. Et c'est cette réalité appropriée et restructurée qui constitue pour l'individu ou le groupe la réalité même. Toute représentation est donc une forme globale et unitaire d'un objet, mais aussi d'un sujet. Cette représentation restructure la réalité pour permettre une intégration à la fois des caractéristiques objectives de l'objet, des expériences antérieures du sujet et de son système d'attitudes et de normes» (Abric ; 1992, p. 12).

Plusieurs auteurs ont également tenté de définir le concept de représentations sociales. Ainsi, pour Jodelet (1989, p. 36), la représentation sociale est: « [...] une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social». Roussiau et Bonardi (2001, p. 19) considèrent qu'une représentation sociale est: « [...] une organisation d'opinions socialement construites, relativement à un objet donné, résultant d'un ensemble de communications sociales, permettant de maîtriser l'environnement et de se l'approprier en fonction d'éléments symboliques propres à son ou ses groupes d'appartenance». Cette définition est également adoptée par Moliner et al. (2002) pour qui les représentations sociales sont des «univers d'opinions» propre à une culture, une classe sociale ou un groupe et relatifs à des objets de l'environnement social. Pour Flament et Rouquette (2003), les RS sont des formations cognitives socialement produites, et par suite socialement différenciées.

Séca (2005), quant à lui, avance un point de vue selon lequel : « une RS renvoie à un 'mode de construction' des savoirs, partagés par les groupes et les individus, et à leurs contenus eux-mêmes, organisés en systèmes ouverts d'idées». Séca insiste, également, sur la nature complexe et dynamique de la notion et l'assimile à un mouvement : « C'est parce qu'il s'agit d'un 'mouvement' que son approche empirique ou théorique pose des difficultés et donnera toujours du fil à retordre au chercheur captivé par ses formes. Pensée qui se fabrique au fur et à mesure, à partir de 'réserves' de savoirs, de connaissances scientifiques, de traditions, d'idéologies et de religions, les représentations sont inscrites dans les périodes de l'histoire et les changements de la vie sociale. Leur bonne appréhension est d'autant plus ardue qu'elles sont emboîtées, articulées, croisées les unes aux autres, dans un énorme puzzle notionnel » (Séca ; 2005, p.15).

Finalement on retiendra que la représentation sociale est, à la fois, produit et processus d'une activité mentale par laquelle un individu ou un groupe reconstitue le réel auquel il est confronté et lui attribue une signification spécifique. Elle se présente concrètement comme un ensemble d'éléments cognitifs (opinions, informations, croyances) relatifs à un objet social.

4.4.2. Les représentations sociales : une connaissance ordinaire relative aux objets de la réalité sociale

Les RS sont des cognitions déterminées par les conditions sociales dans lesquelles elles s'élaborent et/ou elles se transmettent. Ce lien qui existe entre RS et la connaissance a été explicitement exprimé par plusieurs tenants de la théorie des RS (cf. définitions sus citées : «connaissance socialement élaborée et partagée», «ensemble d'éléments cognitifs», etc.

En tant que cognitions, les RS sont une connaissance inscrite dans la pensée sociale. Selon Denise Jodelet, les représentations sociales concernent «*la façon dont nous, sujets sociaux, appréhendons les événements de la vie courante [...]. Bref, la connaissance spontanée, naïve, qui intéresse tant aujourd'hui les sciences sociales, celle que l'on a coutume d'appeler la connaissance de sens commun ou encore pensée naturelle, par opposition à la pensée scientifique* » (Jodelet ; 1989, p. 36).

C'est une manière de penser, de s'approprier, d'interpréter la réalité quotidienne. Elles constituent un processus par lequel les personnes reconstruisent la réalité et lui donnent un sens, produisant un savoir social qui influence la nature des relations entre personnes et entre groupes. Ce processus suppose que la personne, confrontée quotidiennement à une multitude d'informations, les simplifie, les transforme, les interprète et se les réapproprie sous cette nouvelle forme pour pouvoir communiquer et agir en société. Les représentations sociales reposent ainsi sur une activité mentale consistant à *objectiver* les choses, c'est-à-dire à rendre concret ce qui pouvait être abstrait, se familiariser avec l'étrange, donner un contenu à ce qui n'était, initialement, qu'une notion ou un concept.

Les représentations sociales sont générées par la pensée sociale, cette dernière notion exige, de fait, quelques éclaircissements théoriques. Selon Rouquette⁵ (1998, cité in Dépeau, 2006, p.10), la pensée sociale est structurée en différents niveaux d'intégration allant du stade le plus sociétal (idéologie) au stade le plus individuel (pratiques): niveau 1: Idéologie/ valeur, croyance; niveau 2: Représentation sociale; niveau 3: Attitudes ; niveau 4: Opinions ; niveau 5: Pratiques et comportements (Dépeau, 2006).

Si l'on adhère au raisonnement de Rouquette, et en cautionnant sa manière de situer les RS dans l'échelle de la pensée sociale, il apparaît qu'une RS est composée d'éléments cognitifs tributaires des niveaux suivants:

- Les **opinions**, il s'agit de points de vue énoncés sur une partie d'un ensemble thématique à un moment donné. Elles portent sur des objets, des groupes ou des individus particuliers, dans des circonstances elles-mêmes particulières. Selon Séca, « *une opinion est un énoncé verbal dont la distribution statistique varie en fonction de*

⁵ Rouquette, M.L. & Rateau, P. (1998). *Introduction à l'étude des représentations sociales*. Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble. (in Dépeau, 2006, p.10)

facteurs divers et fluctuants. L'attitude les relie dans une raison et une cohérence de niveau supérieur ».

Dans cette catégorie il est possible de classer les *informations* qui sont du domaine de la *connaissance* et relèvent de *descriptions* (définitions) de l'objet.

- Les **attitudes**, il s'agit d'une « *position spécifique que l'individu occupe sur une dimension ou plusieurs [...] pour l'évaluation d'une entité sociale donnée* » (Doise, 1992). Selon Allport (cité par Dortier ; 1997, p.244), « *les attitudes correspondent aux réactions d'un individu par rapport à des objets (la cigarette, l'église,...), des idées (Dieu, le libéralisme économique,...), ou des personnes (les prêtres, les Japonais, ...)* ». Une attitude est une *prise de position sur un ensemble thématique* et correspond à la partie la plus primitive des représentations (les RS commandent une série d'attitudes à l'égard d'un objet). Elle relève de trois « facettes », reliées entre elles, et qui permettent de la décrire:
 - une *facette affective* : (*l'affectivité* ou encore *affects*) constitue le fondement de l'attitude, elle correspond à une appétence individuelle, *les émotions* (rejet, mépris, appréciation, ...) suscités à l'évocation d'un objet, idée, ou personne ;
 - une *facette mentale* qui forme la dimension *cognitive* de l'attitude. Elle évoque complémentaiement sa fonction de description et de catégorisation de l'objet, idée, personne sur lesquels elle porte ;
 - Enfin, *une facette comportementale* : *l'action* potentielle ou intention, les conduites d'évitement ou de rapprochement adoptées à l'égard de l'objet, idée ou personne considérés.

L'attitude n'est donc pas une simple opinion, c'est aussi un ensemble d'affects, de réactions émotives. De plus elle contribue à guider les actions.

- L'**idéologie** qui est du domaine de la conviction fournit le socle d'une RS ou, mieux encore, d'un ensemble de RS, le niveau idéologique étant particulièrement stable sur la longue durée. Ce niveau fondamental procure en quelque sorte les ressources de base de la pensée sociale. Il est pour l'essentiel composé de valeurs, de normes, de croyances générales.
 - Les *valeurs* fournissent des repères stables de jugement pour une très grande variété d'objets et de situations. Elles sont hiérarchisées entre elles et permettent, de ce fait, d'établir et de justifier des choix; autrement dit, elles fonctionnent comme critères relatifs de préférence lorsque se présentent plusieurs options. Largement transversales aux groupes d'une même société, garantes de procédures de conformité, elles se maintiennent inchangées sur de très longues périodes.
 - C'est aux valeurs que l'on peut rattacher les *normes*, dont on sait le rôle capital dans tous les aspects de la vie sociale. Les normes, en effet, ne sont pas autre chose que les règles communes d'application, de promotion ou de préservation des valeurs reconnues dans tous les registres de l'action. Elles « traversent » ou « enchâssent » comme telles la plupart des RS, qui en dépendent forcément.
 - Les *croyances* constituent, certes, l'une des notions les plus opaques utilisées dans l'étude de la pensée sociale. Tantôt repérées par leur contenu tantôt par le processus cognitif d'adhésion à ce contenu, elles semblent constituer de toute

façon une sorte de limite pour l'intellection des conduites : elles paraissent évidentes à ceux qui les partagent et absurdes aux autres, sans qu'un pont argumentatif puisse être jeté entre les deux. Mais l'importance sociale de cette catégorie n'est cependant pas douteuse. Il s'agit ici, au niveau proprement idéologique, de croyances générales portant sur de vastes classes d'objets et de circonstances.

Selon Rouquette (1998), les quatre premiers niveaux figurent les grandes lignes d'une «architecture de la pensée sociale»: les opinions, les attitudes, les représentations, et enfin, au-delà, les idéologies, en plus d'intégrer les principaux concepts qui permettent de décrire la pensée sociale interviennent, aussi, pour saisir sa variabilité en allant de la plus forte à la plus faible variabilité interindividuelle au sein d'une culture donnée: « *si les composants idéologiques sont tendanciellement communs à tous, il n'en va pas de même des représentations, socialement différenciées et socialement différenciatrices à un moment donné - [...] au sein d'une population particulière, les représentations sont par définition partagées [...] - tout en admettant une relative variété ou plasticité des attitudes correspondantes ; et chacune de ces dernières peut à son tour s'exprimer selon un nombre indéterminé de modalités d'opinion* » (Flament et Rouquette ; 2003, p.20).

Il importe de discerner ces niveaux de manière à situer le plus clairement possible les RS dans l'ensemble de la pensée sociale. En effet, selon Depeau (2006), cette « architecture de la pensée sociale » permet de comprendre à la fois les sources d'influence de la représentation sociale et comment elles peuvent évoluer et se transformer dans des contextes de changements de comportements et de pratiques.

En se basant sur les réflexions de Rouquette (1998), Depeau articule le niveau de la représentation sociale avec les autres instances fondamentales de la pensée sociale. Les relations entre pratiques et représentations sociales étant admises, la structuration proposée par Rouquette permet de comprendre à la fois la variabilité des niveaux et les conditions requises pour qu'une représentation sociale soit affectée par des transformations de pratiques. Ainsi, « *les opinions sont très contingentes du contexte spatial et temporel de l'individu. Les opinions changent beaucoup* » (Depeau ; 2006, p. 10).

Quant aux attitudes, elles conservent une certaine stabilité par rapport aux opinions mais elles sont relativement changeantes comparées aux RS, une représentation fonde et fédère un ensemble d'attitudes. Enfin, le niveau idéologique est particulièrement stable sur la longue durée et porte sur de vastes classes d'objets et de circonstances « *les croyances, collectivement engendrées et historiquement déterminées, ne peuvent être remises en question car elles sont les fondements des modes de vie et qu'elles garantissent l'identité et la pérennité d'un groupe social* » (Abric, 2001 in Flament et Rouquette ; 2003, p.23). Les croyances permettant d'assurer un socle aux représentations sociales.

Ainsi, les représentations sociales, cette connaissance « ordinaire » qui relève de la pensée sociale renvoie à un ensemble organisé d'opinions⁶ (informations), d'attitudes et de croyances

⁶ A ce propos, Moliner souligne qu'en matière de représentations sociales, les distinctions entre les notions «d'opinion», «d'information» et de «croyance» sont inutiles ; « Le fait que les opinions relèvent du domaine de la prise de position, les informations du domaine de la connaissance et les croyances de celui de la conviction ne

se référant à un objet social ou à une situation. En tant que fait de la vie sociale, une RS se transforme même si sa transformation profonde relève d'un processus long. Cependant, si la représentation se transforme difficilement, cela ne signifie pas, en revanche, qu'elle ne varie pas et ne subit aucune modification. C'est bien ce que permet de comprendre l'approche structurale des représentations sociales, avec sa théorie du Noyau Central.

4.4.3. Structure d'une représentation sociale : la théorie du noyau central

Dans le cadre des recherches sur la représentation sociale, l'approche structurale est une approche très courante qui consiste à décrire et comprendre l'organisation des éléments contenus dans la représentation. Cette approche s'avère très utile dès lors que l'on s'intéresse à l'évolution des représentations et que l'on cherche à comprendre, par exemple, la résistance de certaines pratiques aux changements. Dès lors aussi que l'on cherche à repérer quels sont les éléments qui contribuent à l'interprétation de l'environnement, à la cohésion d'un groupe et à son identité. Pouvoir affirmer à la fois la forte inertie de la représentation et en même temps sa flexibilité, n'est possible qu'en repérant deux zones fondamentales de sa structure qui sont le noyau central et les éléments périphériques. C'est Abric⁷ qui propose l'hypothèse de noyau central (1976, 1997, 2003) et l'idée qu'une représentation est structurée et que ses éléments sont soumis à une hiérarchisation.

4.4.3.1. Systèmes centraux et périphériques

Selon Abric (in Moliner et al., 2003), toute représentation sociale est constituée d'éléments «périphériques» organisés autour d'un petit nombre d'éléments «centraux» formant un 'noyau'.

Les éléments «périphériques» correspondent à des connaissances variables d'un individu à l'autre. Ils résultent des expériences concrètes de l'objet réalisées dans des contextes variés. Il s'agit donc d'éléments qui ne font pas nécessairement consensus. En revanche, les éléments «centraux» expriment les significations que les individus assignent collectivement à l'objet de représentation. Ils sont fortement consensuels car ils résultent des conditions historiques, sociologiques et idéologiques dans lesquelles s'est formée la représentation. En d'autres termes, les informations, les opinions et les croyances qui constituent le noyau sont fonction du contexte social global dans lequel se situe le groupe. On touche là au rapport de l'objet de représentation avec tout le système socioculturel sur lequel il repose. Le système central est composée des éléments fondamentaux comme les valeurs et croyances autour desquelles le

change rien du moment que « pour les individus, les confusions sont régulières entre ces trois domaines, surtout lorsqu'ils concernent un objet socialement investi. [...] De sorte que la frontière est souvent floue entre le 'je pense', le 'je sais' et le 'je crois'. En conséquence, les contenus d'une représentation peuvent indifféremment être qualifiés d'opinions, d'informations ou de croyances» (Moliner et al ; 2002, p.12).

⁷ Abric, J.-C. (2003). *La recherche du noyau central et la zone muette des représentations sociales*. In J.-C. Abric (Ed.) *Méthodes d'étude des représentations sociales*, (pp.59-80). Ramonville Saint Agne: Editions Eres.
Abric, J.-C. (1976). *Jeux, conflits et représentations sociales*. Thèse de Doctorat, Université de Provence.

groupe trouve son identité, l'entretient et la rend pérenne. C'est pourquoi, il constitue le niveau le plus stable de la structure de la représentation face aux changements de la société.

Néanmoins, la garantie de cette stabilité n'est assurée que parce qu'il existe le système des éléments périphériques qui sont une sorte de protection du noyau central. Les éléments périphériques constituent la part la plus variable de la représentation, la plus contingente parce que plus proche de la réalité extérieure et plus soumise aux situations individuelles (Abric, 1994 in Dépeau, 2006). C'est « *la face la plus visible [...] celle qui est accessible par l'observation et l'entretien* » (Moliner, 2001, p. 29).

Les éléments périphériques sont plus proches de l'expérience des individus et de leur réalité quotidienne. C'est donc à ce niveau structural de la représentation que l'on peut observer une forte variabilité des éléments de la représentation d'un groupe. Ils auraient la fonction d'aider à l'adaptation dans le cas de changements de comportements. Selon Séca (2005, p.75) « *les différents éléments du SP [système périphérique], apparaissent plus souples dans leurs significations et leur caractère normatif. Ils sont activés en fonction des nécessités des discussions et de l'action. C'est dans le SP que règnent l'analogie et le recours à l'exemple pour parler d'un concept. Chacun peut ainsi intervenir auprès d'interlocuteurs différents en s'adaptant au thème de conversation ou en émettant un comportement conforme aux attentes du groupe où il se trouve sur le moment, sans remettre en cause ses croyances fondamentales* ». Ainsi, les éléments périphériques expriment la variété des expériences individuelles, mais ils respectent une logique commune à tout le groupe car ces expériences sont interprétées à partir des éléments communs du noyau. Pour résumer donc (figure 4.4):

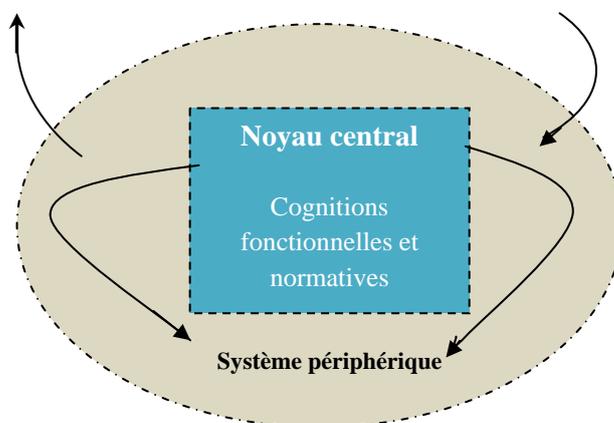


Figure 4.4 : Schématisation de la structure d'une RS

Source (Séca ; 2005, p. 74)

- **Le noyau central (NC)**: C'est le système structurant. Il est lié aux normes, aux valeurs, aux attentes, à l'implication personnelle, aux finalités fonctionnelles d'une pratique, à la mémoire, à l'histoire collective. Il favorise le consensus, l'homogénéité culturelle et psychologique d'un groupe. Il a aussi une utilité pratique et une dimension prescriptive. Il est en lien avec l'affectivité, l'idéologie, les stéréotypes et croyances du groupe. les éléments qui composent une représentation ne sont pas tous structurellement équivalents.

Le système central assure trois fonctions essentielles, plus précisément, c'est lui qui détermine:

- la signification de la représentation (fonction génératrice)
- son organisation interne (fonction organisatrice)
- sa stabilité (fonction stabilisatrice) (Abric in Flament et Rouquette 2003, p. 24).

— **Le système périphérique (SP)** : est constitué d'une diversité d'éléments et est très flexible. En fait, les éléments de ce système forment la partie quantitativement la plus notable des énoncés discursifs et des symboles par et dans lesquels peuvent se développer les représentations. Les éléments sont contingents de la vie quotidienne des individus, de leur vécu. Ces éléments sont donc sans cesse soumis à une réinterprétation, à des filtrages afin de garantir une adaptation de la représentation face à l'évolution du contexte sans la faire changer. Ce système périphérique permet donc l'adaptation à la réalité concrète, la diversification du contenu de la représentation sociale et la protection du noyau central.

4.4.3.2. Les quatre champs cognitifs d'une RS

Selon Pascal Moliner (in Séca, 2005), il est possible d'intégrer deux dimensions complémentaires aux deux systèmes centraux et périphériques. En effet, en plus de *l'agencement des éléments* (organisation), la structuration d'une RS s'effectue autour de :

- *l'information* sur l'objet (connaissances et contenus);
- *l'attitude* qui correspond à l'orientation évaluative globale ou à des réactions positives ou négatives vis-à-vis du même objet.

Le contenu d'une représentation peut alors être distingué en : 1) *cognitions descriptives* qui définissent un objet, et 2) *cognitions évaluatives*, sources de jugements sur la qualité et l'usage de celui-ci. Cette double fonctionnalité s'applique tant au niveau du noyau central que du système périphérique. Quatre champs cognitifs peuvent ainsi être distingués (figure 4.5 et figure 4.6).

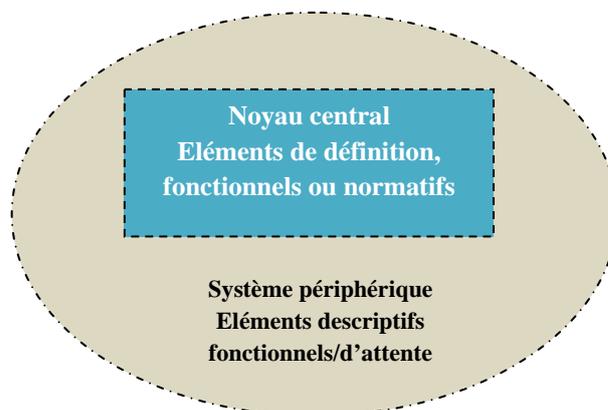
	Pôle descriptif	Pôle évaluatif
Noyau	Définitions	Normes
Périphérie	Descriptions	Attentes

Figure 4.5 : Les quatre champs cognitifs d'une RS. Source (Seca ; 2005, p.78)

1. Le premier champ rassemble les *éléments de définition*, indissociables de l'objet de représentation. Cette entité catégorielle va organiser, dans le système périphérique, des schémas d'interprétation de cet objet.

2. Celui des *normes* comprend des «*cognitions centrales investies d'une valeur positive ou négative aux yeux des individus*» (Moliner, in Séca ; 2005, p.78). Ces éléments ont une prégnance évaluative dans la mesure où, appartenant au système central, ils offrent aux individus la possibilité de repérer les critères de conformité, de légitimité ou de normalité de cet objet.
3. Dans la zone des *descriptions*, on trouve des cognitions, sous la forme de schèmes, dont l'organisation et la signification dépendent du système central. Leur variabilité est grande, selon chaque individu et en fonction du contexte historique. Elles permettent aux activités locales de catégorisation et d'interprétation de se faire. Comme le terme «*descriptions*» l'indique, les éléments cognitifs de cette zone des *RS* actualisent et traduisent les «*définitions*» plus centrales.
4. L'espace des *attentes* «*regroupe des cognitions périphériques, insérées dans les structures cognitives du champ descriptif, et investies aux yeux des individus d'une 'valeur particulière'*» (Moliner, in Séca ; 2005, p.78). Les attentes correspondent à des opérationnalisations des cognitions normatives. Elles peuvent aussi se composer d'éléments évaluatifs.

Figure 4.6: Articulations des deux modalités d'approche de la structure d'une RS : (Système central/périphérique ; dimension descriptive/évaluative.
Source (Séca ; 2005, p. 80)



La combinaison des deux modalités d'approche de la structure (système central/ périphérique, dimension descriptive/évaluative) autorise un classement du contenu des RS dans des champs opérationnels, du point de vue des pratiques de recherche (Seca, 2005).

4.4.4. Articulation de la notion de RS aux méthodes de son investigation

Les définitions qui viennent d'être passées en revue ont été sélectionnées au sein d'une littérature assez importante et elles semblent faire consensus. Il est, d'ailleurs, possible de les classer en trois définitions génériques et « hiérarchisées » qui rendent chacune compte d'une facette de la notion de RS : l'une est descriptive, l'autre est conceptuelle et la dernière est opérationnelle (Flament et Rouquette, 2003). Chaque définition correspond à un objectif spécifique de l'étude des RS et induit la mobilisation de moyens d'investigation particuliers.

- D'une manière générale, une représentation sociale est **une façon de voir** un aspect du monde, qui se traduit dans le jugement et dans l'action. Quelle que soit la méthodologie d'étude utilisée, cette «*façon de voir* » ne peut être suffisamment appréhendée chez un individu singulier ; elle renvoie à un fait social. Les recherches dites appliquées

s'alimentent en premier lieu à cette définition notamment lorsqu'il s'agit d'identifier, à des fins d'intervention des *contenus* susceptibles d'expliquer des prises de position et des conduites effectives.

- Une représentation sociale peut aussi être définie comme **un ensemble de connaissances**, d'attitudes et de croyances concernant un «objet» donné. Elle comprend, en effet, des savoirs, des prises de position, des jugements de valeurs, des prescriptions normatives, etc. Pour cerner le type de connaissance définissant le contenu de la RS étudiée (s'agit-il d'informations, d'opinions, d'attitudes ou de croyances) les moyens d'observation à mettre en œuvre vont relever de questionnaires, d'échelles de mesure ou de techniques d'entretien. Les analyses à entreprendre sont dites 'centrées sur le contenu manifeste'.
- Une représentation sociale, enfin, peut être caractérisée comme **un ensemble d'éléments cognitifs liés par des relations**, ces éléments et ces relations se trouvant attestés au sein d'un groupe déterminé. Cette définition présente la particularité de ne pas être centrée sur les contenus ou sur la sémantique des fonctions. Bien souvent, le traitement des données obtenues se fera en termes d'éléments et de relations. Les analyses à mettre en œuvre sont dites 'centrées sur le contenu latent'.

4.4.5. Caractéristiques d'une RS : une structure organisée, partagée, collective, utile

- Considérant la définition selon laquelle une représentation sociale est une organisation d'opinions socialement construites, relativement à un objet donné, il faut préciser que la première caractéristique de cet ensemble est d'être **organisée** «... *il ne s'agit pas d'une collection d'éléments cognitifs, mais bien d'une structure* » (Moliner et al ; 2002, p.13). Cela signifie que les éléments qui constituent une représentation sociale entretiennent entre eux des relations. Plus exactement, cela signifie que les individus s'accordent à établir des relations entre ces divers éléments. Telle opinion est considérée comme équivalente à telle autre, telle croyance est jugée incompatible avec telle information, etc.
- La seconde spécificité d'une représentation est d'être **partagée** par les individus d'un même groupe social. Toutefois, les consensus que l'on rencontre à propos des éléments d'une représentation donnée dépendent à la fois de l'homogénéité du groupe et de la position des individus par rapport à l'objet de représentation. De telle sorte que, le caractère consensuel d'une représentation est généralement partiel, localisé à certains éléments de cette dernière.
- La troisième caractéristique d'une représentation réside dans son mode de construction ; elle est **collectivement** produite à l'occasion d'un processus global de communication. Les échanges interindividuels et l'exposition aux communications de masse permettent aux membres d'un groupe de mettre en commun les éléments qui vont constituer la représentation sociale. Cette mise en commun favorise l'émergence de consensus en même temps qu'elle confère une validité sociale aux diverses opinions, informations et croyances. Rien n'apparaît plus vrai et légitime que ce qui est partagé par le plus grand nombre.

— Enfin, la quatrième spécificité d'une représentation sociale concerne sa finalité, elle est socialement **utile**. D'abord, bien sûr, pour appréhender l'objet auquel elle se rapporte. Les représentations sont des systèmes de compréhension et d'interprétation de l'environnement social. Mais elles interviennent aussi dans les interactions entre groupes, notamment, lorsque ces interactions se nouent autour d'objets sociaux. En outre, les représentations sociales fournissent des critères d'évaluation de l'environnement qui permettent, à l'occasion, de justifier ou de légitimer certaines conduites.

4.4.6. Le fonctionnement d'une RS : entre contenu et activité

Selon Moscovici⁸ une RS est une notion induisant un produit et une activité. Elle est un **produit**, désigne des contenus, s'organise en thèmes et en discours sur la réalité. Elle constitue aussi une **activité** mentale, un processus, un mouvement d'appropriation de la nouveauté et des objets.

Son statut est intermédiaire : entre le niveau du **concept** et celui de la **perception**. *«Du concept, elle retient le pouvoir d'organiser, de relier et de filtrer ce qui va être ressaisi, réintroduit dans le domaine sensoriel. De la perception, elle conserve l'aptitude à parcourir, enregistrer l'inorganisé, le non-formé, le discontinu [...]. Représenter quelque chose, un état n'est, en effet, pas simplement le dédoubler, le répéter ou le reproduire, c'est, le reconstituer, le retoucher, lui en changer le texte [...]. Ces constellations matérielles, une fois fixées, nous font oublier qu'elles sont notre œuvre»* (Moscovici in Séca ; 2005, p.15).

Il s'agit, donc, bien d'une pensée d'un type particulier, ayant d'une part, une visée pratique : la RS est centrée sur l'action dans la vie en société ; et concourant, d'autre part, à la construction d'une réalité commune à un ensemble social : une RS est à la fois élaborée et partagée par les acteurs sociaux.

Dans ce registre, on reconnaît généralement que les représentations sociales, *« en tant que système d'élaboration régissant notre relation au monde et aux autres, orientent et organisent les conduites et les communications sociales »* (Jodelet⁹ in Séca ; 2005, p.37). Dans la pratique, un individu utilise les représentations en puisant dans son univers de possibles une sous-partie constituée des éléments cognitifs, descriptifs, d'actions, adaptés au contexte de ses conduites et ayant une désignation lexicale (un nom X auquel se rapporte une représentation). *« Ces réserves de savoirs et de cognitions sont tout autant sociales et génériques que référentielles et pratiques pour chacun »* (Séca ; 2005, p.37).

Il se produit alors, une « actualisation » ou « la concrétisation » d'une RS qui *« correspondent à la 'venue en contexte', dans la pensée de chaque sujet, d'une articulation, d'une association ou d'un arrangement entre les éléments constitutifs d'une représentation et des buts d'accomplissement de pratiques sociales. Le lien entre individus (représentation personnelle) et collectivité (représentation publique) est descriptible dans une formalisation des transmutations et des relations vis-à-vis d'un objet, quel qu'il soit »* (Séca ; 2005, p.38).

⁸ Moscovici, S. (1961; 1976). *La psychanalyse, son image, son public*. Paris, PUF (2e édition en 1976).

⁹ Jodelet Denise dr. (1989), *Les Représentations sociales*. Paris, PUF.

4.4.7. La RS un filtre interprétatif

Jean-Claude Abric considère que la représentation sert de «filtre interprétatif» et d'«instrument de décodage», favorisant une «*production originale et un remodelage de la réalité, une réorganisation de type cognitif où les connotations idéologiques personnelles (attitudes, opinions) et collectives (valeurs, normes) prennent une place essentielle aussi bien dans le produit que dans le mécanisme même de sa constitution*» (Abric¹⁰, in Séca ; 2005, p.40). Pour Abric, en effet, «*la représentation est le produit et le processus d'une activité mentale par laquelle un individu ou un groupe reconstitue le réel auquel il est confronté, et lui attribue une signification spécifique*» (Abric ; 1987, p. 64).

Le rajout du qualificatif 'sociale' à «représentation» implique la prise en considération des «forces et contraintes» émanant de la société ou d'un ensemble numériquement consistant et leur équilibration ou médiation avec les «mécanismes psychologiques». Il en résulte, comme le conçoit Abric que «*le propre d'une représentation sociale sera de constituer un système cohérent où les dimensions sociales produisent un système cognitif spécifique, adapté à la dimension sociale de l'objet*» (Abric ; 1987, p. 77)

4.4.8. Qu'est-ce qu'un objet de représentation sociale ?

«*S'il n'y a pas de représentation sans objet, il peut y avoir des objets sans représentation*» (Moliner et al.; 2002, p.30). Plus précisément, il se peut qu'un objet de l'environnement n'ait pas suscité, dans un groupe donné, l'émergence d'une représentation sociale. Par exemple, on peut imaginer qu'un objet ne suscite que des réponses évaluatives (bon/mauvais, attirance/rejet, etc.) ou des opinions disparates non reliées entre elles. Pour qu'un objet puisse être considéré comme objet de représentation sociale, Moliner (1993) propose de prendre en considération les critères suivants :

4.4.8.1. Les spécificités de l'objet

Ce n'est pas la nature d'un objet qui en fait un objet de représentation, mais plutôt son statut social. Il s'agit d'un objet important pour les individus, un objet qui renvoie à un *enjeu public*, source de divergences ou de questionnements sur son identité, son influence ou son statut chez les acteurs de la vie sociale. Par ailleurs, les objets de représentation sont, le plus souvent, des objets polymorphes ou composites. Ils peuvent apparaître sous diverses formes, ou résultent d'un assemblage de différentes parties. Ils se rapportent à une classe de phénomènes, d'événements ou d'idées, définie de différentes façons par les acteurs et les groupes.

4.4.8.2. Les caractéristiques du groupe

Puisque la formation, la pérennité et l'évolution d'une représentation sont soumises à des processus de communication collective, les individus qui constituent le groupe que l'on souhaite interroger doivent être en interaction effective. En d'autres termes, ils doivent

¹⁰ Abric, J.-C. (1987). *Coopération, compétition et représentations sociales*. Cousset, Delval.

communiquer entre eux (directement ou indirectement) à propos de l'objet de représentation.

4.4.8.3. La dynamique sociale

L'on sait que les enjeux qui peuvent motiver l'émergence d'une représentation renvoient à l'identité ou à la cohésion du groupe social. Or, ces enjeux ne peuvent se comprendre qu'au regard de l'interaction du groupe avec d'autres groupes. Un objet de représentation est, donc, toujours inséré dans une dynamique sociale qui implique plusieurs groupes, et, c'est justement parce que ces différents groupes interagissent à propos de cet objet qu'ils ressentent le besoin de se l'approprier en préservant leur identité ou leur cohésion.

4.4.8.4. L'absence d'orthodoxie

Les RS désignent un 'savoir naïf', 'naturel', spontanément et collectivement élaboré. Dans un système orthodoxe, un groupe est soumis à des instances régulatrices dont il accepte les directives. Dans un tel système, les informations relatives à l'objet sont produites par des instances régulatrices qui en contrôlent le contenu et la diffusion. Ainsi les processus qui président à l'élaboration des représentations sociales ne peuvent être mis en œuvre.

4.4.9. Les phases d'élaboration d'une représentation : émergence, stabilité ou transformation ?

Les représentations ne sont pas des structures statiques. Elles naissent, elles se transforment et parfois disparaissent au gré des évolutions de l'environnement social. Dans un effort d'adaptation constant, les groupes construisent, transforment ou abandonnent leurs représentations du monde. Le mouvement n'est pas nécessairement régulier et il peut être accéléré ou ralenti par les faits qui ponctuent l'histoire. Ainsi, schématiquement, il est possible de repérer trois périodes importantes dans l'histoire d'une représentation sociale ; la phase d'*émergence*, la phase de *stabilité* et celle de *transformation* (Moliner et al., 2002).

- La *phase d'émergence* précède l'apparition de savoirs stables et consensuels directement rattachée à l'objet. Elle se caractérise, donc, par une grande variabilité des opinions et par la faible structuration de ces dernières.
- Au contraire, la *phase de stabilité* se caractérise par la présence d'éléments fortement consensuels est fortement relié les uns aux autres.
- Enfin, dans la *phase de transformation* des consensus anciens cohabitent avec des éléments nouveaux, parfois contradictoires.

Selon cette dynamique, la période à laquelle une représentation donnée va être étudiée conditionne la stratégie de recherche à développer. La phase d'émergence s'intéresse à la mise en évidence des phénomènes d'*ancrage*¹¹. La phase de stabilité, porte sur l'étude de la

¹¹ D'après Moscovici (1961) le processus d'ancrage joue un rôle majeur dans l'élaboration d'une représentation sociale. Dans les discours individuels, l'ancrage psychologique va se manifester par des références, des analogies ou des comparaisons à des domaines de connaissances extérieurs à l'objet lui-même. Ce phénomène est plus

structure tandis que dans la phase de transformation, il est possible d'apprécier l'ampleur des *évolutions* observées.

Ces différentes stratégies supposent la mise en œuvre d'outils différents. C'est pourquoi, avant d'engager une recherche de terrain, il peut être utile d'avoir une idée de la période dans laquelle se trouve la représentation que l'on souhaite étudier.

4.4.10. Niveaux d'observation de la représentation

Lorsqu'on étudie une représentation sociale, il est possible de se situer à différents *niveaux d'observation*. La représentation peut être envisagée au niveau d'une **société globale**. Dans cette perspective, il convient de saisir les différences et les similitudes entre les divers groupes sociaux porteurs de cette représentation. Une représentation peut aussi être envisagée au niveau d'un **groupe particulier**. Ici, il s'agira plutôt de comprendre la structuration de cette représentation au sein du groupe. Enfin, on peut s'intéresser à la manière dont **l'individu** utilise et exprime une représentation sociale. À ce niveau, il faudra identifier les traces de cette représentation dans les discours et leur impact sur les pratiques.

Ces différents niveaux d'analyse des représentations sociales renvoient à différents éléments de la théorie. Ces distinctions ont leur importance, car elles sous-tendent des démarches méthodologiques différentes.

4.4.10.1. Les représentations dans la société

Il peut être question de vouloir étudier une représentation à un niveau d'observation très général qui concerne une société dans sa globalité. Cette notion de société globale renvoie à un ensemble d'individus, rassemblés en sous-groupes divers et imbriqués (groupes de genre, groupes socio-économiques ou professionnels, etc.). À ce niveau d'observation, il faudra s'intéresser à des individus très différents les uns des autres mais qui partagent au moins un ensemble de règles communes (lois, organisation familiale, etc.). Dans la pratique, il est très difficile d'étudier les représentations à ce niveau parce que cela suppose la constitution d'échantillons très vastes. Toutefois, il est possible de s'en rapprocher en étudiant une représentation auprès de plusieurs sous-groupes en interaction.

Dans ce cas de figure, qu'est-ce qui va être observé? Considérant que les représentations concernent des objets investis par les individus d'une utilité ou d'une valeur sociale, cela signifie que ces objets sont au cœur de l'interaction sociale. Cela signifie, également, que différents groupes sociaux interagissent autour de ces objets. Cela signifie enfin que, par son positionnement dans la société, chaque groupe peut avoir une pratique et une expérience spécifiques de l'objet de représentation.

4.4.10.2. Les représentations dans les groupes

Pour ce qui concerne l'étude des représentations, le groupe social va se définir comme un ensemble d'individus interagissant les uns avec les autres et, placés dans une position

particulièrement visible dans la période d'élaboration de la représentation. Au moment où les individus n'ont pas encore construit un discours autonome sur l'objet.

commune vis-à-vis d'un objet social. Cela suppose que ces individus poursuivent un objectif commun par rapport à cet objet et qu'ils soient relativement interdépendants dans la poursuite de l'objectif. Sur le plan pratique, on parlera de groupe social à partir du moment où les individus occupent une position commune à l'égard de l'objet de représentation (pratique comparable, même niveau d'intérêt ou d'implication, etc.) et sont en interaction régulière.

À l'intérieur d'un groupe social plus ou moins homogène, les représentations se définissent comme des savoirs « socialement élaborés et partagés » (Jodelet, 1989). Contrairement à ce qui se passe dans la société globale, ces savoirs apparaissent moins diversifiés. Ils le sont, d'autant moins, que le groupe concerné est très homogène. En supposant, - et ceci est une situation extrême - qu'il existe « un groupe d'individus, tous semblables sur un plan sociologique et ayant tous la même expérience et la même pratique de l'objet de représentation ». Dans un tel cas, il n'y aurait, selon Moliner et al. (2003), « aucune raison pour que ces individus aient des opinions différentes à propos de cet objet et l'on observerait un consensus parfait ».

Mais, heureusement, ce type de situation n'existe pas. D'abord, parce que les appartenances sociales sont multiples. Chacun d'entre nous est membre de plusieurs groupes à la fois (groupe professionnel, familial, de genre, etc.). Même si certaines situations rendent une appartenance plus saillante que les autres, il est rare que ces dernières soient totalement mises en sommeil ». Il y a donc là une première source de diversité interindividuelle. En outre, les objets sociaux étant par nature polymorphes, composites ou complexes (Moliner et al., 2002), ils génèrent une multiplicité d'expériences. De sorte que deux individus n'ont jamais exactement la même expérience de l'objet, leur subjectivité respective est une source de variation.

Ceci n'exclut pas cependant que le groupe partage une vision commune de l'objet, alors même que chaque individu en a sa propre expérience. Ce fait trouve sa raison d'être dans la manière dont se distribuent, au sein du groupe, les opinions et les croyances constitutives d'une représentation sociale. Le plus souvent, il existe un petit nombre d'opinions autour desquelles se réalisent d'importants consensus, puis, un ensemble plus large d'opinions et de croyances à propos desquelles les consensus sont beaucoup moins nets.

Pour (Moliner et al., 2002), il y a certaines opinions consensuelles qui rassemblent la quasi majorité du groupe tandis que d'autres ne faisant pas l'unanimité le divisent. En même temps, chaque individu, pris isolément, partage toujours, avec n'importe quel autre individu, au moins une opinion. De ce constat, il est possible d'inférer que la « vision commune » au groupe réside dans les quelques opinions consensuelles, tandis que les expériences individuelles s'expriment dans la variabilité d'opinions divergentes.

Ceci corrobore la théorie du « noyau central » (cf. §4.4.3.). Les éléments périphériques correspondent aux connaissances variables d'un individu à l'autre. En revanche, les éléments « centraux » font l'objet de forts consensus au sein du groupe. Ils expriment les significations que les individus assignent collectivement à l'objet de représentation. Ils sont fortement consensuels car déterminés par les valeurs et l'histoire du groupe. Ainsi, au-delà de la variété des discours, il est possible de comprendre les significations que le groupe attribue à l'objet de représentation.

4.4.10.3. Les représentations dans l'expression individuelle

C'est probablement dans les discours individuels que les représentations sociales sont le plus accessible, car c'est là qu'elles jouent pleinement leur rôle. C'est pourquoi, comme le préconisent Moliner et al., (2002, p.25) « *quel que soit le niveau d'analyse auquel on se place pour étudier une représentation (dans la société ou dans un groupe), on commencera le plus souvent par réunir une collection de discours individuels. [...] ces discours vont se caractériser à la fois par leur variabilité et leur convergence. Variabilité dans les modes d'expression et dans les expériences de chacun, convergence dans les significations attribuées à l'objet et dans les logiques de raisonnement* ». Il faut signaler, également, que dans l'expression de la représentation individuelle, il est toujours possible d'appréhender un objet sous des angles différents, à titre d'exemple le SIDA peut être envisagée « *comme une maladie, mais aussi comme un problème social ou économique, voire comme une punition divine* ».

Pour Moliner et al., (2002, p.28) l'individu interrogé a tendance « *à mobiliser un cadre de référence particulier, que l'on pense maîtriser et qui permet alors de produire un discours particulier sur un objet que l'on maîtrise mal. Ce processus est très utile pour parler d'un objet inconnu car il permet d'appliquer à cet objet des connaissances et des raisonnements qui ne lui sont pas spécifiques* ». Selon Doise (1992), il s'agit d'un processus « *d'ancrage psychologique* » qui accompagne l'appréhension des objets peu familiers, et plus généralement l'élaboration d'une RS.

Enfin, il est intéressant de noter que les discours individuels relèvent d'une expression verbale concrète empreinte d'un fort sentiment d'évidence et orientée vers l'explication. Il s'agit d'un discours dit « naïf », que plusieurs traits permettent de caractériser.

4.4.10.4. L'expression de la représentation individuelle : un discours naïf

Tout d'abord, il faut dire que lorsqu'un individu mobilise une représentation sociale pour évoquer un objet donné, il met en œuvre un savoir « naïf ». C'est-à-dire un savoir qui n'a pas été produit selon des règles logico-déductives de type scientifique et qui ne fonctionne pas selon ces règles. Ce savoir se caractérise notamment par sa non-distanciation vis-à-vis de l'objet auquel il se rapporte. C'est un savoir « objectivé » (Moscovici, 1961 in Séca, 2005), composé de connaissances qui « *ne sont plus perçues comme les produits de l'activité intellectuelle de certains esprits, mais comme les reflets de quelque chose d'existant à l'extérieure* ». Selon ce processus d'*objectivation*¹², certaines connaissances sont mises en relation avec des objets dont les individus peuvent facilement se faire une image mentale (Moliner et al., 2002). Par là même, le discours acquiert une dimension très concrète et très proche de l'expérience directe.

¹² Comme l'ancrage, l'objectivation est un concept élaboré par Moscovici (1961), et relève du fonctionnement d'une RS. Selon Doise, et al. (1992, p.14) : « l'objectivation rend concret ce qui est abstrait, elle change le rationnel du savoir scientifique en image d'une chose ». A propos de « la fonction sociale de l'objectivation », celle-ci : « [...] facilite la communication, ce qui est de la plus grande importance pour le tissage du lien social. Mais elle facilite la communication par la dissociation d'un concept ou d'un énoncé d'avec le cadre conceptuel scientifique ou idéologique qui lui donne son sens complet ». Elle s'oppose, de fait, au processus d'ancrage qui : « consiste en l'incorporation de nouveaux éléments de savoir dans un réseau de catégories plus familière ».

Le processus d'objectivation aboutit à une substitution du concept par le percept (Jodelet, 1984). Selon Moliner et al., (2002, p.26) « *Ce phénomène conduit les individus à assimiler la représentation à un reflet exact de l'environnement et donne aux discours individuels une tonalité particulière. Ils sont généralement imprégnés d'un sentiment d'évidence et laissent peu de place au doute. C'est d'autant plus vrai que les croyances qui fondent une représentation sociale (les éléments centraux) sont des croyances partagées* ».

Une autre spécificité importante de la verbalisation des représentations sociales réside dans l'orientation explicative des discours, le sujet ne se contente pas de répondre à la question, il propose une explication qui fonde sa réponse. Moliner et al., (2002, p.27) écrivent à ce propos : « *la production discursive sous-tendue par une représentation va souvent nous apparaître comme une démonstration où s'enchaînent des causes et des conséquences énoncées par le sujet. Le discours se présente comme une explication de la position défendue* ».

Enfin, et c'est là un trait saillant du discours (Moscovici, 1961), l'expression verbale donne priorité à la conclusion sur les prémisses. Au contraire du discours scientifique ou expert, qui envisagerait tous les aspects de la question avant d'avancer une réponse, le discours naïf part de la réponse et tente de la justifier.

4.4.11. Dynamique d'une RS

Du fait même de sa relation constitutive avec l'environnement social, une RS n'est pas une entité immuable. Elle est marquée par une historicité essentielle, aussi bien dans sa genèse que dans son expression et, finalement, dans sa transformation. Les événements qui surviennent à son propos, les dynamiques qui l'englobent, l'affectent sous certaines conditions et finissent éventuellement par la transformer (Flament et Rouquette, 2003). Ces transformations obéissent à certaines règles générales, simultanément, elles peuvent prendre selon les cas des formes diverses.

4.4.11.1. Pratiques sociales et dynamique des représentations

Les RS sont des cognitions déterminées par les conditions sociales dans lesquelles elles s'élaborent et/ou elles se transmettent. Elles sont inscrites dans les périodes de l'histoire et les changements de la vie sociale. Selon Flament et Rouquette (2003 ; p.39), « *une modification durable de l'environnement¹³, entendu ici comme complexe à la fois matériel et cognitif, naturel et social, entraîne une modification des pratiques sociales (dans l'un ou plusieurs des sens définis ci-dessus) ; celle-ci génère à son tour, à moyen ou long terme, une modification de la RS correspondante ou des RS afférentes* ». En effet, si les représentations contribuent à l'interprétation de l'environnement social, elles orientent aussi les conduites et les pratiques. Celles-ci sous l'influence de facteurs externes environnementaux peuvent à leur tour,

¹³ Flament et Rouquette (2003 ; p.39) précisent à propos de leur conception de la notion d'environnement qu'elle « n'est absolument pas réductible à celle de «situation» telle que l'entendent habituellement les psychologues. Beaucoup plus large, elle inclut les conditions sociales globales ainsi que la matérialité du cadre d'action, elle-même porteuse d'effets de cognition ; par ailleurs, son historicité constitutive la situe dans une temporalité beaucoup plus longue que celle qui est accessible à la manipulation scientifique ».

engendrer un changement au niveau de la représentation. Ainsi, les pratiques occupent-elles une position de médiation entre l'environnement et les représentations. Il faut dire, également, que différents secteurs de l'activité humaine peuvent être sujets à l'innovation, qu'il s'agisse des plus anodins (comme la mode vestimentaire) ou, à l'autre extrême, de ceux qui impliquent les enjeux les plus importants pour les sociétés (tels les changements techniques).

Flament et Rouquette (2003 ; p.40) posent deux conditions nécessaires à ce processus général de transformation. La première, c'est que « *le changement de l'environnement soit perçu par les groupes concernés comme irréversible* ». Si tel n'est pas le cas, les RS existantes tendent à perdurer et les circonstances rencontrées sont tenues pour contingentes, il se produit une simple accommodation aux nouvelles conditions sans pour autant entraîner un changement au niveau des RS.

La seconde condition nécessaire à ce processus de transformation est « *l'implication* » de la population considérée ; « *le fait de se sentir personnellement concerné par une question que l'on juge importante et de penser en même temps que l'on dispose de la possibilité d'agir efficacement à son propos détermine le changement* ».

4.4.11.2. Les types de transformations

La modification de l'environnement peut être lente ou brutale, tout comme la modification résultante ou concomitante des pratiques. Il en résulte des variétés dans le processus de transformation des RS. Bien que cet aspect des RS ne soit pas encore bien élucidé et que la recherche sur ses processus soit limitée, Flament et Rouquette (2003) considèrent que les transformations sont susceptibles de revêtir trois formes principales : la transformation résistante, la transformation progressive et la transformation brutale.

- On a affaire à une transformation « résistante » lorsque les pratiques nouvelles paraissent compatibles, au moins pour un temps, avec la RS acquise. Ainsi, le noyau central est préservé, le système périphérique suffisant à l'adaptation de la pensée aux conduites qui sont effectivement adoptées. Toutefois, cette stabilisation est provisoire et se défait dès lors que le changement de situation s'avère irréversible et que les exceptions, de plus en plus récurrentes, tendent à devenir la règle. La représentation change alors, après une phase de transition plus ou moins longue, mais qui s'inscrit de toute façon dans le temps historique (une ou plusieurs générations).
- On parlera de transformation « progressive » ou de transformation sans rupture lorsque les pratiques nouvelles ne viennent pas à l'encontre de tous les attributs du noyau, mais seulement de certains d'entre eux. Ce n'est qu'un changement partiel du système central qui se trouve alors requis, ce qui permet une certaine continuité dans les contenus de pensée. La nouveauté ne donne pas lieu à une opposition conflictuelle avec le noyau central, d'où l'idée d'une progressivité de la transformation du système représentatif. C'est un type de transformation qui paraît fréquent. Il se situe dans le temps historique, même s'il peut être plus bref que dans le cas précédent.
- Enfin, la transformation brutale, sans doute beaucoup plus rare, advient lorsque la pression de la situation nouvelle ne laisse pas place à une négociation des groupes avec leur environnement et leurs partenaires. Le nouveau remplace brusquement l'ancien parce

qu'il n'y a pas de marge de choix. Les pratiques nouvelles rendent impossible tout travail conformisateur. Les nécessités physiques et/ou institutionnelles dictent les normes adaptatives. Un exemple typique peut être trouvé dans certains changements législatifs affectant de manière drastique un objet particulièrement important ou encore le cas de catastrophe majeure, découverte scientifique indiscutable, crises diverses. Par ailleurs, le fait que cette catégorie de transformation soit désignée comme « brutale » ne doit pas conduire à penser que le changement de RS a lieu du jour au lendemain ; il peut s'agir d'une durée de quelques années, ce qui est toujours plus brutal, dans la vie des sociétés, que la lente mutation générationnelle.

Cela étant, il faut admettre que le degré d'abstraction des RS, la prégnance de leurs contenus centraux, les fonctions qu'y jouent les éléments périphériques, sont autant d'aspects qui accèdent l'idée que leur évolution est, en générale, très lente et rarement brusque. Les variations de l'actualité n'affecteraient pas leur emprise et leur permanence.

4.4.12. A quoi sert-il d'analyser les représentations sociales en environnement?

La réponse à cette question est à chercher dans la définition même de la notion de RS. Rappelons, en effet, qu'une représentation est une structure d'opinions, d'informations d'attitudes et de croyances que les individus utilisent pour interpréter et comprendre certains aspects de leur environnement social. En outre, il est admis que les représentations peuvent orienter et légitimer des conduites et des pratiques, même si quelquefois, comme le signalent Moliner et al. (2002, p.36), « *on se trouve [...] dans des cas où un examen objectif de la situation ne permet pas de comprendre pourquoi les individus très semblables disent ou font des choses très différentes* ». Il est alors fort possible que « pour interpréter leur environnement, les individus mobilisent des représentations qui les conduisent à donner à cet environnement des significations différentes de celles que pourraient leur donner d'autres individus ou un observateur extérieur ».

Ce sont donc les représentations qui orientent les choix et les conduites des groupes et des individus et, de ce fait, comme le conçoivent Moliner et al., « *il est légitime de se poser la question des représentations sociales chaque fois que l'on souhaitera comprendre les significations que des individus attribuent à certains aspects de leur environnement* ».

Selon cette conception, les RS peuvent fournir des éléments d'explications à propos de la relation des individus à leur environnement et, ce, particulièrement dans des situations où un décalage est observé entre des conditions environnementales identiques, d'une part, et, des prises de position, des jugements, ou des conduites adoptées par les individus, d'autre part. Autrement dit, « *à chaque fois que l'on pourra observer que des individus placés dans des conditions similaires manifestent des prises de positions, des jugements ou des conduites différentes* ».

A la lumière de ce qui vient d'être discuté et pour revenir à la question de départ, il est indubitable que l'étude des représentations sociales dans le domaine spécifique de l'environnement permet, entre autres objectifs de comprendre et expliquer la réalité environnementale en plus d'orienter les conduites spatiales.

4.4.12.1. Comprendre et expliquer la réalité environnementale

Les représentations sociales en tant qu'expression de la «*pensée naïve*» s'organisent semble-t-il, autour de «*théories implicites*» de l'environnement. L'orientation normative des comportements, des modes de penser, de sentir et d'agir est profondément ancrée dans un environnement spatialement et historiquement circonscrit. Les références culturelles et la mémoire collective constituent de «*véritable matrice culturelle d'interprétation*» servant de décodage du réel spatial (Uzzel et Romice, 2003).

Ainsi, en accord avec la théorie des RS, la signification des lieux architecturés doit être envisagée en fonction de la relation à autrui et donc, des caractéristiques sociales perçues et des relations entretenues. Les préférences, mais aussi les valeurs et les significations qui sont accordées à l'environnement jouent un rôle non négligeable dans la relation homme-environnement et partant ne peuvent s'appréhender en dehors de cette relation.

Par ailleurs, dans la perspective de la construction sociale du sens, Ratiu (2003) voit que les significations attribuées à des unités environnementales bâties peuvent être soit dénotatives (à caractère descriptif) soit connotatives (inférences relatives aux qualités et aux spécificités du lieu et de ses usagers). Dans les deux cas de figure les significations attribuées, les valeurs attachées et les représentations individuelles et sociales dont l'environnement et ses composantes font l'objet relèvent d'un fonds commun de croyances socialement élaboré, engendré par une collectivité qui s'inscrit dans des rapports collectifs concrets et situés historiquement. Ce fonds commun de normes et de valeurs associées à l'environnement permet non seulement de se représenter — voire de maîtriser — le monde dans lequel on vit mais aussi de communiquer et d'échanger à son propos.

Dans le même ordre d'idées, appréhender l'environnement à travers les RS permet d'évaluer et de comprendre les réactions humaines à l'environnement, plus précisément, à son attrait esthétique et ses qualités visuelles. De nombreuses études ont, en effet, démontré l'importance de la dimension esthétique des qualités visuelles de l'environnement construit, celles-ci jouent un rôle important dans l'expérience environnementale qui à son tour affecte les perceptions, les évaluations et les comportements de l'homme dans son cadre de vie.

En définitif, il apparaît qu'à travers les échanges et les pratiques partagées au sein des territoires, les représentations individuelles et sociales correspondraient à un niveau explicatif pertinent car véhiculant et intervenant dans le maintien et l'évolution du sens des lieux partagé ainsi que des valeurs qui leur sont attachées. Par conséquent, le recueil de ce type de données fournit des clefs pour mieux saisir les rapports à l'environnement dans leur composante cognitive, évaluative et affective.

4.4.12.2. Orienter les conduites spatiales

Flament et Rouquette (2003), après avoir analysé la relation entre pratiques et représentation, en sont arrivés à démontrer l'antériorité des représentations par rapport aux pratiques en ce qu'elles déclenchent un système d'anticipations et d'attentes. Ainsi, outre les cognitions et les états affectifs qu'ils peuvent induire en relation avec l'environnement, les RS peuvent aussi permettre de mieux saisir les attitudes et les comportements environnementaux.

« Par ses fonctions d'élaboration d'un sens commun, de construction de l'identité sociale, par les attentes et les aspirations qu'elle génère, la RS est à l'origine des pratiques sociales. Par ses fonctions justificatrices, adaptatrices et de différenciation sociale, elle est dépendante des circonstances extérieures et des pratiques elles-mêmes, elle est modulée ou induite par les pratiques » (Abric, 1994. in Félonneau ; 2003, p. 174). Dans le domaine de l'environnement, cet engendrement semble plus saillant encore que dans d'autres champs. La forte charge émotionnelle investie par tout un chacun dans la représentation de son lieu de vie — en tant que projection de soi — est susceptible de générer des conduites de préservation de son territoire, voire de repli.

Ainsi, après avoir exploré le cadre théorique globale présidant à l'étude des RS et après avoir fourni les notions essentielles permettant de cerner ce concept, il importe maintenant de définir le cadre méthodologique propre à l'étude des représentations socio-cognitives notamment en exposant les principales approches et techniques permettant de définir leurs contenus et d'analyser leur mode d'action.

4.5. Les outils d'investigation des représentations sociales

L'étude d'une représentation sociale passe, en premier lieu, par l'identification des divers éléments qui la constituent. Il va s'agir, pour le chercheur, de dresser la liste des opinions, croyances ou informations que les membres d'un groupe donné partagent à propos de l'objet. Ce travail repose sur la collecte préalable d'un grand nombre d'informations, puisées à des sources diverses documents écrits, productions discursives ou iconographiques, etc. Dans ce qui suit, plusieurs de ces sources d'information seront passées en revue, leurs principales caractéristiques et les techniques permettant de les exploiter seront explorées.

La plupart des démarches qui seront décrites, appartiennent à un ensemble de méthodes dites « qualitatives ». Celles-ci ont tout d'abord prévalu, progressivement, les recherches se sont orientées vers des procédures plus quantitatives.

4.5.1. Analyse qualitative et quantitative

Traditionnellement, les approches *qualitatives* sont opposées aux approches *quantitatives*, les premières utilisant l'entretien semi-directif et les secondes ayant recours à un questionnaire dont les réponses sont traitées statistiquement (De Singly, 1992). Or, une même problématique théorique peut être traitée à l'aide de l'une et/ou l'autre de ces approches en fonction du niveau auquel se situe la recherche envisagée (Moliner et al., 2002). Ces deux types de méthode ne visent pas les mêmes objectifs, ni les mêmes aspects des objets de recherche, mais ceci ne veut pas dire qu'elles ne peuvent pas être complémentaires.

C'est le cas lorsqu'une recherche qualitative fondée sur la démarche hypothético-déductive s'impose. Souvent, implicitement une approche quantitative, sous forme de décompte des fréquences des énoncés (des mots ou des propositions grammaticales), en plus de la prise en compte et l'analyse de leurs significations, s'avère nécessaire. Ce phénomène se développe de plus en plus sous l'influence des techniques d'analyse du discours assistées par ordinateur. La majorité de ces techniques sont fondées sur une estimation de la fréquence des termes et des

concepts utilisés par les locuteurs. La signification des énoncés est, dans la plupart des cas, déduite de la fréquence d'apparition des termes et de la mesure de leurs « co-occurrences ».

En 1952, Kracauer (in Giami ; 2001, p.105) formula les principes de base de l'analyse qualitative, en regard des analyses quantitatives comme suit: « *L'analyse qualitative est par définition même différente de l'analyse quantitative dans la mesure où elle réalise ses objectifs sans porter d'attention aux fréquences. Ce qui "compte" dans les analyses qualitatives [...] c'est la sélection et l'organisation raisonnée de catégories qui condensent la signification d'un texte donné, avec la visée de mettre à l'épreuve des hypothèses et des affirmations pertinentes. De telles catégories peuvent ou ne peuvent pas faire l'objet de comptages de fréquences* ». Un exemple des limitations inhérentes à l'analyse quantitative peut être trouvé dans le propos de Berelson selon lequel : « *Quand un mot ou une phrase est autant "important" que le reste du contenu pris dans son ensemble, l'analyse quantitative ne s'applique pas, alors que l'analyse qualitative s'applique parfaitement et peut développer des interprétations sur la base de ce mot ou de cette phrase. Les analyses exploratoires réalisées sur un petit échantillon attirent l'attention sur des traits uniques qui ne sont peut-être explicites que dans seulement une seule configuration d'énoncé. Les intuitions que ces modèles uniques font surgir peuvent donner lieu à des observations ou des hypothèses d'une pertinence très riche* » (Kracauer, 1952, p. 641, in Giami ; 2001, p.105).

Les analyses qualitatives reposent principalement sur la construction de catégories d'analyses théoriques permettant de repérer des énoncés significatifs même lorsque leur apparition dans un corpus est minimale, voire unique. Par extension, même l'absence d'apparition d'un énoncé ou une « non-réponse » est un élément qui a un sens et qui mérite d'être analysé comme une réponse de plein droit (Giami, 1996). La fréquence d'apparition ne constitue donc pas le seul critère de sélection des énoncés. La « significativité » des énoncés, établie par le chercheur en fonction de ses hypothèses théoriques, est le principal critère de sélection des énoncés qui vont ainsi constituer des unités d'analyse. Certes, ceci relève d'une certaine subjectivité, mais comme le déclare Kracauer (1952, p. 642, in Giami ; 2001, p.106) « [...] *Loin de constituer un obstacle à la recherche, la subjectivité est indispensable pour l'analyse du matériel qui s'évapore sous nos yeux quand il est soumis à des traitements qui le transforment en de la matière morte* ».

4.5.2. Des objectifs de recherches aux choix méthodologiques...

Comme toute enquête de terrain, les études de représentation sociale nécessitent un certain investissement. Faire des recherches documentaires, réaliser et analyser des entretiens préalables, construire un questionnaire, l'administrer et l'exploiter constituent autant de tâches dévoreuses de temps. Pour toutes ces raisons, l'engagement dans une recherche de représentation sur le terrain nécessite une phase préalable de diagnostic où le chercheur aura à :

- fixer l'objet de la recherche qu'il souhaite mener ;
- choisir un modèle théorique ;
- user d'une méthodologie.

4.5.2.1. Définir le type de recherche à entreprendre en fonction des objectifs à atteindre

La première étape consiste, donc, à préciser le principal objectif de la recherche. De ce point de vue, il est possible de dénombrer au moins trois types de recherche. Le premier regroupe des *travaux à visée descriptive*. Il s'agit d'étudier une représentation en tant que telle, par exemple dans le but de mieux communiquer avec le groupe porteur de cette représentation. Le second regroupe des travaux poursuivant un *objectif d'élucidation*. Ici il s'agit d'étudier une représentation dans le but de mieux comprendre une situation sociale dans laquelle se manifestent des prises de position, des jugements, des conduites, etc. Enfin, le troisième rassemble des *travaux comparatifs* qui tentent d'apprécier les différences de représentations entre groupes différents ou qui visent à mettre en évidence l'évolution d'une représentation. Bien évidemment, une même étude peut simultanément poursuivre plusieurs de ces objectifs.

a) Les études à visée descriptive

Il est toujours possible d'entreprendre l'étude de la représentation sociale de tel ou tel objet. C'est d'ailleurs ce type de recherche que l'on rencontre le plus souvent dans les travaux d'étudiants qui n'ont d'autres prétentions que pédagogiques. Toutefois, les recherches à visée descriptive peuvent s'intégrer dans des problématiques d'application très concrètes. La plus évidente d'entre elles étant, bien sûr, celle de la communication. Selon Moliner et al. (2002, p.30) « *connaître la représentation d'un objet donné dans un groupe donné permet d'améliorer la communication à propos de cet objet* ».

b) L'objectif d'élucidation

Dans ce type de recherche, les représentations sont considérées comme des variables indépendantes, c'est-à-dire des causes susceptibles de déterminer certains effets (prise de position, jugement, conduite...). A ce propos, est-il besoin de rappeler qu'une représentation est une structure d'opinions, d'informations et de croyances que les individus utilisent pour interpréter et comprendre certains aspects de leur environnement social. Ce sont ces représentations qui orientent les choix et les conduites des groupes et des individus ; c'est donc en étudiant ces représentations que l'on peut espérer comprendre les logiques qui motivent les prises de position, les décisions, les jugements, etc.

c) Les études comparatives

Ici, deux types de recherche peuvent se rencontrer. Celles qui s'intéressent aux différences de représentations *entre groupes différents* et celles qui visent à apprécier *l'ampleur des évolutions* d'une représentation donnée. Dans les deux cas, les représentations sont considérées comme des variables dépendantes dont les variations sont évaluées en fonction de différents facteurs. Par ailleurs, il semble important de souligner ici que la définition de la population d'étude et des groupes contrastés doivent se faire en fonction de leurs représentations relatives à l'objet environnemental analysé, et selon une expérience sociale et culturelle partagée et une histoire qui les distingue des autres. Deux familles d'études peuvent être distinguées :

c.1/ Les études synchroniques

Ici, on va interroger au même moment, des groupes de sujets comparables en tout point à l'exception d'une variable particulière dont on souhaite évaluer l'impact sur la représentation étudiée. Il peut s'agir de l'exposition différenciée à une information, ou de l'implication différenciée dans une pratique, etc. Comme il peut être question d'un caractère socio-économique différent (niveau d'étude, type d'habitat, type de profession etc.). Moliner et al. (2002, p.39), assimilent cette démarche à une forme de recherche expérimentale, elle relève du même processus méthodologique : « [...] *Lorsqu'on observera des différences de représentation entre les différents groupes, on les attribuera aux variations de la variable étudiée. Mais cela ne sera possible que dans la mesure où ces différents groupes ne se distinguent que selon les différentes modalités de cette variable. Concrètement, on devra donc contrôler un certain nombre de facteurs afin de pouvoir affirmer que les sujets des différents groupes sont bien comparables à l'exception de la variable dont on étudie l'effet* ».

c.2/ Les études diachroniques

Ce sont des recherches qui introduisent une dimension temporelle dans leur problématique. Dans leur forme la plus rigoureuse, elles correspondent à l'étude d'une représentation avec la même méthodologie, auprès des mêmes sujets mais à des moments différents dans le temps. Dans ce cas, on parle d'étude «longitudinale ». Moliner et al. (2002, p.39) considèrent que « *sur le plan méthodologique, c'est la démarche la mieux adaptée à l'étude de l'évolution d'une représentation. Mais elle implique une organisation relativement lourde, ne serait-ce que parce qu'il faut garder la trace des sujets pendant plusieurs mois ou plusieurs années. C'est pourquoi ce type de recherche est extrêmement rare* ».

Signalons enfin que la particularité des études comparatives tient au fait qu'elles impliquent une recherche préalable sur la représentation étudiée. En effet, puisqu'elles reposent sur une logique de comparaison entre différents groupes, cette comparaison doit être valide. Elle doit donc être standardisée et réalisée avec les mêmes outils. Cela suppose, alors, une recherche de représentation préalable, menée auprès des différents groupes, et débouchant sur la construction d'un outil unique (entretien, questionnaire, ...). Ici, toute la difficulté consiste à construire un outil équilibré, qui permette de saisir ce qui rapproche et ce qui distingue les différents groupes interrogés.

4.5.2.2. Les modèles théoriques de la représentation sociale

D'un point de vue historique, deux types de modèles ont été développés en psychologie et ont fait l'objet de vives controverses. Un premier type relève de la représentation imagée, issue de la tradition associationniste, et dont les développements ont abouti au modèle de représentation analogique (Kosslyn et Pomerantz, 1977 in Ramadier, 2003). Le second type de modèle, initié par le courant béhavioriste, relève de la «pensée sans images» pour aboutir actuellement à la notion de représentation conceptuelle et s'appuyer sur la pensée catégorielle (Pylyshyn, 1973 in Ramadier, 2003). Cependant, un autre point de vue théorique permet de considérer ces deux modèles simultanément. En effet, Paivio (1971 in Ramadier ; 2003, p.180) propose « *le modèle du double codage dans lequel il estime que l'image serait*

constituée de deux systèmes de codage de l'information qui fonctionneraient en parallèle et dont l'activation de l'un ou de l'autre dépendrait de la situation ».

Le premier système, appelé *mode de représentation imagée*, qui s'étaye sur l'expérience perceptive de l'environnement, est activé lorsque l'individu se réfère à des objets ou des événements *concrets*, alors que le second est un *mode de représentation verbale* qui s'appuie sur l'expérience langagière et symbolique. Ce dernier est activé lorsque la situation est plus *abstraite*. Ainsi, par la suite, Kosslyn et al. (1978 in Ramadier, 2003) redéfinissent le concept d'image en y incluant à la fois la *représentation imagée* et la *représentation conceptuelle*. Les deux types de représentation sont alors complémentaires car l'une code l'apparence structurale, c'est-à-dire, «le squelette » de l'objet alors que l'autre code, sous forme abstraite, les éléments qui composent l'objet ainsi que les relations entre l'objet et le système de catégories au sein duquel il est intégré.

4.5.2.3. Choix d'une méthodologie pour cerner le contenu (les éléments) de la représentation

L'étude d'une représentation repose sur le recueil d'informations, puisées à des sources diverses documents écrits, productions discursives ou iconographiques, etc. En effet, quelle que soit la méthode choisie ensuite, la première étape consiste à recueillir un corpus de données exprimant des opinions, informations, attitudes et croyances que les membres d'un groupe donné partagent à propos de l'objet. Trois principales sources d'information permettant d'accéder aux contenus des représentations : les discours, les associations, les images.

a) Recueillir un corpus discursif par des entretiens

L'entretien est une technique souvent utilisée pour collecter les discours exprimant opinions, croyances, idées et attitudes concernant divers objets sociaux. Le recueil des discours par entretien présente selon Moliner et al. (2002, p.52) plusieurs intérêts pour le chercheur « [...] *C'est, d'une part, la temporalité: le chercheur accède in vivo aux représentations sociales d'une communauté telles qu'elles existent au moment de l'étude. Il peut, dans le cadre d'une approche longitudinale, saisir l'évolution temporelle des représentations sociales. C'est aussi le contrôle : un des intérêts de l'entretien réside dans la possibilité laissée au chercheur par la méthode de maîtriser dans une certaine mesure les productions discursives de l'interviewé ».*

L'entretien porte sur un objet choisi par le chercheur et lui permet, ainsi, de collecter un matériel directement utilisable. C'est aussi la singularité de l'entretien que de permettre la collecte d'informations personnalisées. Chaque entretien compose un univers singulier dont le cours est jalonné par l'expression d'événements, de situations, de points de vue et d'émotions propres à l'individu interrogé. C'est grâce à l'opération secondaire de regroupement des discours au sein d'une analyse globale que sera recomposé le monde social brossé par les différents sujets.

L'entretien peut avoir différentes fonctions dans une étude sur les représentations sociales. Il peut être utilisé à titre exploratoire pour identifier les caractéristiques globales des représentations d'un certain nombre de personnes. Il peut également être mobilisé à titre

principal dans une étude. Enfin, il est possible d'utiliser l'entretien à titre complémentaire dans un dispositif de recueil des contenus de représentations, qui comprend d'autres techniques. Le choix du mode de mobilisation de l'entretien dépend essentiellement des objectifs de la recherche. Cependant, d'autres considérations comme le temps, la population ou les options méthodologiques peuvent influencer sur ce choix.

b) Recueillir un corpus discursif par des méthodes associatives et réflexives à partir de stimuli variés

« *Le principe de toutes les procédures associatives consiste à faire établir (ou à rendre manifeste) un lien entre un inducteur et un induit* » (Flament et Rouquette ; 2003, p.58). Partant du principe qu'il existe une représentation globale de l'objet reposant sur une base commune à un certain nombre d'individus, l'objectif de cette technique est de cerner « l'univers sémantique » de la représentation sous la forme d'un corpus discursif constitué par association de mots à partir d'un stimulus (inducteur) qui peut être un terme ou un syntagme, mais il peut éventuellement consister en une image , « *la consigne type demande aux sujets de donner, par oral ou par écrit, le ou les mots qui leur viennent immédiatement à l'esprit lorsqu'on leur présente, l'inducteur* » (Flament et Rouquette ; 2003, p.59). Selon le type de stimulus utilisé pour recueillir le contenu de la RS, deux techniques peuvent être distinguées: i) l'association verbale quand le stimulus est le mot ; et ii) la planche inductrice et le dessin quand le stimulus est une image.

b1 / Association verbale quand le stimulus est le mot

Sans doute en ce qui concerne les premières étapes de recueil des représentations sociales, l'épreuve d'association de mots est-elle incontournable. La technique consiste à proposer aux sujets un mot inducteur, à partir duquel ils ont le loisir de produire n'importe quel type d'association, sans limite quantitative. L'objectif est le repérage des modes de pensée collectifs dans le discours d'un individu socialement inséré.

Les tâches associatives peuvent prendre différentes formes (Flament et Rouquette, 2003), avec ou sans contraintes grammaticales, avec demande d'un ou plusieurs induits (réponses). En général, trois à cinq réponses suffisent pour révéler une représentation.

Une question ouverte large permet de lancer la tâche, en proposant un ou plusieurs mots inducteurs utilisés comme stimulus. Exemple la question peut être: «*(Quels mots vous viennent-ils à l'esprit à partir de l'expression "Ville Idéale", "Banlieue" ?) ou encore, (Pourriez-vous citer quelques mots ou expressions à partir du mot "incivilités"?)*» (Félonneau ; 2003, p.155).

Par ailleurs, les stimuli peuvent être contextualisés, c'est-à-dire faisant directement référence au registre expérientiel des sujets (en l'occurrence leur expérience d'un environnement donné : leur ville ou leur quartier de résidence, par exemple) ou au contraire volontairement décontextualisés, c'est-à-dire renvoyant au niveau des attitudes et des croyances générales le concept abstrait de "Ville Idéale" ou de "relations de bon voisinage" (Félonneau, 2003).

Ce choix d'association libre peut avoir deux visées (Félonneau ; 2003, p.155):

— « une visée purement exploratoire lorsque le chercheur entend reconstituer le champ sémantique de la représentation d'un objet;

— une visée plus spécifique de recherche de stéréotypie. Dans ce cas, le mot inducteur doit être suffisamment, général voire ambigu, pour ne délivrer aucune information spécifiante et, ce faisant, activer les processus de stéréotypie ».

b2 / Association verbale quand le stimulus est l'image : les planches inductrices

Dans cette technique l'image sert de support à des associations, des réflexions, des opinions composantes des représentations sociales. Cette méthode a souvent été mise en œuvre pour l'étude des représentations sociales des populations peu familières avec les approches interrogatives comme les associations, les entretiens ou les questionnaires. Son principe, décrit par Abric (1994 in Moliner et al., 2002), s'inspire des méthodes projectives. Le chercheur présente au sujet des dessins concernant les thèmes de la recherche. Le sujet est incité à s'exprimer librement à partir de ce dessin. C'est une variante d'entretien semi-directif dont les relances sont constituées de stimulations graphiques. Après la collecte des informations, les discours ainsi obtenus sont traités selon des méthodologies d'analyse de contenu.

c) Recueillir des données graphiques

À côté des données discursives, on peut aussi accéder aux représentations de l'environnement à partir de productions graphiques. Les images produites peuvent être associés à l'étude des représentations sociales.

c1 / La méthode des cartes mentales

La technique de la carte mentale doit surtout son succès au livre de K. Lynch, 'L'image de la cité', paru en 1960. Depuis, utilisée dans plusieurs recherches pour accéder aux significations socio-symboliques de l'environnement, la méthode de la carte mentale a fait largement ses preuves. Plus précisément, comme le rappelle Félonneau (2003) c'est dans le cadre de la cognition sociale qu'a lieu le recours au recueil et à l'analyse des cartes mentales. Dans cette perspective, la production graphique des sujets n'est jamais référée à une quelconque «compétence environnementale» même si elle peut être conçue comme mesure de l'appropriation spatiale des sujets.

Les cartes mentales peuvent être considérées comme le produit d'un processus cognitif d'encodage, de stockage, de mémorisation par un sujet d'un certain nombre d'informations environnementales. Tous les chercheurs s'accordent à penser que la carte mentale n'est pas un décalque pur et simple du réel spatial ; elle renseigne sur les représentations qu'a un sujet des environnements qu'il décrit beaucoup plus que sur le réel lui-même. D'ailleurs, elle peut être très éloignée de la carte géographique, voire totalement disjointe.

D'un point de vue strictement méthodologique, le protocole d'enquête peut présenter diverses modalités selon la carte demandée (libre ou avec support graphique) et la nature de l'espace dessiné (familier ou non).

c2 / Le dessin des sujets

Dans un certain nombre de recherches, les sujets sont incités à dessiner l'objet de leur représentation. On demande aux sujets de produire une série de dessins ou de symbolisations qu'on leur fait ensuite commenter. Cette méthode assez utile pour enquêter auprès de

populations peu familières avec les expressions discursives pose néanmoins la difficulté de l'interprétation du dessin (Moliner et al., 2002).

Au terme de cette présentation du cadre méthodologique propre à circonscrire une RS, est-il besoin de rappeler qu'il n'existe pas de « bonne » méthode unique d'étude des représentations. Selon Moliner et al., divers facteurs : propres au chercheur, à son référentiel théorique, à la situation d'enquête, aux caractéristiques de la population interrogée et au type d'objet étudié permettront d'orienter le choix méthodologique vers une méthode plutôt que vers une autre. Loin de constituer un obstacle, cette diversité des approches et des modes de questionnement est considérée par Moliner et al. (2002, p.139) comme « *bénéfique à l'analyse fine des représentations sociales* », ce groupe d'auteurs signalent, également, que « beaucoup d'études de représentation mettent en œuvre deux, voire trois méthodes successives d'investigation ». En définitif, autant admettre avec J-C. Abric que « *toute étude de représentation doit nécessairement se fonder sur une approche pluri-méthodologique* » (Abric, 1994 in Moliner et al; 2002, p.139).

4.5.3. Exploitation des données

Une fois les données recueillies selon l'une ou l'autre des méthodes présentées précédemment, il va falloir les analyser dans le but de faire émerger la façon dont se définit la représentation étudiée. Les techniques d'analyse des données sont nombreuses et variées. Et là encore, il n'existe pas une seule bonne technique particulière « *le choix de l'une ou de l'autre (ou l'association de plusieurs) est une nouvelle fois déterminé par une multitude de critères inhérents au type de données recueillies, au référentiel théorique du chercheur et à ses compétences plus ou moins assumées dans certains types d'analyses* » (Moliner et al. ; 2002, p.141). Il ne sera présenté ici qu'un panel limité des différents outils disponibles. Toutefois, celui-ci couvre la majeure partie de ceux utilisés dans le cadre de l'étude des représentations sociales. Par ailleurs, il sera plus question des techniques qui traite du contenu d'une RS (les approches génératives) que celles qui porte sur sa structure (les approches structurales).

D'emblée, il faut préciser qu'en plus de l'analyse de contenu qui reste la méthode privilégiée pour l'étude des données textuelles et discursives, il existe un arsenal d'autres techniques d'analyse également employées pour étudier les RS. Ces dernières peuvent être distinguées en deux grandes catégories: les techniques descriptives et les techniques inférentielles (Moliner et al., 2002). Il s'agit, en fait, d'une panoplie de modes de traitement statistique orientés vers l'analyse des structures sous-jacente aux RS, ces traitements (ou mesures) statistiques s'effectuent, généralement, sur la base ou en complément d'une analyse de contenu (résultant d'une pré-enquête). De plus, ces techniques sont, souvent, associées à des questionnaires et, font prévaloir un point de vue de quantification vis-à-vis de leur approche des RS.

Compte tenu du parti pris théorique retenu dans le cadre de cette recherche, celui de se centrer sur le contenu sémantique de la RS -et sur son évolution- plutôt que sur sa structure, les techniques de traitement de données, qui viennent d'être mentionnées, seront juste définies. Par contre, l'accent sera mis sur les techniques d'analyse de contenu.

4.5.3.1. Procédures de traitements des données quantitatives

Les techniques descriptives rassemblent plusieurs outils destinés à résumer et à organiser les données. Parmi ces outils, il ya ceux qui ont été spécifiquement créés pour ou adaptés à l'étude structurale des représentations sociales (analyse prototypique et analyse de similitude), de ceux qui font partie de l'arsenal classique de la statistique (techniques de classification, analyses factorielles). Les techniques inférentielles, pour leur part, ont pour objectif d'extrapoler les résultats obtenus et, c'est là leur emploi le plus fréquent, de comparer des données entre elles.

a) L'analyse prototypique et catégorielle

Cette technique s'inscrit dans le cadre de la théorie du noyau central, elle a pour objectif d'étudier la façon dont se structure des associations libres et, partant, de repérer les éléments relevant du noyau et ceux faisant partie de la périphérie de la représentation. Initiée par Grize, Vergès et Silem (1987) et systématisée par Vergès (1992, 1994), elle prend pour base une liste de mots que produisent les sujets à partir d'un terme inducteur proposé par le chercheur et caractéristique de l'objet de la représentation étudiée (cf. § 4.5.2.3 association verbale). Dans une première étape, un terme inducteur est soumis à chacun des sujets d'une population donnée et il leur est demandé d'évoquer les mots ou expressions qui leur viennent librement à l'esprit. C'est directement sur ce corpus de mots associés que va porter l'analyse.

b) L'analyse de similitude

L'analyse de similitude a fait l'objet de nombreuses réflexions méthodologiques et théoriques. Elle fait donc partie des références méthodologiques incontournables des représentations sociales. Introduite par Flament en 1952, l'analyse de similitude est une analyse des données fondée sur la théorie des graphes. Il s'agit en effet d'explorer le graphe d'une relation qui lie deux à deux les éléments d'un ensemble afin de mettre en évidence la structure sous-jacente à l'organisation interne de ces éléments. Celle-ci fait apparaître les relations fortes, c'est-à-dire les relations de proximité, de ressemblance, de similitude, voire d'antagonisme entre les éléments qui la composent. A partir d'une matrice, un « *arbre maximum* » est constitué, c'est-à-dire « *le graphe connexe sans cycle caractérisé par la plus grande somme de valeur d'arêtes. On obtient ainsi la représentation graphique des relations les plus significatives entre les différents éléments* » (Moliner et al. ; 2002, p.147).

Appliquée à l'étude des représentations sociales, cette technique s'inscrit dans la perspective structurale. Une représentation sociale étant définie au minimum comme un ensemble d'éléments entretenant entre eux des relations. Ces relations peuvent être considérées comme des relations de similitude. C'est-à-dire que « *deux éléments donnés peuvent être considérés comme entretenant une relation forte parce que, pour une raison ou pour une autre les sujets considèrent qu'ils vont bien ensemble, qu'ils expriment la même chose* » (Moliner et al. ; 2002, p.141).

c) Les techniques de classification hiérarchique

Ces techniques d'analyse descriptive font partie de l'arsenal classique de la statistique. Il s'agit de procédures de classification automatique par lesquelles des groupes de réponses similaires selon certains critères, sont repérés. Elles peuvent donc se révéler efficaces pour

mettre en évidence la structure des représentations. Un graphique en forme d'arbre, le dendrogramme, permet de visualiser les classes de réponses créées et l'intensité des liens des éléments qui les composent.

d) Les techniques d'analyses factorielles

« Par analyse factorielle on entend une large famille de techniques dont le point commun est de dégager des covariations entre profils de réponses. Elles simulent donc toutes, sur des modes différents, la recherche d'un ensemble de concepts indépendants (appelés facteurs) permettant de décrire l'organisation des données » (Moliner et al. ; 2002, p.167). Les différences entre chaque type d'analyse portent sur un grand nombre de propriétés relatives à la variance des données prise en compte, aux unités analysées (généralement des réponses mais parfois des individus), au type de coefficient de liaison considéré entre les variables (le plus populaire étant le coefficient de corrélation de Bravais-Pearson), à la conception de la structure factorielle, etc. Les analyses factorielles les plus utilisées pour l'étude des RS sont certainement l'ACP (l'Analyse en Composantes Principales) et l'AFC (l'Analyse Factorielle des Correspondances).

e) L'analyse inférentielle

L'étude des représentations sociales sur le terrain fait appel à des techniques recueillant des données quantitatives (fréquence de réponses, moyennes aux échelles, variance, etc.). Le chercheur va donc être souvent amené à appliquer différents tests statistiques sur les données qu'il a obtenues soit dans un souci de généralisation soit dans une optique comparative (comparaison d'items entre eux, de groupes entre eux, d'un même groupe à des moments successifs, etc.). Dés lors, il est nécessaire qu'il dispose d'une connaissance minimale du principe général des tests statistiques et de la procédure associée aux outils le plus souvent utilisés dans le cadre de l'étude des représentations sociales.

4.5.3.2. L'analyse de contenu

Quand on souhaite repérer les représentations sociales à partir des discours d'un groupe de personnes, plusieurs niveaux d'analyse peuvent être investis. Selon Moliner et al. (2002, p.115) « on a la possibilité de s'attacher à l'énonciation, à la forme prise par la parole, par le discours, à la communication comme processus. On peut se centrer sur les mots utilisés et les thèmes abordés dans le discours ou encore s'appuyer sur les connotations auxquelles renvoient les mots choisis par le sujet. Enfin, tenter de repérer les notions opposées ou la structure de pensée concernant un objet particulier favorise également l'accès aux représentations sociales ». Il est possible de rassembler en deux groupes ces différentes manières d'approcher les représentations par l'analyse de contenu. Cette distinction permet d'opérer un classement entre les catégories de méthodes :

- selon qu'elles s'attachent plus aux signifiés et au mode d'expression des représentations il s'agit alors de techniques d'analyse dites centrées sur le contenu manifeste ;
- ou alors qu'elles portent sur les signifiants et mettent l'accent plutôt sur la dimension d'ancrage dans le système de pensée des individus ; dans ce cas, il s'agit de techniques d'analyse dites centrées sur le contenu latent.

a) Les analyses de contenu centrées sur le contenu manifeste

Par analyse de contenu centrée sur le contenu manifeste, nous entendons les méthodes qui permettent de mettre en évidence le sens du discours ou du texte à travers les signifiés qu'il contient. Le chercheur développe son analyse en restant proche de la forme du texte et ne cherche pas à repérer les sens cachés du discours. L'analyse du contenu manifeste permettrait de cerner les éléments les plus accessibles, voire les plus superficiels puisqu'on s'intéresse essentiellement aux discours, au mode d'expression, aux mots et termes choisis par le sujet pour exprimer idées et opinions. Elle facilite le repérage du processus *d'objectivation* qui renvoie à la manière dont une notion est simplifiée, matérialisée en images puis en mots. Cette forme d'analyse met également l'accent sur une dimension structurelle de la représentation en s'attachant à la description des aspects périphériques de cette dernière. En effet, comme le fait remarquer Flament (1994 in Moliner et al., 2002, p. 93) « c'est dans sa périphérie que se vit une représentation sociale au quotidien ». Deux types de méthodes seront plus particulièrement détaillés : les analyses thématiques et les analyses formelles.

a1 / Les analyses thématiques

Ce sont celles qui tentent principalement de mettre en évidence les représentations sociales ou les jugements des locuteurs à partir d'un examen de certains éléments constitutifs du discours. Parmi ces méthodes, on peut distinguer notamment:

- l'analyse catégorielle : la plus ancienne et la plus courante. Elle consiste à calculer et à comparer les fréquences de certaines caractéristiques (le plus souvent les thèmes évoqués) préalablement regroupées en catégories significatives. Elle se fonde sur l'hypothèse qu'une caractéristique est d'autant plus fréquemment citée qu'elle est importante pour le locuteur. La démarche est essentiellement quantitative;
- l'analyse de l'évaluation : qui porte sur les jugements formulés par le locuteur. La fréquence des différents jugements (ou évaluations) est calculée mais aussi leur direction (jugement positif ou négatif) et leur intensité.

a2 / Les analyses formelles

Ce sont celles qui portent principalement sur les formes et l'enchaînement du discours. Parmi ces méthodes, on peut distinguer notamment:

- l'analyse de l'expression : qui porte sur la forme de la communication dont les caractéristiques (vocabulaire, longueur des phrases, ordre des mots, hésitations...) apportent une information sur l'état d'esprit du locuteur et ses dispositions idéologiques ;
- l'analyse de l'énonciation : qui porte sur le discours conçu comme un processus dont la dynamique propre est en elle-même révélatrice. Le chercheur est alors attentif à des données telles que le développement général du discours, l'ordre de ses séquences, les répétitions, les ruptures du rythme, etc.

b) Les analyses de contenu centrées sur le contenu latent

En matière de représentation sociale, les contenus latents peuvent se comprendre comme des dimensions constantes et stables du système de pensée, dimensions qui sous-tendent la variabilité des productions individuelles. De fait, il est possible de les considérer comme des éléments structurants de l'expression discursive puis, par un léger glissement, des éléments

structurants de la représentation elle-même, donc des éléments centraux. Moliner et al. (2002, p. 106) préfèrent voir dans ces contenus latents « le moyen d'accéder à la dimension symbolique du système de pensée et aux points d'ancrage qui orientent l'expression et la réflexion des individus ». Parmi les méthodes qui étudient les contenus latents figurent : l'analyse sémantique, basée sur l'étude des connotations associées aux mots ; l'analyse structurale permettant d'identifier la structure des représentations du locuteur à travers l'agencement complexe des mots et expressions ; et, l'analyse des relations en oppositions qui est basée sur la mise en évidence des oppositions au sein des discours. Les deux dernières techniques sont centrées sur l'approche structuraliste.

b1/ L'analyse sémantique

L'analyse sémantique consiste à recenser les significations qui sont impliquées dans un mot en se basant sur l'étude des connotations le plus souvent admises (Mucchielli, 1986). Cette forme d'analyse centrée sur l'étude des « *sèmes* » (structures élémentaires de signification) est très souvent mobilisée dans l'étude des représentations sociales lors d'utilisation de méthodes comme l'association libre ou la carte associative où on demande aux sujets à quelles connotations ils rattachent certains mots (exemple : au mot travail, on rattache souvent, argent, responsabilités, collègues etc.). Cependant, dans l'analyse sémantique, le chercheur travaille à partir des connotations qu'il fait lui-même à partir des mots du discours sur lequel il travaille. Le « *sémèm* » est l'axe sémantique immanent à un ensemble de sèmes, soit l'idée générale, l'image, les connotations qui traversent un ensemble de sèmes.

b2/ Les analyses structurales

Ce sont celles qui mettent l'accent sur la manière dont les éléments du message sont agencés. Elles tentent de mettre au jour des aspects sous-jacents et implicites du message. On peut distinguer notamment :

— l'analyse des co-occurrences : qui examine les associations de thèmes dans les séquences de la communication. Les cooccurrences entre thèmes sont censées informer le chercheur sur des structures mentales et idéologiques ou sur des préoccupations latentes ;

— l'analyse structurale proprement dite dont le but consiste à mettre en évidence les principes qui organisent les éléments du discours de manière indépendante du contenu même de ces éléments. Les différentes variantes de analyse structurale tentent soit de déceler un ordre caché du fonctionnement du discours, soit d'élaborer un modèle opératoire abstrait construit par le chercheur afin de structurer le discours et de le rendre intelligible.

b3/ L'analyse des relations par opposition (ARO)

L'ARO fut inventée par H. Raymond (1968) et est directement inspirée de l'approche structuraliste et des couples d'opposition mis en lumière par C. Levi Strauss. Elle vise également à dégager le contenu latent du discours. Cette méthode fut élaborée à partir d'une recherche sur l'habitat et part d'une double hypothèse qui suppose : a) l'existence d'une correspondance (relation) entre les éléments d'un système pratique et les éléments d'un système symbolique, b) l'existence d'une structure de cette correspondance en opposition constitutive de la fonction symbolique. Cette méthode considère que la parole est une actualisation constante de symboles. Dans l'étude sur l'habitat, les auteurs ont tenté de mettre en relation le système matériel et spatial du logement d'une part, et le système symbolique

d'autre part. L'ARO consiste donc à repérer des relations de significations entre les signifiants d'une part (les objets dont on parle) et les signifiés d'autre part (ce que l'on dit à propos de ces objets), telles que les signifiants et leurs signifiés s'opposent terme à terme.

L'analyse de contenu est la technique la plus appropriée pour identifier les opinions, les croyances, les prises de positions et les points de vue véhiculés par les discours. Cependant, si le corpus discursif obtenu est traité statistiquement, les liens statistiques ne doivent pas pour autant être confondus avec des liens sémantiques ou psychologiques.

Par ailleurs, lorsqu'une étude de représentation repose exclusivement sur l'analyse du contenu de matériaux discursifs ou textuels, la phase d'interprétation est primordiale. Il est notamment difficile de prétendre à une analyse exempte de subjectivité du fait même que cette technique se base sur un travail d'interprétation du chercheur dont la trace personnelle sera forcément présente dans les résultats de l'étude de représentation. Cela ne remet pas, pour autant, en question l'intérêt de cette méthodologie. Elle paraît même indispensable à l'étude des représentations sociales. Ainsi, des études quantitatives, reposant sur l'utilisation de questionnaires standardisés, ne sont concevables que si ces questionnaires ont été construits à partir d'une analyse de contenu préalable de matériaux discursifs. Par ailleurs, le recueil et l'analyse du contenu de ces matériaux permettent, bien souvent, de progresser dans la connaissance que l'on peut avoir d'une problématique. Parfois même, l'analyse de contenu débouche sur des hypothèses qui dépassent ou amendent les hypothèses initiales de la recherche.

4.5.4. Des outils appropriés à l'étude des RS de l'environnement construit

Initialement, la psychologie environnementale, née de nécessités pratiques, se développe sur la base de questions concrètes. Elle observe surtout les effets d'un stimulus environnemental donné (chaleur, bruit, odeur...) sur le sujet du point de vue de son fonctionnement cognitif, de ses performances ou de sa conduite. Par la suite, deux modèles environnementaux voient le jour : alors que le premier prône un déterminisme environnemental susceptible d'affecter directement les comportements spatiaux, dans le deuxième modèle, c'est plutôt le subjectivisme de la perception individuelle qui est mis en avant. L'introduction de l'approche transactionnelle (interdépendance mutuelle homme-environnement) dans cette sphère stimule puissamment la recherche. Avec la notion d'environnement socio-physique, Stokols (1982 in Féléneau, 2003) développe ce changement de perspective et introduit la notion d'un environnement physique composé de traits matériels et symboliques dont l'analyse intègre des éléments subjectifs et objectifs. Ce sont les occupants des divers cadres spatiaux qui transforment un ensemble d'éléments matériels en un site symboliquement significatif.

La plupart des travaux insistent alors sur la façon dont l'individu perçoit son environnement en fonction de son histoire, de son expérience, de ses affects, voire de sa compétence environnementale. Ce faisant, les représentations de l'environnement acquièrent progressivement le statut de variables intermédiaires médiatisant les liens entre le sujet et son contexte spatial.

Progressivement, la dimension collective est introduite dans l'approche des représentations de l'espace. Les représentations environnementales individuelles qui s'arriment sur des données

expérientielles du sujet sont dépassées pour postuler que les représentations sociales de l'environnement renvoient à des modes de perceptions collectifs et des cognitions spatiales socialement construites. Celles-ci à leur tour rendent compte des significations sociales qui informent l'espace et modèlent le rapport social entretenu avec lui.

Ainsi, en adoptant la démarche socio-cognitive dans le champ de l'environnement, et en analysant les représentations socio-spatiales, les éléments de l'environnement sont traités comme « des objets de cognition ». Désormais, les images cognitives générées s'avèrent être d'importants révélateurs du rapport entre l'individu et le milieu, notamment lorsqu'il s'agit de l'espace urbain. En effet, d'une part, ces images cognitives se forment à partir de l'expérience de l'individu, d'autre part, elles dépendent d'un système de valeurs généré par l'environnement social en question, enfin elles dépendent des caractéristiques physiques du milieu. Pour révéler ces images et explorer les modes d'appréhension collectifs vis à vis de l'environnement, il existe des méthodes et des outils puisés dans le cadre méthodologique classique de la psychologie sociale, mais, qui ont été adaptés au champ spécifique de l'environnement. Signalons, qu'ici plus que dans aucun autre champ d'étude des RS, les approches proposées pour analyser les cognitions socio-spatiales tiennent compte de la complexité et la diversité aussi bien physique que sociale de leur objet d'étude : l'environnement construit.

Le cadre méthodologique ainsi élaboré, relève du champ disciplinaire de la psychologie environnementale et de fait opère selon un mode inductif. Très souvent, il est nécessaire de construire des outils ad hoc avant de s'engager dans une démarche d'exploration des représentations sociales d'une population donnée dans un contexte environnemental donné.

Les techniques et les méthodes développées dans le domaine de la psychologie environnementale pour relever les RS de l'environnement physique (surtout à l'échelle de l'urbain) sont bien trop nombreuses pour qu'un recensement exhaustif puisse être effectué. A titre d'illustration, seules les plus usitées seront brièvement décrites dans le cadre de ce travail.

Les outils de recueil de données peuvent être regroupés en fonction du type d'étude d'évaluation à savoir : 1) centré sur le site/l'individu ; 2) sur la perspective descriptive/évaluative des qualités environnementales ; 3) ils se distinguent aussi selon qu'ils soient axés sur les aspects cognitifs, conatif, affectifs ou comportementaux impliqués dans le processus d'évaluation.

Considérant le premier type, le recueil de données comporte la construction de '*grilles d'observation*' axées sur un site (catégorie de sites) ou de grilles d'observation axées sur le comportement de l'individu (comportements, budgets-temps). L'approche par '*cartes mentales*' est également utilisée, car elle permet d'accéder aux représentations de l'environnement à partir de productions relatives aussi bien au site (données graphiques : délimitation, aspects caractéristiques retenus) qu'aux individus (type de rapport au lieu).

Le deuxième et le troisième types, sont quant à eux, fortement imbriqués du fait que l'analyse des attitudes, des perceptions ou des comportements, pourrait être soit plutôt descriptive, soit plutôt évaluative.

Ainsi, quand il s'agit de description de comportements, les méthodes pertinentes sont l'observation réalisée à l'aide de grilles ou d'échelles d'observation, et la méthode des budgets-temps.

L'approche évaluative, quant à elle, est réalisée à travers des '*techniques associatives*', des '*entretiens*' plus ou moins directifs, des '*questionnaires*', des '*échelles ou des listes/inventaires*' (check list) de caractéristiques environnementales à évaluer. Le plus souvent ce sont la grille de Kelly et les procédures de tris multiples qui sont utilisés.

Les trois premières techniques reposent sur le recueil de données discursives. Méthodologiquement, elles relèvent du principe selon lequel, l'approche des représentations sociales repose sur un corpus discursif reconstitué par association de mots et/ou entretiens libres ou semi-directifs et plus rarement sur la base de questionnaires.

La tâche d'association verbale ne se limite pas à recueillir des attractions ou des répulsions personnelles à l'égard de tel ou tel stimulus environnemental, mais plutôt de rechercher des indicateurs de l'intégration des composantes idéologiques dans le fonctionnement psychologique des individus, l'incorporation des structures socio-spatiales dans les structures mentales. Il peut s'agir soit de la méthode de l'association libre multiple ou continuée pour recueillir plusieurs induits sans contrainte de production. Une question ouverte large permet de lancer la tâche, en proposant un ou plusieurs mots inducteurs utilisés comme stimulus. Il est possible aussi de procéder à des techniques fondées sur l'association forcée. Dans ce cas, les réponses sont obtenues à partir de listes préétablies, elles-mêmes construites sur la base d'une phase d'enquête préalable.

L'utilisation des entretiens permet comme les tâches associatives, de recueillir un 'dictionnaire' qui renvoie au contenu de la représentation. Les modalités de verbalisation de l'expérience spatiale constituent l'un des éléments essentiels de l'approche du rapport spécifique qu'entretiennent les sujets à leur environnement. Aussi est-il utile de repérer par quelles structures verbales sous-jacentes, le discours exprime le rapport à l'espace et l'articule en différences, contraintes, valeurs et catégories significatives. Il s'agit donc de faire «raconter» leur environnement à des sujets, de façon à recueillir un matériau verbal qui dépasse la simple description.

Les procédures de tris multiples structurés ou non structurés (c'est-à-dire ouverts) sont des analyses dans lesquelles on demande au sujet de regrouper des objets selon des catégories de leur choix. Le type d'éléments qui peut être utilisé est infini : personnes, lieux, événements, objets. La classification peut-être exploratoire, heuristique, descriptive, etc. mais elle permet également de tester des hypothèses. Le type et la nature de la classification recherchée conditionnent la manière de procéder. Les éléments peuvent être soit proposés par le chercheur, soit générés par le sujet. Par exemple, dans le cas de l'évaluation environnementale, une procédure fréquente consiste à demander aux sujets de trier des photographies en couleur. Ce type de simulation a l'avantage de permettre des évaluations très proches de celle émise sur des environnements réels.

Les échelles et les questionnaires sont plutôt utilisés pour repérer l'organisation des attitudes et des opinions. À partir d'un corpus textuel brut, il s'agit de sélectionner des items susceptibles de constituer un questionnaire ou une échelle performants. D'une façon générale,

un simple calcul de fréquence suffit à isoler les items les plus récurrents. Une fois prises les précautions d'usage concernant toute construction de questionnaire, on pourra alors choisir définitivement un certain nombre de propositions ou de mots susceptibles de rendre compte de la représentation. Ceux-ci permettront l'élaboration soit d'un questionnaire soit d'une échelle qui devront être validés.

Contrairement à d'autres champs de recherche théoriquement plus riches ou plus anciens, peu de questionnaires et encore moins d'échelles sont disponibles pour accéder aux représentations de l'espace. Les questionnaires dans le domaine de l'environnement traitent surtout des opinions et du factuel, les échelles d'attitudes sont par contre rares.

Toujours en rapport avec l'approche évaluative, mais cette fois quand il est question d'étudier des *préférences*, on utilise la comparaison par paires ou le classement des aspects ou des sites évalués. Cette technique relève de l'approche dite procédures de *différenciation sémantique* (figure 4.7). Il s'agit de présenter aux sujets une liste exhaustive d'adjectifs bipolaires tirés d'analyses de contenu préalable.

Tableau 2. Échelle de différenciateur sémantique de Hesselgren

Échelle						Différenciateur sémantique	
Pas du tout	1	2	3	4	5		
						Jugement général A quel point appréciez-vous cet édifice (cet environnement) ?	
						Ce que je vois est Varié Monotone Uniforme Décousu	
						D'aspect moderne D'aspect ancien Je peux voir le matériau du bâtiment Je peux voir comment l'édifice est construit Je peux voir comment le bâtiment peut être utilisé	
						L'émotion que cela éveille en moi Colère Joie Approbation Surprise Peur Douleur Rejet Attente	
						Je trouve que ce bâtiment (cet environnement) comporte Différentes parties harmonieuses Des parties qui ne sont pas harmonieuses	
						Je trouve que ce bâtiment (cet environnement) est Beau Laid Intéressant Inintéressant Fun Enruyeux Plaisant Déplaisant Sécurisant Insécurisant Pour moi, nouveau et inhabituel Pour moi, ancien et familier	

1987 : 268.

Figure 4.7 : L'échelle sémantique de Hesselgren. (Source : Uzell et Romice ; 2003, p.80)

Avec son échelle sémantique Hesselgren (1987) tente de mesurer la pertinence des paramètres évaluatifs des sujets. Pour ce faire, il crée une liste relativement exhaustive d'adjectifs bipolaires pour décrire les réactions des champs envers un objet, en distinguant les réactions descriptives, émotionnelles et évaluatives.

Cet auteur met l'accent de façon répétée sur un problème des échelles de différenciateur sémantique : il souligne que si les questions veulent avoir du sens et de la pertinence pour les individus, elles devraient être spécifiques au contexte, mais aussi refléter et être directement dérivées des constructions du monde des sujets.

Dans cette méthode les procédures d'évaluations permettent l'expression des réactions aux stimuli environnementaux à travers les descriptions verbales à l'aide d'adjectifs bipolaires.

Les techniques de différenciation sémantique utilisent des échelles constituées d'adjectifs bipolaires décrivant les propriétés des objets ou des lieux ; on demande aux sujets de dire si ces adjectifs décrivent bien leur expérience des objets en question, en codant la présence de chaque propriété sur une échelle en 5, 7 ou 10 points.

Le différenciateur sémantique est une technique d'évaluation très pertinente, car elle peut fournir un taux considérable d'évaluations informatives sur des stimuli esthétiques complexes. Grâce à sa nature et à son format, elle est facile à comprendre et à administrer. Les réponses peuvent être analysées avec précision et interprétées par catégorisation. Le degré de satisfaction peut être évalué par rapport à une « image idéale » ou par la hiérarchisation de l'importance des descripteurs, en identifiant ainsi les points critiques des rapports environnementaux (éléments jugés importants et insatisfaction ou décalage perçus par rapport à leur « image idéale » ou « standard de comparaison »).

Les simulations sur maquette et les jeux de transactions entre les différents attributs environnementaux (scénario ou épreuves de type Q-sort) complètent la panoplie des outils de recueil de données. En effet, on distingue une manière *directe* ou *indirecte* d'évaluer un élément de l'environnement ou un lieu. Dans le premier cas de figure, l'évaluation peut se faire *in situ*, modalité qui présente l'avantage de préserver l'implication de l'individu pour son lieu de vie ou le lieu qu'il fréquente plus ou moins régulièrement. Elle peut, aussi, se réaliser par la visite du site et donc le contact direct avec l'élément environnemental à évaluer, mais en écartant la dimension temporelle de la relation.

Dans le second cas, en procédant de manière indirecte -et non sans comporter certains biais-, l'évaluation se réalise sur un matériel qui simule l'environnement en question (simulation statique/ photographie ou dynamique /film ; simulation conceptuelle/représentation mentale et verbale ou préservation des aspects perceptifs/ reproduction iconique ; échelle d'origine/réduction). Signalons à ce propos que la procédure des simulations la plus fréquente et efficace pour appréhender l'appréciation des formes architecturales passe par les photographies en couleur. Comparativement aux autres médias, ce sont les diapositives en couleur qui offre les jugements généralement plus proches de ceux effectués sur des environnements réels. De même, les photographies en couleur ont été utilisées et avec succès en tant que substituts environnementaux dans un certain nombre d'études avec différents types de tâches. Elles constituent une mesure valide des réponses sur site, particulièrement pour les aspects visuels (Uzzell et Romice, 2003).

Certains indices indirects de la qualité environnementale perçue peuvent être retenus tels que les conduites symptomatiques et leurs traces au sein de l'environnement (appropriation/dégradation de l'environnement, plaintes/actions de défense). On distingue aussi des approches évaluatives différentes s'il s'agit de l'évaluation d'un projet ou bien d'une situation vécue par le sujet au moment de l'appréciation ou encore, s'il est question d'un endroit que le sujet a récemment quitté ou après installation (post-occupancy). En général, les données recueillies (« paquets » de variables concernant l'environnement à évaluer et l'individu) se prêtent à des méthodes d'analyse multifactorielles visant l'aspect descriptif (Analyse Factorielle des Correspondances Multiple AFCM ; Analyse des composantes principales ACP) et l'identification des facteurs à effets différenciateurs (régressions multiples, classification ascendante hiérarchique).

4.6. Conclusion

L'approche socio-cognitive de l'environnement repose sur l'idée centrale que les représentations sociales médiatisent les rapports perceptuels homme-environnement. Ces représentations se manifestent par des images cognitives qui s'avèrent être d'importants révélateurs de la manière dont l'individu perçoit et évalue son cadre de vie. L'environnement habité présente un fort caractère polysémique ; les préférences, les valeurs ou les significations qui lui sont attachées doivent être appréhendées en relation explicite avec le contexte physique et social de référence, c'est-à-dire, dans lequel ces cognitions se manifestent.

En adoptant la théorie des RS dans le champ de l'environnement construit, les éléments du milieu physique sont traités comme « des objets de cognition ». L'activité perceptuelle qu'ils suscitent est tributaire de l'expérience de l'individu, d'autre part, elle repose sur un système de valeurs secrétées par l'environnement social en question, enfin elle dépend des caractéristiques physiques du milieu. Le processus représentationnel induit une explication interrelationnelle et systémique, dans la mesure où les facteurs physiques et sociaux sont inextricablement liés dans leurs effets sur la perception et le comportement de l'individu.

Dans le champ des représentations socio-spatiales, l'évaluation d'un environnement relève de « l'expérience environnementale » qui est tributaire de facteurs physiques, culturels ou personnels. Dans ce registre, les rapports de l'homme à ses lieux de vie sont largement orientés par leurs apparences. En effet, les caractéristiques des lieux peuvent susciter certains états affectifs positifs ou négatifs, en ayant donc des effets restaurateurs ou stressants. Leurs aspects conduisent l'individu à formuler certaines inférences relatives au lieu lui-même et à ceux qui le fréquentent. Ils sont également en mesure d'orienter le comportement de l'individu, qu'il s'agisse d'évitement ou de rapprochement par rapport à certains lieux en fonction de leurs qualités perçues.

Par ailleurs, et en accord avec la théorie des RS, l'activité perceptuelle générée vis-à-vis de l'environnement induit un savoir dit « naïf » ou encore une connaissance « ordinaire ». Celle-ci renvoie à un ensemble organisé d'opinions, d'attitudes, de croyances et d'informations se référant à un objet ou à une situation. Elle est à la fois déterminée par le sujet lui-même (son histoire, son vécu), par le système social dans lequel il est inséré, et/ou par la nature des liens que le sujet entretient avec ce système social. Elle est socialement élaborée et partagée car elle se constitue à partir des expériences individuelles, mais aussi des informations, savoirs, modèles de pensée reçus et transmis par la tradition, l'éducation et la communication sociale. Elle a une visée pratique d'organisation, de maîtrise d'environnement (matériel, social..). Elle concourt à l'établissement d'une vision de la réalité commune à un ensemble social (population, groupe, classe...) ou culturel.

C'est une manière de penser, de s'approprier, d'interpréter la réalité quotidienne. Les représentations sociales font partie de l'étude de la pensée quotidienne. Elles constituent un processus par lequel les personnes reconstruisent la réalité et lui donnent un sens, produisant un savoir social qui influence la nature des relations entre personnes et entre groupes. Ce processus suppose que la personne, confrontée quotidiennement à une multitude d'informations, les simplifie, les transforme, les interprète et se les réapproprie sous cette

nouvelle forme pour pouvoir communiquer et agir en société. Si les représentations contribuent à l'interprétation de l'environnement social, elles orientent non seulement les communications mais aussi les conduites. Si elles permettent l'évaluation de l'environnement, elles peuvent légitimer les conduites. Les RS seraient donc partout et leur étude serait la clé d'une compréhension globale de l'environnement.

Une RS se manifeste concrètement comme un ensemble d'éléments cognitifs (opinions, informations, attitudes, croyances) relatifs à un objet social. Ces éléments qui définissent le contenu de la RS ne sont pas tous structurellement équivalents. Une RS établie, n'est pas un amas désordonné de constituants, elle se présente plutôt sous la forme d'une structure. La caractéristique la plus générale et la plus fondamentale de celle-ci tient à la distinction de deux systèmes : un système central et un système périphérique.

Si les éléments qui composent une représentation sociale ont un noyau central, c'est parce que toute RS est une manifestation de la pensée sociale et que, dans toute pensée sociale, un certain nombre de croyances, collectivement engendrées et historiquement déterminées, ne peuvent être remises en question car elles sont les fondements des modes de vie et qu'elles garantissent l'identité et la pérennité d'un groupe social.

Les éléments périphériques constituent la part la plus variable de la représentation, la plus contingente parce que plus proche de la réalité extérieure et plus soumise aux situations individuelles. Les éléments périphériques sont plus proches de l'expérience des individus et de leur réalité quotidienne. C'est donc à ce niveau structural de la représentation que l'on peut observer une forte variabilité des éléments de la représentation d'un groupe.

Une RS porte obligatoirement sur un objet. Celui-ci doit répondre à certains critères car ce n'est pas la nature d'un objet qui en fait un objet de représentation, mais plutôt son statut social. Il faut notamment que cet objet soit important pour les individus, qu'il renvoie à un enjeu public, il faut qu'il existe un processus de communication collective à son propos. Par ailleurs, un objet de représentation doit être inséré dans une dynamique sociale qui implique plusieurs groupes qui interagissent à son égard. Enfin, les informations relatives à l'objet doivent désigner un 'savoir naïf', 'naturel', spontanément et collectivement élaboré.

Lorsqu'on étudie une représentation sociale, il est possible de se situer à différents niveaux d'observation. La représentation peut être envisagée au niveau d'une société globale. Une représentation peut aussi être envisagée au niveau d'un groupe particulier. Enfin, il est possible de s'intéresser à la manière dont l'individu utilise et exprime une représentation sociale. Ces différents niveaux d'analyse des représentations sociales renvoient à différents éléments de la théorie et sous-tendent des démarches méthodologiques différentes.

Les représentations ne sont pas des structures statiques. Elles naissent, elles se transforment et parfois disparaissent au gré des évolutions de l'environnement social. Dans un effort d'adaptation constant, les groupes construisent, transforment ou abandonnent leurs représentations du monde. Schématiquement, il est possible de repérer trois périodes importantes dans l'histoire d'une représentation sociale ; la phase d'émergence, la phase de stabilité et celle de transformation.

L'étude d'une représentation, outre le type d'objet, le groupe qui la produit et les enjeux qu'elle implique, doit aussi être référée à une dynamique sociale. En effet, une RS n'est pas

une entité immuable. Elle est marquée par une historicité essentielle, aussi bien dans sa genèse que dans son expression et, finalement, dans sa transformation. Les événements qui surviennent à son propos, les dynamiques qui l'englobent, l'affectent sous certaines conditions et finissent éventuellement par la transformer. Ces transformations obéissent à certaines règles générales, simultanément, elles sont susceptibles de revêtir trois formes principales en se produisant de manière soit résistante, soit progressive, soit brutale.

Analyser une représentation nécessite donc la pénétration d'une organisation compliquée et mouvante dont la force structurante se dégage au fur et à mesure d'une enquête. A cet égard et comme toute enquête de terrain, les études de représentation sociale nécessitent la mise en place d'un cadre méthodologique approprié. Dans ce chapitre, les principales sources d'information permettant d'accéder aux contenus des représentations ont été passées en revue : les discours, les associations de mots, les images.

Les données une fois recueillies doivent être analysées dans le but de faire émerger la façon dont se définit la représentation étudiée. Un panel des différents outils disponibles dans le cadre de l'étude des représentations sociales, a été présenté. Ce panel n'est pas exhaustif, cependant il couvre la majeure partie des approches utilisées. Par ailleurs, un intérêt particulier a été porté aux techniques qui traitent du *contenu* d'une RS (les approches génératives) que celles qui portent sur sa *structure* (les approches structurales).

Plusieurs méthodes d'exploitation de données ont été abordées. D'abord les techniques descriptives et les techniques inférentielles ont été passées en revue; ensuite, l'*analyse de contenu* qui reste la méthode privilégiée pour l'étude des données textuelles et discursives, a également été présentée. Il existe un arsenal d'autres techniques d'analyse employées pour étudier les RS, ces dernières font prévaloir des procédures de traitement statistique orientés vers l'analyse des structures sous-jacentes aux RS, de tels traitements (ou mesures) statistiques s'effectuent, généralement, sur la base ou en complément d'une analyse de contenu. De plus, ces techniques sont, souvent, associées à des questionnaires et, par conséquent, font prévaloir un point de vue de quantification vis-à-vis de leur approche des RS.

Compte tenu du parti pris théorique retenu dans le cadre de cette recherche, celui de se centrer sur le contenu sémantique de la RS -et sur son évolution- se sont plutôt les techniques d'analyse de contenu qu'on a choisies de développer. Enfin, la dernière partie de ce chapitre a porté sur la présentation des principales approches et la définition des outils appropriés à l'étude des RS de l'environnement construit.

**DEUXIEME
PARTIE**

**ARCHITECTURE DOMESTIQUE EN
TRANSITION**

Chapitre 5

Cerner le contexte Le tissu résidentiel à Biskra et son évolution

« L'environnement dans lequel nous vivons est le fruit d'une continuelle évolution qui repose sur les opérations constantes visant la variation et le changement. Les efforts de l'homme pour s'adapter à son environnement ne représentent pas une succession d'événements, chacun considéré comme une unité individuelle, mais une série de liens qui sont liés les uns aux autres organiquement et intégrés dans un ensemble. Etre est donc une opération de changement et de transformations continuelles, en d'autres mots, être sans interaction n'a pas de sens ».

Fathy H.

CHAPITRE 5

Cerner le contexte

5.1. Introduction

Le présent chapitre définit le contexte qui sert de cadre de référence à l'analyse des mutations de l'habitation populaire dans sa morphologie, son usage et ses représentations. Il s'intéresse d'abord à la ville de Biskra en tant qu'entité urbaine, puis, il aborde le cadre bâti résidentiel relevant de l'autoproduction populaire qu'il analyse d'un point de vue diachronique.

Deux aspects de la ville de Biskra, qui sert de contexte à l'étude, sont investis. La situation géographique de la ville est, d'abord, spécifiée et les conditions historiques de son peuplement sont mises en évidence. Ceci permettra de saisir les grands moments de l'histoire de la ville et les spécificités de sa composante humaine, et partant, fournira les indices indispensables au décryptage des mécanismes à l'origine des transformations socioculturelles en cours, elles-mêmes, génératrices des mutations de l'architecture domestique.

Le tissu urbain résidentiel de l'agglomération de Biskra est, ensuite, soumis à une analyse typo-morphologique diachronique ; son intérêt est d'appréhender le tissu résidentiel dans le rapport étroit qu'entretiennent les morphologies urbaines avec les typologies architecturales. L'analyse des formes urbaines servira de soubassement à l'étude des unités d'habitations proprement dites ; celles-ci constituent le produit matériel manifeste de la dynamique propre au cadre urbain qui en est le support. Le tissu résidentiel sera abordé à partir d'un double point de vue morphologique et historique. Il s'agira notamment de reconnaître les différents types de tissus résidentiels à Biskra, de les caractériser puis d'établir les modalités de leur évolution. L'analyse typo-morphologique sera finalisée par la proposition d'une typologie diachronique de l'habitat.

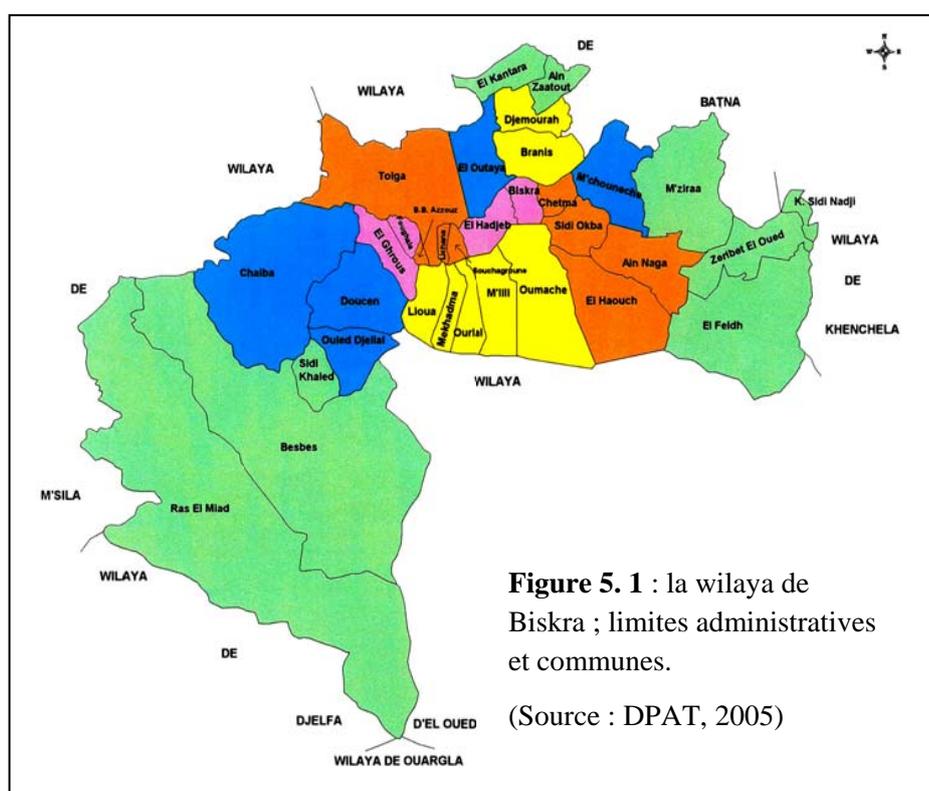
Dans la deuxième partie du chapitre, une description méthodique de chaque type d'habitat identifié, sera entreprise. Cette description se fera dans le cadre d'une approche diachronique intégrant la dimension temporelle de l'habitation et rendant compte de son évolution. Elle permettra, notamment, d'expliquer comment la diversité avérée de l'habitat s'articule à la dimension chronologique, autrement dit, le processus suivant lequel les formes d'habitat ont changé dans l'histoire, selon quelle logique et dans quelle envergure.

5.2. Connaissance du contexte

5.2.1. Présentation de la wilaya

La wilaya de Biskra couvre une superficie de 21.509,80Km², elle compte 33 communes réparties sur 12 Daïras. Ses limites administratives sont les suivantes (fig. 5.1) :

- ➡ au nord la wilaya de Batna,
- ➡ au nord -est la wilaya de Khenchela,
- ➡ au sud la wilaya d'El oued,
- ➡ au sud-ouest la wilaya de Djelfa,
- ➡ et au nord-ouest la wilaya de Msila.



La wilaya de Biskra occupe une zone charnière entre le nord et le sud du pays. Cette situation lui a valu l'attribut de « porte de désert », et de fait, elle est classée comme wilaya du Sud.

Sa population a été estimée à 735.921 habitants en 2005 soit une densité moyenne de 34 habitants/Km². Cette densité varie selon les communes, ainsi elle atteint 1650 habitants/Km² dans le chef lieu de la wilaya, en l'occurrence, l'agglomération de Biskra ; et seulement 3 habitants/Km² dans la commune d'El Besbes (DPAT, 2005).

La wilaya de Biskra est caractérisée par une forte croissance démographique avec un accroissement naturel de 2.7% (RGPH 1998). Ce taux, bien que légèrement supérieur à la moyenne nationale qui est de l'ordre de 2,15%, est néanmoins en régression en comparaison avec les taux enregistrés durant les précédents RGPH ; il est passé successivement de 3,92% en 1977 à 3,60% en 1987 pour n'atteindre que 2.7% en 1998. La wilaya de Biskra, accueille

également un important flux migratoire dû à l'exode rural accentué vers le chef lieu de la wilaya. Vu sa richesse en plaines, en ressources hydrauliques et l'ampleur de la culture du palmier dattier, elle est considérée comme une région agropastorale par excellence.

Son parc immobilier totalise 126.632 logements, tous types confondus, avec un T.O.L de 7,57 habitants/logement. Les habitations considérées comme vétustes sont estimées à 12.265 logements soit 9,70% du parc total (DPAT, 2005).

5.2.2. Présentation de l'agglomération de Biskra

La ville de Biskra qui constitue le chef lieu de la wilaya, s'étale sur une superficie de 127. 70 Km² et compte 210.701 habitants (estimation 2005), soit une densité de 1650habs/km². Elle est dotée d'un parc de logement totalisant 29.887 logements (DPAT 2005).

5.2.2.1. Le site

La situation géographique de Biskra est de : 34,80 latitude Nord et 5,73 longitude Est. Elle est située à une altitude moyenne de 87 m et voit sa topographie diminuer progressivement du Nord vers le Sud.

Le site d'implantation de la ville est sous forme d'une cuvette limitée par un relief montagneux notamment l'Atlas Saharien au Nord et la chaîne du Zab à l'Ouest. Biskra est, en outre, traversée par deux (02) oueds : Oued Biskra et Oued Z'Mor respectivement à l'Est et à l'Ouest de la ville (fig. 5.2).



Figure 5.2 : Site d'implantation de la ville de Biskra (Source : Google Earth 2006)

5.2.2.2. Le climat

Biskra est caractérisée par un climat rigoureux qui reprend, d'une façon générale, les principales caractéristiques des climats chauds et arides.

La température maximale est atteinte au mois de juillet, elle est généralement de 38°C et peut dépasser 40°C (sous abri). La température la plus basse est, quant à elle, enregistrée au cours

du mois de janvier, et peut descendre au dessous de 8°C. Par ailleurs, du fait des conditions climatiques locales, la région de Biskra présente une grande amplitude de température diurne qui, généralement, avoisine les 10°C. D'un autre côté, l'humidité relative est faible alors que les pluies restent rares, mal réparties et accusent un caractère torrentiel et orageux.

Enfin, les vents dominants sont de direction Nord-Ouest /Sud-Est et soufflent à une vitesse moyenne de 6 à 12m/s, les fréquences maximales du vent sont enregistrées aux mois de janvier, mai et juin.

5.3. Histoire et population

5.3.1. Qui sont les Biskris ?

Pour Zerdoum, les *zouabis* habitants des Ziban sont le produit d'un mélange ethnique arabo-negro-chaouia en gestation depuis l'islamisation du Maghreb. Selon cet auteur « *le zibanais arabo-chaouia est, en tout état de cause apparenté à l'homme Righi lui-même un Targui métissé* » (Zerdoum ; 1998a, p. 24). Les habitants de Biskra seraient, donc les descendants d'une fusion entre Chaouias, Arabes et Rouaghas, auxquels se sont ralliés les Turcs-*khourouglis*.

5.3.2. Faits historiques et peuplement

Selon les historiens, la première présence humaine dans la région des Ziban remonte à 80.000 à 8.000 ans avant notre ère tels qu'en témoignent les vestiges du pléistocène supérieur découverts sur la rive est de l'Oued (silex taillé, pointes de flèches) (Balhi, 2011).

Depuis l'antiquité (3000 siècles av J.C), cette région connue sous le nom de «*Gétule*» était un lieu d'échange commercial entre le Nord et le Sud, l'Est et l'Ouest. A cette époque Biskra fut promue au rang de comptoir commercial du Sud par les grecs et conserva ce statut sous le règne des carthaginois qui perpétuèrent l'exploitation des comptoirs grecs.

Selon Salluste (gouverneur de Numidie puis historien 86-35 av. J.C) « *au sud, les numides sont les Gétules, vivant les uns sous des huttes ou des maisons de terres battues et les autres à l'état sauvage, pratiquant la chasse et l'élevage* » (Agli ; 1988, p.8).

Après les guerres puniques entre carthaginois et romains, et la chute de Carthage en 146 av. J.C, les romains qui avaient promis l'intégralité de la Numidie à Massinissa en échange de son soutien dans la guerre contre les carthaginois, se rétractèrent. Il en résulte une longue guerre entre Rome et Yugurtha (petit fils de Massinissa et empereur de la Numidie) auquel se sont ralliés les Gétules.

Mais, la guerre est perdue pour Yugurtha et l'empereur romain Auguste rattache la région de Biskra et des Ziban à la Maurétanie de Yuba II. Ce rattachement provoque le soulèvement des Gétules qui se prolongea jusqu'en 237 de notre ère. En 395, la région des Ziban est rattachée à l'empire romain d'Occident dont le Maghreb faisait partie. A cette époque, Biskra est connue sous le nom de «*Vescera*» et constitue une halte sur le parcours des échanges Nord/Sud et un des postes clés qui jalonnaient le «*Lime*» sud. Ainsi, la conquête romaine a

fait de Biskra une porte du sud et, un lieu de passage obligatoire pour la pénétration du Sahara occidental (Balhi, 2011).

Plusieurs thermes ont été édifiés, ainsi que des châteaux d'eau en raison de la présence de plusieurs sources thermales tels qu'en témoignent les vestiges archéologiques romains découverts sur la rive Est de l'Oued. La région des Ziban resta sous la domination romaine jusqu'à l'arrivée de Okba Ibn Nafaa en 680. Au Xe siècle, elle tomba, comme le reste de la région sous la domination des Béni Hamad les Zerides Essanhagines puis elle subit l'invasion des tribus arabes Béni Hillal dont la troisième fraction s'y installa.

Selon Ibn Khaldoun, la région des Ziban reçut à la fin du XIe siècle la fraction des Douaoudia qui font partie des tribus Béni Hillal issus des Riah venus de Palestine ; et à Biskra s'installèrent les Ouled Mohamed, également issus des Riah. Les Douaoudia vécurent en désaccord permanent avec leurs voisins et cousins qui convoitaient leur territoire. Ils résistèrent aux Hafsides qui prirent le califat de Tunis après la chute des Almohades et qui tentèrent d'occuper la région. Durant cette période, Biskra tombait tantôt aux mains des Hafsides, tantôt dans celles des Mérinides de Fès dont les rois Zénètes étaient originaires des Ziban (Sayd ; 2000, p.16). Les turcs firent leur incursion dans la région au XVIe siècle, ils y régnèrent jusqu'à la moitié du XIXe siècle, début de la colonisation française.

Il semblerait qu'à partir Xe siècle, Biskra était déjà une ville prospère, le géographe et historien arabo- musulman d'Espagne El- Bekri la décrit comme « *une ville ayant mosquées, écoles, puits d'eau potable. Elle est entourée d'une muraille puis d'un fossé et possède trois portes de communication. Sa population est administrée par l'Emir-lebled Abid Allah. De par ses nombreux palmiers, on la surnomme «beskaratou -ennakhil »* (Zerdoum ; 2002, p.6).

À partir de XIIe siècle Biskra était gouvernée par les Ibn Mozni lesquels étaient soutenus par les Hafsides. Durant cette période, la ville de Biskra était prospère grâce à son commerce, son agriculture (palmiers, oliviers, lin, henné, fruits, légumes, élevage) et à l'abondance de l'eau. La ville s'étendait, alors, entre les mosquées de Sidi Brahim Ben Zerzour et Sidi Houfir Ben Djoubara, et était entouré d'une muraille à trois portes principales : *bab el mekbara, bab el hamam, et bab el mouldoum* (Agli, 1988). Selon El Ayachi (propos reporté par le commandant Seroka membre d'état major du duc d'Aumale) : « *...de l'est à l'ouest, je n'ai nulle vu une ville plus belle et plus digne d'éloges et où il y ait plus de commerce et d'industries...* » (Agli ; 1988, p.9). Selon un autre pèlerin, Moula Ahmed : « *Biskra est une belle et grande ville, la population y est nombreuse, le commerce actif, l'agriculture florissante, on y voit beaucoup de grands édifices, les savants y sont nombreux, et on y trouve un minaret de 120 marches qui en fait le plus haute d'Afrique septentrionale, et une de ses mosquées compte 150 arcades.* » (Agli ; 1988, p.9).

La production agro- pastorale étant quasiment identique aux Ziban, les relations commerciales avec l'extérieur se faisaient en direction du Sud vers les Rouagha habitants d'Oued Righ quémandeur du sel gemme d'El Outaya (Zerdoum ; 1998a, p. 7). Chaque famille possède une habitation construite en *toub* (moellon en terre battue) et *khecheb* (tronc de palmiers). Les mêmes matériaux sont utilisés pour la mosquée-école coranique. Il s'alimente en eau potable tirée du puits foré à l'intérieur de la cité. Les aires de culture agricole, sont irriguées par une *seguia* (ruisselet) venant d'une source à 10 km en amont de l'oasis. Leur cimetière est extra-muros.

Le règne de la famille Mozni durera jusqu'à l'arrivée des Turcs au XVI^e siècle. C'était en 1541, les Turcs ottomans guidés par Hassan Agha, s'emparent du Zab, et fixent une garnison à Biskra. À partir de ce moment, la ville connaît l'instabilité et décline du fait des nombreuses guerres entre les nouveaux envahisseurs et les habitants de la région. En 1680, des pluies diluviennes conjuguées à un tremblement de terre détruisent la ville. Certains parlent d'une épidémie de peste qui aurait dissipé le Zab. Quoi qu'il en soit c'est à cette époque que le beylicat turc de Constantine, étendit son autorité effective sur les Ziban. Les rescapés abandonnèrent le lieu du sinistre et se réfugièrent dans la palmeraie. Leur regroupement par le caïd turc Hussein Ibn Agha eu lieu sur un terrain vague transformé en village de fortune appelé « *Lebbab* » en raison de ses quatre portes de sortie. L'intégration de plusieurs familles venues aider leurs proches parents a fait que le village *Lebbab* (*Bab el darb et Bab el feth*) habité par les autochtones soit renforcé par la création de cinq faubourgs : *Ras El Guerria* ou *Qaria* (tête du village), *Medjnich*, *Gueddacha*, *Korra*, *M'cid*. C'est l'origine des 7 villages ou quartiers connus aujourd'hui sous le nom du Vieux Biskra. Chaque bourgade possède son cours d'eau, sa mosquée, sa place publique, son marché, un ou plusieurs cimetières, un ou plusieurs mausolées (Zerdoum, 1998b).

Durant l'occupation turque, Biskra fut maintenue capitale des Ziban. Les Turcs intéressés par la production de dattes aux Ziban, firent ouvrir un marché national de la datte à Constantine pour rivaliser avec celui de Tunis. L'administration de la ville se faisait sous le titre de Cheikh El Arab. Ce dernier était assisté par le *Mufti* (autorité religieuse), le *Cadi* (juge), le *Khodja* (conseiller), le *Sayaf* (tortionnaire) ainsi que des *Chaouch* (policiers). Une troupe de cavaliers en arme, est chargée de patrouiller à travers les Ziban (Zerdoum ; 1998a, p. 10). Le siège du pouvoir était une annexe de la mosquée Sidi Malek (actuellement Sidi Abd El Moumene (Bab Darb). Dans un premier temps, le pouvoir a été attribué à la famille Ben Okaz, puis Salah Bey de Constantine leur imposa la rivalité des Ben Gana. Cette famille resta au pouvoir jusqu'à l'arrivée de l'armée française en 1838.

L'occupation française ne devint effective qu'en 1844, date à laquelle le duc d'Aumale fit son entrée dans la ville, après le massacre de la garnison qu'il y installa un mois auparavant. Après le Sénatus Consulte de 1863, et les facilités accordées aux colons dans l'acquisition des terres, la colonisation civile s'affirme, mais ce n'est qu'en 1878 que la ville et sa région passent de territoire militaire à commune de plein exercice rattachée au territoire de Touggourt.

Les civils français à Biskra disposèrent d'un territoire ayant 10.000 hectares de superficie limitée au nord par le Mont Boumanghouch, au sud par la source de Ain Debba, à l'est par l'Oued Sidi Zerzour, à l'ouest par l'Oued Z'Mor. Durant toute la période de la colonisation française, seul le damier colonial (le haut Biskra) bénéficiait des commodités d'une ville moderne parce qu'habité par les judéo-chrétiennes. Tandis que les autochtones de Biskra *Louta* (le bas Biskra) sont maintenues impitoyablement au statut d'une vie moyenâgeuse (sans eau potable canalisée, ni réseau d'électricité, sans ligne téléphonique, ni rues viabilisées, etc.). La situation ne s'améliora guère jusqu'à l'indépendance et le départ définitif des colons (Agli, 1988 ; Balhi, 2011).

En 1974, Biskra est promue wilaya. Dès lors, elle devient la cible privilégiée d'un important flux de migrants venus dans leur majorité des campagnes voisines (Aurès, Ziban) à la recherche de travail. L'agglomération gonflait, ainsi, son effectif humain mais simultanément,

elle accusait un important déficit en logements. Le même phénomène se reproduit durant les années 90, Biskra accueille alors un nombre important de migrants principalement auréssiens fuyant pour la plupart l'insécurité et la terreur de leurs campagnes d'origine.

5.4. Le cadre urbain et son évolution

Selon Carlo Aymonino (cité par Panerai et al.; 1980, p. 16): « *la forme urbaine est un processus continu [...] et s'il est possible de la décrire ou de la caractériser à une période précise, on ne peut négliger, pour la comprendre l'étude des périodes antérieures qui ont conditionné son développement et l'ont littéralement formée* ». C'est, donc, à la suite d'un bref aperçu de la croissance de la ville et de l'évolution historique de sa forme urbaine, que seront abordés les types d'habitats les plus prégnants dans la ville.

5.4.1. Epoque arabo-musulmane (7ème - 14ème siècle av J.-C)

Il n'y a pas de traces matérielles de la ville qui existait durant cette période. L'on sait seulement qu'à cette époque, « Soukara » -du nom que lui donnèrent les arabes- était un centre de rayonnement sur le plan commercial et culturel.

5.4.2. Epoque turque (1541-1844)

■ Epoque Turque I (1541-1680)

- Biskra est une ville fortifiée érigée sur une plate-forme surélevée à l'intérieur de la palmeraie. Pour des raisons défensives, elle est entourée d'un fossé rempli d'eau alimenté à partir de l'oued. Trois portents permettent d'y accéder.
- Les Turques disposent d'une garnison à l'intérieure de la ville.

Epoque Turque II (1680-1844)

- En 1680, la ville est détruite par un séisme et des pluies diluviennes (éventuellement une épidémie de peste selon la version des chroniqueurs de l'armée française) (fig. 5.3) ;
- le premier noyau éclate, les habitants quittent la plate-forme, et s'installent à l'intérieur de la palmeraie en groupements compacts ordonnés le long du *zgag*

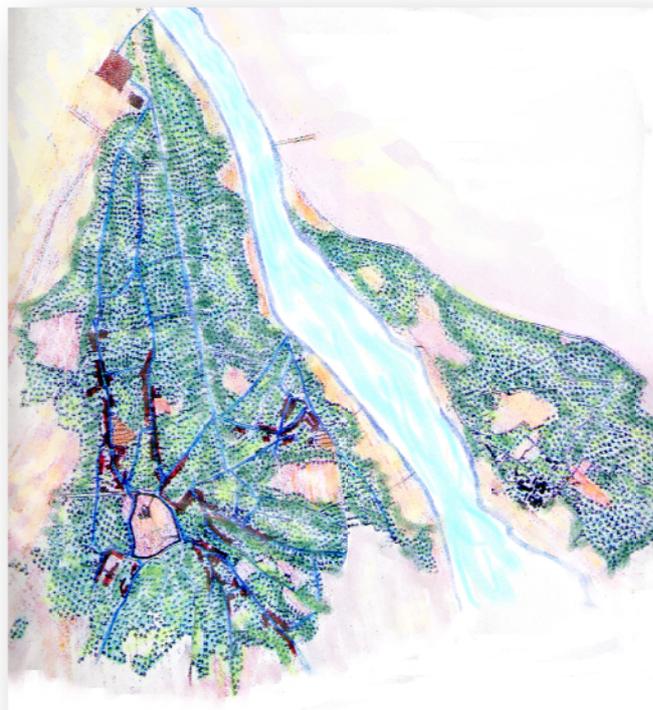


Figure 5.3 : Schématisation du tissu urbain de Biskra ; époque turque II (1680-1844)..

(ruelle étroite) et des seguias (cours d'eau) irriguant les jardins. Sept villages (ou quartiers) sont créés : Ras el guerria, Medjniche, Geddacha, Bab el fath, Bab el Darb, Korra, M'cid.

- Déplacement de la garnison turque au nord de la palmeraie lieu de contrôle de la source d'eau qui irrigue la palmeraie.
- Formation du quartier Ras el Mâa à côté de cette nouvelle garnison.
- Le développement des sept villages à l'intérieur de la palmeraie se fait d'une façon linéaire (une croissance linéaire), le long des cheminements, dédoublés de canaux d'irrigation (seguias).

5.4.3. Epoque coloniale (1844-1962)

■ Epoque coloniale I (1844-1865)

- 1844 : arrivée des français et construction du Fort Saint Germain à l'emplacement de l'ancien fort turc au nord de la palmeraie (fig. 5.4).

Le choix de cette implantation n'est pas fortuit ; il répond, au moins, à deux objectifs militaires : d'une part, contrôler et dominer les sept villages, à travers la main mise sur la distribution de l'eau qui irriguait la palmeraie et; d'autre part, assurer la sécurité des colons en les éloignant des implantations préexistantes et en les rapprochant de la garnison militaire.

- 1850 : début de la colonisation civile et premières réalisations en dehors du Fort Saint Germain ;
- 1855 : affirmation de la colonisation civile et amorce de la ville coloniale (le Damier) à l'extérieur de la palmeraie et à proximité du Fort Saint Germain.

Le tissu colonial est fortement géométrisé, il obéit à une trame orthogonale en damier. Le choix d'une structure urbaine en damier exprime une volonté de dominance vis à vis des modèles autochtones. Le marché, installé au centre de Ras el Mâa, constitue le seul point de rencontre entre les communautés locale et européenne (Agli, 1988).

Morphologiquement, le damier colonial est constitué d'un ensemble d'îlots disposés suivant une trame en échiquier dans la direction des remparts du Fort Saint Germain. En fait, la trame du damier naît au sud du marché sans pour autant se soucier de

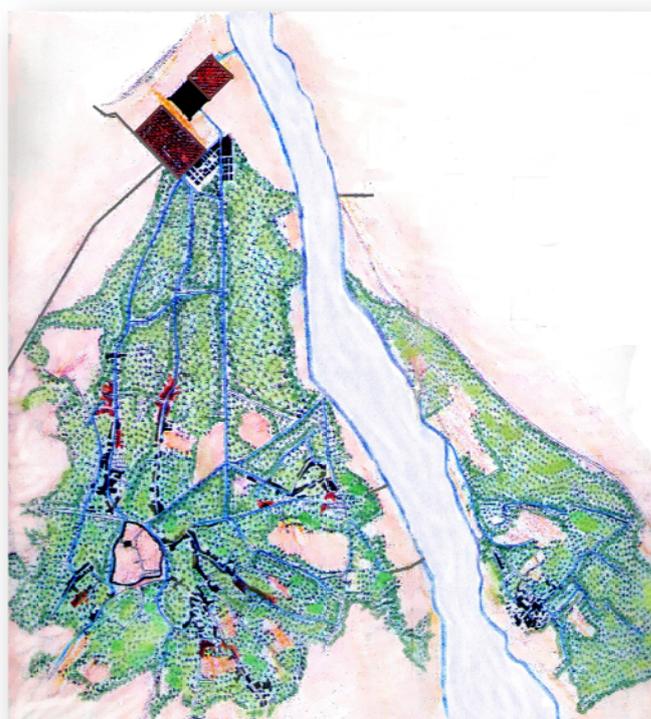


Figure 5.4 : Schématisation du tissu urbain de Biskra ; époque coloniale I (1844-1865)

l'implantation existante que constitue Ras el Mâa (Courtilot, 1979). Les îlots sont carrés, rigoureusement identiques d'environ 40 mètres de côté, et s'étendent sur deux bandes jusqu'à la limite du Cercle militaire. Au delà de la limite Ouest de ce Cercle, les îlots vont être redimensionnés (environ 25 sur 30 mètres) de manière à estomper la perturbation introduite par la place du marché.

Une troisième vague d'implantation vient compléter le damier. Elle prend la forme d'une trame de 5 rangées de 5 îlots identiques aux précédents disposés dans l'axe du Fort (Sriti et al., 2002).

- Le damier colonial est séparé du fort par un jardin public, l'actuel Jardin 5 juillet.
- La rue Berthe -l'actuelle rue de la République- se dessine, séparant le jardin et le damier. Cet axe a une vocation institutionnelle, touristique et commerciale.
- Le caractère pittoresque et touristique de la ville s'affirme, notamment, grâce à l'installation du chemin de fer et de la gare ferroviaire à l'ouest du damier colonial, l'implantation de plusieurs hôtels, tels que l'hôtel Royal, l'hôtel Sahara et l'exploitation de la source thermale. Les européens viennent y passer leurs vacances d'hiver. La ville prend de l'élan et on lui attribue le statut de « grande oasis» (Balhi, 2011).
- L'articulation de la ville coloniale et des implantations autochtones (*Biskra Laouta*) se fait par un axe nord /sud -la route de Touggourt- l'actuelle avenue Hakim Saâdane.
- Les 7 villages (quartiers) poursuivent leur croissance le long des *seguias*.

Epoque coloniale II (1865-1932)

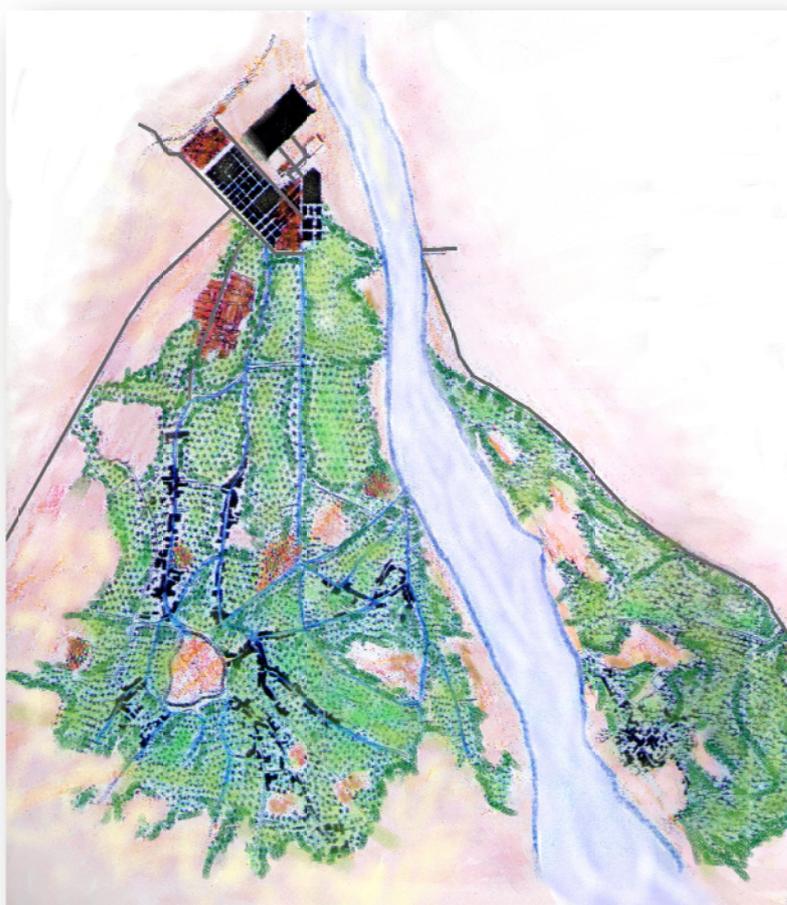


Figure 5.5 :
Schématisation du tissu urbain de Biskra ; époque coloniale II (1865-1932).

- 1890 : liaison ferroviaire Batna-Biskra ;
- extensions du Damier du côté de la voie ferrée et apparition du «quartier de la Gare» dont la structure urbaine reprend celle du Damier ;
- restructuration et extension du Damier du côté Est et absorption totale du village Ras El Maa à l'intérieur de celui-ci ;
- amorces des quartiers Djoulah et Star Melouk réservés aux autochtones;
- 1932 : Plan Dervaux (resté à l'état de projet), il constitue le premier plan d'aménagement global de Biskra. Ce projet prévoyait l'extension du damier vers le sud et la transformation de Biskra en une ville thermale et touristique, il se proposait en outre, de gérer les premières extensions populaires de la ville qui ont fait leur apparition entre le Damier colonial et la ville autochtone. Le support du plan Dervaux est une vaste composition géométrique qui « se base sur des tracés qui relient la ville coloniale à la ville indigène pour dégorger et réorganiser la circulation mécanique qui commence à connaître des problèmes » (Alkama et Saouli; 1997, p.135). Le dit projet n'a pas pu être réalisé à l'exception de quelques équipements (hôtel Casino, ...), et de certaines tracés de voies (actuelle avenue Zaatcha, affirmation de l'actuel axe Hakim Saadane). Agli (1988), se basant sur des archives du génie militaire, affirme que « *les voies principales de Biskra des années 1955, ont toutes pour origine le Damier, et on remarque, une nette tendance à la prolongation de ses directions, du moins dans sa proximité* » (Agli ; 1988, p.69) ;
- l'actuel boulevard Emir Abd El Kader se dessine au sud du Damier ;
- le quartier Star Melouk entame son extension le long de l'axe Salah Bey.

Epoque coloniale III (1932-1962)



Figure 5.6 :
Schématisation du tissu
urbain de Biskra ; époque
coloniale III (1932-1962)

- des extensions importantes ont eu lieu longeant les axes amorcés aux périodes précédentes: la route de Touggourt (Hakim Saadane), Salah Bey et l'actuel Emir Abd El Kader (figure 5.6) ;
- création des quartiers Z'mala (Quartier Nègre), Lotissement Farhat, Chatounet;
- extension spectaculaire du quartier Star Melouk ;
- amorce d'El Alia Nord et des quartiers Rivière Nord et Sud.
- 1958 : Lancement du Plan de Constantine. Biskra comme le reste des villes algériennes bénéficie d'un programme de logements. Deux opérations sont effectuées : construction de 4 barres d'habitat collectif (les HLM le long de Hakim Saadane) ; et une cité de recasement (éradiquée dans les années 70).

5.4.4. Epoque indépendance (1962 - à nos jours)

■ Epoque indépendance I (1962-1977)

- 1962 : départ des colons, et investissement du damier colonial par les autochtones ;
- 1966 : premier recensement depuis l'indépendance, le bilan sur le plan urbain est le suivant (figure 5.7) :



Figure 5.7 :
Schématisation du tissu
urbain de Biskra ;
époque indépendance I
(1962-1977)

- affirmation et densification des extensions amorcées à la fin de l'époque coloniale ;
- la ville s'étend en tâche d'huile vers la voie ferrée (quartier Khobzi), à l'est et au sud du jardin Ben Gana et ce, en l'absence quasi totale de tout schéma directeur d'orientation de la croissance urbaine ;
- pas de programme de logement depuis l'indépendance, d'où la multiplication des constructions illicites à l'intérieur de la palmeraie et des bidonvilles au-delà de la voie ferrée à l'emplacement actuel du lycée Larbi Ben Mhidi (ils seront éradiqués lors de la construction du lycée);
- 1969 : pluies diluviennes et inondations provoquées par les crues de l'oued engendrant des dégâts très importants sur les habitations traditionnelles ;
- 1972 : affirmation de l'avenue Zaatcha et du boulevard de l'Emir par l'introduction des arcades en rez-de-chaussée ;
- 1973 : franchissement de la voie ferrée vers l'Ouest par la création d'établissement scolaires et d'un quartier d'habitat individuel les 150 logements (tissu planifié) ;
- 1974 : Biskra est promue chef lieu de wilaya ;
- 1976 : politique des réserves foncière, et mises en place d'outils d'urbanisme opérationnel (Z.H.U.N, PUD, etc.) ;
- 1977 deuxième RGPH après l'indépendance, le bilan sur le plan urbain est le suivant :
 - affirmation et densification des extensions, la croissance de la ville se fait toujours en tâche d'huile ;
 - la ville s'étend jusqu'à la voie ferrée à l'ouest, le long de l'oued jusqu'au quartier M'cid, dans la palmeraie et vers El Alia ;
 - densification des quartiers populaires au sud de l'axe de l'Emir et le long de l'axe Zaatcha (Star Melouk, Zgag Ben Ramdane, Boukhari, Khobzi,...) qui passe de 220 habitants à l'hectare en 1966, à plus de 320 en 1977 (Agli, 1988). La densification se fait par abattage du jardin Ben Gana et occupation des terrains libres le long de la voie ferrée ;
 - densification de la zone longeant l'oued (quartiers rivière nord et sud, ...) et le long de l'axe Hakim Saadane au dépend de la palmeraie (M'Salah à l'Est de Hakim Saâdane et ras El Guerria à l'ouest). La densité passe de 145 habitants à l'hectare en 1966, à celle de 255 en 1977 (Agli, 1988);
 - extension et densification d'El-Alia (tissu spontané) ;
 - sous-occupation du centre ville (damier colonial et zone du marché) par rapport aux quartiers périphériques pouvant s'expliquer par la concentration de commerces, d'équipements, de bureaux, ainsi que par l'existence de nombreux dépôts et entrepôts. La densité y est de l'ordre de 215 habitants à l'hectare (Agli, 1988) ;
- 1977 : premier plan d'urbanisme directeur (PUD) réalisé par la CADAT ;
- 1977 : lancement des ZHUN Est et Ouest.
- **Epoque indépendance II (1977- 1986)**
 - 1980: importants programmes de logement de type collectif (étatique) et individuel (privé) situés dans les ZHUN Est et Ouest de l'agglomération ;
 - 1984: second PUD

- 1986 (figure 5.8):
 - Extension très importante des tissus urbains planifiés: **à l'Ouest** : Zhun Ouest, Zone Industrielle ; **à l'Est** : Zhun Est, Zone des Parcs, université, El-Alia ; **au Nord** : Zone d'Equipement,
 - Extension par des tissus urbains illicites: Sidi-Ghazal ; El-Alia
 - Dissolution du tissu périphérique de l'agglomération du fait des extensions par étalement vers l'Est et l'Ouest sous forme de zones d'habitat collectif et de lotissements peu denses ;
 - Vétusté du parc de logements traditionnels et disparition progressive de l'habitat en terre typique de Biskra, par manque d'entretien de la part de ses occupants, et en l'absence d'une prise en charge sérieuse de la part des instances officielles.

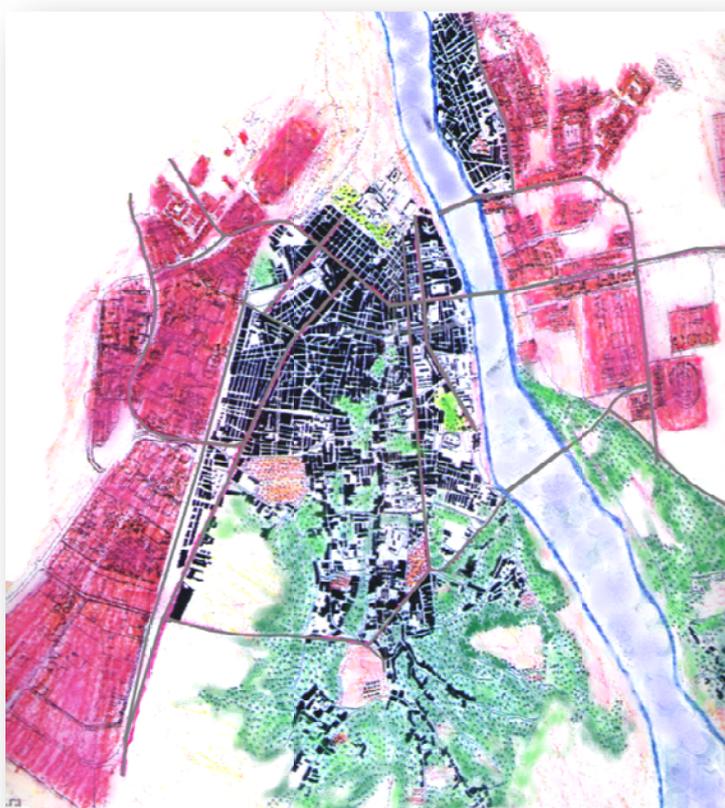


Figure 5.8 :
Schématisation du tissu
urbain de Biskra ;
époque indépendance II
(1977- 1986)

- **Epoque indépendance III (1986 à nos jours)**
 - 1990 : réformes concernant la gestion du foncier et la mise en place d'instruments d'aménagement et d'urbanisme (PDAU et POS). L'agglomération de Biskra a bénéficié de 24 études de POS, dont 18 étaient achevées en 2005 selon les données de la DPAT (DPAT, 2005) (figure 5.9);
 - 1994 : loi sur l'architecture et les modalités d'exercice de la profession d'architecte ;
 - 1996 : extension par affectation des terrains Est et Ouest notamment en logements individuels (17 coopératives, 1077 lots).
 - Diversification dans les modalités de production et de l'offre du logement : habitat social, habitat social participatif, habitat promotionnel;
 - Perspectives de développement urbain:

- extension du périmètre urbain à l'Est jusqu'à la limite des terres agricoles, à l'Ouest au-delà de l'Oued Zmor jusqu'à la limite de la commune (figure 5.9);
- densification du tissu urbain actuel en exploitant les poches vides à l'intérieur du périmètre urbain et en effectuant des opérations de restructuration / réhabilitation des quartiers anciens (figure 5.9).

Ainsi, Biskra a connu deux grandes périodes de croissance:

- l'une s'étalant jusqu'en 1975, marquée par l'existence de **deux pôles** que les poussées successives d'urbanisation ont fini par relier selon une **direction Nord-Sud** à l'intérieur des deux limites que représentent, d'une part, l'Oued à l'Est (limite naturelle) et ; d'autre part, la ligne de chemin de fer à l'Ouest (limite artificielle) ;
- l'autre, de 1975 à nos jours, marquée par une extension très importante par **étalement** en tâche d'huile (faible densité), selon une **direction Est-Ouest** par franchissement des obstacles cités précédemment et densification de la partie centrale avec poursuite de l'extension vers le Sud, le Nord du Damier étant limité par un relief montagneux. La densification s'est effectuée au dépend de l'arrachage des palmiers.



Figure 5.9 : Tissu urbain de Biskra ; époque indépendance III (1986- à nos jours)

(Source : Google Earth, 2006)

5.5. La situation administrative

La situation administrative de Biskra est, ici, évoquée du fait de ses répercussions sur la croissance urbaine de la ville, et sur son mode d'urbanisation. En effet, conformément à la hiérarchie urbaine algérienne, Biskra est, ce que l'on pourrait appeler, une ville moyenne¹. Promue wilaya à la suite du découpage administratif de 1974, elle fut dès lors dotée d'une infrastructure conséquente qui devait lui permettre d'exercer, au niveau micro régional, les prérogatives liées à son titre.

A la faveur de son nouveau statut administratif, Biskra se voit, notamment, dotée de deux ZHUN et d'un programme industriel consistant, mais son ascension dans la hiérarchie urbaine lui vaudra, surtout, un accroissement de son activité tertiaire. Le rôle de centre administratif et de prestataire de service que Biskra a toujours tenu dans la région, somme toute, s'affirme avec cette promotion administrative et devient la vocation de la ville. Cette situation est confirmée par les données du RGPH de 1987 et celui de 1998 qui révèlent que plus des 2/3 du total de la population active totale sont employés dans le secteur tertiaire (voir tableau 5.1).

	1966	1977	1987	1998
Population	59258	90471	128924	172905
Taux de croissance	–	3,92	3,60	2,70
Solde migratoire	–	7,698	10,387	8,735
Population active occupée	4383	9239	24854	35595
Actifs employés dans le secteur I	1914	2827	1653	1202
Actifs employés dans le secteur II	536	1132	7692	11016
Actifs employés dans le secteur III (tertiaire)	1933	3280	15509	23377

Tableau 5.1 : La vocation tertiaire de Biskra. (Source : DIE, 1998)

¹ « Le principal facteur de différenciation (entre les villes algériennes) est aujourd'hui leur rang dans la hiérarchie administrative du pays... », rapporte Côte (1993; p. 229). C'est, en effet, en fonction de leur rang administratif que sont décidés le volume et la nature des programmes promotionnels à accorder aux agglomérations. Un chef lieu de wilaya suppose entre autres avantages: l'implantation de ZHUN de 2000 à 5000 logements et, priorité économique oblige, la mise en place d'une structure industrielle.

Il est d'ailleurs aisé de relever un ensemble d'indicateurs qui confirment la vocation tertiaire de la ville, en particulier :

- Une forte représentation des services publics (banques, P.T.T, ...) desservant toute la wilaya.
- Une forte concentration de commerces privés et publics.
- Des services administratifs liés au statut de chef lieu de wilaya de la ville (siège wilaya, A.P.C, Daira).
- Et enfin, un réseau de transport routier, ferroviaire et aérien qui assure la liaison entre la région sud et nord du pays (Agli, 1988).

Confirmée dans son rôle de ville tertiaire, Biskra vivra dès lors au rythme d'une croissance urbaine accélérée. En effet, par les possibilités d'emplois qu'offrait le secteur tertiaire et à un degré moindre, le secteur industriel, Biskra devient la cible privilégiée d'un important flux de migrants venus dans leur majorité des campagnes voisines à la recherche de travail. Ce statut de ville tertiaire qu'a endossé Biskra dans les années 70 ne changera pas tels que le confirment les données chiffrées déduites des résultats des RGPH (voir tableau 5.1).

Depuis l'accession à l'indépendance, l'agglomération gonflait son effectif humain sous l'effet conjugué de l'accroissement naturel et du solde migratoire positif, mais simultanément, elle accusait un important déficit en logements.

En cela Biskra ne fait, d'ailleurs, pas exception à la majorité des autres villes algériennes, cette situation, étant en somme un aléa des orientations politiques algériennes. Côte (1993; p.226) rapporte que dans la première décennie de l'indépendance, « *les villes ont gonflé leur effectif sans se donner des ressources nouvelles. Leur croissance est liée aux pressions de l'environnement rural, non à la création d'emploi [...]. L'urbanisation a été démographique avant d'être économique* ». A partir des années 70, des faits nouveaux de sens inverse, sont intervenus; « *la ville a été dotée de nombreux équipements et elle est devenue un lieu de service. Pour les ruraux des campagnes voisines comme pour les citoyens eux même, elle multiplie les emplois tertiaires* ». A partir de 1975, ceux-ci sont épaulés par la relance des chantiers de construction; « *les migrants n'y viennent plus seulement pour la scolarisation de leurs enfants, mais pour y chercher du travail* ».

Or, chercher du travail, débouchait généralement sur un « chercher à loger » et c'est là que la situation devient problématique, car dans ces nouveaux centres urbains, aucune action d'envergure n'a été faite dans le but d'ajuster l'urbanisation et l'emploi. Biskra illustre, de ce fait, la situation de la plupart des villes algériennes, dont les programmes d'habitat sont substantiellement en retard sur l'industrialisation et de développement du tertiaire.

Ainsi, alors que le nombre d'habitants de l'agglomération augmentait progressivement pour atteindre 128924 en 1987(RGPH), ce qui représente approximativement le 1/ 3 du totale de la population de la wilaya; celui du parc de logements est passé successivement de 8966 logements en 1966 (RGPH), à celui de 14.092 en 1977 (RGPH) pour atteindre 20.806 logements en 1987(RGPH) (Alkama, 1995).

Depuis le lancement des ZHUN Est et Ouest, l'offre étatique sous forme de logements en habitat collectif couvre une part importante des besoins de la population. Elle atteint 70% dans les années 80, puis ce chiffre régressera sensiblement durant les années 90 du fait de la

conjoncture économique défavorable pour ne représenter que 20% (PDAU, 2000). Dans ce registre, la mise en place de nouveaux mécanismes de production de logement, notamment, le collectif promotionnel visent à faire participer le citoyen à la production de son logement et marque ainsi un recul de la politique volontariste prônée par l'Etat depuis l'indépendance et dont les avatars ne sont plus à démontrer.

A l'issue du découpage administratif de 1984, la wilaya de Biskra comptait 33 communes réparties sur 4 Dairas. Après le remaniement administratif de 1991 le nombre des Dairas augmente, la wilaya de Biskra compte désormais 12 Dairas et 33 communes suivant le découpage présenté dans la figure 5.1.

Le nombre de la population de l'agglomération a été, quant à lui, estimé à 210.701 habitants en 2005 ; soit une densité de 1650 habs /Km² (DPAT, Rapport 2005). Quant à celui des logements occupés, il serait de l'ordre de 29 887 unités.

Après ce rappel des principaux facteurs naturels, historiques et socio-économiques qui ont marqué le développement de l'agglomération, et qui constituent dans une large mesure les phénomènes inducteurs de la forme urbaine de la ville dans son état actuel, il convient à présent de recentrer cette partie de l'étude sur le cadre bâti résidentiel de production privée. Il s'agit, précisément, d'appréhender le tissu résidentiel dans le rapport étroit qu'entretiennent les morphologies urbaines avec les typologies architecturales. L'analyse des formes urbaines servira de soubassement à l'étude des unités d'habitations proprement dites ; dans la mesure où celles-ci constituent le produit matériel résultat de la dynamique propre du cadre urbain qui en est le support. Le tissu résidentiel sera abordé à partir d'un double point de vue morphologique et historique. Il s'agira notamment d'identifier les différents types de tissus résidentiels à Biskra ainsi que les modalités de leur évolution. Cette approche morpho-typologique diachronique est indispensable ; elle suppose que l'on s'efforce de restituer les étapes à l'origine des formes actuelles.

5.6. Le tissu résidentiel et son évolution : une approche diachronique de l'habitat

L'analyse de l'évolution de la production populaire en matière d'habitat à Biskra, constitue l'axe majeur de la présente étude. Dès lors, la démarche retenue devait, favoriser une approche diachronique de l'architecture domestique restituant sa dynamique mutationnelle et rendant compte des modalités de son évolution. Le corpus d'étude, notamment, devait couvrir l'ensemble de la production privée en matière d'habitat tant dans ses expressions historiques que contemporaines, par conséquent, il fallait engager un premier travail d'investigation en vue d'identifier les différents types d'habitat populaire à Biskra. Mais, encore fallait-il procéder à cette identification dans une perspective diachronique devant nous permettre de comprendre comment la diversité avérée de l'habitat s'articule à la dimension chronologique, autrement dit, le processus suivant lequel les formes d'habitat ont changé dans l'histoire.

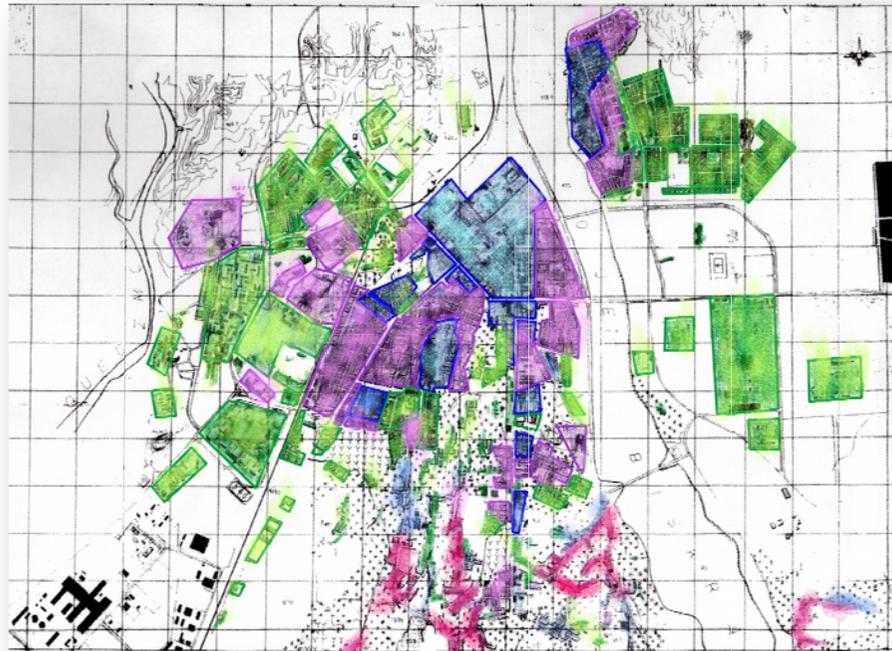
Afin de reconstruire un tel processus et d'expliquer ces changements, une analyse typomorphologique du tissu résidentiel a été engagée. Son intérêt est double et se situe à deux niveaux: d'une part, identifier les types d'habitat et reconstituer leur chronologie (niveau

urbain) ; et d'autre part, permettre la lecture des formes bâties révélatrices des transformations de l'architecture domestique (niveau architectural).

5.6.1. Le cadre urbain : stratification historique

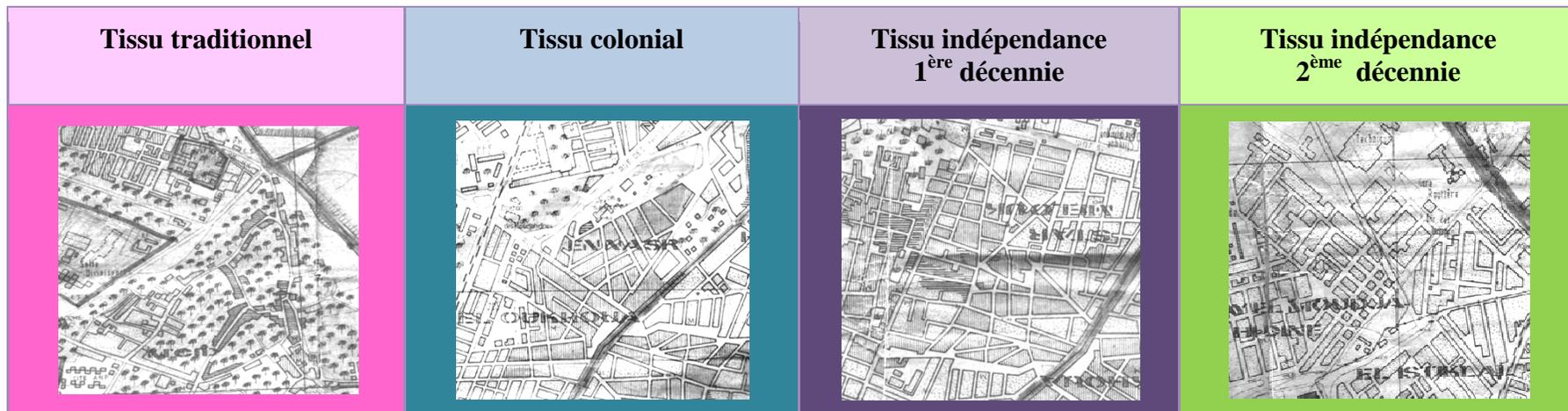
L'image urbaine que reflète actuellement la ville de Biskra constitue la synthèse des étapes successives de son développement historique. Son tissu urbain renvoie, forcément, aux conditions et mécanismes qui lui ont donné naissance et se prête, aisément, à une lecture chronologique. On peut, grossièrement, y déceler (figure 5.10a) :

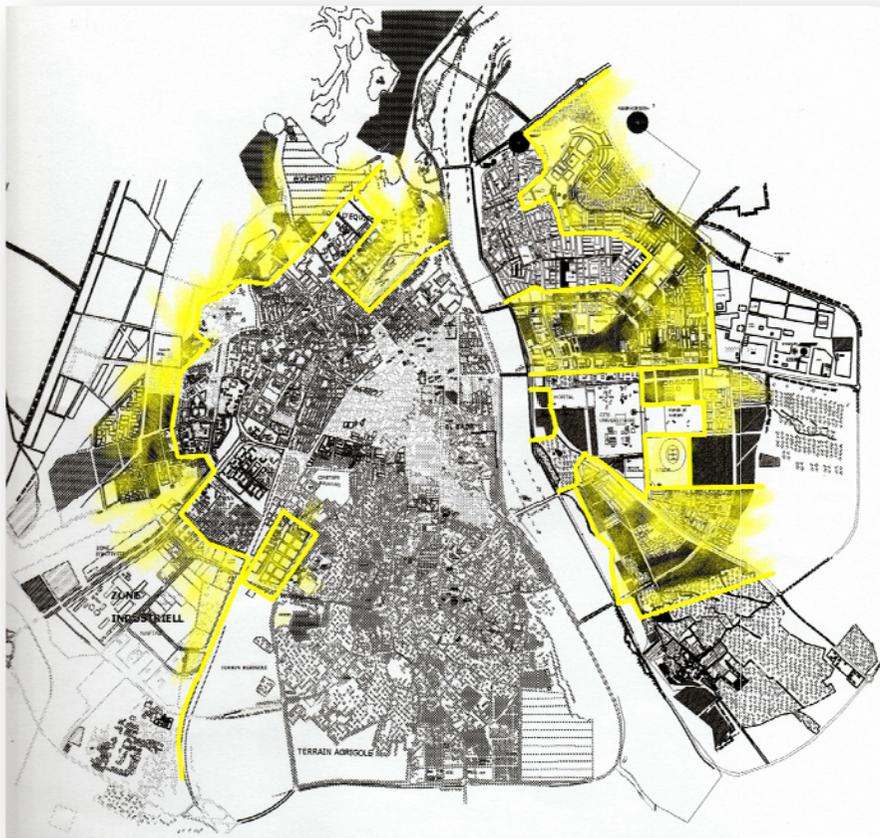
- Le tissu traditionnel produit à l'époque pré-coloniale.
- Le tissu datant de l'époque coloniale.
- Le tissu qui s'est développé dans la première décennie de l'indépendance.
- Le tissu qui s'est développé dans la deuxième décennie de l'indépendance.
- Le tissu de formation contemporaine (figure 5.10b).



- Tissu traditionnel
- Implantations coloniales
- Tissu apparu durant l'indépendance 1^{ère} décennie
- Tissu apparu durant l'indépendance 2^{ème} décennie

Figure 5. 10 (a) : Distinction chronologique des différents tissus résidentiels : localisations dans la ville et morphologies.



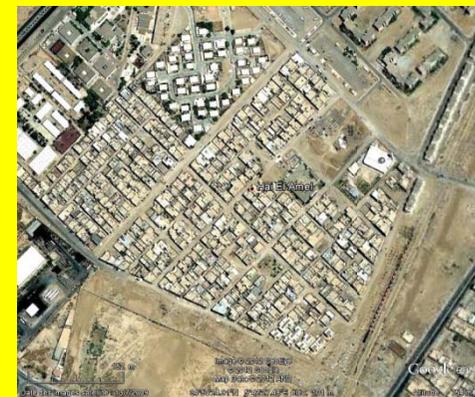
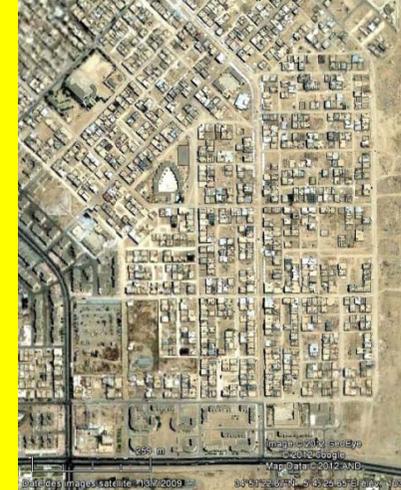


Tissu période
contemporaine

Figure 5. 10 (b) : Distinction chronologique des différents tissus résidentiels : localisations du tissu de formation contemporaine (ci-dessus) et morphologies.

Source : l'auteur.

Tissu contemporain



Repère chronologique	TYPES	Caractéristiques des habitations																							
		Type de logements					Système constructif			Mitoyenneté			Implantation du bâti			Hauteur			Degré d'ouverture			Représentativité traitement			
		Individuel faible densité		Individuel forte densité		Semi-Collectif	Collectif	Traditionnel	Béton armé	Mixte	Multiple	double	mono	Plain pied	Véranda	Mixte	1 niveau	2à3 niveaux	>4 niveaux	Extravertie	Modérée	Introvertie	Négligeable	Modéré	Important
		Solitaire	Groupé	Bande	A cour																				
T	TadS				●			●					●									●			
F	FadS				●			●					●									●			
	FalNP			●				●					●									●			
	FrpP		●					●															●	●	
	FloP			●					●	●	●			●	●					●	●		●	●	
I1	I1adNP				●				●	●				●							●	●			
	I1rpNP		●					●	●		●	●			●						●	●			
	I1alNP			●				●	●		●			●							●	●			
	I1loP			●				●	●		●			●							●	●		●	
	I1loNP			●				●	●		●			●	●						●	●		●	
I2	I2adP				●			●	●				●								●	●		●	
	I2rpNP		●					●	●	●			●								●	●		●	
	I2rpP																								
	I2alP			●				●	●				●								●	●		●	
	I2loP			●				●	●	●			●	●		●	●				●	●		●	
	I2pmP					●	●		●		●	●		●							●	●		●	
C	CadP			●	●			●	●				●								●	●		●	
	CrpP																								
	CrpNP		●	●				●	●		●	●				●	●				●	●		●	
	CalP			●				●	●	●			●								●	●		●	
	CloP		●	●				●	●	●			●	●							●	●		●	
	CpmP					●	●		●		●	●		●							●	●		●	

Tableau 5.4 : Matrice descriptive des habitations. (Source : l'auteur)

5.7. Conclusion

Ce chapitre a identifié le contexte de l'étude, il a, également, caractérisé le cadre bâti résidentiel populaire relativement à ce contexte.

Pour commencer, la ville de Biskra a été appréhendée à travers sa situation géographique et administrative. Son histoire urbaine a été retracée et les particularités de sa composante humaine ont été présentées. Son cadre urbain a, ensuite, été soumis à une analyse rétrospective qui a reconstitué le processus historique de son évolution. Cette étape a servi de préliminaire à l'étude du cadre bâti résidentiel et ses mutations.

A cet égard, le fait que cette recherche soit centrée sur l'analyse de la production populaire en matière d'habitat à Biskra, tant dans ses expressions contemporaines qu'historiques, a nécessité la mise en place d'une démarche devant favoriser une approche diachronique de l'architecture domestique restituant sa dynamique mutationnelle et définissant les modalités de son évolution. Le corpus d'étude, notamment, devait couvrir l'ensemble de la production privée en matière d'habitat et rendre compte de sa diversité. Par conséquent, il fallait engager un premier travail d'investigation, en vue, d'identifier les différents types d'habitat populaire à Biskra, mais, encore il fallait ne pas perdre de vue la dimension chronologique, autrement dit, le processus suivant lequel les formes d'habitat se transforment dans le temps.

Afin de reconstruire un tel processus et d'expliquer les transformations urbaines et architecturales, une analyse typo-morphologique du tissu résidentiel a été engagée. Son intérêt est double et se situe à deux niveaux: d'une part, identifier les types d'habitat et reconstituer leur chronologie (niveau urbain); et d'autre part, permettre la lecture des formes bâties révélatrices des transformations de l'architecture domestique (niveau architectural).

Un corpus d'étude a été constitué, il regroupe l'ensemble des tissus résidentiels de la ville de Biskra. En se conformant à la démarche typo-morphologique, le corpus a été classé en familles typologiques selon trois critères génériques: i) la périodicité historique du tissu, ii) la logique dominante de sa formation, iii) son mode de production. La variable historique a été prédominante et a permis de distinguer cinq (05) classes temporelles principales, chacune relève les tissus résidentiels produits à une période-clé de l'histoire de la ville: période pré-coloniale notée **T**, période coloniale notée **F**, période indépendance 1^{ère} génération (60-74) notée **I1**, période indépendance 2^{ème} génération (75- 85) notée **I2**, période contemporaine (86-2005) notée **C**. A l'intérieur de chaque famille, des types d'habitat ont été définis en appliquant les deux autres critères génériques que sont la logique de création et le mode de réalisation; **75** types *possibles* ont été identifiés dont **22** sont, effectivement, *réalisés*.

Le classement typologique a permis de regrouper les tissus résidentiels inventoriés en grandes familles typologiques par application de facteurs qui ont trait à la structure urbaine. Cependant, pour distinguer les différents types d'habitat populaire dénombrés, il fallait soumettre le corpus classé en familles typologiques, à une série de critères supplémentaires d'ordre morphologique ayant trait au cadre bâti. Une grille de classement, fournissant une liste structurée de critères morphologiques observables de l'extérieur, a été élaborée.

A l'issue de cette deuxième catégorisation plus fine et concise, les régularités permettant de différencier les types d'habitat existants et de dévoiler de façon plus ou moins nette leur logique structurelle, ont été identifiées. Les résultats obtenus après application de la grille ont été présentés dans des matrices-descriptives de synthèse.

Dans la partie suivante, les types d'habitats mis en évidence ont été analysés. Ils ont été regroupés par catégorie selon leur appartenance généalogique, ce qui a permis de définir 5 types génériques : 1) le type TadS représentant unique de la catégorie tissu traditionnel ; 2) les types F** affiliés à la catégorie tissu colonial ; 3) les types I1** définissant le tissu spontané des quartiers populaires créés durant de la première décennie de l'indépendance; 4) les types I2** correspondant au tissu résidentiel planifié produit durant la deuxième décennie de l'indépendance; et enfin, 5) les types C** préfigurant le tissu résidentiel contemporain.

Ces types ont, ensuite, été présentés dans l'ordre chronologique de leur création et examinés. Chaque type a, d'abord, été sommairement décrit, et situé par rapport à la ville, ensuite, sa forme urbaine a été investie. Une description spatio-fonctionnelle de l'unité d'habitation représentative du cadre bâti considéré complète cette caractérisation morphologique du type. De la même manière, une identification des attributs techniques des constructions a été effectuée, et, les modalités de conception et de réalisation du cadre bâti, appréhendées. Enfin, une lecture architecturale des façades est venue parachever l'analyse de chaque type ce qui a permis de faire de brèves incursions dans l'univers référentiel formel et expressif des autopromoteurs de chaque époque.

A ce stade de la recherche, les différents types d'habitat populaire en présence, sont identifiés, classés, comparés et replacés dans une chronologie d'ensemble qui saisit la structure de leur évolution. Les traits généraux de l'architecture domestique populaire ont été mis en exergue, il s'agit, à présent, de compléter ce travail en procédant à une analyse centrée sur l'unité d'habitation.

C'est l'objectif du prochain chapitre dédié à la lecture des formes bâties et des configurations spatiales révélatrices des transformations de l'espace domestique et de son usage.

Chapitre 6

Saisir les mutations Les transformations morphologiques et l'évolution des pratiques

« Pourtant nous savons qu'il change, lui, sa culture, ses usages et ses règles, imperceptiblement dans le temps, entraînant, avec les retards et décalages dus à l'immense inertie des formes construites, une évolution de l'espace vécu».

Pezeu-Massabuau, J., (1999, p. 19)

CHAPITRE 6

Saisir les mutations

6.1. Introduction

Le travail préliminaire qui vient d'être présenté dans le chapitre 5 a permis de cerner les caractéristiques du cadre bâti résidentiel « populaire » produit à Biskra à différentes époques de son évolution urbaine. Les traits généraux de l'architecture domestique populaire ont été mis en exergue suivant une approche typo-morphologique diachronique qu'il s'agit, à présent, de compléter en procédant à une analyse approfondie de l'entité résidentielle : l'unité d'habitation. Celle-ci sera appréhendée à travers sa matérialité et relativement à la pratique et aux usages spatiaux dont elle fait l'objet.

Le présent chapitre décrit la procédure d'enquête et l'analyse qui a été mise en place pour caractériser morphologiquement l'unité d'habitation dans toute sa diversité sans perdre de vue les fondements et les mécanismes de ses transformations architecturales diachroniques. Les résultats obtenus avec ce premier volet de l'analyse sont ensuite repris et exploités dans la deuxième partie du chapitre qui est consacrée à l'étude des usages de l'espace domestiques et à l'évolution des modèles d'habiter.

Ce chapitre est, donc, partagé en deux parties. La première partie est réservée à l'analyse morphologique diachronique. Les principales étapes de l'enquête, élaborée en fonction des hypothèses à vérifier et du modèle analytique adopté – approche morphologique diachronique – sont abordées. Un corpus de maisons représentant un éventail architectural varié, est constitué à l'issue de cette enquête. Cet éventail est organisé selon un classement diachronique, lequel est construit sur des critères essentiellement morphologiques. Une typologie de l'habitation populaire sera proposée, elle servira d'assise à l'étude de la représentativité des types. Les structures typologiques dominantes seront mises en exergue, et partant, les traits morphologiques caractéristiques de l'habitation individuelle populaire seront définis. La logique présidant à l'élaboration des types et leurs transformations constitue la

dernière étape de l'analyse ; ceci permettra de caractériser l'évolution de l'architecture domestique à Biskra.

L'étude des usages de l'espace domestiques et des modèles d'habiter et l'analyse de leur processus d'évolution, font l'objet de la seconde partie. Cette dernière partie est d'essence sociologique, elle aborde l'espace habité à la lumière d'une vision diachronique, décrit les usages et les modes d'appropriation spatio-fonctionnelle et saisit leurs mutations.

A- Caractérisation morphologique de l'habitation populaire à Biskra

6.2. Liminaire : définition du corpus de l'étude

Daniel Pinson dont les travaux dans le domaine de l'architecture domestique et la typologie font notoriété, affirme que la nature de l'objet étudié détermine les méthodes et les outils de son appréhension (Pinson, 1992). Cette réflexion de Pinson va servir de point de départ pour la définition du corpus qui fondera l'analyse morphologique.

En effet, considérant que notre recherche porte sur la caractérisation morphologique de l'architecture domestique à Biskra et l'appréhension des modalités de son évolution, le corpus de l'étude sera constitué par un ensemble d'unités d'habitations représentatives de la production populaire en matière d'habitat et réalisées dans la ville de Biskra.

Les éléments du corpus sont, donc, des bâtiments à usage d'habitation de type maison individuelle unifamiliale produite par l'habitant pour son propre usage. D'un autre côté, considérant la nature monographique de la recherche –architecture domestique produite à Biskra– et l'approche diachronique envisagée pour saisir l'évolution morphologique de cette architecture, les éléments du corpus seront sélectionnés en fonction de deux critères l'un spatial et l'autre temporel. En d'autres termes, les unités d'habitation choisies doivent à la fois couvrir l'aire urbaine de la ville et, ainsi, être représentatives de la production privée à travers toute l'étendue de l'agglomération, et en même temps, elles doivent se distinguer suivant une périodicité historique.

Pour atteindre un tel objectif, et assurer un choix cohérent des éléments du corpus en fonction des deux critères –spatial et temporel–, les résultats de l'analyse typo-morphologique diachronique réalisée à cet effet dans le chapitre 5, ont été exploités. Rappelons que cette analyse a porté sur l'identification puis la caractérisation des différents tissus résidentiels de la ville de Biskra. Ces derniers ont été pré-classés en familles typologiques suivant 3 critères génériques : i) la périodicité historique du tissu, ii) la logique dominante de sa formation, iii) son mode de production. La variable historique a été prédominante et a permis de distinguer cinq (05) classes temporelles principales, chacune relève les tissus résidentiels produits à une période-clé de l'histoire de la ville : période pré-coloniale notée **T**, période coloniale notée **F**, période indépendance 1^{ère} génération (60-74) notée **I1**, période indépendance 2^{ème} génération notée (75- 85) **I2**, période contemporaine (86-2005) notée **C**. A l'intérieur de chaque famille,

des types d'habitat ont été définis en appliquant les deux autres critères génériques que sont la logique de création et le mode de réalisation ; 75 types *possibles* ont été identifiés mais seulement 22 sont effectivement *réalisés*. Enfin, une description détaillée de chacun des types de tissus résidentiels a été effectuée suivant une grille de critères secondaires prédéfinis. C'est parmi les types réalisés que les unités d'habitations formant le corpus ont été sélectionnées.

6.3. Construction de l'échantillon

D'après les prévisions de la DPAT pour l'année 2005, basées sur les données du RGPH de 1998, le nombre de logements occupés dans l'agglomération de Biskra serait de l'ordre de 29.887 unités (DPAT, rapport 2005) ; bien entendu, ce nombre couvre à la fois la production privée et étatique. Les données chiffrées relatives à la seule production privée ne nous ont pas été fournies par les instances concernées, aussi nous retiendrons l'hypothèse de calcul utilisée dans l'élaboration du PDAU 2000 de Biskra, document qui sert actuellement de référence (URBA, rapport 2000).

L'hypothèse en question postule que la production étatique accuse une nette régression depuis les années 80, et ne représente actuellement que 20% de la production de logement, majoritairement sous forme d'habitat collectif. Par ailleurs, ces dernières années sont marquées par la relance et le succès évident de la formule de l'habitat *promotionnel* et *participatif* réalisé également sous forme d'habitat collectif mais dont le financement relève à la fois de l'Etat (aide financière) et du privé (participation financière échelonnée du futur acquéreur). Cette nouvelle réalité permet de supposer pour la production de logements, des quotes-parts égales; soit 50% tant pour l'habitat collectif que pour celui de l'individuel (URBA, rapport 2000). Suivant cette hypothèse, on peut avancer que l'enquête à effectuer devrait porter sur approximativement **14.900** unités d'habitations.

Bien entendu, une telle population d'étude ne peut pas être traitée exhaustivement et ceci n'est d'ailleurs pas nécessaire. Une enquête conduite sur un nombre réduit de la population d'étude, peut, en effet, fournir autant de données qu'une enquête qui aurait investi toute la population, avec en avantage; un gain considérable de temps, d'effort et de coût (Colin, 1978). Ce nombre réduit qui constitue un échantillon de la population d'étude doit, toutefois, être correctement choisi. Ceci suppose l'élaboration d'un échantillonnage approprié au sujet traité.

6.3.1 Type de l'échantillon

6.3.1.1 Echantillon représentatif ?

Dans les études où un travail sur échantillon s'avère nécessaire, il est d'usage de faire en sorte que l'échantillon soit représentatif (De Singly, 1992). Il doit, alors, présenter les mêmes caractéristiques que la population dont il est extrait, de telle manière que les observations recueillies soient généralisables. En fait, la représentativité de l'échantillon dépend principalement du procédé d'échantillonnage: *«un échantillon est représentatif si les unités qui le constituent ont été choisies par un procédé tel que tous les membres ou les éléments de la population ont la même probabilité de faire partie de l'échantillon. Si ce n'est pas le cas, on dira que l'échantillon est biaisé, puisque certains individus (unités) avaient plus de chances que d'autres d'être choisis. Les catégories auxquelles ils appartiennent occupent, dans*

l'échantillon, plus de place qu'elles ne le devraient; les caractéristiques de l'échantillon seront donc systématiquement différentes de celles de la population » (Colin; 1978, p. 29).

Cependant, il n'est pas toujours possible d'assurer la représentativité de l'échantillon; la difficulté majeure étant liée, le plus souvent, à l'absence d'une base de sondage satisfaisante et appropriée au sujet traité. Il reste que, faute de pouvoir construire un échantillon « représentatif », on essaie de s'en rapprocher, le plus possible, en procédant à d'autres formes d'échantillonnages, comme l'échantillon par quota, les échantillons stratifiés...etc. Le choix de tel ou tel type d'échantillon se fait en fonction des objectifs à atteindre, mais surtout des moyens et des conditions de l'enquête. Il semblerait, d'autre part, que le problème de la représentativité de l'échantillon, se pose différemment selon la nature des sujets traités, et qu'il soit plus judicieux de construire l'échantillon en fonction des analyses à effectuer plutôt qu'en fonction de la seule représentativité (De Singly, 1992).

En effet, se poser le problème de la représentativité en soi, et vouloir à tout prix un échantillon parfaitement représentatif, c'est imposer une contrainte difficile à satisfaire, et souvent inutile. L'échantillon représentatif n'est donc pas un passage obligé pour l'enquête, et il semblerait même qu'à la notion contraignante de la représentativité de l'échantillon il faille substituer une formule moins restreinte et plus appropriée qui peut se résumer dans « *l'adéquation de l'échantillon aux buts poursuivis* » (Colin; 1978, p. 53).

La question du choix de l'échantillon sera, en fin du compte, tranchée en fonction des buts poursuivis par la recherche. Pour notre cas, cela signifie que l'aspect diachronique de l'étude doit être mis en exergue dans la construction de l'échantillon, ce qui revient à dire que les 5 familles typologiques des tissus résidentiels doivent être correctement représentées. Or, une connaissance personnelle du terrain montre qu'il existe un déséquilibre important quant à la représentativité quantitative de chaque famille typologique ; à titre d'exemple, le nombre d'unités d'habitations relevant des **classes temporelles** T ou F est nettement en dessous de celui constituant la classe I2. Ces observations ont, par ailleurs, été confirmées lors du travail de terrain réalisé en amont de l'analyse typo-morphologique du tissu résidentiel de Biskra, (cf. chapitre 5, § 5.6.2).

On voit que dans ces conditions un échantillon représentatif ne pourrait être envisagé que dans le seul cas où l'échantillonnage se ferait *in situ*. Un inventaire détaillé, effectué dans le terrain, donnerait évidemment, avec précision le nombre d'unités d'habitation concerné par chaque famille typologique et leur distribution à travers l'aire d'étude. Mais, il n'était pas non plus possible, d'envisager une telle entreprise, compte tenu de nos moyens limités, de l'étendue du terrain d'étude, de la taille de la population concernée par l'étude, et du temps alloué à la recherche.

6.3.1.2 Echantillon par strates

Au regard des raisons évoquées plus haut, l'éventualité de travailler sur un échantillon à représentativité parfaite a fini par être écartée à la faveur de la construction d'un échantillon à strates. Un échantillon stratifié est à la mesure des objectifs fixés du moment qu'il permet de construire un échantillon présentant des taux de sondage¹ différents selon les catégories

¹ Le taux de sondage est la proportion d'individus faisant partie de l'échantillon, par rapport à la population ou à la sous population dont ils sont extraits (Colin, 1978).

considérées, les catégories en question étant les strates. L'échantillon total n'est, alors plus représentatif mais chacun des sous-échantillons des différentes strates l'est (Colin, 1978). De par sa nature, un échantillonnage stratifié permet ainsi, d'agir sur la composition de l'échantillon en fonction de l'importance -pour notre cas quantitative- des strates prédéfinies. Ceci nous a amené à opter pour un tel type d'échantillonnage.

L'échantillon considéré dans l'analyse a été stratifié suivant cinq (05) catégories :

- La **première catégorie** concerne les habitations quantitativement majoritaires sur le terrain, celles-ci ont été produites durant la période **I2**, cette strate représentera **1/3** de l'échantillon traité.
- Les **quatre autres catégories** ont trait aux habitations produites durant les périodes **T, F, I1 et C** et représenteront chacune **1/6** de l'échantillon total.

Le type d'échantillonnage à effectuer étant fixé, l'étape suivante consiste à déterminer sa taille.

6.3.2 Taille de l'échantillon

A priori, il n'existe pas de méthode ou de critères précis pour déterminer la taille optimale d'un échantillon. En contre partie, il existe certains moyens *logico-empiriques*² pour contourner plus ou moins efficacement cette difficulté, mais dans les principaux ouvrages de référence, les moyens proposés sont relatifs au domaine spécifique des enquêtes sociologiques et ne sont pas généralisables aux sujets de nature architecturale comme celui traité ici. Il semblerait, néanmoins, qu'en ce qui concerne la détermination de la taille de l'échantillon, il n'est pas exigé de s'en tenir à la rigueur scientifique. Il est permis, voire même conseiller de recourir aux méthodes empiriques (Colin, 1978).

Utilisant cette prérogative, la pré-enquête conduite pour tester les outils de l'enquête (voir section 6.4.1), a été exploitée pour caractériser quantitativement l'échantillon à traiter. Cette pré-enquête a, notamment, mis en exergue les conditions qui allaient entourer la collecte systématique de l'information et qui ne manqueraient pas d'influencer, en premier degré, le rendement du travail de terrain exprimé en terme d'unités d'étude traitées et donc de taille de l'échantillon. Tenant compte également du temps qu'on pouvait accorder à la phase "enquête" relativement à la durée totale de la recherche, et en référence à plusieurs études présentant des similarités méthodologiques avec la nôtre (Leibbrandt, 1990 ; Pinson, 1992; Lancret, 1998 ; Semmoud, 2001 ;etc.), l'échantillon a été fixé au **1/100** de la population totale concernée par l'étude (14900 habitations), ce qui représente un corpus d'étude d'environ **150** unités d'habitations.

En accord avec la nature stratifié de l'échantillon retenu, notamment les quotas en proportions d'effectifs qu'il fallait assurer pour chaque famille typologique définis précédemment, le corpus devrait théoriquement se répartir de la manière suivante :

- Famille typologique T : 25 unités d'habitation
- Famille typologique F : 25 unités d'habitation

² Cette expression est empruntée à Duprat et Paulin (1986).

- Famille typologique I1 :25 unités d’habitation
- Famille typologique C : 25 unités d’habitation
- Famille typologique I2 :50 unités d’habitation

Le corpus de l’étude étant ainsi défini, reste à savoir maintenant, la manière dont celui-ci sera fourni. Une stratégie de collecte de données a été élaborée; elle est présentée dans la partie suivante. Elle définit les outils de l’enquête et décrit sa procédure. Les principaux résultats auxquels elle a abouti, sont également présentés.

6.4. Constitution du corpus: l'enquête

6.4.1 Les outils de l'enquête

Pour construire une typologie diachronique des unités d’habitation et saisir, à travers le temps, l’évolution morphologique de l’architecture domestique à Biskra, le relevé architectural a été préconisé comme moyen de collecte de données. Dans une large mesure, la matière première de l’analyse sera, ainsi, constituée de relevés. Ceux-ci doivent, bien évidemment, être fournis par l’enquête de façon à permettre la construction de l’échantillon selon la taille et les caractéristiques précédemment définis.

6.4.1.1 Le relevé architectural

D’une façon générale, le relevé reste un outil indispensable quand il s’agit d’étudier une forme particulière d’habitat afin d’en proposer un classement typologique. De nombreuses études focalisées sur l’analyse des formes urbaines ou architecturales y ont eu recours. Il est impossible de les citer exhaustivement, mais on peut, à titre d’exemple en mentionner quelques unes, particulièrement, celles qui relèvent d’auteurs francophones comme l’étude faite par Duprat et Paulin (1986) dans leur analyse des chalets du massif des Bornes, ou celle plus opérationnelle, effectuée par Eleb-Harlé et al., (1976) dans le but de rénover l’habitat ancien en France. Toute aussi intéressante est l’étude réalisée par Santelli (1983) sur les médinas de Tunisie et du Maroc ou encore celle entreprise par Lancret (1998) pour décrire la maison balinaise.

Certains auteurs préconisent le recours au relevé *ethno-architectural* (Pinson, 1992; Thyssen, 1983 ; Semmoud, 2001). A la différence du premier, celui-ci est un relevé avec indication des meubles et des objets essentiels qui servent à aménager l’espace. Cette procédure est, d’ailleurs, fort intéressante et pratiquement indispensable dans le cas de démarches socio-anthropologiques ayant pour objet l’étude des modes de vie et donc des pratiques habitantes et de leur articulation avec l’espace physique. Pour notre cas, le relevé ethno-architectural n’est pas nécessaire pour caractériser morphologiquement l’habitation populaire, par contre il nous a été d’une grande utilité pour étudier les valeurs d’usage et les pratiques domestiques de l’espace habité. On y reviendra dans le deuxième volet de l’analyse consacré aux usages et aux modèles d’habiter.

Signalons également qu’un questionnaire de type entretien semi-directif a été mené et a permis d’éclairer certains aspects relatifs à l’usage. Celui-ci a néanmoins été conduit à petite échelle sur quarante (40) maisons exactement. L’Annexe B présente la liste des thèmes de questionnement qui le constitue (voir Fiche B : Guide de l’entretien).

6.4.1.2 La fiche-relevé

En plus des relevés architecturaux qui constituent la matière première de l'analyse, la *fiche-relevé* a, également, été utilisée comme outil d'investigation complémentaire. La fiche-relevé synthétise les principales caractéristiques du relevé suivant des thèmes prédéfinis et en fonction des hypothèses à vérifier. Elle a été confectionnée en privilégiant les traits descriptifs morphologiques du cadre bâti étudié.

Une première fiche a été élaborée, elle se structurait selon quatre rubriques principales:

1. Identification du relevé. Cette rubrique donne des informations générales sur la maison (situation par rapport à la ville –quartier-, date de réalisation, étapes de réalisation, état d'achèvement, usage -résidentiel et autre-, système constructif...)
2. Implantation. Celle-ci relève les modalités d'insertion urbaine de la maison (relation de la parcelle à l'espace public, desserte, mitoyenneté, forme de la parcelle, surface de la parcelle, surface du non bâti (%), nature du non bâti, position du non bâti dans la parcelle, hauteur exprimée en nombre de niveaux)
3. Analyse des plans. La rubrique décrit l'organisation intérieure de chaque niveau (statut des espaces privé-semi-privé, transition public-privé, circulation, structuration spatiale)
4. Analyse des façades. Cette dernière rubrique caractérise morphologiquement les élévations extérieures (relation à l'espace public –présence d'espaces tampons entre le mur de façade et la rue, nombre de niveaux, degré d'ouverture en %, présence de traitement à caractère esthétique, présence de volumes saillants ou en creux, état de la finition, présence d'un garage ou d'un local de commerce)

Chaque rubrique a été par la suite détaillée en sous- rubriques. Celles-ci se présentaient sous forme de paramètres relevant les modalités d'occurrence du critère descriptif considéré.

Cette première fiche fut testée sur **six** (06) maisons, ce qui a permis de relever certaines de ses insuffisances. A la suite de ce pré-test, il a fallu par exemple :

- détailler la rubrique " Analyse des façades " de façon à avoir des informations sur chaque façade de la maison et non seulement sur la façade principale ;
- les alternatives présentées dans le cadre de certaines sous-rubriques comme "la relation à l'espace public" et "l'organisation du plan" ont été revues. On les a élargies, en y ajoutant d'autres possibilités, de façon à pouvoir couvrir tous les cas observés.

Ce réajustement de la fiche-relevé a, finalement, débouché sur sa version finale dont une copie vierge peut être consultée en Annexe A. Au total 28 paramètres organisés en 4 rubriques reportent les principaux traits descriptifs de chaque maison analysée. Pour faciliter l'opération du report des informations sur les fiches, un système de codage iconique a été élaboré. Dans ce système, chaque paramètre pouvant être illustré, a été représenté par une icône qui met en exergue le trait descriptif considéré.

La fiche-relevé a permis une description méthodique et systématique de tous les relevés des maisons analysées, elle a ainsi servi de support pour déterminer les critères de l'analyse typologique.

6.4.2 La conduite de l'enquête

La conduite d'une enquête suppose préalablement la mise en place d'une stratégie de collecte d'informations; stratégie qui devra impérativement être testée en vue de vérifier son opérationnalité et ainsi confirmer son efficacité. Dans le cas où cette stratégie ne donne pas les résultats escomptés, elle pourra toujours être affinée, ou dans les pires des cas, abandonnée à la faveur d'une stratégie plus appropriée.

C'est dans une large mesure, ce qui a caractérisé le déroulement de notre enquête puisqu'une première tentative a d'abord été faite dans le sens d'effectuer des relevés "in situ". Il était, notamment, question de faire sur terrain, le relevé d'un certain nombre d'habitations existantes. Celles-ci devant être choisies de manière aléatoire à travers des quartiers de différents types et de différentes époques représentant l'aire d'étude. Mais la réalité du terrain nous a contraints à changer de stratégie.

En effet, il ne nous a pas été possible de bénéficier pleinement de l'aide des "intéressés" et de leur coopération qui restent indispensables dans ce genre d'enquêtes. Dès le lancement du travail sur terrain, on s'est rendu compte qu'il était impossible d'effectuer des relevés systématiques de maisons en choisissant celles-ci par le simple fait du hasard. En général, les gens que nous avons sollicités pour participer à notre enquête ne nous connaissaient pas; aussi, ils manifestaient beaucoup de méfiance à notre égard, et dans la majorité des cas ne permettaient pas qu'on entre chez eux et encore moins qu'on fasse le relevé architectural des lieux.

Dans un premier temps, on a tenté de contourner cette difficulté en recourant à des moyens plus appropriés à la réalité du terrain. En effet, ce qui était en cause premier lieu, c'était le fait de choisir les maisons à enquêter de façon aléatoire. Il était par conséquent plus judicieux de revenir sur ce principe du choix arbitraire et de sélectionner les habitations à enquêter en fonction de la disponibilité de leurs occupants à collaborer à l'enquête.

Notre propre connaissance du terrain étant limitée, on a dû alors s'adresser à des proches (amis, parents...) qui devaient jouer le rôle d'intermédiaires auprès des enquêtés potentiels. Ce réseau de connaissances personnelles aurait pour mission de nous préparer le terrain en nous introduisant auprès de personnes qui nous autoriseraient à effectuer des relevés. Et, dans un sens, cette manière de procéder a été efficace; il nous a été possible d'effectuer quelques relevés et même de réaliser des entretiens, mais, son efficacité restait relative.

En effet, cette méthode n'a pas permis de réunir le nombre de relevés nécessaires à la construction de l'échantillon selon les caractéristiques qualitatives et quantitatives préalablement fixées. Le réseau de proches dont on était tributaire pour l'enquête ne comptait guère plus que quelques personnes, or on était assigné à agir dans le cadre très limité balisé par ce même réseau. Par conséquent on n'a pas pu effectuer, plus d'une trentaine de relevés ce qui était nettement insuffisant et en deçà du nombre exigé. Ce nombre réduit de relevés n'aurait pas permis de procéder aux analyses statistiques prévues.

On a finalement décidé d'exploiter les relevés de maisons effectués par les étudiants du département d'architecture de Biskra dans le cadre de l'atelier de deuxième année. Ces relevés élaborés par les étudiants durant trois années successives (2004- 2005-2006) pour servir de support à différents exercices programmés dans le cadre de l'atelier de 2ème année

(étude du confort dans une habitation, analyse consacrée à l'habitat ou encore l'analyse urbaine), corrigés et archivés par nos soins, ont fait office de base de données dans laquelle ont été puisées les unités d'habitations pouvant figurer dans l'échantillon. De cette manière, 120 relevés ont été sélectionnés et ajoutés à l'échantillon. Ces relevés fournissaient :

- le plan de situation au 1/5000,
- le plan de masse au 1/200,
- les plans au 1/100 (rez-de-chaussée et premier étage),
- les coupes au 1/100
- la façade principale, et dans le cas d'une maison à double mitoyenneté, la façade arrière ou latérale était également fournie au 1/100,
- un texte de présentation indiquant l'année d'exécution, les éventuelles modifications effectuées sur la maison, le mode constructif, le nombre d'occupants, etc., et quelquefois un dossier photographique accompagnent le relevé.

6.4.3 Résultats de l'enquête

L'enquête a fourni un corpus à l'étude. Celui-ci est constitué de **167** relevés architecturaux; répartis de la manière suivante :

- Famille typologique T: 28 unités d'habitation
- Famille typologique F : 31
- Famille typologique I1: 25
- Famille typologique C : 30
- Famille typologique I2 :53

Un relevé d'une maison de la famille typologique I2 est présenté ci-contre (figure 6.1). Enfin, sur la base des relevés réunis, les fiches-relevé ont été complétées. Les fiches-relevé ont, ensuite, été systématiquement analysées en vue d'établir un classement typologique.

Maison L7

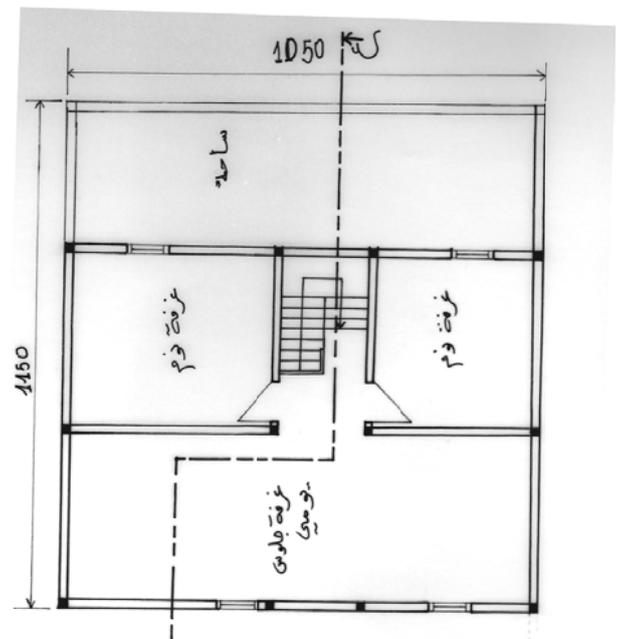
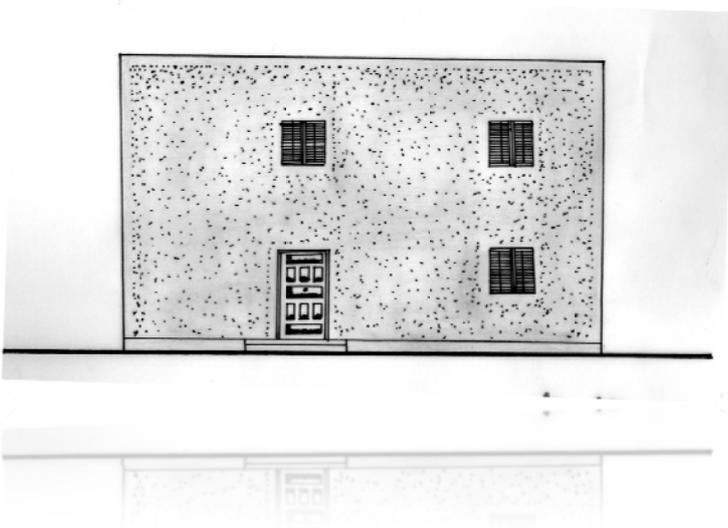
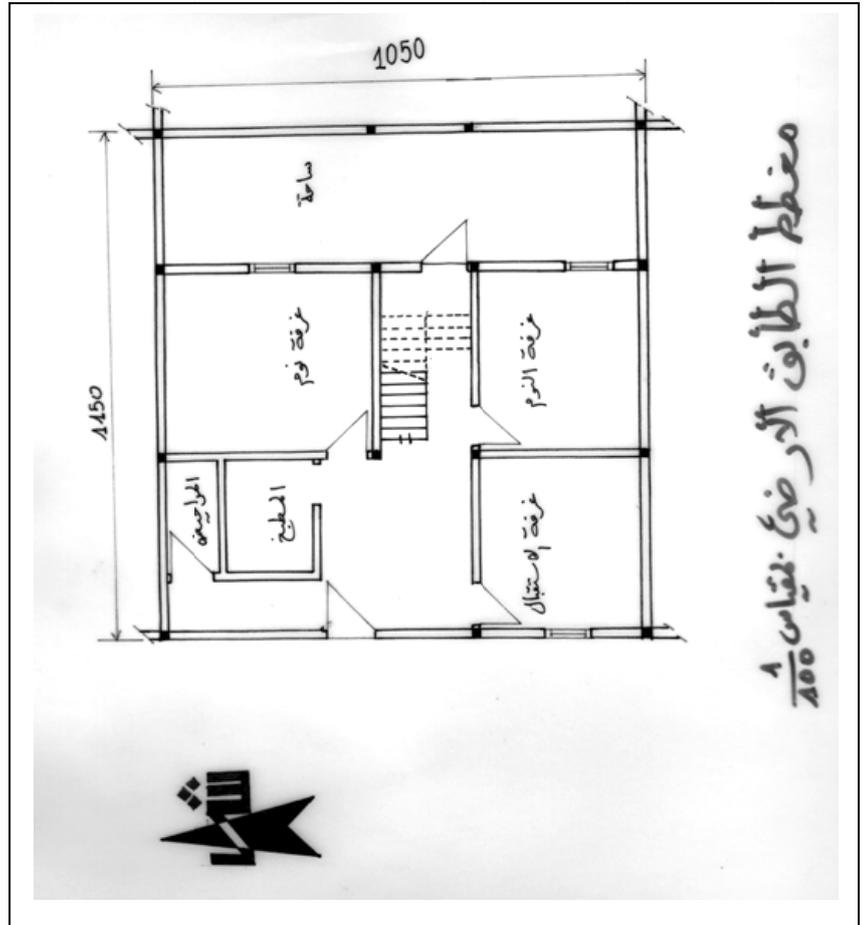


Figure 6.1 : Relevé scanné d'une maison et fiche-relevé correspondante.

(Source : l'auteur)

IDENTIFICATION DU RELEVÉ

Fiche relevé N° : <i>I2</i>		Code : <i>5-BI-2</i>	
Agglomération : <i>Boukhan</i>		Usage	
Quartier : <i>Boukhan</i>		H	H+C
		H+A	H+Pl
Datation : <i>I2</i>		Autre	
Etapes de réalisation / Evolutivité : <i>Fin</i>		Système constructif	
Etat d'achèvement : <i>fini</i>		Mur Porteur	Béton Armé
		Mixte	
		Autres données : <i>reg. intérêt F de - Intérêt pat I2</i>	

IMPLANTATION

Relation à l'espace public	Plain-pied <input checked="" type="checkbox"/>	Avec véranda <input type="checkbox"/>	Mixte <input type="checkbox"/>
Desserte	Axe primaire <input type="checkbox"/>	Axe secondaire <input type="checkbox"/>	Axe tertiaire <input checked="" type="checkbox"/>
Mitoyenneté	sans <input type="checkbox"/>	unique <input type="checkbox"/>	double <input type="checkbox"/>
			triple <input checked="" type="checkbox"/>
Forme de la parcelle	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
	<i>10.5</i>		
	<i>11.5</i>		
Surface de la parcelle	≤100 m2	100≤Sp≤250m2	≥250m2
Surface du non bâti (%)	<i>25%</i>		
Nature du non bâti	Jardin	Véranda	Cour
			<input checked="" type="checkbox"/>
Disposition du non bâti	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
			<input type="checkbox"/>
Nombre de niveaux	RDC	R+1	R+Tb
			<input checked="" type="checkbox"/>
			R+2
			<R+2

pr L6 (Zui)

ANALYSE DU PLAN

	RDC					R+1					R+2				
Non bâti unique	J	V	C	P	T	J	V	C	P	T	J	V	C	P	T
Non bâti multiple	J	V	C	P	T	J	V	C	P	T	J	V	C	P	T
Disposition du non bâti	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>												
Organisation	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

ANALYSE FAÇADE

Facade A

Relation à l'espace public	Plain-pied <input checked="" type="checkbox"/>	Avec véranda <input type="checkbox"/>	Mixte <input type="checkbox"/>
Nombre de niveaux	RDC	R+1	R+Tb
			<input checked="" type="checkbox"/>
			R+2
			>R+2
Degré d'ouverture	Introvertie <10%	Ouverte 10% <So<25%	Extravertie >25%
	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Traitement	néant	utilitaire	modéré
		<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
			élaboré
			ostentatoire
Présence de volumes saillants ou en creux	Balcon	Loggia	Pièce en encorbellement
			<input checked="" type="checkbox"/>
			Terrasse
			autre
			<i>Ne pat.</i>
Etat de la finition	Sans revêtement	Avec revêtement	Avec revêtement et peinture
		<input checked="" type="checkbox"/>	
Garage	avec	sans	
		<input checked="" type="checkbox"/>	
Commerce			

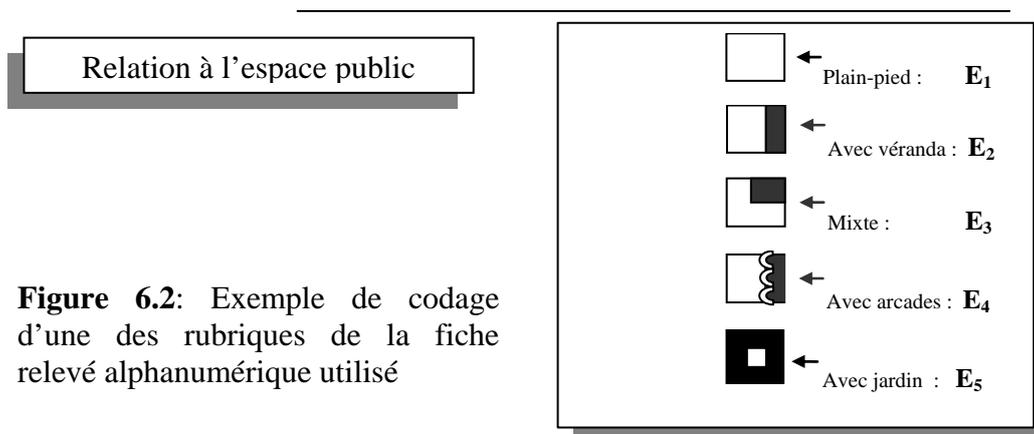
pr L6 (Zui)

6.5. Exploitation statistique préliminaire des fiches-relevés

A ce stade de l'analyse, un corpus stratifié selon 5 catégories et comptant 167 relevés de maisons est constitué. Chaque unité de ce corpus est décrite moyennant une fiche-relevé présentant les caractéristiques descriptives, morphologiques et techniques de chaque maison traitée. Une photocopie du relevé scanné et réduit (plans, façades, photos) accompagne chaque fiche-relevé (voir figure 6.1).

6.5.1 Codage de la fiche-relevé

Sur la base du corpus précédent, une analyse comparative entre fiches-relevé a été effectuée. Ce travail a permis d'élaborer une *fiche-relevé synthétique codée* (à consulter en Annexe A). Cette dernière reprend la structure générale de la fiche-relevé standard, avec ses quatre rubriques. Les critères contenus dans chaque rubrique sont présentés dans les différentes possibilités de leurs variations tel qu'il ressort de l'analyse comparative entre fiches-relevé. Chaque variation du critère considéré est désignée par un code *alphabétique* ou *alphanumérique*. Par ailleurs, et quand le critère le permet, le code est renforcé par une représentation iconique. A titre d'exemple dans la rubrique « Implantation » le critère « Relation à l'espace public » présente cinq variations codées comme suit (figure 6.2) :



Ainsi, la fiche-relevé synthétique relève les variations des critères de description des unités du corpus et les identifie par un code. Elle servira de clé de lecture lors des analyses statistiques dont fera l'objet le corpus de l'étude.

6.5.2 L'utilisation du logiciel Statistica

Le programme informatique *Statistica*³ a été utilisé pour effectuer les analyses statistiques. Le codage était un préalable indispensable à l'utilisation de ce logiciel. Les critères descriptifs établis dans le cadre des fiches-relevés –soit au total 27 paramètres– après avoir été codés, ont été reportés pour l'ensemble du corpus dans un fichier « *feuille de donnée* » du logiciel (figure 6.3).

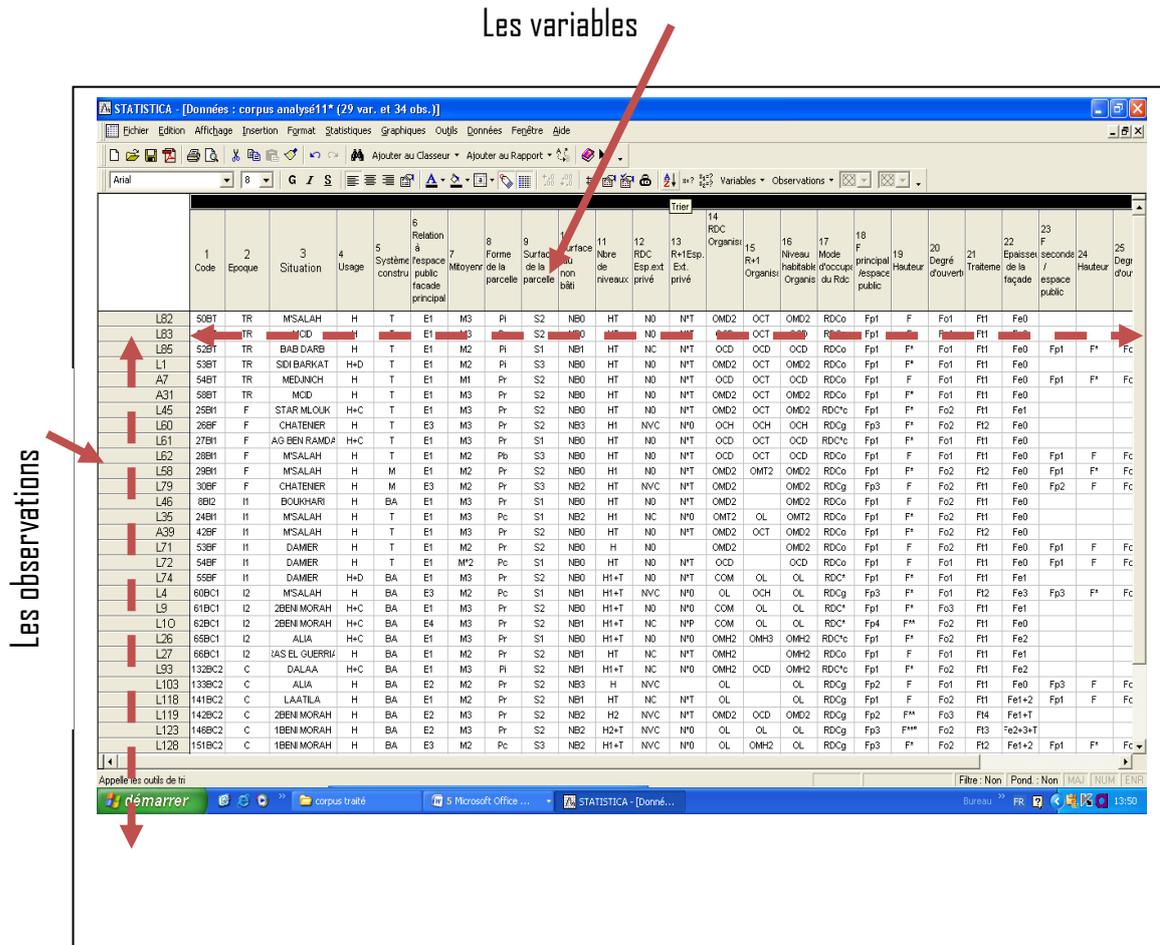


Figure 6.3 : Exemple de feuille de données de Statistica

Cette opération permet de décrire méthodiquement les unités d'habitation et d'effectuer des classements en fonction des paramètres saisis pour chaque maison. Les opérations statistiques effectuées par rapport aux paramètres jugés les plus pertinents pour l'analyse mettent en exergue les points communs qui existent entre les maisons selon les différentes époques et permettent de proposer des classements typologiques.

Dans Statistica les unités analysées sont appelées *observations* et les paramètres ou critères d'analyse sont des *variables*. Le tableau à double entrée (feuille de données) qui présente la

³ Statistica (2003). Logiciel de statistique développé par StatSoft.

totalité du corpus est ainsi organisé en 27 Variables « les colonnes » et 167 Observations « les lignes ». **L'entrée en colonne** du tableau énumère les **observations**, c'est-à-dire les 167 relevés de maisons désignés chacun par le code alpha-numérique qui lui a été affecté dans la fiche-relevé correspondante ; alors que **l'entrée en ligne** présente les **variables** autrement dit les critères descriptifs extraits de la fiche-relevé.

Ainsi, pour chaque observation (ou relevé d'habitation) –les lignes du tableau- on peut lire, en colonne, la modalité d'occurrence de la variable considérée (critère descriptif) sous forme d'une lettre ou d'une syllabe affectée ou non d'un chiffre qui sont, en faite, les codes désignant les modalités de variations du critères considéré tel qu'il a été enregistré dans la fiche relevé correspondante.

Les 27 variables mentionnées pour chaque unité d'habitation reprennent systématiquement les données (par rubrique) enregistrées dans les fiches relevés, ainsi :

- Les variables [1 à 5] relèvent les données relatives à l'« Identification du relevé ». Les informations fournies sont successivement : le code du relevé, l'époque (déduite de la date de réalisation), la situation par rapport à la ville –quartier-, l'usage -résidentiel et autre-, le système constructif utilisé.
- L'« Implantation » est décrite à travers le groupe de variables [6 à 11] qui fournissent les informations suivantes : relation de la parcelle à l'espace public, mitoyenneté, forme de la parcelle, surface de la parcelle, surface du non bâti, hauteur exprimée en nombre de niveaux).
- Les variables [12 à 17] caractérisent la morphologie des plans : elles identifient pour chaque niveau (la nature du non bâti et sa position dans le plan, le mode de structuration spatiale). La présence de garage, local de commerce ou d'un RDC entièrement réservé à une activité autre que résidentielle est également mentionnée.
- Le dernier groupes de variables [18 à 27] décrit l'apparence extérieure de la maison. La façade (principale et/ou secondaire) est morphologiquement caractérisée à travers: la nature de sa relation à l'espace public –présence d'espaces tampons entre le mur de façade et la rue-, le nombre de niveaux, le degré d'ouverture, l'existence d'un traitement à caractère esthétique, la présence de volumes saillants ou en creux.

6.5.3 Les matrices morphologiques

La présentation de toutes les unités du corpus de l'étude et la saisie de leurs traits descriptifs dans un même tableau, a permis de disposer d'une base de donnée qu'il s'agit maintenant d'exploiter. En accord avec les visées de la recherche, il fallait procéder à un premier tri des relevés en fonction de leur périodicité. La variable « *Epoque* » (V2) qui relève ce trait descriptif pour chaque observation, et qui peut se présenter selon 5 variations possibles (T, F, I1, I2 et C) a permis de réunir ensembles les relevés de chaque période de manière à constituer des groupes, puis d'isoler chaque groupe dans une feuille de donnée indépendante. Cinq *tableaux descriptifs* des unités d'habitations appartenant à la même époque que nous appellerons *table-époque* ont été constitués.

Avec le module *Statistiques Élémentaires* de Statistica, des tests de tris à plat (table de fréquences⁴) ont été appliqués pour chaque table-époque. Il s’agissait notamment de voir les fréquences d’occurrence des modalités de certaines variables et partant de mettre en évidence les traits descriptifs, techniques et architecturaux caractérisant «l’habitation populaire» de chaque classe temporelle (figure 6.4).

Table de fréquences : RDC Organisation (période C)

	Effectif	Effectifs	%age
OMH2	5	5	16,6
OMD3	1	6	3,3
OMD2	5	11	16,6
COM	9	20	30,0
OCD	2	22	6,6
OL	5	27	16,6
OMH3	2	29	6,6
OMH1	1	30	3,3

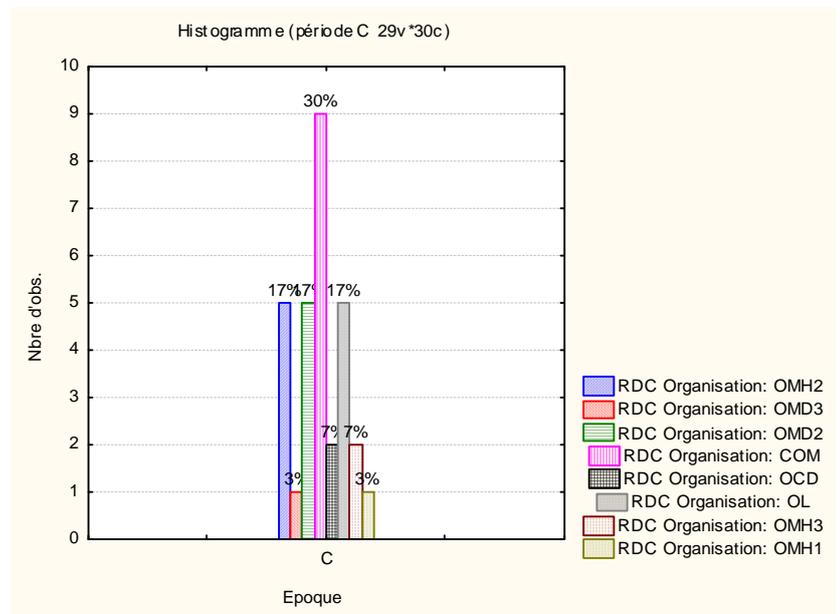


Table de fréquences : F principale /espace public (période C)

	Effectif	Effectifs	%age
Fp1	12	12	40,00
Fp3	9	21	30,00
Fp4	5	26	16,66
Fp5	1	27	3,33
Fp2	3	30	10,00

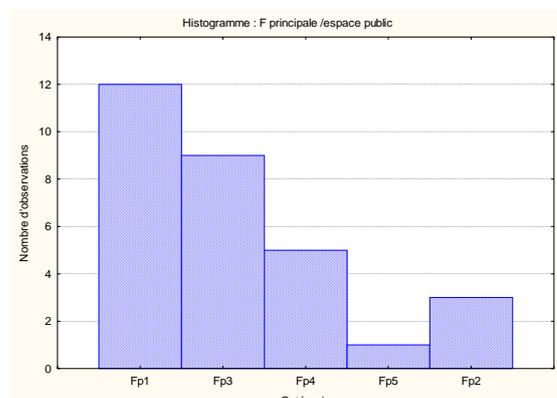


Figure 6. 4 : Exemples de tables de fréquences et leur visualisation par histogramme pour la *matrice-époque C* ; les tris à plat sont effectués pour 2 variables ‘RDC Organisation’ et ‘Façade principale /espace public’.

⁴ Les tables de fréquences ou tris à plat représentent une méthode simple pour analyser des données catégorielles (nominales). Elles sont souvent utilisées, lors de la phase exploratoire de l'analyse pour visualiser la manière dont les différentes modalités sont distribuées dans l'échantillon (StatSof, 2003). STATISTICA fournit de nombreuses options graphiques permettant de visualiser la distribution des données.

6.5.3.1 Matrices morphologiques par époque

Les résultats de ce premier travail d'analyse est présenté sous forme de tableaux que nous avons appelés « Matrices morphologiques par époque », cinq tableaux sont élaborés, soit un tableau par classe temporelle (époque). Chaque tableau présente en ligne les critères d'analyse décrivant les habitations étudiées et en colonne les modalités d'occurrence du critère considéré.

Les critères se présentent de la manière suivante :

- critères **génériques principaux** (première colonne du tableau) ;
- critères **génériques secondaires** (deuxième colonne du tableau) ;
- les **modalités possibles** d'occurrence du critère considéré (troisième colonne) ;
- et respectivement pour la quatrième, cinquième et sixième colonne :
 - les **modalités observées** c'est-à-dire effectivement réalisées sur terrain pour les unités du sous-échantillon chronologique considéré ;
 - **l'effectif** concerné (le nombre de fois où la modalité s'est répétée à l'intérieur du sous-échantillon chronologique) ;
 - l'effectif exprimé en **pourcentage** (% age) cette colonne indique le rapport du nombre de fois où la modalité s'est répétée à celui de l'effectif total concerné par le critère générique secondaire correspondant.
- Enfin, les deux dernières colonnes relèvent la **modalité dominante** de l'occurrence du critère :
 - la modalité observée quantitativement majoritaire est dominante dans **l'absolue** ;
 - dans le cas où une autre modalité s'avère également quantitativement bien représentée bien que présentant un effectif moindre que celui de la modalité dominante absolue - la différence d'effectifs retenue est de deux ou trois observations- elle est relevée est considérée en tant que modalité dominante **relative**.

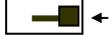
Cinq matrices descriptives chronologiques ont ainsi été élaborées, chacune se présente sous forme de 4 sous-tableaux par référence aux 4 rubriques qui ont fondé la construction des fiches-relevé. Les tableaux sont présentés en Annexe A.

6.5.3.2 Matrice morphologique référentielle

Un tableau de synthèse « Matrice morphologique référentielle » a été dressé (tableau 6.1 : sous-tableaux 1/4 ; 2/4 ; 3/4 ; 4/4). Globalement, ce tableau reprend la structure des matrices descriptives chronologiques et réunit les résultats obtenus pour les 5 tableaux descriptifs précédents, c'est-à-dire les modalités dominantes relatives et absolues enregistrées pour chaque critère à l'intérieur de chaque période.

La "matrice morphologique référentielle" permet ainsi une lecture chronologique comparative du critère descriptif considéré (lecture en ligne) ; elle relève les modalités d'apparition du critère descriptif, ses variations d'une période à une autre et partant, permet d'envisager certaines investigations préliminaires quant à l'évolution de l'architecture domestique étudiée.

Tableau 6.1 : Matrice morphologique référentielle (sous-tableau 2 /4)

Critères		Modalités possibles	Période T		Période F		Période II		Période IZ		Période C		
			Mod. dominantes		Mod. dominantes		Mod. dominantes		Mod. dominantes		Mod. dominantes		
			relative	absolue	relative	absolue	relative	relative	absolue	relative	absolue	relative	
Analyse du plan	RDC Esp. ext privé	RDC avec Jardin : N_J											
		RDC avec véranda : N_V											
		RDC avec véranda et cour : N_{V+C}								N_{V+C}		N_{V+C}	
		RDC avec cour : N_C							N_C		N_C		
		RDC entièrement bâti : N_0	N_0		N_0		N_0		N_0		N_0		
	Mode d'occupation du RDC	RDC sans garage : RDC_0	RDC_0		RDC_0		RDC_0						
		RDC avec garage : RDC_g							RDC_g		RDC_g		
		RDC avec local de commerce : RDC^*c											
		RDC garage+ local de commerce : RDC^*g+c											
		RDC entièrement aménagé en locaux de commerce : RDC^*											
	RDC Organisation	Organisation linéaire couloir : O_L								O_L		O_L	
			Hall : O_{CH}										
		Organisation centrale	Quast dar : O_{CD}		O_{CD}								
			Haouch, espace central non couvert : O_{CT}										
		Organisation mixte 1	Hall+ couloir : O_{MH1}										
			Quast dar + couloir : O_{MD1}										
Haouch, espace central non couvert + couloir : O_{MT1}													
Organisation mixte 2		couloir + Hall : O_{MH2}							O_{MH2}		O_{MH2}		
		couloir + Quast dar : O_{MD2}		O_{MD2}		O_{MD2}		O_{MD2}	O_{MD2}		O_{MD2}		
		couloir + Haouch, espace central non couvert : O_{MT2}											
Organisation mixte 3		couloir+Hall+couloir : O_{MH3}											
		couloir+ Quast dar + couloir : O_{MD3}											
		couloir + Haouch, espace central non couvert + couloir : O_{MT3}											
RDC COMMERCE		COM							COM		COM		

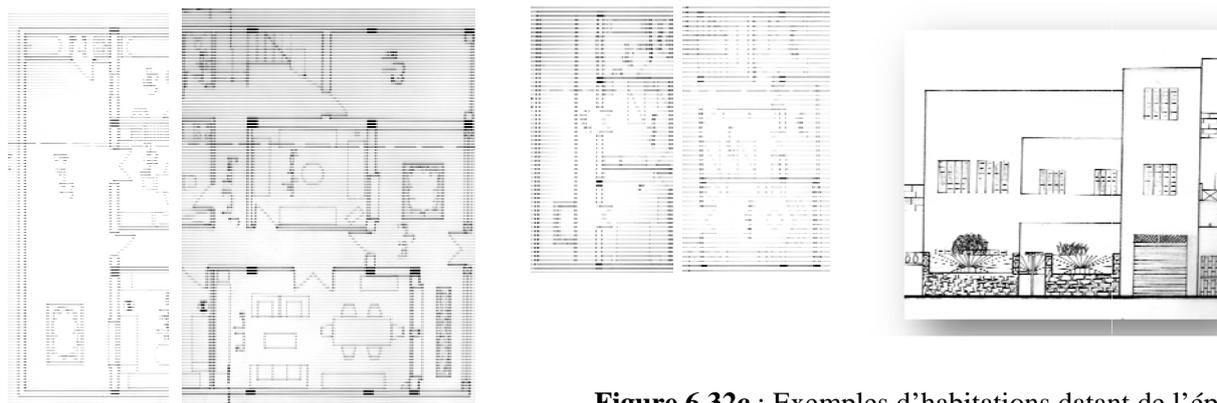
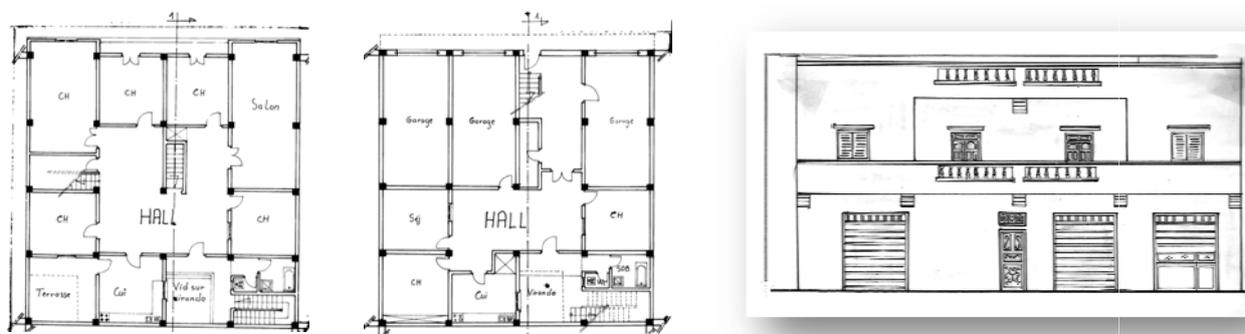


Figure 6.32c : Exemples d'habitations datant de l'époque indépendance I2 : relevés de type $N_{vc}F_{p3}OL$ (en haut) et $N_cF_{p4}COM$ (en bas)



Enfin, l'analyse qui vient d'être élaborée, nous permet d'avancer une hypothèse importante quant à l'évolution de l'architecture domestique ; il semblerait, en effet, que les mutations qui transforment l'architecture domestique puisent leurs substances dans le mode de structuration spatiale. C'est quand les conformations spatiales commencent à changer que l'évolution de l'architecture domestique s'effectue réellement. Car, si l'espace domestique se transforme de manière spontanée cela veut dire que les pratiques spatiales et le mode d'habiter ont changé ; le cadre bâti ne fait qu'accompagner ses changements.

Il faut savoir aussi que les mutations qui affectent l'espace habité se produisent lentement, progressivement et presque durablement. Les transformations qui s'opèrent relativement à l'enveloppe extérieure sont, au contraire, moins stables : elles s'effectuent par rebondissements retentissants et peuvent éventuellement disparaître après des périodes d'essais plus ou moins courtes. Les modulations qui surviennent en façades sont, en effet, observables (apparentes) et donc plus marquantes et surtout plus rapidement inductrices de changements. De leur côté, les mutations de l'espace habité nécessitent des phases d'assimilation plus longues, ce qui fait que l'architecture domestique se transforme d'abord de l'extérieure, ensuite surviennent les mutations intérieures. C'est dans cette logique qu'il faut comprendre les profondes modulations qui ont irrévérablement marqué l'architecture domestique de l'époque I2. Celles-ci ont été précédées par une diversification qui a bouleversé le cadre bâti dans son apparence extérieure et ce n'est que quelques décennies plus tard qu'un bouleversement similaire semble s'être produit relativement à l'espace intérieur.

6.5.1. Représentativité de la strate époque C du corpus : vers une caractérisation morphologique de la maison populaire contemporaine (1986-2005)

La strate époque contemporaine C compte 30 relevés d'habitations dont il s'agit maintenant d'analyser la représentativité typologique (figure 6.33a). L'examen du tableau typologique C et de la table de fréquence permet de dénombrer 18 types qui définissent 20 variantes (figure 6.33b). Comme pour la période précédente, un nombre important de structures typologiques co-existantes au sein d'un corpus restreint, révèle la présence d'un foisonnement typologique. Ainsi, sur les 28 structures typologiques mises en exergue au sein du corpus global, près des deux tiers se sont manifestés durant cette dernière décennie, ce qui est hautement révélateur de la dynamique qui anime actuellement la production du cadre bâti résidentiel.

- Une lecture plus fine du tableau indique que les **types** sont en réalité excessivement dispersés. Ils sont nombreux et, néanmoins, mal diffusés : pour 18 variantes (90% des occurrences) les structures typologiques matérialisées ne sont représentées que par une ou deux unités. Ceci ne permet pas d'entrevoir une éventuelle dominance typologique, cependant, il reste possible d'associer une valeur représentative « relative » aux deux types $N_0F_{P1}OM_2$ et $N_0F_{P4}COM$ qui se distinguent en marquant des occurrences un peu plus élevées au sein de la matrice typologique (respectivement de 3 et 4 unités).
- L'investigation des modalités d'occurrences des **conformations spatiales**, montre que les deux organisations : mixte2 (OM_2) et aléatoire induisant un RDC à usage de commerce (COM) avec respectivement 10 et 9 occurrences, sont les deux modes de structurations les plus répandus, suivies de OL (5 occurrences), OM_3 (3 occurrences) et enfin OC (1 seule occurrence).

L'une des déductions les plus intéressantes retenue de ces résultats est, certainement, la multiplicité des conformations spatiales co-existantes. Ce qui a induit une variation dans l'organisation de l'espace domestique par opposition à une organisation dominante exclusive prédefinisant un modèle spatial consensuel, reconnu et répandu (Leibbrandt, 1990). Ce phénomène qui s'est distingué en caractère persistant depuis l'époque précédente (I1) semble se maintenir en tant que tel durant cette dernière décennie. Deuxièmement, l'adoption de la conformation COM se confirme, elle est aussi importante que la conformation OM_2 , chacune préfigure le tiers des maisons analysées. Ce qui revient à dire que le tiers des maisons qui se construisent à Biskra réservent leur RDC à un éventuel usage commercial. Troisièmement, l'organisation mixte2 dans sa variante OMD_2 (couloir+ouast dar), qui a prédominé durant les périodes F, T et I1, enregistre le score modéré de 5 occurrences, elle égalise de fait OMH_2 (couloir+hall) qui désigne la deuxième variante de l'organisation mixte2, et les deux sont aussi récurrentes que l'organisation linéaire OL. La popularité de celle-ci a donc visiblement diminué en importance, rappelons qu'elle représentait un mode d'organisation dominant durant l'époque I2.

6.5.2. Parcours chronologique des types engendrés par la famille typologique N_0

Le premier sous-tableau (figure 6.34a) est réservé à la famille N_0 qui induit une occupation totale de la parcelle. Il relève les modalités de structurations typologiques de **82 unités du corpus**, lesquelles se déclinent en **5 types et 7 variantes** (voir Annexe A).

L'une des particularités de ce tableau est qu'il compte le plus grand nombre de types dominants (absolus ou relatifs). En effet, chacune des 5 structures typologiques mises en exergue représente un type dominant (absolu ou relatif) dans au moins une époque chronologique.

- La structure typologique $N_0F_{P1}OC$ désigne une occupation totale de la parcelle (N_0), une façade qui s'ouvre de plain pied sur la rue (F_{P1}) et une organisation centrale (OC). Le type $N_0F_{P1}OC$ apparaît dans le premier intervalle chronologique, ce qui laisse supposer qu'il figure au commencement du processus typologique. De fait, il est un type **endogène-consacré** caractérisant une conformation spatiale spécifique à l'architecture domestique de Biskra. $N_0F_{P1}OC$ réunit **15 occurrences** à travers tout le corpus, toutes époques confondues (voir tableau de représentativité figure 6.25), ce nombre représente un taux de **8,9%** du corpus global. Il induit une seule variante $N_0F_{P1}OCD$, autrement dit il n'a été investi en tant qu'espace habité que sous la forme d'une conformation centrale à *ouast-edar*.

Son parcours chronologique est **continu**, ce qui dénote qu'il s'agit d'un **type persistant**. Il enregistre sa plus grande occurrence durant l'époque traditionnelle T (9 occurrences), ensuite sa représentativité chute dès le deuxième intervalle chronologique ; ainsi, à l'époque colonial F et à l'indépendance I1 il ne compte que 2 occurrences, alors que pour les époques I2 et C, il ne figure plus que de manière subsidiaire avec une seule occurrence. Une telle régression dénote que ce type subi un déclin, il est progressivement abandonné.

- La structure typologique $N_0F_{P1}OM_2$ désigne une occupation totale de la parcelle (N_0), une façade qui s'ouvre de plain pied sur la rue (F_{P1}) et une organisation intérieure mixte induisant un couloir prolongé d'un espace central (OM_2). $N_0F_{P1}OM_2$ apparaît dans le premier intervalle chronologique, c'est donc un type qui se situe à la base de la pyramide généalogique de l'architecture domestique étudiée, et de fait, il représente, lui aussi, un type **endogène-consacré**.

$N_0F_{P1}OM_2$ est prédominant dans tous les intervalles chronologiques, son parcours chronologique est **continu** est constant ce qui dénote qu'il s'agit d'un **type saillant persistant**. En suivant son parcours chronologique, il apparaît que cette structure typologique commence d'abord par se manifester en type dominant absolu le long des 3 premières périodes, puis elle s'estampe et devient type dominant relatif durant l'époque I2 et au courant de la dernière décennie (époque C).

$N_0F_{P1}OM_2$ est tributaire de **43** occurrences relativement au corpus global (voir tableau de représentativité figure 6.25), soit **25,7%** de l'ensemble de l'effectif investi, avec ce taux il constitue le type dominant le plus saillant du corpus global. Il définit 3 variantes $N_0F_{P1}OMD_2$ (37 occurrences), $N_0F_{P1}OMH_2$ (4 occurrences), $N_0F_{P1}OMT_2$ (2 occurrences) (tableau de représentativité figure 6.25). Durant la période T, il est exclusivement tributaire de la variante $N_0F_{P1}OMD_2$ ce qui était prévisible du fait de l'usage strictement traditionnel de l'espace

RDC ESPACE EXT. PRIVE	FACADE PRINCIPALE / ESPACE PUBLIC	ORGANISATION CENTRALE			ORGANISATION MIXTE 2			ORGANISATION LINEAIRE	COM
		OCH	OCD	OCT	OMH2	OMD2	OMT2	DL	COM
No	Fp1		T _R			T _A			
						F _A		F _R	
			II _R			II _A			II _R
						IZ _R			IZ _R
						C _A			C _R
No	Fp4								
									C _A
Nv	Fp2								
						F _R			
Nv	Fp3								
						II _R			
Nv+c	Fp3								
								IZ _A	
						C _R		C _R	
Nc	Fp1								
							F _R		
							II _R		
								C _R	C _R

Figure 6.36 : La dynamique des types dominants

Conclusion partielle

A l'issue de cette première partie de l'analyse du cadre bâti domestique d'essence populaire réalisé à Biskra, il convient de résumer l'essentiel de ce qui a été accompli et de s'arrêter aux principaux résultats obtenus. Rappelons, d'abord, que le travail d'analyse entrepris vise à caractériser morphologiquement l'habitation populaire, ceci, avec en toile de fond, le souci de démanteler les mécanismes qui génèrent et entraînent sa dynamique mutationnelle. Dans cet esprit, la démarche retenue devait, prioritairement, favoriser une analyse dynamique de l'espace domestique intégrant la dimension temporelle de l'habitation et rendant compte de son évolution. Le corpus d'étude, en particulier, devait restituer la diversité de la production architecturale domestique populaire, tant dans son expression historique que contemporaine.

Après avoir cerné les objectifs et les balises du travail à entreprendre, un modèle d'analyse a été élaboré. Ce modèle est fondé sur **l'approche morphologique** ; il présente l'intérêt de permettre une lecture des formes bâties révélatrices des transformations en cours, dans une perspective temporelle diachronique. L'esprit de la démarche consistait à étudier l'habitation populaire comme la somme de strates historiques successives dont les traits morphologiques pertinents seraient à chaque fois caractérisés. L'analyse devait identifier, classer et comparer les différents types concomitants de l'habitation populaire, et à terme définir la structure et l'évolution de l'architecture domestique.

Pour les besoins de l'enquête, la taille du corpus a été fixée aux 1/100 de l'ensemble de la population d'étude (parc de logements individuels). Cet effectif devait être fourni moyennant une procédure d'échantillonnage par strates qui permettrait de disposer d'un échantillon subdivisé en cinq (05) catégories correspondant chacune à une des classes temporelles préfigurant l'histoire urbaine de Biskra (T, F, I1, I2, et C).

Une enquête a été menée après que ses outils (relevés et fiches-relevé) aient été définis, elle a permis de disposer d'un corpus stratifié regroupant 167 unités d'habitations réparties de la manière suivante : classe temporelle T: 28 unités d'habitations ; classe temporelle F : 31 ; classe temporelle I1: 25 ; classe temporelle C : 30 ; classe temporelle I2 :53.

Dans un premier temps, et dans le sillage de l'approche morphologique, les éléments du corpus devaient être soumis à un questionnement méthodique « une analyse logico-empirique » qui caractériserait morphologiquement l'architecture étudiée. Elle permettrait, en outre, de repérer ses constantes et de relever ses variations. Cependant, au lieu de recourir à des observations empiriques, le questionnement méthodique s'est fait « virtuellement » moyennant le module *Statistiques Élémentaires* de Statistica. Ceci constitue une procédure inédite propre à la présente recherche.

Pour pouvoir utiliser Statistica, toutes les unités du corpus ont été méthodiquement décrites, codées et transcrites dans une feuille de données du logiciel. Celle-ci est un tableau (base de données) à double entrée où les colonnes présentent les 27 variables (critères descriptifs extraits des fiches-relevés) alors que les lignes sont les 167 observations (unités d'habitations) du corpus.

Sur la base de ce travail préliminaire, des tests de tris à plat ont été effectués. Il s'agissait de voir les fréquences d'occurrence des modalités de certaines variables et partant de mettre en évidence les traits descriptifs, techniques et architecturaux caractérisant « l'habitation

populaire» de chaque classe temporelle. Les résultats obtenus ont été présentés sous forme de tableaux : les **Matrices morphologiques par époque**. Un tableau de synthèse : **Matrice morphologique référentielle** présente les modalités dominantes relatives et absolues enregistrées pour chaque critère à l'intérieur de chaque période. Ce tableau donne une lecture chronologique comparative du critère descriptif considéré et permet d'envisager certaines investigations préliminaires quant à l'évolution de l'architecture domestique étudiée.

Une série de tests a, ensuite, été réalisée avec Statistica dont le but de déterminer les critères les plus pertinents pour le classement typologique envisagé. L'analyse logico-empirique qui effectue un pré-classement du corpus, devait rechercher les éléments architecturaux permettant de caractériser architecturalement l'habitation populaire, en formalisant sa structure morphologique à travers un **modèle intelligible**.

Les tests préliminaires effectués avec Statistica ont montré qu'un classement pouvait s'envisager en faisant intervenir trois variables génériques : i) l'insertion urbaine (variable V12), ii) l'apparence extérieure (variable V18), iii) l'organisation intérieure (variable V14). Parmi ces trois variables, le trait morphologique (critère) susceptible de fonder la construction d'un modèle intelligible de l'architecture domestique étudiée, est préfiguré par V12, celle-ci relève l'occupation de la parcelle. De fait, une schématisation de la structure morphologique de l'habitation populaire, basée sur l'occupation de la parcelle, a été proposée.

Le modèle intelligible, une fois construit, a servi de point de départ au pré-classement typologique. En procédant à un test de tri à plat avec Statistica, la distribution de la variable V12 par rapport à l'ensemble du corpus a pu être réalisée : cinq (05) grandes familles typologiques - **configurations structurelles**- ont pu ainsi être définies. Il s'agit de : N_0 , N_V , N_{V+C} , N_C et N_J .

Dans le même registre, la variable V18, relève les variations morphologiques perceptibles au niveau de la façade et, de cette façon, saisit les traits généraux des types architecturaux préfigurant l'architecture domestique à Biskra. En faisant prévaloir un test de tri à plat (variable V18) avec Statistica, cinq (05) classes morphologiques - **les morphologies canoniques**- ont pu être définies. Il s'agit des morphologies : Fp_1 , Fp_2 , Fp_3 , Fp_4 et Fp_5 .

Enfin, la variable V14 caractérise le mode d'organisation spatiale (distribution) du RDC. Le test de tri à plat effectué sur cette variable a permis de définir six configurations spatiales principales - **les conformations spatiales** - ; il s'agit de (O_L , O_C , O_{M1} , O_{M2} , O_{M3} , COM).

Sur la base des hypothèses de classement, ainsi, établies et définies, une typologie du corpus de l'étude a été proposée. D'abord, les cinq configurations structurelles de base ont été distinguées (N_0 , N_V , N_C , N_{V+C} , N_J), ensuite, elles ont été recoupées avec les configurations morphologiques préfigurant les façades (Fp_1 , Fp_2 , Fp_3 , Fp_4 , Fp_5), de manière à former des ramifications du pré-classement précédent ; enfin, les conformations structurelles définissant l'organisation intérieure (O_L , O_C , O_{M1} , O_{M2} , O_{M3} , COM) sont venues parachever le classement de manière à établir une lecture morphologique complète de l'architecture étudiée. Finalement, 53 types possibles ont été définis.

Pour mettre en évidence les poids relatifs des types, un test de tris croisé a été effectué. Les trois variables de classement ont été recoupées, et leur interaction a été mesurée par le nombre

d'occurrence de chaque structure typologique effectivement réalisée (fréquence) ce qui a permis de connaître la représentativité des types.

Il est apparu, que sur les 53 types architecturaux possibles, seulement 28 d'entre eux figurent effectivement dans le corpus des relevés d'habitations analysés. C'est relativement à ces 28 schémas structurels de base que les 167 figures morphologiques de l'architecture domestique étudiée ont eu à se concrétiser. Par ailleurs, ces structures typologiques n'admettent pas la même représentativité quantitative. Six (06) types, en particulier, sont plus employés que d'autres,- il s'agit de types dominants- et deux (02) d'entre eux représentent des types « majeurs » ayant préfiguré l'essentiel de la production architecturale résidentielle populaire. Ces types ont un caractère persistant et ont servi de modèles durant plusieurs phases chronologiques.

La représentativité des types une fois mise en exergue, l'étape suivante consistait à caractériser l'évolution de l'architecture domestique à Biskra. En somme, il fallait repérer les structures typologiques dominantes qui se sont succédées dans le temps et ont marqué la production architecturale privée en matière d'habitat. Pour ce faire, les types dominants - absolus et relatifs- ayant préfigurés l'architecture domestique pendant, au moins, une époque ont été isolés. Leur enchainement, ainsi, mis en évidence, permet de suivre l'évolution des structures typologiques prégnantes -apparition, disparition, réapparition- par rapport aux repères chronologiques fixés par l'étude. En outre, l'élaboration des types nouveaux a pu être étudiée, ils ont été distingués en types endogènes et types exogènes. Ceci a permis d'atteindre l'objectif ultime de l'analyse : reconstituer les étapes de la morphogénèse de l'habitation populaire contemporaine.

B- Appréhender l'architecture domestique à travers l'usage et les modes d'habiter

6.6. Liminaire

La forme à elle seule ne suffit pas pour rendre compte de ce qu'est une maison, de même qu'elle ne permet pas de comprendre la signification culturelle des formes (les représentations) et leur utilisation.

Dans cette partie, les éléments prégnants de la maison seront appréhendés à travers les modes d'occupation des lieux et les modalités d'usage (pratiques) qu'ils induisent. Les représentations qui modélisent tant bien les morphologies que les pratiques seront quant à elles investies au chapitre suivant.

Ainsi, la typologie diachronique élaborée précédemment, est ici articulée à une « taxinomie des modes d'habiter » (Semmoud ; 2001, p.13), on tentera notamment d'établir une structure de correspondance entre les dispositions spatiales de la maison et les modalités d'usage de ses occupants. Et là, il sera intéressant de voir ce que peut restituer cette mise en diapason des formes architecturées avec les pratiques spatiales. Dans quelles proportions, notamment, les mutations spatiales et morphologiques de la maison peuvent-elles être saisies dans les modalités d'appropriation de l'espace habité ?

Ceci place inévitablement cette partie de l'étude sur le terrain des considérations sociologiques qui permettent de saisir les traits dominants des pratiques spatiales. Cependant, autant souligner qu'il ne s'agit pas de procéder à une nouvelle analyse du corpus basée sur une démarche sociologique ou ethnologique. Au fait, le développement qui suit est basé, d'une part, sur les relevés ethno-architecturaux -élaborés à partir de plans et de photos- réunis lors de la campagne de prise de mesure effectuée en amont de l'analyse typologique (cf. § 6.4.1.1) ; et d'autre part, sur l'exploitation des entretiens réalisés dans le cadre de l'enquête sur les représentations. Les deux procédures se complètent : le relevé implique la visite, l'observation, la transcription spatiale aidée par le recours à la photo, et permet l'extraction d'un indicible matérialisé dans les dispositions et dispositifs de l'espace, tandis que la parole de l'habitant justifie l'engendrement de la maison, les raisons de sa distribution, et renseigne sur l'usage de ses lieux et leur attribution aux personnes.

Les conclusions qui sont formulées dans cette partie pourront paraître relativement succinctes, mais précisons d'emblée qu'il ne s'agit là que de propositions à caractère indicatif pouvant être confirmées ou infirmées par d'autres démarches qui placeraient leurs investigations dans le champ disciplinaire proprement sociologique.

Précisons également que par choix de méthode, notre approche des usages et des modèles d'habiter, va s'appuyer sur l'analyse et la **déconstruction** du modèle domestique traditionnel afin d'identifier les éléments qui le structurent. Ce modèle traditionnel n'est pas un objet architectural fixe. Au contraire, il s'agit d'une configuration complexe qui résulte des transformations successives de ses espaces et formes bâtis; configuration qui seront saisies à un moment déterminé de son histoire, car c'est dans le temps long que les éléments structurants du modèle ont été codifiés et transmis de génération en génération. L'analyse du

modèle traditionnel s'intéressera à la structuration des lieux, ainsi qu'à leurs investissements par l'usage. Le modèle traditionnel une fois décrit, une seconde étape aura pour objectif l'examen des transformations qui l'affectent. Il s'agira alors d'évaluer la nature et le degré des permanences, et des changements qui affectent le mode d'habiter.

6.7. Vers une taxinomie des modes d'habiter

La mise en exergue des faits domestiques à la fois significatifs et révélateurs de la transformation de l'architecture domestique dans son rapport avec l'évolution des modes d'habiter sera réalisée en associant la lecture d'un plan (avec l'indication des meubles et des objets essentiels qui remplissent les pièces ; en ce sens il s'agit d'un relevé ethno-architectural) et la parole de l'habitant disant l'attribution des espaces aux personnes et leur usage. Néanmoins au vu du classement typologique diachronique effectué en amont, cette partie de l'étude va s'appuyer sur trois stades ou phases-clefs de l'évolution de l'espace domestique auxquels seront associés trois principaux modèles d'habiter⁵. A chaque stade, l'analyse du modèle d'habiter s'intéressera aux modes de structuration de l'espace, aux mécanismes de production et de reproduction des formes bâties, à la pratique et aux usages spatiaux.

La première phase désigne la période pré-coloniale (T), elle est investie à travers l'analyse du **modèle domestique traditionnel**. Celui-ci correspond aux types architecturaux consacrés (variantes spatiales et formelles déduites de l'archétype propre à la région des Zibans) et à leur mode d'usage. Il marque un point de départ pour l'analyse et servira de **cadre de référence** afin d'identifier les transformations qui ont affecté les modes d'habiter tout au long du parcours chronologique sous-jacent à l'évolution de l'architecture domestique. Le modèle traditionnel une fois décrit, une seconde étape aura pour objectif l'examen des transformations qui l'affectent durant la période que nous appellerons *transitoire* qui correspond aux deux époques : coloniale (F) et indépendance (I₁). A travers cette deuxième phase, il s'agit de repérer les formes de *permanences, adaptations, effacements* et *innovations* développés dans l'architecture domestique du fait de l'introduction de techniques et matériaux nouveaux ainsi que sous l'influence des apports exogènes. L'effet de ces facteurs nouveaux sur les pratiques domestiques permettra de définir le **modèle d'habiter transitionnel**. Enfin, le dernier stade saisit les pratiques habitantes actuelles, telles qu'elles se déploient dans le cadre bâti résidentiel, produit à partir des années 80 -époques postindépendance (I₂) et contemporaine (C). Ceci permettra d'entrevoir les traits majeurs préfigurant le **modèle d'habiter contemporain**.

6.7.1. Modèle d'habiter traditionnel

L'habitat traditionnel est concentré dans le Vieux Biskra, le tissu urbain qui lui correspond désigné par « type **TadS** » a fait l'objet d'une analyse et ses principales caractéristiques ont

⁵ Signalons que le modèle d'habiter exprime les convergences qui apparaissent dans les pratiques habitantes telles qu'elles se manifestent dans le cadre matériel et spatial de la maison. Le modèle socioculturel, constitue une matrice pour les modèles d'habiter (Semmoud ; 2001, p.97).

été définies (cf. chapitre 5, § 5.7.1). A Biskra, l'habitat traditionnel est d'essence vernaculaire. Il est œuvre collective d'une société homogène très individualisée, produisant par ses propres moyens et pour satisfaire ses propres besoins. Les usages et les techniques utilisées sont exclusivement des émanations du groupe. Ils expriment des moyens et des méthodes longuement élaborées, ou parfaitement assimilés s'il s'agit d'emprunts.

La production du cadre bâti résidentiel s'est faite conformément au modèle en vigueur. Celui-ci est tributaire de deux structures typologiques $N_0F_{P1}OC$ et $N_0F_{P1}OM_2$ qui représentent, de fait, des types **endogènes-consacrés**. Ici, il ya lieu de rappeler que les deux types considérés ne se distinguent que du point de vue de leurs conformations spatiales : le premier relève d'une organisation centrale (OC) – dans sa variante OCD– et le second désigne une organisation mixte2 (linéaire+centrale) (OM_2) – dans sa variante OMD_2 – combinant un couloir-vestibule et un espace central (dar). Au fait la distinction est purement morphologique, les deux conformations spatiales sont fondamentalement des organisations centrales⁶; et ce n'est que par souci de se plier aux critères du classement morphologique, que les deux conformations ont été nuancées.

En règle générale, la maison traditionnelle est réductible aux deux structures formelles OCD et OMD_2 . Selon Bousquet, la souplesse apparente de chaque bâtisse « *en tant qu'adaptation par rapport au type qui lui est sous-jacent* » ne remet pas en cause la logique conceptuelle de l'architecture domestique vernaculaire et finalement chaque maison est tributaire d'une « *structuration des espaces qui reste éminemment fidèle à un modèle dominant sur lequel le consensus de tous s'est établi* » (Bousquet, 1983). Mais, si cette observation fixe la permanence de l'organisation, elle révèle aussi la très grande variété des plans. Chaque maison apparaît comme l'adaptation d'un modèle unique, les variations se font en réponse au site d'implantation, à la dimension et la configuration de la parcelle (contraintes urbaines), à la nature de la commande (taille de la famille,...) et aux moyens du propriétaire.

Ainsi, un même principe préfigure les maisons : celles-ci présentent une organisation que l'on pourrait qualifier de mise en réseau de cellules simples autour d'une cour centrale (Bousquet, 1983). La maison traditionnelle est marquée par son introversion et sa centralité. L'entrée se fait par une ouverture, en général, unique sur la façade. Si le percement est bas, environ 1.70m de hauteur, il est par contre assez large (1.10 à 1.20m); cette disposition permettait à un animal chargé de pénétrer dans la maison. L'entrée en chicane (*skiffa*) interpose ses écrans à la pénétration du regard au cœur de la maison. La *skiffa* peut être jumelée à un petit dégagement qui sert d'écurie ou de dépôt pour les objets encombrants. Parfois la *skiffa* peut directement desservir une pièce réservée à l'accueil des invités (étrangers masculins).

La *skiffa* ouvre sur la pièce la plus vaste de la maison qui est aussi la plus éclairée, le *ouast-edar* littéralement le centre de la maison. Cet espace, également, appelé *dar* est le plus

⁶ Il est rare de trouver une maison traditionnelle où l'entrée principale donne directement sur le *ouast-edar*. En général, la conformation OCD est dédoublée : l'espace central est jumelé à une pièce à l'entrée (*skiffa*), cette pièce-vestibule est un espace intermédiaire tampon qui filtre l'accès vers l'espace principal (*dar*), les deux espaces fonctionnent alors à la manière de vases communicants et peuvent être assimilés à un espace unique (un grand *dar*) ce qui justifie l'affiliation de ce type de maisons à la conformation OC. De son côté, le couloir-vestibule de la conformation spatiale OMD_2 est, en réalité, une entrée en chicane -espace de forme allongée- appelée également *skiffa*. Finalement les deux conformations sont « spatialement » semblables.

souvent de plan carré. Il accueille certains volumes, comme la cheminée (*kanoun*) qui sert pour la cuisson, et la cage d'escalier (*seloum*), en même temps il dessert un dégagement qui donne sur le jardin-potager (*ghaba*). Les ouvertures percées dans trois ou quatre des murs qui définissent cet espace révèlent la position centrale de ce volume, ainsi que la traduction de son nom. L'importance de cette pièce de séjour est consacrée par le rôle qu'elle joue dans la distribution des autres, par l'ensemble des activités domestiques diurnes et aussi son éclairage. Le *ouast edar* reçoit la lumière par une ouverture grillagée, percée dans le plafond. De forme rectangulaire, elle est communément appelée *raouzna*.

Les pièces (*biout*) sont disposées autour du volume central et ne communiquent pas entre elles. Parmi ces chambres, la plus éloignée de la porte d'entrée sert de pièce de réserve (*bit ...*) où l'on entreposait les provisions. Un coin du *ouast edar* est réservé à l'escalier, il débouche sur l'étage (*stah*). Celui-ci est en grande partie constitué par la terrasse, on y trouve aussi deux ou trois pièces (*makhzen*) utilisées pour le séchage des dattes.

Un mur d'enceinte (*stara*) séparait chaque terrasse de ses voisines, quelquefois deux maisons communiquaient entre elles à travers les terrasses. L'étage ne se superpose pas forcément au rez de chaussée, et il n'est pas rare de le voir déborder sur l'espace public par une pièce qui enjambait la rue et allait s'appuyer sur le mur de la maison d'en face.

La façade de la maison traditionnelle à Biskra s'inscrit dans la logique du système morphologique de la façade traditionnelle arabo-musulmane (Carme, 2001). En effet, la maison traditionnelle est très peu ouverte sur l'extérieur; sa façade est lisse (pas de décrochements ou d'encorbellements), elle est sobre dépourvue de traitement décoratif, la continuité du bâti et l'homogénéité de son traitement font que les unités du bâti sont semblables, les variations mineurs n'arrivant pas à marquer des différences.

Néanmoins, force est de constater que la sobriété, la nudité, la fermeture qui sont autant d'attributs formels caractérisant l'apparence extérieure de la maison traditionnelle, s'ils sont appréhendés en tant que traits morphologiques intrinsèques au système de la façade, trouvent leur signification et leur logique formelle à des niveaux supérieurs du système morphologiques considéré ; là où sont situés les facteurs extrinsèques -n'appartenant pas à l'objet en soit mais générateur de sa forme.

A ce titre l'un des principaux facteurs induisant l'introversion de la maison est la sacralisation de l'intimité familiale. La vie à l'intérieur de la maison relève strictement de l'ordre du privé et n'a pas à être exhibée, ni même à être perçue par quelqu'un de l'extérieur. Une autre signification dont est chargée la façade traditionnelle, décelable à travers sa morphologie, relève du principe religieux de l'égalité. Les traits morphologiques inhérents à cet esprit égalitaire sont la sobriété, l'absence de traitement décoratif, la relative homogénéité des hauteurs des maisons et l'absence de limites marquées entre elles. Tout élément, ou connotation formelle susceptible de distinguer les habitants en terme de richesse et de pauvreté, est le plus souvent utilisé à l'intérieur de l'habitation et non pas sur la façade (Carme, 2001). Ces traits conjugués contribuent à donner à l'ensemble du cadre bâti une grande unité de l'apparence.

6.7.2. Le modèle transitionnel

Durant les années 50, des quartiers de lotissements ont été créés à l'initiative de l'administration coloniale, le tissu résidentiel généré était inspiré du damier (premier noyau colonial) et reprenait son réseau viaire tramé orthogonal ou maillé (cf. chapitre 5, § 5.7.2). Cependant, si ces lotissements coloniaux entretenaient une filiation morphologique manifeste avec le damier, le cadre bâti produit, quand à lui, s'en distinguait par les multiples changements dont il était porteur. La plus importante nouveauté était certainement l'introduction de la maison à véranda (et à cour), pour la première fois dans le paysage urbain de Biskra. Il s'agissait d'un changement typologique d'envergure qui marquera un tournant dans l'évolution de l'architecture domestique. Les types architecturaux induits relèvent d'un modèle exogène (venus d'ailleurs) et imposé, les maisons se démarquaient de celles du damier par l'introduction de la véranda, mais les toitures en pentes n'ont pas été utilisées.

Pendant la même période, des bribes de quartiers relevant d'une urbanisation spontanée mais tolérée par l'administration française, ont vu le jour : il s'agissait d'amorces des futurs quartiers populaires. A l'indépendance, une première poussée d'urbanisation s'effectua vers le sud et vers l'est de l'agglomération et tendait, d'une façon générale, à combler l'espace interstitiel séparant les deux fronts bâtis de la ville : le damier et le noyau traditionnel. A partir des années 70, l'urbanisation spontanée s'intensifia, les quartiers populaires ayant fait leur apparition à l'époque coloniale éclatèrent dans un élan d'urbanisation sans précédent. Aujourd'hui, ces quartiers sont les plus denses de ville. Leur structure urbaine est sommairement orthogonale, à l'exception des noyaux datant de l'époque coloniale lesquels présentent une morphologie urbaine proche de celles des tissus traditionnels. Le parcellaire est serré, il se déforme parfois au gré du tracé de la voirie. Les parcelles sont rectangulaires plus profondes que larges avec des superficies variant entre 250 à moins de 100 m². L'emprise au sol de la construction est souvent maximale (100%). Le tissu dense ainsi formé se distingue par une certaine continuité due aux mitoyennetés fréquentes, à l'absence d'espaces verts, et à l'étroitesse du réseau de rues et ruelles, à noter que l'impasse est également présente comme desserte.

Dans le tissu résidentiel de genèse coloniale mais destinés aux autochtones (types F****) et celui des quartiers populaires apparus à l'indépendance (types II***), l'habitant dispose d'une parcelle dont les limites sont clairement définies, ce qui n'était pas le cas du tissu traditionnel du vieux Biskra, où les maisons pouvaient s'emboîter, ou se superposer partiellement. En effet, dans le noyau traditionnel, le mode d'occupation du sol relève du principe selon lequel la maison et la parcelle sont confondues et ancrées territorialement dans un espace qui témoigne des structures sociales en vigueur (Bousquet, 1983).

Sur cette parcelle, le propriétaire construit sa maison. L'édification de la maison relève d'une démarche individuelle ce qui pourrait laisser croire que la maison contemporaine ne répond plus à un modèle unique. En fait, en dehors des formes dont la variété reste finalement relative, des tendances, des aspirations se dégagent, qui marquent toutes un mouvement similaire et une position culturelle relativement unifiée par rapport aux changements affectant de l'espace domestique. L'ensemble des éléments qui viennent créer la différence par rapport au type de la maison traditionnelle, se rassemblent tous sous une direction majeure, celle qui

veut que les constructions récemment édifiées soient de leurs temps, les maisons placées sous le signe de la modernité⁷ ou d'une conception de celle-ci.

L'analyse des caractéristiques morphologiques du cadre bâti produit durant l'époque coloniale et à l'indépendance, (cf. § 6.12.2 et 6.12.3), a permis de le classer par rapport à des structures typologiques prédominantes dont la plus représentative était $N_0F_{P1}OM_2$ pour les deux époques F et II confondues. D'autres types ont été mis en exergue tels que $N_0F_{P1}OL$, $N_VF_{P2}OM_2$, et $N_C F_{P1}OM_2$ pour l'époque coloniale F, à noter qu'il s'agit de structures typologiques exogènes jusque là inconnues, alors que pour la période II, la diversification typologique qui s'est produite a permis de dénombrer un nombre encore plus important de types parmi lesquels: $N_0F_{P1}COM$, $N_0F_{P4}COM$, $N_VF_{P3}OM_2$, $N_VF_{P3}OL$, $N_{VC}F_{P3}OM_2$, $N_{VC}F_{P3}OL$, $N_C F_{P1}OC$, $N_C F_{P1}OM_2$, $N_C F_{P1}OL$ qui étaient tous émergents.

Les maisons populaires relevant du modèle transitionnel sont de formes géométriques (orthogonales) régulières ou irrégulières. Il y a à cela plusieurs raisons : d'abord elles suivent la configuration de la parcelle laquelle est généralement régulière rectangulaire ou en fausse-équerre, ensuite, il faut voir dans cet état de fait, la conséquence de l'utilisation de matériau et de techniques de construction nouveaux tels que parpaing, chaînages, planchers de poutrelles et hourdis, coffrage,...etc. Enfin, le recours à l'orthogonalité pourrait aussi être une façon d'affirmer son adhésion à des pratiques constructives modernes en prenant ses distances par rapport aux tracés traditionnels déformés et relativement aléatoires.

Un autre écart par rapport au modèle traditionnel se manifeste au niveau des modalités de passage de l'espace public à l'espace privé. L'habitat traditionnel présente, en effet, une forte polarité public-privé matérialisée par la mise en place de nombreux dispositifs urbains et architecturaux qui régulent la transition de l'espace public de la rue vers l'espace le plus intime de l'entité domestique, le *ouast-edar*. Ainsi, pas de trame viaire orthogonale dans le tissu traditionnel. Au contraire, la rue se ramifie en ruelles sinueuses qui multiplient les changements de direction pour finir dans des impasses. Les multiples séquences urbaines produites, qui font tout le charme et l'attrait des médinas, relèvent d'une logique socioculturelle dont l'objectif est d'obtenir une protection optimale de l'espace familial. Une fois arrivé devant la maison et après avoir franchi un autre lieu de transition, le seuil, on pénètre dans la *skiffa* qui est une sorte de sas séparé du reste de la maison par une chicane ou un rideau. La *skiffa* donne ensuite sur le *ouast edar*, espace familial par excellence.

Dans la maison populaire du modèle transitionnel, la *skiffa*, en tant que pièce-entrée, a disparu ; un autre dispositif de passage de l'espace public à l'espace privé lui a été substitué. Il s'agit du couloir-vestibule qui se combine à l'espace central, pour former le tandem spatial distributeur de la conformation mixte OM_2 . Le couloir-vestibule est également appelé *sguifa*, ce qui prouve qu'il a le même statut que la *sguifa* traditionnelle. En effet, cette forme

⁷ Quotidiennement construit, dans une constante négociation avec des modèles architecturaux, sociaux, familiaux... extérieurs, répondant à des besoins changeants et fondé sur des savoirs évolutifs, l'espace domestique est toujours susceptible de mutations. Celles liées à la modernité, aussi bien dans sa dimension architecturale que socioéconomique, -parfois même politique-, jouent un rôle central dans tous les contextes. L'habitat moderne et son espace domestique ont, en effet, présenté une nouveauté radicale, qui a cause du succès du modèle culturel et économique occidental, s'est très largement et rapidement diffusée.

d'organisation favorise une hiérarchisation dans la transition de l'espace extérieur vers les espaces privés (Belguidoum et Millet, 1985). Le bout de couloir, joue le rôle de filtre préservant l'intimité de la famille, de même qu'il commande l'accès à la pièce de réception et la pièce d'eau généralement placées dans la partie avant de la maison. Souvent, le couloir est divisé par un rideau épais placé à un mètre environ de la porte d'entrée, cet écran textile en plus d'intercepter les regards indiscrets, produit une séquence supplémentaire dans le passage du public vers le privé.

Pour les maisons qui présentent un retrait par rapport à l'espace urbain (véranda, jardin), le passage de la rue vers l'intérieur de l'entité domestique s'effectue par l'espace intermédiaire induit par le recul du front de la façade. Le filtre de la *squifa* ou du couloir-vestibule n'ont plus lieu d'être, mais l'entrée de la maison est tout de même désaxée par rapport à la porte de la clôture de façon à protéger l'espace intérieur.

Les maisons induites par le modèle transitionnel sont relativement plus grandes que celles du modèle consacré, surtout quand il s'agit des lotissements coloniaux, l'emprise au sol peut alors dépasser le double de la moyenne des maisons traditionnelles. Mais pour le cas des quartiers populaires, les parcelles sont plutôt exiguës et leur occupation est souvent maximale (100%). Quand la taille de la parcelle le permet, et cela est surtout observé dans les lotissements coloniaux, une cour est systématiquement aménagée à l'arrière de la maison. Celle-ci, constituée d'une aire plantée et d'une autre carrelée ou cimentée, est l'espace extérieur privilégié de la famille. Dans ce lieu de séjour quotidien, la famille, et particulièrement les femmes, exerce de nombreuses activités, allant de la réception à la prise des repas ou du café, en passant par les jeux d'enfants, la cuisine, et d'autres tâches ménagères telles que la lessive. La cour est également l'espace où se déroulent les fêtes familiales, telles que mariages, circoncisions, etc. Cet espace caché est aussi le lieu potentiel de la construction illicite, car, il permet de poursuivre, dans une relative discrétion, les extensions verticales ou horizontales de la maison. A cet effet, la cage d'escalier est d'emblée située dans la cour, ce qui permet de desservir de façon indépendante les pièces de l'étage, éventuellement les appartements, existants ou prévus pour les fils mariés.

Il reste que c'est au niveau de l'espace domestique, que l'habitat populaire spontané affiche le plus ses références au modèle traditionnel. En effet, dans une filiation directe avec l'organisation de l'espace domestique traditionnel les pièces sont mises en réseau autour d'un espace qui conserve le nom de *ouast edar*.

Outre sa dénomination, le « *ouast edar* » garde aussi sa position centrale dans la maison, position stratégique par rapport aux circulations du rez-de-chaussée d'une part, mais également sur tout le volume de la maison puisque les escaliers y débouchent surtout dans le cas d'une parcelle entièrement bâtie (absence de la cour). En revanche, sa surface a considérablement diminuée, c'est d'ailleurs le seul espace de la maison qui voit sa taille se réduire. La réduction des dimensions de l'espace central n'est naturellement pas sans incidence sur les usages -autres que celui de la distribution- dont il va faire l'objet. Mais en plus de son rétrécissement, il faut également mentionner un autre changement relatif à la nature des pièces que l'espace central aura désormais à commander. Celles-ci vont modifier les activités qui vont s'y dérouler et différencier son caractère.

Dans la maison populaire, **l'espace central** est associé aux pièces de vie familiale, dès lors son utilisation rappelle la polyvalence d'usages du *ouast edar* traditionnel. Une différence est tout de même introduite : la télévision et les meubles (banquettes, tables basses, ...) ont tendance à se fixer dans la chambre-séjour contiguë privant ainsi l'espace central de sa fonction majeure de lieu de réception et de séjour. Par contre, la prise de repas ou l'exécution de différentes tâches de préparation culinaire continuent à se dérouler de préférence dans le *ouast edar* moyennant un mobilier rudimentaire léger et facilement déplaçable (table basse, bancs, peaux de moutons, nattes en tissu,...). Pour cette raison, l'espace central est quelquefois une pièce faiblement encombrée, souvent vide lorsqu'on la visite, mais contradictoirement très appropriée par les femmes. En effet, il est volontiers utilisé pour la tenue de multiples tâches ménagères, comme il peut faire office de pièce de réception pour recevoir les voisins du quartier. Enfin, dans les maisons les plus modestes, il est fréquent que la cuisine soit aménagée sous l'escalier ou occupe un coin discret du *ouast edar*.

Comme dans le modèle traditionnel, les **pièces de vie familiale** (*biout* ; sing. *beit* ou *bit*) sont polyfonctionnelles : on y reçoit, on y dort et on y mange. Cependant, cette notion de polyfonctionnalité appliquée à l'espace domestique devrait être nuancée. Il y a lieu de préciser, notamment, qu'ici la polyfonctionnalité n'est pas absolue, elle induit plutôt une structuration de l'appropriation des espaces selon le moment, les usages, l'âge et le sexe des habitants. En fait, comme suggère Bouchanine, un code d'usage préférentiel s'inscrit, dans chaque maison en fonction de la composition de la famille et la polyfonctionnalité signifie alors que certaines de ces pièces peuvent, à certains moments de la journée ou de l'année, être occupées préférentiellement par certaines personnes pour certains usages (Bouchanine; 1988b, p. 48).

Du point de vue de leurs attributs physiques, les pièces sont rectangulaires et plus vastes que celles de la maison du modèle traditionnel. Il est, par conséquent, possible d'y installer un mobilier autrefois inexistant : lit et sommier, armoire, bureau, table, chaises,...etc., en plus des traditionnels matelas en laine garnis de coussins, de tables basses, de tapis, etc. L'ameublement de ces pièces est semblable, excepté la chambre du couple, généralement affectée d'un grand lit.

Parmi les pièces de la maison, la **pièce de réception** (*bit-edîaf*) bénéficie d'un statut particulier. Elle concentre la part la plus importante des investissements de la famille. Son statut d'espace de représentation est signifié par le décor et la qualité de l'ameublement qu'il accueille. Cette pièce peut rester fermée, réservée à l'accueil impromptu d'invités étrangers, mais dans les maisons modestes, elle est utilisée au quotidien par les membres de la famille en tant que lieu de séjour, c'est là où l'on regarde la télé, où l'on mange et où l'on reçoit des proches. Parfois, lorsque cette pièce est fraîche en été et chaude en hiver, des membres de la famille y émigrent pour dormir.

Toutes les pièces ont la possibilité de se retrancher du reste de l'espace de la maison par des portes. Certaines possèdent des ouvertures, fenêtres sur l'extérieur, ce sont les pièces qui donnent sur les rues. Les autres reçoivent un vague éclairage par une porte vitrée et une imposte donnant sur l'espace central, mais leur utilisation diurne est rendue possible par l'éclairage électrique. Les chambres sont repoussées dans les angles, plutôt réservés aux escaliers dans les maisons du Vieux Biskra.

Parmi les pièces qui ont fait leur apparition dans la maison du modèle transitionnel, on trouve la **cuisine**, traditionnellement installée dans le volume central. Son apparition correspond en partie à l'intégration des appareils ménagers. La salle d'eau, également, fait partie de ces nouveaux espaces qui témoignent de pratiques différentes liées en partie à l'installation de l'eau courante, de receveur de douche,... etc. A noter que durant cette période la salle d'eau est caractérisée par sa conception rudimentaire réduite à un lavabo et un simple receveur de douche qui est parfois installé dans des toilettes turques. Ceci est en partie dû aux habitudes hygiéniques des familles qui préfèrent fréquenter le hammam.

L'**étage**, quand il existe reprend la distribution du rez de chaussée. Parfois, il n'est que partiellement bâti, il reçoit une ou deux pièces, une salle de bain et sert d'appartement pour le fils marié.

La **terrasse accessible** est omniprésente, elle peut occuper tout le dernier niveau, elle est alors une vaste plateforme bornée par un monotone mur d'acrotère de 1.70m de hauteur. Comme elle peut recevoir l'amorce précaire d'un étage supplémentaire ou la présence d'une pièce qui sert de débarras. Dans tous les cas, les pièces qui servaient autrefois au séchage des dattes ont disparues. La terrasse est l'espace privilégié de séchage de linge, mais elle est surtout appréciée pour son usage estival nocturne, où elle est utilisée pour dormir à la belle étoile. Enfin, il faut signaler l'espace supplémentaire qu'assure cet ultime étage découvert pour le déroulement des fêtes familiales.

C'est sur la **façade** que s'exprime, le plus, le désir d'émancipation par rapport au modèle traditionnel. Ce désir se manifeste par la création d'une façade relativement différente de la façade aveugle, puisqu'elle s'ouvre, volontiers, par des fenêtres sur la rue. Ainsi, l'intériorité historique de la maison est inversée ; un nouveau rapport de l'espace domestique à son environnement se crée.

L'apparence extérieure de la maison populaire accuse un aspect rudimentaire et dénudé. Dans les quartiers populaires de création spontanée, les façades sont particulièrement modestes et se rapprochent morphologiquement de celles des maisons traditionnelles, bien qu'elles ne soient plus aveugles, et s'ouvrent au contraire sur l'extérieur par de petites ouvertures. Le revêtement extérieur à base de mortier de ciment se généralise.

Dans les quartiers de créations coloniales, visiblement sous l'influence du langage architectural exprimé dans le Damier, les fenêtres sont de grandes dimensions et elles sont disposées suivant une composition symétrique, la présence de la véranda (jardin aménagé dans la partie avant de la parcelle) est de rigueur, ce qui donne une apparence élégante aux façades. Ces dernières sont également agrémentées par la présence de certains éléments décoratifs tels que les corniches, les frises murales en céramique, en mosaïque ou en plâtre, les encadrements des baies, le traitement de la porte d'entrée, mais leur emploi reste tout de même modéré et relativement moins marqué que pour les maisons coloniales.

Finalement, il semblerait que pour le cas de l'architecture domestique populaire tributaire du modèle d'habiter transitionnel, la référence à l'habitat traditionnel est manifeste (centralité, relative introversion, dénudement des façades, sobriété de l'expression architecturale...). Ce qui porte à croire que la logique conceptuelle implicite des autopromoteurs serait basée sur la

convention. C'est à dire qu'elle prend la tradition admise comme norme; laquelle traduit des schèmes conscients ou intériorisés structurant les manières d'habiter (Pinson, 1992).

Mais d'un autre côté cette référence à l'habitat antérieur semble s'estomper avec le temps du fait, notamment, de l'évolution des modes de vies. La référence au modèle traditionnel d'habiter dans le processus conceptuel est prépondérante, cependant, elle n'est pas exclusive. Les propriétés spatiales de la maison populaire reflètent une sorte de dualité entre référent à la modernité, d'un côté, et référent à la tradition, de l'autre. Les transformations qui apparaissent dans l'organisation de l'espace habité laissent supposer que certaines mutations se sont produites dans le substrat formel référentiel des habitants-autopromoteurs. Cette présomption assez probante est, néanmoins, à prendre avec certaines réserves en attendant sa mise à l'épreuve dans le cadre de l'analyse des représentations qui fera l'objet du chapitre 7.

6.7.3. Modèle d'habiter contemporain

Les modes d'habiter contemporains seront appréhendés à travers le cadre bâti résidentiel produit, d'une part, dans les lotissements planifiés durant la période dite indépendance²; et d'autre, part relativement aux extensions les plus récentes qui prolifèrent à la périphérie de l'agglomération. Les tissus urbains concernés par cette partie de l'étude correspondent respectivement aux **types I2***** pour les lotissements planifiés et ceux désignés **types C***** pour les extensions récentes. Ces types avec leurs différentes variantes ont fait l'objet d'une analyse typo-morphologique qui a mis en exergue leurs traits les plus saillants (cf. chapitre 5).

Très succinctement, rappelons que le cadre bâti résidentiel qui permettra de caractériser le modèle d'habiter contemporain, date du début des années 80. C'est à cette époque que Biskra vivait pour la première fois l'expérience des lotissements planifiés. Des terrains communaux acquis dans le cadre de la mise en application de l'ordonnance relative à la constitution des réserves foncières communales, furent lotis viabilisés et cédés aux particuliers ou à des coopératives. Les premiers lotissements communaux créés à Biskra, faisaient partie des deux programmes de ZHUN lancés à partir de 1976. Ils s'intégraient, de fait, dans les extensions relatives au périmètre urbain, situé à l'Est et à l'Ouest de la ville.

Depuis leur avènement jusqu'à aujourd'hui, beaucoup de lotissements et de coopératives ont vu le jour. Actuellement, la tendance est, d'une part, à la densification des lotissements et coopératives créés dans les années 80, et d'autre part, à la création et à l'extension de nouvelles zones d'habitat suburbaines. L'habitat produit dans le cadre de ces opérations est majoritairement dominé par la maison individuelle unifamiliale.

L'analyse des caractéristiques morphologiques de ce cadre bâti (cf. 6.12.4 et 6.12.5), a permis de le classer par rapport à des structures typologiques prédominantes dont les plus représentatives étaient les suivantes : $N_{VC}F_{P3}OL$, $N_0F_{P1}COM$, $N_C F_{P1}OM_2$ et $N_0F_{P1}OM_2$ pour l'époque (I2) et $N_0F_{P1}OM_2$ et $N_0F_{P4}COM$ pour l'époque (C). Parmi ces types, deux sont endogènes-modifiés ($N_0F_{P1}COM$ et $N_C F_{P1}OM_2$), deux sont exogènes-modifiés ($N_{VC}F_{P3}OL$ et $N_0F_{P4}COM$), seul $N_0F_{P1}OM_2$ est un type endogène-consacré. Précisons, également, que le cadre bâti résidentiel privé de la période I2 est caractérisé par la prédominance de la structure typologique $N_{VC}F_{P3}OL$. Celle-ci désigne une occupation modérée de la parcelle induisant la présence d'une cour, une morphologie extérieure incluant une véranda partielle et une

organisation spatiale structurée par un couloir. $N_{VC}F_{P3}OL$ préfigure, de fait, la maison à cours et à véranda typique de l'architecture domestique réalisée en lotissements. A ce type prégnant s'ajoutent les maisons qui incluent une activité à caractère commercial ($N_0F_{P1}COM$), celles qui se sont dispensées de la véranda mais qui ont conservé la cour ($N_C F_{P1} OM_2$) et enfin celles qui perpétuent le type consacré ($N_0F_{P1}OM_2$).

La période actuelle (époque C) est traversée par un courant de diversification typologique intense qui empêche de se prononcer sur les orientations architecturales présidant aux choix conceptuels des autopromoteurs. L'absence d'une distinction quantitative franche entre les types qui préfigurent à l'heure actuelle la production de l'architecture domestique et le manque de recul suffisant, nous poussent à cautionner la prégnance -même si elle n'est que relative- des deux types $N_0F_{P1}OM_2$ et $N_0F_{P4}COM$. Ces deux types sont, en effet, actuellement les plus répandus par rapport à la strate C du corpus analysé, mais, ils ne sont pas véritablement dominants. Quant à prévoir le développement futur de la production du cadre bâti résidentiel à Biskra, autant admettre qu'il ne peut s'agir que d'hypothèses qui gagneraient à être vérifiées. En l'état actuel des choses, l'on s'en tiendra finalement à la description des traits les plus saillants de l'architecture domestique telle qu'elle est produite et pratiquée.

L'habitat des lotissements est morphologiquement marqué par sa rigidité. Celle-ci lui est transmise par la trame urbaine fortement géométrisée (orthogonale) qui structure le parcellaire. La trame orthogonale découpe le lotissement en blocs résidentiels le plus souvent rectangulaires constitués par la mise en parallèle d'une ou de deux séries de parcelles encadrées par les voies de desserte. L'association des parcelles est de type linéaire, elle peut également se présenter sous la forme d'une mise en réseau autour d'un espace central -une placette ou un square- mais c'est relativement rare. Le tracé au sol des parcelles leur donne une forme géométrique régulière, carrée ou rectangulaire, quelquefois elles se déforment au gré des diagonales qui arrivent tant bien que mal à s'infiltrer dans le réseau implacable du tracé orthogonal. Les parcelles allongées (rectangulaires) sont les plus courantes. La surface des lots peut varier de $150m^2$ à plus de $300m^2$, toutefois, un consensus semble s'être établi favorisant les superficies de l'ordre de $150m^2$ à $200m^2$. C'est par rapport à ces parcelles que les initiatives individuelles se sont exprimées.

Et de fait, influencées par la forme de la parcelle (rectangulaire) la plupart des constructions réalisées sont parallélépipédiques. Leur hauteur varie entre un et trois niveaux, ce qui en comptant le mur de la terrasse conduit à des constructions de 5 à 12 m de hauteur. Le retrait par rapport à la rue (véranda), bien que de rigueur, n'est pas toujours respecté.

Dans la structure intérieure de l'habitat en lotissements des années 80, la conformation mixte OM_2 se maintient en tant que système de distribution majeur mais elle n'est plus exclusive. L'organisation à couloir est également assez répandue, elle semble même faire l'objet d'un engouement de la part des autopromoteurs mais celui-ci a vite fait de s'estamper.

Dans les années 90, l'organisation à couloir n'est plus qu'un choix de structuration spatiale parmi d'autres, et c'est la conformation mixte OM_2 (couloir+ espace central) qui redevient majoritaire avec, tout de même, les prémisses d'un changement dans les pratiques spatiales puisque l'espace central est tantôt appelé *ouast-edar*, tantôt, il est *hall*. Cette dernière désignation, sur laquelle on reviendra, n'est pas sans évoquer des pratiques spatiales nouvelles voire 'modernes' que les habitants tentent d'introduire relativement à l'usage de l'espace

habité. Parallèlement, la cour, et implicitement son substrat de pratiques domestiques, reste un élément de permanence dans les maisons contemporaines.

A cet endroit, il convient de s'arrêter sur la structuration spatiale combinant un couloir-vestibule + un espace central qui est une caractéristique prégnante et permanente des maisons analysées. Ce mode d'organisation interne, traite d'une manière ingénieuse la liaison entre grandes catégories d'espace : **réception** (étranger)/**privé** (familiale) et **masculin/féminin**. L'espace familial tend, en effet, à s'organiser sur un axe de pénétration avant/arrière, (montré/dissimulé) plaçant successivement la partie réception (salon, ou *bit-ediaf*), éventuellement salle d'eau le long du couloir-vestibule, puis la partie familiale (*ouast-edar* ou hall, séjour familial ou *bit legaad*), ensuite la cuisine, les différentes pièces et enfin la cour.

A cette division manifeste : espace de réception/ espace familiale se superpose une deuxième séparation de l'espace domestique, mais cette fois elle est moins évidente car induite par un usage et une appropriation sexués de l'espace. Cette séparation immatérielle, implicite et portée par les pratiques, assigne aux hommes la fréquentation des espaces de devant, moins intimes et privés que l'espace central et son auréole de pièces attenantes -dont la cuisine et *bit legaad*- qui s'apparentent, de fait, à la partie plutôt féminine de la maison. L'axe de pénétration devant/ derrière établit, ainsi, les rapports externes de la famille à la société et les rapports internes à la famille elle-même, entre ses membres distingués par l'âge et le sexe.

Dans un tout autre registre, il est à signaler l'émergence d'un phénomène dont on peut dire qu'il tend à se généraliser, qui consiste à intégrer systématiquement au rez-de-chaussée de l'habitation des activités à caractère économique. Des garages et parfois des pièces sont réservés et organisés dans le but d'être loués à des commerçants et artisans, ou de recevoir une activité gérée par les enfants (magasin d'alimentation générale, salon de coiffure, plomberie, maintenance des ordinateurs,...). Selon Semmoud (2001, p.154) l'intégration d'une activité lucrative dans l'habitation constitue pour la famille une stratégie d'ascension sociale. Cet auteur qui a analysé cette pratique relativement au contexte algérois, affirme que celle-ci prend de l'ampleur et : « [...] *représente une des stratégies d'ascension sociale les plus importantes, car, à travers l'histoire sociale de la famille, on constate une nette concordance temporelle entre la mise en route d'une activité ou la location de l'espace prévu à cet effet, et le passage de la famille à un échelon supérieur dans la hiérarchie social. Cette ascension sociale se manifeste par l'acquisition de nouveaux meubles, la réalisation d'un étage supplémentaire dans la construction, ou le faste d'un mariage* ».

Du point de vue de l'usage, un écart important vis à vis des modèles d'habiter traditionnel et transitionnel se trouve dans la tendance à spécialiser les espaces. En effet, dans la mesure des possibilités offertes aux habitants, chaque espace est destiné à un usage précis et les différentes pièces sont aménagées et affectées pour dormir, recevoir, cuisiner, etc. Cette spécialisation est sous-tendue par une structuration des espaces selon des oppositions aujourd'hui universelles : commun et individuel, ouvert et intime, propre et sale, diurne et nocturne, estival et hivernal.

L'affectation des pièces aux personnes se fait selon une logique sociale qui met en avant l'appartenance générationnelle, la différence du genre et le statut dans la structure familiale. Cette logique dévoile les rapports qui s'établissent au sein de la famille et les hiérarchies dans la liberté d'appropriation. Selon Semmoud (2001, p.151), « *l'ordre de priorité (dans*

l'affectation des pièces) met en avant d'abord les jeunes couples, ensuite les actifs qui contribuent aux ressources familiales et, selon le niveau culturel de la famille et son aspiration à ce que l'un des enfants puisse faire des études, elle privilégiera les étudiants. Dans les deux derniers cas de figure, l'ordre de priorité privilégie les garçons plutôt que les filles, même si ces dernières ont une contribution plus importante au revenu familial ».

Un espace cependant garde son caractère polyvalent, *bit-legaâd*, qui se superpose parfois à *bit-ediaf*. Cette pièce est une sorte de séjour familial, d'ailleurs, elle est fréquemment attenante à l'espace central (*ouast-edar*) qu'elle complète ou prolonge selon que celui-ci est utilisé en lieu de séjour ou pas. Généralement la pièce dite *bit-legaâd* est aménagée selon la tradition avec des banquettes munies de matelas en laine et garnies de coussins, des tables basses, des tapis, etc. C'est là où l'on regarde la télé, où l'on mange et où l'on reçoit des proches. Elle peut également être investie d'un usage nocturne quand certains membres de la famille l'utilisent pour dormir.

Dans les maisons contemporaines, il n'est pas rare que les **espaces de réception** soient dédoublés ; deux pièces de réception, en particulier, coexistent tout en se distinguant de par leur appellation, leur disposition, leur aménagement, leur fréquentation et leur signification. La première pièce, la plus traditionnelle est *bit-ediaf*. Elle est souvent intégrée à l'espace familial, et bien que sa fonction principale soit de recevoir les invités, à condition tout de même qu'ils soient de la famille ou alors suffisamment intimes et proches pour que leur présence ne nécessite pas un cadre et un comportement protocolaire, cette pièce demeure un lieu convivial, fréquenté au quotidien par la famille. En revanche, la deuxième pièce de réception, qu'est le salon ou *salaa* traduit manifestement un changement dans le mode d'habiter. Cette pièce est particulièrement valorisée, d'abord par sa taille : elle est l'espace qui, dans la maison, a les dimensions les plus généreuses, en dépit de son occupation très exceptionnelle ; ensuite par son aménagement particulièrement soigné. Le plus souvent, elle est située non loin de l'entrée, et de préférence elle est éloignée de l'espace familiale. Elle est par excellence, un espace de représentation, et « *le lieu de la communication sociale* » devant refléter le statut social, le goût et la culture de la famille (Semmoud, 2001). En tant que tel, elle concentre la part la plus importante des investissements des occupants des lieux. Les plus beaux meubles de la maison sont réunis dans cet espace et les efforts de décoration et d'embellissement dont elle fait l'objet, sont considérables. Son ameublement est plutôt de style moderne (canapé, fauteuils, table de salle à manger, lustres, tableaux, bibelots,...) et contraste avec le quasi-dénuement des autres pièces. Dans la plupart des cas, le salon reste fermé tout en étant maintenu propre et bien rangé, en attendant l'arrivée impromptue d'invités étrangers, quelquefois, il peut aussi être utilisé par le chef de famille pour s'isoler ou comme lieu de travail.

Une telle valorisation des espaces de représentation est certainement symptomatique des valeurs nouvelles qui affectent le corps social et transforment les modes d'habiter, quoique cette dernière observation mérite d'être nuancée, car la situation est plus complexe qu'il n'y paraît. Certes des mutations sociales sont en cours, mais il est une erreur de se figurer qu'elles s'effectuent selon un processus linéaire, ou qu'elles sont générales et englobent toute la société. Force est de constater que le besoin de paraître et les pratiques qui les sous-tendent sont surtout le fait d'une certaine couche de la société, matériellement à l'aise, qui aspire à se

distinguer des autres et projette sur son habitat l'image de sa réussite sociale. Les groupes de condition modeste ne semblent pas adhérer à de telles valeurs ou du moins celles-ci ne sont pas exprimées dans leur habitat.

L'existence de disparités dans les mutations qui affectent le corps social s'expriment avec plus de précision dans l'usage de l'espace central. Tout d'abord, signalons que la fréquence de cette entité spatiale est frappante dans les maisons contemporaines. Sa présence est presque omniprésente même si quelquefois, par manque d'espaces, il se rétrécit et se réduit à un couloir élargi. L'attachement des habitants à cet espace, et plus généralement la reconstitution systématique de l'organisation centrale ou de sa trace exprimée en filigrane, permet de faire deux observations :

- D'abord il apparaît que le modèle culturel (l'habitus) a une grande inertie sur l'organisation de l'espace domestique. L'habitus en tant que matrice des modes d'habiter a trouvé son expression matérielle dans les dispositions spatiales (cf. chapitre 3).
- Mais encore, il semblerait que les instigateurs de l'architecture domestique à Biskra, aient en commun un même substrat référentiel quant à leur structuration de l'espace domestique. Ce substrat est fortement imprégné du modèle traditionnel.

Cependant, même si la référence à la convention et au modèle traditionnel est admise et presque unanime dans la structuration de l'espace domestique, l'usage et les pratiques spatiales sont, quant à eux, ambivalents et se distinguent en fonction des générations et de l'appartenance socio-économique des habitants.

Ainsi, Pinson après avoir analysé la distinction des pratiques familiales et individuelles, intergénérationnelles et intersexistes dans l'habitat des lotissements économiques au Maroc, en arrive à la conclusion que la maison est « *le lieu de multiples décalages et métissages, dont l'inscription va être différenciellement exprimée selon les assignations des groupes à des espaces définis* ». Pinson met en garde contre la tentation de lire l'espace domestique comme l'expression d'une unité définitivement établie. L'espace habité est soumis à des transformations et celles-ci : « *résultent de l'interaction des pratiques et habitus différenciellement portés et contradictoirement exprimés par les membres de la famille* » (Pinson ; 1992, p.24).

On pourrait, ainsi, faire le rapprochement entre, d'une part, le poids des habitus et l'usage traditionnel de l'espace central assimilé à un *ouast-edar* dans certaines maisons relativement anciennes ou dans lesquelles le chef de famille appartient à l'ancienne génération ; et d'autre part l'adhésion à des valeurs exogènes puisées dans d'autres cultures induisant des pratiques nouvelles de l'espace central qui devient hall (*hâl*) dans d'autres maisons plus récentes. La même observation est valable pour des maisons modestes se rapportant aux couches sociales moyennes inférieures et les maisons de standing plus ou moins élevé qui relèvent des classes populaires supérieures.

Il faut voir dans cette ambivalence d'appellations et de pratiques dont fait l'objet un même espace, l'expression de l'évolution des modes d'habiter, même si cette évolution se fait plus ou moins vite selon l'appartenance sociale et générationnelle des individus.

Un dernier point mérite d'être mentionné au sujet de l'espace central, c'est qu'il existe une relation avérée entre son emplacement dans le plan et les variantes langagières le concernant.

En effet, lorsqu'il est associé aux espaces de réception, l'espace central est souvent hall et sert plutôt à distribuer les espaces qui l'entourent. En revanche quand il est lié aux pièces familiales (*bit-legaâd*, cuisine,...), il représente un lieu de séjour et reçoit le nom de *ouast-edar*. Il est alors plus vaste, polyvalent et accueille volontiers les activités familiales quotidiennes les plus diverses.

Les observations formulées à propos de l'espace central peuvent être élargies à d'autres faits domestiques qui confirment si besoin est que des mutations sociétales et culturelles sont en cours, et que celles-ci sont à la fois transcrites et portées par les modes d'habiter. Pourtant, au vu du contexte algérien, avec sa composante socio-culturelle, son passé colonial et sa situation géographique, les transformations qui affectent l'espace domestique sont équivoques et offrent sur ce champ, un cas de figure complexe. Françoise Bouchanine a bien caractérisé cette situation visiblement commune aux pays en voie de développement mais qui semble particulièrement saillante au Maghreb. Pour ces pays en effet, « [...] *les changements endogènes et exogènes (se) mêlent à un point où il devient difficile de mettre en évidence ce qui, dans la production et l'appropriation de l'espace bâti, relève d'une surimposition de modèles venus d'ailleurs, d'une adoption ou réinterprétation de ces modèles, d'une survivance traditionnelle, d'une transformation profonde des formes de cette dernière avec un substrat culturel restant pourtant égal à lui même, ou encore de production formelle du vocabulaire traditionnel n'ayant pourtant plus ni la même fonctionnalité ni la même signification* » (Bouchanine, 1991, p.7).

Dans l'habitat de production populaire à Biskra, ces assertions sont confirmées. Elles prouvent qu'il n'est pas juste de donner des interprétations unilatérales aux phénomènes d'évolution des modèles d'habiter lesquelles seraient contenus et évolueraient sur un axe linéaire qui a pour origine un modèle socioculturel traditionnel et pour finalité un modèle moderne. En effet comme le souligne J. Duvignant⁸ : « *Entre les structures apparemment stables [...] et les multiples formes que prend la modernisation, s'étend un domaine mal connu où le changement (social) est constant.* »

Et à ce propos, il semblerait que le changement soit très éloquent en ce qui concerne la représentation et les pratiques domestiques relatives à la cuisine. Dans les lotissements récents, et contrairement aux quartiers populaires, la cuisine est un espace de dimensions plus importantes, qui n'est plus seulement le lieu de la préparation du repas, mais aussi celui de sa consommation. Elle contient l'équipement électro-ménager nécessaire, en plus d'un ensemble d'éléments de rangement intégrant tables et chaises pour la prise des repas. De fait, la cuisine n'est plus un espace strictement féminin, les hommes y sont volontiers présents et contribuent parfois aux tâches ménagères, comme préparer un plat, débarrasser la table ou faire la vaisselle. Selon Semmoud, ces pratiques sont révélatrices des transformations des relations femmes/hommes dans la famille, pratiques qui « *s'écartent sensiblement du schéma traditionnel* ».

⁸ A ce propos, Françoise Bouchanine (1991, p. 6), fait référence à une communication de J. Duvignant, datant d'une vingtaine d'années, où il faisait une critique de la sociologie contemporaine, qui selon lui, « [...]ne possédait plus les instruments qui lui permettent de comprendre et d'analyser le changement et les mutations sociales, (en particulier) quand il s'agissait de faire de la recherche sur des sociétés qui n'étaient plus traditionnelles, mais n'étaient pas non plus modernes. »(VII colloque de l'AISLF).

Enfin, on ne fermera pas cette parenthèse consacrée aux changements sociaux et culturels dont l'habitat constitue le lieu d'expression privilégié, sans s'arrêter sur la distinction en termes de vitesse de transformation qui peut s'observer relativement à différents secteurs générateurs de l'évolution sociétale. Ainsi comme le signale Pinson : « *les usages pris dans leur globalité se distinguent en secteur d'évolution lente ou au contraire rapide* » par cette affirmation Pinson adhère à l'opinion de Georges Balandier, pour qui : « *Toutes les sociétés et donc celles qui sont devenues les grands chantiers du changement ont une continuité ; en elles tout ne change pas, et ce qui change ne se modifie pas en bloc. La première raison, la plus remarquable, est l'incidence des inégalités sectorielles, en fait de capacité transformatrice. Certains secteurs peuvent être dits lents ou plus lents: celui du sacré, de la religion instituée qui se constitue en permanence en se situant hors de l'emprise du temps [...]; celui des agencements symboliques et rituels qui définissent la personnalité collective (d'un peuple, d'une classe, d'un groupe) et imposent ainsi une identité durable à tout regard extérieur; celui du politique qui gère un ordre et une continuité, qui a pour fonction de maintenir ce qui le met en déphasage et en chute de crédit durant les périodes où s'accélère le changement. Les secteurs qui peuvent être dits plus rapides sont d'abord ceux estimés générateurs du progrès: celui du savoir scientifique [...]; celui des sciences appliquées [...]; celui de l'économie, qui se transforme avec les bouleversements des modes de produire, de faire circuler les richesses, de provoquer la consommation, [...]; celui des communications qui permettent d'amplifier et d'accélérer la circulation des personnes et des informations* » (Pinson ; 1992, p.26).

Les différents aspects de l'évolution de l'espace domestique étant soulignés, il convient à présent de s'arrêter sur l'enveloppe extérieure de la maison contemporaine qui révèle une nette transformation voire un renouvellement du langage architectural habituellement usité par les autopromoteurs.

Avec le modèle d'habiter contemporain, la façade poursuit son mouvement d'émancipation vis-à-vis du système architectural traditionnel entamé durant les périodes précédentes. Elle est de plus en plus distincte de la façade aveugle: fenêtres, balcons ou loggias percent les murs extérieurs et ouvrent la maison sur la rue, alors que les carreaux de faïence, les tuiles vernissées, les motifs géométriques réalisés dans l'enduit, la décorent et en font un lieu de représentations et de cristallisation du besoin de transformations et de changements.

Mais, la façade n'est pas utilisée ou, du moins, son usage reste restreint et plutôt de l'ordre du symbolique. La façade nouvelle des maisons n'est pas sous-tendue par un système de pratiques ou d'usages : balcons et loggias ne sont que rarement utilisés par les habitants et les persiennes ferment la plupart du temps les fenêtres. Ces façades, qui modifient considérablement le paysage urbain local, n'existent donc que comme supports signifiants de la nouveauté et par extension de modernité mais le rapport aux usages en est encore au stade du balbutiement.

A cet endroit, il convient de souligner l'importance qu'occupe le balcon dans le référent formel des autopromoteurs, il est particulièrement apprécié et systématiquement incorporé à la façade sans doute par souci d'économie d'espace, dans la mesure où le balcon gagne sur l'espace public, mais aussi, pour son statut de référent à un habitat urbain extraverti. Dans les années 80, période marquée par le boom de la maison individuelle, il s'institue en thème

majeur des pratiques constructives et son adoption semble quasi unanime. Plus tard, le balcon prendra des formes variées tantôt loggia tantôt terrasse, et finira par être englobé à l'intérieur du volume habitable marquant de fait l'avènement des pièces en encorbellement.

D'emblée, il apparaît que la façade du modèle contemporain se distingue de celles qui l'ont précédée par sa morphologie et son traitement. Les façades sont fortement individualisées et le traitement en particulier est institué en pratique qui est de plus en plus généralisée. La diversité des couleurs, des enduits, des modénatures (bandeaux, acrotères,...) sont autant de manifestations foisonnantes exprimant l'engouement des nouveaux autopromoteurs pour l'embellissement, et les décorations de façade. Mais ces nouvelles pratiques constructives accusent des disparités ; elles se diversifient, et sont plus ou moins marquées selon les maisons en fonction des moyens matériels mis à contribution par le propriétaire. Ainsi, encore une fois, et peut-être ici plus qu'ailleurs, la pluralité des modalités de transformation du cadre bâti est tributaire de l'appartenance sociale des individus et de leurs conditions de vie. Il est important de souligner, en effet, que la façade est un lieu de représentation sociale par excellence, et de fait occupe une place privilégiée dans les efforts et les dépenses consenties par les habitants, pour son traitement.

Dans les maisons relevant des groupes moyens inférieurs, la façade revêt une apparence modeste, malgré la présence de quelques éléments de décor, comme les claustras qui ajoutent les garde-corps des balcons, le fer forgé des fenêtres et souvent la couverture en tuiles de la cage d'escalier. Le jardin-véranda également contribue considérablement à caractériser l'apparence extérieure de la maison.

La façade revêt une signification sociale beaucoup plus immédiate pour les classes supérieures. Son caractère ostentatoire et le recourt systématique à la distinction dans sa composition signifient au passant la réussite sociale des propriétaires. Ainsi, la composition de la façade se veut complexe et se caractérise par un amalgame d'éléments empruntés à des styles différents, mauresque, classique, moderne, etc. Les éléments saillants sont multiples (balcons, loggias, terrasses, vérandas, et cages d'escalier) et constituent une ornementation architecturale radicalement nouvelle. Les matériaux utilisés sont nombreux et variés, à tel point qu'il n'est pas rare de trouver, sur une même façade, à la fois brique pleine, de la pierre de taille, du fer forgé, des tuiles, du marbre, de la mosaïque, des colonnes de plâtres. Sur la façade principale, le garage est omniprésent, signe de la possession actuelle ou future d'une voiture, ou local de commerce potentiel. Parfois, la nécessité d'une façade démonstrative et signifiante l'emporte sur la disposition des espaces intérieurs, en particulier la présence du garage interdit l'éclairage et l'aération aux pièces attenantes. L'organisation intérieure aura donc été dépendante des signes qui doivent apparaître en façade.

Enfin, il est à signaler, la création de quelques quartiers de villas dans le cadre de lotissements privés. Cet habitat de haut standing est le fait d'une minorité qui occupe le sommet de l'échelle sociale: cadres supérieurs, hommes d'affaires, commerçants,..., il est marqué par son caractère fastueux, notamment par la présence d'un jardin aménagé, les garages, la volumétrie imposante et la façade aux matériaux riches ; les investissements considérables dont la façade fait l'objet et les espaces extérieurs dans ce type d'habitat signifie la réussite sociale de ses occupants et se perçoit comme le modèle social à atteindre.

Au terme de cette partie de l'étude qui s'est attelée à retrouver les éventuelles racines reliant la maison contemporaine à son ancêtre traditionnelle, il importe de faire le point sur les convergences et les divergences exprimées dans les pratiques spatiales et portées par les modèles d'habiter.

6.8. Permanence et évolution : actualisation du modèle d'habiter

La maison contemporaine n'est pas la reproduction de la maison traditionnelle: de nouvelles fonctions sont apparues créant la nécessité d'avoir de nouvelles pièces, de nouvelles pratiques tendent à remplacer les anciennes, le mobilier occidental fait son apparition, de nouveaux matériaux de construction sont utilisés, tous ces éléments conjugués ont fait évoluer la typologie de la maison. Cependant, certaines conformations persistent même mutilées, ou bien d'autres structures ne sont proposées que parce qu'elles permettent la perpétuation de pratiques antérieures.

6.8.1. Persistance du modèle structurel traditionnel et poids de l'habitus

L'analyse comparative diachronique des modèles d'habiter a fait apparaître les éléments constitutifs de la structure spatio-fonctionnelle commune et permanente à travers l'histoire :

- la **conformation centrée** de la maison est une constante, dont les caractères sont récurrents dans la production architecturale domestique populaire. L'espace central structure la maison traditionnelle, il est recrudescant dans les types transitionnels et contemporains. L'existence du *ouast-edar* dans des maisons réalisées à des époques différentes souligne le caractère permanent de sa présence.
- Les usages de l'espace central varient en fonction de la partie qu'il distribue : associé à la partie réception, il sert de hall et ses dimensions sont plutôt modérées; intégré à la partie familiale, il joue le rôle d'espace domestique polyvalent comparable à *ouast-edar*.
- L'espace central qu'il soit *ouast-edar* ou hall distribue les pièces d'habitations qui lui sont attenantes. Le **caractère distributif** de cet espace est essentiel, et il est étonnant de constater que malgré la diversité des conformations spatiales, l'espace central soit toujours l'espace à traverser pour aller dans n'importe quelle pièce. Il reste jusqu'à ce jour, l'espace de distribution majeur de la maison.
- Persistance d'une structuration de l'espace domestique fondée sur une **polarité devant-arrière et/ou bas-haut**. L'espace habité tend à s'organiser sur un axe de pénétration horizontal disposant successivement la partie réception (salon, bit-ediaf,...), puis la partie familiale (espace polyvalent du *ouast-edar*/ hall, cuisine, pièces diverses...) et enfin la cour. Dans le cas d'une maison à plusieurs niveaux, un axe d'ascension vertical est combiné au précédent (horizontal) ; il réserve le RDC entièrement ou partiellement à un éventuel usage commercial, lui superpose un niveau habitable articulé autour de la cage d'escalier, et aboutit à l'étage non couvert de la maison : la terrasse. L'organisation du niveau habitable est centripète, la cage d'escalier représente le centre à partir duquel se déploient en auréoles

successives, d'abord, les espaces de réception, ensuite les espaces de vie familiale, et enfin les pièces privées. Une logique d'éloignement des espaces privés est ainsi mise en place, elle établit les rapports externes de la famille à la société et les rapports internes à la famille elle-même.

- Maintien de la **bipartition de la maison** entre une partie, contiguë à l'espace public et pouvant s'ouvrir sur l'extérieur, destinée à la réception des invités étrangers (*bit-ediaf*, salon, salle d'eau...) ; et une partie familiale retranchée vers le fond de la parcelle composée de l'espace central, de la cuisine et des autres pièces. L'espace des invités constitue, par sa position sur l'espace public extérieur, une enveloppe protectrice de l'intimité domestique.

6.8.2. Dynamique des transformations : une relation duelle entre pratiques de l'espace et apparence de la maison

La maison contemporaine, bien que se référant dans sa structure de manière explicite à la maison traditionnelle, n'est pas pour autant la réplique de celle-ci. Des mutations profondes ont transformé l'aspect du bâti, en revanche des changements moins prégnants ont touché l'organisation des espaces et leurs affectations. Il reste que le cadre bâti résidentiel ne s'appréhende que dans le cadre du contexte culturel dynamique de sa production ; et par extension, le mouvement de l'évolution de l'architecture domestique ne peut s'expliquer que sous l'éclairage des fondements même des pratiques transformatrices qui l'ont généré. En particulier, il faut différencier les motivations idéologiques et représentationnelles à l'origine de certaines modifications (tout ce qui concerne la façade par exemple) des pratiques et des usages quotidiens liés au mode de vie. Très souvent, le caractère neuf, fonctionnel de la modernité est opposé par les autopromoteurs au caractère passéiste de la tradition, cette dichotomie modernité-tradition s'avère être la principale motivation inductrice de changements.

L'enquête menée sur le terrain a mis en exergue ce contraste qui existe entre la volonté très forte des habitants de représenter et d'exprimer ce qui leur semble être la modernité, et la permanence de pratiques et usages traditionnels à la maison ; il nous faudra donc, différencier ce qui est du domaine du **signe** de celui, bien distinct, des **pratiques**.

L'évolution de l'architecture domestique se manifeste sous plusieurs aspects :

- des aspects spatiaux et morphologiques concernant la configuration des pièces et leur distribution, le volume et la taille des espaces ;
- des aspects fonctionnels ou ethnosociologiques concernant l'apparition de nouvelles pratiques ;
- des aspects esthétiques concernant la décoration intérieure et le traitement extérieur.

Ainsi :

- Les pièces de la maison n'ont plus la forme oblongue qu'elles avaient systématiquement dans la maison traditionnelle de l'époque précoloniale. L'utilisation de nouveaux matériaux et de nouvelles techniques (structure poteau-poutre et dalle de béton armé par exemple) permet d'élargir les pièces, leur géométrie peut tendre vers le carré.

▪ La polyfonctionnalité des pièces de la maison traditionnelle (*bit*) tend à disparaître à la faveur d'une spécialisation apparente de l'espace domestique. Des pièces monofonctionnelles correspondant à un mode d'habiter nouveau ont fait leur apparition : salon (*bit legaad*), salle à manger, chambre à coucher (*bit noum*). L'usage de ces nouvelles pièces s'accompagne d'un mobilier typique.

▪ Mis, c'est sur la façade que s'exprime le plus le désir d'émancipation par rapport au système architectural traditionnel. Ce désir se manifeste par la création d'une façade nouvelle, totalement différente de la façade traditionnelle aveugle: fenêtres, balcons ou loggias ouvrent et percent la façade sur la rue, alors que divers éléments la décorent et en font un lieu de représentations et de cristallisation du besoin de transformations et de changements. La façade crée, ainsi, un nouveau rapport de l'espace domestique à son environnement et inverse l'intériorité historique de la maison. La volonté d'affirmer son individualité, impliquant le marquage et la symbolisation, et distinguant les appartenances sociales, devient à ce titre un élément de communication entre les habitants à travers la façade qui en est le médiateur.

Simultanément, l'usage qui est réellement fait de la façade et de ses nouveaux éléments inculqués à des modèles exogènes, voire modernes exprime des contradictions (balcons barricadés ou peu utilisés, surélévation des murs de la véranda, fenêtres généralement fermées). Le nouveau langage architectural exprimé par les façades, modifie considérablement le paysage urbain local, mais, l'usage qu'elles recèlent en est encore au stade de l'assimilation culturelle.

6.9. Conclusion

L'étude des dynamiques de transformation de la maison populaire, à travers les permanences et les altérations de l'architecture domestique a montré qu'il n'y a pas eu de rupture franche avec le modèle vernaculaire, mais des adaptations continues des modes de structurations de l'espace, et des usages, à des degrés divers.

De fait, l'examen des maisons des modèles transitionnel puis contemporains, a révélé la persistance d'un certain nombre d'éléments structurants traditionnels qui restent des dimensions fondamentales de celles-ci. L'espace domestique contemporain est caractérisé par la prégnance de l'organisation spatiale centrale et ce, en dépit des apports extérieurs qui sont venus se superposer au substrat architectural traditionnel.

Mais d'un autre côté cette référence à l'habitat antérieur semble s'estomper avec le temps du fait notamment de l'évolution des modes de vies. La référence aux modèles traditionnels d'habiter dans le processus conceptuel est prépondérante, cependant, elle n'est pas exclusive.

De même, l'apparition de nouveaux espaces est loin d'être synonyme d'usages nouveaux. Les survivances, résultants de manières de vivre, et de comportements socioculturels puisant leur origine dans la société traditionnelle, sont fortes et s'expriment par des usages contradictoires voir atypiques ; les balcons barricadés ou peu utilisés, les surélévations des murs de la véranda, les fenêtres généralement fermées, sont des exemples éloquentes à ce sujet. Des stratégies d'appropriation de l'espace se mettent en place en attendant l'assimilation inéluctable des formes nouvelles par les habitants.

Une fois assimilées, ces innovations font l'objet d'une demande spontanée et, à terme, seront l'expression d'un nouveau mode d'habiter. En attendant, le processus est bel et bien entamé, car, ces innovations qui bouleversent l'architecture de la maison sont la preuve des transformations lentes du modèle d'habiter et la traduction de nouvelles aspirations attendues, désirée par l'ensemble des acteurs.

C'est certainement au niveau de l'enveloppe extérieure de la maison que s'exprime le plus le désir de la modernité. En effet, si le système des pratiques quotidiennes de l'habiter n'évolue que très lentement, que l'espace domestique se distribue toujours autour d'un volume central, la façade elle, tient un discours résolument novateur, en rupture totale avec le système architectural traditionnel. L'apparence de la maison individuelle s'est transformée, et l'on est bien loin des façades aveugles du Vieux Biskra.

En multipliant ses ouvertures, la façade inverse l'intériorité historique de la maison. Cette extraversion « contrôlée » n'est pourtant pas encore consommée; elle n'existe que comme signe de la modernité alors que tout usage ou presque en est exclu.

La recherche de la singularité, la différence dans le traitement des volumes et des surfaces au niveau des façades, exprime un nouveau rapport à l'espace public qui ne peut être appréhendé que sous l'éclairage des représentations sociales : la façade est destinée à être vue et à exprimer une position dans la structure sociale. La volonté d'affirmer son individualité dans la banalité du tissu urbain débouche sur la nécessité d'une façade démonstrative est signifiante.

L'architecture domestique à Biskra est en mutations, et c'est sans doute dans le rapport complexe qu'entretiennent la maison et sa façade que l'on peut mieux saisir l'ampleur et la complexité de ces mutations. De fait, il semblerait qu'on soit en présence d'un système double qui oppose dans un même lieu, celui de la maison, l'expression d'une relation dialectique entre l'intérieur et l'extérieur, la tradition et la modernité, le passé et le présent, les pratiques et les représentations.

Il faut voir dans ce phénomène, le produit des mutations sociales et culturelles en cours dans la société. Il prouve qu'il n'est pas juste de donner des interprétations unilatérales à l'habitat de production populaire lesquelles tendraient à orienter les choix typologiques soit vers la maison traditionnelle soit vers celles d'inspiration exogène. Des types d'habitat sont en élaboration, ils intègrent dans leurs plans des dispositifs hétérogènes participe de ce que Pinson (1992. p.22) appelle une « *tradition engrammée* ». C'est à dire dont l'influence n'est pas induite par une « volonté délibérée d'afficher la référence à la tradition », mais résulte de pratiques ancrées dans le substrat traditionnel.

Au même titre, l'autopromoteur exprime, son souhait d'accéder à la modernité, à travers l'espace domestique qu'il produit. Une modernité toutefois « originale » dans le sens où elle ne remet pas en question l'identité de l'habitant (Giedel, 1992).

En somme, la maison va être le lieu où va s'exprimer l'interaction des habitus et des pratiques. Cette expression s'effectue par des dispositions formelles et matérialisations physiques émergentes, mais aussi, par un investissement spatial et un usage novateurs. Cela suppose que des nouveaux modèle d'habiter sont en gestation, lesquels intègrent, sélectionnent, hiérarchisent et transforment les éléments des deux pôles, tradition et modernité (Semmoud, 2001).

Ainsi, si les permanences et les transformations s'inscrivent dans l'ordre logique du processus de l'évolution de l'habitat, l'intérêt de l'étude de ces phénomènes réside dans le fait qu'ils sont l'image d'un projet et fonctionnent comme les révélateurs de représentations mentales nouvelles, en élaboration, que les habitants se font de leur espace domestique. Ces représentations relèvent d'un système complexe où se combinent signes, attitudes, croyances et pratiques définissant le substrat imaginaire d'une société relativement à son espace.

Pour mieux comprendre les configurations matérielles produites et les pratiques qu'elles supportent, le chapitre suivant traitera des représentations spatiales.

Chapitre 7

Comprendre les mutations

Les représentations relatives à la maison

« il n'existe pas de réalité objective »
car « toute réalité est représentée,
c'est-à-dire appropriée par l'individu ou
le groupe, reconstruite dans un
système cognitif, intégrée dans son
système de valeurs dépendant de son
histoire et du contexte social et
idéologique qui l'environne. C'est cette
réalité appropriée et restructurée qui
constitue pour l'individu ou le groupe la
réalité même ».

Abric, J.C. (1994)

CHAPITRE 7

Comprendre les mutations : les représentations sociales de la maison

7.1. Introduction

Selon Moscovici (1961), les représentations sociales sont des «univers d'opinions» propres à une culture, une classe sociale ou un groupe, et relatifs à des objets de l'environnement social. Leur mode de fonctionnement se réfère à un «système d'interprétation de la réalité». Ce dernier déterminerait les relations entre les individus et leur environnement, à la fois physique et social. Elles orientent donc les comportements et les communications. En résumé, on peut les considérer comme des «grilles de lecture» de la réalité (Moliner, 1988). Ramené à la présente recherche, ce qui vient d'être avancé suppose que pour 'lire', 'interpréter', et, finalement, comprendre les formes bâties et leurs transformations le recours aux représentations sociales s'avère être un outil indispensable. Ce chapitre et l'analyse qui y sera développée mettent en pratique cette approche ; il s'agira, précisément, de reconnaître la signification de l'architecture domestique à travers l'étude des représentations sociales (RS) de la maison relativement au contexte de Biskra.

Ayant démontré que l'architecture domestique a subi des mutations lisibles dans la forme et l'usage de l'habitation populaire, la question est de savoir quels changements dans le contenu sémiotique de la maison, ces mutations reflètent-elles. Cela suppose au préalable que la maison est un objet de représentation social, et dans ce cas il est impérieux d'identifier la teneur de cette représentation, chose, qui, à notre connaissance, n'a jamais été entreprise. Deuxièmement, en considérant que les mutations sont révélatrices d'un changement culturel et social en cours, -elles sont aussi portées par ce changement-, il s'agit de mettre en évidence l'évolution (éventuelle) de la perception que se font les habitants de leur lieu d'habitation.

Vouloir cerner le contenu de la RS des habitants à propos de la maison, et, ensuite, appréhender sa dynamique, cela nécessite de mettre en œuvre une analyse de leur discours dans sa consistance idéale thématique. La première partie de ce chapitre présente le cadre méthodologique élaboré à cet effet. D'abord, l'entretien comme outil de recueil de données discursives sera présenté, et son intérêt pour saisir les structures cognitives inhérentes aux RS sera démontré. La réalisation d'une enquête par entretien nécessite de savoir qui interroger et dans quelle population. La deuxième étape consistera donc à définir les caractéristiques de la population d'étude pour une enquête sur les RS, avec en perspective la détermination des critères du corpus sur lequel portera notre propre analyse.

Quelques techniques d'analyse du matériel discursif obtenu par des entretiens seront, ensuite, explorées, notamment, la méthode dite « d'analyse de contenu » qui servira à mettre en exergue les réalités représentationnelles étudiées. L'analyse thématique catégorielle sera également présentée. Celle-ci est fondamentalement une analyse de contenu, sa particularité est d'être centrée sur le contenu manifeste du texte et de mettre en évidence le sens du discours (transcrit en texte) à travers les signifiés qu'il contient. Elle constitue, de fait, un outil privilégié (et classique) pour l'étude des RS par la catégorisation des énoncés dans des thèmes d'analyse.

Le cadre méthodologique ainsi élaboré constitue un préliminaire au travail de terrain : l'enquête. La préparation de celle-ci et les phases de son déroulement constituent la deuxième partie de ce chapitre. On insistera, particulièrement, sur la confection du guide d'entretien et son mode d'administration auprès d'un corpus d'étude dont la taille et la nature seront fixées en fonction de la nature de la recherche et les objectifs liés au thème.

L'enquête permettra de disposer d'un corpus textuel réuni par entretien semi-directif auprès d'un échantillon de la population d'étude. Le traitement de ce corpus et son exploitation se feront selon la technique de l'analyse thématique catégorielle. Sur le plan méthodologique, ce travail d'analyse permettra de proposer une démarche originale spécialement conçue pour étudier des représentations sociales à partir du matériau provenant des techniques qualitatives de recueil de données (les entretiens) et de leur traitement avec le logiciel Statistica, moyennant la conception d'un système de codage et l'élaboration de matrices d'énoncés (les grilles d'analyse thématique) tous les deux adaptés à l'utilisation de ce logiciel.

L'analyse de contenu, n'est pas une fin en soi : elle est une méthode d'analyse de données qualitatives (textuelles) et se situe donc en amont d'une analyse quantitative qui portera sur l'interprétation des résultats obtenus. Pratiquement, cela revient à cerner les perceptions et les constructions mentales associées à la maison, autrement dit, définir le contenu de la RS de la maison. C'est le but de l'analyse transversale qui fera l'objet de la dernière partie du chapitre.

Pour rendre le matériel discursif recueilli lisible, compréhensible et capable de fournir des informations sur le contenu et la dynamique de la représentation sociale deux types d'analyse sont envisagés :

- Une première série d'analyse vise à repérer les thèmes récurrents et ainsi saisir le contenu de la RS, faisant consensus dans le groupe des locuteurs. Des comptages et des calculs de fréquence seront sollicités.

- Une deuxième série d'analyse s'intéresse à la RS dans sa dimension dynamique, qu'elle tente d'établir par l'analyse de la variation des thèmes récurrents au sein du corpus en fonction de la variable 'Age' (par génération). Les tests effectués procéderont par tri croisé.

7.2. Cadre méthodologique pour l'étude des RS

L'étude d'une représentation repose sur le recueil d'informations, puisées à des sources diverses : documents écrits, productions discursives ou iconographiques, etc. (cf. chapitre 4, § 4.5.2.3). En effet, quelle que soit la méthode d'analyse choisie par la suite, la première étape consiste à recueillir un corpus de données exprimant des opinions, croyances ou informations que les membres d'un groupe donné partagent à propos de l'objet de la RS.

7.2.1. Des données discursives pour identifier les RS

Les méthodes d'investigation basées sur la production de données textuelles constituent un moyen efficace pour étudier les RS. Ses données peuvent être puisées dans diverses sources. Selon Séca (2005 ; p.85) quatre sources possibles peuvent fournir le chercheur en données textuelles.

- La première est élaborée lors **d'entretiens**, quelque soit leur forme (semi-directifs, très structurés ou non).
- La seconde consiste à enregistrer ou à noter le **mouvement de la conversation** et d'autres types **d'interactions verbales naturelles** dans un groupe, un lieu public ou dans toute autre situation.
- La troisième source de données renvoie à des **corpus textuels archivés** (journaux, témoignages, archives historiques, comptes rendus divers), à des **ouvrages destinés à un public particulier** (amateurs d'un genre littéraire, professionnels, enfants, étudiants, femmes au foyer, etc.), ou à des **ensembles plus experts**, complets ou formalisés (relevés d'arrêts des cours d'appel ou d'institutions politiques, juridiques, humanitaires, nationales ou internationales, encyclopédies, dictionnaires).
- La quatrième forme est constituée par des **corpus** résultant de tests **d'associations de mots**.

Parmi ces quatre sources possibles, les deux premières font référence à des discours (entretien ou conversation). Les données qu'elles fournissent sont, fondamentalement, des données discursives. Or, celle-ci sont, incontournables, pour accéder aux contenus des représentations comme l'affirment Moliner et al. qui considèrent que : « (l') *une des sources majeurs d'information sur les représentations sociales d'une communauté demeure le discours des individus qui la composent* » (Moliner et al ; 2002, p.51). Pour sa part, l'entretien d'enquête qui permet de disposer de données discursives semble être un outil particulièrement indiqué pour l'étude des RS. Il constitue « *une technique souvent utilisée pour collecter les discours exprimant opinions, croyances, idées et attitudes concernant divers objets sociaux* » (Moliner et al ; 2002, p.52).

7.2.2. L'entretien un outil indiqué pour saisir le contenu des RS

Etudier des représentations revient à dégager des éléments permettant d'identifier les cognitions, ou connaissances élémentaires relatives à un objet et également les structures cognitives (stéréotypes, modes d'organisation des connaissances) (Moliner, 1996). Pour ce faire, la souplesse de l'entretien, la part qu'il laisse à l'initiative du sujet et à une réflexion improvisée qui n'est pas limitée par un cadre d'investigation rigide, en font la méthode privilégiée pour étudier les RS. En effet, au même titre que les valeurs, les croyances, les opinions, etc., les RS sont des variables complexes qu'on ne peut saisir qu'à travers l'élaboration d'un discours (Chauchat, 1985).

Pour Moliner et al. (2002, p.52) l'entretien « *est longtemps resté le mode de collecte privilégié des discours pour l'étude des représentations sociales* ». Et pour cause, le recueil des discours par entretien présente, selon cet auteur, plusieurs intérêts, notamment, la temporalité qui permet au chercheur d'accéder aux représentations sociales d'une communauté telles qu'elles existent au moment de l'étude. Il peut, dans le cadre d'une approche longitudinale, saisir l'évolution temporelle des représentations sociales. C'est aussi le contrôle qui, dans une certaine mesure, laisse au chercheur la possibilité de maîtriser les productions discursives de l'interviewé. L'entretien porte sur un objet choisi par le chercheur et lui permet ainsi de collecter un matériel directement utilisable. C'est enfin, la singularité puisque l'entretien, par définition, permet la collecte d'informations personnalisées.

Moliner, rappelle, à ce propos, que « chaque entretien compose un univers singulier dont le cours est jalonné par l'expression d'événements, de situations, de points de vue et d'émotions propres à l'individu interrogé. C'est grâce à l'opération secondaire de regroupement des discours au sein d'une analyse globale que sera recomposé le monde social brossé par les différents sujets » (Moliner et al.; 2002, p.52).

De son côté, Chauchat préconise clairement l'utilisation de l'entretien et non pas le questionnaire pour saisir les contenus des RS, et argumente sa position en mettant l'accent sur la différence fondamentale qui existe entre ces deux outils de collecte de données¹. En effet, dans un questionnaire, « *le sujet est contraint de se définir par rapport à des schèmes de pensée pré-établis ; les questions qui lui sont posées ne sont pas nécessairement celles qu'il se pose habituellement et ce qui lui est imposé, c'est même la représentation mentale d'un phénomène, une parmi d'autres possibles, celle qui est élaborée par le chercheur. A la limite, un questionnaire ne permet pas d'observer le système de pensée d'un sujet mais seulement son degré d'accord avec la représentation proposée. Or, lorsqu'il s'agit d'observer les représentations des sujets eux-mêmes et les processus de pensée sur lesquels elles se fondent, il faut une méthode qui autorise l'interviewé à une formulation plus personnelle* » (Chauchat; 1985, p.150).

¹ Selon Blanchet et Gotman (2001), le questionnaire et l'entretien sont l'un et l'autre des méthodes de production de données verbales, mais ils s'inscrivent dans des démarches distinctes. Chaque technique représente une situation interlocutoire particulière qui produit des données différentes : le questionnaire provoque une réponse, l'entretien fait construire un discours.

L'entretien apparaît, ainsi, comme une méthode qui permet de saisir convenablement le fonctionnement de la pensée individuelle ou collective du fait même qu'il exhorte les enquêtés à s'exprimer dans leurs termes, et d'utiliser leurs concepts propres qui traduisent leurs pensées et le type de raisonnement qui est le leur et par conséquent, en tant que tel, constitue un aspect de l'objet d'étude lui-même.

7.2.2.1. L'entretien d'enquête comme outil d'observation et de collecte de données

L'entretien est un mode de communication particulier qui correspond à « une situation d'interaction essentiellement verbale entre deux personnes en contact direct avec un objectif préalablement posé » (Chauchat ; 1990, p.143). Il peut constituer une méthode d'investigation utilisée à diverses fins. Ainsi, on distingue l'entretien d'enquête ou de recherche, l'entretien d'investigation clinique, l'entretien thérapeutique, l'entretien de sélection ou d'embauche, etc. Le choix de tel ou tel type d'entretien s'effectue selon le domaine d'utilisation et les objectifs visés. L'entretien de recherche (ou d'enquête) est utilisé pour collecter des données sur un thème de recherche déterminé, il devient alors une méthode d'observation employée pour atteindre des objectifs divers. Il peut s'agir :

- d'obtenir de l'information d'un interlocuteur soit sur des faits qu'il connaît, soit sur ses propres comportements ;
- d'explorer les opinions de l'interlocuteur, ses attitudes et ses motivations ;
- de faire évoluer les opinions et les attitudes, modifier les comportements ;
- de traiter un problème ensemble (établir un plan de travail en commun, résoudre un problème dans un groupe).

Le choix de l'objectif est réalisé en fonction des hypothèses de la recherche et implique une conduite différente de l'entretien, selon, qu'il s'agit d'entretiens de pré-enquête ou bien d'entretiens en phase d'observation systématique. Par ailleurs, tout entretien d'enquête est enregistré au magnétophone. Le but final est toujours d'effectuer une étude comparative des entretiens du corpus que l'on traite par analyse de contenu (Chauchat, 1985).

Trois types d'entretiens d'enquête peuvent être effectués : un entretien non directif, semi-directif ou directif. Le choix d'effectuer l'un ou l'autre dépendra du degré de liberté laissé aux interlocuteurs, c'est-à-dire, à l'enquêteur pour interroger et à l'enquêté pour apporter des informations. Il dépendra aussi du niveau de profondeur souhaité, du plus immédiatement accessible au sujet interrogé (faits, comportements), à des niveaux de plus en plus psychologiques et profonds (opinions, attitudes, motivations).

a) L'entretien non directif

Ce type d'entretien appelé non directif, ou encore non standardisé, non structuré ou libre permet d'atteindre des niveaux plus profonds d'opinions et d'attitudes car la technique laisse un maximum de liberté au sujet. Cet entretien prend tout son sens dans une perspective thérapeutique.

b) L'entretien semi-directif

Ce type d'entretien se caractérise par l'existence préalable d'un schéma ou **guide d'entretien** qui définit les **thèmes principaux** à explorer et prévoit éventuellement certaines **relances**. L'entretien semi-directif est caractérisé par le caractère minimal des interventions de l'interviewer. La manière dont les thèmes seront amenés au cours de l'entretien, dont ils seront formulés et l'ordre dans lequel ils apparaîtront ne sont pas fixés à l'avance. Chauchat (1985) considère que l'entretien semi-directif est moins suggestif que le questionnaire, il permet de collecter des données sans qu'elles ne soient induites par des questions, c'est notamment ce qui le distingue du questionnaire ouvert.

Selon Chauchat, ce type d'entretien est « *une des méthodes d'observation les plus utilisées alors que paradoxalement, elle est une des plus difficiles à pratiquer* » (Chauchat ; 1985, p.166). L'interviewer intervient peu, uniquement pour guider le sujet, le questionner, lui faire aborder certains points, il doit également s'attacher à soutenir le discours de l'interviewé, à faciliter son expression et l'exploration du thème abordé. D'un autre côté, l'interviewer doit s'efforcer de respecter deux règles pour la réalisation de ses entretiens. La première est la règle **d'exhaustivité** : tous les thèmes du guide d'entretien doivent être abordés par les sujets. La seconde est **l'exploration** : non seulement il faut passer en revue tous les thèmes, mais il faut encore explorer chacun d'eux de manière détaillée. Chauchat (1985) signale également que la plupart des entretiens sur les représentations sociales sont réalisés sur le mode de la semi-directivité.

c) L'entretien directif

Ce dernier type d'entretien est utilisé quand on cherche des informations très précises, de manière très standardisée. En effet, l'entretien directif est caractérisé par l'attitude de l'interviewer presque exclusivement directive. Comme l'explique Chauchat (1985), les réponses de l'interviewé sont assez peu développées et les informations collectées donnent souvent lieu à une analyse statistique. Cependant, Chauchat souligne le fait qu'un entretien même très directif reste très différent du questionnaire. Comme les réponses ne sont jamais proposées, elles fournissent souvent des informations beaucoup plus diversifiées tant du point de vue de leur contenu que de leur forme. Le principal intérêt de l'entretien directif réside dans la systématisation et la standardisation de la collecte des données.

7.2.2.2. Structuration de l'entretien

La réalisation d'un entretien nécessite la mise en œuvre de certaines techniques qu'il convient de présenter. Généralement, l'entretien est préparé à l'avance, le chercheur devant élaborer un **plan d'entretien**. Le plan comprend, à la fois, **l'ensemble organisé des thèmes** que l'on souhaite explorer (le protocole ou **guide d'entretien**) et les stratégies d'intervention de l'interviewer visant à maximiser l'information obtenue sur chaque thème : les **consignes** et les **relances**.

a) Le guide d'entretien

C'est un ensemble de thèmes -que l'on appelle consignes- organisés et hiérarchisés selon des fonctions (variables), d'opérateurs et d'indicateurs qui structure l'activité d'écoute et d'intervention de l'interviewer et balise le discours de l'interviewé. Le degré de formalisation

du guide est fonction de l'objet d'étude (multi-dimensionnalité), de l'usage de l'enquête (exploratoire, principale ou complémentaire) et du type d'analyse que l'on projette de faire (Blanchet et Gotman, 2001).

Le thème de l'entretien est imposé à l'interviewé. Il est présenté au moyen d'une première consigne. Le contenu de l'entretien est ensuite structuré par d'autres consignes ou relances dont le nombre varie en fonction de l'objet d'étude et des hypothèses de recherche ; plus leur nombre augmente plus l'entretien est structuré.

C'est, ainsi, que l'on peut distinguer les entretiens à structure faible ou forte. Le choix de l'un ou de l'autre de ces types dépend de la connaissance de la situation que l'on veut analyser. L'entretien peu structuré s'emploie lorsque cette connaissance est faible (entretien exploratoire), alors que l'entretien structuré s'emploie lorsqu'on dispose d'informations plus précises sur le domaine étudié et sur la façon dont il est perçu et caractérisé (enquête principale ou complémentaire). L'ordre dans lequel les thèmes, présentés par les consignes, sont abordés n'a pas d'importance mais en revanche, chaque thème doit être largement exploré.

b) Stratégies d'intervention

Au cours d'un entretien, l'interviewer peut faire deux types d'interventions. D'une part, il peut énoncer des consignes concernant les thèmes de l'entretien ; et d'autre part, il peut réaliser des relances-interventions de soutien au discours. Selon une définition donnée par Chauchat « *les consignes et les relances sont des interventions relatives au thème d'entretien. Elles ont un caractère directif* » (Chauchat ; 1990, p.161).

- **b.1 Consignes :** L'ensemble des consignes constitue le guide d'entretien. Une première consigne permet de présenter le thème général de l'entretien, les consignes suivantes portent sur des aspects particuliers de ce thème. L'interviewer doit respecter le guide d'entretien, à savoir donner chacune des consignes du guide systématiquement à chacune des personnes interviewées, sans en omettre.

Le guide d'entretien varie en fonction de la recherche. Tout d'abord, le nombre de consignes est plus ou moins grand. D'autre part, l'ordre de présentation des consignes peut être plus ou moins strict, soit rigoureusement le même pour tous les interviewés, soit adapté le mieux possible aux évocations et associations propres à chacun de ceux-ci.

Les consignes sont préparées et rédigées à l'avance. La formule utilisée ne doit pas être suggestive ; elle doit en outre être claire, simple. Enfin, il faut éviter les énumérations.

- **b.2 Relances :** les relances ne sont pas utilisées de la même façon que les consignes. Elles servent à solliciter l'interviewé sur des aspects du thème qu'il a traités d'une manière trop rapide ou superficielle. En conséquence, elles dépendent de la manière dont se déroule chaque entretien, et sont improvisées par l'interviewer en fonction des circonstances. Pour Blanchet et Gotman (2001) elles sont toute intervention de l'interviewer qui est une paraphrase ou un commentaire de l'énoncé précédent de l'interviewé.

7.2.3. Population et échantillon

Une fois les hypothèses formulées, le choix de l'enquête arrêté, son objectif et sa fonction dans le dispositif de recherche définis, se pose la question de savoir qui interroger et dans quelle population.

7.2.3.1. La définition de la population

Définir la population, c'est sélectionner les catégories de personnes que l'on veut interroger, et à quel titre ; déterminer les acteurs dont on estime qu'ils sont en position de produire des réponses aux questions que l'on se pose (Blanchet et Gotman, 2001). Souvent, la définition de la population est incluse dans la définition même de l'objet. Si l'on veut étudier les trajectoires professionnelles des gens de la banque, la population à interroger se définit d'elle-même. Mais, outre qu'il est souvent nécessaire de fixer les limites de la population à interroger en fonction de la définition de l'objet, sa composition peut elle aussi varier en fonction de ce même objet. La définition de la ou des populations à interroger suppose, en tout état de cause, que soit défini, chaque fois, son statut d'informateur.

a) Les limites de la population

Les critères de choix de la population à interroger peuvent se fonder sur des données tout à fait simples telles que l'âge (âges minimum et maximum de la population si l'on enquête par exemple sur « les jeunes »), ou plus complexes : type de résidence (principale ou secondaire), par exemple, pour définir la population d'une enquête sur les pavillonnaires. Ces critères sont liés aux hypothèses et participent de la construction de l'objet.

b) Le statut d'informateur des populations

Une population concernée par une recherche peut être décomposée en plusieurs sous-populations, chacune étant susceptible d'apporter des informations spécifiques. Le choix de ces sous-populations est là encore déterminé par les hypothèses. Dans la mesure où chaque groupe est interviewé pour des raisons différentes et intervient dans la population globale à des titres distincts, leur statut d'informateur est différent².

7.2.3.2. La constitution de l'échantillon

a) La taille de l'échantillon

L'échantillon nécessaire à la réalisation d'une enquête par entretien est, de manière générale, de taille plus réduite que celui d'une enquête par questionnaire, dans la mesure où les informations issues des entretiens sont validées par le contexte et n'ont pas besoin de l'être par leur probabilité d'occurrence. Une seule information donnée par l'entretien peut avoir un poids équivalent à une information répétée de nombreuses fois dans des questionnaires. La

² A titre d'exemple, pour une enquête sur l'héritage, « si l'on veut tester l'hypothèse selon laquelle le partage des biens entre enfants est inégal, on peut à la fois interroger les héritiers qui parleront de la manière dont les partages se négocient en famille, et les notaires qui parleront de la manière dont ces partages se préparent et se liquident au sein de l'étude notariale. Les premiers sont interrogés en tant qu'héritiers, les seconds en tant que professionnels de la succession, [...]. Le type d'interview sera différent dans les deux cas. On attend des premiers une information, des seconds une réflexion » (Blanchet et Gotman ; 2001, p.52).

réduction relative de l'échantillon nécessaire à une enquête par entretien tient donc au statut de l'information obtenue.

Selon Blanchet et Gotman (2001, p.54) « *la détermination du nombre d'entretiens nécessaires à une enquête particulière (la taille de l'échantillon) dépend, en premier lieu, du thème de l'enquête (faiblement ou fortement multidimensionnel) et de la diversité des attitudes supposées par rapport au thème, du type d'enquête (exploratoire, principale ou complémentaire), du type d'analyse projetée (recensement de thèmes ou analyse de contenu plus exhaustive), et enfin des moyens dont on dispose (en temps et en argent)* ». Ils précisent également qu'à partir d'un certain nombre d'entretiens les informations recueillies apparaîtront redondantes et n'apportant plus rien de nouveau, cela signifie que l'échantillon d'individus interrogé est suffisant.

b) Le mode d'échantillonnage

Dans l'enquête par entretien, on se base le plus souvent sur un **échantillon diversifié**, qui repose sur la sélection de composantes non strictement représentatives mais caractéristiques de la population. L'échantillon dit représentatif qui présente les mêmes caractéristiques que la population et autorise la généralisation des résultats est, lui, beaucoup plus rarement employé, dans la mesure où ces enquêtes ne comportent d'effectifs suffisants et où, surtout, ne se pose pas le problème de représentativité statistique.

La constitution de l'échantillon diversifié subit une double contrainte et résulte, en règle générale, du compromis entre la nécessité de contraster au maximum les individus et les situations et, simultanément, d'obtenir des unités d'analyse suffisantes pour être significatives. Diversifier mais non disperser. Cette diversité peut être elle-même définie en fonction de variables stratégiques, liées au thème et supposées, a priori, jouer un rôle important dans la structuration des réponses; ou bien à partir de variables descriptives classiques de positionnement, telles que sexe, âge, catégorie sociale, etc. On peut aussi, si l'échantillon le permet, associer ces deux types de variables, en les hiérarchisant.

7.2.4. Exploitation des données discursives : l'analyse de contenu

L'entretien ne constitue pas une fin en soi. Il est une des méthodes de recueil de données qualitatives et se situe, donc normalement, en amont de l'analyse de contenu qui portera sur les informations rassemblées. Celle-ci consiste à sélectionner et extraire les données susceptibles de permettre la confrontation des hypothèses aux faits³ (Bardin, 2003).

Selon Blanchet et Gotman, l'analyse de contenu « *est une production et non pas une donnée. C'est une lecture orientée. Les entretiens livrent un matériau apparemment spontané [...]. Le traitement qui lui est appliqué ensuite (l'analyse) contribue à son tour à sculpter le message et le sens qui va en être dégagé. Après avoir fait parler l'interviewé, l'enquêteur fait parler le texte par l'analyse des discours* » (Blanchet et Gotman ; 2001, p.92).

³ L'analyse de contenu n'est pas circonscrite à l'exploitation des données discursives. Selon une définition de Mucchielli, elle correspond à : « un terme générique désignant l'ensemble des méthodes d'analyse de documents, le plus souvent textuels, permettant d'explicitier le ou les sens qui y sont contenus et/ou le ou les manières dont ils parviennent à faire effet de sens » (Mucchielli ; 1996, p. 36).

Pour Quivy et Van Campenhoudt (1995), « *l'analyse de contenu porte sur le choix des termes utilisés par le locuteur, leur fréquence et leur mode d'agencement* », la production verbale constitue, alors, une « *source d'informations à partir (de laquelle) le chercheur tente de construire une connaissance* » (Quivy et Van Campenhoudt ; 1995, p.230)

L'analyse de contenu s'effectue sur un corpus, celui-ci est constitué de l'ensemble des discours produits par les interviewers et les interviewés, retranscrits de manière littérale⁴. Pour des raisons pratiques⁵, l'analyse des discours concerne, plutôt, des textes écrits (un matériel textuel) que les enregistrements eux-mêmes. L'objectif de l'analyse de contenu ainsi réalisée est en effet double : stabiliser le mode d'extraction du sens et produire des résultats répondant aux objectifs de la recherche.

Par ailleurs, rappelons succinctement qu'il faut distinguer entre l'analyse du discours et l'analyse de contenu qui en est un sous-ensemble. L'analyse du discours concerne l'analyse de tous les composants langagiers et recouvre essentiellement deux types d'approches : d'une part, les analyses linguistiques qui étudient et comparent les structures formelles du langage ; et, d'autre part, les analyses de contenu qui étudient et comparent les sens des discours pour mettre à jour les systèmes de représentations véhiculés par ces discours (Blanchet et Gotman, 2001).

L'analyse de contenu est préférentiellement utilisée en sociologie et en psychologie sociale. Elle est considérée comme une technique d'analyse particulièrement indiquée pour étudier les opinions, les croyances, les prises de positions et les points de vue véhiculés par les discours (Moliner et al., 2002). Plusieurs chercheurs ont essayé de définir cette technique en insistant sur certaines dimensions.

7.2.4.1. Les caractéristiques de la méthode

Plusieurs auteurs ont voulu affiner la méthode en formalisant ses techniques. Ainsi, pour Mucchielli (1986, p. 17) « *Analyser le contenu, c'est par des méthodes sûres dont nous aurons à faire l'inventaire, rechercher des informations qui s'y trouvent, formuler et classer tout ce que contient ce document ou cette communication* ».

Blanchet (1987), pour sa part, établit une distinction entre le résumé d'un texte et l'analyse de contenu. L'auteur compare entre ces deux techniques de traitement de données textuelles, ce qui permet de mieux cerner l'intérêt et la spécificité de l'analyse de contenu ; la comparaison effectuée par Blanchet est résumée dans le tableau suivant :

⁴ La retranscription littérale utilise les signes conventionnels de la ponctuation pour traduire la parole orale en texte écrit.

⁵ Selon Blanchet et Gotman (2001) l'analyse à l'écoute ne permet pas la communicabilité des procédures effectives de production des résultats.

Le résumé	L'analyse de contenu
<ul style="list-style-type: none"> — Le résumé est neutre ; — il se veut une photographie simplifiée du texte ; — il se veut non sélectif et procède par réduction du texte en ne conservant que les propositions principales ou causales ; — il procède d'une lecture endogène avec pour principe une fidélité maximale aux énoncés ; il épouse autant que faire se peut la logique du texte et sa cohérence interne ; — il sauvegarde la complexité des thèmes ; — il a une fonction de stockage. 	<ul style="list-style-type: none"> — L'analyse de contenu implique des hypothèses ; — elle est hypersélective ; — c'est une lecture exogène informée par les objectifs de l'analyste ; — elle ignore la cohérence explicite du texte et procède par décomposition d'unités élémentaires reproductibles ; — elle vise la simplification des contenus ; — elle a pour fonction de produire un effet d'intelligibilité ; — elle comporte une part d'interprétation.

Ainsi, contrairement au résumé, l'analyse de contenu n'est pas neutre ; selon Blanchet : « *chaque lecture, chaque analyse extrait du même texte un sens différent selon les hypothèses engagées* ». Le choix du type d'analyse de contenu, comme le choix du type de collecte, est subordonné aux objectifs de la recherche et à sa formulation théorique. Il s'effectue donc dans la phase de préparation de l'enquête, en liaison avec la formulation des hypothèses.

Par ailleurs, il est important de préciser que l'analyse de contenu en sociologie et en psychologie sociale se distingue de la linguistique, dans la mesure où elle n'a pas pour objectif de comprendre le fonctionnement du langage en tant que tel. Quivy et Van Campenhoudt rappellent qu'en analyse de contenu « *Si les aspects formels les plus divers du discours peuvent être pris en compte et examinés parfois avec une minutie et une patience de moine, ce n'est jamais que pour en retirer un enseignement qui porte sur un objet extérieur à eux-mêmes. Les aspects formels de la communication sont alors considérés comme des indicateurs de l'activité cognitive du locuteur, des significations sociales ou politiques de son discours ou de l'usage social qu'il fait de la communication* » (Quivy et Van Campenhoudt ; 1995, p.230).

Utilisée pour exploiter les rapports d'entretiens, l'analyse de contenu offre la possibilité de traiter de manière méthodique les informations (textuelles) qui, par définition, sont assez complexes. Elle implique la mise en œuvre de procédures techniques relativement précises comme le calcul des fréquences relatives, ou de co-occurrences des termes utilisés. L'utilisation de ces techniques rigoureuses et stables permet au chercheur d'élaborer une interprétation qui ne prend pas pour repères ses propres valeurs et représentations.

7.2.4.2. Différentes analyses de contenu

Il est courant de regrouper les différentes méthodes d'analyse de contenu en deux catégories : les méthodes quantitatives et les méthodes qualitatives. Les premières sont extensives (analyse d'un grand nombre d'informations sommaires) et reposent sur des opérations mathématiques et statistiques (codage, comptage, corrélation, comparaison...). Les secondes sont intensives (analyse d'un petit nombre d'informations complexes et détaillées) et reposent sur des opérations purement idéelles (catégorisation, mise en contexte, réductions métaphoriques, recherches de structures...). Ces distinctions ne sont valables que très globalement : les caractéristiques propres des deux types de démarche ne sont pas aussi nettes et plusieurs méthodes font aussi bien appel à l'un qu'à l'autre (Quivy et Van Campenhout, 1995).

Ceci fait dire à Blanchet qu'en réalité, il n'y a pas une mais des méthodes d'analyse de contenu. Cet auteur distingue entre trois grandes catégories de méthodes selon que l'examen porte principalement sur certains éléments du discours, sur sa forme ou sur les relations entre ses éléments constitutifs. Il s'agit successivement des analyses thématiques, des analyses formelles et des analyses structurales. A l'intérieur de chaque catégorie, il est possible de relever plusieurs variantes. Les trois méthodes ont déjà fait l'objet d'une présentation succincte (cf. chapitre 4, § 4.5.3). Mais, autant dire, que l'analyse thématique est considérée comme l'approche la plus désignée « *pour mettre en évidence les représentations sociales ou les jugements des locuteurs à partir d'un examen de certains éléments constitutifs du discours* » (Moliner et al ; 2002, p.93).

7.2.4.3. L'analyse de contenu pour appréhender les RS

Sous ses différentes modalités, l'analyse de contenu a un très vaste champ d'application. Elle peut porter sur des communications de formes très diverses (textes littéraires, émissions télévisées ou radiophoniques, films, rapports d'entretiens, messages non verbaux, etc.). Sur le plan des objectifs de recherche, son utilisation est également diversifiée, et elle apparaît particulièrement adaptée à « *l'analyse des idéologies, des systèmes de valeurs, des représentations et des aspirations ainsi que de leur transformation* » (Moliner et al ; 2002, p.86).

Selon Négura (2006), cette relation de *compatibilité* qui existe depuis longtemps entre la théorie des représentations sociales et l'analyse de contenu n'est pas arbitraire. Négura justifie ses propos en rappelant que, premièrement, l'objet de l'analyse de contenu est la *communication*, qui est le processus fondamental de la formation de la représentation sociale, selon Moscovici. Laurence Bardin, lui aussi, considère également que les communications définissent le champ d'application de l'analyse de contenu. Bardin précise, en effet, que l'analyse de contenu est « *un ensemble de techniques d'analyse des communications* », il ajoute qu' « *il ne s'agit pas d'un instrument, mais d'un éventail d'outils ; ou plus précisément d'un même outil mais marqué par une grande disparité dans les formes et adaptable à un champ d'application très étendu : les communications* » (Bardin ; 2003, p.35).

En deuxième lieu, selon Liliane Négura, les représentations sociales fournissent le matériel pour alimenter la communication sociale. L'analyse de contenu, par son objet, est alors un

outil qui doit prendre en considération les dynamiques des représentations sociales et tenir compte du rôle important qu'elles ont dans « la production/réception » des énoncés.

Enfin, en revenant à la célèbre définition de Serge Moscovici (1976), selon laquelle le contenu d'une représentation sociale est constitué de trois types d'éléments ; les opinions, les attitudes et les stéréotypes⁶, Négura, démontre que ces éléments ont été intégrés dans plusieurs techniques d'analyse de contenu.

Moliner et al., citant Herzlich (1972, p. 308), rappellent que « *la représentation est médiatisée par le langage* » et « *l'appréhension d'un objet social est inséparable de la formation d'un langage le concernant* ». Ils considèrent, de fait, que « *l'analyse de contenu des productions discursives ou textuelles relatives à un objet doit permettre le décodage de ce langage et le repérage des éléments de la représentation de l'objet. Ce travail d'analyse paraît indispensable parce qu'il permet de dépasser la variabilité des discours individuels et donne accès à des **significations communes** qui sont le fondement même de toute représentation sociale* » (Moliner et al ; 2002, p.86).

Toutefois, la notion de significations, et plus généralement de la production du sens, inhérente à cette conception des RS fondée sur le discours, accuse quelques faiblesses que certains auteurs ont tenté de dépasser. C'est ainsi, que Grize (1989) cité par Moliner et al (2002) introduit la notion de *pré-construits culturels*, pour comprendre la signification. Pour Grize, les pré-construits culturels sont « *tout ce à quoi réfère un mot ou une idée dans la pensée collective. Cette notion permet, pour l'auteur, de faire le lien entre l'expression orale ou écrite et les représentations sociales. Quand un locuteur s'exprime, non seulement, souligne Grize, il traduit sa façon de voir le monde, mais il se donne encore à voir lui-même* » (Moliner et al ; 2002, p.86). Ainsi, comme le suggère Grize, l'analyse de contenu permet de faire le lien entre les représentations sociales et le langage, langage qui véhicule les représentations et les transforme. Mais cette approche a également ses faiblesses et ses détracteurs.

A ce principal inconvénient relevant de la signification, Moliner et al. (2002), signalent d'autres difficultés plus directement liées au langage lui-même. Notamment, la nécessité pour l'analyste de comprendre le sens du discours, autrement dit, le langage utilisé. Pour Moliner et al. « *... il est presque impossible de faire une analyse de contenu dans une autre langue que la sienne* » (Moliner et al ; 2002, p.87). Dans le cas où il est fait usage d'un « *langage particulier* », comme par exemple des populations appartenant à des minorités culturelles, Le chercheur doit aussi comprendre le vocabulaire utilisé.

Après ce qui vient d'être dit, il n'est pas utile de rappeler la complexité qu'induit pour le chercheur s'intéressant aux représentations sociales de faire usage des techniques d'analyse de contenu. De l'avis de Moliner et al (2002, p.87), « *...il s'engage dans une voie étroite. D'une part, il souhaite mettre en évidence un phénomène complexe, celui de la représentation*

⁶ Les opinions sont en général dépourvues d'une connotation évaluative, en revanche, les attitudes sont caractérisées par une composante affective supplémentaire. Les stéréotypes sont, quant à eux, des opinions figées qui sont le résultat d'un style de communication spécifique : la propagande (Moscovici, 1976). Moliner et al. (2002) pour qui les représentations sociales sont des « univers d'opinions » (cf. chapitre 4, § 4.4.1), considèrent que « les contenus d'une représentation peuvent indifféremment être qualifiés d'opinions, d'informations ou de croyances » (Moliner et al ; 2002, p.12).

sociale d'un objet donné dans un groupe donné. D'autre part, il utilise un moyen constitué de multiples facettes pour y parvenir le 'langage naturel'. Décoder le langage naturel implique de différencier ses différents niveaux signifiés (les mots et expressions) et signifiants (univers de pensée). Or, les signifiants auxquels s'attache l'analyse de contenu renvoient à des processus socio-cognitifs variés (jugements, attributions, catégorisations, etc.) qu'il faut identifier, classer, puis interpréter ». Heureusement, une panoplie de techniques d'analyse de contenu est mise à la disposition du chercheur pour pallier aux difficultés soulevées par la méthode.

Enfin, une dernière mise au point s'impose, quant à la relation analyse de contenu – représentations sociales, c'est celle de faire la distinction entre l'analyse de contenu et l'analyse du contenu d'une représentation sociale. Le contenu d'une représentation sociale est formé par l'ensemble des éléments d'une représentation. L'analyse du contenu est la méthode par laquelle on examine ces éléments. Si l'analyse du contenu se réfère à la représentation sociale, l'analyse de contenu se réfère au discours. Dans l'étude d'une représentation sociale par la méthode des entretiens, l'analyse de contenu des entretiens peut nous aider à faire l'analyse du contenu de la représentation sociale (Négura, 2006).

7.2.4.4. Différentes étapes pour l'analyse de contenu

L'analyse de contenu dispose d'un cadre méthodologique qui s'organise autour de quatre pôles chronologiques : 1) la préparation du matériel ; 2) le codage ; 3) la catégorisation et 4) l'interprétation.

Ces quatre phases qui correspondent à l'application de l'analyse de contenu, quelque aie pu être la technique déployée à cet effet, suppose un préalable. En effet, la première étape de toute analyse de contenu consiste à réunir le corpus de données. Pour cela, plusieurs méthodes peuvent être mises en œuvre. Lorsque les matériaux (entretiens, textes, etc.) sont rassemblés, ils vont faire l'objet d'une exploitation méthodique.

a) La préparation du corpus de données

Si l'on s'engage sur l'analyse d'entretiens, ceux-ci seront intégralement retranscrits ; une marge à gauche est conservée. S'il s'agit de réponses à des questions ouvertes, il faut qu'elles soient également réécrites sur des fiches. Il peut être utile, comme le suggère Bardin (2003), de numéroter les différents éléments du corpus. En cas de traitement informatique, il est indispensable de réorganiser les textes en fonction de la procédure liée au logiciel utilisé. Ensuite, le corpus est soumis à une autre opération : le codage.

b) Le codage

Pour Bardin (2003, p. 134), «le codage correspond à une transformation effectuée selon des règles précises, des données brutes du texte. Transformation qui, par découpage, agrégation et dénombrement, permet d'aboutir à une représentation du contenu, ou de son expression, susceptible d'éclairer l'analyste sur des caractéristiques du texte qui peuvent servir d'indices». Le texte doit alors être découpé en un certain nombre d'unités. Trois types d'unités sont pris en compte ; l'unité d'enregistrement, l'unité de contexte et l'unité de numération.

- **b.1) L'unité d'enregistrement** est définie par Ghiglione et Matalon (1985) comme le segment de contenu minimal qui est pris en compte par l'analyse. L'unité d'enregistrement (ou unité de sens) peut être de nature et de taille variables. Selon la méthode d'analyse, l'unité d'enregistrement pourra être issue de plusieurs champs sémantique, linguistique ou psychologique. Bardin, de son côté, distingue plusieurs unités d'enregistrement possibles :
 - Le mot : on peut identifier les mots-thèmes et les mots-clefs, les mots pleins et les mots vides, les catégories de mots (substantifs, verbes, etc.).
 - Le thème : cette unité est choisie dans l'analyse thématique. Il s'agit d'une unité de signification qui se dégage en rapport avec l'approche théorique.
 - L'objet ou le référent : il s'agit des points clés du discours pouvant être des objets étudiés ou des thèmes (le travail, la famille...).
 - Le personnage : renvoie à la personne ou au groupe qui sont au centre du texte.
 - L'événement : cette unité est choisie quand le discours porte sur un fait particulier qui sert de guide à l'analyse.
- **b.2) L'unité de contexte** est fortement liée à l'unité d'enregistrement puisqu'elle est le plus petit segment du discours qu'il est indispensable de prendre en compte pour comprendre l'unité d'enregistrement. L'unité de contexte est donc obligatoirement d'une taille supérieure à celle de l'unité d'enregistrement : ce peut être la phrase pour le mot, le paragraphe pour le thème... Il est important en analyse de contenu de ne pas extraire l'unité de sens de son contexte pour éviter les erreurs d'interprétation.
- **b.3) L'unité de numération** correspond à la manière de compter les deux autres ensembles d'unités. Pour Ghiglione et Matalon (1985), il existe deux sortes d'unités de numération : arithmétique et géométrique. Les unités de type arithmétique servent à compter le nombre de fois où un certain contenu ou thème apparaît. Les unités de type géométrique permettent de mesurer l'espace consacré à un certain contenu. On postule souvent que l'importance d'une idée, d'un thème, d'une unité dans un texte est d'autant plus grande que cette unité est fréquemment évoquée. Bardin (2003) identifie plusieurs normes d'énumération possibles :
 - La présence/l'absence d'un élément ;
 - La fréquence d'apparition d'un élément ;
 - La fréquence pondérée : pondération de certains éléments en fonction de leur importance pour le chercheur ;
 - L'intensité : il est possible de coder l'intensité d'une attitude par exemple ou d'une opinion ;
 - La direction : il s'agit d'évaluer un élément à partir de pôles (beau/laid, favorable/défavorable) ;
 - L'ordre : on peut noter l'ordre d'apparition des unités.
 - La co-occurrence: on code la présence simultanée de deux éléments dans des segments de discours.

c) **La catégorisation**

Une fois l'ensemble des éléments codés, l'opération suivante consiste à les ventiler dans des catégories définies par le chercheur. Cette phase nécessite de définir un niveau de généralité pour ces catégories. Elle nécessite aussi de pouvoir qualifier ces catégories aussi précisément que possible. Pour Mucchielli (1986, p. 34) «une catégorie est une notion générale représentant un ensemble ou une classe de signifiés». Les unités de sens, déterminées préalablement, doivent être réparties en catégories, distribuées en genres, en thèmes, en grandes orientations, etc. Bardin (2003, p. 150) précise : « La catégorisation est une opération de classification d'éléments constitutifs d'un ensemble par différenciation puis regroupement par genre (analogie) d'après des critères préalablement définis. Les catégories sont des rubriques ou classes qui rassemblent un groupe d'éléments sous un titre générique, rassemblement effectué en raison des caractères communs de ces éléments ».

Lorsqu'on étudie les représentations sociales, les catégories peuvent être des composantes voire des sous-composantes de ces représentations. Ainsi, elles expriment des attitudes à l'égard d'un objet, des descriptions de l'objet, des relations avec d'autres objets. En fonction de la méthode utilisée, on pourra préférer cerner les oppositions ou distinguer les facettes d'un objet établies sur un continuum⁷.

Pour revenir à l'opération de catégorisation à effectuer, il faut choisir un critère qui peut être sémantique (le thème), syntaxique (types de verbes ou de noms, etc.) ou lexical (type de classement des mots, etc.). Pour être certain que les catégories définies sont correctes, il faut s'assurer qu'elles regroupent les qualités suivantes (Bardin, 2003) :

- L'exclusion mutuelle : chaque unité du texte ne doit pouvoir être classée que dans une seule catégorie. Ceci implique que les catégories soient suffisamment différentes et ne se recoupent pas.
- L'homogénéité : Une seule dimension doit présider à la construction des catégories. Les catégories doivent être de même niveau de généralité. Si par exemple, à propos d'entretiens réalisés sur le thème du travail, on définit une catégorie générale « Attitudes à l'égard du travail ». Au sein de cette catégorie générale, on pourra définir plusieurs sous-catégories : attitudes à l'égard des supérieurs hiérarchiques, attitudes à l'égard du règlement dans l'entreprise, attitudes à l'égard de l'organisation etc. Mais on ne pourra pas introduire une sous-catégorie qui concernerait un autre sujet que le travail (par exemple : les vacances) ou qui ne serait pas une attitude (par exemple : parcours professionnel passé).
- La pertinence : le système de catégories choisi doit correspondre aux objectifs, aux hypothèses de la recherche.

⁷ A ce propos, Moliner et al (2002) font référence à deux études sur les représentations de la maladie mentale. Celle de Jodelet (1989) qui met en évidence que ces représentations sont structurées autour de deux notions clés en opposition : la folie comme maladie des nerfs avec des malades perçus comme agités, voire dangereux et la folie comme maladie du cerveau, avec des malades plus doux et simples. En revanche, Laplantine (1986) a identifié dans son étude des représentations de la maladie, par analyse d'œuvres littéraires, un éventail de représentations allant par exemple de la maladie-résignation chez Kafka, à la maladie-initiation chez Thomas Mann ou à la maladie comme 'grâce' chez Proust.

— L'objectivité et la fidélité : une analyse réalisée par plusieurs analystes doit aboutir aux mêmes résultats. Ceci est possible dans la mesure où on a mis au point des catégories de qualité.

Lorsque ces catégories sont mises au point, on les organise souvent sous la forme d'**une grille d'analyse de contenu**. Cette grille présente l'ensemble des catégories et des sous-catégories déterminées. Elle est en général élaborée à partir d'un échantillon du corpus. Une fois terminée, elle peut être appliquée à l'ensemble des données. Concernant l'analyse d'entretiens d'enquête, la grille d'analyse de contenu apparaît souvent comme une version très approfondie du guide d'entretien utilisé pour collecter les informations. Ainsi l'analyse de contenu consiste à réorganiser chacun des entretiens de façon à ce qu'ils soient tous présentés exactement de la même façon. Finalement, cette réorganisation résulte d'un travail de codage et de catégorisation des unités du discours.

d) L'interprétation

Quand le corpus est réorganisé et que les unités sont classées en catégories, encore faut-il interpréter ces informations. Ici seront réalisées des *inférences*, c'est-à-dire qu'on s'attachera à déduire des informations inconnues à partir de celles que l'on a mises au jour. Lorsqu'une étude de représentation repose exclusivement sur l'analyse du contenu de matériaux discursifs ou textuels, la phase d'interprétation est primordiale. Certes, la réorganisation des corpus (voir plus haut) facilite le travail du chercheur mais on doit admettre que la subjectivité de ce dernier sera forcément présente dans les résultats de l'étude de représentation. C'est pourquoi il est difficile de tirer des conclusions définitives à partir d'une analyse de contenu, aussi sophistiquée soit elle. Cela n'enlève rien à l'intérêt de cette méthodologie. Elle paraît même indispensable à l'étude des représentations sociales. Mais on devra toujours se souvenir qu'une interprétation ne peut avoir valeur de certitude.

7.2.5. L'analyse thématique

L'analyse thématique constitue l'outil classique pour l'étude des opinions par la catégorisation des énoncés dans des thèmes d'analyse (Négura, 2006). Moliner (1995), recommande cette méthode particulièrement quand il s'agit de recherches pour lesquelles les entretiens sont utilisés à titre principal ou en complément de l'utilisation d'une autre technique (questionnaire, observation participante, expérimentation). C'est une méthode assez simple dans son application et qui implique la mise en œuvre des différentes opérations de base, présentées plus haut, effectuée dans toute analyse de contenu. Moliner et al. (2002) la classent parmi les méthodes d'analyse de contenu centrées sur le contenu manifeste du texte, par opposition aux analyses centrées sur le contenu latent⁸. A ce titre, elle répond à la définition qu'ils en donnent à savoir : « Par

⁸ En matière de représentation sociale, les contenus latents peuvent se comprendre comme des dimensions constantes et stables du système de pensée, dimensions qui sous-tendent la variabilité des productions individuelles. Ils relèvent de l'analyse structurale qui est une forme d'analyse permettant d'identifier la structure des représentations du locuteur à travers l'agencement complexe des mots et expressions ou alors par la mise en évidence des oppositions au sein des discours. En contre partie, l'analyse thématique est une analyse sémantique basée sur l'étude des connotations associées aux mots.

analyse de contenu centrée sur le contenu manifeste, nous entendons les méthodes qui permettent de mettre en évidence le sens du discours ou du texte à travers les signifiés qu'il contient. Le chercheur développe son analyse en restant proche de la forme du texte et ne cherche pas à repérer les sens cachés du discours. L'analyse du contenu manifeste permettrait de cerner les éléments les plus accessibles, voire les plus superficiels puisqu'on s'intéresse essentiellement aux discours, au mode d'expression, aux mots et termes choisis par le sujet pour exprimer idées et opinions. Elle facilite le repérage du processus d'objectivation qui renvoie à la manière dont une notion est simplifiée, matérialisée en images puis en mots » (Moliner et al ; 2002, p.101).

L'analyse de contenu thématique a été, dès les années soixante-dix, définie par D'Unrug (1974, p.23) qui considère que : « *Ce mode d'analyse est centré sur les notions ou thèmes évoqués à propos d'un objet d'étude. Il s'agit d'obtenir des informations sur cet objet, quel qu'il soit: comment il est vécu ou perçu par des personnes ou des groupes, les opinions et croyances avancées, les systèmes explicatifs fournis..., la démarche la plus simple consiste à se situer d'emblée au niveau du contenu sémantique, sans s'arrêter à l'étude du discours en tant que système de signes* ».

Pour Mucchielli (1996, p.255), « *l'analyse de contenu thématique est la plus simple des analyses de contenu. Elle consiste à repérer dans des expressions verbales ou textuelles des thèmes généraux récurrents qui apparaissent sous divers contenus plus concrets. Elle est donc la première forme de catégorisation impliquée dans un corpus* ». Bardin (2003, p. 77) définit cette technique comme « *le comptage d'un ou de plusieurs thèmes ou items de signification dans une unité de codage préalablement déterminée* ».

En résumé, ce type d'analyse assez simple dans son principe implique de procéder à une **catégorisation dont l'unité de base est le thème**. Son objectif est la recherche de catégories dans un discours ou un texte, ce qui correspond à la réorganisation sous forme résumée de ce qui est dit. Par ailleurs, selon que l'on s'arrête à la mise en évidence des thèmes ou que l'on procède à une évaluation plus approfondie visant à mesurer « *les attitudes du locuteur à l'égard d'objets au sujet desquels il s'exprime* », l'analyse de contenu sera soit de type catégorielle soit d'évaluation. Cette distinction est notamment soutenue par Bardin (2003, p.208) qui oppose entre :

- D'une part, *l'analyse catégorielle* : la plus ancienne et la plus courante. Elle consiste à calculer et à comparer les fréquences de certaines caractéristiques (le plus souvent les thèmes évoqués) préalablement regroupées en catégories significatives. Elle se fonde sur l'hypothèse qu'une caractéristique est d'autant plus fréquemment citée qu'elle est importante pour le locuteur. La démarche est essentiellement *quantitative* ;
- et d'autre part, *l'analyse de l'évaluation* : qui porte sur les jugements formulés par le locuteur. La fréquence des différents jugements (ou évaluations) est calculée mais aussi leur direction (jugement positif ou négatif) et leur intensité.

7.2.5.1. Démarche

a) L'identification des thèmes

L'analyse thématique commence par un découpage transversal de tout le corpus que constitue l'ensemble des entretiens retranscrits. L'unité de découpage est le thème qui représente un fragment de discours. Le mode de découpage est stable d'un entretien à l'autre ; on découpe transversalement ce qui, d'un entretien à l'autre, se réfère au même thème. Le mode de découpage est guidé d'une part par les objectifs de la recherche - éventuellement reformulé après lecture des entretiens⁹- et d'autre part par le respect des principes de l'analyse de contenu : choix des unités de sens, des unités de contexte...Le découpage correspond à pas moins d'une phrase et pas plus d'un paragraphe complet. A chaque unité de discours ainsi découpée est affecté un mot ou groupe de mots, susceptible de rendre compte du thème identifié. Ce libellé sert de base à la grille d'analyse utilisée ensuite (Moliner et al, 2002).

Selon Ghiglione et Matalon la technique consiste à isoler des thèmes dans un texte (entretien) afin de le ramener à des proportions utilisables d'une part, et à permettre sa comparaison avec d'autres textes traités de la même manière, d'autre part. Il s'agit, en général, d'établir « *une distinction entre les thèmes principaux et les thèmes secondaires. Les premiers peuvent être définis comme rendant compte du contenu du segment de texte analysé, les seconds servent à spécifier les premiers dans leurs différents aspects* » (Ghiglione et Matalon ; 1985, p.185).

Autrement dit, l'analyse consiste à passer en revue les «thèmes» abordés par chaque locuteur séparément pour en faire la synthèse. On parlera alors d'une analyse thématique « **verticale** », par opposition à l'analyse thématique « **horizontale** » qui relève les différentes formes sous lesquelles le même thème apparaît d'un locuteur à l'autre (Bardin, 2003).

En procédant de la sorte, l'analyse thématique ignore la singularité du discours. Blanchet (1987) considère que ce type d'analyse défait la cohérence singulière de l'entretien et se focalise sur la cohérence thématique inter-entretiens. Bardin, pour sa part, parle de « *manipulation thématique [qui] consiste [...] à jeter l'ensemble des éléments signifiants dans une sorte de sac à thèmes* » cette opération « *détruit définitivement l'architecture cognitive et affective des personnes singulières* » (Bardin, 2003, p. 95). Par conséquent, l'analyse thématique est plutôt cohérente avec la mise en œuvre de modèles explicatifs de pratiques ou de représentations, elle s'accommode assez bien des grilles d'analyse catégorielles, en privilégiant la répétition fréquentielle des thèmes. Pour Bardin, la technique « *a fait ses preuves, elle permet de balayer au niveau manifeste l'ensemble des entretiens* » (Bardin, 2003, p. 95).

b) Construction de la grille d'analyse de contenu

L'identification des thèmes et la construction de la grille d'analyse s'effectuent principalement à partir des hypothèses descriptives de la recherche. L'unité thématique n'est donc pas définie a priori, comme l'unité linguistique. C'est un noyau de sens repérable en fonction de la problématique et des hypothèses de la recherche. Mais une fois sélectionnés pour l'analyse d'un corpus, les thèmes constituent le cadre stable de l'analyse de tous les entretiens.

⁹ Ceci n'est pas valable pour les enquêtes exploratoires ; pour ce type d'enquête, l'identification des thèmes se fait presque exclusivement à partir de la lecture du corpus.

Comme le guide d'entretien, la grille d'analyse doit autant que possible être hiérarchisée en thèmes principaux et thèmes secondaires (spécifications), de façon à décomposer au maximum l'information, séparer les éléments factuels et les éléments de signification, et ainsi minimiser les interprétations non contrôlées. Mais, à la différence du guide d'entretien qui est un outil d'exploration (visant la production de données), la grille d'analyse est un outil explicatif (visant la production de résultats). Elle n'en est donc nullement le décalque, mais une version plus objectivée.

Une fois les thèmes et items identifiés, une fois la grille construite, il s'agit alors de découper les énoncés correspondants et les classer dans les rubriques ad hoc. Ces énoncés sont des unités de signification complexe et de longueur variable (membres de phrases, phrases, paragraphes...). On aboutit ainsi à l'élaboration d'une grille d'analyse thématique qui comporte des rubriques thématiques, avec leurs thèmes, et leurs spécifications. Cette grille, destinée à servir de base à l'élaboration d'une typologie, est construite selon une logique à la fois verticale et horizontale, pour rendre compte à la fois de chacun des cas, et aussi des dimensions transversales.

c) **Application de la grille au corpus**

La grille d'analyse est reproduite en autant d'éléments du corpus : si le corpus comprend 20 entretiens, la grille est reproduite en 20 exemplaires. Chaque grille dupliquée est alors complétée avec l'élément d'origine (entretiens), en affectant un même numéro sur les deux documents. On incorpore sous chaque thème de la grille la citation du discours, l'extrait du document correspondant ; cette procédure est facilitée par les logiciels de traitement de texte et l'utilisation du Copier-Coller). La grille devient alors un « cahier d'analyse de contenu ». Chaque thème est illustré par la ou les citations correspondantes. Chaque élément du corpus (entretien) doit pouvoir être entièrement découpé et réparti au sein des thèmes et sous-thèmes de la grille.

Ce positionnement de chacun des entretiens par rapport à une même grille permet d'envisager des traitements statistiques descriptifs (pourcentage, recherche d'inter-corrélations par analyse factorielle,...). Mais, généralement, de tels traitements exigent des corpus de plusieurs dizaines d'entretiens.

d) **L'analyse transversale**

La dernière phase de l'analyse thématique, nommée analyse transversale, consiste à rassembler les cahiers d'analyse individuelle en une analyse de l'ensemble du corpus. Plus le corpus est important plus cette phase est délicate et implique de travailler lentement et rigoureusement. L'objectif est de regrouper toutes les citations, de l'ensemble du corpus pour chacun des thèmes. C'est à ce stade surtout qu'intervient la dimension « Quantification » de l'analyse. On comptabilise le nombre de points de vue similaires et on les regroupe en un même thème.

7.2.5.2. Interprétation des résultats

L'analyse thématique peut donner lieu à plusieurs types de mise en œuvre interprétative. Il est possible, et c'est le plus courant, de sélectionner les thèmes, repérer leur variation au sein du corpus et chercher les éléments expliquant cette variation. Le principe consiste à évoquer les

thèmes par ordre d'importance le premier thème est celui qui est le plus consensuel, puis vient le deuxième, etc. jusqu'à celui qui est abordé dans un seul élément du corpus. On repère ainsi les thèmes majoritaires dans le corpus et les thèmes plus minoritaires. Les citations interviennent alors essentiellement à titre illustratif, dans la version finale de l'analyse, seules les citations les plus représentatives (trois ou quatre) sont reportées.

L'analyse thématique peut également donner lieu à l'élaboration de typologies, au même titre d'ailleurs que l'analyse par entretien, dans la mesure où le type idéal, reconstruit et non réel, est issu d'une synthèse à la fois verticale et horizontale des thèmes ou dimensions. Le type résulte en effet de la mise en évidence d'un principe de cohérence vertical (c'est un type de raisonnement) mais non pas singulier (ce n'est pas un individu), qui, de ce fait, peut agréger des individus concrets. Le type regroupera un maximum de thèmes.

7.3. L'analyse transversale : production des résultats et interprétation

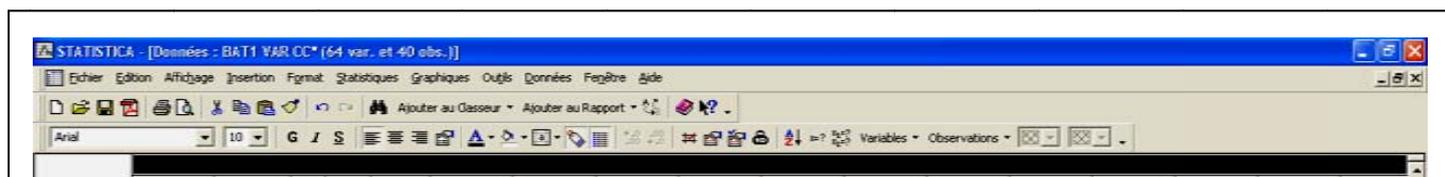
Après avoir effectué l'analyse de contenu thématique qui est fondamentalement une analyse qualitative de repérage des thèmes régulièrement abordés, il s'agit à présent de mettre en place une méthode plus quantitative pour examiner leurs modalités d'apparition. Pratiquement, cela revient à cerner les perceptions et les constructions mentales associées à la maison, autrement dit, définir le contenu de la RS de la maison. C'est le but de l'analyse transversale qui a été préparée en amont.

L'analyse transversale, du fait de sa dimension quantitative, a nécessité l'utilisation du logiciel Statistica. Les tableaux de la grille d'analyse obtenus précédemment ont été saisis dans les formats propres au logiciel en tant que feuilles de données (voir figure 7.3). Ils présentent en lignes le corpus des 40 entretiens analysés (les observations) et en colonnes les items (les variables). La première colonne identifie l'entretien analysé par l'enregistrement de son code, les 3 colonnes suivantes relèvent successivement l'âge, le sexe et le niveau d'instruction de l'interviewé, il s'agit de variables indépendantes qui agiront en tant que telles pour les besoins de l'analyse ; le reste des colonnes présentent les items sur les quels va porter le calcul statistique. L'exploitation des tableaux s'est faite avec le module 'Statistiques élémentaires' de Statistica.

Dans la mesure où une analyse thématique peut donner lieu à des mises en œuvre interprétatives variées, plusieurs types d'analyses ont été effectués (Moliner et al., 2002).

Une première série d'analyses vise à repérer les thèmes récurrents (leur fréquence d'apparition) et ainsi saisir le contenu de la RS, faisant consensus dans le groupe des locuteurs. Des comptages et des calculs de fréquence seront sollicités.

Une deuxième série d'analyses a pour but d'examiner la variation des thèmes récurrents au sein du corpus en fonction de la variable 'Age' (par génération). Les tests effectués procéderont par tri croisé.



	Corpus	Age	Sexe	Niv. Ins	MB1a F1 Situation générale	MB1a F2 Envir. immédiat, quartier	MB1a F3 Insertion urbaine, mitoyenneté	MB1b F1 Présence véranda
N°1	E1 FG3NU	G3	F	NU		MB1aF2C8		
N°2	E2 HG2NU	G2	H	NU		MB1aF2C3		MB1bF1C2-C5
N°3	E4 HG0NP	G0	H	NP				
N°4	E5 HG1NS	G1	H	NS	MB1aF1C8	MB1aF2C2	MB1aF3C5	MB1bF1C14
.....
N°40	E46 FG2NU	G2	F	NU				MB1bF1C3

Figure 7.3 : Feuille de données Statistica pour le tableau MB1 (Maison objet bâti)

A/ RESULTATS 1 : thèmes récurrents

Saisir le contenu de la représentation sociale de la maison

Il va s'agir, d'identifier les divers éléments qui constituent la RS, en faisant prévaloir le facteur quantitatif. Selon Pascal Moliner, ce facteur est primordial dans la description de l'importance des éléments des représentations sociales car il est la condition sine qua non du noyau central de la représentation (Moliner, 1995). Ainsi, pour établir les éléments qui génèrent des significations partagées et organisent la représentation, il faut prendre en considération au moins deux critères dans l'analyse des éléments des représentations : la fréquence de l'élément (indice de sa popularité) et le pouvoir qu'il a d'organiser la signification.

7.3.1. Résultats 1A : la maison une représentation sociale à 5 dimensions

L'analyse de contenu a permis d'élaborer une grille structurée en catégories : les 5 dimensions et leurs ramifications thématiques ; ces catégories sont, au fait, les composantes de la RS étudiée. Or, après avoir procédé à des calculs avec Statistica, notamment ceux des occurrences d'items (comptage et fréquence), il est apparu que la maison est d'abord **décrite** ; le discours développé à propos de l'objet de la RS est essentiellement à connotation descriptive, il s'agit d'informations et d'opinions à propos de la maison en tant :

- qu'objet bâti ;
- objet utilitaire ;
- espace habité
- ou entité confondue avec son contenu humain.

Les évocations à connotations affectives/évaluatives sont, quant à elles, nettement minoritaires (voir **tableau 7.6** et en **Annexe C** Tableaux de représentativités des dimensions).

Type de connotation du discours	Dimensions	Enoncés comptabilisés
Description : information / opinion	Maison objet bâti	1355+915 (2270)
	Maison espace habité	766
	Maison /contenu humain	405
	Maison objet utilitaire	194
Attitudes : Evaluation/jugement/ stéréotype	Maison /affects	832

Tableau 7.6 : Comptage des énoncés et leur distribution en fonction des dimensions

La maison est appréhendée à travers 5 facettes complémentaires (les dimensions), parmi celles-ci, la maison est d'abord perçue en tant qu' "**objet bâti**" (2270 énoncés, 915 d'entre eux concernent la façade) suivi de "**Maison /affects**" (832 énoncés), **Maison espace habité** (766 énoncés), **Maison /contenu humain** (405 énoncés) et **Maison objet utilitaire** (194 énoncés).

Pour se rapprocher encore plus de la RS, on va procéder à l'analyse des **fréquences** des items. Il y a deux possibilités de calculer la fréquence des éléments :

- 1) la fréquence des entretiens (répondants) où l'énoncé d'une catégorie thématique a été prononcé ;
- 2) la fréquence des énoncés de la même catégorie thématique.

CATEGORIES	ITEMS	Enoncés N actifs
Attributs d'ambiance MH4	MH4F1 Aéré	33
	MH4F2 Non aéré, mal aéré	8
	MH4F3 Eclairé	22
	MH4F4 Sombre	7
	MH4F5 Frais	11
	MH4F6 Chaud	7
	MH4F7 Exposé au soleil	6
	MH4F8 Protège du soleil	5
	MH4F9 (C.q.+) Confortable	25
	MH4F10 (C.q.--) Non confortable	10
	Total catégorie	134

Tableau 7.27 : Occurrence des énoncés par catégorie thématique : catégorie (**MH4**)
[attributs d'ambiance]

 La dernière catégorie du classement de représentativité de la 'maison espace habité' est (MH2) **Dimension temporelle**. Il s'agit d'un thème générique qui a trait à la temporalité. En termes d'occurrence d'items (**Tableau 7.28**), cet aspect a enregistré ses fréquences les plus élevées sous la forme d'une assertion qualitative suggérant un

caractère ancien, désuet (25 occurrences). Les attributs qui se rapportent à cet item ont été formulés à propos de la consigne C13 pour qualifier la maison d'antan. Dans 17 fragments textuels, il attribue à l'objet représenté un caractère moderne, actuel, contemporain ; généralement, pour désigner la maison moderne (C10). Avec une occurrence de 17 énoncés, il est mentionné pour s'exprimer sur une temporalité immédiate (c'est là où je vis), ou bien qui continue et se prolonge (c'est là où j'ai passé ma vie ; où je passerai ma vie), formulé de cette manière, cet item est plutôt associé à C1 et C3.

CATEGORIES	ITEMS	Enoncés N actifs
Dimension temporelle MH2	MH2F1 Le temps présent immédiat, continu, passer sa vie	17
	MH2F2 Le temps passé : souvenirs	10
	MH2F3 L'avenir, le futur	4
	MH2F4 Le présent absolu, l'époque, de nos jours	5
	MH2F5 Le passé absolu : autrefois, l'histoire	12
	MH2F6 (A.q.) : Moderne, actuel, ce qui se fait aujourd'hui	17
	MH2F7 (A.q.) Vieux, ancien, construit autrefois	25
	Total catégorie	90

Tableau 7.28 : Occurrence des énoncés par catégorie thématique : catégorie (MH2)
[Dimension temporelle]

RESULTATS 2 : établir la dynamique de la RS

Les différences représentationnelles entre groupes d'âge

Dans cette partie on s'intéresse à la RS de la maison dans une perspective diachronique comparatiste. L'objectif de l'analyse est d'identifier les principaux contenus de la représentation selon différentes catégories d'âge ; la démarche adoptée consiste à cibler les différences entre groupes d'âge, ce qui permettra de suivre l'évolution éventuelle des représentations sur plusieurs générations.

Cette approche est basée sur un fondement méthodologique qui consiste à étudier la même représentation avec les mêmes outils, auprès des mêmes sujets mais en introduisant la dimension temporelle. L'analyse est « longitudinale » et elle est, particulièrement, propice pour « saisir des situations qui s'inscrivent dans la durée et dont on veut étudier l'évolution ». Mais, en même temps ce type d'investigation implique une organisation relativement lourde et difficile à mettre en place. Pour contourner cette lourdeur méthodologique, les chercheurs ont imaginé un stratagème qui consiste à interroger au même moment, des groupes de sujets comparables en tous points, à l'exception de leur âge. Des recherches –bien que rares- ont effectivement été réalisées de cette manière et ont donné des résultats probants (Moliner et al., 2002).

D'un autre côté, et depuis les études initiées par Moscovici (1961), il est aujourd'hui largement admis qu'il existe des communautés d'opinions et de croyances relatives à certains objets sociaux complexes. Or, plusieurs travaux ont montré que des variations pouvaient survenir dans la manière dont les individus adhéraient à ces univers d'opinions et que ces variations n'étaient pas régies par le hasard (Doise, 1990, Doise et al., 1992). L'hypothèse émise à ce sujet est que les caractéristiques sociologiques des individus indiquent des expériences spécifiques qui mettent inévitablement une empreinte propre à l'appropriation des représentations sociales. Par exemple, le fait de vivre dans un milieu rural implique des expériences de vie différentes des citadins, ce qui peut être la cause de la différence de leurs représentations sociales (Négura, 2006). Si l'on adhère à ce point de vue, des éléments d'explication supplémentaires peuvent être fournis à propos des résultats obtenus dans la partie précédente.

7.3.2. Approche de la dynamique de la RS

L'analyse des fréquences a montré que les habitants (représentés par le groupe des 40 personnes interviewées), lorsqu'ils se sont prononcés sur la maison dans sa totalité où à travers certaines de ses composantes, se sont exprimés le plus souvent sur des thèmes consensuels- ([comme 'présence de verdure'(29/40) ; 'taille /surface considérable' (28/40) ; 'conception guidée par des choix personnels' (23/40) ; 'une maison doit être « bien faite »' (26/40) ; qualification esthétique de la façade par '*Décorée, traitée*' (26/40) ; 'centralité de l'espace habité' (30/40) ; dualité 'espace extérieur vs l'espace intérieur' (27/40) ; dualité 'topologique' (33/40), etc.]. Il s'agit d'éléments qui ont été énoncés par une partie importante des répondants. En même temps, il existe un ensemble plus large d'éléments où le consensus entre les membres du groupe est moins net, ce type d'énoncés relève d' « *opinions divisant le groupe* » (Maury 2007).

L'hypothèse est, alors, que les caractéristiques des individus peuvent expliquer la variation des opinions dans le cadre de la même représentation sociale. Si tel est le cas, une analyse prenant en considération les caractéristiques des individus par l'intermédiaire des variables sociales qui contribuent à les définir doit mettre en évidence des modifications dans l'organisation des opinions composant la RS. C'est ce que nous allons maintenant vérifier en faisant prévaloir *l'âge* en tant que variable sociale discriminante à l'intérieur de la population interrogée.

Le choix de cette variable n'est pas fortuit, au contraire il s'inscrit en droite ligne de la présente recherche centrée sur l'étude de l'évolution de l'architecture domestique. Aussi, diviser le corpus en groupes selon différentes catégories générationnelles et voir les modulations du contenu de la RS en fonction de la classe d'âge, permettra de se prononcer sur l'évolution probable de la RS.

Quatre catégories d'âges ont été distinguées G3 (les moins de 25 ans) ; G2 (25-45 ans) ; G1(45-65 ans) et G0 (Plus de 65 ans) rendant chacune compte d'un sous groupe de la population pouvant être assimilé à une génération (cf. § 7.3.1.2).

Pour voir si les thèmes identifiés comme composantes de la représentation de la maison sont susceptibles de varier selon l'appartenance générationnelle des locuteurs, nous nous

proposons de reprendre point par point notre analyse quantitative avec Statistica dans l'optique nouvelle du fractionnement de l'échantillon en groupes de générations distincts.

La procédure d'analyse est la suivante : les feuilles de données produites précédemment (tableaux thématiques saisis dans le format du logiciel Statistica) ont été soumises à des opérations de calcul moyennant le module 'tris croisés' de Statistica. Les calculs se sont faits par tableau thématique et par item : la variable indépendante Age dans ses 4 modalités G0, G1, G2 et G3 a été croisée avec chacune des autres variables (items) de la feuille de donnée active.

Les résultats obtenus se présentent sous la forme de tableaux à double entrée qui permettent de lire le mode de répartition des énoncés de l'item en fonction des catégories d'âge. A titre d'exemple, le **tableau 7.29** présente les résultats obtenus pour l'item **MB1a F2 l'Environnement immédiat, Quartier**.

Ce tableau indique que sur les 30 énoncés figurant dans le corpus textuel pour évoquer 'l'Environnement immédiat, le quartier', 11 d'entre eux ont été formulés par des sujets de génération G3 ; 9 ont été cités par les locuteurs G1 ; 7 ont été mentionnés par ceux de la génération G2 et le groupe G0 n'a produit que 3 énoncés ; on peut présumer de l'importance probable de ce critère pour la catégorie d'âge G3 (les plus jeunes locuteurs), en comparaison, avec les 3 autres catégories de la population interrogée. On peut, également, inférer du peu d'intérêt des locuteurs les plus âgés (G0) vis-à-vis de ce critère.

MB1a F2	Tris Croisés - (BAT1 VAR CC)				
	Age G3	Age G2	Age G1	Age G0	Item
MB1aF2C8	2	2	1	1	6
MB1aF2C9	1	0	2	0	3
MB1aF2C16	1	0	0	1	2
MB1aF2C3	1	3	2	0	6
MB1aF2C2	5	0	2	0	7
MB1aF2C1	0	1	0	0	1
MB1aF2C4	0	1	0	0	1
MB1aF2C6	0	0	0	1	1
MB1aF2C10	0	0	1	0	1
MB1aF2C11	1	0	0	0	1
MB1aF2C12	0	0	1	0	1
Total	11	7	9	3	30

Tableau 7.29 : Résultats du tris-croisé Item MB1aF2 – Groupes d'Age

En fait, ceci constitue un résultat partiel utile pour évaluer le poids distinct des éléments de la RS dans le champ représentationnel de tel ou tel groupe d'âge ; mais ce qui nous intéresse ce sont plutôt les traits communs du discours produit par chaque groupe (les opinions partagées) et ses variations en comparaison avec le contenu de la RS. Autrement dit, la variation des opinions distinguées par groupe d'appartenance générationnelle dans le cadre de la même représentation sociale.

Du point de vue pratique, il s'agit de réunir les résultats partiels obtenus pour chaque item dans des tableaux thématiques de synthèse rendant compte de la variable générationnelle ; ces tableaux reprennent la structure générale de la grille d'analyse de contenu (catégorie, sous-catégorie, item, énoncés), enregistrent la répartition des énoncés en fonction des groupes générationnels, et mettent en exergue les thèmes récurrents. Le **tableau 7.30** montre l'application de cette méthode à l'exemple précédent- l'*item* MB1aF2 '**Environnement immédiat, quartier**' tel qu'il apparaît dans son contexte thématique d'affiliation : *sous-catégorie* 'niveau site (Situation, quartier, environnement bâti) *catégorie* 'Caractères environnementaux'.

7.3.2.1. Variations des thèmes structurants la dimension ME 'Maison objet émotionnel' selon l'appartenance générationnelle

Les tableaux ME (Annexe C / Partie 3) synthétisent les énoncés organisés en items relevant de jugements de valeur, d'évaluations et de conceptualisations. L'analyse des éléments du discours des répondants distingués en catégories d'âge, montre que la variable d'appartenance générationnelle est peu discriminante par rapport à cette dimension. La teneur du discours des groupes générationnels est un décalque du discours dominant.



Tout d'abord, rappelons que la **sous-catégorie** (ME1a) réunit les énonciations à connotations affectives –mots, termes, locutions, tournures- exprimant des réactions émotionnelles [*positives* telle que la satisfaction, l'adhésion (j'aime bien ; je suis satisfait ; j'apprécie...), ; ou *negatives* comme le rejet, la répulsion, la crainte (je n'aime pas ; je redoute...) ; ou encore les réactions à connotations *neutres* (faible personnalisation de l'énoncé, le locuteur ne s'implique pas) ou *mitigées* (formulation équivoque)]. Les résultats obtenus avec les tests de tris croisés ont montré que pour (ME1a), l'organisation du discours est homogène et transcende l'appartenance générationnelle. L'item ME1aF1 'réactions émotionnelles positives' est un thème saillant dans le discours des quatre catégories d'âge, de même que ME1aF2 'réactions émotionnelles négatives' est secondaire, et ME1aF3 'réactions émotionnelles neutres ou mitigées' subsidiaire.



La **sous-catégorie** ME1b relève les formulations émises sous forme de réaction évaluatives cognitives (points de vue, jugements, attitudes) à connotations positives, négatives, neutre ou mitigées. Cette sous-catégorie thématique admet un thème majeur : il s'agit de l'item ME1bF3 qui représente le thème le plus récurrent du discours dominant. De

fait, le plus grand nombre de répondants se sont exprimés en formulant leurs points de vue dans un ton neutre. L'analyse des scores enregistrés à la suite de l'introduction de la variable discriminante de l'âge, montre que l'item ME1bF3 est le thème le plus saillant dans les discours de trois groupes générationnels G3, G2 et G0. Le groupe G1 est celui qui se démarque vis-à-vis du discours dominant. Les locuteurs de ce groupe ont plus fréquemment émis des appréciations négatives, l'item ME1bF2 'Jugement/ opinion négatifs' est le thème le plus saillant de leur discours.



La deuxième catégorie ME2 focalise les évocations dénotatives relatives à la maison. Elle recueille les énoncés exprimant des constructions mentales qui admettent un sens référentiel et/ou qui procèdent par comparaison et analogie : " une maison c'est... ". Quatre formes d'évocations dénotatives principales ont été distinguées : 1) concept ; 2) qualifiant, définition, description ; 3) référent physique ; 4) évocation d'un modèle ou d'un stéréotype. L'analyse du discours à la lumière de l'influence éventuelle de la variable générationnelle, permet les remarques suivantes :

- Dans le premier groupe de formulations où le référentiel est un concept, l'item ME2aF3 est le thème le plus récurrent dans le discours dominant : quand ils se sont exprimés dans un langage abstrait, la majorité des répondants ont évoqué la maison en tant que concept la désignant dans sa totalité. Les groupes G3, G1 et G0 ont fait prévaloir cette même attitude dans leurs discours respectifs. Les locuteurs du groupe G2 quant à eux –qui représentent les nouveaux autopromoteurs attirés- perçoivent la maison à travers l'espace intérieur et l'habiter ; ils ont le plus souvent évoqué la maison en tant qu'entité habitée en la désignant par un concept. L'item ME2aF2 est le thème le plus saillant de leur discours. Ce résultat confirme les conclusions de la partie précédente (MH3), où les locuteurs du groupe G2 ont été les orateurs les plus éloquents et les plus précis dans leur évocation de l'espace habité. Le groupe G0 adopte un deuxième thème saillant, il s'agit de ME2aF1 qui appréhende la maison relativement à sa matérialité (l'enveloppe, la consistance).
- Le deuxième groupe de formulations renvoie à la maison par un terme (un qualifiant) ou une locution (définition, description). Sachant que tous les répondants à l'exception d'un seul ont émis un terme ou une locution pour qualifier, décrire ou définir l'espace intérieur lorsqu'ils se sont exprimés sur leur perception de la maison (*cf.* Résultat 1), l'item ME2bF3 s'institue de fait en thème majeur du discours dominant. L'introduction de la variable générationnelle n'affecte pas cette position visiblement consensuelle par rapport à cet élément du discours pour trois groupes de locuteurs G3, G2 et G0 ; ces trois groupes font prévaloir ME2bF3 en tant que thème saillant. Le groupe G1 qui fait exception à la règle, attache une importance particulière à l'aspect constructif de la maison ; de fait, son évocation de la maison se fait souvent par référence à sa consistance.
- Pour ce qui est du troisième groupe de formulations qui procède par substitution analogique, le référent devient physique, la maison est alors assimilée à une personne ou à un objet. Sachant que la majorité des répondants ont comparé la maison à un objet -item ME2cF1- celui-ci désigne par conséquent le thème majeur du discours dominant. En introduisant la variable générationnelle dans l'analyse des éléments du

corpus textuel, il apparaît que ce thème est toujours le thème le plus saillant de l'expression verbale des répondants distingués en catégories d'âge. Ce qui annule l'effet de la variable générationnelle vis-à-vis de cet élément visiblement consensuel du discours.

- C'est également un discours à teneur consensuelle qui marque le quatrième et dernier ensemble de formulations. En effet, les expressions imagées et les stéréotypes désignés renvoient à la maison dans sa globalité -item ME2dF3- ; ce thème est le plus récurrent, il préfigure le discours dominant et il s'institue en thème majeur dans l'expression verbale des répondants distingués en catégories d'âge.

7.3.2.2. Variations des thèmes structurants la dimension MP 'La maison assimilée à son contenu humain' selon l'appartenance générationnelle

La dimension MP rend compte de la relation ternaire 'individu-environnement-autrui'. L'individu est en situation de rapport interactionnel avec les autres et avec l'environnement physique, dans ses dimensions spatiales et temporelles. La dimension MP s'intéresse au discours qui exprime les manières spécifiques dont l'habitant perçoit, imagine et pense son environnement domestique en fonction de la présence réelle ou symbolique d'«autrui» avec qui il le partage. Et de fait, les formes de production langagière mises en exergue, relèvent de trois catégories chacune réservée à une expression particulière de la relation 'individu-maison-autrui'.

La **première catégorie** a trait au moi, il peut s'agir du moi absolu, personnalisé ou bien il peut être question du moi impersonnel. Dans la **deuxième catégorie**, l'accent est mis sur les énoncés qui suscitent chez le locuteur des rapprochements cognitifs entre son groupe social restreint d'appartenance (famille, enfants) et sa perception de la maison. La **troisième catégorie** caractérise la relation de l'habitant avec 'autrui' celui-ci est soit le visiteur occasionnel (parent, ami,...), soit le voisin (le voisinage), soit l'étranger (le passant, ...).

L'examen de la production langagière afférente à MP à la lumière de l'influence présumée de la variable générationnelle, permet de faire les remarques suivantes :



Pour la première catégorie **MP1**, les énoncés organisés en items relèvent de 3 cas de figures :

1. Assertion positive ou négative désignant un état par rapport à un objet dont on dispose (attitude) ;
 2. Assertion positive ou négative se rapportant à un objet convoité, désiré pour le premier cas, indésirable pour le second (opinion) ;
 3. Assertion désignant une action (comportement) ; le moi se confondant et/ou se superposant à l'objet.
- Les plus grands scores ont été enregistrés pour ce dernier cas de figure items MP1aF5 et MP1bF5, avec une teneur de discours respectivement personnelle et impersonnelle. La majorité des locuteurs se sont exprimés en s'impliquant directement ou de manière

impersonnelle -par personne interposée- pour décrire des actions relatives à la maison. L'introduction de la variable générationnelle n'affecte pas ce trait du discours visiblement commun aux quatre groupes de locuteurs.

- Les deuxièmes items consensuels mais non majoritaires ont trait aux assertions positives désignant un état (attitude) -items MP1aF1 et MP1bF1. Ces formes de production langagière ont été employées par les quatre groupes de locuteurs pour s'exprimer sur la facette positive de la RS. Leurs occurrences étant de second ordre, ils représentent des thèmes secondaires dans le discours propre à chaque groupe générationnel.
- L'item MP1aF3 qui désigne une opinion positive se rapportant à un objet convoité/désiré, a été mentionné presque exclusivement par les locuteurs des groupes G0 et G1, principalement pour s'exprimer sur leurs conceptions de la maison convenable (C8) et la maison rêvée (C16). Pour les premiers, ce thème figure en élément saillant de leur discours, alors que pour les seconds, il s'agit d'un thème secondaire.



La deuxième catégorie **MP2**, admet un thème majoritaire et deux thèmes périphériques qui préfigurent la teneur du discours dominant. Ces trois thèmes concourent à souligner un fait marquant, celui de l'assimilation de la famille à l'espace physique de la maison par la majorité des répondants. En faisant prévaloir l'âge en tant que variable discriminante à l'intérieur de la population interrogée, l'existence de quatre discours autonomes a pu être établie, chacun traduisant la perception du rapport famille-maison au sein du groupe d'âge concerné.

- Ainsi, les plus jeunes locuteurs -groupe G3- sont ceux qui évoquent le moins la famille en s'exprimant sur leur représentation de la maison. Leur discours par rapport à ce thème est le moins expressif.
- Les locuteurs du groupe G2 ont fourni le plus grand nombre d'énoncés. Leur discours est le plus significatif. Les trois thèmes majeurs identifiés comme représentatifs du discours dominant sont ici également les plus saillants. Ainsi, les deux items MP2F1 'La famille disposant espace physique délimité' et MP2F2 'La famille se confondant avec l'espace physique de la maison' sont les plus évoqués, ils représentent des thèmes saillant majoritaires du discours de G2. L'item MP2F4 'Assurer les besoins matériels de la famille' est mentionné moins fréquemment, il s'agit d'un thème secondaire.
- Les locuteurs du groupe G1 comme ceux du groupe précédent admettent l'item MP2F1 en tant que thème saillant majoritaire. Dans leur discours, la maison est le plus souvent perçue en tant que contenant spatial, matériel de la famille. Parallèlement et moins fréquemment, ils mentionnent les deux items MP2F2 'La famille se confondant avec l'espace physique de la maison' et MP2F3 'La famille prolongement de soi', qui constituent de fait des thèmes secondaires.
- Les locuteurs du groupe G0 adoptent un discours visiblement singulier. Ils estiment que, prioritairement, la maison doit pourvoir aux exigences vitales de la famille lui

assurant l'abri et le confort physique. L'item MP2F4 représentant un thème secondaire dans le discours dominant est ici le plus saillant. Inversement, l'item le plus évoqué par l'ensemble des répondants (MP2F2), est relégué à un niveau périphérique dans la perception des locuteurs du groupe G0. Ceci peut constituer le signe d'une transformation représentationnelle.



La troisième catégorie **MP3** caractérise la relation de l'habitant avec 'autrui' ; elle se subdivise en trois niveaux impliquant chacun des aspects physiques et sociaux particuliers. À chaque niveau, les personnes avec lesquelles l'individu partage l'espace sont plus anonymes et distantes.

- Ainsi pour le **niveau 1** qui est celui de l'espace privé circonscrit à la maison, *l'autre* est l'invité. Il est le visiteur occasionnel, l'étranger (mais pas l'inconnu) dont l'intrusion à l'intérieur de la sphère domestique est autorisée. Cette catégorie thématique est peu nuancée, et se présente sous la forme de deux thèmes principaux. Il s'agit de l'item MP3aF1 'Recevoir l'invité' qui constitue un thème dominant dans le discours des locuteurs G0 et un thème secondaire pour le reste des répondants. Ici, l'habitant met en avant son devoir d'hôte et se préoccupe du confort physique et moral de son invité. Manifestement, cette attitude est particulièrement importante pour les locuteurs les plus âgés qui montrent de fait leur attachement aux traditions d'hospitalité. Le deuxième item prédominant MP3a F3 'Assurer un espace physique pour l'invité' est le thème le plus évoqué par les locuteurs du groupe générationnel G2. De l'avis de ces derniers, l'invité a droit à un espace physique spécifique distinct de celui de la famille. L'espace de l'invité fait, alors, l'objet d'un investissement spécifique qui le distingue des autres espaces de la maison (traitement, aménagement et entretien particuliers) il s'institue en vitrine de l'espace domestique, et se perçoit comme le reflet de la position social du maître de maison.
- Dans le **niveau 2** qui relève de l'environnement de proximité, le *moi* est en situation d'interrelation avec ses voisins. Le discours dominant met en exergue l'aspect indésirable de cette relation où le voisin est perçu en intrus, et son contact réprouvé. L'item MP3bF3 qui relève cette attitude, est un élément saillant du discours de trois groupes de locuteurs G2, G1 et G0. Les plus jeunes locuteurs groupe G3 ne s'expriment que subsidiairement sur la question. Inversement, l'item périphérique MP3bF1 met en exergue une attitude plus conviviale, moins agressive dans laquelle le voisin est apprécié et son contact recherché. Cette attitude constitue le deuxième thème dominant dans le discours des locuteurs les plus âgés (G0), leur relation au voisinage se trouve ainsi partagée entre deux attitudes divergentes. L'évaluation positive des relations avec les voisins, relève de thèmes secondaires pour le reste des répondants.
- Pour le **niveau 3** qui suppose un environnement -physique et social- plus étendu, *l'autre* est l'inconnu qui appartient au monde extérieur. Son contact est majoritairement considéré comme une intrusion, une atteinte à l'intimité. L'item MP3cF1 qui relève cette attitude, est un élément saillant du discours de trois groupes de locuteurs G3, G2 et G1. Les locuteurs les plus âgés (G0) s'expriment dans un langage moralisateur, et évoquent des règles de bonne conduite en désignant ce qui est convenable et ce qui l'est moins relativement à la maison. L'item MP3cF3 qui désigne

cette attitude, est un élément saillant de leur discours et un thème secondaire (relativement récurrent) pour le reste des locuteurs.

Enfin, il est à signaler que pour les deux thèmes génériques MP2 (où le discours est centré sur le groupe familial) et MP3 (qui caractérise la relation à autrui), le groupe G3 est celui qui s'est le moins exprimé, alors que les locuteurs G2 ont produit une quantité impressionnante d'allocutions diverses (opinions, prises de position, jugements, attitudes, etc.). Ceci peut être ramené au fait que les locuteurs les plus jeunes sont en phase d'intégration sociale ; ils n'ont pas encore établi un réseau confirmé de relations sociales sur lequel ils pourraient construire leur discours représentationnel. De leur côté, les locuteurs G2 (et G1), de part leur expérience d'autopromoteurs accordent une importance avérée à la composante sociale avec laquelle ils ont dû interagir à différents niveaux du processus 'autopromotionnel'.

7.3.2.3. Variations des thèmes structurants la dimension MO 'maison objet utilitaire' selon l'appartenance générationnelle

La dimension MO "maison objet utilitaire" rassemble les fragments de discours organisés en items qui disent la conception des répondants à propos de la maison perçue dans son rôle d'objet devant assurer les besoins matériels et immatériels de ses occupants. Les énoncés sont formulés sur un ton prescripteur, définissant ce à quoi la maison doit satisfaire, ou alors relevant un manque à combler ou désignant une défaillance.



Dans la catégorie maison assurant des *besoins matériels* MO1, les répondants indiquent la nature des besoins à satisfaire en vue de réaliser un certain niveau de confort physique. Cette catégorie admet un thème majoritaire et trois thèmes secondaires qui préfigurent la teneur du discours dominant. En faisant prévaloir l'âge, en tant que variable discriminante à l'intérieur de la population interrogée, l'existence de quatre discours distincts a pu être établie. Les principales formes de divergences sont apparues dans l'ordre de classement des items. Le thème saillant dans le discours dominant ne l'est plus que pour les discours propres à G2 et G0, alors que les thèmes identifiés comme périphériques deviennent principaux dans le discours de G3 et celui de G1. Ces divergences, en plus de traduire des points de vue différents quant à la nature des besoins matériels à assurer en priorité, indiquent également un changement probable affectant cette composante de la RS de la maison.

Ainsi, les locuteurs du groupe G2 sont ceux qui s'expriment le plus à propos des besoins physique devant être fournis à l'habitant. Leur discours est conforme au discours dominant ; l'item MO1F3 qui désigne une assertion sommaire positive telle que « ne manque de rien », est le plus fréquemment mentionné par les locuteurs de ce groupe. Il s'agit du thème majoritaire de leur discours qui exprime leur opinion vis-à-vis du confort matériel, réalisé ou devant l'être, sans en préciser la nature. Le discours du groupe G2 admet, aussi, trois thèmes secondaires qui sont successivement par ordre d'occurrence : l'item MO1F5 qui envisage la présence de commodités perçues comme nécessaires sans les citer, l'item MO1F1 qui requière la disponibilité du mobilier et autres équipements ménagers et l'item MO1F7 qui désigne un ou plusieurs espaces dont la présence est recommandée voire indispensable.

Le groupe des plus jeunes répondants (G3) adopte un discours assez autonome. En effet, contrairement à l'opinion dominante, les locuteurs de ce groupe accordent une part essentielle de leur discours à l'évocation du mobilier et autres équipements ménagers (item MO1F1).

Leur présence est perçue comme indispensable et s'institue en exigence destinée à combler certains besoins physique des occupants. Ce groupe exprime, également, son opinion quant à d'éventuels besoins à satisfaire sans les désigner (item MO1F3) et insiste sur l'évocation d'une maison qui « ne manque de rien ». Le nombre de fois où ce point de vue a été mis en exergue n'est pas pour autant majoritaire, l'item MO1F3 constitue un thème secondaire du discours du groupe des plus jeunes. Il en est de même des deux items MO1F5 et MO1F7.

Le discours des locuteurs du groupe G1, pour sa part, est assez particulier : les trois items désignés en tant que thèmes secondaires du discours dominant, sont ici des éléments saillants majeurs qui préfigurent l'essentiel de l'expression discursive des locuteurs G1. Le discours de ce groupe générationnel est centré sur les trois items MO1F1, MO1F5 et MO1F7.

Le groupe G0, bien que s'exprimant le moins sur le sujet, se conforme, tout de même, au discours dominant. Les locuteurs les plus âgés admettent l'item MO1F3 en tant que thème saillant majoritaire. Parallèlement et moins fréquemment, ils mentionnent les deux items MO1F1 'Meuble, équipements' et MO1F7 'désignation d'un ensemble d'espaces, un programme', qui constituent de fait des thèmes secondaires.



Dans la deuxième catégorie MO2 la maison est perçue à travers l'image d'une entité physique (objet) assignée à satisfaire les besoins immatériels de ses occupants. La production verbale analysée fait référence à des notions subjectives telles que le confort psychique, l'état de bien-être, ce qui convient,...mais ne formule pas de critères précis. Deux types de formulations ont été distingués : des opinions à connotations positives qui sont les plus récurrentes au sein du discours dominant, et des assertions négatives moins fréquentes. L'introduction de l'appartenance générationnelle en tant que variable discriminante à l'intérieur de la population interrogée et l'examen de sa production discursive distinguée en quatre groupes générationnels permet de faire les remarques suivantes :

- Les locuteurs du groupe G3 adoptent une attitude intermédiaire, ils expriment autant d'opinions positives que d'assertions négatives.
- Les locuteurs du groupe G0 tiennent un discours dont la teneur est à l'extrême opposée du discours dominant, leur production langagière est prédominée par les assertions négatives.
- Les locuteurs des deux groupes restants G2 et G1 se conforment au discours dominant, dans leur représentation de la maison assimilée à sa dimension d'objet utilitaire, ils formulent plus d'opinions positives que d'assertions négatives. L'item MO2F1 'Procure le bien être, Assure le confort ; Ce qui convient' est un élément saillant de leur représentation. A l'opposé, l'item MO2F2 'Ne procure pas le bien être ; N'assure pas le confort' est un élément périphérique.

7.4. Conclusion

L'étude des transformations de l'architecture domestique implique l'analyse de la matérialité, des pratiques et des représentations. Lorsque ces éléments sont réunis dans l'analyse dans une perspective diachronique, ils permettent de comprendre les mutations qui s'opèrent.

La forme ne suffit pas pour expliquer l'habitation, et, en particulier ses transformations ; les limites des études architecturales exclusivement morphologiques apparaissent quand il s'agit

de comprendre la signification socio-culturelle des formes et l'usage dont elles sont investies. De la même façon, les pratiques sont modelées par la morphologie et relèvent de schèmes culturels qui les structurent et les sous-tendent, et par conséquent, ne peuvent être expliquées uniquement à la lumière des approches socio-culturelles. Trois aspects, au moins, sont nécessaires dans l'analyse du cadre bâti résidentiel : le contenant physique, l'usage, et les significations. Présentée, ainsi, l'étude de la maison populaire ne pouvait pas se réduire à l'appréhension de sa morphologie physique et spatiale et encore moins à l'investigation de ses modalités d'usage, il était nécessaire de procéder à une analyse de la signification sociale des formes et leur utilisation.

C'est l'objet de ce chapitre consacré à l'étude des RS de la maison. Pour ce faire, un cadre méthodologique a été élaboré, il a permis de tracer les grandes lignes de l'analyse qui allait être entreprise par la suite. Ainsi, le choix de l'entretien d'enquête comme outil de collecte de données sur la RS étudiée a été retenu, de même qu'ont été fixés les critères de sélection des informateurs potentiels qui allaient former l'échantillon de locuteurs à interviewer. L'analyse de contenu en tant que méthode permettant le traitement et l'exploitation de données recueillies par entretiens a, également, été explorée de même que sa variante l'analyse thématique catégorielle.

Le cadre méthodologique, une fois défini, a donné lieu à une enquête. Sa préparation et les phases de son déroulement ont été présentées. La confection du guide d'entretien, principal outil de l'enquête a, également, été explicitée. La nature de la recherche et les objectifs liés au thème ont dicté le choix d'un échantillon 'diversifié' regroupant 40 locuteurs comportant 20 hommes et 20 femmes répartis en 4 groupes d'âge. C'est relativement à ces groupes d'informateurs que le travail de terrain a été réalisé. Grâce à l'enquête, un corpus textuel réunissant 40 entretiens retranscrits a été constitué. Le traitement de ce matériau textuel s'est fait selon la technique de l'analyse de contenu thématique catégorielle.

A ce niveau, nous estimons qu'une brève précision doit être fournie. En effet, eu égard, à l'intérêt de cette recherche pour les RS qui reste un domaine relativement peu investi par les études architecturales, il est à signaler que notre orientation vers un tel sujet de recherche, au-delà –et malgré– la difficulté et la lourdeur qui lui sont inhérentes, s'inscrit dans la perspective d'apporter une contribution scientifique sur le plan méthodologique. Nous estimons avoir atteint cet objectif avec la mise en application de la technique de l'analyse de contenu. La technique d'analyse n'est pas nouvelle, seule l'est la démarche imaginée pour la mettre en œuvre. Le traitement et l'exploitation des données textuelles par l'analyse de contenu thématique catégorielle, a permis d'imaginer et, ensuite, d'expérimenter une méthode inédite d'étude des représentations sociales à partir d'un matériau provenant de techniques qualitatives de recueil de données (les entretiens) et de leur traitement avec le logiciel Statistica. La conception d'un système de codage et l'élaboration de matrices d'énoncés (les grilles d'analyse thématique) tous les deux adaptés à la fois à l'utilisation du logiciel et aux objectifs spécifiques de l'étude constitue la substance de notre apport méthodologique à ce type d'investigation.

L'analyse de contenu thématique a permis d'entrevoir les représentations sociales des locuteurs à partir de l'examen de leur discours. Elle a, notamment, repéré dans les expressions verbales (mots et termes choisis par le locuteur) des thèmes récurrents qui renseignent sur la

manière dont la maison est représentée : comment elle est vécue, comment elle est perçue, comment elle est utilisée, les opinions et croyances avancées à son propos, les systèmes explicatifs fournis à son égard, etc., autant d'éléments qui constituent dans leur ensemble l'univers représentationnel des habitants vis à vis de « *la maison* ». Les thèmes mis en exergue ont été soumis à une catégorisation.

D'abord, **deux grandes classes de cognitions** représentationnelles ont été distinguées : les cognitions plutôt descriptives, et les cognitions plutôt évaluatives. Pour les premières, les réactions des sujets envers l'objet de la représentation –la maison– pouvaient être qualifiées d'informations ou de croyances ; se sont des **opinions**. Alors que pour les secondes, il s'agissait plutôt de réaction émotionnelles et évaluatives voire d'affects, et de jugements à l'égard de la maison ou de certains de ses aspects ; se sont des **attitudes**.

En examinant le premier type d'énoncés, à savoir l'ensemble des formulations exprimant des descriptions de la maison, il est apparu que les groupes thématiques concernés pouvaient être sommairement réorganisés en 4 ensembles qui décrivait chacun la maison selon un aspect particulier.

Quatre facettes de la maison en tant qu'objet de représentation sociale ont été identifiées : 1) La Maison en tant qu'**espace habité** ; 2) La Maison en tant qu'**objet bâti** ; 3) La Maison en tant qu'**objet utilitaire**, assurant des besoins matériels et immatériels ; 4) La Maison assimilée (associée) à son **contenu humain**. Les attitudes évaluatives de leur côté présentaient la maison en tant qu'**objet émotionnel** suscitant affects et jugements.

Au total cinq catégories thématiques les '**dimensions**', venaient d'être mises en évidence ; elles couvrent l'ensemble du corpus textuel analysé, c'est-à-dire que toute formulation, toute unité d'enregistrement thématique prélevée dans n'importe quel entretien pouvait être classée dans l'une ou l'autre de ces catégories-dimensions. En affinant le classement thématique, les dimensions ont été subdivisées en **catégories** et **sous-catégories**.

Enfin, le dernier niveau de la catégorisation concerne les groupes de formulations (les énoncés) constituant les sous-catégories où des regroupements thématiques encore plus fins (irréductibles) pouvaient être entrepris ; les expressions textuelles analogues ou à peine nuancées furent réunies par **items**. Chaque item désigne une formulation typique ou représentative d'un ensemble d'énoncés analogues. Une fois les catégories mises au point, elles ont été organisées sous la forme d'**une grille d'analyse thématique**.

Après avoir effectué l'analyse de contenu thématique qui a abouti à l'élaboration de la grille de catégorisation thématique (les catégories thématiques et leurs hiérarchisations), une méthode quantitative a été mise en œuvre pour examiner les modalités d'apparition des thèmes identifiés. Il s'agit de l'analyse transversale qui a été réalisée avec le logiciel Statistica. Deux types d'analyses ont été effectués :

- Une première série d'analyse vise à repérer les thèmes récurrents (leur fréquence d'apparition) et ainsi saisir le contenu de la RS, faisant consensus dans le groupe des locuteurs.
- une deuxième série d'analyse s'intéresse à la variation des thèmes récurrents au sein du corpus en fonction de 4 catégories d'âge prédéfinies, et tente d'établir la dynamique de la représentation étudiée.

Les traitements statistiques descriptifs effectués (comptage, fréquence, pourcentage, tri-croisé...) et les résultats obtenus ont cerné le contenu de la RS de la maison et défini son organisation (éléments dominants figurant le noyau central et éléments périphériques). Ils ont, par ailleurs, confirmé la présence d'une dynamique de la RS de la maison qui prouve que celle-ci est en mutation.

De ses résultats innombrables et variés mis en évidence, les plus importants éléments à retenir sont résumés dans les points suivants :

- Dans le discours disant la maison, celle-ci est d'abord **décrite** ; le discours développé par les locuteurs à propos de l'objet de la RS est essentiellement fait sur un ton descriptif, il s'agit d'informations et d'opinions à propos de la maison en tant [qu'objet bâti ; objet utilitaire ; espace habité ; ou entité confondue avec son contenu humain]. Les évocations à connotations affectives/évaluatives, sont, relativement minoritaires dans le discours analysé.
- Dans l'univers représentationnel des locuteurs, la maison est appréhendée à travers 5 facettes complémentaires (les dimensions). Parmi celles-ci, la maison est d'abord perçue en tant qu' '**objet bâti**' (2270 énoncés, 915 locutions concernent la façade) suivi de '**Maison /affects**' (832 énoncés), '**Maison espace habité**' (766 énoncés), '**Maison /contenu humain**' (405 énoncés) et '**Maison objet utilitaire**' (194 énoncés).

L'identification des thèmes les plus récurrents permet d'identifier les divers éléments qui constituent la RS. Ce sont, ceux-là mêmes qui génèrent des significations partagées et organisent la représentation. Il existe deux possibilités de calculer la fréquence des items et ainsi d'identifier ceux qui sont les plus abordés :

- Examiner l'occurrence des thèmes selon la fréquence des entretiens (répondants) où l'énoncé d'une catégorie thématique (item) a été prononcé ; autrement dit savoir combien de répondants ont mentionné cet item.
- Examiner l'occurrence des énoncés par catégorie thématique (qui selon le cas peut être soit dimension/ soit catégorie/soit sous-catégorie/ ou encore item). Il s'agit de calculer la fréquence des énoncés de la même catégorie thématique ; autrement dit savoir combien d'énoncés ont été produits à tel ou tel niveau de la hiérarchie thématique.

Pour les deux formes d'analyse des occurrences des thèmes, le calcul des fréquences s'est fait relativement aux 5 dimensions prédéfinies. Ce travail a permis l'identification des thèmes les plus récurrents dans le groupe de locuteurs interrogés. Il s'agit des énoncés les plus répandus dans leur discours sur la maison, et de fait, informent sur les opinions partagées par la majorité des membres du groupe à propos de cette dernière. Les thèmes consensuels ainsi mis en exergue sont les éléments qui constituent la RS. Ce sont, ceux-là mêmes qui génèrent des significations partagées, définissent le contenu de la représentation et organisent ses composantes.

La synthèse des énoncés ayant enregistré les scores les plus élevés par rapport à l'ensemble du corpus textuel analysé, permettent de définir les éléments centraux de la RS de la maison. Ainsi, il apparaît que la maison est perçue en tant qu'entité matérielle **inscrite dans un contexte**, celui-ci englobe plusieurs niveaux, mais c'est l'environnement immédiat, relevant de la parcelle et de son insertion urbaine, qui focalise le discours des locuteurs. Plus

précisément, la maison disposant d'un espace extérieur (semi-privé) attenant qui peut-être une véranda, un petit jardin ou une cour de préférence agrémentée de verdure, est une image persistante dans l'imaginaire populaire. La maison est, également, **une matérialité**, un objet construit, dont les formes et les espaces s'appréhendent à travers des **attributs physiques**. C'est ainsi, que d'un avis largement consensuel, la maison doit être de 'bonne taille' voire 'de surface considérable' et dans tous les cas elle doit être 'de taille suffisante par rapport aux besoins de ses occupants'. Dans la même logique, la hauteur, et plus généralement le nombre de niveau est un attribut récurrent quand il s'agit de décrire le cadre bâti résidentiel.

La maison est aussi et surtout saisie à travers ses **conformations spatiales** et son **organisation spatiale**. Dans ce registre, l'évocation de l'espace intérieur, relève d'une description plus topologique que géométrique. Dans l'univers représentationnel des locuteurs, la maison s'appréhende de l'intérieur, leur perception est plus attachée à la '**qualité topologique** des conformations plutôt qu'à leur 'quantité' géométrique. Les formes ne peuvent pas être réduites par abstraction, elles ont, au contraire, une valeur hautement concrète et directement opérationnelle. C'est dans cette logique que l'organisation intérieure s'appréhende par sa centralité, **l'espace central** qu'il soit *ouast edar* ou hall, qu'il soit univoque ou prolongé d'un couloir (organisation mixte) est mis en relief dans le discours des locuteurs.

La maison est aussi décrite en fonction des ses caractéristiques structurelles et techniques. Dans la production langagière relative à la consistance de la maison, la référence à la dimension constructive est même prépondérante. Il y a là la preuve de l'existence, voire, de la persistance d'un savoir populaire partagé et visiblement répandu à propos de l'architecture domestique dans sa composante constructive. L'habitant est un constructeur en subsistance, il possède une connaissance globale sur les manières de bâtir, même si, celle-ci n'est qu'occasionnellement mise en pratique.

Tout en étant abondant et relativement précis, le discours des locuteurs a notamment porté sur l'énumération, description, qualification des matériaux de construction. Les matériaux traditionnels ont été les plus mentionnés dans le sillage des opinions formulées à propos de la *maison traditionnelle* ou de la *maison misérable*. Suivis des matériaux nobles, onéreux, rustiques corollaires des maisons représentant le haut standing : la *maison luxueuse*, la *maison rêvée*. Ensuite, viennent les matériaux modernes, contemporains, généralement, cités pour décrire la mise en œuvre de la *maison habitée* ou pour qualifier la *maison moderne*.

Il a aussi été question de modalités et procédés constructifs, ou alors de quelques énonciations globales qualifiant la mise en œuvre telles 'bien fait', 'comme il se doit' qui revenaient de manière récurrente dans le discours des locuteurs ou alors la mention générique 'Présence de finitions' dont la fréquence montre l'importance accordée à ce détail en particulier.

La maison avant sa réalisation (ou simultanément) fait l'objet d'une conception-formalisation. Cependant le discours évoquant les **attributs conceptuels** est plutôt descriptif. L'acte conceptuel est plus pragmatique qu'intellectuel. Plus précisément, il n'est pas fait référence à des constructions mentales abstraites de nature philosophiques, idéologique, métaphorique, etc. Finalement, la réalisation d'une maison se passe de la phase projection. Ce qui ne veut pas dire que l'autopromoteur procède par tâtonnement ou qu'il est complètement livré à lui-

même en l'absence d'un cadre conceptuel sensé orienter ses choix et guider sa pratique constructive.

Bien au contraire, l'habitant est capable de préfigurer (d'imaginer) l'organisation de sa maison et de le faire sur une base conceptuelle réfléchie voire fondée sur des principes. C'est ce qui ressort du discours des locuteurs dont l'intense production langagière dont ils ont fait preuve à propos des '**raisons justifiant l'organisation spatiale**' atteste des facultés conceptuelles effectives de l'habitant autopromoteur.

Les référents formels (modèles) et les contraintes et besoins sociaux-culturels, en particulier, semblent avoir une importance décisive dans l'organisation de l'espace domestique. Les assises des choix conceptuels sont, principalement, à essence formelle ; ce sont les référents formels (modèles préexistants, substrat d'images réunies à travers l'expérience visuelle de l'environnement,...) qui alimentent, au premier degré, l'imagination créative de l'habitant autoconcepteur. Le facteur social, quant à lui, fonctionne plutôt comme un modulateur spatio-fonctionnel, il régule l'organisation spatiale de la maison en y introduisant des balises socioculturelles (privacité, polarités spatiales extérieur/intérieur, invité/famille, masculin/féminin...). Autant dire que cet aspect, mieux que nul autre, fait que la maison n'est pas une banale conformation spatiale mais plutôt un lieu de vie, un espace habité. Ce facteur, n'est pas en reste dans le discours des locuteurs, il figure en deuxième position après les référents formels pour argumenter le choix de l'organisation spatiale, ce qui témoigne du rôle « prédéterminant » que lui accordent les autopromoteurs dans leur RS de la maison.

Parmi les raisons justifiant l'organisation, il y a également la quête d'un certain niveau de confort psycho-spatial, telle que le laisse entrevoir la part de la production langagière accordée aux impératifs de l'intimité, la fluidité, la vastitude ou encore l'ouverture. De leur côté, les attributs du confort psycho-physiologique (fraicheur, aération, éclairage) tributaires des conditions climatiques et d'ambiance pèsent d'un poids non négligeable dans les décisions conceptuelles. Les données du site (l'environnement immédiat) et précisément les caractéristiques du terrain d'implantation sont en général peu sollicitées dans les préliminaires conceptuels mais quand elles sont contraignantes (parcelle étroite et profonde, enclavée, de forme irrégulière) elles deviennent prépondérantes et exercent une pression allant jusqu'à infléchir les choix formels. L'intervention de l'architecte et les impératifs fonctionnels sont les derniers facteurs pouvant influencer l'organisation spatiale de la maison.

Une partie du discours sur la formalisation de la maison renseigne sur **le (les) instigateur (s) de la conception/réalisation de la maison habitée**. De fait, il semblerait qu'il y ait trois protagonistes impliqués directement dans l'acte conceptuel : le propriétaire, le maçon et l'architecte, ces trois actants pouvant agir soit séparément, soit en collaboration. Il n'empêche que le plus souvent la **conception** de la maison est la prérogative du propriétaire. Les décisions conceptuelles peuvent lui revenir exclusivement ; il s'agit alors d'une auto-conception qui peut devenir de l'auto-construction si le propriétaire réalise partiellement ou entièrement sa maison. Le propriétaire peut aussi se concerter avec des tierces personnes à propos de la réalisation de sa maison. Généralement, ce sont les proches (famille, amis,...) qui détiennent ce privilège, il peut également s'agir du maçon. En quel cas, celui-ci est souvent un proche ou le voisin, ou alors c'est une connaissance, que l'un des membres de la famille ou un ami, a fortement recommandée. Dans tous les cas de figure, le maçon à qui l'on confie la

« précieuse » tâche de réaliser la maison n'est pas une personne tout à fait étrangère au propriétaire. L'architecte ou tout autre « spécialiste » du domaine (technicien, ingénieur,...) peut, également, être sollicité pour ses suggestions, mais, bien évidemment, c'est uniquement le propriétaire qui « a le droit de décider ».

Les '**attributs financiers**' figurent en dernière position des opinions préfigurant la RS de la maison dans sa composante d'objet bâti. Le facteur financier conditionne la réalisation d'une maison, qu'il s'agisse de sa propre maison construite en fonction des moyens disponibles ; ou de la maison imaginée (convenable, moderne,...), exigeant les moyens nécessaires ; ou encore de la maison convoitée (luxueuse, rêvée) suggérant de gros moyens, ou enfin de la maison misérable traduisant un manque de moyens.

La maison n'est pas que consistance, une forme construite qui se laisse investir par un usage ; elle est aussi une apparence, une forme architecturée qui s'expose au regard. Dans l'univers représentationnel des habitants la maison est non seulement vécue et expérimentée elle est aussi perçue et éprouvée. C'est ce qui ressort du discours analysé des locuteurs quand ils ont parlé de **l'enveloppe extérieure de la maison -la façade-** ; les opinions, les attitudes et parfois les jugements- formulés pour s'exprimer sur la dimension sémio-esthétique de la façade, confirment que celle-ci est une composante importante de la RS de la maison.

Dans le discours des locuteurs, la façade est d'abord saisie dans ses attributs 'd'objet signifiant', ensuite elle est présentée dans sa fonction de 'contenant d'éléments', enfin, elle est décrite en tant que 'support d'esthétique et de traitement'.

Quand la façade est assimilée à un objet investi de sens, elle devient le haut-lieu de l'expression esthétique, elle est qualifiée de '*Décorée, finie, traitée*' ; de '*Jolie, belle, harmonieuse ; ordonnée, ouvertures bien disposées*' ou simplement de '*Bien faite*' (ou devant l'être). A signaler que cette dernière *connotation positive* est ambivalente : elle peut s'appliquer à l'aspect architectural comme à la consistance matérielle. D'autres attributs ont été employés pour évoquer l'enveloppe extérieure, mais c'était surtout pour qualifier la façade de la 'maison imaginée'. Ainsi en est-il de : '*Originale, attirante, voyante, excentrique, différente*' items associés à la maison luxueuse ; '*Ouverte, vitrée*' désignant la maison qui ne procure pas l'intimité, et de manière subsidiaire pour caractériser la maison moderne ; '*Imposante, murs hauts*', critères évoqués pour s'exprimer sur la sécurité ; '*Architecture nouvelle, actuelle, contemporaine*', attributs préfigurant la maison moderne ; '*Plaisante / acceptable*' pour qualifier sur un ton neutre la façade de la maison occupée ; '*Simple, banal, rien de spécial*' connotation négative qui traduit une insatisfaction vis-à-vis de la façade de la 'maison occupée'.

Dans la façade réceptacle d'éléments, se sont les ouvertures qui focalisent l'attention des locuteurs, et c'est en premier lieu la porte d'entrée qui est systématiquement énumérée quand il s'agit de 'décrire sa propre maison de l'extérieur'. Les fenêtres également focalisent l'attention des locuteurs ; elles sont souvent énumérées, dénombrées ou évoquées en rapport avec leurs attributs fonctionnels les désignant en tant que sources d'aération, et d'éclairage (la vue n'a pas été mentionnée). Les 'portes de garages ou des locaux de commerces' sont également mentionnés comme des éléments importants de la façade.

Le balcon occupe une place non négligeable dans le référent formel des répondants. Il est souvent cité, décrit, et parfois son absence est signalée. Néanmoins, à la différence des ouvertures (fenêtres et portes), il n'a pas été associé au balcon un quelconque usage ou une fonction particulière, preuve qu'il est plus perçu en objet d'embellissement et de traitement de la façade voire d'apparat, qu'un élément susceptible de supporter un usage. Dans l'imaginaire populaire, il est synonyme de réussite sociale, ou signe avéré de la modernité, comme il peut tout simplement être le résultat d'un mimétisme conformiste.

En ce qui concerne le traitement de façade ce sont les procédés simples et familiers qui sont le plus fréquemment cités (peinture et crépissage ou revêtement). Néanmoins d'autres types de traitements plus élaborés et relativement récents sont mentionnés par un nombre important de répondants, notamment, les plaques et carreaux de faïence, la mosaïque, le parement de pierre ; de même que les parements de fenêtres sous formes de tuiles, encadrement de pierre, etc.; ou encore la ferronnerie, les barreaux, les occultations. Il n'est pas rare aussi que les locuteurs s'expriment sur cet aspect en mentionnant la présence de décoration sans en préciser les détails.

Dans la RS étudiée, la maison est aussi ou devrait-on dire 'surtout' un contenant spatio-fonctionnel : un espace intérieur vécu, investi par un sens et un usage. C'est ce qui ressort des résultats quantitatifs enregistrés avec les tests d'occurrence des thèmes. Et, de fait, en examinant la production langagière du groupe des 40 interviewés, il apparaît une richesse d'opinions et un foisonnement d'idées remarquables quand ils se sont exprimés sur l'espace intérieur de la maison. Plusieurs thèmes afférents à cette dimension, ont enregistré des records d'occurrences. Considérant que l'espace domestique est fondamentalement un espace approprié, en plus d'être un lieu qualifié et chargé de significations, c'est donc à travers cette composante de la RS que sera saisie la signification exacte du fait d'habiter.

En tant que contenu spatio-fonctionnel de la maison, l'espace domestique relève de deux niveaux de perception : un premier niveau qui l'appréhende dans sa globalité et l'assimile à une totalité structurée, accusant une organisation et assurant un fonctionnement ; et un deuxième niveau qui lui attribue des qualités psycho-sensorielles.

Plus précieusement, dans la construction cognitive élaborée à propos de l'espace habité, c'est la 'Dimension spatiale topologique et fonctionnelle' qui est la plus saillante dans le discours des locuteurs. L'espace domestique y est décrit tel un 'lieu structuré et organisé'. C'est la connotation sommaire 'bien organisé, bien arrangé, fonctionnel' qualifiant la structuration de l'espace qui est la plus évoquée. Elle est mentionnée à propos des consignes qui mettent en exergue certains attributs de la maison idéale telle qu'elle est perçue dans l'imaginaire collectif.

Ceci met en exergue la portée de l'intelligibilité de l'organisation spatiale dans l'appréhension de l'espace habité. De la même manière, une part importante du discours a été accordée à l'évocation de l'espace domestique en termes de description topologique en insistant sur une organisation intérieure structurée par un espace dominant (dar, hall, couloir élargi faisant office de séjour,...). La référence à la centralité de l'espace habité est un thème récurrent; que celle-ci soit réelle ou reconstituée par l'usage. L'espace habité est également appréhendé à travers des dualités et des bipolarités spatiales. Les plus évoquées sont : 'haut/bas ; avant

(devant) / arrière ; d'abord...ensuite'; 'espace de réception /espace familial' ; et 'espace extérieur/espace intérieur'.

En plus d'être une totalité structurée et organisée, l'espace habité est aussi une entité qualifiée. Les locuteurs attribuent à l'espace domestique une 'Dimension psycho-spatiale et qualitative' mise en exergue par deux thèmes prédominants. Le premier est une appréciation qualitative positive qui insiste sur la fluidité de l'espace habité en le qualifiant de 'vaste, spacieux, grand'. Cet attribut psycho-dimensionnel est le plus mentionné que ce soit pour qualifier la maison habitée, ou alors pour préfigurer la maison imaginée. En quel cas, cet attribut s'institue en condition indispensable à l'habitabilité de la maison : un intérieur qui n'est pas 'vaste, spacieux, grand' est déprécié. On l'occupe par nécessité, mais on n'y est pas à l'aise. C'est dans cette logique perceptuelle que la consigne relevant les attributs de la maison convenable, enregistre un score d'énoncés relativement élevé : la maison convenable est par définition spacieuse et vaste. Le même phénomène est également observé à propos des consignes relatives aux représentations de la maison 'luxueuse', 'belle' et 'rêvée'. Ainsi, en plus de qualifier la maison habitée, l'item 'vaste, spacieux, grand' se trouve associée aux évocations qui préfigurent la maison imaginée dans son contenu représentationnel le plus positif -convenable, luxueuse, belle et rêvée. De fait, la fluidité de l'espace habité peut être retenue comme l'un des éléments centraux autour desquels se construit l'image idéale de la maison.

Le deuxième item majoritaire a trait à la formulation sommaire 'Agréable, lieu de bien être' ou encore 'Ce qui convient, ce qui plaît'. Ce thème a été évoqué pour décrire les constructions mentales disant les attributs de la maison idéale. A noter, que cet item n'est pas mentionné à propos de la 'maison luxueuse', cette qualité psycho-sensorielle n'est donc pas perçue comme un luxe ; autant dire que dans l'imaginaire populaire, une maison est, fondamentalement, un lieu de bien être.

L'évocation de l'espace habité peut relever de certains 'attributs d'ambiance' qui le qualifient par rapport au confort physiologique et hygrométrique qui y est ressenti. Les formulations les plus récurrentes par ordre décroissant d'importance ont trait à l'aération, le confort (appréciation globale) et l'éclairage. Ces trois éléments de qualification d'ambiance soulignent l'importance accordée au confort hygro-thermique et sensoriel dans la construction cognitive relative à l'espace habité.

Dans le corpus textuel analysé, la maison a été 'assimilée à son contenu humain'. Le discours des locuteurs renvoie à un individu en situation de rapport interactionnel avec les autres et avec l'environnement physique, dans ses dimensions spatiales et temporelles. C'est donc de la relation ternaire 'individu-environnement-autrui' dont-il est question. Les formulations émises dans ce sens identifient la maison à ses occupants ou alors rendent compte des manières spécifiques dont l'habitant perçoit, imagine et pense son environnement domestique en fonction de la présence réelle ou symbolique de « l'autre » avec qui il le partage. La richesse et la diversité du discours produit pour s'exprimer sur l'altérité, laisse supposer qu'il s'agit là d'un élément structurant dans la RS de la maison. Trois catégories thématiques, chacune réservée à une expression particulière de la relation 'individu-maison-autrui', ont été distinguées.

La première catégorie a trait au moi, il peut s'agir du moi absolu, personnalisé ou bien il peut être question du moi impersonnel. Dans la deuxième catégorie, l'accent est mis sur les énoncés qui suscitent chez le locuteur des rapprochements cognitifs entre son groupe social restreint d'appartenance (famille, enfants) et sa perception de la maison. La troisième catégorie caractérise la relation de l'habitant avec 'autrui', celui-ci est soit le visiteur occasionnel (parent, ami,...), soit le voisin (le voisinage), soit l'étranger (le passant, ...).

Les évocations les plus récurrentes relèvent de la première catégorie où les répondants se sont exprimés -soit de manière impersonnelle par personne interposée, soit en s'impliquant directement- pour décrire des actions relatives à la maison. Généralement, ce type de formulations est une occasion pour le répondant de revenir sur les efforts consentis pour réaliser sa maison. Quelquefois l'habitant en profite pour vanter ses mérites d'auto-promoteur/concepteur, la réalisation de la maison relève, alors, de l'exploit et les actions de l'habitant auto-promoteur/concepteur sont de véritables prouesses.

Les formulations qui suscitent chez le locuteur des rapprochements cognitifs entre son groupe social restreint d'appartenance (famille, enfants) et sa perception de la maison, ont également été un trait persistant du discours analysé. C'est le cas des thèmes 'famille se confondant avec l'espace physique de la maison' ; 'famille disposant d'un espace physique délimité' ; et 'Assurer les besoins matériels de la famille' qui ont été saillants quand il s'agissait de s'exprimer sur la maison-famille.

En ce qui concerne le rapport de l'habitant à 'autrui' et plus généralement de la relation à l'environnement social dont il fait partie, on peut dire que celle-ci relève de trois niveaux. Pour le niveau 1 qui est celui de l'espace privé circonscrit à la maison, l'autre est l'invité. Il est le visiteur occasionnel, l'étranger (mais pas l'inconnu) dont l'intrusion à l'intérieur de la sphère domestique est autorisée. De fait, l'espace de l'invité est généralement perçu comme la vitrine de la maison, et le reflet de la position sociale de son propriétaire. Les formulations les plus évoquées attribuent à l'invité le droit à un espace physique spécifique distinct de celui de la famille ; de la même manière, plusieurs répondants mettent en avant leur devoir d'hôte et se préoccupent de son confort physique et moral.

Dans le niveau 2 qui relève de l'environnement de proximité, le moi est en situation d'interrelation avec ses voisins. Le plus souvent, cette relation est conflictuelle, le voisin est perçu en intrus, son contact est indésirable. Cependant, le voisin peut aussi être apprécié, et son contact recherché. Enfin, selon un avis minoritaire le voisin est admis voir toléré.

Pour le niveau 3 qui suppose un environnement -physique et social- plus étendu-, l'autre est l'inconnu qui appartient au monde extérieur. Son contact est majoritairement considéré comme une intrusion, une atteinte à l'intimité ; l'autre, ça peut être aussi la référence social, le modèle auquel on se compare ; il figure en objet de convoitise : on convoite ce qu'il est, ce qu'il possède, ce qu'il a réalisé. Enfin, le rapport de l'habitant à l'environnement social peut s'exprimer dans la forme d'un langage moralisateur, qui énonce des règles de bonne conduite en désignant ce qui est convenable et ce qui l'est moins relativement à la maison.

La maison a également été assimilée à un '**objet utilitaire**' devant assurer des besoins. Le discours produit est prescriptif, disant ce à quoi la maison doit satisfaire, ou alors désignant un manque à combler ou pointant une défaillance. Ainsi, la maison assure (ou doit assurer) des

besoins matériels. Pour ce faire, elle se dote d'un mobilier et autres équipements ménagers. Elle dispose des commodités essentielles voire nécessaires. Elle est alimentée en gaz, électricité, eau courante. Elle peut aussi être munie de certains équipements sophistiqués tels que systèmes d'alarme, caméras de surveillance, etc. L'assertion générale '*ne manque de rien*' a également été récurrente. Cela étant, les besoins à satisfaire peuvent être de nature spatio-fonctionnelle, dans ce cas des espaces particuliers sont désignés comme nécessaires.

La maison est également décrite ou perçue (s'il s'agit de la maison imaginée) en entité physique assignée à satisfaire les besoins immatériels de ses occupants. Le discours produit fait référence à des notions subjectives telles que le confort psychique, l'état de bien-être, ce qui convient, ...mais ne formule pas de critères précis.

Les principaux éléments de la RS, une fois mis en évidence grâce à l'identification des thèmes les plus récurrents, l'étape suivante consistait à étudier sa dynamique. Pour ce faire, une analyse prenant en considération les caractéristiques des locuteurs par l'intermédiaire de leur appartenance générationnelle (autrement dit en faisant intervenir l'âge en tant que variable discriminante) a été élaborée. Son objectif est de mettre en évidence des modifications dans l'organisation des opinions composant la RS.

La démarche adoptée consistait à identifier les principaux éléments de la représentation (son contenu) selon différentes catégories d'âge, ensuite, à examiner la variation des traits communs du discours produit par chaque groupe (les opinions partagées) dans le cadre de la même représentation sociale. Cette approche qui cible les différences représentationnelles entre groupes d'âge, permet de suivre l'évolution éventuelle de la RS sur plusieurs générations.

Les traitements statistiques descriptifs effectués (tri-croisé, comptage, fréquence) et les résultats obtenus ont, confirmé la présence d'une dynamique de la RS de la maison qui prouve que celle-ci est en mutation.

**ARCHITECTURE DOMESTIQUE
EN DEVENIR**

Conclusion Générale

I/ Liminaire

« Analyser l'évolution de l'architecture domestique dans sa double consistance d'espace matériel (le cadre architectural) et d'espace pratico-symbolique (usage et représentation) » tel était l'objectif de la présente recherche.

Pour permettre l'étude de l'évolution présumée, une hypothèse a été posée ; elle suggère que la maison populaire contemporaine se réfère encore à une structure formelle traditionnelle à travers sa configuration spatiale, en même temps, elle évolue par l'évolution de son usage et de son aspect extérieur. C'est la manière dont l'architecture domestique à Biskra se réfère à la tradition populaire et en même temps intègre des éléments nouveaux, tant au niveau des formes bâties qu'au niveau des pratiques quotidiennes, des perceptions et des significations, que nous avons voulu étudier de manière approfondie dans la présente recherche.

Pour ce faire, un cadre méthodologique a été élaboré, il se fonde sur une approche dynamique (diachronique) multidisciplinaire où l'architecture est associée à la fois à la sociologie et à la psychologie environnementale. Trois axes de recherches ont été investis :

- L'axe «architectural» a exploré la maison dans sa réalité matérielle et ses formes bâties, les méthodes requises dans cette approche relèvent des analyses typologiques, morphologiques et typo-morphologiques. Les données exploitées dans le cadre de ces différentes analyses sont essentiellement graphiques à savoir des plans archivés ou établis par nous-mêmes (relevés architecturaux), des cartes et des photos. L'axe architectural a permis de caractériser l'architecture domestique d'un point de vue diachronique, la maison populaire a également été étudiée dans sa forme et sa consistance matérielle, les modalités de ses transformations ont été mises en exergue.
- L'axe socio-spatial a permis d'étudier l'expression des pratiques habitantes et leurs corollaires les modèles d'habiter. Ce deuxième axe de recherche fait prévaloir une approche de teneur à la fois sociologique et ethnologique. Il s'appuie sur l'analyse de l'espace social (habité) du fait qu'il est le lieu où se déploient les usages et les modes d'appropriation spatio-fonctionnelle, et ce faisant, il permet de faire une liaison entre un

état de la société et sa traduction spatiale. L'étude de l'usage et des modalités d'appropriation de l'espace domestique a été effectuée sur la base de relevés ethno-architecturaux et d'entretiens.

- L'axe « perceptuel » appréhende la maison en tant que lieu investi de significations, un espace riche de sens, où chaque composant joue un rôle déterminant par rapport à des données sociales et culturelles tant au niveau de l'usage et de la distribution des espaces de la vie domestique que du traitement plastique des éléments constructifs et décoratifs. Cet axe investit les expériences perceptives de différents groupes d'individus pour cerner les contours de l'« image mentale » ou « image souvenir » qu'ils ont construite à propos de l'objet perçu (en l'occurrence la maison). Ces images s'appuient sur les caractéristiques matérielles de l'objet pour leur attribuer des significations induites par les sensations immédiates et/ou puisées dans l'expérience passée recueillie par la mémoire ; elles constituent de fait le support de représentations. L'axe « perceptuel » a exploré les représentations sociales préfigurant l'image mentale de la maison et de l'habiter. Le cadre méthodologique élaboré à cet effet, s'est appuyé sur le discours des habitants relatif à la maison.

Dans cette dernière partie du travail, il est fait une synthèse des principaux résultats et conclusions obtenus à partir de chacun de ces trois axes qui ont guidé la recherche tout au long de son développement. Des suggestions, quant à d'éventuels travaux qui viendront compléter ce qui a été entrepris, réalisé et acquis, sont également proposées. Néanmoins, les résultats obtenus étant tributaires d'un ensemble de limites qui définissent le champ de leur application et conditionnent leur validité, c'est donc par un rappel de ces dernières qu'il convient de commencer.

II/ Limites de l'étude

Les acquis et résultats de cette recherche sont subordonnés au cadre défini par les limites de l'étude. Ainsi :

- 1) Cette recherche est une monographie ; les principaux résultats auxquels elle a abouti, particulièrement ceux qui se rapportent à l'axe architectural, ne sont valables que relativement au contexte spécifique de l'étude, en l'occurrence celui de la ville de Biskra. Par contre, les résultats de l'analyse des modes d'habiter et des représentations admettent d'être généralisés à n'importe quel autre contexte urbain dont la composante humaine présente des caractéristiques culturelles et historique se rapprochant de celle de la population étudiée.
- 2) Pour des raisons qui ont été longuement explicitées dans la partie introductive de la thèse, l'objet de l'étude est circonscrit à l'habitat individuel autoproduit. D'autres formes d'habitat privé ont été recensées à Biskra, elles ont été écartées par souci de se conformer au cadre méthodologique propre à cette recherche.
- 3) Dans le même registre, cette étude ne concerne que la production privée en matière d'habitat, le cadre bâti résidentiel produit par l'Etat ne relève pas de la présente recherche.

- 4) L'étude est fondée, d'une part, sur la prégnance présumée de modèles culturels qui réguleraient les modes d'habiter et, d'autre part, sur la faculté d'inférence de l'habitant dans la conception de sa maison. Dit autrement, cela suppose que l'habitant possède une compétence pratique « constructive » qui lui permet d'être l'instigateur de la conception et le principal acteur dans le processus de production de son logement. Cette compétence est effectivement à l'œuvre dans le type d'habitat étudié (l'habitation individuel autoproduite), tous les autres types de logements où l'habitant n'a pas la possibilité de faire usage de sa compétence « constructive » et d'intervenir réellement dans le processus conceptuel, ne sont pas concernés par la présente recherche.

III/ Résultats et synthèses

Les conclusions auxquelles la présente recherche a abouti, peuvent être présentées suivants quatre volets. Ces volets sont autant de niveaux d'observation ayant permis chacun d'investir les mutations de l'architecture domestique à partir d'un point de vue disciplinaire différent (mais complémentaire aux autres) et en faisant prévaloir un cadre théorique et des outils analytiques spécifiques. Chacun de ces volets fait saillir certains aspects de l'architecture domestique et délimite une échelle du phénomène étudié : l'urbain, l'architectural, le social, le perceptuel.

Les résultats obtenus à cet égard, qu'ils se rapportent au tissu résidentiel saisi dans sa formes urbaine ; qu'ils relèvent du cadre architecturé appréhendant l'habitation et sa morphologie ; ou encore qu'ils renvoient à l'espace domestique et son investissement social, ou enfin qu'ils éclairent les significations et les affects véhiculés par les représentations sociales associées à la maison ; tous les résultats relatifs aux aspects cités ci-dessus et mis en exergue à l'issue de cette recherche, permettent de mieux discerner ce qui est en jeu dans le processus de production de l'habitation populaire et contribuent à appréhender les mécanismes qui sont au centre des transformations de l'architecture domestique.

III. 1. Résultats relatifs à l'axe urbain : Vers une typologie diachronique de l'habitat

Le tissu urbain résidentiel de l'agglomération de Biskra a été soumis à une analyse typomorphologique diachronique dans le but d'élucider le rapport étroit qu'entretiennent les formes urbaines avec les typologies architecturales. Cette analyse a été finalisée par la proposition d'une typologie diachronique de l'habitat.

En effet, considérant que la présente recherche porte sur l'analyse de la production populaire en matière d'habitat à Biskra, tant dans ses expressions contemporaines qu'historiques, il était indispensable que cette analyse se fonde sur une approche diachronique de l'architecture domestique restituant sa dynamique mutationnelle et définissant les modalités de son évolution. Le corpus de l'étude, notamment, devait couvrir l'ensemble de la production privée en matière d'habitat et rendre compte de sa diversité. Par conséquent, il fallait engager un premier travail d'investigation, en vue d'identifier les différents types d'habitat populaire à

Biskra, mais, encore fallait-il ne pas perdre de vue la dimension chronologique, autrement dit, le processus suivant lequel les formes d'habitat se transforment dans le temps.

Afin de reconstruire un tel processus et d'expliquer les transformations urbaines et architecturales, une analyse typo-morphologique du tissu résidentiel a été effectuée. Lors de cette analyse, le tissu résidentiel a été abordé à partir d'un double point de vue morphologique et historique. Il s'agissait notamment de reconnaître les différents types de tissus résidentiels à Biskra, de les caractériser puis d'établir les modalités de leur évolution.

Après avoir constitué un corpus d'étude regroupant l'ensemble des tissus résidentiels de la ville de Biskra, celui-ci a été classé en familles typologiques selon trois critères génériques : i) la périodicité historique du tissu, ii) la logique dominante de sa formation, iii) son mode de production. La variable historique a été prédominante et a permis de distinguer cinq (05) classes temporelles principales, chacune relève les tissus résidentiels produits à une période-clé de l'histoire de la ville : période pré-coloniale notée **T**, période coloniale notée **F**, période indépendance 1^{ère} génération (60-74) notée **I1**, période indépendance 2^{ème} génération (75- 85) notée **I2**, période contemporaine (86-2005) notée **C**. A l'intérieur de chaque famille, des types d'habitat ont été définis en appliquant les deux autres critères génériques que sont la logique de création et le mode de réalisation ; **75** types *possibles* ont été identifiés dont **22** sont, effectivement, *réalisés*.

Le classement précédent a permis de regrouper les tissus résidentiels inventoriés en grandes familles typologiques par application de facteurs qui ont trait à la structure urbaine. Cependant, pour distinguer les différents types d'habitat populaire dénombrés, il fallait soumettre le corpus classé en familles typologiques, à une série de critères supplémentaires d'ordre morphologique se rapportant au cadre bâti. Une grille de classement, fournissant une liste structurée de critères morphologiques observables de l'extérieur, a été élaborée. A l'issue de cette deuxième catégorisation plus fine et concise, les régularités permettant de différencier les types d'habitat existants et de dévoiler de façon plus ou moins nette leur logique structurelle, ont été identifiées. Les résultats obtenus après application de la grille ont été présentés dans des tableaux descriptifs de synthèse. Ces tableaux constituent, dans leur ensemble, un **outil méthodologique** efficient autorisant un double usage : d'une part, les tableaux peuvent servir de modèle pour construire une typologie de tissus urbains ; et d'autre part, ils représentent un canevas adéquat et complet pour identifier des types d'habitat et les caractériser morphologiquement.

Une fois les principaux types d'habitat populaire mis en exergue, l'étape suivante consistait à les caractériser. De fait, ils ont été regroupés par catégorie selon leur appartenance généalogique, ce qui a permis de les distinguer en 5 types génériques : 1) le type **TadS** représentant unique de la catégorie tissu traditionnel ; 2) les types **F**** affiliés à la catégorie tissu colonial ; 3) les types **I1**** définissant le tissu spontané des quartiers populaires créés durant de la première décennie de l'indépendance; 4) les types **I2**** correspondant au tissu résidentiel planifié produit durant la deuxième décennie de l'indépendance; et enfin, 5) les types **C**** préfigurant le tissu résidentiel contemporain.

Ces types ont, ensuite, été présentés dans l'ordre chronologique de leur création et examinés. Chaque type a, d'abord, été sommairement décrit, et situé par rapport à la ville ; ensuite, sa

forme urbaine a été investie. Une description spatio-fonctionnelle de l'unité d'habitation représentative du cadre bâti considéré complète cette caractérisation morphologique du type. De la même manière, une identification des attributs techniques des constructions a été effectuée, et, les modalités de conception et de réalisation du cadre bâti, appréhendées. Enfin, une lecture architecturale des façades est venue parachever l'analyse de chaque type ce qui a permis de faire de brèves incursions dans l'univers référentiel formel et expressif des habitants et, ce, relativement à chaque époque.

L'analyse des formes urbaines a servi de soubassement à l'étude des unités d'habitations proprement dites, étant donné que celles-ci constituent le produit matériel manifeste de la dynamique propre au cadre urbain qui en est le support. A l'issue de ce premier volet de la recherche, les différents types d'habitat populaire ont été identifiés et classés, selon une chronologie historique restituant la dynamique de leur évolution. Les traits généraux de l'architecture domestique populaire ont, ainsi, été mis en exergue. Désormais, il s'agissait, à présent, de compléter ce travail en procédant à une analyse centrée sur l'unité d'habitation. C'était l'objectif du volet suivant dédié à la lecture des formes bâties et des configurations spatiales révélatrices des transformations de l'habitation populaire.

III. 2. Résultats relatifs à l'axe architectural : Proposition d'une généalogie de l'habitation populaire

La présente recherche s'intéresse aux mutations de l'architecture domestique et se propose d'élaborer une typologie généalogique de l'habitation individuelle autoproduite à Biskra. Cette proposition de généalogie a été envisagée du fait qu'elle permet de restituer l'évolution de la maison populaire du point de vue de sa configuration spatiale et de ses formes bâties architecturées. L'analyse morphologique effectuée en amont du classement chronologique, a permis, pour sa part, d'identifier, caractériser, ordonner et comparer les types dominants préfigurant l'habitation populaire à Biskra, pour enfin les replacer selon l'ordre chronologique de leur apparition. Ci-dessous, il est fait un bref rappel des principales étapes de l'enquête, élaborée en fonction des hypothèses à vérifier et du modèle analytique adopté – approche morphologique diachronique - ainsi que des résultats obtenus.

L'analyse morphologique et la typologie diachronique (chronologique) qui lui est afférente ont fondé l'élaboration d'une généalogie de l'habitation populaire. Ceci n'aurait pas pu se faire sans la mise en place d'un modèle d'analyse approprié devant permettre une lecture des formes bâties révélatrices des transformations en cours, dans le cadre globale d'une approche diachronique. L'esprit de la démarche consistait à étudier l'habitation populaire comme la somme de strates historiques successives dont les traits morphologiques pertinents seraient à chaque fois caractérisés.

Pour les besoins de l'enquête, la taille du corpus a été fixée aux 1/100 de l'ensemble de la population d'étude (parc de logements individuels). Cet effectif devait être fourni moyennant une procédure d'échantillonnage par strates qui permettrait de disposer d'un échantillon subdivisé en cinq (05) catégories correspondant chacune à une des classes temporelles préfigurant l'histoire urbaine de Biskra (T, F, I1, I2, et C).

Une enquête a été menée après que ses outils (relevés et fiches-relevé) aient été définis, elle a permis de disposer d'un corpus stratifié regroupant 167 unités d'habitations réparties de la

manière suivante : classe temporelle T : 28 unités d'habitations ; classe temporelle F : 31 habitations ; classe temporelle II : 25 habitations ; classe temporelle I2 : 53 habitations ; classe temporelle C : 30 habitations.

Dans un premier temps, et dans le sillage de l'approche morphologique, les éléments du corpus ont été soumis à un questionnement méthodique « une analyse logico-empirique » qui devait caractériser morphologiquement l'architecture étudiée. Elle permettrait, en outre, de repérer ses constantes et de relever ses variations. Cependant, au lieu de recourir à des observations empiriques, le questionnement méthodique s'est fait « virtuellement » moyennant le module *Statistiques Élémentaires* de Statistica. Ceci constitue une procédure inédite propre à la présente recherche.

Pour pouvoir utiliser Statistica, toutes les unités du corpus ont été méthodiquement décrites, codées et transcrites dans une feuille de données du logiciel. Celle-ci est un tableau (base de données) à double entrée où les colonnes présentent les 27 variables (critères descriptifs extraits des fiches-relevé) alors que les lignes sont les 167 observations (unités d'habitations) du corpus.

Sur la base de ce travail préliminaire, des tests de tris à plat ont été effectués. Il s'agissait de voir les fréquences d'occurrence des modalités de certaines variables et partant de mettre en évidence les traits descriptifs, techniques et architecturaux caractérisant « l'habitation populaire » de chaque classe temporelle. Les résultats obtenus ont été présentés sous forme de tableaux : les **Matrices morphologiques par époque**. Un tableau de synthèse : **Matrice morphologique référentielle** présente les modalités dominantes relatives et absolues enregistrées pour chaque critère à l'intérieur de chaque période. Ce tableau donne une lecture chronologique comparative du critère descriptif considéré et permet d'envisager certaines investigations préliminaires quant à l'évolution de l'architecture domestique étudiée.

Une série de tests a, ensuite, été réalisée avec Statistica en vue de déterminer les critères les plus pertinents pour le classement typologique envisagé. L'analyse logico-empirique qui effectue un pré-classement du corpus, devait rechercher les éléments architecturaux permettant de caractériser architecturalement l'habitation populaire, en formalisant sa structure morphologique à travers un **modèle intelligible**.

Les tests préliminaires effectués avec Statistica ont montré qu'un classement pouvait s'envisager en faisant intervenir trois variables génériques : i) l'insertion urbaine (variable V12), ii) l'apparence extérieure (variable V18), iii) l'organisation intérieure (variable V14). Parmi ces trois variables, le trait morphologique (critère) susceptible de fonder la construction d'un modèle intelligible de l'architecture domestique étudiée, est préfiguré par V12, celle-ci relève l'occupation de la parcelle. De fait, une schématisation de la structure morphologique de l'habitation populaire, basée sur l'occupation de la parcelle, a été proposée.

Le modèle intelligible, une fois construit, a servi de point de départ au pré-classement typologique. En procédant à un test de tri à plat avec Statistica, la distribution de la variable V12 par rapport à l'ensemble du corpus a pu être réalisée : cinq (05) grandes familles typologiques - **configurations structurelles**- ont pu ainsi être définies. Il s'agit de : N_0 , N_V , N_{V+C} , N_C et N_J .

Dans le même registre, la variable V18, relève les variations morphologiques perceptibles au niveau de la façade et, de cette façon, saisit les traits généraux des types architecturaux préfigurant l'architecture domestique à Biskra. En faisant prévaloir un test de tri à plat (variable V18) avec Statistica, cinq (05) classes morphologiques –**les morphologies canoniques**– ont pu être définies. Il s'agit des morphologies : Fp₁, Fp₂, Fp₃, Fp₄ et Fp₅.

Enfin, la variable V14 caractérise le mode d'organisation spatiale (distribution) du RDC. Le test de tri à plat effectué sur cette variable a permis de définir six configurations spatiales principales - **les conformations spatiales** - ; il s'agit de (O_L, O_C, O_{M1}, O_{M2}, O_{M3}, COM).

Sur la base des hypothèses de classement, ainsi, établies et définies, une typologie du corpus de l'étude a été proposée. D'abord, les cinq configurations structurelles de base ont été distinguées (N₀, N_V, N_C, N_{V+C}, N_J), ensuite, elles ont été recoupées avec les configurations morphologiques préfigurant les façades (Fp₁, Fp₂, Fp₃, Fp₄, Fp₅), de manière à former des ramifications du pré-classement précédent ; enfin, les conformations structurelles définissant l'organisation intérieure (O_L, O_C, O_{M1}, O_{M2}, O_{M3}, COM) sont venues parachever le classement de manière à établir une lecture morphologique complète de l'architecture étudiée. Finalement, **53 types possibles** ont été définis.

Pour mettre évidence les poids relatifs des types, un test de tris croisé a été effectué. Les trois variables de classement ont été recoupées, et leur interaction a été mesurée par le nombre d'occurrence de chaque structure typologique effectivement réalisée (fréquence), ce qui a permis de connaître la représentativité des types.

Il est apparu, que sur les 53 types architecturaux possibles, seulement **28 types sont représentés** dans le corpus des relevés d'habitations analysés. C'est relativement à ces 28 schémas structurels de base que les 167 figures morphologiques de l'architecture domestique étudiée ont eu à se concrétiser. Par ailleurs, ces structures typologiques n'admettent pas la même représentativité quantitative. **Six (06) types**, en particulier, **sont plus employés que d'autres**, et **deux (02)** d'entre eux représentent **des types « majeurs »** ayant préfiguré l'essentiel de la production architecturale résidentielle populaire. Ces types ont un caractère persistant et ont servi de modèles durant plusieurs phases chronologiques.

La représentativité des types une fois mise en exergue, l'étape suivante consistait à caractériser l'évolution de l'architecture domestique à Biskra. En somme, il fallait repérer les structures typologiques dominantes qui se sont succédées dans le temps et ont marqué la production architecturale privée en matière d'habitat. Pour ce faire, les types dominants - absolus et relatifs- ayant préfigurés l'architecture domestique pendant, au moins, une époque ont été isolés. Leur enchaînement, ainsi, mis en évidence, permet de suivre l'évolution des structures typologiques prégnantes -apparition, disparition, réapparition- par rapport aux repères chronologiques fixés par l'étude. En outre, l'élaboration des types nouveaux a pu être étudiée, ils ont été distingués en types endogènes et types exogènes. Ceci a permis d'atteindre l'objectif ultime de l'analyse : reconstituer la morphogénèse de l'habitation populaire contemporaine et élaborer sa généalogie.

III. 3. Résultats relatifs à l'axe social-ethnologique : Cerner les mutations de l'architecture domestique

Ce troisième volet est d'essence sociologique/ethnologique, il porte sur l'espace habité qu'il aborde du point de vue d'une approche diachronique. À travers l'analyse des usages et des modes d'appropriation spatio-fonctionnelle, les transformations de l'espace domestique sont mises au diapason de l'évolution des modes d'habiter. Une taxinomie des modèles d'habiter, est proposée.

Sur la base du classement typologique diachronique effectué en amont, trois stades ou phases-clés de l'évolution de l'espace habité ont été examinées de manière à faire ressortir les modèles d'habiter qui les caractérise. A chaque stade, l'analyse s'est intéressée aux modes de structuration de l'espace, aux mécanismes de production et de reproduction des formes bâties, à la pratique et aux usages spatiaux. Trois modèles d'habiter ont été mis en exergue : le **modèle traditionnel**, le **modèle transitionnel**, le **modèle contemporain**.

Le **modèle traditionnel** correspond à la période pré-coloniale (T). Il désigne à la fois les types architecturaux consacrés (variantes spatiales et formelles déduites de l'archétype propre à la région des Zibans) et l'usage dont ils sont investis. Le **modèle d'habiter traditionnel** une fois identifié, a servi de **cadre de référence** à l'analyse. C'est le point de départ du parcours chronologique sous-jacent à l'évolution des modes d'habiter. L'examen des transformations qui l'affectent durant la période dite *transitoire* –soient les deux époques : coloniale (F) et indépendance (I₁)-, a permis de définir le **modèle d'habiter transitionnel**. Celui-ci relève les formes de *permanences*, *adaptations*, *effacements* et *innovations* qui affectent l'architecture domestique durant cette période et examine les modalités à travers lesquelles ces transformations spatiales agissent sur les pratiques domestiques et font évoluer les modes d'habiter. Enfin, le **modèle d'habiter contemporain** correspond au stade actuel de l'évolution des modes d'habiter ; il saisit les pratiques habitantes quotidiennes, telles qu'elles se déploient dans le cadre bâti résidentiel, produit à partir des années 80, il correspond aux époques post-indépendance (I₂) et contemporaine (C).

L'analyse des transformations des modes d'habiter et leurs articulations aux mutations de l'espace domestique a permis de retracer l'évolution de l'habitation populaire. Mieux que cela, l'analyse a souligné les jalons les plus importants du processus évolutif en mettant en exergue trois modèles d'habiter correspondant chacun à une phase-clé de l'évolution de l'espace habité. Chaque modèle d'habiter renvoie à une configuration typique de l'espace domestique et à un mode d'appropriation spécifique saisi à une période-clé de l'histoire. L'étude comparative diachronique des modèles d'habiter a fait apparaître des permanences et des changements par rapport au modèle traditionnel qui a servi de référent à l'analyse du processus évolutif.

Ainsi, dans le registre des **permanences**, les observations qui ont été faites confirment la persistance des conformations propres au modèle traditionnel mêmes si celles-ci sont quelque peu altérées. L'analyse comparative diachronique a permis de cerner le noyau structurel spatio-fonctionnel commun aux trois modèles ; celui-ci est resté relativement stable à travers l'histoire. Le noyau structurel identifié se perpétue dans les aspects suivants:

- la **conformation centrée** de la maison est une constante, cette forme d'organisation est récurrente dans la production architecturale domestique populaire. L'espace central structure la maison traditionnelle, il est recrudescant dans les types transitionnels et contemporains. L'existence du *ouast-edar* dans des maisons réalisées à des époques différentes souligne le caractère permanent de sa présence.
- Les usages de l'espace central varient en fonction de la partie qu'il distribue : associé à la partie réception, il sert de hall et ses dimensions sont plutôt modérées; intégré à la partie familiale, il joue le rôle d'espace domestique polyvalent comparable à *ouast-edar*.
- L'espace central qu'il soit *ouast-edar* ou hall distribue les pièces d'habitations qui lui sont attenantes. Le **caractère distributif** de cet espace est essentiel, et il est étonnant de constater que malgré la diversité des conformations spatiales, l'espace central soit toujours l'espace à traverser pour aller vers n'importe quelle pièce. Il reste jusqu'à ce jour, l'espace de distribution majeur de la maison.
- Persistance d'une structuration de l'espace domestique fondée sur une **polarité devant-arrière et/ou bas-haut**. L'espace habité tend à s'organiser sur un axe de pénétration horizontal disposant successivement la partie réception (salon, *bit-ediaf*,...), puis la partie familiale (espace polyvalent du *ouast-edar*/ hall, cuisine, pièces diverses...) et enfin la cour. Dans le cas d'une maison à plusieurs niveaux, un axe d'ascension vertical est combiné au précédent (horizontal) ; il réserve le RDC entièrement ou partiellement à un éventuel usage commercial, lui superpose un niveau habitable articulé autour de la cage d'escalier, et aboutit à l'étage non couvert de la maison : la terrasse. L'organisation du niveau habitable est centripète, la cage d'escalier représente le centre à partir duquel se déploient en auréoles successives, d'abord, les espaces de réception, ensuite les espaces de vie familiale, et enfin les pièces privées. Une logique d'éloignement des espaces privés est ainsi mise en place, elle établit les rapports externes de la famille à la société et les rapports internes à la famille elle-même.
- Maintien de la **bipartition de la maison** entre une partie, contigüe à l'espace public et pouvant s'ouvrir sur l'extérieur, destinée à la réception des invités étrangers (*bit-ediaf*, salon, salle d'eau...); et une partie familiale retranchée vers le fond de la parcelle composée de l'espace central, de la cuisine et des autres pièces. L'espace des invités constitue, par sa position sur l'espace public extérieur, une enveloppe protectrice de l'intimité domestique.

Malgré la permanence de certains de ses éléments constitutifs, la maison populaire a tout de même évoluée. Des mutations profondes ont transformé son apparence extérieure, en revanche des changements moins prégnants ont touché l'organisation de ses espaces et leurs affectations. L'enquête menée sur le terrain a mis en exergue ce contraste qui existe entre la volonté très forte des habitants de représenter et d'exprimer ce qui leur semble être la modernité, et la permanence de pratiques et usages traditionnels à la maison. Dans l'évolution de l'architecture domestique, il faut donc, différencier ce qui est du domaine du **signe** de celui, bien distinct, des **pratiques**.

Les **changements** affectant la maison populaire se manifestent sous plusieurs aspects :

- des aspects spatiaux et morphologiques concernant la configuration des pièces et leur distribution, le volume et la taille des espaces ;
- des aspects fonctionnels ou ethnosociologiques concernant l'apparition de nouvelles pratiques ;
- des aspects techniques liés à la mise en œuvre et aux matériaux ;
- des aspects esthétiques concernant la décoration intérieure et le traitement extérieur.

Ainsi:

- Les pièces de la maison n'ont plus la forme oblongue qu'elles avaient systématiquement dans la maison traditionnelle de l'époque précoloniale. L'utilisation de nouveaux matériaux et de nouvelles techniques (structure poteau-poutre et dalle de béton armé par exemple) permet d'élargir les pièces, leur géométrie peut tendre vers le carré.
- La polyfonctionnalité des pièces de la maison traditionnelle (*bit*) tend à disparaître à la faveur d'une spécialisation apparente de l'espace domestique. Des pièces monofonctionnelles correspondant à un mode d'habiter nouveau ont fait leur apparition : salon (*bit legaad*), salle à manger, chambre à coucher (*bit noum*). L'usage de ces nouvelles pièces s'accompagne d'un mobilier typique.
- C'est sur la façade que s'exprime le plus le désir d'émancipation par rapport au système architectural traditionnel. Ce désir se manifeste par la création d'une façade nouvelle, totalement différente de la façade traditionnelle aveugle. Fenêtres, balcons ou loggias ouvrent et percent la façade sur la rue, alors que divers éléments la décoorent et en font un lieu de représentations et de cristallisation du besoin de transformation et de changement. La façade crée, ainsi, un nouveau rapport de l'espace domestique à son environnement et inverse l'intériorité historique de la maison. La volonté d'affirmer son individualité, impliquant le marquage et la symbolisation, et distinguant les appartenances sociales, devient à ce titre un élément de communication entre les habitants à travers la façade qui en est le médiateur. Simultanément, l'usage qui est réellement fait de la façade et de ses nouveaux éléments inculqués à des modèles exogènes, voire modernes exprime des contradictions (balcons barricadés ou peu utilisés, surélévation des murs de la véranda, fenêtres généralement fermées). Le nouveau langage architectural exprimé par les façades, modifie considérablement le paysage urbain local, mais, l'usage qu'elles recèlent en est encore au stade de l'assimilation culturelle.

III. 4. Résultats relatifs à l'axe perceptuel : Approcher les significations de l'architecture populaire, entrevoir les représentations sociales de la maison

C'est pour comprendre les mécanismes par lesquels les configurations matérielles produites et les pratiques qu'elles supportent, se voient investies d'un pouvoir sémiotique véhiculant des significations et des affects, que l'analyse des représentations sociales de la maison a été envisagée.

En effet, la forme ne suffit pas pour expliquer l'habitation, et, en particulier ses transformations ; les limites des études architecturales exclusivement morphologiques apparaissent quand il s'agit de comprendre la signification socio-culturelle des formes et l'usage dont elles sont investies. De la même façon, les pratiques sont modelées par la morphologie et relèvent de schèmes culturels qui les structurent et les sous-tendent, et par conséquent, ne peuvent être expliquées uniquement à la lumière des approches socio-culturelles. Trois aspects, au moins, sont nécessaires dans l'analyse du cadre bâti résidentiel : le contenant physique, l'usage, et les significations. Présentée, ainsi, l'étude de la maison populaire ne pouvait pas se réduire à l'appréhension de sa morphologie physique et spatiale et encore moins à l'investigation de ses modalités d'usage, il était nécessaire de procéder à une analyse de la signification culturelle des formes et leur utilisation. Ce dernier volet présente les résultats obtenus à l'issue de l'étude effectuée en vue d'explorer le substrat cognitif et perceptuel associé à la maison, autrement dit, ses représentations sociales (RS).

Vouloir étudier la maison en tant qu'objet de représentation social, nécessite d'identifier la teneur de cette représentation, chose, qui à notre connaissance, n'a jamais été entreprise. Il fallait par conséquent commencer par élaborer un cadre méthodologique approprié devant permettre, à la fois, de cerner le contenu de la RS des habitants à propos de la maison et, en même temps d'appréhender sa dynamique.

Les représentations sociales que Moscovici (1961), assimile à des «univers d'opinions» propres à une culture, une classe sociale ou un groupe et relatifs à des objets de l'environnement social, sont fondamentalement des constructions mentales dont le mode de fonctionnement se réfère à un «système d'interprétation de la réalité». Les RS sont générées par les expériences perceptives de différents groupes d'individus qui élaborent des « images mentales » ou « images souvenirs » relatives à l'objet perçu. Les expériences perceptives articulent deux niveaux de la perception : un niveau cognitif où l'individu classe l'information à travers des indices qui lui permettent une identification de l'objet (la maison) et un niveau affectif et normatif qui constitue une interprétation formant globalement une image de la réalité. Cette image mentale s'appuie sur les caractéristiques matérielles des objets perçus pour leur attribuer une signification, et constitue de fait le support d'une représentation.

Étant donné que les RS sont substantiellement des constructions idéelles générées par la perception, leur étude relève forcément de celle des cognitions perceptuelles et repose sur le recueil de données ayant trait aux opinions, croyances ou informations que les membres d'un groupe donné partagent à propos de l'objet perçu. De ce point de vue, la méthode élaborée pour cerner la RS de la maison s'est appuyée sur l'analyse du discours des habitants de manière à faire ressortir sa consistance idéelle thématique.

L'entretien d'enquête a été retenu comme outil de collecte de données discursives ; la confection du guide d'entretien a fait l'objet d'une attention particulière, puisque ce n'est qu'en procédant à un choix judicieux et bien réfléchi des thèmes à explorer qu'il était possible d'envisager une incursion dans l'univers cognitif du locuteur. Les différents thèmes du guide d'entretien, formulés sous forme de 16 consignes, ont été minutieusement choisis de manière à scruter l'imaginaire de l'habitant à travers l'expression de ses opinions et croyances et à partir de là, entrevoir l'image mentale qu'il a élaborée à propos de la maison. La sélection du groupe d'individus à interroger a, également, fait l'objet de certaines précautions. La nature

de la recherche et les objectifs liés au thème ont dicté le choix d'un échantillon 'diversifié' regroupant 40 locuteurs comportant 20 hommes et 20 femmes répartis en 4 groupes d'âge. Enfin, l'analyse de contenu et plus précisément l'analyse thématique catégorielle a servi au traitement et à l'exploitation des données recueillies.

Le cadre méthodologique une fois établi a donné lieu à une enquête qui a permis de disposer d'un corpus textuel réunissant 40 entretiens retranscrits. Le traitement de ce matériau textuel s'est fait selon la technique de l'analyse de contenu thématique catégorielle. Cette analyse a, notamment, identifié les thèmes les plus répandus dans le discours des habitants au sujet de la maison. Ces thèmes élaborés à partir des énoncés contenus dans le discours, constituent les opinions partagées par la majorité des membres du groupe à propos de leur conception de la maison dans sa globalité ou relativement à l'un de ses aspects. Les thèmes consensuels ainsi mis en exergue sont les éléments qui constituent la RS. Ce sont, ceux-là mêmes qui génèrent des significations partagées, définissent le contenu de la représentation et organisent ses composantes. Les résultats obtenus avec l'analyse thématique ont révélé les principaux traits préfigurant l'image mentale de la maison : les éléments de la représentation ont été identifiés de même que furent examinées les différences représentationnelles entre groupes d'âge ce qui a permis de suivre la dynamique et l'évolution présumée de la RS sur plusieurs générations.

Avant d'aborder les principaux résultats obtenus à l'issue de l'analyse thématique, une brève précision doit être fournie à propos du cadre méthodologique élaboré pour étudier les RS de la maison et sa mise en application. Il faut savoir, en effet, que la psychologie environnementale est une discipline jeune qui commence à peine à se construire, les RS constituent l'un de ses champs de recherche les plus fructueux. Malheureusement, ce champ est très peu investi par les études architecturales. Notre orientation vers un tel sujet de recherche, au-delà –et malgré– la difficulté et la lourdeur qui lui sont inhérentes, s'inscrit dans la perspective d'apporter une contribution scientifique sur le plan méthodologique au champ de recherche des RS relativement à des aspects de l'environnement bâti. Nous estimons avoir atteint cet objectif avec la mise en application de la technique de l'analyse de contenu. La technique d'analyse n'est pas nouvelle, seule l'est la démarche imaginée pour la mettre en œuvre. Le traitement et l'exploitation des données textuelles par l'analyse de contenu thématique catégorielle, a permis de concevoir et, ensuite, d'expérimenter une méthode adaptée à l'étude des représentations sociales à partir de matériaux provenant des techniques qualitatives de recueil de données (les entretiens) et de leur traitement avec le logiciel Statistica. La conception d'un système de codage et l'élaboration de matrices d'énoncés (les grilles d'analyse thématique) tous les deux adaptés à la fois à l'utilisation du logiciel et aux objectifs spécifiques de l'étude constitue la substance de notre apport méthodologique à ce type d'investigation.

L'analyse de contenu thématique a permis d'entrevoir les représentations sociales des locuteurs à partir de l'examen de leur discours. Elle a, notamment, repéré dans les expressions verbales (mots et termes choisis par le locuteur) des thèmes récurrents qui renseignent sur la manière dont la maison est représentée : comment elle est vécue, comment elle est perçue, comment elle est utilisée, les opinions et croyances avancées à son propos, les systèmes explicatifs fournis à son égard, etc., autant d'éléments qui constituent, finalement, l'univers représentationnel des habitants vis à vis de « *la maison* ». Les thèmes identifiés ont été soumis à une catégorisation.

D'abord, **deux grandes classes de** cognitions représentationnelles ont été distinguées : les cognitions plutôt **descriptives**, et les cognitions plutôt **évaluatives**. Pour les premières, les réactions des sujets envers l'objet de la représentation –la maison– pouvaient être qualifiées d'informations ou de croyances ; se sont des **opinions**. Alors que pour les secondes, il s'agissait plutôt de réaction émotionnelles et évaluatives voire d'affects, et de jugements à l'égard de la maison ou de certains de ses aspects ; se sont des **attitudes**.

Ensuite, en examinant le premier type d'énoncés, à savoir l'ensemble des formulations exprimant des descriptions de la maison, il est apparu que les groupes thématiques concernées pouvaient être sommairement réorganisés en 4 ensembles qui décrivent chacun la maison selon un aspect particulier. Quatre facettes de la maison en tant qu'objet de représentation sociale ont été identifiées : 1) La Maison en tant qu'**espace habité** ; 2) La Maison en tant qu'**objet bâti** ; 3) La Maison en tant qu'**objet utilitaire**, assurant des besoins matériels et immatériels ; et 4) La maison assimilée (associée) à son **contenu humain**. A ces quatre facettes de la maison, il faut ajouter les **attitudes** évaluatives qui assimilent la maison à un **objet émotionnel** suscitant affects et jugements.

Au total, **cinq** catégories thématiques les '**dimensions**', venaient d'être mises en évidence ; elles couvrent l'ensemble du corpus textuel analysé, c'est-à-dire que toute formulation, toute unité d'enregistrement thématique prélevée dans n'importe quel entretien pouvaient être classée dans l'une ou l'autre de ces catégories-dimensions. En affinant le classement thématique, les dimensions ont été subdivisées en **catégories** et **sous-catégories**.

Enfin, le dernier niveau de la catégorisation concerne les groupes de formulations (les énoncés) constituant les sous-catégories où des regroupements thématiques encore plus fins (irréductibles) pouvaient être entrepris ; les expressions textuelles analogues ou à peine nuancées furent réunies par **items**. Chaque item désigne une formulation typique ou représentative d'un ensemble d'énoncés analogues. Une fois les catégories mises au point, elles ont été organisées sous la forme d'une **grille d'analyse thématique**.

Après avoir effectué l'analyse de contenu thématique qui a abouti à l'élaboration de la grille de catégorisation thématique (les catégories thématiques et leurs hiérarchisations), une méthode quantitative a été mise en œuvre pour examiner les modalités d'apparition des thèmes identifiés. Il s'agit de l'analyse transversale qui a été réalisée avec le logiciel Statistica. Deux types d'analyses ont été effectués :

- Une première série d'analyse vise à repérer les thèmes récurrents (leur fréquence d'apparition) et ainsi saisir le contenu de la RS, faisant consensus dans le groupe des locuteurs.
- Une deuxième série d'analyse a pour but d'analyser la variation des thèmes récurrents au sein du corpus en fonction des 4 catégories d'âge prédéfinies, et ce faisant, établir la dynamique de la représentation étudiée.

Les traitements statistiques descriptifs effectués (comptage, fréquence, pourcentage, tri-croisé...) et les résultats obtenus ont cerné le contenu de la RS de la maison et défini son organisation (éléments dominants figurant le noyau central et les éléments périphériques). Ils ont, par ailleurs, confirmé la présence d'une dynamique de la RS de la maison qui prouve que celle-ci est en mutation.

De ses résultats innombrables et variés mis en évidence, les plus importants éléments à retenir sont résumés dans les points suivants :

- Dans le discours disant la maison, celle-ci est d'abord **décrite** ; le discours développé par les locuteurs à propos de l'objet de la RS est essentiellement fait sur un ton descriptif, il s'agit d'informations et d'opinions à propos de la maison en tant [qu'objet bâti ; objet utilitaire ; espace habité ; ou entité confondue avec son contenu humain]. Les évocations à connotations affectives/évaluatives, sont, relativement minoritaires dans le discours analysé.
- Dans l'univers représentationnel des locuteurs, la maison est appréhendée à travers 5 facettes complémentaires (les dimensions). Parmi celles-ci, la maison est d'abord perçue en tant qu' '**objet bâti**' suivi de '**Maison /affects**', '**Maison espace habité**', '**Maison /contenu humain**' et enfin, **Maison objet utilitaire**.

La synthèse des énoncés ayant enregistré les scores les plus élevés par rapport à l'ensemble du corpus textuel analysé, permet de définir les éléments centraux de la RS de la maison. Ainsi, il apparaît que la maison est perçue en tant qu'entité matérielle **inscrite dans un contexte**, celui-ci englobe plusieurs niveaux, mais c'est l'environnement immédiat, relevant de la parcelle et de son insertion urbaine, qui focalise le discours des locuteurs. Plus précisément, la maison disposant d'un espace extérieur (semi-privé) attenant qui peut-être une véranda, un petit jardin ou une cour de préférence agrémentée de verdure, est une image persistante dans l'imaginaire populaire. La maison est, également, **une matérialité**, un objet construit, dont les formes et les espaces s'appréhendent à travers des **attributs physiques**. C'est ainsi, que d'un avis largement consensuel, la maison doit être de 'bonne taille' voire 'de surface considérable' et dans tous les cas elle doit être 'de taille suffisante par rapport aux besoins de ses occupants'. Dans la même logique, la hauteur, et plus généralement le nombre de niveaux est un attribut récurrent quand il s'agit de décrire le cadre bâti résidentiel.

La maison est, aussi et surtout, saisie à travers ses **conformations spatiales** et son **organisation spatiale**. Dans ce registre, l'évocation de l'espace intérieur, relève d'une description plus topologique que géométrique. Dans l'univers représentationnel des locuteurs, la maison s'appréhende de l'intérieure, leur perception est plus attachée à la '**qualité topologique** des conformations plutôt qu'à leur 'quantité' géométrique. Les formes ne sont pas réductibles à des abstractions, elles ont, au contraire, une valeur hautement concrète et directement opérationnelle. C'est dans cette logique que l'organisation intérieure s'appréhende par sa centralité, **l'espace central** qu'il soit *ouast edar* ou hall, qu'il soit univoque ou prolongé d'un couloir (organisation mixte), est mis en relief dans le discours des locuteurs.

La maison est aussi décrite en fonction des **ses caractéristiques structurelle et technique**. Dans la production langagière relative à la consistance de la maison, la référence à la dimension constructive est même prépondérante. Il y a là la preuve de l'existence, voire, de la persistance d'un savoir populaire partagé et visiblement répandu à propos de l'architecture domestique dans sa composante constructive. L'habitant est un constructeur en substance, il possède une connaissance globale sur les manières de bâtir, même si, celle-ci n'est qu'occasionnellement mise en pratique. Tout en étant abondant et relativement précis, le discours des locuteurs a notamment porté sur l'énumération, description, qualification des

matériaux de construction. Les matériaux traditionnels ont été les plus mentionnés dans le sillage des opinions formulées à propos de la « maison traditionnelle » ou de la « maison misérable ». Suivis des matériaux nobles, onéreux, rustiques corollaires des maisons représentant le haut standing : la « maison luxueuse », la « maison rêvée ». Ensuite, viennent les matériaux modernes, contemporains, généralement, cités pour décrire la mise en œuvre de la « maison habitée » ou pour qualifier la « maison moderne ». Il a aussi été question de modalités et procédés constructifs, ou alors de quelques énonciations globales qualifiant la mise en œuvre telles : ‘bien fait ; comme il se doit’ qui revenaient de manière récurrente dans le discours des locuteurs ou alors la mention générique ‘présence de finitions’ dont la fréquence montre l’importance accordée à ce détail en particulier.

La maison avant sa réalisation (ou simultanément) fait l’objet d’une conception-formalisation. Cependant le discours évoquant les **attributs conceptuels** est plutôt descriptif. L’acte conceptuel est plus pragmatique qu’intellectuel ; plus précisément, il n’est pas fait référence à des constructions mentales abstraites de nature philosophique, idéologique, métaphorique, etc. Autant dire que la réalisation d’une maison se dispense de la phase de projection. Ce qui ne veut pas dire que l’autopromoteur procède par tâtonnement ou qu’il est complètement livré à lui-même en l’absence d’un cadre conceptuel sensé orienter ses choix et guider sa pratique constructive.

Bien au contraire, l’habitant est capable de préfigurer (d’imaginer) l’organisation de sa maison et de le faire sur une base conceptuelle réfléchie voire fondée sur des principes. C’est ce qui ressort du discours des locuteurs où l’intense production langagière dont ils ont fait preuve à propos des ‘**raisons justifiant l’organisation spatiale**’ atteste des facultés conceptuelles effectives de l’habitant autopromoteur.

Les référents formels (modèles) et les contraintes et besoins sociaux-culturels, en particulier, semblent avoir une importance décisive dans l’organisation de l’espace domestique. Les assises des choix conceptuels sont, principalement, à essence formelle ; ce sont les référents formels (modèles préexistants, substrat d’images réunies à travers l’expérience visuelle de l’environnement,...) qui alimentent, au premier degré, l’imagination créative de l’habitant autoconcepteur. Le facteur social, quant à lui, fonctionne plutôt comme un modulateur spatio-fonctionnel, il régule l’organisation spatiale de la maison en y introduisant des balises socioculturelles (privacité, polarités spatiales extérieur/intérieur, invité/famille, masculin/féminin...). Autant dire que cet aspect, mieux que nul autre, prouve que la maison n’est pas une banale conformation spatiale mais plutôt un lieu de vie, un espace habité. Par ailleurs, ce facteur, n’est pas en reste dans le discours des locuteurs, il figure en deuxième position après les référents formels pour argumenter le choix de l’organisation spatiale, ce qui témoigne du rôle « prédéterminant » que lui accordent les autopromoteurs dans leur RS de la maison.

Une partie du discours sur la formalisation de la maison renseigne sur **le (les) instigateur (s) de la conception/réalisation de la maison habitée**. De fait, il semblerait qu’il y ait trois protagonistes impliqués directement dans l’acte conceptuel : le propriétaire, le maçon et l’architecte. Ces trois actants peuvent agir soit séparément, soit en collaboration, mais le plus souvent la *conception* de la maison est la prérogative du propriétaire.

Les '**attributs financiers**' figurent en dernière position des opinions préfigurant la RS de la maison dans sa composante d'objet bâti. Le facteur financier conditionne la réalisation d'une maison, qu'il s'agisse de sa propre maison construite en fonction « des moyens disponibles » ; ou de la maison imaginée (convenable, moderne,...), exigeant « les moyens nécessaires » ; ou encore de la maison convoitée (luxueuse, rêvée) suggérant « de gros moyens », ou enfin de la maison misérable traduisant « un manque de moyens ».

La maison n'est pas que consistance, une forme construite qui se laisse investir par un usage ; elle est aussi une apparence, une forme architecturée qui s'expose au regard. Dans l'univers représentationnel des habitants la maison est non seulement vécue et expérimentée, elle est aussi perçue et éprouvée. C'est ce qui ressort du discours analysé des locuteurs quand ils ont parlé de **l'enveloppe extérieure de la maison -la façade-**. Les opinions, les attitudes et parfois les jugements- formulée pour s'exprimer sur la dimension sémio-esthétique de la façade, confirment que celle-ci est une composante importante de la RS de la maison.

Dans le discours des locuteurs, la façade est d'abord saisie dans ses attributs '**d'objet signifiant**', ensuite elle est présentée dans sa fonction de '**contenant d'éléments**', enfin, elle est décrite en tant que '**support d'esthétique et de traitement**'.

Dans la RS étudiée, la maison est aussi -ou devrait-on dire 'surtout'- **un espace intérieur vécu**, un contenant spatio-fonctionnel, investi par un sens et un usage. C'est ce qui ressort des résultats quantitatifs enregistrés avec les tests d'occurrence des thèmes. Et, de fait, en examinant la production langagière du groupe des 40 interviewés, il apparaît une richesse d'opinions et un foisonnement d'idées remarquables quand ils se sont exprimés sur l'espace intérieur de la maison. Plusieurs thèmes afférents à cette dimension, ont enregistré des records d'occurrences. Considérant que l'espace domestique est fondamentalement un espace approprié, en plus d'être un lieu qualifié et chargé de significations c'est donc à travers cette composante de la RS qu'on sera à même de saisir la signification exacte du fait d'habiter.

En tant que contenu spatio-fonctionnel de la maison, l'espace habité relève de deux niveaux de perception : un premier niveau le saisit dans sa globalité et l'assimile à **une totalité structurée**, accusant une organisation et assurant un fonctionnement ; alors que le deuxième niveau lui attribue des **qualités psycho-sensorielles**.

Plus précisément, dans la construction cognitive élaborée à propos de l'espace habité, c'est la 'Dimension spatiale topologique et fonctionnelle' qui est la plus saillante dans le discours des locuteurs. L'espace domestique y est décrit tel un 'lieu structuré et organisé'. Ceci met en exergue la portée de l'intelligibilité de l'organisation spatiale dans l'appréhension de l'espace habité. De la même manière, une part importante du discours a été accordée à l'évocation de l'espace domestique en termes de description topologique, en insistant sur une organisation intérieure structurée par un espace dominant (*dar*, hall, couloir élargi faisant office de séjour,...). La référence à la centralité de l'espace habité est un thème récurrent; que celle-ci soit réelle ou reconstituée par l'usage. L'espace habité est également appréhendé à travers des dualités et des bipolarités spatiales. Les plus évoquées sont : 'haut/bas ; avant (devant) / arrière ; d'abord...ensuite'; 'espace de réception /espace familial'; et 'espace extérieur/espace intérieur'.

En plus d'être une totalité structurée et organisée, l'espace habité est aussi une entité qualifiée. Les locuteurs attribuent à l'espace domestique une 'dimension psycho-spatiale et qualitative' mise en exergue par deux thèmes prédominants. Le premier est une appréciation qualitative positive qui insiste sur la fluidité de l'espace habité en le qualifiant de 'vaste, spacieux, grand'. Le deuxième item majoritaire a trait à la formulation sommaire 'agréable, lieu de bien être' ou encore 'ce qui convient, ce qui plait'.

L'évocation de l'espace habité relève aussi de certains 'attributs d'ambiance' qui le qualifient relativement au confort physiologique et hygrométrique qui y est ressenti. Les formulations les plus récurrentes par ordre décroissant d'importance ont trait à l'aération, le confort (appréciation globale) et l'éclairage. Ces trois éléments de qualification d'ambiance soulignent l'importance accordée au confort hygro-thermique et sensoriel dans la construction cognitive associée à l'espace habité.

Dans le corpus textuel analysé, la maison a, également, été '**assimilée à son contenu humain**'. Le discours des locuteurs renvoie à un individu en situation de rapport interactionnel avec les autres et avec l'environnement physique, dans ses dimensions spatiales et temporelles. C'est donc de la relation ternaire 'individu-environnement-autrui' dont-il est question. Les formulations émises dans ce sens identifient la maison à ses occupants ou alors rendent compte des manières particulières dont l'habitant perçoit, imagine et pense son environnement domestique en fonction de la présence réelle ou symbolique d'«autrui» avec qui il le partage. La richesse et la diversité du discours produit pour s'exprimer sur l'altérité, laisse supposer qu'il s'agit, là, d'un élément structurant dans la RS de la maison. Trois catégories thématiques chacune réservée à une expression particulière de la relation 'individu-maison-autrui', ont été dégagées.

La première catégorie a trait au « moi », il peut s'agir du moi « absolu », « personnalisé » ou bien il peut être question du moi « impersonnel ». Dans la deuxième catégorie, l'accent est mis sur les énoncés qui suscitent chez le locuteur des rapprochements cognitifs entre son groupe social restreint d'appartenance (famille, enfants) et sa perception de la maison. La troisième catégorie caractérise la relation de l'habitant avec 'autrui'. Celui-ci est soit le visiteur occasionnel (parent, ami,...), soit le voisin (le voisinage), soit l'étranger (le passant, l'inconnu ...).

La maison a également été assimilée à un '**objet utilitaire**' devant assurer des besoins. Le discours produit est prescriptif, disant ce à quoi la maison doit satisfaire, ou alors désignant un manque à combler ou pointant une défaillance. Ainsi, la maison assure (ou doit assurer) des besoins matériels. Pour ce faire, elle se dote d'un mobilier et autres équipements ménagers. Elle dispose des commodités essentielles voire nécessaires. Elle est alimentée en gaz, électricité, eau courante. Elle peut aussi être munie de certains équipements sophistiqués tels que systèmes d'alarme, caméras de surveillance, etc. L'assertion générale '*ne manque de rien*' a également été récurrente. Les besoins à satisfaire peuvent, aussi, être de nature spatio-fonctionnelle, dans ce cas des espaces particuliers sont désignés comme nécessaires.

La maison est également décrite ou perçue (s'il s'agit de la maison imaginée) en entité physique assignée à satisfaire les besoins immatériels de ses occupants. La production verbale dégagée fait référence à des notions subjectives telles que le confort psychique, l'état de bien-être, ce qui convient,...mais ne formule pas de critères précis.

Les principaux éléments de la RS, une fois mis en évidence grâce à l'identification des thèmes les plus récurrents, l'étape suivante consistait à étudier sa **dynamique**. Pour ce faire, une analyse prenant en considération les caractéristiques des locuteurs par l'intermédiaire de leur **appartenance générationnelle** (autrement dit en faisant intervenir l'âge en tant que variable discriminante) devait mettre en évidence des modifications dans l'organisation des opinions composant la RS.

La démarche adoptée consistait à identifier les principaux éléments de la représentation (son contenu) selon différentes catégories d'âge puis examiner la variation des traits communs du discours produit par chaque groupe (les opinions partagées) dans le cadre de la même représentation sociale. Cette approche qui cible les différences représentationnelles entre groupes d'âge, permet de suivre l'évolution éventuelle de la RS sur plusieurs générations. Les traitements statistiques descriptifs effectués (tri-croisé, comptage, fréquence) et les résultats obtenus ont, confirmé la présence d'une dynamique de la RS de la maison qui suggère que celle-ci est en mutation.

IV. Suggestions pour des travaux futurs

La présente étude est une modeste contribution au champ thématique très large de l'architecture domestique. Elle a tenté d'apporter quelques éléments de réponses aux questions clés formulées au tout début de cette recherche. Les résultats et les synthèses auxquels on a abouti, forgent dans leur ensemble une hypothèse explicative plausible pour comprendre les mécanismes de l'évolution de l'architecture domestique à Biskra.

Cependant, un sujet se rapportant à la fois à l'architecture de la maison, aux pratiques de l'espace domestique, aux modes d'habiter et aux représentations sociales, ne peut, certainement, pas être épuisé dans l'intervalle d'une recherche, aussi longue et pénible soit-elle. Cette étude ouvre la voie à d'autres axes d'investigation qui méritent d'être explorés ; soit pour affiner certains aspects, qui faute de temps, de moyens ou tout simplement pour ne pas déborder du sujet, n'ont pas été développés au-delà de certaines limites ; soit pour lancer la recherche sur de nouvelles pistes susceptibles d'apporter un éclairage différent à des questions qui resteront toujours d'actualité : celle de l'architecture des lieux du quotidiens ; celle de la structuration de l'espace habité et de sa traduction spatiale ; celle, enfin, du changement dans les manières d'habiter et leur articulation au cadre physique qui leur sert de support.

Nous estimons que les axes de recherche suivants mériteraient d'être développés :

- 1) L'objet de l'étude est circonscrit à l'habitat individuel autoproduit pour des raisons qui ont été longuement explicitées dans la partie introductive de cette thèse ; or il semblerait que ces dernières années, il se dessine une tendance nouvelle orientée vers la production privée d'immeubles d'habitation multifamiliaux. Ce type d'habitat autoproduit est actuellement en vogue dans la majorité des villes algériennes, il serait intéressant d'étudier ses caractéristiques architecturales -morphologiques et structurelles- tout comme il serait utile d'examiner les pratiques et les usages dont il est investi.

- 2) Après avoir mis en exergue les traits saillants de l'habitat individuel autoproduit qui est potentiellement le type d'habitat le mieux adapté aux besoins de ses occupants, il serait utile de réfléchir à la manière de transposer les qualités de l'habitation individuelle (du moins certaines d'entre elles) au logement collectif. Il y aurait un intérêt certain à déceler les stratégies qui permettraient de conférer aux logements collectifs des qualités susceptibles de répondre aux aspirations de l'habitat individuel. Ces stratégies pourraient aller dans le sens d'un questionnement des frontières entre sphères privée et publique et du renouvellement des espaces intermédiaires. Certaines pistes devraient être explorées telles que : la mise en œuvre d'une échelle intermédiaire entre forme urbaine et logement ; la qualité de la matérialisation ; le jeu sur la mémoire des expériences vécues à travers les modèles d'habiter ; etc.
- 3) La présente étude a montré que la façade est le lieu où se cristallisent intensément les besoins de transformation et de changement. Avec ses grandes ouvertures, ses balcons et loggias, parée de ses ornements et de ses éléments décoratifs, la façade de la maison populaire contemporaine est totalement différente de la façade aveugle de la maison traditionnelle. La façade crée, ainsi, un nouveau rapport de la maison à son environnement et inverse l'intériorité historique de l'entité domestique. L'étude des mutations de la façade populaire, reste à faire ; elle pourrait se pencher sur l'analyse du renouvellement du langage formel, celle des transformations du traitement esthétique et des motifs ornementaux et celle enfin de l'engendrement des significations. Etudier la façade, en tant qu'objet de représentation sociale peut constituer une excellente entrée à l'analyse de l'évolution des modes d'habiter. Mieux encore, c'est dans la lecture du rapport complexe qu'entretiennent la maison et sa façade que l'on peut mieux saisir, l'évolution de l'architecture domestique.
- 4) L'étude de l'habitat permet de considérer un ensemble de questions centrales pour comprendre les transformations de notre société. Ces questions peuvent être organisées autour de parcours allant des aspects les plus intimes, relatifs à la cellule privée du logement et aux modes d'habiter, à ceux plus publics, relatifs à l'aménagement du cadre urbain et aux manières de vivre l'espace public et de le partager avec autrui. Si la présente recherche s'est attelée à identifier les traits morphologiques essentiels de l'habitation et a mis en exergue leur articulation aux manières d'être et d'habiter, il serait fort indiqué d'élargir l'échelle des observations, pour inclure les alentours du logement et les entités territoriales plus amples dans lesquelles s'inscrivent et se rendent possibles les modes de vie. A travers l'émergence de nouveaux types d'habitat, se manifeste également des pratiques qui témoignent de la recherche de nouvelles formes d'urbanité. Une étude pourrait se pencher sur la question de la genèse des quartiers populaires et leur évolution, elle servirait à identifier leurs caractéristiques typo-morphologiques, mais également à évaluer la qualité urbaine de cette forme d'urbanisation particulière. Une telle étude pourrait, en outre, s'intéresser à la dimension sociale de ces quartiers ; elle pourrait, notamment, examiner le processus d'engendrement et d'expression des pratiques urbaines sous l'éclairage des mutations socioculturelles avérées de la société algérienne.

V. Pour conclure

L'habitation populaire est le reflet d'une culture et résulte d'un comportement socio-spatial amené, fatalement, à progresser peut-être rapidement aujourd'hui plus que jamais, au moment où se produit une profonde mutation dans les modes d'habiter en rapport avec les transformations matérielles et structurelles intervenues dans la société. Le contenu social est, de fait, le phénomène majeur dont dépend très étroitement l'architecture domestique qui en est la matérialisation. Cependant, tout comme ce contenu social n'est pas inerte et évolue par l'évolution certes lente mais inéluctable des modes de vie, le cadre physique lui aussi est soumis à une dynamique mutationnelle qui s'exprime aussi bien dans l'agencement des espaces intérieurs que dans l'apparence extérieure des formes bâties.

Or, pour toute société où subsiste encore une forte cohérence socio-culturelle et où se perpétuent des traditions de bâtir encore à l'œuvre, il est possible de définir une forme historique d'habitation vernaculaire dominante qui en serait l'archétype. Celle-ci n'est pas figée, elle est l'aboutissement d'un processus évolutif, et il ya diverses phases et différents moments dans son évolution. Les variantes générées par ce modèle vernaculaire, tout au long de l'histoire, sont issues de la tradition populaire telle que définie par Rapoport. L'objectif de cette recherche a été d'étudier de manière approfondie les mécanismes selon lesquels l'habitat populaire contemporain se réfère à cette tradition tout en s'appropriant les progrès sociaux, économiques, techniques de son époque.

Pour ce faire, la présente recherche s'est fondée sur l'assertion selon laquelle, l'étude des transformations de l'architecture domestique nécessite l'analyse de la matérialité, des pratiques et des représentations. Lorsque ces éléments sont réunis dans l'analyse dans une perspective diachronique, ils permettent de comprendre les mutations qui s'opèrent. En se conformant au cadre méthodologique élaboré aux fins de tester la validité de cette hypothèse, et en se rapportant aux spécificités sociales, urbaines et architecturales de la ville de Biskra, cette recherche a réussi à retracer l'évolution de l'architecture domestique à Biskra et a abouti à l'élaboration d'une généalogie de sa maison populaire.

Mais encore...

Si l'introduction depuis la période coloniale de modèles d'habiter européens a eu pour effet de faire évoluer le modèle vernaculaire (de nouvelles fonctions ont émergé créant la nécessité d'avoir de nouvelles pièces, de nouvelles pratiques tendent à remplacer les anciennes, le mobilier occidental fait son apparition, de nouveaux matériaux de construction sont utilisés) déclenchant de fait des mutations de la maison populaire qui allaient s'avérer spectaculaires; celle-là n'avait pas pour autant rompu avec le modèle vernaculaire. Il subsistait au contraire une similitude frappante entre la maison populaire de l'époque coloniale et son ancêtre traditionnelle.

A l'indépendance, la diffusion des types nouveaux s'est accélérée d'autant plus rapidement que l'idéologie dominante a adopté officiellement, les types d'habitat dit moderne (villa, immeuble) au dépend des formes locales et usuelles. Cette dévalorisation de l'habitat vernaculaire perçu comme rétrograde est le premier facteur à l'origine du développement

d'éléments nouveaux considérés comme modernes et fonctionnels qui tendent à se substituer ou à se plaquer aux formes traditionnelles.

A cela s'ajoute un deuxième facteur, cette fois, émanant de la société elle-même. L'ouverture de celle-ci sur le monde occidental lui a permis d'inclure des éléments exogènes (importés de l'occident), tant au niveau des mentalités qu'au niveau des usages quotidiens (utilisation de nouveaux produits, usage des mobiliers différents,...). L'adoption consentie de nouvelles valeurs par des pans entiers de la société et l'influence des modèles assimilés à l'Occident ont fini par transformer l'habitation populaire.

Aujourd'hui, la maison individuelle autoproduite à Biskra révèle une certaine dichotomie : elle admet la présence d'éléments structuraux fondamentaux la reliant à ses origines historiques, mais elle inclut aussi des éléments nouveaux exprimant l'adaptation des formes bâties aux nouvelles manières d'être, d'habiter et de paraître.

L'évolution de la typologie de l'habitat privé doit, par conséquent, s'expliquer sous l'éclairage d'un contexte socioculturel dynamique dans lequel le modèle vernaculaire fait l'objet de remaniements structurels qui tendent à le faire évoluer. Ce processus évolutif est sélectif, il maintient les aspects du modèle vernaculaire qui fondent les modes d'habiter et intègrent certains éléments neufs et modernes sous réserve qu'ils correspondent aux besoins des habitants, qu'ils répondent à leurs aspirations et qu'ils s'accordent à leurs représentations. Les choix ainsi effectués sont régis par la tradition populaire et portent sur l'ensemble des types d'habitat privé -expressions matérialisées de l'archétype de la maison populaire- qu'ils finissent par transformer.

Très succinctement, on peut dire que les transformations de l'architecture domestique se manifestent sous les différents aspects suivants : spatiaux et morphologiques, fonctionnels et ethnosociologiques, esthétiques et représentationnels. Ces transformations se distinguent selon qu'elles relèvent de motivations représentationnelles (tout ce qui concerne la façade par exemple) ou qu'elles soient induites par des pratiques et des usages quotidiens liés aux modes de vie plutôt stables et conformistes.

Cette recherche a, en effet, mis en exergue le contraste existant entre la volonté des usagers de représenter et d'exprimer ce qui leur semble être la modernité, et la permanence de pratiques et usages plutôt conventionnels à l'intérieur de la maison. S'agissant de mutations de l'architecture domestique, il faut, ainsi, se garder de confondre les changements apparents, soit tout ce qui est du domaine du signe, avec les transformations discrètes mais, bien distinctes, de ce qui est de l'ordre des pratiques.

L'étude des transformations de l'espace domestique, notamment, a montré qu'il n'y a pas eu de rupture franche avec le modèle vernaculaire, mais des adaptations continues des modes de structurations de l'espace, et des usages, à des degrés divers. De fait, l'examen des maisons des modèles *transitionnels* puis contemporains, a révélé la persistance d'un certain nombre d'éléments structurants traditionnels qui restent des dimensions fondamentales de celles-ci. L'espace domestique contemporain est caractérisé par la prégnance de l'organisation spatiale centrale et ce, en dépit des apports extérieurs qui sont venus se greffer au substrat architectural traditionnel.

D'un autre côté, cette référence à l'habitat antérieur semble s'estomper avec le temps du fait, notamment, de l'évolution des modes de vies. La référence aux modèles traditionnels d'habiter dans le processus conceptuel est prépondérante, cependant, elle n'est pas exclusive.

De même, l'apparition de nouveaux espaces est loin d'être synonyme d'usages nouveaux. Les survivances, résultant de manières de vivre, et de comportements socioculturels puisant leur origine dans la société traditionnelle, sont fortes et s'expriment par des usages contradictoires voire atypiques ; les balcons barricadés ou peu utilisés, les surélévations des murs de la véranda, les fenêtres généralement fermées, ...etc., sont des exemples éloquentes à ce sujet. Des stratégies d'appropriation de l'espace se mettent en place en attendant l'assimilation inéluctable des formes nouvelles par les habitants.

Une fois assimilées, ces innovations font l'objet d'une demande spontanée et, à terme, seront l'expression d'un nouveau mode d'habiter. En attendant, le processus est bel et bien entamé, car, ces innovations qui bouleversent l'architecture de la maison sont la preuve des transformations lentes du modèle d'habiter et la traduction de nouvelles aspirations attendues, désirées par l'ensemble des acteurs.

C'est sur la façade que s'exprime le plus le désir d'évolution des habitants autoproducteurs de leurs logements. Ce désir s'exprime par la création d'une façade nouvelle totalement différente de la façade aveugle des maisons traditionnelles : fenêtres, balcons ou loggias ouvrent et percent la façade sur la rue. Carreaux de faïence, tuiles vernissées, motifs géométriques réalisés dans l'enduit, décorent la façade. Très rapidement les façades se chargent d'ornements et d'éléments décoratifs. *« Le décor traditionnellement intérieur à la maison s'exteriorise complètement au point de saturer l'espace de la façade comme était saturé l'espace de la cour intérieure dans la maison traditionnelle. La façade crée un nouveau rapport de la maison à son environnement et inverse l'intériorité historique de la maison. La maison s'ouvre sur l'extérieur par la façade qui est utilisée comme un décor plaqué »* (Santelli et al, 1992).

Mais, quand on voit que le système des pratiques quotidiennes de l'habiter n'évolue que très lentement, que la maison se distribue encore autour d'un espace central, il peut paraître étonnant que la façade tienne un discours aussi novateur n'exprimant en rien le système complexe des usages internes de la maison. N'est-on pas là en présence d'un système double qui juxtapose dans un même lieu, celui de la maison, l'expression des modèles d'habiter conventionnels et des signes de la modernité, la manifestation de l'être contre le paraître ?

C'est, finalement, par rapport à la façade que se cristallisent intensément les besoins de transformation et de changement de l'habitation populaire et c'est à la lecture du rapport complexe qu'entretient la maison et sa façade que l'on peut mieux saisir, les mutations de l'architecture domestique comprise dans sa relation dialectique entre l'intérieur et l'extérieur, le contenu et le contenant, le vécu et le perçu, le conventionnel et le nouveau, le passé et le présent, l'histoire et l'avenir.

Bibliographie

- Abdulac, S., (1987).** *Habitat traditionnel et adaptation au milieu naturel*. "L'habitat urbain et contemporain dans les milieux islamique". The Aga Khan Programm for Islamic Architecture at Harvard and M.I.T. Cambridge. Massuchusets.
- Abdulac, S., et Pinon, P., (1973).** *Maison en pays islamiques*. Architecture d'aujourd'hui. 167 (Mai-Juin): 6-15.
- Abric, J.-C., (sous la direction de) (1994 ; 1997).** *Pratiques sociales et représentations*. 1ère édition 1994. Presses Universitaires de France, Paris.
- Adad, A., (1997).** *Touiza : auto-assistance collective efficace dans la production d'in habitat économique, cas de Biskra*. Acte du séminaire "l'Architecture et la Ville dans le contexte algérien", Biskra, (10-11 Nov) : 355-372.
- Agli, N., (1988).** *Biskra: analyse et extension du centre ville*. Mémoire de fin d'étude, Ecole d'Architecture Paris-Villemin.
- Alkama, D., (1995).** *Analyses typologiques de l'habitat. Cas de Biskra*. Thèse de magistère (non publiée). Université de Biskra, Algérie.
- Alkama, D., et Saouli H., (1997).** *Analyse de la croissance urbaine d'une ville des zones arides en Algérie. Cas de Biskra*. Acte du séminaire "l'Architecture et la Ville dans le contexte algérien", Biskra, (10-11 Nov) : 131-141.
- Amphoux, P., et Mondada, L., (1989).** *Le chez-soi dans tous les sens*. Architecture & Comportement /Arch. Behav. Lausanne, Vol. 5 (2), pp. 135-150.
- Amraoui, A., (1998).** *D'après Lissan El arab tome 2*. Les cahiers de l'EPAU, "Habitat". 7/8 (Oct): 45-50.
- Angers, M., (1997).** *Initiation pratique à la méthodologie des sciences humaines*. Editions Casbah, Alger.
- Arrouf, A., (1997).** *Pour une épistémologie de l'architecture. Cas de l'architecture vernaculaire*. Acte du séminaire "l'Architecture et la Ville dans le contexte algérien", Biskra, (10-11 Nov) : 43-58.
- Aymard, C. et Brun, J., (2002).** *L'habitat rural, une notion désuète ?* Dictionnaire du logement et de l'habitat, (sous la direction de Marion Segaud, Jacques Brun, Jean-Claude Briant). Armand Colin, Paris, pp. 225-229.
- Bachelard, G., (2005).** *La poétique de l'espace*. PUF, Paris.

- Baduel, P. R., (1988).** *La production de l'habitat au Magreb*. Extrait de l'annuaire de l'Afrique du Nord du colloque "Habitat, Etat et Société au Maghreb". Editions du CNRS, Paris, pp. 3-13.
- Balhi, M., (2011).** *Biskra, miroir du désert*. ANEP, Rouiba.
- Barbey, G., (1989).** *Vers une phénoménologie du chez-soi*. Architecture & Comportement / Arch. Behav. Lausanne, Vol. 5 (2), pp. 87-90.
- Barbey, G., (1990).** *L'évasion domestique. Essai sur les relations d'affectivité au logis*. Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, Lausanne.
- Bardin, L., (2003).** *L'analyse de contenu*. 1ère édition 1977. Presses Universitaires de France PUF, Paris.
- Bekkar, R., (1993).** *Les habitants bâtisseurs à Tlemcen. Compétences et savoir-faire*. Les annales de la recherche urbaines. 66 (Mai): 60-71.
- Belguidoum, S. et Millet, D.N., (1985).** *Détournement et retournement des modèles architecturaux à Sétif*. Acte du colloque "Stratégie urbaine dans les pays en voie de développement", Paris. 2 (25-28 Sept): 228-247.
- Belguidoum, S., et Millet, D.N., (1985).** *Détournement et retournement des modèles architecturaux à Sétif*. Acte du colloque "Stratégie urbaine dans les pays en voie de développement", Paris. 2 (25-28 Sept): 228-247.
- Benmatti, H. A., (1982).** *L'habitat du Tiers Monde. Cas de l'Alger*. SNED, Alger.
- Bernard, Y., (1992).** *La France au logis*. Etude sociologique des pratiques domestiques. Pierre Mardaga, éditeur, Liège.
- Blanchet, A., (1987).** *Les incertitudes méthodologiques de l'entretien de recherche*. Bulletin de Psychologie, N°377 : 761-764.
- Blanchet, A., et Gotman, A., (2001).** *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*. Editions Nathan, Paris.
- Blanchet, A., Ghiglione, R., Massonat, J., Trognon, A., (2000).** *Les techniques d'enquête en sciences sociales*. Editions Dunod, Paris.
- Bonnewitz, P., (2005).** *La sociologie de P. Bourdieu*. (1^{ère} éditions 1998) Presse universitaire de France Puf, Paris.
- Bourdieu, P., (1972).** *La maison kabyle ou le monde renversé, esquisse d'une théorie de la pratique*. Editions Droz, Genève.

- Bousquet, C., (1983).** Mutations urbaines en Algérie, le cas de Béni Isguen au M'Zab. Thèse de doctorat de 3ème cycle. Université F. Rabelais, Tours.
- Brown, G.Z., (1985).** *Sun, Wind and Light. Architectural Design Strategies.* New York.
- Campajola, V., Fanchiotti, A., Gallo, C., Zevi, L., (1989).** Texte de présentation de l'exposition ENARCH. Publication de l'ADEME: 17-23.
- Carne, C., et Robinson, F., (Adaptation de) (1987).** *Atlas du monde islamique depuis 1500.* Editions Equinox / Nathan, Oxford / Paris.
- Carne, C., (2001).** *Atlas de l'islam depuis 1500.* Editions Nathan.
- Castro, A., (2001).** *Une esthétique interculturelle : les constructions des immigrés portugais.* "Construire l'interculturel ? de la notion aux pratiques" (sous la direction Roselyne de Villanova). Editions l'Harmattan, pp. 327-337.
- Chambart de Law, P., (1967).** *Famille et habitation.* CNRS, Paris
- Chatelet, A., (1998).** *Ambiances et écologie. La filiation historique dans la recherche architecturale française.* Les Cahiers de la Recherche Architecturale, "Ambiances architecturales et urbaines". N°42-43 (3^{ème} trim.): 117-126.
- Chauchat, H., (1985).** *L'enquête en psycho-sociologie.* Presse universitaire de France Puf, Paris.
- Choay, F., (1988).** *Conclusion.* Actes du colloque d'Arc-et-Senans " Morphologie urbaine et parcellaire", Presses Universitaires de Vincennes, Paris. pp :145-161.
- Colin, A., (1978).** *Les Enquêtes sociologiques. Théories et Pratiques.* Librairie Armand, Colin (Ed.), Paris.
- Collignon, B., et Staszak, J.-F., (2004).** *Entrées dans l'espace domestique.* Espaces domestiques, construire, habiter, représenter (sous la direction de Béatrice Collignon et Jean-François Staszak). Edition Anne lapanousse, Bréal, pp. 3-9.
- Côte, M., (1993).** *L'Algérie ou l'espace retourné.* Editions Média-Plus. Constantine. Algérie.
- Courtilot, J.-P., (1979).** *Damier colonial et extensions contemporaines.* Architecture, Mouvement, Continuité. 48 (Avr): 77-80.
- De Singly, F., (1992).** *L'enquête et ses méthodes : le questionnaire.* Editions Nathan, Paris.
- De Villanova, R., (2001).** Les créations interculturelles : de l'emprunt au métissage. "Construire l'interculturel ? de la notion aux pratiques" (sous la direction Roselyne de Villanova). Editions l'Harmattan, pp. 259-269.

- Déboulet A., (1999).** *Introduction. "Esthétiques populaires "*. Les cahiers du LAUA, Lieux Communs, N°5 : 7-18.
- Depeau, S., (2006).** *De la représentation sociale à la cognition spatiale et environnementale : La notion de « représentation » en psychologie sociale et environnementale.* Texte issu d'un séminaire organisé le 13 mars 2006 à Rennes par l'UMR ESO sur « la notion de représentation ». ESO N° 25 (déc) : 7-17.
- Devillers, Ch., (1974).** *Typologie de l'habitat et morphologie urbaine.* Architecture d'aujourd'hui. 174 (Juillet-Aout) : 18-22.
- DIE, (1989).** *Plan d'action de la ville de Biskra.* Direction de l'urbanisme et de la construction de la wilaya de Biskra.
- Doise, W., Clémence, A., et Lorenzi-Cioldi, W., (1992).** *Représentations sociales et analyse de données.* Presses Universitaires de Grenoble, Grenoble.
- DPAT, (2005).** *Annuaire statistique de la wilaya de Biskra.*
- Duclos, D. (1977).** *De la notion de Modèle Culturel aux concepts de la pratique de la vie quotidienne.* Acte du séminaire "Modèles culturels et habitat", Institut de l'environnement, (04 Fev) : 1-25.
- Duplay, C., et Duplay, M., (1983).** *Méthode de Création Architecturale.* Edition du Moniteur, Paris.
- Duprat, B. et Paulin, M., (1986).** *Les Types de l'Architecture Traditionnelle des Alpes du Nord. Maisons et Chalets du Massif des Bornes.* Rapport de recherche non publié, Ministère de l'Équipement, du Logement, des Transports et de la Mer avec le Ministère de la Recherche et de l'Enseignement Supérieur. Ecoles d'Architecture de Lyon. Laboratoire d'Analyse des Formes, Université Jean Moulin, Lyon3.
- Duprat, B. et Paulin, M., (1995).** *Le système de la façade et de la baie : maisons à loyer urbaines du XIXe siècle.* Ecoles d'Architecture de Lyon. Laboratoire d'Analyse des Formes, Université Jean Moulin, Lyon3.
- Duprat, B., (1999).** *Morphologie appliquée : l'analyse des conformatins architecturales, ses problèmes, ses principes, ses méthodes.* Habilitation à diriger des recherches, Université Jean Moulin, Lyon3.
- Duprat, B.,(1991).** *Problèmes et méthodes des classification, applications morphologiques.* Actes de la Table ronde internationale "Recherches sur la typologie et les types architecturaux ", Paris. (16-17 Mars): 99-106.
- Dussart, B., (1993).** *Nouvelles pratiques de sociabilité et statut des espaces de réception.* Evolution des modes de vie et architecture du logement, (Plan construction et

- architecture-programme « Cité-Projets », Recherches N° 42 sous la direction de Marion Segaud). Ministère du logement, Paris, pp.45-52.
- Ekambi-Schmidt, J., (1986).** *La perception de l'habitat*. Encyclopédie universitaire, éditions universitaires, Paris.
- Eleb, M., (2002).** *Généalogie de l'habitation et histoire sociale*. Les Cahiers de la Recherche Architecturale et urbaine, " Méthodes en histoire de l'architecture". N°9-10 (Jan): 137-150. Monum, éditions du Patrimoine, Paris.
- Eleb, M., et Chatelet, A.-M., (1993).** *Les architectes tiennent-ils compte des modes de vie ?* Evolution des modes de vie et architecture du logement, (Plan construction et architecture-programme « Cité-Projets ». Recherches N°42 sous la direction de Marion Segaud). Ministère du logement, Paris, pp.89-96.
- Eleb-Harlé, N., et Gangneux, M. C., Lansney, F., et Santelli, S., (1976).** *Typologie Opérationnelle de l'Habitat Ancien 1850-1914*. Institut d'Etudes et de Recherches Architecturales et Urbaines. Plan Construction.
- Evans, M., (1980).** *Housing, Climate and Comfort*. The architectural press, London.
- Fathy, H., (1979).** *Construire avec le peuple*. Editions Sindbad, Paris.
- Félonneau, M.-L., (2003).** *Les représentations sociales dans le champ de l'environnement*. Espaces de vie. Aspect de la relation homme-environnement (sous la direction de Moser Gabiel et Weiss Karine). Editions Armand Colin, Paris. pp.145-176.
- Fisher G.-N., (1981).** *La psychosociologie de l'espace*. Editions PUF, Paris.
- Fisher G.-N., (1997).** *Psychosociologie de l'environnement social*. Editions Dunod, Paris.
- Flament, C., et Rouquette, M.-L., (2003).** *Anatomie des idées ordinaires. Comment étudier les représentations sociales*. Editions Armand Colin, Paris.
- Frey, J.-P., (2002).** *Formes du logement et mots de la maison*. Dictionnaire du logement et de l'habitat, (sous la direction de Marion Segaud, Jacques Brun, Jean-Claude Briant). Paris, Armand Colin. 186-191.
- Frey, J.-P., (1993).** *Compétence et performance de la maîtrise d'oeuvre architecturale*. Habitat, Tradition et Modernité (HTM). "Algérie 90 ou l'architecture en attente". 1(Oct):139-149.
- Ghiglione, R., et Matalon, B., (1985).** *Les enquêtes sociologiques, théories et pratiques*. Editions Armand Colin, Paris.

- Ghrab-Morcos, N., (1992).** *Méthodologie d'étude pour le projet.* Acte du séminaire "Préparation d'une réglementation pour l'amélioration du confort et la maîtrise de l'énergie dans les bâtiments des pays du Maghreb", Tunis. (6 Nov): 25-34.
- Giami, A., (2001).** *Analyse des représentations dans le champ de la santé.* Les Methodes Qualitatives En Psychologie (ouvrage collectif). Editions Dunod, Paris. pp.103-124.
- Giedel, S., (1992).** *Les pratiques transformatrices dans le logement économique à Casablanca.* Les Cahiers de la Recherche Architecturale. 27/28: 165-176.
- Graumann, C., (1989).** *Vers une phenomenologie de l'être-chez-soi.* Architecture & Comportement /Arch. Behav. Lausanne, Vol. 5 (2), pp. 111-116.
- Guerroudj, T., (1991).** *Oran, Ville Moderne.* Mémoire Probatoire pour l'inscription en doctorat. Université Catholique de Louvain.
- Guindani, S. et Doepper, U., (1990).** *Architecture Vernaculaire, territoriale et activité productive.* Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne.
- Hall, E. T., (1971).** *La Dimension Caché.* Edition Le Seuil, Paris.
- Hall, E.-T., (1971).** *La Dimension Caché.* Edition Le Seuil, Paris.
- Haumont, B.,(1991).** *Actualité de la typologie architecturale. Allocution inaugurale.* Actes de la Table ronde internationale "Recherches sur la typologie et les types architecturaux", Paris. (16-17 Mars): 6-7.
- Haumont, N., (1982-1986).** *Habitats et société.* Architecture & Comportement /Arch. Behav. Lausanne, Vol. 2 (3 & 4), pp. 197-201.
- Haumont, N., (1985).** *Pratique du logement.* Acte du colloque "Stratégie urbaine dans les pays en voie de développement". Paris. 2 (25-28 Sept): 185-192.
- Hensens, J., (1969).** *Habitat rural traditionnel des oasis pré-sahariennes.* Bulletin économique et social du Maroc. XXX(114) : 83-107.
- Hoyaux, A.-F., (2002).** *Entre construction territoriale et constitution ontologique de l'habitant : Introduction épistémologique aux apports de la phénoménologie au concept d'habiter.* Cybergeo : European Journal of Geography [En ligne]. Epistémologie, Histoire de la Géographie, Didactique. Document 216, mis en ligne le 29 mai 2002. URL : <http://cybergeo.revues.org/index1824.html>
- Hoyaux, A.-F., (2002).** *Entre construction territoriale et constitution ontologique de l'habitant : Introduction épistémologique aux apports de la phénoménologie au concept d'habiter.* Cybergeo : European Journal of Geography [En ligne], document 216, mis en ligne le 29 mai 2002. URL : <http://cybergeo.revues.org/index1824.html>

- Hublin, A., (1992).** *Construction populaire et architecture savante.* Les Cahiers de la Recherche Architecturale, “ Architectures et cultures”. N°27-28 (1^{er} trim.): 15-24.
- Huet, B., (1977).** *Modèles culturels et architecture.* Acte du séminaire “Modèles culturels et habitat”, Institut de l’environnement, (04 Fev) : 27-41.
- Huet, B., (1994).** *La modernité de la tradition.* H.T.M. habitat, tradition et modernité. “L’espace ksourien...ou la mémoire en risque de péremption”. 2 (Mai): 135-148.
- Irani-Behbehani, H., et Mahrouf, K., (1987).** *Patrimoine, architectural au Maghreb et enseignement de l'architecture.* Actes du Colloque "Espaces Maghrebins: Pratiques et Enjeux", Taghit. (23-26 Nov): 95-231.
- Izard, J.-L., et Olive, G., (1998).** *La notion de « haute qualité environnementale ».* Les Cahiers de la Recherche Architecturale, “ Ambiances architecturales et urbaines”. N°42-43 (3^{ème} trim.): 139-154.
- Jodelet, D., (sous la direction de) (1989).** *Les Représentations sociales.* Presses Universitaires de France, Paris.
- Jodelet, D., (sous la direction) (1989).** *Les Représentations sociales.* Presses Universitaires de France, Paris.
- Jourda, F. et Perraudin, G., (1980).** *L'architecture climatique; élément d'une nouvelle culture.* Technique et Architecture. “Architecture climatique”: 50-53.
- Julien, J., (2007).** *La maison et le fait d'habiter* ouvrage. Habiter, le propre de l'humain,(sous la direction de Lussault Michel et al.). La Découverte « Armillaire », Paris.
- Kadi, A., (1996).** *Croissance et typologie de l'habitat en Algérie.* Acta Geographica. 105: 19-23.
- Lamizet, B., (1999).** *La médiation culturelle.* L’Harmattan, Paris.
- Lancret, N., (1998).** *La maison balinaise en secteur urbain : étude ethno-architecturale.* Cahier d’Archipel N°29, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris.
- Lawrence, R.-J., (1983).** *The comparative analyses of homes: Research method and application.* Social Science Information. Vol. 22, N° 3 (Juin) : 461-485.
- Leibbrandt, Ch., (1990).** *Types d'architecture domestique dans l'autoconstruction argentine.* Architecture & Comportement /Arch. Behav. Lausanne, Vol. 6 (2) : 143-160.
- Levy-Leboyer, C., et Ratiu, E., (1993).** *Besoin d'espace et satisfaction résidentielle .* Evolution des modes de vie et architecture du logement, (Plan construction et architecture-programme « Cité-Projets ». Recherches N°42 sous la direction de Marion Segaud). Ministère du logement, Paris, pp.59-69.

- Liébard, A., et De Herde A., (2005).** *Traité d'architecture et d'urbanisme bioclimatiques.* Editions Le Moniteur, Paris.
- Lynch, K., (1976).** *L'image de la cité.* Dunod, Paris.
- Malfroy, S., (1986).** *L'Approche Morphologique de la Ville et du Territoire.* Epf-T. Suisse.
- Mallé M.-P., (1988).** *L'habitat rural des Hautes-Alpes.* Habitat et espace dans le monde rural. Cahier 3(Mai) : 59-65.
- Maltcheff, J., et Younès, C., (1995).** *Présentation. Atelier : Architecture, esthétique et philosophie.* Actes du Séminaire "Logiques sociales et architecture", (sous la direction de Claude Bauhain). Les éditions de la Villette, Ecole d'Architecture de Paris la Défense, pp. 119-120.
- Maury, C., (2007).** *Les représentations sociales : Boîte à outil.* Knowledge and Policy in education and health sectors. Revue de la littérature, partie 11 : 1-19.
- Mebirouk, H., Zeghiche, A., et Boukhemis, K., (2005).** *Appropriations de l'espace public dans les ensembles de logements collectifs, forme d'adaptabilité ou contournement de normes ? Cas des ZHUN d'Annaba (Nord-Est algérien).* Norois. N °195 (2) : 59-77.
- Moliner, P., (1995).** *Noyau central, principes organisateurs et modèle bi-dimensionnel des représentations sociales. Vers une intégration théorique.* Cahiers internationaux de psychologie sociale, N °28 : 44-55.
- Moliner, P., Rateau, P., Cohen-Scali, V., (2002).** *Les représentations sociales, pratique des études de terrain.* Presses Universitaires de Rennes, Rennes.
- Moser, G., et Weiss, K.,(sous la direction) (2003).** *Espaces de vie. Aspect de la relation homme-environnement.* Editions Armand Colin, Paris.
- Mucchielli, A., (1996).** *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales.* Editions Armand Colin, Paris.
- Navez-Bouchanine, F., (1988a).** *Modèles d'habiter. Usage et appropriation de l'espace dans les quartiers résidentiels de « luxe » au Maroc.* Habitats, États et Sociétés au Maghreb, (Extrait de l'annuaire de l'Afrique du Nord, sous la direction de Pierre Robert Baduel). CNRS, Paris. pp. 281-298.
- Navez-Bouchanine, F., (1988b).** *Modèles d'habiter en médina.* ABAHT (en français). Rabat, N °3 : 33-52.
- Navez-Bouchanine, F., (1995a).** *Logique des concepteurs et compétence des habitants: Introduction.* "Modèles d'habiter au Maghreb", Architecture & Comportement /Arch. Behav. Lausanne, Vol. 10 (3) : 237-241.

- Navez-Bouchanine, F., (1995b).** *Que faire des modes d'habiter ?* “Modèles d'habiter au Maghreb”, Architecture & Comportement /Arch. Behav. Lausanne, Vol. 10 (3) : 295-316.
- Negura, L., (2006).** *L'analyse de contenu dans l'étude des représentations sociales.* *SociologieS* [En ligne], Théories et recherches, mis en ligne le 22 octobre 2006. URL : [http:// sociologies.revues.org/index993.html](http://sociologies.revues.org/index993.html)
- Norberg-Schulz, Ch., (1979).** *Système logique de l'architecture.* Pierre Margada, éditeur, Bruxelles, Belgique.
- Norberg-Schulz, Ch., (1985).** *Habiter. Vers une architecture figurative.* Collection Architecture. Electa Moniteur, Paris.
- Norberg-Schulz, Ch., (1997).** *L'Art du lieu.* Collection Architextes. Groupe LeMoniteur, Paris.
- Olive, G., (1992).** *Confort et maîtrise de l'énergie.* Acte du séminaire "Préparation d'une réglementation pour l'amélioration du confort et la maîtrise de l'énergie dans les bâtiments des pays du Maghreb", Tunis. (6 Nov): 79-92.
- Oliver, P., (2003).** *Dwellings. The vernacular house world wide.* Phaidon Press limited. London
- Ougouadfel, H., (1993).** *A la recherche d'une modernité.* Habitat, Tradition et Modernité (HTM). “Algérie 90 ou l'architecture en attente”. 1(Oct):15-21.
- Palmade, J., (1995).** *Les concepts de base de l'habiter.* Actes du Séminaire “Logiques sociales et architecture”, (sous la direction de Claude Bauhain). Les éditions de la Villette, Ecole d'Architecture de Paris la Défense, pp. 37-63.
- Panerai, P., (1987).** *Les nouveaux tissus et leur évolution.* Acte du colloque “Les tissus Urbains”, Oran. 67-78.
- Panerai, P., Depaule, J.-CH., Demorgon, M. et Veyrench, M., (1980).** *Eléments d'Analyse Urbaine.* Editions Archives d'Architecture Moderne, Bruxelles.
- Panerai, P., Depaule, J.-CH., et Demorgon, M., (1999).** *Analyse Urbaine.* Editions Parenthèses, Marseille.
- Paquot, T., (2000).** *Demeure terrestre, enquête vagabonde sur l'habiter.* Editions de l'imprimeur, Paris.
- Paquot, T., Lussault, M., et Younès, C., (2007).** *Habiter pour exister pleinement.* Habiter, le propre de l'humain (Ouvrage collectif). Edition La Découverte « Armillaire », Paris, pp. 5-16.

- Parant, C., (1989).** *N.R.T et architecture: la symbiose.* L'empreinte. 3 (Dec): 44-47.
- Pattaroni, L., Kaufmann, V. et Rabinovich, A.,(2009).** *L'habitat en questions.* Espaces Temps.net, Textuel, mis en ligne le 29. 10. 2009.
<http://espacestems.net/document7934.html>
- Paulin, M.,(1991).** *Problèmes d'interprétation d'une typologie morphologique. L'étude du cas des usines de soie en Ardèche.* Actes de la Table ronde internationale "Recherches sur la typologie et les types architecturaux", Paris. (16-17 Mars): 107-119.
- Paul-Lévy, F., et Segaud , M., (1983).** *Anthropologie de l'espace.* CCI, Paris
- PDAU, (2000).** *Plan Directeur d'Architecture et d'Urbanisme de la ville de Biskra*, phase B. Actualisé en 2000.
- Pettonnet, C., (1972).** *Espace, distance et dimension dans une société musulmane.* L'Homme, revue française d'anthropologie. Vol. 12 (2) : 47-84.
- Pezeu-Massabuau, J., (2000).** *Deumeure mémoire. Habitat : code, sagesse, libération.* Editions Parenthèses, Marseille.
- Pezeu-Massabuau, J., (2003).** *Habiter : rêve, image, projet.* Editions l'Harmattan, Paris.
- Pinon P., (2001).** *L'influence des minoritaires sur la modernisation de l'architecture domestique ottomane .* "Construire l'interculturel ? de la notion aux pratiques" (sous la direction Roselyne de Villanova). Editions l'Harmattan , Paris, pp.291-307.
- Pinson, D., (1993).** *Usage et architecture.* Editions l'Harmattan, Paris.
- Pinson, D., (1992).** *Modèles d'habiter et contre-types domestiques au Maroc.* URBAMA Fascicule de Recherche N°23, Tours.
- Pinson, D., (1992a).** *Du logement pour tous aux maisons en tous genres.* Les Cahiers de la Recherche Architecturale. 27/28: 151-164.
- Pinson, D., (2002).** *La conception du logement.* Dictionnaire du logement et de l'habitat, (sous la direction de Marion Segaud, Jacques Brun, Jean-Claude Briant). Editions Armand Colin, Paris, pp. 82-86.
- Quivy, R. et van Campenhoudt, L., (1995).** *Manuel de recherches en sciences sociales.* Editions Dunod, Paris.
- Ramadier, T., (2003).** *Les représentations cognitives de l'espace : modèles, méthodes et utilité.* Espaces de vie. Aspect de la relation homme-environnement (sous la direction de Moser Gabiel et Weiss Karine). Editions Armand Colin, Paris. pp.177-200.

- Rapoport, A., (1972).** *Pour une Anthropologie de la Maison*. Editions Dunod, Paris.
- Rapoport, A., (2003).** *Culture architecture et design*. Infolio éditions.
- Ratiu, E., (2003).** *L'évaluation de l'environnement*. Espaces de vie. Aspect de la relation homme-environnement (sous la direction de Moser Gabiel et Weiss Karine). Editions Armand Colin, Paris. pp.85-112.
- Raymond, H., (1977).** *Modèles Culturels*. Acte du séminaire "Modèles culturels et habitat", Institut de l'environnement. (04 Fev) : 71-88.
- Raymond, H., (1974).** *Habitat, modèles culturels et architecture*. Architecture d'Aujourd'hui. 174 (Juillet-Aout) : 50-53.
- Raymond, H., (1984).** *L'Architecture les aventures spatiales de la raison*. Centre G. Pompidou, Paris.
- Raymond, H., (2001).** *Paroles d'habitants. Une méthode d'analyse*. Editions l'Harmattan, Paris.
- Raymond, H., Haumont, N., Raymond, M.-G., et Haumont, A., (1966).** *L'Habitat pavillonnaire*. Editions du Centre de recherche d'urbanisme, Paris, (réédition, L'Harmattan, Paris, 2001).
- Ripoll, F., et Veschambre, V., (2005).** *L'appropriation de l'espace comme problématique*. Norois. N°195 (2) : 7-15.
- Robin, C., (1992).** *De l'ethno-architecture aux antropo-logiques de l'espace*. Les Cahiers de la Recherche Architecturale, "Architectures et cultures". N°27-28 (1^{er} trim.): 7-14.
- Rosental, C., Frémontier-Murphy, C., (2001).** *Introduction aux méthodes quantitatives en sciences humaines et sociales*. Editions Dunod, Paris.
- Roussiau, N., et Bonardi, C., (2001).** *Les représentations sociales. Etats des lieux et perspectives*. Mardaga, Hayen.
- Routon, M., (1995).** *La construction architecturale du social*. Actes du Séminaire "Logiques sociales et architecture", (sous la direction de Claude Bauhain). Les éditions de la Villette, Ecole d'Architecture de Paris la Défense, pp. 102-108.
- RTMB Projet, (1994).** Réglementation Thermique Maghrébine. *Statistiques de la construction en Algérie*. Collection du Projet RTMB , 7 (DSA1). Edition AME, Tunisie.
- Sauzet, M., (1989).** *Sensory Phenomenology as a Reference for the Architectural Project*. Architecture & Comportement /Arch. Behav. Lausanne, Vol. 5 (2), pp. 153-160.

- Sayd, A., (2000). *Recherche sur l'histoire des Ziban* (en arabe). Editions du Souf.
- Séca, J.-M., (2005). *Les représentations sociales*. Editions Armand Colin, Paris.
- Segaud, M., (1993). *Introduction*. Evolution des modes de vie et architecture du logement, (Plan construction et architecture-programme « Cité-Projets ». Recherches N°42 sous la direction de Marion Segaud). Ministère du logement, Paris, pp.5-7.
- Segaud, M., (2008). *Anthropologie de l'espace*. Editions Armand Colin, Paris.
- Semmoud, N., (2001). *Les stratégies d'appropriation de l'espace à Alger*. Editions l'Harmattan, Paris.
- Serfaty-Garzon, P., (1985). *Expérience et pratiques de la maison*. Home environments human behavior and environment. Advances in theory and research. Vol. 8 : 65-86.
- Serfaty-Garzon, P., (1999). *Psychologie de la maison : une archéologie de l'intimité*. Éditions du Méridien, Montréal.
- Serfaty-Garzon, P., (2002). *Le chez-soi : habitat et intimité*. Dictionnaire du logement et de l'habitat, (sous la direction de Marion Segaud, Jacques Brun, Jean-Claude Briant). Editions Armand Colin, Paris, pp. 65-69.
- Serfaty-Garzon, P., (2003). *Chez soi, les territoires de l'intimité*. Editions Armand Colin, Paris.
- Sidi Boumedine, R., (1995). *L'architecture familiale en Algérie*. "Modèles d'habiter au Maghreb", Architecture & Comportement /Arch. Behav. Lausanne, Vol. 10 (3) : 247-257.
- Sriti, L., (1996). *Potentialités architecturales et bioclimatiques de l'habitat autoconstruit. Cas d'une ville du Sud : Biskra*. Thèse de magistère (non publiée). Université de Biskra, Algérie.
- Sriti, L., (1997). *Analyse typo-morphologique et étude des potentialités bioclimatiques de l'habitat résidentiel en lotissement. Cas de Biskra*. Acte du séminaire "l'Architecture et la Ville dans le contexte algérien", Biskra, (10-11 Nov) : 157-168.
- Sriti, L., Belakehal A., Boussora, K., Saouli H., (2002). *Le damier colonial de la ville de Biskra ou l'histoire de la marginalisation d'un centre ville*. Courrier du savoir scientifique et technique, Revue Périodique de l'Université de Biskra. 2 (Juin) : 53-59.
- Staszak, J.-F., (2001). *L'espace domestique : pour une géographie de l'intérieur*. Annales de Géographie. "Espaces domestiques" (coordonné part Jean-François Staszak). 620 (Juillet-Aout) : 339-359.
- StatSoft, (2003). *STATISTICA. Guide de l'utilisateur*. Edition StatSoft, Tulsa.

- Stébé, J.-M., et Mathieu-Fritz, A., (2001).** *Architecture, urbanistique et société. Idéologies et représentations dans le monde urbain. Hommage à Henri Raymond.* Editions l'Harmattan, collection Villes et entreprises.
- Tabet-Aoul, K.A., (1991).** *The interactive of view window design and shading devices.* Thèse de Phd, Sheffield University.
- Thyssen (de), X., (1983).** *Des Manières d'Habiter le Sahel Tunisien.* Edition du CNRS, Paris.
- URBA, (2000).** *Plan d'urbanisme directeur de la ville de Biskra actualisé en 2000.* Rapports des phases 1, 2 et 3.
- Uzzell, D., et Romice, O., (2003).** *L'analyse des expériences environnementales.* Espaces de vie. Aspect de la relation homme-environnement (sous la direction de Moser Gabiel et Weiss Karine). Editions Armand Colin, Paris. pp.49-83.
- Van De Vondele, H., (1991).** *La définition semantique du type comme element de la production architecturale.* Actes de la Table ronde internationale "Recherches sur la typologie et les types architecturaux", Paris. (16-17 Mars): 131-141.
- Vassart, S., (2006).** *Habiter. Pensée plurielle.* De Boeck Université. 12 (Fev): 9 -19.
- Villela-petit, M., (1989).** *Le chez-soi espace et identité.* Architecture & Comportement /Arch. Behav. Lausanne, Vol. 5 (2), pp. 127-134.
- Von Meiss, P., (1986).** *De la Forme au Lieu. Une Introduction à l'Etude de l'Architecture.* Presses polytechniques romandes.
- Zerdoum, A., (1998 a).** *Le Vieux Biskra. Du 10^e au 17^e siecle.* Editions EAGB, Biskra.
- Zerdoum, A., (1998 b).** *Les Turcs à Biskra.* Editions EAGB, Biskra.
- Zerdoum, A., (2002).** *Biskra capitale des Ziban. Du 10^e au 20^e siecle.* Editions Manar, Biskra.